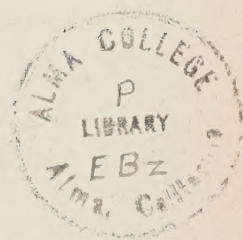


REVUE
DES
ÉTUDES BYZANTINES

TOME XIV

ANNÉE 1956



Publié avec le concours du Centre National
de la Recherche scientifique.

INSTITUT FRANÇAIS
D'ÉTUDES BYZANTINES

P A R I S

1956

45093

v. 14
1956

LA TRADITION DES ŒUVRES DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME

I. CATÉCHÈSES INCONNUES ET HOMÉLIES PEU CONNUES

Le pittoresque monastère de Stavronikita, situé à une heure du couvent d'Iviron, sur la côte septentrionale, est le plus petit des vingt monastères souverains de l'Athos. Son érection comme monastère indépendant date seulement de 1541, mais la fondation est beaucoup plus ancienne et remonte jusqu'au ^x^e siècle. La bibliothèque, installée dans une salle obscure, tout près de l'entrée du monastère, compte un assez grand nombre de manuscrits anciens, parmi lesquels saint Jean Chrysostome tient la première place avec une douzaine de manuscrits du ^x^e au ^{xiii}^e siècle (1).

Le codex 6 nous a réservé la surprise la plus agréable et la découverte la plus importante au cours de notre récente mission scientifique à l'Athos (2). Le manuscrit, à peine signalé par Lambros, Ἰωάννου τοῦ Χρυσοστόμου ὁμιλίαι κδ', ὧν ἡ τελευταία κολοβή (3), est composé en réalité de trois volumes distincts : I. f. 1-339, 41 discours de Chrysostome, numérotés de 1 à 41 ; II. f. 340-448, 9 discours de Chrysostome, numérotés de 16 à 23 ; III. f. 449-453, l'épître catholique de saint Jean. Le mécompte de Lambros, qui indique 24 discours, provient de ce qu'il a considéré le manuscrit comme ne faisant qu'un volume. Il a retenu le chiffre 23 du dernier discours de la deuxième partie et considéré comme discours 24 l'épître catholique de Jean.

Nous ne voyons pas que ce manuscrit ait attiré l'attention des voyageurs occidentaux en quête de découvertes. Ni Dom Baur (4),

(1) Ce sont les numéros 4, 6, 7, 9, 10, 12, 21, 22, 25, 31, 32 du catalogue de Lambros, *Catalogue of the Greek Manuscripts on Mount Athos* by Spyr. LAMBROS, t. I, Cambridge 1895.

(2) Nous avons visité les monastères de l'Athos en septembre-octobre 1955. Nous nous sommes proposé la description des manuscrits de Chrysostome en vue d'une thèse sur la tradition manuscrite des œuvres de saint Jean Chrysostome.

(3) Spyr. LAMBROS, *Catalogue of the Greek Manuscripts on Mount Athos*, t. I (Cambridge 1895), p. 75.

(4) P. Chr. BAUR, *Im christlichen Orient. Reiseerlebnisse*, Abbaye de Seckau 1934, pp. 209-210.

ni Dom David Amand (1) ne le signalent. Une courte notice de Gabriel, moine de Stavronikita, aurait pu donner l'éveil, car elle parle de 47 homélies et signale expressément des catéchèses au nom de Chrysostome, Ἰωάννου τοῦ Χρυσοστόμου, ὁμιλίας κατηχητικαί (2).

Le manuscrit contient en effet une série de huit catéchèses inédites (3), et une collection de quinze homélies qui recouvrent les *undecim novae* publiées pour la première fois par Montfaucon, et dont on avait jusqu'à présent perdu toute trace manuscrite (4). Je me propose d'étudier ces deux collections en insistant sur la première qui est inconnue. Je situerai les nouvelles catéchèses par rapport à l'activité littéraire de saint Jean Chrysostome et j'en donnerai une analyse aussi précise que possible en retenant surtout les traits liturgiques qui nous renseignent sur la pratique sacramentaire de l'Église d'Antioche à la fin du iv^e siècle (5). Je ferai de même l'histoire littéraire de la collection des quinze homélies en mettant en relief les éléments nouveaux apportés par le manuscrit de Stavronikita, dont il faut à présent dire quelques mots.

La première partie du cod. Stavronikita 6 est un volume de 339 feuillets de parchemin, d'environ 32 cm × 21. L'écriture est très soignée, l'orthographe impeccable. L'ornementation est sobre; les titres sont en lettres onciales, au dessin très fin et appliqué. Il y a deux colonnes à la page et trente-quatre lignes à la colonne. L'écriture est en général en-dessous du tracé des lignes, les esprits sont anguleux, les accents lunaires; il y a une assez grande fréquence de lettres onciales, surtout à la fin des lignes. J'ai relevé deux cas de iotas adscrits. Toutes ces caractéristiques invitent à situer le manuscrit vers la fin du x^e ou au début du xi^e siècle.

L'écriture du folio 1 est partiellement effacée par le frottement de la couverture en bois. L'encre a disparu très souvent dans les dernières lignes et certains folios ont été réécrits. La signature des cahiers est primitive; elle est indiquée sur le premier folio de chaque cahier, dans le champ inférieur, entre les deux colonnes. Je n'ai relevé aucune

(1) Emmanuel AMAND DE MENDIETTA, *Le Mont-Athos, la presqu'île des caloyers*, Desclée de Brouwer 1955, pp. 173-177.

(2) Gabriel de STAVRONIKITA, Σημειώματα περὶ κωδίκων τῆς ἱερᾶς μονῆς τοῦ Σταυρονικήτα, dans Γρηγόριος ὁ Παλαμᾶς, 5 (1921), pp. 262-263.

(3) La série comme telle est inédite et inconnue. Mais en fait la catéchèse III se rencontre dans une autre série de catéchèses et a été publiée par PAPADOPOULOS-KERAMEUS, *Varia Graeca Sacra*, Saint-Petersbourg, 1909.

(4) P. G. LXIII, 455-530.

(5) Ces textes paraîtront incessamment dans un volume de la collection *Sources Chrétiennes*, Jean CHRYSOSTOME, *Les homélies baptismales*.

trace de désordre dans les 152 premiers folios qui forment les cahiers 1-19, tous quaternions. On ne peut rien savoir de l'histoire du manuscrit. La couverture actuelle contient une note d'une écriture récente, xviii^e ou xix^e siècle, qui est de nature à induire en erreur. Elle fait croire, en effet, que le volume provient de Constantinople et a été donné au monastère de Saint-Nicolas à Stavronikita. Il n'en est rien, car cette couverture n'appartient pas au cod. 6; elle provient du cod. 34, comme nous l'apprend la notice du moine Gabriel de Stavronikita (1) et elle faisait encore partie de ce codex en 1921.

Le volume I de Stavronikita 6 contient lui-même trois parties distinctes :

- I. f. 1-51 v : les huit catéchèses, numérotées de 1 à 8;
- II. f. 51 v-146 : la collection des quinze homélies, numérotées de 9 à 23;
- III. f. 146-339 v : dix-sept homélies, numérotées de 24 à 41 (2).

Seules la première et la troisième parties sont annoncées par le titre général au f. 1 : Τοῦ ἐν ἁγίοις Πατρὸς ἡμῶν Ἰωάννου ἀρχιεπισκόπου Κωνσταντινουπόλεως τοῦ Χρυσοστόμου ὁμιλίαι κατηχητικαὶ πρὸς τοὺς μέλλοντας φωτίζεσθαι καὶ πρὸς νεοφωτίστους, καὶ εἰς τὴν ἐπιγραφὴν τῶν πράξεων τῶν ἀποστόλων.

1. — LES CATÉCHÈSES INÉDITES DE CHRYSOSTOME

Pendant plus de douze ans, de 386 à 398, saint Jean Chrysostome remplit à Antioche l'office de prédicateur. A ce titre, il lui revenait de préparer les catéchumènes à la réception du baptême (3). Les instructions prononcées à cet effet comportent d'une manière générale l'explication du symbole et des rites sacramentaires. Elles s'appellent dans la littérature chrétienne homélies catéchétiques ou catéchèses mystagogiques.

Il ne reste presque rien de l'activité littéraire de Chrysostome en ce domaine. Dans l'immense œuvre oratoire du saint, Montfaucon n'a pu trouver que deux homélies qui répondent au nom de catéchèses (4).

(1) Σημειώματα περὶ κωδίκων τῆς ἱερᾶς μονῆς τοῦ Σταυρονικήτης, dans Γρηγόριος ὁ Παλαμᾶς 5 (1921), pp. 264-265.

(2) Toutes ces homélies sont éditées. Le manuscrit présente ici des traces de désordre et quelques lacunes.

(3) Dans l'homélie II sur le rôle du démon en ce monde, Chrysostome fait allusion à sa fonction d'initiateur. Il nous apprend que le matin même il avait parlé du démon en expliquant aux catéchumènes la formule du renoncement à Satan, *P. G. XLIX*, 258 vers le milieu.

(4) *P. G. XLIX*, 221-240.

La première est un texte dont la tradition manuscrite est pauvre. Montfaucon n'en connut aucun témoin et se contenta de reproduire pour son édition le texte de Fronton du Duc, qui repose très probablement sur le Coislin 245, du ^x^e siècle. La deuxième, par contre, est beaucoup mieux connue. La tradition manuscrite quasi unanime la rattache invariablement aux vingt-deux discours sur les statues, prononcés à Antioche durant le carême de l'année 387. Elle est la ^{XXI}^e de la série. Jamais elle n'est appelée catéchèse II et Montfaucon a eu tort de la rattacher à la catéchèse I, donnant ainsi à penser qu'elle en formait la suite, alors qu'il n'y a aucun lien entre les deux homélies.

Pourtant, la catéchèse première n'a pu être appelée ainsi que parce qu'elle était suivie d'une ou de plusieurs autres. A. Papadopoulos-Kérameus a eu la bonne fortune de découvrir la suite complète du cycle catéchétique dans un homiliaire de la bibliothèque synodale de Moscou (1). Dans ce manuscrit, la catéchèse I, répondant à l'édition de Fronton du Duc, est suivie de trois autres portant les numéros II, III, IV, toutes les trois inédites. L'heureux bibliothécaire s'empessa de les publier dans un volume de textes de moindre importance (2). C'est la raison pour laquelle, sans doute, le volume n'a guère été remarqué des liturgistes et des historiens du dogme.

Les pièces sont manifestement authentiques et forment un cycle complet de quatre catéchèses, qui se placent sûrement à Antioche. La première a été prononcée trente jours avant Pâques. L'orateur félicite les catéchumènes de s'être fait inscrire sur les registres du baptême et de n'avoir pas attendu l'article de la mort pour recevoir le sacrement. En partant des divers noms du sacrement, il leur explique la nature du baptême, mystère de mort et de résurrection. Il passe alors à l'exhortation morale et termine par une violente diatribe contre l'habitude des serments. Ceux qui dans dix jours ne se seraient pas corrigés de cette mauvaise habitude seront écartés du baptême. La catéchèse II, prononcée dix jours après, commence ainsi : « Avez-vous rejeté de votre bouche la mauvaise habitude des serments ? Car je n'ai pas oublié ni ce que je vous ai demandé, ni ce que

(1) Archimandrite VLADIMIR, *Description systématique des manuscrits de la Bibliothèque Synodale*, Moscou 1894 (en russe), pp. 267-270, et A. EHRHARD, *Ueberlieferung und Bestand der Hagiographischen und Homiletischen Literatur der Griechischen Kirche*, Leipzig-Berlin, 1936, t. I, pp. 271-273.

(2) A. PAPADOPOULOS-KERAMEUS, *Varia graeca sacra*. Recueil de textes théologiques grecs inédits, du ^{iv}^e au ^{xv}^e siècle, Saint-Petersbourg 1909 (en russe), XLIV-320 pages. L'introduction (très sommaire) aux catéchèses, pp. xx-xxv, les textes, pp. 154-183. Cité désormais *Varia graeca sacra*.

vous m'aviez promis » (1). Cet exorde oblige à considérer l'homélie comme la suite de la précédente. Un autre passage le prouve à l'évidence. Chrysostome constate que dans le discours précédent il avait perdu le fil de l'exposé : « Dans le précédent entretien, je voulais vous dire pourquoi nos pères, laissant de côté les autres temps de l'année, ont décidé que l'initiation de vos âmes se ferait en ce temps-ci. Et je disais que cette observance du temps ne se faisait pas sans cause ni raison » (2). Le passage correspondant se lit en termes identiques dans la catéchèse I, *P. G. XLIX*, 225, lignes 25-32.

La catéchèse III est la dernière qui précède le baptême. Elle a été prononcée le jeudi saint. L'orateur explique aux futurs baptisés les cérémonies du renoncement à Satan et de l'attachement au Christ, qui auront lieu le lendemain à trois heures de l'après-midi, à l'heure et au jour de la passion du Sauveur, et il leur expose les rites du baptême, qui se célébrera dans la nuit du samedi au dimanche. Cette catéchèse, qui est la suite logique de l'homélie II, se rattache d'une manière nécessaire à ce même cycle. En effet, au moment de conclure, l'orateur se recommande aux futurs baptisés en ces termes : « Je vous ai déjà fait cette demande auparavant, lorsque j'ai rappelé l'exemple de Joseph qui disait à l'échanson : Souviens-toi de moi quand les choses iront bien pour toi. Moi aussi je vous ai dit au commencement : Souvenez-vous de moi quand les choses iront bien pour vous » (3). L'exemple de Joseph et la prière de Chrysostome se lisent en termes équivalents au commencement de la catéchèse I, *P. G. XLIX*, 223, après le milieu.

Le cas de la quatrième homélie est spécial. Alors que les trois discours précédents portent explicitement le titre de catéchèse, celui-ci porte seulement le titre : « Aux néophytes, pour la fête de Pâques. » Pour le fond, nous restons dans le même contexte sacramentaire. Le discours n'offre cependant aucune donnée interne qui oblige à le rattacher au cycle des catéchèses I-III plutôt qu'à une autre série.

Ce discours a d'ailleurs une autre particularité, qui nous autorise à le distinguer des catéchèses précédentes. Alors que celles-ci sont passées inaperçues dans la littérature chrétienne et ne se trouvent que

(1) *Var. gr. sacra* p. 154 : Ἐὰν ἀπηλάσετε ἐκ τοῦ στόματος ὑμῶν τὴν πονηρὰν τῶν ὄρκων συνήθειαν; Οὐ γὰρ ἐπιλέλησμαι οὔτε ὦν αὐτὸς διελέχθην πρὸς ὑμᾶς οὔτε ὦν ὑμεῖς ὑπέσχεσθε πρὸς μέ κλπ.

(2) *Ibid.*, p. 157, 8 : Ἐζήτουν πρὸς ὑμᾶς εἰπεῖν τίνας ἔνεκεν οἱ πατέρες... ἐν τούτῳ τῷ καιρῷ ἐνομοθέτησαν τὰς ὑμετέρας μυσταγωγείας ψυχᾶς καὶ ἔλεγον ὅτι οὐχ ἀπλῶς οὐδὲ εἰκῇ ἢ τοῦ καιροῦ παρατήρησις γέγονεν. Papadopoulos-Kerameus n'a pas remarqué cette preuve d'authenticité.

(3) *Ibid.* p. 174, 14 : Τοῦτο καὶ πρῶν ὑμῶν ἐδεήθην ὅτε καὶ τοῦ Ἰωσήφ ἀνέμνησα... κἀγὼ πρὸς ὑμᾶς παρὰ τὴν ἀρχὴν εἶπον μνησθητέ μου, ὅταν εὖ ὑμῖν γένηται. Ici non plus l'éditeur ne s'est pas aperçu du critère d'authenticité.

rarement dans les manuscrits (1), le discours aux néophytes a toute une histoire littéraire. Le texte grec, certes, n'est pas mieux attesté que les catéchèses I-III. Il en subsiste pourtant des traces dans divers florilèges. Les *Sacra Parallela* en contiennent cinq extraits (2). Mais c'est surtout sous la forme d'une ancienne version latine que l'homélie connut une large diffusion. Elle fut en effet traduite très tôt, vers 415, par Anien de Celeda, et elle fait partie, dans la tradition manuscrite, de la fameuse collection des trente-huit homélies latines de saint Jean Chrysostome, naguère signalée par Wilmart (3) et étudiée depuis par de nombreux auteurs (4).

Julien d'Eclane avait cru trouver dans l'homélie aux néophytes un passage favorable à la théorie pélagienne du péché originel. Chrysostome, en effet, après avoir énuméré jusqu'à dix bienfaits accordés à l'homme par le baptême, conclut ainsi : « Voilà pourquoi nous baptisons les enfants, bien qu'ils n'aient pas de péchés » (5). Ce pluriel était devenu dans la traduction d'Anien, ou tout au moins dans la citation de Julien, un singulier assez inquiétant pour la doctrine catholique (6). Augustin réussit à se procurer le texte grec de l'homélie et constata avec satisfaction que Chrysostome parle de péchés au pluriel, ce qui doit s'entendre selon saint Augustin de péchés

(1) Mgr Jouassard, à qui l'intérêt et l'importance de ces catéchèses n'avaient pas échappé, suggéra aux directeurs de la collection *Sources Chrétiennes* d'en donner une édition, le texte de Papadopoulos-Kérameus constituant une rareté en Occident. Dans nos recherches sur les écrits inédits attribués à saint Jean Chrysostome, nous avons naturellement porté une attention particulière à ces textes rares afin de pouvoir étendre, le cas échéant, la base manuscrite de l'édition projetée. Voici quelques indications au sujet de ces nouveaux témoins. La catéchèse I, 'Ως ποθεινός, en plus des deux mss. signalés par Papadopoulos-Kérameus, Leningrad, Bibliothèque Publique 76, et Moscou, Bibl. Synodale 129, tous deux du x^e siècle, se trouve dans Athènes B. N. 211, ix^e-x^e siècle, et Paris, gr. 700, ix^e-x^e siècle (seuls les dix premières lignes manquent). La catéchèse II, Ἄρα ἀπλάσσετε se trouve dans les deux mêmes mss. de Moscou et Leningrad, utilisés par l'éditeur. Nous l'avons trouvée aussi dans deux mss. d'Athènes B. N. 210, x^e siècle, et 211, ix^e-x^e siècle. Nous ne connaissons aucun nouveau témoin de la catéchèse III, Ἐσχάτη τῆς κατηχήσεως, dont l'édition repose sur le cod. Mosqu.

(2) P. G. XCV, 1276D-1277A, 1433CD, P. G. XCVI, 17AB. Voir l'étude de S. HAIDACHER, *Chrysostomos-Fragmente im Maximus-Florilegium und in den Sacra Parallela*, Byz. Zeitschr. 16 (1907), pp. 172-173.

(3) Dom A. WILMART, *La collection des 38 homélies latines de saint Jean Chrysostome*, The Journal of Theol. Studies 19 (1918), pp. 305-327.

(4) Chr. BAUR, *L'entrée littéraire de saint Jean Chrysostome dans le monde latin*, Rev. d'Hist. Eccl. (1907), pp. 430-436; B. ALTANER, *Beiträge zur Geschichte der allateinischen Uebersetzungen von Vaterschriften (Basilius der Grosse und Johannes Chrysostomus)*, Hist. Jahrb. 61 (1941), pp. 208-226; du même : *Augustinus und Johannes Chrysostomus*, Zeitschr. Neutest. Wiss. 44 (1951-52), pp. 76-84.

(5) Διὰ τοῦτο καὶ τὰ παῖδια βαπτίζομεν καὶ τοὶ ἀμαρτήματα οὐκ ἔχοντα, Var. gr. sacra, p. 177, 10.

(6) « Hac de causa etiam infantes baptizamus, cum non sint coinquinati peccato, ut eis daretur sanctitas, iustitia, adoptio, hereditas, fraternitas Christi, ut eius membra sint. » Contra Jul. P. L. XLIV, 655 début. En fait l'édition de l'homélie et les meilleurs manuscrits portent bien le singulier.

personnels (1). Il reprend vivement Julien et produit fièrement le texte grec du passage avec une traduction personnelle. Il cite un autre endroit de la même homélie comme témoignage favorable à l'universalité du péché (2).

L'ancienne version latine a été publiée maintes fois dans les éditions latines des œuvres de saint Jean Chrysostome (3). Plus près de nous, S. Haidacher en a donné une traduction allemande où il a rassemblé également les fragments grecs conservés par les florilèges (4). Ce critique soupçonna d'ailleurs que le texte grec devait encore se trouver dans quelque bibliothèque d'Occident, Montfaucon l'avait sans doute connu puisqu'il cite les premiers mots de l'homélie dans son recueil alphabétique des incipits de Chrysostome (5). J'ai été, moi aussi, intrigué par cette mention. En cherchant dans les papiers de Montfaucon, j'ai découvert l'indication du manuscrit où il avait pu lire l'homélie. C'est le Colbert 365, l'actuel Paris. gr. 700, du ^x^e s. (6), où l'on trouve effectivement notre homélie, avec ce titre curieux qui reste pour moi une énigme, sans doute quelque indication liturgique corrompue : Τοῦ αὐτοῦ, πρὸς τοὺς φωτισθέντας, τῇ λεγομένῃ πλοιο Μαρίας. J'ai enfin découvert une nouvelle trace de l'homélie dans un florilège peu étudié, mais qui m'a déjà réservé plus d'une surprise agréable, le codex grec 12 de la B. N. de Strasbourg (7). L'extrait du discours porte ce titre : Τοῦ Χρυσοστόμου, ἐκ τῶν μυσταγωγικῶν πρὸς φωτισθέντας, λόγος γ'. Or, dans le codex 6 de Stavronikita, l'homélie aux néophytes se trouve justement être la troisième d'une série de huit catéchèses. Il est temps, enfin, de parler plus explicitement de cette collection.

Le terme d'homélies catéchétiques, ὁμιλίας κατηχητικάί, fourni

(1) *Contra Julianum*, P. L. XLIV, 656 : « Διὰ τοῦτο καὶ τὰ παιδία βαπτίζομεν καίτοι ἀμνηστῆματα οὐκ ἔχοντα, quod est latine : ideo et infantes baptizamus, quamvis peccata non habentes. »

(2) *Ibid.* 658 : "Ἐρχεται ἀπ᾿ ὃ Χριστός, εὐρεν ἡμῶν χειρόγραφον πατρῶον κλπ = *Var. gr. sacra*, p. 181, 21.

(3) Nous avons sous les yeux l'édition de Venise 1549, t. V, f. 96-97 = Chr. BAUR, *Saint Jean Chrysostome et ses œuvres dans l'histoire littéraire*, éditions latines, n° 164.

(4) S. HAIDACHER, *Eine unbeachtete Rede des hl. Chrysostomus an Neugetaufte*, *Zeitschr. für kathol. Theol.* 28 (1904), pp. 168-193.

(5) P. G. LXIV, 1353-1354 : Εὐλογητός ὁ Θεός, ἰδοὺ καὶ ἀπὸ τῆς γῆς : « Ad illuminatos. Spuria et omissa. » Montfaucon était bien mal inspiré quand il a écrit cela!

(6) La description de ce manuscrit occupera une place importante dans notre histoire du texte de Chrysostome. Il contient en effet plusieurs homélies inédites et authentiques.

(7) Ce manuscrit, outre qu'il m'a fourni plusieurs identifications du Pseudo-Chrysostome, contient un long fragment grec du commentaire d'Hésychius in *Leviticum*, conservé uniquement dans une ancienne version latine. Voir notre étude, *Fragments grecs du commentaire d'Hésychius in Leviticum*, *Mémorial Bardy*, Rev. des Et. August. 2 (1956).

par le manuscrit, convient bien à la collection. Mais il faut distinguer dans la série, comme le titre l'indique, les catéchèses qui s'adressent aux catéchumènes avant le baptême, πρὸς τοὺς μέλλοντας φωτίζεσθαι, et celles qui sont destinées aux néophytes après la réception du sacrement, πρὸς νεοφωτιστούς. Le premier groupe compte deux homélies, le deuxième six. En fait, l'homélie I est une sorte de procatéchèse; l'homélie II est proprement mystagogique; elle contient une explication sommaire et sans doute provisoire des rites du baptême (1). La catéchèse III, qui s'adresse aux néophytes, tient à la fois de la mystagogie et du panégyrique de circonstance. Les homélies IV-VIII sont des catéchèses au sens large : prononcées durant la semaine de Pâques, elles ont pour but de fournir aux néophytes un enseignement moral, une sorte d'initiation pratique à la vie chrétienne.

En comparant les nouvelles catéchèses aux œuvres similaires d'un Cyrille de Jérusalem (2) ou d'un Théodore de Mopsueste en Orient, de Nicétas de Rémésiana en Occident, les historiens de la liturgie chrétienne ne manqueront pas de déterminer avec exactitude les différences et les ressemblances entre la pratique des diverses Églises. Mais une différence s'impose d'elle-même : le cycle des catéchèses est beaucoup plus réduit chez Chrysostome que chez ses illustres devanciers ou contemporains. Cyrille a 19 catéchèses et 5 mystagogiques; Théodore de Mopsueste 16, dont 5 mystagogiques; Nicétas de Rémésiana avait composé un grand ouvrage, les *sex libelli instructionis*, dont il ne subsiste que le livre 5, explication du symbole et deux chapitres du livre III, le *De ratione fidei* et le *De Spiritus Sancti potentia* (3).

La série des catéchèses publiée par Papadopoulos est continue avec ses quatre homélies. La première instruction a été prononcée trente jours avant Pâques, la deuxième dix jours après la première, la troisième le jeudi saint, la quatrième le jour de Pâques. La catéchèse II de Montfaucon est la deuxième d'une série analogue à celle de Papadopoulos et dont les autres sont perdues. Dans la nouvelle collection, la série des instructions avant le baptême est encore plus

(1) Catéchèse II, f. 17 : Ταῦτα πάντα οὐ μάτην οὐδὲ εἰκῇ προλαβὼν ἐδίδαξα τὴν ὑμετέραν ἀγάπην.

(2) W. J. SWAANS, *A propos des catéchèses mystagogiques attribuées à saint Cyrille de Jérusalem*, Muséon 55 (1942), pp. 1-43, montre que si la tradition est unanime pour attribuer à Cyrille les catéchèses 1-19, elle hésite pour les catéchèses mystagogiques entre Cyrille et Jean de Jérusalem, qui, selon Swaans, en serait réellement l'auteur. Je signale que la catéchèse II, Δεινὸν ἡ ἁμαρτία, est mise sous le nom de Chrysostome dans de très anciens manuscrits (IX^e s.). Simple accident littéraire sans doute.

(3) A.-E. BURN, *Niceta of Remesiana. His life and works*, Cambridge 1905.

réduite et ne compte plus que deux homélies, une au commencement des exercices et l'autre à la fin. Il est d'ailleurs impossible de prouver par les seules données de la critique interne que des instructions intermédiaires se soient perdues. La catéchèse III de cette collection est la même que la catéchèse IV de la série de Papadopoulos.

Je donnerai plus loin une analyse détaillée des huit nouvelles catéchèses. Il me faut auparavant dire un mot de leur authenticité et déterminer, si possible, leur lieu d'origine. Le texte des catéchèses paraîtra presque en même temps que cette étude. La critique disposera ainsi de toutes les pièces pour en connaître. Nous comptons en effet, pour défendre l'authenticité, beaucoup plus sur le texte lui-même que sur des arguments plus ou moins spécieux.

L'œuvre de Chrysostome porte en elle-même sa garantie d'authenticité. Il est difficile de contrefaire un génie qui a marqué son œuvre d'une empreinte inimitable. Les principales caractéristiques de la frappe chrysostomienne sont la richesse et l'allure concrète de la langue, l'abondance des exemples pris à la vie politique et sociale de son temps, la prédominance des considérations morales sur la théologie spéculative, la primauté des préoccupations pastorales, une éloquence enfin qui ne se dément jamais. La critique dira si elle retrouve ces qualités dans les nouvelles homélies que nous soumettons à son examen. Pour moi, je n'hésite pas à les y reconnaître. Ce n'est pas que nous ignorions l'abus que les plagiaires ou les copistes ont fait du nom de Chrysostome. Aucun auteur dans l'histoire littéraire chrétienne ne s'est vu attribuer plus de faux que Chrysostome. Ayant, au cours de ces dernières années, recueilli plus de deux cents homélies inédites, nous y avons découvert tout au plus dix dont l'authenticité peut être prise en considération. Dans le cas des catéchèses de Stavronikita, il en va tout autrement. Leur authenticité s'est comme imposée et, après les avoir découvertes, j'avais de la peine à croire qu'elles aient pu demeurer inédites et inconnues.

Je rappelle, avant d'esquisser la preuve, que les huit catéchèses forment une suite logique, un tout. Un argument d'authenticité en faveur d'une des homélies vaut indirectement pour les autres. Seule la catéchèse III est attestée par des témoignages externes : traduction latine du début du ^v^e siècle, fragments grecs des *Sacra Parallela*, citation sous le titre de troisième discours mystagogique dans le florilège de Strasbourg.

À défaut de la preuve par les témoignages externes, qu'il est souvent impossible de fournir même pour des œuvres dont l'authenticité n'est

contestée par personne, les nouvelles catéchèses contiennent de nombreux passages qui leur sont communs avec les homélies authentiques. C'est quelquefois un simple lieu commun de moraliste, une cheville d'orateur, plus souvent une comparaison faite dans les mêmes termes ou un développement analogue d'un thème ou d'un exemple. La ressemblance, toutefois, ne va jamais jusqu'à l'emprunt ou la répétition servile qui serait la marque du faussaire, car Jean Chrysostome ne se répète jamais dans des termes absolument identiques.

Les principaux rapprochements sont indiqués dans l'analyse qui suit. Je signale ici certaines ressemblances générales :

Catéchèse I, idées communes avec catéchèse I de Papadopoulos et passage commun avec la catéchèse II de Montfaucon;

Catéchèse II, structure commune avec catéchèse III de Papadopoulos;

Catéchèse III, identique à la catéchèse IV de Papadopoulos;

Catéchèse IV, poursuit le thème de l'homélie III;

Catéchèse V, structure commune avec l'homélie sur Pâques et contre l'ivresse, *P. G. L*, 434-442; finale commune avec l'homélie I sur l'inscription du livre des Actes, *P. G. LI*, 65-76;

Catéchèse VI, lieu commun sur la fonction du prédicateur, passage commun avec l'homélie sur Pâques, *P. G. L*, 434-442;

Catéchèse VII, analogue aux homélies sur les martyrs, *P. G. L*, 645-654;

Catéchèse VIII, exorde commun avec l'homélie XIX sur les Statues, *P. G. XLIX*, 187-198; passage commun avec l'homélie sur Abraham, *P. G. LIV*, 619-630.

Pour convaincre le lecteur, je me contente de reproduire ici deux passages absolument caractéristiques. L'homélie sur Pâques et la catéchèse VII nous apprennent en termes identiques que les réunions des néophytes durent sept jours. Or, il y a parallélisme non seulement pour ce trait particulier mais encore pour l'image du mariage à laquelle recourt Chrysostome :

Catéchèse VII, f. 39 : "Οτι γάρ γάμος πνευματικός ἐστὶ τὰ ἐνταῦθα τελούμενα, ὅρα πῶς καθάπερ ἐπὶ τῶν γάμων τούτων τῶν ἀνθρωπίνων μέχρις ἑπτὰ ἡμερῶν αἱ παστάδες εἰσὶ τεταμέναι· οὕτω καὶ ἡμεῖς ἐν τοσαύταις ἡμέραις τὴν παστάδα ταύτην τὴν πνευματικὴν ὑμῖν τείνομεν.

Hom. sur Pâques, *P. G. L*, 442 ligne 4 : "Ἄλλως δὲ καὶ γάμος ἐστὶ πνευματικὸς τὰ γινόμενα· ἐπὶ δὲ γάμων ἕως ἑπτὰ ἡμερῶν αἱ παστάδες

ἐστήκασι. Διὰ τοῦτο καὶ ἡμεῖς ἐπτὰ ἡμέρας ὑμῖν ἐνομοθετήσαμεν ἐνταῦθα πρὸς τὰς ἱεράς ἐστάναι παστάδας.

Il y a, enfin, en faveur de l'authenticité un argument non négligeable. Les huit catéchèses offrent toutes la finale propre à Chrysostome (1). Car Chrysostome a une finale et une doxologie qui lui appartiennent en propre. Presque toutes ses homélies se terminent ainsi : ἥς [ῶν] γένοιτο πάντας ἡμᾶς ἐπιτυχεῖν χάριτι καὶ φιλανθρωπίας τοῦ Κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ, δι' οὗ καὶ μεθ' οὗ τῷ Πατρὶ ἅμα τῷ ἁγίῳ Πνεύματι, δόξα, κράτος, τιμὴ νῦν καὶ ἀεὶ καὶ εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων. Ἀμήν. L'antécédent de ἥς est le plus souvent βασιλεία ou δόξα; celui de ῶν, ἀγαθά, les biens éternels, ou σκηναί, les demeures célestes. Cette finale revient neuf fois sur dix dans les commentaires scripturaires, huit fois sur dix, dans les homélies *de diversis* et les panégyriques. Ainsi, sur les 44 homélies sur la I^{re} aux Corinthiens, une seule, la VII^e, présente une finale aberrante; sur les trente de la II^e aux Corinthiens, une seule exception, la V^e. Des 88 homélies sur Jean, 81 ont la finale normale; 3 présentent une variante importante (20, 65, 67); 4 ont une finale différente (6, 9, 52, 84). Des 21 homélies sur les Statues, 4 ont une finale différente (12, 17, 19, 21 = catéchèse II selon Montfaucon).

Cette loi, que je sache, n'a pas été remarquée par les critiques. Elle est appelée à rendre de grands services dans le traitement des innombrables faux qui circulent sous le nom de Chrysostome, car par un accident vraiment surprenant, les faussaires ne se sont pas aperçus de cette marque de fabrique. Prenons par exemple les *spuria* du tome LIX. Je choisis ce tome parce qu'il en contient un nombre considérable : 55 pièces plus ou moins longues. Sur les 55 faux, 5 seulement ont la finale propre à Chrysostome. Or dans trois cas, les éditeurs avaient remarqué que la deuxième partie de ces homélies *spuriae* appartenait à Chrysostome. Ce sont l'homélie sur le Samaritain, *P. G.* LIX, 533-542, dont l'épilogue reproduit la finale de l'homélie 31 sur Jean; l'homélie sur la négation de Pierre, *P. G.* LIX, 613-620, dont la finale est empruntée à l'homélie III sur *Habentes eundem spiritum*, etc.; l'homélie sur le dernier avènement, *P. G.* LIX, 619-628, qui, si elle n'est pas tout bonnement une homélie authentique, est du moins faite tout entière d'extraits authentiques. Il ne reste alors que deux homélies, l'une sur l'aveugle-né, *P. G.* LIX, 543-554, que Marx attribue à Sévérien pour des raisons qui semblent

(1) La doxologie est contaminée dans la catéchèse III. Mais l'édition de Papadopoulos et le Paris. gr. 700 présentent la finale authentique.

probantes (1), et l'homélie sur Thomas, *P. G. LIX*, 497-500, que nous attribuons à Proclus, sur la foi d'une citation dans la Confession des Pères (2). On pourrait aisément multiplier ces constatations. Les esprits non prévenus reconnaîtront que la finale propre à Chrysostome constitue pour les textes qui l'ont une très forte présomption d'authenticité. Ces homélies méritent d'emblée d'être prises en considération.

Il sera assez important, pour l'histoire de la pratique liturgique, de savoir où saint Jean Chrysostome a prononcé les nouvelles catéchèses. On songe tout naturellement à Antioche, mais Constantinople ne saurait être exclue a priori. Certes, dans la capitale, l'évêque fut constamment aux prises avec de graves difficultés et il ne put se consacrer autant qu'il l'aurait voulu au ministère de la parole. En 401, Chrysostome est absent durant les fêtes pascales et beaucoup parmi les néophytes de cette année ont regretté de n'avoir pas reçu le baptême des mains de leur évêque. Chrysostome lui-même nous l'apprend dans un discours prononcé à son retour d'Éphèse (3). En 404, l'évêque est resté consigné dans son palais et les cérémonies de la nuit pascale ont été marquées par les troubles sanglants que l'on sait (4). Si les homélies ont été prononcées à Constantinople, elles ne pourraient donc se placer qu'aux années 398-400, 402 ou 403.

En fait, les données de la critique interne ne sont guère favorables à cette thèse. Rien dans ces huit discours ne trahit l'évêque. A plusieurs endroits, l'orateur parle des péchés qu'il a commis après le baptême. Il demande aux futurs baptisés d'être ses intercesseurs auprès de Dieu, et de ne pas imiter son mauvais exemple mais de se garder purs de tout péché pour n'avoir pas à le suivre dans la voie des larmes et de la pénitence. Cette humilité et le ton plutôt familier conviennent davantage au prêtre d'Antioche qu'à l'évêque de Constantinople.

Mais il y a en faveur d'Antioche un trait décisif, qui enlève tout doute. Dans la huitième catéchèse, prononcée pour la clôture des fêtes

(1) B. MARX, *Severiana unter den spuria Chrysostomi*, Orient. christ. period. 5 (1939), pp. 299-306.

(2) G. GRAF, *Zwei dogmatische Florilegien der Kopten*, Orient. christ. period. 3 (1937), p. 375, n^{os} 66-67 = *P. G. LIX*, 685, 3^e ligne avant la fin : Σὺ προαιώνιος ἄμα καὶ πρόσφατος.

(3) Cette homélie est connue uniquement dans une ancienne version latine : Vatic. lat. 3836, f. 248v-252 : « Omelia S. Johannis Chrysostomi quando de Asia regressus est Constantinopoli. » Incipit : *Moyse magnus ille Dei famulus*. Nous avons retrouvé le texte grec dans un manuscrit du ix^e siècle : Τοῦ αὐτοῦ, ὅτε ἦλθεν ἀπὸ Ἀσίας. Incipit : Μωυσεῖς ὁ μεγάλς ὁ τοῦ Θεοῦ θεράπων. Nous comptons publier ce texte dans nos compléments critiques à l'édition de Montfaucon.

(4) Voir le récit dans Chr. BAUR, *Johannes Chrysostomus und seine Zeit*, t. II (Munich 1930), pp. 244-253.

baptismales, très probablement le samedi de la semaine de Pâques, l'orateur mentionne des gens venus de la campagne, ἀπὸ τῆς περιουζίδος, comme on lit dans le titre, ἀπὸ τῆς χώρας, comme dit l'orateur. Ces gens parlent une autre langue, Chrysostome le dit fort explicitement en deux endroits (1). Or il est impossible de penser que dans les environs immédiats de Constantinople, on n'aurait pas parlé le grec (2). On objectera peut-être que Chrysostome ne parle pas nécessairement d'autochtones. Il semble désigner une classe de gens particulière. Ne pourrait-il pas s'agir d'un groupe de moines syriens ou égyptiens établis près de la capitale? Ce que le savant Père Pargoire nous a fait connaître sur les débuts du monachisme à Constantinople semble à première vue renforcer cette hypothèse (3). Ou bien, puisque Chrysostome a porté un intérêt particulier aux Goths, s'agirait-il d'une colonie de Goths établis près de la capitale par leur puissant compatriote Gaïnas? On ne pourrait en tout cas le conclure du fait que Chrysostome désigne la langue de ces gens par le terme *barbare*, βάρβαρον ἔχουσι τὴν γλῶτταν (4). Le terme *barbare* ne comporte ici aucun jugement de valeur; il est pris dans son sens étymologique et désigne une langue étrangère que l'on ne comprend pas. Les auditeurs de Chrysostome qui ne parlaient pas le grec l'entendaient sans doute assez pour comprendre l'allocution de l'orateur et les compliments qu'il leur fait de leur vie angélique (5). Chrysostome veut même que son discours leur soit un viatique spirituel pour le retour. On ne voit pas comment un sermon auquel ils n'auraient rien compris leur eût été d'un grand réconfort!

Cette situation linguistique convient par contre parfaitement à Antioche. La ville parlait le grec, tandis que la campagne avait gardé son dialecte syrien. Chrysostome lui-même nous l'apprend dans un sermon prononcé sûrement à Antioche (6). L'évêque Flavien s'était rendu à la campagne pour y célébrer un anniversaire de martyrs.

(1) Stavr. 6, f. 46 v : Μὴ τοῦτο ἴδωμεν ὅτι ἐνηλλαγμένην ἔχουσι τὴν διάλεξιν ἀλλὰ τῆς ψυχῆς αὐτῶν τὴν φιλοσοφίαν μετὰ ἀκριβείας κατανοήσωμεν, μηδὲ ὅτι βάρβαρον ἔχουσι τὴν γλῶτταν ἀλλὰ κλπ. Même affirmation au f. 47.

(2) Constantinople était pourtant à l'époque assez cosmopolite. Chrysostome nous apprend que durant une procession nocturne on avait chanté les psaumes en grec, en latin, en syriaque et en barbare (= gothique). Voir plus loin, p. 39, note 1.

(3) J. PARGOIRE, *Les débuts du monachisme à Constantinople*, Rev. des Questions Hist., janvier 1899, p. 55 (tirage à part), prouve que les premiers établissements monastiques de la capitale étaient soit syriens, soit égyptiens, soit arméniens.

(4) Stavr. 6, f. 46 v.

(5) *Ibid.*, f. 47.

(6) Homélie sur les martyrs, P. G. L., 645-654. Titre : Ἀπελθόντος τοῦ ἐπισκόπου μαρτύρων ἡμέραν ἐν τῇ χώρᾳ ἐπιτελέσαι.

Chrysostome, resté dans la ville, évoque dans son homélie la fête de la campagne, τῶν ἐν τῇ χώρᾳ, et il se félicite de voir unies dans une commune piété la ville et la campagne alors qu'elles sont divisées par les mœurs et la langue : « Ne considère pas, dit-il aux citadins, leur langue barbare, vois plutôt la philosophie de leur conduite » (1). Que sert en effet de parler la même langue (ὁμοφωνία) si on est divisé de sentiment? A l'inverse, quel tort peut faire la différence de langage (έτεροφωνία) si on est d'une même foi?

Un passage d'une autre homélie nous apporte une preuve décisive en faveur de l'origine antiochienne des huit catéchèses. Dans la XIX^e homélie sur les Statues, prononcée à Antioche durant le carême de l'année 387, Chrysostome s'adresse en termes presque identiques au même auditoire d'occasion (2). L'orateur présente la vie simple et laborieuse de ces gens de la campagne comme un modèle de vie chrétienne. Ces gens, loin des plaisirs et de l'oisiveté de la ville, passent leur journée à l'église ou aux champs, ici priant, là travaillant, pratiquant de toutes manières la parfaite philosophie évangélique. Je cite les deux passages parallèles (3) :

1. Catéchèse VIII, Stavr. 6, f. 46v-47 : Καὶ ἴδοις ἂν τούτων ἕκαστον νῦν μὲν παρὰ τὸ βῆμα ἐστῶτα τὸ ἱερὸν καὶ τοὺς θείους νόμους ἀναγινώσκοντα καὶ τοὺς ὑπηκόους ἐκπαιδεύοντα, νῦν δὲ περὶ τὴν τῆς γῆς ἐπιμέλειαν πονούμενον καὶ ποτὲ μὲν ἄροτρον ἔλκοντα καὶ τὰς αὐλακὰς τῆς γῆς ἀνατέμνοντα καὶ τὰ σπέρματα καταβάλλοντα... ποτὲ δὲ τὸ τῆς διδασκαλίας ἄροτρον μεταχειρίζοντα κλπ.

2. Hom. sur les Statues XIX, P. G. XLIX, 189 lignes 9-12 : Τούτων ἕκαστον ἴδοις ἂν νῦν μὲν ζευγνύντα βόας ἀροτῆρας καὶ ἄροτρον ἔλκοντα καὶ βαθεῖαν αὐλακα κατατέμνοντα, νῦν δὲ ἐπὶ τὸ ἱερὸν ἀναβαίνοντα βῆμα καὶ τὰς ψυχὰς ἀροτριῶντα τῶν ὑπηκόων.

Le parallèle se poursuit assez loin et nous surprenons ici la manière même de Chrysostome. Devant des situations analogues, il ne se répète jamais. Il a le don de reprendre les mêmes idées sous des formes toujours nouvelles et son grand talent le préserve de se plagier lui-même. On ne manquera pas de comparer l'exorde des deux homé-

(1) P. G. L, 646, ligne 11 : Μὴ γάρ μοι τὴν βάρβαρον αὐτῶν φωνὴν ἰδεῖς ἀλλὰ τὴν φιλοσοφοῦσαν αὐτῶν τὴν διάνοιαν. Le terme barbare désigne ici le syriaque.

(2) Homélie XIX, prononcée le dimanche appelé ἡ ἐπισωζομένη (?), πρὸς τοὺς ἀπὸ τῆς χώρας, P. G. XLIX, 187-198.

(3) Ces textes auraient aussi leur intérêt au point de vue sociologique. Ces chrétiens des environs d'Antioche sont des propriétaires fonciers qui ont à leur service des sujets, οὐλήκοι. La différence de langue est également mentionnée dans l'homélie XIX : Λαὸς κατὰ μὲν τὴν γλῶτταν ἡμῶν ἐνῆλλαγμένος, κατὰ δὲ τὴν πίστιν ἡμῶν συμφωνῶν, P. G. L, 188, 9^e ligne avant la fin.

lies pour non seulement se persuader que de part et d'autre nous sommes à Antioche, mais encore pour trouver dans cette comparaison une preuve suffisante en faveur de l'authenticité de la catéchèse VIII.

Je crois donc pouvoir affirmer qu'il faut rattacher les huit nouvelles catéchèses au ministère de Chrysostome à Antioche. A vrai dire, les nombreux passages parallèles que l'on trouve dans les nouveaux textes et les catéchèses publiées par Papadopoulos-Kérameus, sûrement prononcées à Antioche (1), la très grande ressemblance sinon l'identité de la pratique liturgique et l'équivalence des formules sacrées, toutes les données internes, en un mot, invitaient à cette solution. Mais j'ai préféré en donner une preuve qui soit évidente pour tous et force l'assentiment. Cette précision était nécessaire aussi pour situer dans le temps et dans l'espace tous les éléments qui se dégagent de l'analyse suivante.

I. f. 1-11 : Κατήχησις πρώτη πρὸς τοὺς μέλλοντας φωτίζεσθαι Incipit : Χαρὰς καὶ εὐφροσύνης πνευματικῆς ὁ παρὼν καιρὸς.

Cette première catéchèse, la plus longue de toutes, ressemble beaucoup, par le genre s'entend, à la procatéchèse de saint Cyrille de Jérusalem (2). Elle commence, en effet, le cycle des prédications destinées aux catéchumènes qui, aux approches de la fête de Pâques, se sont fait inscrire pour la réception du baptême. Chrysostome considère cet acte comme un enrôlement dans les milices du Christ et adresse à ces nouveaux soldats une première catéchèse où l'on distingue aisément trois parties : une instruction sur le sens du baptême, un rapide exposé de la foi, une exhortation à la pratique de la vie chrétienne.

L'initiation du futur baptisé est conçue comme l'instruction de la fiancée, car le baptême est un mariage spirituel entre l'âme et le Christ. Or, la fiancée quitte son pays, sa maison et ses parents pour se vouer à l'homme qu'elle n'a jamais vu, sinon ce soir, où il vient l'enlever de la maison paternelle (3), et qui désormais lui tiendra lieu de père, de mère et d'époux. Dans le mariage spirituel du baptême, l'époux apporte une dot et l'épouse un contrat. La dot de l'époux est le sang versé pour le rachat de l'Église, le contrat de l'épouse est le renoncement à Satan et l'attachement au Christ.

Ces réalités spirituelles ne sont saisies que par les yeux de la foi. Puisque la foi est le fondement de la piété, l'orateur se propose de

(1) L'orateur demande aux futurs baptisés de prier pour lui et pour leur évêque. *Var. gr. Sacra*, p. 175. Cette situation ne peut se vérifier qu'à Antioche.

(2) *P. G.* XXXIII, 331-366.

(3) *Stavr.* 6, f. 3 v : πρὸς ἑκείνον ὃν οὐδέποτε ἐθεάσατο πλὴν ἐκείνης τῆς ἑσπέρας.

faire à son auditoire un rapide exposé du credo (1). Dans le symbole nous professons la foi en Dieu le Père, créateur, et en Jésus-Christ son Fils unique, consubstantiel au Père, τὸν ὁμοούσιον, mais personne distincte, ἐν ἰδίᾳ ὑποστάσει γνωριζόμενον, incarné à la fin des temps, καὶ ἄνθρωπον γενόμενον. Cette foi est nécessaire pour le salut mais aussi pour déjouer les pièges des Ariens qui nient l'égalité du Fils et du Père, et les ruses des Sabelliens qui confondent les personnes. Il faut confesser enfin la divinité du Saint-Esprit, égal en dignité au Père et au Fils, τῆς αὐτῆς ἀξίας. Cette foi suffit pour le baptême. En attendant de recevoir une instruction plus approfondie, les catéchumènes éviteront d'entrer en discussion avec les hérétiques.

La foi se prouve par les œuvres et le futur baptisé doit dès à présent s'exercer à la pratique des vertus chrétiennes. Qu'il ne craigne rien : le joug du Christ est suave et son fardeau léger. Chrysostome demande à ses auditeurs de renoncer aux vanités du siècle, richesses, habits de soie, colliers, etc. Il adresse une exhortation particulière aux femmes, s'élève contre les fards et le maquillage, qui sont une injure au créateur. L'orateur sent qu'il n'aura pas raison de cette habitude, invétérée chez la femme. Si elles ne veulent pas se passer de fards, que tout au moins elles évitent de se maquiller quand elles vont à l'église (2). Hommes et femmes doivent pareillement éviter les pratiques superstitieuses qui sont une forme d'idolâtrie, l'observation des astres, les augures, tels la voix du corbeau, le cri de la souris, les craquements du plafond (3). Qu'ils cessent de considérer la rencontre des gens vertueux comme un mauvais présage, et celle des gens de mauvaise vie comme de bon augure (4). Ce sont là des pièges manifestes du démon qui veut nous précipiter dans le mal.

Chrysostome n'oublie pas la cause du pauvre. Puisque, dans le baptême, le Christ nous remet la dette de tous nos péchés, les créanciers qui se préparent au sacrement devront remettre à leurs débiteurs la créance et les intérêts (5). Tous enfin s'abstiendront des serments, des courses de l'hippodrome, des théâtres et des jeux du cirque. Que dès à présent ils se montrent dignes de l'honneur qu'ils

(1) *Ibid.*, f. 5 : φέρε μικρά περὶ ταύτης ὑμῖν διαλεχθῶμεν. L'orateur rappelle souvent le caractère succinct de son enseignement. Cf. Catéchèse II, le début.

(2) *Ibid.*, f. 9.

(3) *Ibid.*, 9 v : τὸ τοῦ κόρακος τὴν φωνὴν περιεργάζεσθαι, καὶ τοῦ μυὸς τὸν ψόφον καὶ τῆς δοκοῦ τὸν τρισμόν. Même énumération dans une homélie inédite. Cf. plus loin p. 42, note 1.

(4) *Ibid.* On trouvera un passage parallèle dans la Catéchèse II (Montfaucon), *P. G.* XLIX, 239-240.

(5) *Ibid.*, f. 10 : γραμματεῖα καὶ τόκων συναγωγὴν.

vont recevoir d'être appelés chrétiens et fidèles. Leur ardeur sera pour l'orateur un précieux encouragement pour la suite des instructions (1).

Si l'on compare cette catéchèse à son équivalent de la série de Papadopoulos-Kérameus, on constate que l'une et l'autre ont une structure originale. Néanmoins, le climat spirituel est le même : de part et d'autre, les développements de Chrysostome s'inspirent de l'idée de milice chrétienne et de mariage spirituel. On peut même relever un développement parallèle sur le baptême, qui est rémission de tous les péchés, même les plus graves (2). Avec la catéchèse II de Montfaucon, cette première homélie a en commun un passage contre les augures et les observances païennes. La catéchèse II présente un texte plus circonstancié (3).

II. f. 11-17 v : Τοῦ αὐτοῦ ἀκολουθία πρὸς τοὺς μέλλοντας φωτίζεσθαι καὶ σαφῆς ἀπόδειξις τῶν συμβολικῶς τε καὶ τυπικῶς ἐν τῷ θείῳ βαπτίσματι τελουμένων. Incipit : Φέρε δὴ πάλιν τοῖς εἰς τὸ ἴδιον τοῦ Χριστοῦ ἀπογραφόμενοις μικρά τινα διαλεχθῶμεν.

Titre et incipit montrent à l'évidence que cette catéchèse poursuit le cycle des instructions aux futurs baptisés. Tandis que la catéchèse I ouvre la série et se place vers les débuts du carême, celle-ci apparaît comme la dernière des prédications prébaptismales. Nous sommes ici tout près de Pâques; le baptême est imminent et Chrysostome a réservé pour cette dernière instruction l'initiation sommaire des catéchumènes aux mystères qu'ils vont recevoir dans quelques jours (4). Il est impossible, évidemment, qu'entre la première et la deuxième catéchèse il n'y ait pas eu d'autres instructions. Chrysostome fait allusion dans cette homélie même à une instruction quotidienne, qui était suivie pour les catéchumènes de la cérémonie des exorcismes (5). Plutôt que de penser à une série éventuelle de catéchèses analogue à celle de Cyrille de Jérusalem ou de Théodore de Mopsueste, nous croyons que Chrysostome fait allusion ici aux sermons du carême

(1) f. 11 : μετὰ πολλῆς τῆς προθυμίας καὶ τὴν εἰς τὸ ἐξῆς διδασκαλίαν ποιησόμεθα.

(2) f. 6 : ἀλλὰ κἄν τε πόρνος ἢ τις κἄν τε μοιχὸς κλπ. = Cat. I (Montfaucon), *P. G.* XLIX, 226 après le milieu : κἄν μαλακός, κἄν πόρνος ἢ τις κλπ.

(3) Chrysostome nous apprend que certains chrétiens portaient autour du cou ou à leurs pieds des monnaies en bronze frappées à l'effigie d'Alexandre le Macédonien, *P. G.* XLIX, 240.

(4) Cela ressort notamment d'un passage, f. 13 v : 'Ἄλλ' ἐπειδὴ ἐπὶ θύραις λοιπὸν ἐστὶν ὁ καιρὸς καθ' ὃν μέλλετε τοσούτων ἀπολαβεῖν δωρεῶν. Et de nouveau, vers la conclusion, f. 17 : ἀλλ' ἐπειδὴ πλησίον γένησθε τῶν προθύρων τῶν βασιλικῶν.

(5) f. 13 v : μετὰ τὴν διδασκαλίαν τὴν καθημερινὴν ἐπὶ τὰς τῶν ἐξορκιστῶν φωνὰς ὑμᾶς παραπέμπομεν.

prêchés à toute l'assemblée chrétienne, comme sont, par exemple, les homélies sur la Genèse.

La catéchèse II est plutôt brève. Encore comporte-t-elle une entrée en matière qui semble disproportionnée : l'orateur, pour montrer l'excès de la miséricorde divine, rappelle tout le plan du salut. La bonté de Dieu éclate jusque dans le châtimement d'Adam. Le travail de la terre rappelle à Adam les joies du paradis et combien il en coûte de désobéir. Le châtimement est donc une éducation. Là éclate la conduite opposée du démon et de Dieu. Le premier promet l'égalité avec Dieu et procure la mort. Dieu condamne Adam à la mort mais, par la mort, il lui fait don de l'immortalité.

Les folios 13-17 v qui décrivent les rites de l'initiation chrétienne sont d'une importance capitale pour l'histoire de la liturgie et des sacrements. Le recours au texte est indispensable et je ne puis donner ici que les indications essentielles, non sans risque d'ailleurs de déflorer la profondeur et la richesse du texte original. Chrysostome explique d'abord le rite de l'exorcisme. Après l'instruction quotidienne, les φωτιζόμενοι étaient confiés aux exorcistes qui exerçaient cette fonction en vertu d'un ordre, οἱ εἰς τοῦτο τεταγμένοι. Le rite comportait les terribles paroles de la conjuration, destinées à mettre en fuite les plus cruels démons, et une prière d'invocation au souverain Maître. Toute différence de classe sociale disparaissait : les catéchumènes se tenaient là, pieds nus, les mains tendues vers le ciel, dans l'attitude des suppliants. Les effets de ce rite sont la purification de l'intelligence, la mise en fuite des démons et la préparation spirituelle de l'âme à recevoir son seigneur et roi.

Vient alors une adresse aux parrains : « Si vous le voulez, nous allons dire un mot à ceux qui vous reçoivent » (1). L'usage de parrains pour le baptême des adultes n'est pas attesté par Cyrille de Jérusalem. Chez Théodore de Mopsueste, intervient à tous les degrés de l'initiation le garant qui non seulement répond des dispositions morales du catéchumène, mais qui l'assiste encore dans les diverses cérémonies de l'initiation (2). Nous n'avons trouvé aucune mention de parrains dans les autres catéchèses de saint Jean Chrysostome. Ce n'est pas, croyons-nous, une raison pour douter de l'authenticité de ce passage qui abonde en comparaisons familières à la Bouche d'Or. Déjà, à

(1) f. 14 : βούλεσθε καὶ πρὸς τοὺς ἀναδεχομένους ὑμᾶς μεταγάγωμεν τὸν λόγον.

(2) R. TONNEAU et R. DEVREESE, *Les homélies catéchétiques de Théodore de Mopsueste* (Studi e Testi 145), Rome 1949, hom. II sur le baptême, pp. 321-323 à propos de l'inscription ; hom. III, pp. 367-369 à propos de l'onction ; hom. IV, pp. 401-403 à propos du baptême.

l'époque, l'usage avait prévalu d'appeler les parrains pères spirituels et leurs filleuls fils spirituels (1). C'est ce nom précisément que nous trouvons dans une inscription grecque d'Asie Mineure, aujourd'hui à Oxford (2). On conclura de ce passage que les parrains ou pères spirituels assistaient aux catéchèses.

Après cette parenthèse, Chrysostome reprend l'explication des rites du baptême. La catéchèse III de la série de Papadopoulos-Kérameus nous apprend que, le vendredi saint, à trois heures, avait lieu la cérémonie du renoncement à Satan et de l'attachement au Christ (3). La présente catéchèse ne contient aucune indication de temps au sujet de ce rite. Elle insinue plutôt que la cérémonie avait lieu le soir du samedi saint. L'office était solennel et présidé par les prêtres : A l'église, les futurs initiés se mettent à genoux et tendent les bras vers le ciel dans l'attitude de la supplication (4). Les prêtres passent devant eux et demandent à chacun individuellement la formule du serment. La voici, telle qu'elle est citée et commentée par l'orateur : « Je renonce à toi, Satan, à tes fastes, à ton service et à tes œuvres » (5). Le renoncement à Satan est immédiatement suivi du serment de fidélité au Christ, qui se fait en des termes plus sobres : « Et je m'attache à toi, Christ » (6).

Chrysostome, ému, évoque l'heure bénie de son propre baptême et le soir bienheureux où lui-même a été jugé digne de prononcer ce

(1) f. 14 v : διὰ τοῦτο καὶ πατέρας ἔθος καλεῖν τοὺς τοιοῦτους πνευματικούς. Et plus loin, pour filleul : ἐν εἰς χώραν τέκνου πνευματικοῦ ἀναδεχόμεθα. On remarquera que le terme ἀναδεχόμενοι correspond au mot latin *susceptores*, déjà utilisé par Tertullien, *De baptismo*.

(2) Dict. d'Arch. chrét., article Parrain, t. XIII, col. 2240.

(3) *Varia Graeca Sacra*, p. 179, 5 : μετὰ τὴν αὐριον τῇ παρασκευῇ ὥρα ἐνάτῃ ἀνάγκη τινὰ ἡμᾶς ἀπαιτηθῆναι ῥήματα καὶ συνθήκας θέσθαι πρὸς τὸν δεσπότην.

(4) L'ordo du baptême commenté par Théodore de Mopsueste dans l'homélie XII, catéchèse II sur le baptême, comporte une ressemblance frappante : « De nouveau vous vous tenez debout sur les cilices, pieds nus, ayant enlevé votre vêtement extérieur, et les mains étendues vers Dieu, comme dans l'attitude de la prière. Et d'abord sur les genoux : vous vous agenouillez, mais tout le reste du corps droit » (édit. citée, p. 367).

(5) f. 15 v : Ἀποτάσσομαί σοι, σατανᾶ, καὶ τῇ πομπῇ σου καὶ τῇ λατρείᾳ σου καὶ τοῖς ἔργοις σου. La formule est incomplète dans la catéchèse III de Papadopoulos, *Varia Gr. Sacra*, p. 172, 19 : Ἀποτάσσομαί σοι, σατανᾶ... La mention des œuvres sataniques est absente de la catéchèse II, de Montfaucon, *P. G.* XLIX, 239, ligne 6. A Constantinople, sous Proclus, la formule du renoncement comporte la mention des anges de Satan, comme il résulte d'une mystagogie inédite du patriarche, conservée dans un manuscrit du VIII^e siècle : Ἀποτάσσομαί σοι, σατανᾶ, καὶ τῇ πομπῇ σου καὶ τῇ λατρείᾳ σου καὶ τοῖς ἀγγέλοις σου καὶ πᾶσι τοῖς ἔργοις σου. La formule d'abjuration est encore plus développée chez Théodore de Mopsueste, *op. cit.*, p. 367 : « Or tu dis : Je renonce à Satan, à tous ses anges, à toutes ses œuvres, à toute sa vanité et à tout son égarement séculier. »

(6) *Ibid.* : Καὶ συντάσσομαί σοι, Χριστέ. Même formule dans catéchèse III, *Varia Gr. Sacra*, p. 172, 23. Chez Proclus aussi nous trouvons cette même formule. Théodore de Mopsueste est ici très différent : « Et je m'engage par vœu, je crois et suis baptisé au nom du Père et du Fils et de l'Esprit-Saint » (édit. cit., p. 367).

serment. Le baptême de Chrysostome, on le sait, se place en 372 (1). Il pouvait, entre 387 et 397, l'évoquer comme un événement déjà assez lointain, avec un sentiment qui l'émeut jusqu'aux larmes. Le passage est commun à la présente catéchèse et à la catéchèse III de Papadopoulos-Kérameus. Les termes toutefois varient sensiblement (2).

Tel un nouveau soldat qui vient de prêter serment, l'initié est marqué d'une onction d'huile, sur le front, en signe de croix : « Le prêtre dès lors le marque comme un soldat qui vient d'être enrôlé pour le stade de l'esprit, il l'oint sur le front avec le parfum spirituel en imposant le signe (de la croix) et en disant : « Est oint un tel au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit » (3). Puis, lorsque vient la nuit, le catéchumène se dépouille de ses vêtements et tout son corps est oint de la même huile spirituelle. Cette onction rend le nouveau soldat du Christ inaccessible aux traits empoisonnés de l'ennemi.

Chrysostome nous place ici devant une grave difficulté. Il ne parle, en effet, que d'une seule onction, alors que l'ancienne pratique de l'Église connaît l'onction avant le baptême et la consignation après le baptême. Chez Cyrille de Jérusalem, la consignation était accompagnée d'une nouvelle onction faite avec le chrême tandis que Théodore de Mopsueste ne parle pas explicitement d'une nouvelle onction (4). Je ne crois pas néanmoins qu'il faille conclure de notre catéchèse et de son équivalent dans la série de Papadopoulos, où le rite n'est pas mentionné non plus, que l'on ne connaissait pas à Antioche la cérémonie de la consignation après le baptême, car il faudrait alors conclure qu'il n'y avait pas non plus de profession de foi, puisque Chrysostome n'en parle pas davantage dans ces deux catéchèses. Nous savons pourtant par d'autres œuvres du saint que cette profession précédait immédiatement le baptême (5).

(1) Chr. BAUR, *Johannes Chrysostomus und seine Zeit*, I (Munich 1929), p. 67.

(2) Stavr. 6 f. 15 : Δακρῦσαι μοι νῦν ἔπεισι καὶ ἀνομιῶσαι μεγά = *Varia Gr. Sacra*, p. 172, 4-18 : Δακρῦσαι μοι νῦν ἐπὶ ἡλθε καὶ συνεχρῶθην τὴν διάνοιάν. Il est difficile de dire quel texte représente la rédaction originale. La catéchèse III à la bonne leçon ἐσπέρα contre ἡμέρα de Stavronikita.

(3) Stavr. 6 f. 15 v : Χρίεται ὁ δεῖνα εἰς τὸ ὄνομα τοῦ πατρὸς καὶ τοῦ υἱοῦ καὶ τοῦ ἀγίου πνεύματος.

(4) Cyrille de Jérusalem, catéchèse mystagogique III, *P. G.* XXXIII, 1087-1094; Théodore de Mopsueste, Homélie XIV (catéchèse III sur le baptême), édition citée, pp. 401-403 : « Tu t'avances donc au saint baptême, et d'abord tu dépouilles tout son vêtement; comme il faut, tu es oint tout entier de l'huile d'onction. Le pontife commence en disant : Est oint un tel au nom du Père et du Fils et de l'Esprit-Saint. » Et après le baptême : « Quand donc tu es remonté de là, tu revêts un vêtement tout entier resplendissant. Le pontife s'avance; sur le front il te signe et dit : Est signé un tel au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. » La première formule recouvre littéralement les termes de Chrysostome. Dans la deuxième, on a au lieu de χρίεται le terme de σφραγίζεται (?).

(5) Notamment hom. 40 du commentaire de la 1^{re} aux Corinth., *P. G.* LXI, 348, où Chry-

Après l'onction de tout le corps, le fidèle descend dans la piscine du baptême. Le prêtre ou l'évêque étend la main sur sa tête et le plonge à trois reprises dans les eaux sacrées en prononçant la formule rituelle : « Est baptisé un tel au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit » (1). Cette formule exprime la foi parfaite en la Trinité consubstantielle et indivisible; elle montre aussi que le prêtre n'est que le ministre de la grâce. Il prête sa main à l'action mystérieuse des trois personnes (2). Lorsque les nouveaux baptisés sortent de la piscine, ils reçoivent le baiser d'allégresse de toute l'assemblée et ils sont aussitôt conduits à la table sainte pour goûter au corps et au sang du Seigneur. Chrysostome conclut son instruction en recommandant aux futurs baptisés de prier à l'instant de leur baptême pour la paix de l'Église, le retour des égarés, la réconciliation des pécheurs, parmi lesquels il se range humblement.

Quand on compare cette catéchèse à son équivalent dans la série de Papadopoulos, on constate de part et d'autre une même pratique liturgique et le même symbolisme sacramentaire. Plusieurs passages sont communs mais il ne s'agit jamais de plagiat. Chrysostome répète les mêmes idées mais il trouve toujours de nouvelles formules. C'est la marque du génie et une garantie d'authenticité pour la catéchèse nouvellement découverte.

III. f. 17 v-22 : Τοῦ αὐτοῦ ὁμιλία λεχθεῖσα πρὸς νεοφωτίστους. *

Incipit : Εὐλογητὸς ὁ Θεός, ἰδοὺ καὶ ἀπὸ γῆς ἀστέρες φαίνουσιν.

J'insisterai moins pour décrire cette troisième catéchèse, qui est commune aux deux séries et qui est bien connue par les traductions latines. Elle est à ranger parmi les plus émouvantes des homélies de Chrysostome. Elle a été prononcée le jour même de Pâques, et non pas durant la nuit (3). Chrysostome déborde de joie et d'affection. Il convie les néophytes au combat spirituel. Le Christ est avec eux, ou plutôt en eux, au milieu de cette arène spirituelle. Il leur donne un aliment qui est son propre sang. L'orateur montre la vertu du sang du Christ par la vertu de la préfigure. Si le sang de l'agneau a mis en fuite l'ange exterminateur, à combien plus forte raison le sang du Christ qui empourpre la langue des néophytes met-il en déroute

sostome mentionne en termes voilés, à cause de la présence des non-initiés, le serment, la profession et l'onction qui préparent au baptême.

(1) f. 16 v : βαπτίζεται ὁ δεῖνα εἰς τὸ ὄνομα τοῦ Πατρὸς καὶ τοῦ Υἱοῦ καὶ τοῦ ἁγίου Πνεύματος.

(2) Une main postérieure a marqué en haut et dans la marge : κατὰ λατίνων. Cet anonyme vise la formule indicative du baptême latin : *Ego te baptizo*, etc.

(3) Rien n'indique que l'on est encore dans la nuit pascale. Chrysostome fait plutôt penser au jour quand il dit que les nouveaux astres allumés cette nuit brillent même le jour, f. 17 v.

l'ennemi spirituel. La vertu de ce sang précieux est prouvée encore par son origine. Un soldat ouvrit le côté et il en sortit de l'eau et du sang; le premier est le symbole du baptême, le deuxième des divins sacrements. Enfin, de même qu'Ève fut formée du côté d'Adam, pendant son sommeil, ainsi l'Église fut formée du côté du Christ pendant sa mort. Cette Église, maintenant, nous nourrit de sa propre substance, comme une mère son nouveau-né.

Que les nouveaux baptisés restent fidèles à leur serment. Qu'ils évitent de retomber dans le péché, car s'il y a encore une rémission, il n'y a plus de rémission par une deuxième renaissance (1). Nous sommes sortis de l'Égypte, ne soupirons plus après l'esclavage. Nous avons mieux que Moïse et la manne; nous avons le Christ et l'autel, source intarissable de tous les biens.

IV. f. 22-28 v : Τοῦ αὐτοῦ πρὸς τοὺς νεοφωτίστους καὶ εἰς τὸ ῥητὸν τοῦ ἀποστόλου· εἴ τις ἐν Χριστῷ καινὴ κτίσις, τὰ ἀρχαῖα παρῆλθεν, ἰδοὺ γέγονε τὰ πάντα καινά. Incipit : Φαιδρότερον ὁρῶ σήμερον τοῦ συνήθους τὸν σύλλογον καὶ τὴν τοῦ Θεοῦ ἐκκλησίαν ἀγαλλομένην ἐπὶ τοῖς οἰκείοις τέκνοις.

Les homélies IV-VIII ne sont pas à proprement parler des catéchèses. Bien que Chrysostome s'adresse toujours aux néophytes, il n'oublie pas les autres membres de l'assemblée chrétienne. Tous, en effet, peuvent être appelés néophytes s'ils ont gardé l'éclat de leur pureté baptismale. Le thème de ces homélies n'est pas l'explication des sacrements mais l'initiation à la vie chrétienne. L'orateur expose aux néophytes les obligations morales qui résultent de leur baptême, en s'inspirant des textes liturgiques de la semaine de Pâques et du déroulement des événements extérieurs, comme une course à l'hippodrome (homélie VI), une synaxe sur le tombeau des martyrs (homélie VII), la présence des gens de la campagne (homélie VIII).

Chrysostome nous apprend que les fêtes pascales des néophytes duraient sept jours (2). Elles étaient marquées par une réunion quotidienne avec instruction. La clôture avait par conséquent lieu le samedi de la semaine de Pâques. L'homélie VIII a donc été prononcée ce jour-là. Les autres homélies ne peuvent être assignées avec certitude à des jours précis. Pour les cinq jours qui séparent le dimanche du

(1) f. 21 : οὐ δευτέρα ἄφεσις διὰ λουτροῦ παλιγγενεσίας· ἄφεσις μὲν γὰρ ἔστι, διὰ λουτροῦ δὲ οὐκ ἔστι δευτέρα ἄφεσις.

(2) Hom. VI, f. 39 : ἐπὶ τῶν γάμων τούτων τῶν ἀνθρωπίνων μέχρις ἑπτὰ ἡμερῶν αἱ πασάδες εἰσι τεταμέναι· οὕτω καὶ ἡμεῖς ἐν τισὶν αὐταῖς ἡμέραις τὴν πασάδα ταύτην τὴν πνευματικὴν ὑμῶν τεύνομεν, τὴν τράπεζαν ὑμῶν παρατιθέντες τὴν μυστικὴν τὴν μυρίων γέμουσαν ἀγαθῶν.

samedi, nous avons quatre homélies, à moins que l'homélie IV ne soit une deuxième homélie pour le jour de Pâques. En m'appuyant sur des raisons de critique interne, qui restent fragiles, je proposerais volontiers la distribution suivante : homélie IV, le lundi ; homélie V, le mardi ; homélie VI, le mercredi ; homélie VII, le vendredi ; homélie VIII, le samedi.

La lumière de la Résurrection et la joie de la vie nouvelle confèrent à ces textes une atmosphère et une chaleur particulières que vient raviver encore la présence des néophytes, revêtus pendant ces sept jours du vêtement blanc de leur baptême. Cette circonstance suggère à Chrysostome des développements et des comparaisons originales.

L'homélie IV commente ce texte pascal par excellence de la deuxième épître aux Corinthiens : « Si quelqu'un est dans le Christ, il est nouvelle créature », qu'on venait de lire à l'assemblée (1). Sur ce texte nous avons le commentaire de Chrysostome (2) et une homélie mise par Montfaucon au nombre des *spuria* (3). Dans notre homélie, qui n'a rien de commun avec ces deux écrits, Chrysostome commence par donner libre cours à sa joie, il propose aux néophytes l'exemple de saint Paul si profondément changé après son baptême, puis il expose ce qu'il faut entendre par vie nouvelle. C'est d'une nouveauté toute spirituelle qu'il s'agit : Dieu ne change pas notre nature mais les dispositions de notre volonté. Il ne change pas notre faculté de juger, mais il purifie notre regard. L'orateur termine en exhortant les néophytes à se montrer dignes de leur baptême. De même que les dignitaires qui portent sur leur poitrine l'insigne impérial évitent soigneusement tout ce qui pourrait déshonorer cet emblème, ainsi les néophytes devront éviter tout ce qui serait une offense au Christ qu'ils ont revêtu. Autre exemple pris à la vie sociale : celui qui aspire à entrer au sénat (4) s'interdit des actions qu'un autre peut impunément commettre. Ainsi doivent agir les néophytes que le

(1) f. 24 v : ἡκούσατε γὰρ σήμερον τοῦ μακαρίου Παύλου... λέγοντος ὥστε εἴ τις ἐν Χριστῷ.

(2) Homélie XI, P. G. LXI, 475-476, prononcée à Antioche.

(3) P. G. LXIV, 25-34. L'éditeur (Migne) est bien sévère pour cette homélie. Elle serait l'un *græculus* qui se pare des dépouilles de Chrysostome comme de plumes de paon. Montfaucon est plus mesuré : « Est viri quidem docti nec infacundi, sed qui tropis ac figuris ad nauseam usque redundat. » On n'a pas remarqué que Photius a cité l'homélie (P. G. LXIV, 100-101). La perspective de l'auteur est plutôt cosmique ; il montre la transformation morale du monde par le christianisme. A la fin il revient au thème baptismal. Le Christ nous sauve par le baptême : χρίει, λούει, τρέφει (col. 34 milieu), ce qui équivaut à la suite des rites numérisés par Chrysostome : onction, baptême, eucharistie, sans mention d'onction après le baptême. Voir plus haut p. 24.

(4) f. 26 v : οἱ εἰς τὴν παρ' αὐτοῖς λεγομένην σύγκλητον τελεῖν σπουδάζοντες.

baptême a fait entrer au sénat spirituel (1). Ils brilleront devant les hommes plus par leurs bonnes œuvres que par l'éclat des vêtements blancs. Que toute leur vie soit esprit, qu'ils soient crucifiés aux passions et qu'ils se montrent de dignes citoyens de la Jérusalem céleste.

V. f. 29-34 v : Τοῦ αὐτοῦ παραίνεσις ὥστε τρυφῆς ἀπέχεσθαι καὶ πολυτελείας καὶ μέθης καὶ τὴν συμμετρίαν πάντων προτιμαῖν καὶ πρὸς τοὺς νεοφωτίστους.

Incipit : Εἰ καὶ ἡ νηστεία παρῆλθεν, ἀγαπητοί, ἀλλὰ μενέτω ἡ εὐλάβεια.

Le titre de parénèse convient bien à cette homélie qui est tout entière une exhortation morale. Chrysostome, fin psychologue et fervent de l'idéal monastique, craint pour ses fidèles le relâchement qui prendrait occasion des fêtes pascales. Il sait que les âmes communes se lancent dans les plaisirs avec un élan d'autant moins retenu qu'elles ont été sevrées durant tout le carême. Au risque de déplaire à ses auditeurs, Chrysostome prêche un nouveau carême spirituel en demandant non pas l'abstinence du boire et du manger, mais du péché et des excès qui y conduisent. L'âme chrétienne doit être établie dans la sobriété spirituelle. Mais pourquoi adresser une parole si dure à une assistance qui, par sa présence et son attention, témoigne de ses bonnes dispositions? Chrysostome a une réponse qui revient toujours dans ses homélies : les assistants répéteront aux absents l'admonestation du prédicateur. Aux néophytes, il propose derechef l'exemple de Paul. S'ils gardent l'éclat intérieur, ils seront néophytes non pas deux, trois, dix ou vingt jours, mais dix, vingt, trente années durant (2). A l'inverse, ils pourraient, après un jour, perdre cette prérogative par le péché. Tel fut Simon le Mage, qui tout aussitôt après le baptême voulut acheter des apôtres le pouvoir de donner l'Esprit-Saint.

Cette homélie présente de nombreux passages parallèles avec une homélie sur Pâques, également prononcée à Antioche (3). Celle-ci a en plus les développements sur la fête de Pâques qui sont absents de notre homélie, ainsi d'ailleurs que des autres de la série.

VI. f. 34 v-39 v : Τοῦ αὐτοῦ ἐπιτίμησις πρὸς τοὺς καταλιπόντας τὴν

(1) f. 27 : εἰς τὴν σύγκλητον τὴν πνευματικὴν ἀπαξ ἀπογραφάμενοι.

(2) f. 33 : δυνήσεσθε οὐ πρὸς δύο καὶ τρεῖς καὶ δέκα ἡμέρας καὶ εἴκοσι μόνον καλεῖσθαι νεοφώτιστοι ἀλλὰ καὶ δέκα καὶ εἴκοσι καὶ τριάκοντα παρελθόντων ἑτῶν. Cette idée est chère à Chrysostome; on la retrouve dans deux homélies sur l'inscription du livre des Actes, P. G. LI, 75, ligne 1 et hom. III, P. G. LI, 96, 20^e ligne avant la fin, où il rappelle le propos de l'homélie antérieure.

(3) C'est l'homélie pour le jour de Pâques intitulée κατὰ μεθύοντων, P. G. L, 433-442. En effet, la description très réaliste de l'ivresse et de ses méfaits y occupe une grande place. La dépendance des deux homélies est très accusée.

σύναξιν καὶ εἰς τὰς ἵπποδρομίας καὶ τὰ θέατρα ἀπελθόντας καὶ ὅσῃν προσήκει τῶν ῥάθυμων ἀδελφῶν ποιεῖσθαι τὴν ἐπιμέλειαν καὶ εἰς τοὺς νεοφωτίστους.

Incipit : Πάλιν ἵπποδρομαὶ καὶ θέατρα σατανικά... διὰ τοῦτο καὶ γὰρ δεδοικώς.

Le malheur redouté par Chrysostome dans l'homélie V est arrivé : il constate des vides dans l'assemblée. Après le carême, les courses de l'hippodrome ont recommencé et des chrétiens n'ont pas craint d'y assister, oubliant tout à la fois le souvenir du carême, la fête salutaire de Pâques, la communion aux divins mystères et la suite des instructions (1). Chrysostome dit son découragement et sa peine. Cette négligence des auditeurs coupe les ailes à son élan. Il voit qu'il perd sa peine. Après des admonestations sévères sur le mauvais exemple donné par les coupables et le châtiment qu'ils s'attirent par cette conduite, l'orateur arrive au thème du sermon que, sous la violence de l'émotion, il avait presque oublié : « Quoi que vous fassiez, faites-le à la gloire de Dieu. » L'homélie s'achève par une adresse aux néophytes, dont les termes rappellent la conclusion de la première homélie sur l'inscription des Actes (2). Les anciens baptisés peuvent retrouver l'éclat de leur baptême par la confession, les larmes et la pénitence. Les néophytes s'efforceront de garder cet éclat, car il est infiniment plus facile de conserver cette pureté par la pratique des bonnes œuvres que de la retrouver par les voies de la pénitence (3). Pour bien leur inculquer cette vérité, l'Église prolonge cet enseignement pendant sept jours (4). L'homélie présente ici un nouveau passage commun avec l'homélie sur Pâques, dont nous avons déjà signalé la ressemblance avec l'homélie V.

VII. f. 39 v-46 : Τοῦ αὐτοῦ ὅτι μεγίστης ὠφελείας ἡμῖν ὑπόθεσις γίνεται τὰ λείψανα τῶν ἁγίων μαρτύρων καὶ ὅτι δεῖ ὑπερορᾶν τῶν βιωτικῶν ἀπάντων καὶ τῶν πνευματικῶν ἔχσθαι καὶ ὅσον ἀγαθὸν εὐχῇ καὶ ἐλεημοσύνη· καὶ εἰς τοὺς νεοφωτίστους.

(1) f. 35 : τῆς ἁγίας τεσσαρακοστῆς τὴν μνήμην, τῆς ἀναστασίμου ἡμέρας τὴν σωτήριον ἑορτήν, τῶν θεῶν μυστηρίων τὴν φρικτὴν καὶ ἀπόρρητον κοινωνίαν, τῆς ἡμετέρας διδασκαλίας τὴν συνέχειαν. Il ne semble pas que l'on puisse entendre le mot fête de la Résurrection du dimanche même. L'homélie, en effet, a été prononcée le jour même où ont eu lieu les courses de l'hippodrome et Chrysostome nous dit que c'est en prévision de cette éventualité que dans l'homélie précédente, il a prêché sur la sobriété spirituelle. Or il est impossible de reculer l'homélie V au delà du lundi de Pâques.

(2) Stavr. 6 f. 38 v = Hom. I sur l'Inscription des Actes, P. G. LI, 74, dernières lignes et 75, commencement.

(3) f. 39 et dans l'homélie précédente, plus explicitement f. 33 v.

(4) Stavr. 6 f. 39 (cf. note pp. 14-15) = Hom. sur Pâques et contre l'ivresse, P. G. L, 441, 2^e ligne : διὰ τοῦτο ἐπὶ τὰς ἡμέρας ἀπολαύετε διδασκαλίας κλπ.

Incipit : Πολλὴν καὶ διάφορον περὶ τὸ τῶν ἀνθρώπων γένος ἐπιδεικνύμενος τὴν ἑαυτοῦ πρόνοιαν.

Dans cette homélie, prononcée dans un des nombreux martyria de la ville, Chrysostome apprend aux néophytes la puissance des martyrs et nous fait connaître la place que tenait la vénération des martyrs dans le culte chrétien (1). Les considérations que lui inspirent les martyrs sont comme sous-tendues par le thème de l'homélie *Quae sursum sunt sapite*. Les martyrs ont méprisé le tyran et les tourments préparés pour leur corps. Des yeux de la foi, ils voyaient le Christ assis à la droite du Père, au-dessus des chœurs angéliques. Or, le baptême introduit le néophyte dans un état de martyre, puisqu'il est mort au monde et vie nouvelle dans le Christ. La splendeur de cette vie est symbolisée par les vêtements blancs. Mais l'éclat du vêtement, quelque soin que l'on en prenne, finit par se ternir. Il ne doit pas en être de même de l'éclat intérieur. Nous devons sans cesse l'accroître par la prière, qui est une conversation avec Dieu (2) et qui établit l'âme dans une souveraine dignité; par l'aumône compagne inséparable de la prière. La mention de la prière et de l'aumône suggère à l'orateur l'exemple du centurion Corneille, à qui cette pratique valut la grâce du baptême. Corneille est proposé à l'imitation des militaires qui prétextent de leur état pour passer le temps en banquets et beuveries, pour se dispenser des instructions, de la prière avant et après les repas (3). Corneille est une leçon même pour les moines et pour les clercs (4). C'est la première mention des moines dans la collection des nouvelles homélies.

VIII. f. 46-51 v : Τοῦ αὐτοῦ ἀποδοχὴ καὶ ἔπαινος εἰς τοὺς ἀπὸ τῆς περιοικίδος παραγινόμενους καὶ ὅτι τῶν δικαίων ἀπάντων ἐπαγγελίας αἰσθητὰς δεξαμένων καὶ ἀντὶ τῶν αἰσθητῶν τὰ νοητὰ φανταζομένων, ἡμεῖς

(1) Nous pensons que cette homélie a été prononcée le vendredi de la semaine de Pâques. Or, A. BAUMSTARK, *Festbrevier und Kirchenjahr der syrischen Jakobiten* (Paderborn 1910), pp. 251-252, nous apprend que dans l'église syrienne ce jour était consacré dès le IV^e siècle à la mémoire des martyrs chrétiens sous Sapor II (Vendredi Saint 341). Comme on ne pouvait célébrer leur mémoire le jour de la passion du Christ, on a reporté leur fête au vendredi suivant. Très vite ce jour devint une sorte de commémoration de tous les martyrs. Aurions-nous dans notre homélie un témoignage indirect de cet usage?

(2) f. 44 v : Εὐχὴ γὰρ οὐδὲν ἑτερόν ἐστιν ἢ διάλεξις πρὸς τὸν Θεόν καὶ ὁμιλία πρὸς τὸν τῶν ὅλων δεσποτὴν.

(3) Chrysostome décrit sous un éclairage indirect les éternels travers de la vie militaire. f. 45 v : ποῦ νῦν εἰσιν οἱ τὰς πολυτελεῖς τραπέζας παρατιθέντες ... καὶ οὔτε πρὸ τῆς ἐστίασεως πολλάκις εὐχεσθαι αἰρούμενοι οὔτε μετὰ τὴν ἐστίασιν τὴν εὐχαριστίαν ἀναφέροντες. Ces gens croient que tout leur est permis parce qu'ils sont dans les dignités ou dans l'armée : διὰ τὸ ἐν ἀρχαῖς εἶναι καὶ στρατιωτικοῖς καταλόγοις ἐναριθμεῖσθαι.

(4) f. 45 v : καὶ αὐτοῖς τοῖς τὴν τῶν μοναχῶν βίον ἐπανηρημένοις καὶ τὴν ἐκακλησιαστικὴν λειτουργίαν ἀναδεγμένοις.

ἀπεναντίας τῶν νοητῶν ἐπαγγελίαν δεξάμενοι περὶ τὰ αἰσθητὰ κεχήναμεν καὶ ὅτι προσήκει καὶ ὑπὸ τὴν ἔω καὶ κατὰ τὴν ἐσπέραν ἐπὶ τὴν ἐκκλησίαν σπεύδοντας τὰς εὐχὰς ποιεῖσθαι καὶ τὰς ἐξομολογήσεις· καὶ εἰς τοὺς νεοφωτίστους.

Incipit : Ἰκανῶς ὁμᾶς εἰστίασαν ἐν ταῖς παρελθούσαις ἡμέραις οἱ καλοὶ διδάσκαλοι.

Nous voici arrivés au terme des prédications pascales aux néophytes. Chrysostome le signale dans l'exorde par une allusion délicate à l'évêque Flavien. Il nous apprend qu'il n'était pas le seul à adresser la parole aux néophytes. L'évêque et d'autres prêtres, οἱ καλοὶ διδάσκαλοι, exhortaient tour à tour les nouveaux chrétiens.

Pour cette dernière réunion, des auditeurs d'occasion sont venus rehausser par leur présence l'éclat de la cérémonie (1). Ce sont des gens de la campagne environnante qui ne parlent pas le grec mais l'entendent sans doute assez pour comprendre l'homélie de Chrysostome. La présence de ce groupe assez nombreux, semble-t-il, fait penser naturellement que nous sommes un dimanche. Mais Chrysostome nous a dit à plusieurs reprises que le cycle des instructions durait sept jours. Nous sommes donc le samedi de la semaine de Pâques.

L'instruction débute par une adresse de bienvenue aux auditeurs venus de la campagne. Dans cette description flattée de la vie simple, on perçoit chez Chrysostome le regret de ses années de vie monastique dans les montagnes d'Antioche. Le thème de l'homélie est clairement énoncé dans le titre : Abraham et les saints de l'ancien testament ont reçu des promesses temporelles et ils ont aspiré vers les biens éternels. Nous, au contraire, nous recevons de Dieu la promesse de biens éternels et nous nous précipitons vers les biens temporels. L'orateur met tout son talent à montrer combien sont désirables les biens célestes, et combien instables les biens d'ici-bas, gloire et richesse. Tout ce passage est commun avec l'homélie sur Abraham (2). Enfin, dans la conclusion Chrysostome donne ses derniers conseils aux néophytes. Il leur trace tout un programme de vie. Qu'ils se rendent à l'église le matin avant de commencer leur travail. Qu'ils y reviennent le soir pour examiner leur conscience et demander pardon de leurs péchés. Qu'ils soient fidèles aux synaxes. Qu'ils ne se laissent pas absorber par les soucis de la vie matérielle. Qu'ils se montrent tou-

(1) Voir plus haut p. 18-19 notre essai d'interprétation.

(2) Stav. 6 f. 47v-49 = Hom. sur Abraham, *Εἰ μὲν ἦν δυνάτὼν*, P. G. LIV, tout le paragraphe 4, col. 625-627.

jours dignes de la grâce de l'Esprit-Saint et gardent jusqu'au jour du jugement l'éclat de leur baptême.

II. LA COLLECTION DES QUINZE HOMÉLIES

La deuxième partie du manuscrit de Stavronikita contient une série de quinze homélies qui recouvre le groupe appelé communément dans l'histoire littéraire des œuvres de saint Jean Chrysostome les *undecim novae homiliae*, les onze nouvelles homélies publiées pour la première fois par Montfaucon au tome XII de son édition. L'importance de cette collection est prouvée par l'intérêt qu'elle n'a cessé de susciter aussi bien chez les éditeurs que chez les historiens.

Bernard de Montfaucon en parle avec un enthousiasme qui contraste singulièrement avec la lassitude et le découragement que l'on perçoit dans ses lettres et dans ses papiers de la dernière période de sa carrière d'éditeur (1). Dès qu'il eut connaissance de ces homélies, il signala cette découverte comme un événement littéraire dans l'avertissement qui précède le tome VIII. Dom Pierre Maloet, alors procureur général de l'Ordre et futur prieur de Saint-Germain-des-Prés, et son assistant Dom Joseph Avril, futur prieur de Corbie, venaient d'envoyer à Paris la description d'un manuscrit oriental entré récemment à la Vaticane. Onze incipits étaient nouveaux. De plus, les titres des homélies offraient une particularité aussi rare que précieuse : ils mentionnaient les églises dans lesquelles l'homélie avait été prononcée, avec l'indication du sujet et des circonstances historiques du discours. Montfaucon soupçonna aussitôt la grande découverte et demanda une copie du manuscrit.

Son espoir ne fut pas déçu et l'on trouve encore l'écho de sa joie dans la brève préface à l'édition, au tome XII des œuvres : « En tibi, lector erudite, novam, amplam, omninoque singularem homiliarum Chrysostomi accessionem proferimus » (2). Cet enthousiasme était légitime. Dom Chrysostome Baur, qui est plutôt sévère — trop sévère — pour l'édition de Montfaucon, ne craint pas de dire que les onze nouvelles homélies en constituent sans doute la partie la plus précieuse (3). Elles forment en effet une série continue de prédications

(1) Un grand nombre de papiers et de documents qui ont trait à l'édition des œuvres de Chrysostome préparée par Bernard de Montfaucon pendant plus de vingt ans de 1715 à 1738, se trouvent par liasses dans les manuscrits Paris, Suppl. grec 280-282.

(2) P. G. LXIII, 455-456.

(3) Dom Chr. BAUR, O. S. B., *Saint Jean Chrysostome et ses œuvres dans l'histoire littéraire*, Louvain 1907, p. 86.

qui se placent toutes à Constantinople, au début du ministère de Jean Chrysostome, soit vers 398-400. Aux onze homélies inédites, il faut joindre une douzième qui fait partie de la même collection, mais que Montfaucon avait déjà publiée au tome VI, d'après le Coislin 77 (1).

L'éditeur n'a guère été heureux dans l'interprétation historique des homélies. Matthaei l'a corrigé sur de nombreux points en donnant une nouvelle édition de quatre homélies qu'il avait jugées plus intéressantes (2). Mais le mérite d'une meilleure interprétation et d'une chronologie plus assurée revient à deux historiens contemporains, M^{sr} Batiffol (3) et le P. Pargoire (4). Ce dernier, aidé d'un sens critique quasi divinatoire, a réussi à déterminer l'année et le jour où furent prononcées certaines des homélies. Les deux critiques ont prouvé en même temps qu'une autre homélie, publiée par Montfaucon au tome VI, faisait partie de la même collection (5). Ils arrivaient ainsi à une série de treize homélies.

On est surpris de constater que ces deux auteurs, si habiles et si heureux dans le maniement de la critique interne, n'aient pas songé à recourir à la critique externe pour l'interprétation des homélies et l'établissement d'une chronologie. Depuis Matthaei jusqu'à Dom Baur, dernier en date des critiques qui ont traité de cette collection, tous les auteurs se sont contentés comme base textuelle de l'édition de Montfaucon sans avoir tenté, semble-t-il, de retrouver le manuscrit original du Vatican. Battifol, qui y a peut-être songé, constate seulement que ce manuscrit reste à identifier (6). Nos propres recherches sont d'abord restées vaines : ni le recueil manuscrit des incipits grecs, ni le catalogue manuscrit par auteurs qui se trouvent à la salle de consultation de la Bibliothèque Vaticane, ne fournissent une trace quelconque des onze homélies.

Montfaucon lui-même ne donne aucune précision sur le manuscrit. Dans l'avertissement qui figure au commencement du tome VIII

(1) Homélie contre les jeux du cirque, etc. P. G. LVI, 263-270.

(2) *Johannis Chrysostomi homiliae IV. Ex omnibus eius operibus selectae graece et latine... editae a Chr. Fred. MATTHAEI*, Meisen 1792, 2 vol. 123 + 161 pages. Les quatre homélies sont les trois premières de la collection de Montfaucon et l'homélie contre les spectacles, P. G. LVI, 263-270.

(3) Pierre BATIFFOL, *De quelques homélies de saint Jean Chrysostome et de la version gothique des Écritures*, Revue Biblique 8 (1899), pp. 566-572.

(4) J. PARGOIRE, *Les homélies de saint Jean Chrysostome en juillet 399*, Échos d'Orient 3 (1899-1900), pp. 151-162.

(5) Homélie sur Jean V, 19 : *Le Fils ne fait rien de lui-même*, P. G. LVI, 247-256.

(6) P. BATIFFOL, art. cité, p. 566.

(année 1728), il dit que le manuscrit provient de l'Athos : « Qui codex non ita pridem ex monte Atho, ut aiunt, in Bibliothecam Vaticanam translatus est » (1). Il était moins sûr de l'origine athonite du manuscrit en 1735 lorsque les homélies parurent enfin au tome XII : « Quae haud ita pridem ex monte Atho, ut quidam, vel ex insula Patmo, ut alii dicunt, in Bibliothecam Vaticanam allatae » (2).

Le premier sentiment était le meilleur : le manuscrit provient de l'Athos et plus précisément du monastère d'Iviron, comme nous l'apprenons d'une description sommaire des manuscrits grecs récemment entrés à la Vaticane, qui figure au tome III de la *Bibliotheca Orientalis* d'Assémani (3). Il constituait le numéro IX d'un lot de quinze manuscrits donnés en cadeau à la Bibliothèque Vaticane par deux moines du monastère des Ivires, Avvakum d'Andros (Andriani) et Benjamin Vatatzès (Vatacci) (4).

Cette indication précise nous a permis d'identifier ce mystérieux manuscrit. Le pape régnant était alors Benoît XIII et l'on sait que ce pontife a considérablement enrichi le fonds Ottoboni par l'acquisition de manuscrits orientaux. J. Cozza-Luzi, dans l'histoire de ce fonds qui précède le catalogue de Feron et Battaglini, nous apprend que les manuscrits 425-430, 432 portent cette dédicace : « SS. D. N. Benedictus PP. XIII oblatum sibi ab Abachum Andriani abate Montis Atho hunc graecum codicem in Bibliothecam Vaticanam inferri jussit. » La mention de la provenance athonite figure, sans autre indication, sur les mss. 419, 420, 422. Enfin, le mss. 428 a une notice plus explicite : « P(ater) D(ominus) Abachum abbas monasterii Montis Athos eiusque socius P(ater) D(ominus) Benjaminus Vatacci Bibliothecae Apostolicae Vaticanae dono dederunt, mense februario anno Domini 1726 » (5).

Dix manuscrits par conséquent portent la mention explicite d'une origine athonite. On les retrouve effectivement dans le groupe des

(1) P. G. LIX, 21-22, au début.

(2) P. G. LXIII, 455-456, au commencement.

(3) J. S. ASSEMANUS, *Bibliotheca Orientalis Clementino-Vaticana... una cum iis (codicibus) qui ex Monte Atho in eandem bibliothecam nuper illati sunt*, tomi tertii pars secunda, Rome Propagande 1728. La notice sur les manuscrits de l'Athos figure aux pages CMLII-CMLVI. Je dois la connaissance de cette notice importante au P. V. Grumel qui excelle en l'art de trouver dans les vieux catalogues ce que l'on cherche vainement dans les ouvrages plus récents.

(4) *Ibid.* CMLII. « Codices graeci manuscripti quos Abachum Andriani & Benjaminus Vatacci monasterii Iberorum in monte Atho monachi, Bibliothecae Apostolicae Vaticanae dono dederunt. »

(5) E. FERON et F. BATTAGLINI, *Codices manuscripti graeci Ottoboniani Bibliothecae Vaticanae*, Rome 1893, p. XVIII, note 1.

quinze manuscrits athonites décrits par Assémani. La notice d'Assémani nous permet de retrouver les cinq autres dans le même fonds des Ottoboni. Le catalogue de Feron et Battaglini est assez complet pour la description extérieure des manuscrits, nombre de folios, dimensions, âge, mais il est plus que sommaire pour l'indication du contenu. Assémani, au contraire, néglige les caractéristiques extérieures mais il est plus d'une fois très complet dans l'énumération des textes. Comme les deux catalogues sont complémentaires, j'indique ici les correspondances, d'autant plus que la notice d'Assémani avait échappé même aux bibliothécaires du fonds Ottoboni :

Assémani I	=	Ottobon. gr. 175, évangéiaire, XI ^e -XIII ^e s. (1).
— II	=	— 432, les quatre évangiles, avec commentaire, XI ^e s.
— III	=	— 433, 45 homélies de saint Basile, X ^e -XI ^e s.
— IV	=	— 430, commentaire de saint Basile sur Isaïe, X ^e -XI ^e s.
— V	=	— 423, Chrysostome, hom. 31-66 sur la Genèse, XI ^e -XII ^e s.
— VI	=	— 420, Chrysostome, hom. sur l'épître aux Rom., XI ^e s.
— VII	=	— 425, Chrysostome, hom. sur II ^e aux Corinth., XI ^e -XII ^e s.
— VIII	=	— 428, Chrysostome, 22 discours moraux, XI ^e s.
— IX	=	— 431, Chrysostome, 30 homélies, XI ^e s.
— X	=	— 419, Chrysostome, 33 églogues, XI ^e -XII ^e s.
— XI	=	— 422, Panegyricum, de l'année 1004.
— XII	=	— 427, Ménologe de novembre, XI ^e -XII ^e s.
— XIII	=	— 429, Ménologe de novembre, X ^e -XI ^e s.

(1) Cette identification est seulement probable et n'est pas évidente par la seule comparaison des deux notices. Feron et Battaglini constatent que le mss. ne comporte pas la signature des mss. d'Altemps. Il contient les péricopes de l'évangile selon le calendrier et le rite de l'Église de Constantinople. Date XI^e-XIII^e siècle. Je ne vois pas toutefois quel autre mss. du fonds des Ottoboniani pourrait s'identifier avec le codex ainsi décrit par Assémani : « Evangeliorum lectiones per anni circulum a Dominica Resurrectionis deinceps. Litteris uncialibus cum notis musicis. »

Assémani XIV =	Ottobon. gr. 421,	Ménologe à partir de septem-
		bre, XI ^e -XII ^e s.
— XV = —	426,	Vie de saint Clément, bomb.
		XIV ^e s.

La collection des *undecim novae* provient du manuscrit Assémani IX, qui correspond à l'actuel Ottobonianus gr. 431, manuscrit de 236 folios, 30 × 22, « saeculi ut videtur X », trente homélies de Chrysostome. Assémani, qui avait remarqué l'importance du manuscrit, donne un relevé précis des homélies inédites. La collection comprend treize numéros et les homélies ont des numéros d'ordre que l'édition ne comporte plus (1). Les correspondances entre l'édition et le manuscrit s'établissent ainsi : I (Montfaucon) = 20, II = 48, III = 49, IV = 21, V = 22, VI = 23, VII = 25, VIII = 26, IX = 27, X = 28, XI = 30.

Il résulte de ce tableau que l'homélie I de l'édition de Montfaucon est en réalité la troisième de la collection. Le numéro 24 qui manque dans l'édition est l'homélie sur les spectacles, publiée antérieurement par Montfaucon. Du numéro 29, l'éditeur ne souffle mot. Nous apprenons par la description d'Assémani que c'est l'homélie sur Jean V, 19, *Le Fils ne fait rien de lui-même*, que sur la foi des données purement internes, Batiffol et Pargoire avaient rattachée à cette collection et située à cette place. Autre fait curieux : l'explicit indiqué par Assémani ne correspond pas à celui de l'édition ; celle-ci concorde cette fois avec la fin indiquée par le catalogue de Feron. De toute évidence, les copistes qui ont travaillé pour Montfaucon se sont permis de procéder à la remise en ordre des feuillets. Nous dirons tout à l'heure qu'ils n'ont pas toujours été heureux. Certaines lacunes, d'ailleurs, ne pouvaient plus être comblées.

Sur tous ces points, le manuscrit de Stavronikita nous permet de faire la pleine lumière. Il contient en effet la suite complète des treize homélies dans le même ordre que le cod. Ottobonianus, sans faille aucune et dans un texte dont la correction ne laisse rien à désirer. Il apporte en plus deux homélies qui faisaient probablement aussi partie du manuscrit d'Ivireon dans son état primitif, car un folio de l'homélie XIV figure comme un corps étranger dans l'homélie XIII, trentième et dernière de l'Ottobonianus. Mais celui-ci contient à son tour un bien propre, apparemment du moins : n. 17 : « Ex epistola

(1) Ces numéros figurent d'ailleurs sur la copie transmise à Montfaucon. Celle-ci est l'actuel Paris. suppl. gr. 555, volume de 105 feuillets. Le texte porte quelques surcharges et quelques notes de Montfaucon.

ad Romanos, encomium in sanctum apostolum Paulum et in illud Gratia Domini nostri Jesu Christi nobiseum. Amen. » Incipit : Εἶδες πόθεν ἄρχεσθαι δεῖ καὶ ποῦ τελευτᾶν. En réalité, ce texte n'est que la deuxième moitié de l'homélie XXXII et dernière sur l'épître aux Romains *P. G. LX*, 678, ligne 8. Les homélies 1-16 de l'Ottoboni correspondent à des textes connus. Il faut signaler cependant le titre de l'homélie 14 : « Homilia habita in ecclesia Pacis, alio antea dicente pauca. » Par ce titre, cette homélie, connue d'après un seul manuscrit, s'apparente manifestement à la collection des *undecim novae* (1). La cinquième de cette série a été prononcée également dans l'église Sainte-Irène, et plusieurs ont été prêchées après qu'un autre eut dit quelques mots, ἐπισκόπου ὀλίγα προομιλήσαντος (2), ἑτέρου προειπόντος ὀλίγα (3).

Il y a donc une parenté évidente entre l'ancien manuscrit d'Ivion et le manuscrit de Stavronikita. Tous les deux sont de la même époque : Stavr. du x^e-xi^e s. ; Ivir. « antiquitatis octingentorum fere annorum », en 1728, soit du x^e siècle (4), ou du xi^e selon Feron. Géographiquement leur proximité est encore plus frappante : le petit monastère de Stavronikita est distant de quatre kilomètres à peine du puissant monastère d'Ivion. Mais on ne saurait affirmer qu'un des deux manuscrits a été copié sur l'autre. Chacun en effet a un bien propre, l'Ottob. 431 l'homélie 17 et le titre de l'homélie 14 ; Stavr. 6, les huit catéchèses et les homélies XIV-XV. Mais ils proviennent sûrement d'un ancêtre commun comme le prouvent l'identité des titres et la même recension du texte. Je publierai un jour les textes inédits de Stavronikita et de l'Ottoboni dans un volume de compléments critiques à l'édition de Montfaucon et je me contente pour le moment de donner une description extérieure de la collection des quinze homélies, en signalant les éléments nouveaux apportés par Stavr. 6.

I, f. 51 v : Τί εἶπω καὶ τί λαλήσω; σκιρτῶ καὶ μαίνομαι = *P. G. LXIII*, 467-472.

Prononcée en présence de l'impératrice Eudoxie, au martyrium de Saint-Thomas à Drypia, situé à neuf milles de la ville. Au cours d'une procession nocturne, on avait transféré les reliques des martyrs depuis la Grande Église jusqu'à Drypia. L'impératrice avait suivi le cortège

(1) Homélie sur Isaïe 45, 7 : *C'est moi le Seigneur Dieu qui ai fait la lumière et les ténèbres*, publiée d'après un ms. de la Bibliothèque du duc de Bavière, *P. G. LVI*, 141-152.

(2) *P. G. LXIII*, 515.

(3) Homélie XV, voir plus loin, p. 41.

(4) ASSEMANUS, *Bibliotheca Orientalis* III, 2, p. CMLII.

en tenant elle-même la chasse des martyrs. L'orateur exalte sa piété en termes qui ne conviennent qu'au début de son ministère à Constantinople, soit vers 398-399. Il n'y a aucune raison de douter de l'authenticité de l'homélie (1). Stavr. 6 n'apporte aucune variante importante par rapport à l'édition de Montfaucon.

II, f. 55 : Εὐλογητὸς ὁ Θεός, ἡλίκαὶ τῶν μαρτύρων..., *ibid.* 473-478.

Prononcée le lendemain de la précédente. Le matin, l'empereur Arcadius était venu avec son escorte vénérer les reliques des martyrs nouvellement transférés à Drypia. Après son départ, Chrysostome prit la parole pour chanter la gloire des martyrs qui obligent par leurs bienfaits celui-là même qui oblige l'univers. Aucun élément nouveau dans Stavr. 6. Je signale que l'homélie se trouve en dehors de la collection dans un manuscrit d'Athènes, B. N. 211, 1^{re}-10^e s., ff. 63-67 v. Le titre qui présente une forme plus brève, Τοῦ αὐτοῦ εἰς ἡμέραν μαρτύρων, τοῦ βασιλέως παραγενομένου, est accompagné d'une miniature qui représente l'empereur se prosternant devant les reliques des martyrs.

III, f. 60 : Τί τοῦτο; τὴν πόλιν ἄπασαν = *P. G.* LXIII, 461-468.

Prononcée au martyrium de Palaia Petra, devant un auditoire raréfié par suite du mauvais temps. Il est question dans l'homélie d'un σεισμός qui a ébranlé la ville, moins de trente jours auparavant. Montfaucon y a vu une allusion au tremblement de terre survenu à Constantinople pendant le consulat d'Eutrope, 398. Matthaei pense qu'il faut l'entendre de la secousse morale produite dans les esprits par la chute d'Eutrope, et place par conséquent l'homélie en septembre 399. Batiffol ne croit pas que l'on puisse rapporter les termes à un fait historique connu (2). Stavronikita permet de compléter une lacune d'un folio, approximativement une colonne de Migne.

IV, f. 67 : "Οσφ' ἐλάττους τῶν εἰωθόντων = *P. G.* LXIII, 477-486.

Exhortation prononcée dans l'église Sainte-Anastasie, devant une assistance toujours aussi peu nombreuse. Ne contient aucune donnée chronologique.

V, f. 74 : 'Ως ἡδίστη ἡ τῶν γραφῶν ἀνάγνωσις = *P. G.* LXIII, 485-492.

Homélie prononcée dans l'église Sainte-Irène. L'orateur s'adresse principalement aux femmes. Aucun détail topique.

VI, f. 79 v : 'Ως καλὴ τῶν εἰρηκότων ἡ ζυνωρίς = *P. G.* LXIII, 491-494.

(1) Voir Chr. BAUR, *Johannes Chrysostomus und seine Zeit*, t. II (Munich 1930), pp. 35-37. On surprend une légère inconséquence chez l'auteur. Il raconte les événements rapportés par l'homélie, tout en insinuant dans une note qu'elle pourrait n'être pas authentique.

(2) Article cité, *Revue Biblique*, VIII (1899), p. 570.

Homélie prononcée dans l'église des Apôtres, le jour anniversaire de l'empereur Théodose, très probablement la première année du ministère de Jean à Constantinople, soit le 17 janvier 399. L'orateur rappelle la piété de l'empereur défunt et sa victoire par la foi sur les deux tyrans Maxime et Eugène. Deux évêques, l'un très vieux, l'autre très jeune, avaient parlé avant lui. L'édition de Montfaucon ne comporte que le commencement et la fin de cette intéressante homélie. Stavronikita permet de compléter une lacune de quatre folios, soit quatre colonnes de Migne.

VII, f. 84 v. : Ταῦτα ἀνεκτά; ταῦτα φορητά; = *P. G.* LVI, 263-270.

Homélie prononcée contre ceux qui sont allés aux jeux du cirque. Chrysostome s'indigne de ce que des chrétiens aient osé profaner le jour de la passion du Sauveur en allant aux courses, et cela trois jours après avoir éprouvé d'une manière tangible la protection divine qui avait mis fin à un fléau menaçant les épis presque mûrs. Montfaucon a pensé que l'orateur parlait du vendredi saint et il plaçait par conséquent l'homélie le jour même de Pâques 399. Le P. Pargoire a montré que l'homélie a été prononcée le dimanche qui a suivi la fête de saint Pierre et saint Paul de l'année 399, soit le 3 juillet.

VIII, f. 89 : Βραχὺς μὲν τῶν παρόντων ὁ σύλλογος = *P. G.* LXIII, 493-500.

Prononcée en l'église Sainte-Anastasie. Le texte ne fait aucune allusion aux troubles évoqués dans l'homélie précédente et ne contient aucun indice chronologique.

IX, f. 96 : Ἐδουλόμην παρεῖναι Ἑλλήνας = *P. G.* LXIII, 499-510.

« Prononcée dans l'église de Paul (le confesseur), après que les Goths eurent lu et qu'un prêtre goth eut prêché. » Ce titre avait particulièrement attiré l'attention de M^{gr} Batiffol qui en conclut qu'il existait alors à Constantinople une traduction gothique de l'Écriture (1). Dans le corps même de l'homélie il n'est question que de barbares. Mais il est hors de doute, par tout ce que nous savons de l'activité missionnaire de Jean à Constantinople, que ce terme désigne ici les Goths. Théodoret nous apprend que Chrysostome prit des prêtres, des diacres, des lecteurs qui parlaient la langue de ces barbares. Il leur assigna une église; lui-même y prit la parole et faisait prêcher

(1) On peut tirer la même conclusion d'un passage de l'homélie I (*P. G.* LXIII, 472, 10^e ligne) où l'orateur nous apprend que pendant la procession nocturne les fidèles avaient chanté les psaumes de David, qui en latin, qui en syriaque, qui en barbare (= gothique), qui en grec : Καὶ γὰρ μυρίους ἡμῖν ἐξήγαγες χορούς, τοὺς μὲν τῇ Ῥωμαίων, τοὺς δὲ τῇ Σύρων, τοὺς δὲ τῇ βαρβάρων, τοὺς δὲ τῇ Ἑλλάδι φωνῇ τὰ τοῦ Δαυὶδ ἀνακρουμένους ἕσματα.

ceux qui savaient leur langue (1). « Théodoret aurait connu notre homélie et aurait construit son récit avec les indications qu'elle fournit, que nous n'en serions pas étonné (2). » Batiffol, une fois de plus, a deviné juste. Théodoret a connu l'homélie puisqu'il la cite sous ce titre : Τοῦ ἀγίου Ἰωάννου ἐπισκόπου Κωνσταντινουπόλεως ἐκ τοῦ λόγου ὃν εἶπε, Γότθου πρέσβεως (1) πρὸ αὐτοῦ εἰρηκότας (3).

X, f. 105 : Σφόδρα καθηψάμην ὑμῶν πρώην = *P. G.* LXIII, 511-516.

Homélie prononcée dans la Grande Église. Le dimanche précédent, survenu après la fameuse homélie contre les spectacles, Jean n'avait pas prêché. Pour respecter la coutume, il avait laissé la parole à un évêque de passage venu de Galatie. Les auditeurs déçus en avaient manifesté leur déplaisir. Jean en conclut avec joie que sa violente admonestation ne les avait pas indisposés contre lui. Il prêche sur ce thème : Le Père agit sans cesse et le Fils fait de même. Le P. Pargoire fixe l'homélie au dimanche 17 juillet 399.

XI, f. 110 : Εἶδετε τὸν γέροντα καὶ νέον = *P. G.* LXIII, 515-524.

Homélie prononcée dans l'église de l'Apôtre, après qu'un évêque eut prêché brièvement, sur cette parole : La moisson est abondante et les ouvriers peu nombreux. Aucun indice chronologique.

XII, f. 117 : Ὁ τῆς βίας, ὃ τῆς τυραννίδος = *P. G.* LVI, 247-256.

« Prononcée dans la Grande Église, sur cette parole : Le Fils ne fait rien de lui-même, après qu'un évêque eut prêché brièvement. » Montfaucon, surpris par cette indication insolite (il ne connaissait pas encore alors la collection des onze homélies), pensa que l'évêque mentionné était Flavien. Il en conclut que l'homélie avait été prononcée à Antioche et faisait suite à une homélie aujourd'hui perdue. L'homélie en réalité fait suite au numéro X, comme Batiffol et Pargoire l'avaient déjà remarqué. Les preuves qu'ils en apportent se laisseraient aisément multiplier, mais le manuscrit de Stavronikita qui place l'homélie dans cette collection nous dispense de refaire la preuve. Prononcée le dimanche suivant, 24 juillet 399.

XIII, f. 125 : Ὁς ὡραία ἡ πνευματικὴ ἐλαία = *P. G.* LXIII, 523-530.

(1) THÉODORET, *Histoire ecclésiastique*, V, 30, *P. G.* LXXXII, 1257.

(2) Article cité, *Revue Biblique*, VIII (1899), p. 569.

(3) THÉODORET, Éranistès I, *P. G.* LXXXIII, 100 D. Le passage cité se trouve *P. G.* LXIII, 505, 3^e ligne. Théodoret semble bien avoir connu la collection des quinze homélies. Il cite deux extraits de l'homélie suivante, au troisième dialogue de l'Éranistès; *P. G.* LXXXIII, 305 B : 'Απὸ τοῦ λόγου εἰς τό' Ὁ πατήρ μου ἕως ἄρτι ἐργάζεται, καὶ γὰρ ἐργάζομαι. Les passages se trouvent *P. G.* LXIII, 513, 10^e ligne avant la fin et 514, ligne 9.

Homélie sur Eléazar et ses sept fils, après qu'un évêque très âgé eut prêché. Prononcée la veille de la fête des Macchabées, comme il ressort du corps de l'homélie, soit le 31 juillet 399, qui tombe un dimanche. Cette homélie a subi un accident textuel très curieux qui se situe à la colonne 528 de l'édition de Migne, ligne 18 avant la fin. La copie envoyée de Rome ne présente aucune trace de lacune mais fournit un texte qui n'offre aucun sens. Montfaucon, qui s'en est aperçu, a ajouté cette note : « Haec amanuensis lapsu vitiata forte videantur, sed stare posse puto lectionem » (1). L'édition dit simplement : *Manifesta lacuna!* Or, il y a plus qu'une lacune. Le texte qui suit ne fait pas partie de l'homélie XIII mais de l'homélie XIV, qui vient à la suite dans le manuscrit de Stavronikita et qui manque dans l'Ottobonianus. Voici l'explication de ce problème surprenant : à l'endroit où le mss. d'Ivry comportait une lacune que Stavr. 6 nous permet de mesurer à deux folios, on a inséré un folio de l'homélie suivante qui faisait primitivement partie de l'Ottobonianus et dont il ne subsistait que ce folio lorsque le manuscrit est entré à la Vaticane. Montfaucon, qui a soupçonné la rupture de continuité au commencement, n'a pas remarqué la fin de l'interpolation accidentelle et il n'a pas vu que celle-ci constituait un corps étranger, ne fournissant aucun sens en rapport avec le sujet de l'homélie. La fin de l'interpolation se situe *P. G.* LXIII, 529, 9^e ligne avant la fin : ἦν μὲν γάρ. Les mots qui suivent Καὶ αὐτῶν καὶ τῶν ἀμαρτιῶν se retrouvent dans leur suite normale, une fois comblée la lacune des deux folios : ἕως ἔσομαι ταῖς ἀδικίαις αὐτῶν καὶ τῶν ἀμαρτιῶν αὐτῶν ... οὐ μὴ μνησθῶ ἔτι.

Le texte de Montfaucon est à nouveau mutilé à la fin; la lacune est cette fois moins importante, car elle ne comporte qu'une dizaine de lignes. On voit que, dans le cas de l'homélie XIII, l'apport de Stavr. est essentiel; dans le cas des homélies XIV et XV qui suivent, il est l'unique témoin. Comme il s'agit de textes inconnus, je reproduis les titres et donne une très brève analyse du contenu.

XIV, f. 132 v : Τοῦ αὐτοῦ ὁμιλία λεχθεῖσα ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ τῇ ἐπὶ Ἀκάκιον τὸν μάρτυρα εἰς τὴν ἀποστολικὴν ῥῆσιν τὴν λέγουσαν ὅτι τὸ μωρὸν τοῦ θεοῦ σοφώτερον τῶν ἀνθρώπων καὶ τὸ ἀσθενὲς τοῦ θεοῦ ἰσχυρώτερον τῶν ἀνθρώπων ἐστίν, ἐτέρου προερίποντος ὀλίγα. Incipit : Ἡδὺ μὲν ζεφύρου πνέοντος ἀκοῦσαι...

L'homélie a été prononcée dans l'église dédiée au martyr saint Acace. On connaît deux églises sous ce vocable à Constantinople (2). Comme

(1) Paris, suppl. gr. 555, f. 103v.

(2) Raymond JANIN, *Églises et Monastères de Constantinople*, Paris 1953, pp. 17-19.

dans le cas des homélies XI, XII, XIII, un autre orateur, un évêque sans doute, a parlé brièvement avant Chrysostome. Serait-ce l'évêque de Galatie, dont il a été question dans le titre de l'homélie X? Dans la présente homélie, Jean explique un passage difficile de la première épître aux Corinthiens I, 17-23, sur la folie de la croix. Il montre la force de la croix contre les Juifs. Depuis quatre cents ans le temple est détruit (ce chiffre ne laisse pas de surprendre), les Juifs qui abondent en biens de toute sorte n'ont pas réussi à le reconstruire. Ils ne peuvent même pas aller à Jérusalem. Contre les Grecs, Chrysostome montre surtout la sagesse de la croix. Il est sarcastique quand il décrit les turpitudes ou les travers du paganisme. Asservis aux idoles de pierre ou de bois, les hommes adoraient les sources et les vallons, les bois et les collines. Ils ont divinisé les passions. Le plaisir est Aphrodite, l'ivresse Dionysos. Hermès est le dieu de la cupidité. Arès celui de la guerre. Ils ont rendu un culte aux singes, aux crocodiles et aux plus immondes des animaux. Ils sont fiers de leur savoir et ils craignent le cri d'une souris ou le craquement d'une poutre. Ils redoutent la rencontre des borgnes, des croque-morts et des hommes qui crachent (1).

A ce tableau peu flatté, Chrysostome oppose la beauté du christianisme. Par la croix, les hommes ont appris à mépriser les augures comme des niaiseries et à tenir les pratiques magiques pour des balivernes. Les chrétiens ont appris qu'il n'y a qu'un mal, le péché, qu'un bien, la vertu. Ce que les philosophes n'avaient pas même soupçonné est aujourd'hui devenu le partage des foules, non seulement dans l'empire, mais encore chez les Perses, les Goths, les Sarmates. Partout triomphe la virginité et le monachisme.

XV, f. 138 v-146 : Τοῦ αὐτοῦ ὁμιλία λεχθεῖσα ἐν τῷ ναῶ τοῦ ἁγίου μάρτυρος Ἀκακίου εἰς τοὺς μάρτυρας, πλειόνων συλλεγόντων. Incipit : Λαμπρὸν ἦμῃν τὸ θέατρον σήμερον... τί ποτε ἄρα τὸ αἷτιον; τὸ αἶμα τῶν μαρτύρων (2).

Comme la précédente, cette homélie a été prononcée dans l'église Saint-Acace. L'orateur chante le bonheur des martyrs. Leur gloire est impérissable, tandis que la gloire de ce monde est éphémère. Tel qui s'avance aujourd'hui entouré de licteurs sera demain sous l'escorte des exécuteurs publics. Tel qui paraît aujourd'hui sur un char sera

(1) f. 137 : καὶ μὲς τρέχοντας ἐδεδοίκεσαν καὶ δοκοὺς τρίζουσας καὶ ἑτεροφθάλμους ἀπαντῶντας καὶ νεκροὺς ἐκφερομένους καὶ χρηπτομένους ἀνθρώπους.

(2) Il ne faut pas confondre cette homélie avec l'homélie IV sur Isaïe, vi, 1 qui a le même incipit.

demain jeté en prison. Ici-bas, même, les martyrs reçoivent une gloire inégalee : prière incessante des foules, miracles accomplis par leur intercession. L'empereur en personne s'avance sans faste dans l'enceinte sacrée; il recherche l'alliance des martyrs quand il part au combat, il les associe à son triomphe lorsqu'il revient de la victoire (1).

Chrysostome de nouveau s'en prend au paganisme. Il oppose le courage des martyrs à l'attitude des philosophes. A deux reprises, il cite un trait de Platon, sans d'ailleurs le nommer. Les philosophes sont fiers de leur barbe; mais ils se sont exilés pour échapper à la mort et lorsque leur coryphée s'en alla en buvant la ciguë, ils se sont montrés plus peureux que les grenouilles (2). Leur philosophe traversa la mer; non seulement il ne réussit pas à convertir à la philosophie un seul tyran, mais encore il perdit sa liberté dans l'aventure (3). Les martyrs, eux, ont converti le monde. L'Égypte, autrefois repaire des idoles, est devenue une terre de saints, grenier d'un nouveau genre qui envoie à toute la terre les reliques de ses martyrs. Les païens prennent les dogmes du christianisme pour des mythes. Auront-ils le cœur de prendre pour un mythe la transformation du monde! Partout s'instaurent des mœurs nouvelles. Autrefois, tout mariage commençait par le stupre et dans la débauche, aujourd'hui hommes et femmes vont aux bains séparément. Chrysostome termine par une apostrophe au païen : « Reconnais la puissance de la croix. »

Cette analyse succincte montre que l'homélie a bien des points communs avec la précédente; elle offre de nombreuses rencontres avec l'homélie sur les martyrs égyptiens. Je n'entreprends pas ici la discussion d'authenticité des deux homélies. La collection à laquelle elles appartiennent, les lieux parallèles avec les homélies reconnues, la finale propre à Chrysostome que l'on trouve dans les deux, constituent à nos yeux une garantie suffisante d'authenticité.

Je serai bref pour la troisième partie du volume I. Ce groupe de 17 homélies apparemment en désordre constitue en réalité une sorte de recueil pour le temps de Pâques, appelé par le titre du manuscrit : homélies sur l'inscription des Actes : καὶ εἰς τὴν ἐπιγραφὴν τῶν πράξεων τῶν ἀποστόλων. En voici l'inventaire :

(1) f. 142 v. Tout ce développement suppose que l'homélie est prononcée à Constantinople.

(2) f. 141 : οἱ μὲν γὰρ παρ' αὐτοῖς φιλόσοφοι μέγα ἐπὶ τῇ κόμῃ φρονούντες, διὰ προσδοκίαν θανάτου μόνον καὶ πατριδὸς ἐξέπεσον... καὶ βατράχων δειλότεροι κατὰ τὸν καιρὸν ἐφάνησαν ἐκείνων καθ' ὃν ὁ κορυφαῖος αὐτῶν τὸ κώνειον πῶν ἀπῆλθεν.

(3) f. 145 : ἓνα τύραννον ὁ φιλόσοφος ὁ παρ' ὧμῶν μεταθεῖναι οὐκ ἴσχυσε τοσοῦτον πλεῖστας πέλαγος. Allusion à l'aventure de Platon à la cour de Denys le tyran.

1. f. 146 : Ὁλίγα ἀνάγκη σήμερον, hom. pour le jeudi saint, *P. G. XLIX*, 373-382.
2. f. 156 : Ἀπεθέμεθα τῆς νηστείας, hom. pour Pâques, *P. G. L*, 34-442.
3. f. 163v : Τί τοῦτο; ὅσον προΐασιν, I^{re} sur l'inscription des Actes, *P. G. LI*, 65-76.
4. f. 173v : Διὰ χρόνου πολλοῦ, II^e sur l'inscription des Actes, *ibid.*, 77-88.
5. f. 183 : ... αὐτοῦ ῥεύσουσιν ὕδατος, III^e sur l'inscription des Actes, *ibid.*, 99, ligne 20 avant la fin; un folio a été coupé dans le manuscrit. On voit encore ὁ de l'incipit : "Ὅταν μὲν εἰς τὴν πτωχείαν.
6. f. 192 : Τὸ μὲν πλέον τοῦ χρέους, IV^e sur l'inscription des Actes, *P. G. LI*, 97-112.
7. f. 205v : Ἐρα ταῦτα φορητά; I^{re} sur le changement des noms, *P. G. LI*, 113-124.
8. f. 212v : Τί ποτε; ἄρα γὰρ ἡμᾶς; II^e sur le changement des noms, *ibid.*, 123-132.
9. f. 220v : Εἰ μὴν ἦν δυνατόν, sur Abraham, *P. G. LIV*, 619-630.
10. f. 241v : "Ὅταν εἰς τὴν ὀλιγότητα, IV^e sur le changement des noms, *P. G. LI*, 143-156.
11. f. 260v : Οὐδὲν ὥς ἔοικεν, sur *Rom. xii*, 20, *Si ton ennemi a faim*, *P. G. LI*, 171-186.
12. f. 274 : Καὶ ὅτε τοῦ σταυροῦ μνείαν, sur l'Ascension, *P. G. XLIX*, 441-452.
13. f. 283 : Χθὲς μαρτύρων ἡμέρα, sur les martyrs, *P. G. L*, 645-654.
14. f. 290 : Καθάπερ χορὸς τὸν κορυφαῖον, sur les calendes, *P. G. XLVIII*, 953-962.
15. f. 296 : Εἰς καιρὸν ἡ τοῦ πνεύματος, sur *I Tim.*, v, 9, *Vidua eligatur*, *P. G. LI*, 321-338.
16. f. 312 : Μίαν ὁμῶν ἀπελείφθην, sur *Gal.*, ii, 11, *In faciem ei restiti*, *P. G. LI*, 371-388.
17. f.?, homélie contre ceux qui disent que les démons gouvernent ce monde, *P. G. XLIX*, 241-258. J'ai identifié ce texte d'après le dernier folio du manuscrit qui s'achève ainsi : ἵνα ἐκάστου τὰ κατ' ἀξίαν ἀπο- = *P. G. XLIX*, 258, ligne 9. En considérant qu'une colonne de Migne correspond exactement à un folio du manuscrit de Stavronikita, l'homélie 16, dont il manque la fin, et l'homélie 17 dont il manque le commencement, devraient comporter 16 et 13 folios, soit 39. Or les deux homélies occupent 38 folios, f. 312-339v. On peut donc conclure

qu'un seul folio a disparu qui comportait la fin de 16 et le commencement de 17. On serait tenté aussi de conclure que la fin de l'homélie 17 constituait le dernier folio du manuscrit. Mais c'est là une simple hypothèse.

Les historiens de la tradition manuscrite de Chrysostome auront tout intérêt à considérer attentivement le classement de ces 17 homélies, car il est beaucoup moins arbitraire qu'il ne paraît à première vue. Il permet de rattacher l'homélie sur Abraham aux quatre homélies sur le changement des noms. La critique interne elle-même oblige à faire ce rapprochement et Montfaucon n'a pas manqué de le remarquer, bien qu'il ait publié l'homélie sur Abraham dans le groupe des neuf homélies sur la Genèse, *P. G.* LIV, 619-630.

Intrigué par la présence de l'homélie XI, sur *Rom.*, XII, 20, *Si ton ennemi a faim*, auprès des homélies sur le changement des noms, j'ai constaté à l'examen qu'elle avait un lien intrinsèque avec l'homélie IV de ce groupe. Dans l'homélie sur *Rom.* XII, 20, l'orateur dit : « Dans l'entretien précédent je vous ai exhorté disant : Que chacun de vous s'en aille à la maison, qu'il attende ceux qui en sortent. Accostez-les et amenez-les à notre commune mère. Imitiez ceux qui ont la manie du théâtre et qui avec un soin extrême se donnent rendez-vous pour le lendemain et conviennent d'un lieu de rassemblement pour se rendre à ce spectacle déshonnête » (1). Or ce passage se retrouve dans l'homélie IV sur le changement des noms : « Je vous en prie : ce que font ceux qui ont la passion des spectacles pour les courses de chevaux, faites-le vous aussi. Que font-ils donc ? Le soir ils se réunissent, vont dans les maisons les uns des autres pour se concerter en vue du lendemain, ils prennent rendez-vous afin de se rendre avec un plaisir accru à ce spectacle de Satan. Ainsi vous autres, etc... » (2). La correspondance parfaite des deux passages oblige à rattacher l'homélie sur *Rom.* XII, 20 au cycle des homélies sur le changement des noms et à la placer à Antioche et non pas à Constantinople, comme Montfaucon était tenté de le faire (3).

Je serai bref aussi sur le deuxième manuscrit relié avec le codex que je viens de décrire. Les folios 340-448v constituent la fin d'un nouveau manuscrit d'homélies chrysostomiennes, codex en parche-

(1) *P. G.* LI, 178 un peu après le milieu : Παρήνεσα τῇ προτέρᾳ διαλέξει λέγων· ἕκαστος ὑμῶν εἰς τὰς οἰκίας ἀπαντήσατε, ἀναμείνατε ἐξελθόντας... καὶ τοὺς θεατρομανοῦντας μιμήσασθε κλπ.

(2) *P. G.* LI, 147, ligne 14 : Παρακαλῶ οὖν ὑμᾶς· ὅπερ ποιοῦσιν οἱ περὶ τὰ θέατρα μεμηνότες πρὸς τὰς τῶν ἵππων ἀμίλλας, τοῦτο καὶ ὑμεῖς ποιήσατε κλπ.

(3) *P. G.* LI, 171.

min du ^x^e siècle, à doubles colonnes de 32 lignes. Les 14 premiers discours ont disparu. Le 15^e commence mutilé : | καὶ Γαβριὴλ ἀρχάγγελος ἐρμήνευσεν λέγων. Je n'ai pas encore réussi à identifier ce discours. Il n'est sûrement pas de Chrysostome, mais il pourrait bien appartenir à Sévérien, dont la part est assez considérable dans ce qui subsiste de ce manuscrit. C'est une homélie sur l'Antéchrist et une polémique contre Marcel d'Ancyre, qui prétendait que le règne du Fils ne serait pas éternel. On lit en effet au f. 346v : "Εστὶν ἄλλη κεφαλὴ προσφάτως περὶ τὴν Γαλατίαν ἀναφθεῖσα· ἐτόλμησέν τις λέγειν ὅτι μετὰ τὸ τέλος τοῦ κόσμου Χριστὸς οὐ βασιλεύει καὶ ἐτόλμησεν εἰπεῖν ὅτι ὁ Λόγος ἐκ Πατρὸς ἐξεληθὼν οὗτος πάλιν εἰς Πατέρα ἀναλυθεὶς οὐκέτι ἔστιν. Cette théologie représente assez bien l'hérésie de Marcel d'Ancyre.

16, f. 328v : 'Ημεῖς μὲν πρὸ τῆς χθὲς ἡμέρας, sur la cause du péché, *P. G.* XLIX, 263-276.

17, f. 359v. Titre : Εἰς τὸ βάπτισμα καὶ εἰς τὸν πειρασμὸν καὶ εἰς τὸν λησθὴν καὶ κατὰ Ἀρειανῶν καὶ τί νοητέον τῷ κλητῷ ἀπόστολος καὶ εἰς τινὰ ῥήτὰ τοῦ ἀποστόλου ἐρμηνεία. Incipit : "Οπερ ἐστὶν ἥλιος τοῖς σώμασιν. Homélie inédite que nous avons trouvée dans un nombre relativement élevé de manuscrits du ^x^e-^x^e siècle (1). Elle semble devoir revenir à Sévérien de Gabala.

18, f. 377v : Ὁ μακάριος ἀπόστολος Παῦλος, sur le jeûne; homélie faite d'extraits de Chrysostome et publiée sous le nom de Jean le Jeûneur, *P. G.*, LXXXVIII, 1937-1978.

19, f. 400v : Ἐκ τῶν ἀρτίως ἡμῖν, sur le psaume xcii, 3, *P. G.*, LV, 611-620.

20, f. 405v : Μίαν ἔχουσα ἡ πηγὴ, sur *Matth.* xviii, 18 : *Quaecumque ligaveritis*, *P. G.* LX, 759-764.

21, f. 412v : Πάλιν ἡμῖν ἡ τοῦ μακαρίου, sur le psaume xcii, 1, *P. G.* LV, 603-612.

22, f. 423v : Χθὲς ἡμῖν, ὦ φιλόχριστοι, sur le Saint-Esprit, *P. G.* LII, 813-826.

23, f. 442v : Titre : Τοῦ αὐτοῦ εἰς τὸν Νωὲ καὶ εἰς τὴν κιβωτὸν ἔνθα προτύπωσις τῆς ἐκκλησίας γέγονεν ἡ κιβωτός. Incipit : Νῦν ἡμῖν ἡ ἀγιωτάτη νηστεία τὰ μέσα τῶν ἱερῶν εἴληφε πόνων. L'homélie se rencontre rarement dans les manuscrits (2). Elle n'est sûrement pas

(1) Elle se trouve notamment dans Paris gr. 582, ^x^e s., 730, ^x^e s., Paris, Coislin 77, ^x^e s. Stavronikita 32, ^x^e s., Athènes B. N. 226, ^x^e s., 253, année 1054, 456, ^x^e s. et ailleurs. Elle est publiée dans une version slavonne dans le *Margari* d'Ostrog, de l'année 1596.

(2) Je ne connais que les manuscrits de Moscou 159, du ^{ix}^e s., et 161, du ^x^e.

de Chrysostome. Son allure nettement polémique invite de nouveau à chercher du côté de Sévérien (1).

Au f. 448v, se lit la souscription du scribe Nicétas Κουδικουλάριος, et la mention de Constantin ὁ Παιδευτικός, taboularios d'Andrinople (2). Les f. 449-453 qui forment la fin du volume, proviennent d'un troisième manuscrit, également du ^x^e siècle, feuillets à deux colonnes de 32 lignes. Les cinq folios contiennent en entier la première épître de saint Jean comme lecture pour la fête de l'Hypapante, introduite par cette notice : Μηνὶ φεβρουαρίῳ β' ἡ ὑπαπαντή· εἰς τὸν λυχνικὸν μεσοδ. ψαλμὸς εἴς' ὑπακούσας ἠγνώρισον Κύριος τὸ σωτήριον, πρῶτ' εἰς τὴν λιτὴν ἀνάγνωσμα ἡ καθολικὴ ἐπιστολὴ Ἰωάννου ἀποστόλου α'. Incipit: Ὁ ἦν ἀπ' ἀρχῆς.

Cette analyse aura été longue. Mais le codex Stavronikita 6 méritait bien d'être connu dans tous les détails. Les catéchèses inédites qu'il nous apporte et les compléments qu'il fournit de la collection des *undecim novae* constitueront, une fois qu'ils seront publiés, un des apports les plus importants à l'œuvre de saint Jean Chrysostome depuis l'édition de Montfaucon, voici plus de deux siècles.

A. WENGER.

(1) Il est à peine besoin de remarquer que ce recueil n'offre pas les mêmes garanties que le volume précédent. Sur les neuf discours, un seul est authentique, le n° 16, tandis que dans le tome I, les 40 le sont.

(2) Elle est publiée par Sp. LAMBROS, *Catalogue of the Greek Manuscripts on Mount Athos*, t. I (Cambridge 1895), p. 75 et à nouveau par Gabriel de Stavronikita, dans la revue Γρηγόριος ὁ Παλαμάς 5 (1921), p. 263.

LA DIRECTION SPIRITUELLE A BYZANCE

LA CORRESPONDANCE D'IRÈNE-EULOGIE CHOUMNAINA PALÉOLOGINE AVEC SON SECOND DIRECTEUR

La dernière lettre que le métropolite de Philadelphie Théolepte adressa à Irène-Eulogie Choumnaina Paléologine, sa dirigée depuis près de vingt ans, est un long appel à la patience (1). Nul doute que le prélat n'ait quitté avec inquiétude cette jeune femme ardente, parvenue aux pieds du trône et jetée inopinément, dans les frémissements de l'adolescence, au fond d'un cloître. Les prisons même volontaires ne sont pas d'ordinaire pour les natures de feu. La princesse eut néanmoins le mérite de s'y maintenir encore plus de trente années jusqu'à sa fin. Les deuils, les guerres civiles, les révolutions, la tourmente hésychaste, de lourds soucis d'affaires durent éprouver l'âme inquiète et irrésolue qu'elle se croyait.

Une question se pose dès lors. A qui Irène-Eulogie confia-t-elle, durant cette longue période de vie, ses intérêts spirituels? J'avais jadis (2) conclu que l'homme nouveau qui, après la mort de Théolepte (3), recueillit ses confidences était resté inconnu. S'il m'est

(1) Encore inédite dans le cod. Vatic. Ottob. gr. 405 f. 245 v - 247 r. Au bas du folio 246 v, le même copiste a inscrit en rouge dans la marge latérale et inférieure une notice qui ne laisse aucun doute sur le trépas alors survenu de l'évêque de Philadelphie : texte dans REB, XII, 1954, p. 42, n° 4.

(2) Voir mon article, déjà ancien : *Une princesse byzantine au cloître. Irène Eulogie Choumnos Paléologine fondatrice du couvent de femmes τοῦ Φιλανθρώπου Σωτήρος*, dans *Echos d'Orient*, XXIX, 1930, p. 29-60. Le R. P. Salaville, qui prépare une édition complète des écrits de Théolepte de Philadelphie, a déjà publié et commenté plusieurs pièces du dossier dont une lettre de direction, la première, adressée à Irène alors encore dans le monde quoique déjà veuve. Cf. S. SALAVILLE, *Une lettre et un discours inédits de Théolepte de Philadelphie*, dans cette revue même, t. V, 1947, p. 101-115. Autre texte de portée plus doctrinale dans les *Mélanges Joseph de Ghellinck*, II, Gembloux 1951, p. 877-887 (*Un Directeur spirituel à Byzance au début du XIV^e siècle : Théolepte de Philadelphie. Homélie inédite sur Noël et la vie religieuse*).

(3) En attendant l'ample portrait que son futur éditeur ne manquera pas de broser de ce singulier prélat, on consultera avec fruit la seule notice valable qui lui ait été consacrée, celle de J. GOUILLARD, *Théolepte de Philadelphie*, dans le *Dictionnaire de Théologie Catholique*, XV, 1943, col. 339-341.

impossible encore aujourd'hui d'en révéler le nom même avec une absolue certitude, une heureuse découverte (1) m'a toutefois permis de faire sa rencontre. Le présent travail voudrait présenter d'abord le groupe de textes jusqu'ici inconnus d'où émerge sa figure énigmatique, puis tenter de deviner ce que fut l'homme et l'écrivain, définir les circonstances qui lui firent prendre en charge la princesse, enfin caractériser partiellement sa méthode de direction.

1. — *La correspondance du cod. Scorial. gr. Φ-III-11.*

La Bibliothèque de l'Escurial compte dans ses collections grecques un volume décrit, comme tant d'autres, par E. Miller (2) avec cette abondance et cette imprécision qui posent souvent plus de problèmes qu'elles ne permettent d'en résoudre. Le manuscrit signé Φ-III-11 est en effet présenté sommairement comme un « in-4° en papier de 254 feuillets et de plusieurs mains du xiv^e et xv^e siècle ». L'inventaire détaillé qui suit porterait dès lors à supposer que ses parties composantes sont adventices, réunies qu'elles seraient là par le caprice d'un collectionneur ou pour la commodité d'un bibliophile. En fait, deux sections bien tranchées se partagent la plus grosse partie du codex, la première (ff. 1-83) groupant des préceptes de médecine (principalement sur l'urologie), la seconde (ff. 83-234), des extraits et sentences des Pères ou de philosophes anciens qui ne sont sans doute pas absolument étrangers à la série précédente, dont ils apparaissent comme le pendant psychologique. Au reste une numérotation continue allant de 1 à 61 établit comme une unité de collection entre ces textes apparemment disparates; une cotation spéciale de 1 à 33 (cette dernière sur le feuillet 235) a dû être apposée après coup lors de la constitution du volume en son état présent.

Cependant la partie qui va nous retenir se présente nettement en marge de l'ensemble. En effet, à l'extrême fin du volume, du f. 235 r au f. 254 r, figure une correspondance dont la présence y paraît dès le premier coup d'œil accidentelle. Non seulement l'écriture est d'une main nouvelle qui ne se retrouve nulle part ailleurs, mais on n'y rencontre pas de numéro d'ordre qui aurait dû être 62. Si l'on remarque

(1) Je dois connaissance du dossier à l'attention avertie de mon confrère le R. P. Darrouzès qui, en mission d'exploration à l'Escurial, réalisa sur-le-champ l'intérêt qu'il présentait. Il voudra bien agréer mes meilleurs remerciements pour le désintéressement avec lequel il m'en a cédé l'étude.

(2) E. MILLER, *Catalogue des manuscrits grecs de la Bibliothèque de l'Escurial*, Paris 1848, p. 172-176.

d'autre part que la petite collection est incomplète — la première lettre du directeur à Irène est omise! — qu'elle commence au sommet d'une page sans titre général et qu'elle s'achève brusquement, sans que l'on puisse donner de cet accident une raison valable, on conclura justement que cette fin de codex a été ajoutée après coup, alors que les 234 premiers feuillets avaient déjà circulé comme un tout.

D'autre part, la composition même du lot montre qu'il y a eu manipulation. Celui-ci a en effet une caractéristique inédite; les lettres des deux correspondants (lettre et réponse) se suivent. Cette juxtaposition devait aller dans l'état premier de l'édition d'un bout à l'autre. Or ici les 14 premières lettres alternent de cette manière, les dernières 15-21 y figurant sans réponse. D'autre part, la 19^e lettre n'a pas été transcrite ou le copiste s'est trompé dans sa numérotation. On en peut conclure que, dans l'état où le dossier se présente à nous, sa composition dut être nettement postérieure aux événements qu'il évoque. Ce qui au départ avait dû être une sorte d'archive personnelle, plus ample et mieux ordonnée, était devenu un simple article de curiosité livré à l'arbitraire des copistes.

L'initiative de la compilation me semble en effet provenir de la princesse. On reconnaît le fait, selon moi, à deux signes : au fait que le directeur, tel qu'il se peint dans ses lettres, n'eût jamais eu l'idée d'un recueil de ce genre; au fait que l'ordre normal est interverti, les lettres d'Irène étant données comme réponses, alors qu'elle était censée, comme toute dirigée, interroger, la réplique devant venir du père spirituel. Mais, constituée par elle ou son entourage immédiat, la collection a été délibérément mutilée par un scribe que le contenu ne passionnait plus. Il est en effet symptomatique que celle-ci s'interrompe immédiatement après la vraie première lettre de direction. Ce qui aura retenu l'attention du scribe c'est le contenu historique et anecdotique où transparaissent les circonstances qui ont rapproché Irène de son directeur. Les conseils de direction n'apprenant sans doute à notre tâcheron rien de nouveau l'ont laissé froid et il a déposé la plume. Cette lassitude nous prive à coup sûr de précieux documents dans un genre de littérature où les textes originaux et vivants n'abondent pas. Tels qu'ils sont, ils nous permettent au moins de saisir un fait nouveau, la manière dont les grandes dames, chargées par choix ou vocation de gouverner des monastères, s'y prenaient pour se choisir à elle-même et imposer à leur communauté un guide spirituel à leur dévotion; ils nous permettent aussi de nous représenter l'état d'un couvent prospère à la veille de la tempête hésychaste et de préciser en quelles

dispositions d'âme Irène, qui devait y jouer un rôle de premier plan (1), s'y engagea. Cette correspondance se présente dès lors comme un document psychologique dont l'intérêt ne saurait être sous-estimé et qui mériterait une édition intégrale (2).

Notre choix de lettres semble donc copié, non seulement hors du milieu même de la princesse, milieu qui eût eu à cœur de présenter un tout plus complet, mais encore nettement après sa disparition. Le dossier, d'une écriture couchée assez courante quoique légèrement calligraphique, se situe au reste à l'extrême fin du xiv^e et au début du xv^e s. au plus tôt. Elle est assez proche des faits qu'elle a animés pour garder encore sa saveur première; elle ne s'y rattache plus de façon assez directe pour n'avoir pas souffert de ces atteintes qui mutilent et dépersonnalisent à un certain degré les plus beaux sentiments de l'âme ou du cœur.

Le palamisme est en effet passé par là qui, triomphant, trouva Irène et son clan parmi ses victimes. Le couvent du Philanthrope (3), finalement rallié comme tous les autres à la doctrine officielle, ne proscrivit sans doute pas la mémoire de la fondatrice, mais dut certainement jeter sur elle pour un temps comme un voile discret. Et à l'occasion de ce silence, ses écrits comme ses biens ont dû pâtir.

Le caprice de la tradition manuscrite aura même eu dans le cas présent un effet inattendu, celui de faire précéder nos textes d'un groupe de quatre lettres (4) autographes de Grégoire Akindynos, un

(1) Voir ce que j'en ai dit : *loc. cit.*, p. 59, 60. Voir aussi *infra*, p. 86.

(2) J'ai bien l'intention d'éditer sans tarder ces textes trop caractéristiques pour rester inconnus. Il me sera sans doute possible d'apporter à cette occasion au présent commentaire des retouches et des précisions, voire des corrections que la consultation de textes encore inaccessibles pourrait suggérer.

(3) Le couvent restauré, puis gouverné par la fille de Nicéphore Choumnos, était placé sous le vocable du Sauveur Philanthrope, vocable emprunté, avec sa règle, au monastère fondé peu avant ou après 1100 par la femme de l'empereur Alexis I^{er} Comnène. Contrairement à ce que j'avais admis, ces deux maisons religieuses doivent être distinguées. Sur leur emplacement respectif et leur histoire, voir maintenant R. JANIN, *Les deux monastères du Christ Philanthrope à Constantinople*, dans *Études Byzantines*, IV, 1946, p. 135-150, et R. JANIN, *Églises et monastères de Constantinople* (La Géographie ecclésiastique de l'empire byzantin. Première Partie : le Siège de Constantinople et le Patriarcat œcuménique, t. III). Paris 1953, p. 539-544. La crypte de l'église, seul vestige qui en reste, a été dégagée en 1921-23 par l'armée française d'occupation. Cf. P. DEMANGEL et E. MAMBOURY, *Le Quartier des Manges et la Première Région de Constantinople*, Paris 1939, p. 49-68.

(4) E. MILLER, *op. cit.* p. 175, ici très incomplet, ne permet pas de se rendre compte de la nature des textes. Il eût fallu signaler : 1^o ff. 222-229, deux discours (le second sans suscription) d'un orateur supposé parler dans la personne même du métropolite qui s'adresse à des assiégés extrêmement éprouvés et leur déclare, pour les déterminer à plus d'obéissance, qu'il est à la fois leur stratège et leur pasteur. L'exposé conviendrait à merveille à Philadelphie s'il ne faisait mention d'un fleuve sur lequel on s'était battu avec un beau courage; 2^o le fol. 229 v vide; 3^o quatre lettres d'inégale longueur (ff. 230-231 v, 231 v-234 r, 234 r-234 v, 234 v).

partisan (1) de la toute première heure, alors que le fameux théoricien sortait ses premiers écrits. Rédigées certainement avant juin 1341 (2), elles sont adressées à un moine lettré qui me paraît avoir été Barlaam lui-même (3). Les deux correspondants habitent, l'un, Constantinople, l'autre, Thessalonique (4) et paraissent, malgré leurs divergences d'attitude envers l'hérésie naissante, liés d'une forte amitié. Mais l'attitude prophésychaste de l'auteur ne permet guère de voir en lui le directeur d'Irène. Il semble plutôt que nous ayons là un nouvel indice à l'appui de ce que nous annonçons ci-dessus, que notre petite collection est venue grossir le volume très accidentellement.

La correspondance ici présentée ne faisant aucune allusion à la fameuse querelle dut néanmoins être échangée assez près de cet événement. En effet, d'une part, non seulement Nicéphore Choumnos, le père d'Irène-Eulogie, mais encore son beau-père, l'empereur Andronic II († 13 février 1332), n'étaient plus (5). D'autre part, Jean, son frère, auquel il est fait une allusion transparente (6), était encore, quand fut rédigée l'une des dernières pièces, parakimomène (7). Les plus récentes seraient donc de 1337 au plus tard, ou, en tout cas, de 1339 (8) puisque Mathieu d'Éphèse prononça, cette année-là, l'oraison

(1) Le mérite d'avoir identifié l'auteur revient au R. P. R. LOENERTZ, à qui va toute ma gratitude. D'autre part mon intention étant de publier sans tarder cette correspondance, je me réserve de faire à cette occasion la preuve de ce qui est ici avancé.

(2) La troisième lettre fait en effet reproche au destinataire de traiter Palamas d'hérétique alors qu'aucune sentence de l'Église n'est encore intervenue. Cf. 234 r : *πρὸ γὰρ ψήφου συνοδικοῦ ὀνομάζειν τινὰ φανερώς αἰρετικόν καὶ ἀναθεματίζειν οὐ κανονικόν, εἰ καὶ δοκεῖ τοιοῦτος*. Or on sait que le premier jugement officiel en l'affaire fut rendu le 10 juin 1341. Cf. M. JUGIE, *La controverse palamite* (1341-1368). *Les faits et les documents conciliaires*, dans *Échos d'Orient*, XXX, 1931, p. 397-407.

(3) Je le déduis de deux indices, d'abord de la manière décidée avec laquelle le destinataire s'en est pris à Palamas (ce qui, en ce tout premier moment, ne convient guère qu'à Barlaam); ensuite du fait que ce même correspondant fut en ambassade chez les Latins et qu'il en tirait quelque gloire au point de regarder les autres de haut et de mériter ce trait de son ami : *ὁ σὺ μοι δοκεῖς παθὼν ἰταλικοῖς φαρμάκοις*, f. 232 r. Or Barlaam fut à Avignon en 1339, revint rendre compte à l'empereur de sa mission, repartit pour la Macédoine, d'où il ne devait pas tarder (dès 1341) à regagner définitivement l'Occident!

(4) f. 232 r. L'auteur qualifie en effet d'injustice le silence que ceux de Constantinople seraient tentés de garder envers ceux de Thessalonique. Ajoutons que le courrier qui circulait entre les deux amis se prénommaient Georges.

(5) Citation ci-dessous p. 55.

(6) Lettre 21. « L'affaire de l'homme du parakimomène a tourné à l'envers. En effet lorsqu'il eût fallu que tu le voies, tu ne l'as pas vu, mais quand il ne l'eût pas fallu, tu l'as vu! » fol. 253 v.

(7) Jean Choumnos, qui fit essentiellement une carrière militaire et combattit les turcs avec quelque succès, semble avoir gardé le titre de parakimomène jusqu'à sa mort. En 1327, alors qu'il s'était déjà illustré comme général, il le portait certainement encore (cf. J.-Fr. BOISSONADE, *Anecdota graeca*, I, Paris 1829, p. 290). Courte notice sur le personnage par R. Guiland, dans *Byzantinische Zeitschrift*, XLVI, 1953, p. 78.

(8) C'est du moins ce que conclut M. TREU, *Matthaios metropolit von Ephesos*, Postdam 1901, p. 43. L'examen du manuscrit lui fait constater que le septième cahier donne, immé-

funèbre du grand dignitaire mort dans l'île de Chio qu'il gouvernait depuis un an.

C'est donc dans une période de calme relatif, entre deux guerres civiles et deux grandes controverses religieuses (arsénisme et hésychasme) que nos lettres ont été écrites. Les fortes émotions que lui ont causées des deuils continus, les commotions politiques où sombre le destin de son beau-père et le retour d'âge — Irène vient juste de dépasser la quarantaine — lui apportent un certain déséquilibre et une plus grande inquiétude. La princesse, qui — nous le verrons ci-dessous — se gouverne seule depuis la mort de Théolepte, sent subitement le besoin d'une direction forte et éclairée.

La correspondance que nous allons feuilleter va nous permettre essentiellement de retracer les négociations, au demeurant assez difficiles, qui tirèrent d'une retraite où il eût voulu se confiner, un moine réputé pour sa vertu et sa culture et en firent le directeur d'un des couvents les mieux rentés et les plus peuplés qu'il y eût alors à Byzance. En marge des pourparlers dont l'issue invariable justifierait assez à certains égards l'adage banal : Ce que femme veut, Dieu le veut, il nous sera donné d'entrevoir quelques principes de direction et de noter des mesures positives prises dans des cas d'espèce. Aussi, malgré l'état fragmentaire de notre documentation, le bilan ne manquera pas d'être largement positif.

Nous puiserons en 22 lettres dont 14 sont du directeur et 8 seulement d'Irène Paléologine. Comme on le voit, les dimensions de cette curieuse correspondance sont sensiblement plus modestes que celles que je lui ai données naguère (1). La série alternée a une numérotation continue qui ne saurait être absolument primitive. Elle omet en effet de compter la première réponse (δευτέρα ἀπολογητική πρὸς τὴν δευτέραν) d'Irène à une lettre qui n'a pas été transcrite ou s'est perdue. A partir de la seconde, la cotation est régulière sous cette forme : De lui : τρίτη; d'elle : τετάρτη ἀπολογητική πρὸς τὴν τρίτην (2). Sont ainsi de lui les lettres 2, 3, 5, 7, 9, 11, 13, 15, 16, 17, 18, 20, 21 et un billet non numéroté; d'elle les réponses 1, 2, 4, 6, 8, 10, 12, 14. Une dernière lettre reproduite (f. 254 v) à la suite du lot entier par une autre main

diatement après l'oraison funèbre de Jean Choumnos par Mathieu, une prière composée par le même pour son entrée à Éphèse et certainement de 1339 au plus tôt. Mais le recueil dispose-t-il les divers écrits du prélat dans l'ordre chronologique? »

(1) Cf. *REB*, VIII, 1950, p. 66 n. 2.

(2) Les lettres des deux correspondants ont une numérotation continue à partir de la troisième. La deuxième et la première ont adopté, pour l'envoi et la réponse, le même chiffre.

ne doit avoir avec ce qui précède aucun rapport, sauf peut-être — mais ceci même est douteux — d'avoir été écrite par le directeur s'adressant à un confrère avec lequel il aurait été particulièrement lié. L'auteur se dit en effet deux fois éprouvé par l'annonce de la mort du père de son ami (1) et par son propre état de santé. Après avoir formulé ses condoléances et en avoir appelé à l'esprit de foi de son correspondant, il lui demande un envoi de remèdes. De toute manière, la pièce reste par son fond étrangère aux rapports d'Irène-Eulogie avec son directeur; elle est donc à exclure de leur dossier épistolaire.

2. — *Le futur directeur : l'homme et l'écrivain.*

En dépit de détails typiques relativement nombreux, il ne m'a pas été possible d'identifier le moine qui, sous Andronic III Paléologue (1328-1341), dut être l'une des personnalités les plus marquantes de la capitale. Ce que la correspondance que nous allons feuilleter nous apprend sur son compte permettra certainement un jour de le reconnaître à coup sûr, car il eut sa place dans le renouveau des lettres. Certains traits de sa physionomie et plusieurs de ses œuvres nous sont ici révélés. Il nous faut les grouper pour les mieux examiner.

a) *L'homme.*

Le futur directeur vécut d'abord assez dans le monde pour y faire figure d'écrivain distingué. Il nous dit en effet qu'il composa, avant son entrée en religion, un ouvrage (2) qui dut être un manifeste, qui comportait en tout cas une prise de position et dénotait un esprit réfléchi, un de ces philosophes, comme l'on disait alors, qui, loin d'avoir été voués au cloître par des parents besogneux ou prévoyants, en avaient volontairement choisi l'obscurité et l'effacement.

La capitale ne fut pour lui qu'une patrie d'adoption, où il vint assez tardivement après la mort de Nicéphore Choumnos († 1327) et même d'Andronic II († 1332) qu'il ne semble pas avoir fréquentés. Irène elle-même n'avait rien vu de lui et la lecture de ses écrits lui donne une telle commotion qu'elle s'écrit :

Au milieu de mes abondantes larmes je me dis en moi-même : Où est ton esprit à toi, le saint et puissant empereur, l'ami « des sciences, de la

(1) Inc. : Ἀμυδρὸν ἔτι πνέων, πολλάκις ἀποθανών. Longue plainte d'un moine physiquement à bout qui n'attend la santé que des remèdes demandés à son ami ou d'un miracle de Dieu. Si le billet est de notre directeur, il se situe dans une autre perspective.

(2) Voir ci-dessous p. 60 sous l'indice a.

vertu, des moines, mon seigneur et beau-père? Où est ton âme à toi, mon père très savant qui m'a engendrée? Voilà l'ami que vous cherchiez; voilà le moine dont la « conversation eût pu faire votre joie. Quel malheur est le vôtre! » (1).

Pour que le Préfet de l'écritoire et que le basileus lui-même très porté vers les lettrés n'aient pu faire la connaissance d'un écrivain qui emballera littéralement leur fille, il faut que celui-ci ait d'abord vécu loin d'eux. Jeune encore certes, comme Irène sans doute (2), il n'avait plus rien d'un débutant. Son entrée en religion remontait à plus de dix ans et il nous apprend lui-même qu'il avait séjourné ailleurs.

Une de ses confidences m'avait en effet d'abord fait croire que le personnage était de Thessalonique, alors le centre culturel le plus évolué où la querelle de la science et de la sainteté (3) monastique, dont il commença par s'occuper, fit précisément long feu. Pressé par Irène de lui communiquer ses écrits, notre auteur tente en effet une échappatoire en déclarant net qu'il les a laissés dans la métropole de la Macédoine. Il y fut donc certainement, mais, ce semble, de passage. Il est possible même, voire probable qu'il s'y est attardé et y a pris le temps de figoler quelques-unes de ses œuvres (4). Mais il venait d'ailleurs.

Une information fournie par notre correspondance me paraît en effet décisive à cet égard. Irène dit expressément que son nouveau directeur fut initié à la vie religieuse, comme elle, par le métropolite Théolepte qui si laborieusement et si longuement travailla à son avancement spirituel (5). Le prélat est pour lui ce qu'il est pour elle : le Maître (6). Du moment donc qu'il ne put se trouver à Constantinople où il n'aurait pas pu, dans ces conditions, ne pas entrer en rapports avec la famille des Choumnos, force est de conclure que le moine rhéteur vécut d'abord à Philadelphie. La métropole lydienne, vigie byzantine perdue aux confins de plusieurs émirats turcs, abritait derrière ses créneaux imprenables un centre commercial et culturel de

(1) Cod. f. 237 r.

(2) Irène, née en 1291 ou 1292, venait de dépasser la quarantaine. Son directeur, longuement formé à la vie religieuse par Théolepte († 1324-25), et dont elle vante la maturité précoce (infra, p. 59 et note 1) devait être de sa génération, sans doute un peu plus jeune.

(3) Voir *infra*, p. 57, avec la note 3, 60-62.

(4) Cod. f. 236 v : καὶ εἰσιν οὐχ οἷους ἐγὼ τοὺτους μετὰ ταῦτα κατέστησα καὶ ἀφῆκα ἐν Θεσσαλονίκῃ.

(5) Citation ci-dessous, p. 74.

(6) Irène lui reproche en effet (fol. 239 r) de ne pas observer les commandements des pères, en premier lieu de l'évêque Théolepte : Καὶ γὰρ ὡς οὐδὲ τὰ τῶν καλῶν πατέρων ἐφύλαξας καὶ πρό γε τῶν ἄλλων τοῦ σοῦ πατρὸς καὶ δεσπότης τοῦ μεγάλου ἀρχιερέως.

bon renom. Malgré les dangers incessants que présentait le voyage de terre et de mer — on s'embarquait à Phocée (1) — les relations entre la cité et la capitale étaient fréquentes (2). Théolepte faisait lui-même volontiers visite sur le Bosphore (3). Mais ses séjours, d'une durée limitée, ne lui auraient d'aucune manière permis de poursuivre avec une aussi longue attention la formation de son disciple.

Thessalonique n'aura donc été dans l'itinéraire du futur directeur d'Irène-Eulogie qu'une étape, soit qu'il y soit venu de la capitale même, soit plutôt qu'il s'y soit rendu directement de Lydie comme d'autres. Comme il dut être à Constantinople après 1332 et avant 1341, son départ pour l'Europe se plaça ainsi entre cette dernière date et celle de la mort de Théolepte († c. 1324-25). On peut le mettre dès lors en rapport avec la pression turque, le long siège de 1325-26 (4) ou celui, plus court mais plus brutal, de 1335-36 (5).

Quoi qu'il en soit, le voyageur prit certainement contact avec le groupe de couvents de Byzance fondés par le fameux patriarche Athanase († c. 1315). Ces rapports durent avoir d'autres raisons que des motifs de piété, le métropolite de Philadelphie, qui combattit violemment le pontife défunt, n'ayant pu en inspirer le culte à son disciple. Si celui-ci poussa néanmoins le zèle jusqu'à magnifier sa mémoire en plusieurs écrits, c'est peut-être qu'il fut, au débarquer, l'hôte de ses religieux. Ce qui paraît à tout le moins certain, c'est que le nouveau venu ne descendit pas dans le couvent double (côté hommes) fondé par Irène et géré par elle (6). La princesse pouvait en effet difficilement se choisir un directeur dans son voisinage immédiat. Au reste le moine sollicité de la prendre en charge objecte pour limiter

(1) C'est Théolepte même qui nous l'apprend. Cf. EO, XXIX, 1930, p. 57, n. 2. Il fallait au voyageur, pour atteindre Philadelphie, traverser les émirats turcs qui l'entouraient complètement. On comprend mieux ainsi que les voyageurs grecs aient connu les pires avanies.

(2) En dépit de l'insécurité des routes, Théolepte nous est témoin (citation, *loc. cit.*, p. 57, n. 1) des fréquents rapports entre la cité et la capitale.

(3) D'après notre correspondance (lettres 15 et 16), l'évêque revenait en principe une fois l'an sur le Bosphore, mais il lui arriva de n'y venir que tous les deux ou trois ans. C'est durant ces séjours qu'il prononça devant Irène et sa communauté les homélies et sermons dont le cod. Vatic. gr. 405 nous a gardé l'état le plus authentique.

(4) Suivant un colophon peu remarqué, ce siège aurait duré un an et demi, situation à laquelle les discours susmentionnés (p. 51) semblent correspondre admirablement. La seule apparition d'un héros de la guerre grécoturque, Alexis Philanthropène, le fit lever. Voir surtout R. GUILLAND, *Nicéphore Grégoras, Correspondance*, Paris 1927, p. 372-374 et H.-G. BECK, *Belisar-Philanthropenos. Das Belisar-lied der Palaiologenzeit*, dans Serta Monacensia. Franz Babinger zum 15 Januar 1951 als Festgruss dargebracht. Leiden 1952, p. 47-52 (cf. p. 50).

(5) Cf. I. MELIKOFF-SAYAR, *Le destan d'Umur Pacha*, Paris 1954, p. 41, avec la note 1.

(6) Cf. V. LAURENT, *Une princesse...*, *loc. cit.*, p. 46-50.

à l'extrême le nombre de leurs entrevues la distance qui les sépare et la nécessité où lui se trouve de traverser, pour parvenir jusqu'à elle, le milieu même de la grande ville. Ce qui suppose une résidence assez éloignée de Sainte-Sophie près de laquelle habitait la noble pénitente (1).

En se faisant moine, le futur directeur s'était proposé surtout de réaliser dans la pratique ce que, simple laïc, il avait enseigné, la parfaite compatibilité de la science et de la vertu. Alla-t-il jusqu'à soutenir avant Nicolas Cabasilas (2) que les saints ignorants sont des saints imparfaits? On serait tenté de le croire. Quoi qu'il en soit, de son propre aveu (3), il nourrit dans le cloître sa double passion, le culte des lettres païennes et la poursuite de la perfection religieuse. Il semble même, pour s'y adonner plus intensément, avoir voulu créer le vide autour de lui en se vouant à cette forme de retraite (ἡσυχία) propice au travail de l'esprit et aux ascensions de l'âme. Cet hésychasme (4), qu'il ne faut pas confondre avec celui qu'a popularisé une controverse presque contemporaine, réduisait à l'indispensable, mais ne brisait pas pour autant tout rapport avec l'extérieur. D'ailleurs, la solitude de notre directeur était peuplée, puisqu'il dispose à son gré de plusieurs compagnons qu'il dépêche à l'occasion

(1) Pour l'emplacement du couvent d'Irène, voir *supra*, p. 51, n. 3. Son directeur affirme qu'il lui eût fallu passer διὰ τῆς μέσης τῆς Πόλεως (fol. 238 r). Le cœur de la grande cité devait être le forum et les espaces qui entouraient le Palais et le Patriarcat. Mais l'expression peut aussi faire allusion à la nécessité où se serait trouvé le moine, situé à l'ouest vers le couvent de Stoudios sinon dans ses murs, de longer l'artère centrale, la plus fréquentée, la célèbre Mésè, ou voie triomphale pour arriver à l'actuelle pointe du Sérail. Tout ce que l'on en peut dès lors conclure est que le moine habitait à quelque distance de la grande basilique et de ses abords.

(2) Sur la thèse de ce dernier voir B. TATAKIS, *La philosophie byzantine*, Paris 1949, p. 279, qui se méprend sur la catégorie des « saints » en question — en réalité tous les ascètes sans instruction — et est trop absolu. Position du problème dans une réponse de Cabasilas à un prêtre salonicien (date : 1347-1349 ?) par R.-J. LOENERTZ, *Chronologie de Nicolas Cabasilas*, 1345-1354, dans *Orientalia Christiana Periodica*, XXI, 1955, 214, 215; texte de la lettre dans *BZ*, XLVI, 1953, p. 36. J'avais déjà signalé cet intéressant document et l'avais rapproché d'un petit traité du même auteur sur le même sujet. Cf. V. LAURENT, *Un nouveau témoin de la correspondance de Démétrius Cydonès et de l'activité littéraire de Nicolas Cabasilas Chamaetos. Le codex Meteor. Barlaam 204*, dans *Ελληνικά*, IX, 1936, p. 192, n. X et p. 193, n. XIII.

(3) Si quelque chose pouvait attacher l'hésychaste au couvent du Philanthrope c'était précisément son amour des lettres sacrées et profanes. Irène avait en effet hérité d'une partie au moins de la bibliothèque de Nicéphore Choumnos et ses soins en avaient grossi la collection. Son directeur lui mande en effet (f. 241 r.) : Βιβλίων οἶμαι σωρὸν παρὰ σοῦ κείσθαι πολλὸν ἔκ τε τοῦ πατρὸς σοφίας ἔκ τε τῆς σῆς φιλομαθείας ἀποτεθέντων ἐλληνικῶν τε καὶ θεῶν ἑγὼ δὲ ἐνδεὴς καὶ φίλος ἑκατέρων.

(4) Sur la vraie portée de l'hésychia, vie érémitique relative, pratiquée à temps ou durant une longue période, voire pour le reste de la vie par des moines ayant une longue pratique du cénobitisme, consulter maintenant I. HAUSHERR, *L'hésychasme. Étude de spiritualité*, dans *OCP*, XXII, 1956, p. 5-40.

auprès de ses dirigées. Ceux-ci ont d'autre part assez de lumières et d'expérience pour suppléer leur mandataire que, à en croire un mot d'Irène (1), on est tenté de considérer comme leur higoumène. De toute manière, ce dut être un maître avec quelques disciples éclairés. Ce type de supérieur religieux avec sa figure inédite de chef d'école devait particulièrement plaire à la princesse qui avait trop de culture et de finesse intellectuelle pour livrer, après dix ans d'indépendance, son âme à un saint peu instruit et d'esprit médiocre. La rencontre du moine rhéteur en qui elle retrouva les traits de son père lui donna le choc qui seul pouvait la remettre sous la conduite d'autrui.

Malheureusement si ce nouveau mentor avait beaucoup d'esprit, il n'avait déjà plus qu'un reste de santé. La vie, nous apprend celui-ci, l'avait usé au point de lui faire sentir les approches de la mort.

« Sache que moi aussi, la nuit dernière, j'ai eu à souffrir d'un mal qui, loin de ressembler à celui qui m'opresse souvent, ou à tout autre, tue le patient qu'il tient fortement. Encore un peu et j'expirais! »

Et de décrire le phénomène :

« J'étais couché. Une vapeur, partie de l'estomac ou de je ne sais d'où à l'intérieur, est montée au thorax, y a formé sur le poumon une forte mucosité, a fait pression sur la respiration et a failli m'étouffer. Heureusement une partie de l'enflure s'épancha par la bouche, je la vomis et soufflai un peu. Une autre vapeur monta de l'estomac ou du foie et me tint oppressé en l'absence de tous les miens dont aucun ne se rendit compte. Une heure entière je souffris et m'en tirai avec peine après que la nature eût rejeté un pus abondant et épais. Cela m'est arrivé souvent dans le passé mais jamais comme cette fois-ci. Aussi je crois que c'est de cette maladie-là que je mourrai, de cette maladie maintenant puissamment installée en moi et qui me tient. A la grâce de Dieu, si c'est sa volonté (2). »

On croirait entendre un vieillard aux prises avec les infirmités de l'âge. En réalité, selon les expressions même de sa partenaire, ses

(1) Cod. f. 238 v : οὕτω καὶ οἱ Ἀπόστολοι, οὕτω καὶ οἱ κατὰ σὲ δοῦλοι αὐτοῦ. Tout bien considéré, il semble assez nettement que notre moine fut, dans le sens strict du mot, un hésychaste établi dans une solitude à l'écart de tout monastère, autour duquel d'autres moines étaient venus se grouper. C'est auprès de ces isolés, réputés pour leur haute vertu, que Barlaam s'informa d'abord des doctrines spirituelles des byzantins. Et c'est le polémiste calabrais qui, le premier, contribua à donner le nom d'hésychaste aux pionniers de ce qui serait bientôt le palamisme. Le moine Ignace que nous proposerons tout à l'heure d'identifier avec notre directeur anonyme protesta contre l'abus du nom et se vit rendre justice par Barlaam.

(2) Cod. f. 252 r. Cette description d'un malaise persistant fait penser à un œdème au poumon. Si notre hypothèse d'une identification du moine avec Ignace l'hésychaste (voir note précédente) est valable, le patient n'en mourut pas de si tôt.

écrits manifestaient « dans un jeune âge une prudence de vieillard », voire « une perfection consommée avant le temps où culmine la profession monastique » (1). Comme je l'insinue plus haut, il devait avoir atteint sa pleine maturité et être de la génération d'Irène, formé à la même école et promis aux mêmes luttes. Ses indispositions, qui ne lui laissent parfois que la force de lire, n'inquiètent pas outre mesure la dirigée. Si son estomac a ses caprices, il ne refuse pas à l'occasion des gâteries d'un Dexios (2). Irène au reste veille sur son entretien et exige qu'il lui déclare sans façon ses besoins. Le nouveau directeur devait être au demeurant un de ces moines au corps débile, malmené par l'ascèse mais à l'esprit plus libre et plus pointu, et comme perdu, pour citer encore sa pénitente, « dans la méditation des lettres divines et humaines » (3). Avant de rechercher dans les milieux monastiques du temps l'homme qui répondrait à ce signalement, il nous faut examiner ce qui nous est dit de son œuvre littéraire et approfondir son portrait intellectuel.

b) *Formation et œuvre littéraire.*

Avant son entrée en religion — nous l'avons déjà remarqué — le successeur de Théolepte auprès de la princesse pratiqua beaucoup la science profane (4). Il les défendit avec intrépidité et, fidèle à ses premières amours, garda sous la bure le culte des auteurs païens, qu'il cite à l'occasion (5). Irène trouve admirable cette alliance de l'humain et du sacré; elle a même le mot par lequel le thomisme se justifiait vers le même temps d'être aristotélicien. Ne dit-elle pas de son mentor qu'à force de creuser la sagesse profane il en avait fait l'esclave et la servante de la sagesse d'en haut, sa dame et maîtresse (6)?

On devrait dès lors s'attendre à trouver sous son nom un ensemble

(1) Cod. f. 242 v. Irène demande si les ouvrages de son directeur ne manifestent pas : *οὐκ ἔν νεαροῦ ἡλικία πρεσβυτικωτάτην σύνεσιν; οὐ πρὸ καιροῦ τῆς ἀκριβείας τῆς μοναχικῆς πολιτείας κροτάτην ἀκρίβειαν;*

(2) Cod. f. 252 v : *Ἀπεδεξάμην καὶ τὰ τοῦ Δεξιῶ πλακούντια.*

(3) L'abbesse constate avec satisfaction que ce qu'il écrit dénote (cod. f. 242 v) : *τῶν ξω γραφῶν καὶ τῶν θεῶν πολλὴν μελέτην καὶ σύνεσιν.*

(4) Cod. 243 : *οὐ δὲ εἰς τὴν κάτω σοφίαν πολλὰ πονήσας καὶ κοπιάσας.*

(5) On trouve ici même (cod. f. 237 v) une citation de Pindare, Ol. II 94-5, éd. Turyn 1915, il est vrai, très libre, au point de sembler démarquer intentionnellement le texte. Nicéphore Choumnos (éd. BOISSONADE, *Anecdota graeca*, III, Paris 1831, p. 379, 380) en avait fait un usage plus littéral.

(6) Cod. f. 243 v. D'après Irène, le moine-rhétteur faisait quelque peu violence aux textes de l'antiquité pour leur faire rendre un son chrétien : *καὶ ταπεινεῖς καὶ συντριβεῖς αὐτὴν τὴν ἀσκήσαντα τὴν ἀσκήσαντα ἐπεὶ εἰς μεγάλῃν ἔτυχεν φύσιν ἵνα ὑπέχη καὶ προθύμως δουλεύῃ τῇ κυρίᾳ καὶ σωφρονῇ αὐτῆς.* Il est à noter que cette correspondance ne présente, en dehors de celui de Pindare, aucun cas où les classiques soient mis à contribution.

mixte où les écrits de caractère profane voisinaient avec les traités religieux. Comme les plus célèbres moines de son époque, il aura eu à cœur d'honorer les deux cultures et l'on peut espérer un jour dresser le diptyque de ses œuvres de pure science ou de haute piété. Celles dont cette correspondance révèle l'existence appartiennent, la première exceptée, au second volet. Elles ne constituent pas, on n'en saurait douter, tout son héritage littéraire. Ce que nous en apprenons ne permet pas moins de dresser l'ébauche d'un dossier appelé à prendre une certaine ampleur le jour où une heureuse rencontre aura permis d'identifier l'énigmatique auteur.

Nous allons présenter les écrits signalés dans l'ordre présumé de leur composition. Rien ne les relie entre eux, rien sinon cette profondeur de pensée et cette élégance de style qui, nous le verrons, donnaient aisément le délire à ces dames du Sauveur Philanthrope. L'engouement de la pieuse clientèle peut être révélateur des goûts d'une époque où le bel esprit apparaît innombrable. En étudiant son témoignage sur un écrivain en vogue, il nous donnera en quelque manière la mesure de l'influence exercée par l'humanisme florissant jusque sur les institutions monastiques.

a) *Le traité contre les détracteurs de la science.*

C'est l'écrit le plus ancien de notre anonyme. Il nous en est parvenu en des termes qui nous livrent peut-être la suscription originale : λόγοι ὑπὲρ τῶν λόγων πρὸς τοὺς οὐκ ἀγαθὸν οἰουμένους τὸν λόγον (1). Comme on le sait, la tradition byzantine, d'inspiration essentiellement religieuse, se défia toujours des lettres profanes (2). Toutefois, si certaine tendance, interprétant trop strictement le 36^e canon de Laodicée (3), condamna expressément les sciences exactes, spéciale-

(1) Cod. f. 241 v.

(2) Il manque une étude spéciale sur l'opposition, variable suivant les époques et les milieux, dont furent officiellement victimes les lettres profanes. Il y eut certes un humanisme chrétien heureusement caractérisé par S. SALAVILLE, *De l'hellénisme au byzantinisme. Essai de démarcation*, dans EO, XXX, 1931, p. 28-64, mais ce ne fut jamais qu'un phénomène des débuts. A partir du VIII^e s., alors que les institutions s'hellénisent, le mouvement s'amenuise au point de ne compter plus par siècle que quelques fortes personnalités jusqu'à la renaissance des XIII^e-XIV^e s.

(3) Ce canon interdit aux moines comme aux clercs, entre autres, les mathématiques (arithmétique, musique, géométrie et astronomie, soit le quadrivium). En fait, dans le contexte, il ne s'agit nullement de la condamnation de ces sciences elles-mêmes — elles furent toujours enseignées — mais de l'abus continuellement fait de l'une d'entre elles, l'astronomie. C'est même celle-là seule que Balsamon voudrait voir ici censurée. Le sentiment de Zonaras, selon lequel le concile visait surtout à en interdire l'étude inconditionnée (τὸ περιέργωγος αὐτοῖς κεχρησθαι) est préférable. Voir le commentaire, assez divergent, de ces deux canonistes dans P. G., XXXVII, col. 1388 D-1392 C. Le débat autour de l'astrologie fut très vif à l'époque d'Irène.

ment celles que l'on groupait sous la dénomination assez laxé de mathématiques, la fréquentation des classiques ne fut jamais censurée que par quelques-uns. Seuls les cloîtres, qui nous en ont transmis cependant les œuvres, éprouvèrent à leur endroit comme une répugnance professionnelle (1). Mais celle-ci, qui ne fut jamais ni absolue ni exclusive, se dissipa quelque peu dès la fin du XIII^e siècle sous l'influence de religieux éminents comme Maxime Planude. A leur instigation, les couvents de Constantinople et de Thessalonique eurent leur large part dans le renouveau littéraire dont de récents travaux sur la tradition manuscrite de Sophocle et d'Eschyle ont souligné le magnifique essor (2).

Cet engouement quasi subit d'une élite monastique pour la littérature profane fit-elle scandale? La réaction, vive elle aussi, exploita deux thèmes : l'inutilité de la science en elle-même et sa nocivité chez les personnes consacrées à Dieu. On retrouve dans les œuvres de Nicolas Cabasilas, un laïc élevé et formé dans un milieu éminemment ecclésiastique, l'écho de cette double controverse. Sa correspondance nous révèle d'autre part que vers 1345 la question préoccupait toujours les gens d'Eglise.

Notre auteur faisait visiblement partie du groupe actif des rhéteurs qui militaient en faveur de la culture antique. Son plaidoyer est en effet antérieur à son entrée en religion (3) et ne saurait donc rien devoir à l'influence de sa future dirigée. On peut toutefois se demander si ce traité avait circulé, car, quand on le lui réclama, il objecta d'abord l'état d'inachèvement où il l'avait laissé. Irène-Eulogie qu'il avait difficile et quelque peu sourcilleuse dut y trouver la justification de sa conduite qui, depuis un quart de siècle, lui faisait chercher indéfectiblement Dieu dans les Ecritures certes d'abord, mais aussi dans les œuvres de la pensée humaine qui lui en renvoyait toujours quelque reflet. Aussi doit-on s'étonner que ce premier ouvrage, où leurs esprits communiaient dans le même enthousiasme pour une cause difficile, n'ait pas retenu autrement l'attention de l'interlocuteur dont l'admiration pour les autres œuvres de son directeur s'exprima bruyamment. La moniale écartait-elle d'emblée ce qui

(1) Cf. I. HAUSHERR, *op. cit.*, p. 89-93. Cette aversion traditionnelle explique la stagnation intellectuelle où se complait encore, en plein XX^e siècle, une collectivité monastique aussi posante que celle du Mont Athos. C.-D. AMAND DE MENDIETTA, *La presque île des Caloyers : Mont-Athos*, Bruges, 1955, p. 50-51, 340-342.

(2) On se référera surtout aux travaux de MM. Turyn et Aubreton (cf. *REB*, IX, 1952, 262, 263) sur Sophocle et de B. Hemmerdinger (cf. *infra*, p. 230) sur Eschyle.

(3) Cod. f. 241 v : Τοὺς μὲν οὖν λόγους ἔτι ὡς κοσμικὸς ἐποίησα καὶ διὰ τοῦτο ἡμέληνται.

n'était pas du religieux, ou le problème, encore brûlant, la laissait-elle indifférente?

b) *L'écrit sur le patriarche Athanase I^{er} († c. 1315).*

C'est l'écrit dont Irène demande d'abord communication. Elle avait quelque mérite, puisque sa famille et plus exactement son père n'avaient pas eu d'adversaire plus fougueux que cet ascète récemment glorifié (1). Il est vrai, la curiosité féminine aidant, l'intérêt pouvait aussi la porter à vouloir se rendre compte de la manière dont était présentée cette étrange figure dont le souvenir faisait encore fronce plus d'un sourcil. Irène sait en effet que le panégyrique heurterait les sentiments de plusieurs et elle promet — sans doute se le promet-elle surtout à elle-même — de ne pas le faire circuler (2). Elle demande donc à son correspondant de ne pas tarder à lui envoyer ce qu'elle appelle : τὸ ὑπὲρ τοῦ ἁγιωτάτου πατριάρχου Ἀθανασίου σύγγραμμα τῆς ἁγιωσύνης σου. Dans sa réponse, l'auteur nous révèle une particularité intéressante, qui peut éclairer plus d'un problème littéraire. L'ouvrage désiré existait en deux états, l'un définitif, l'autre en ébauche (ἐν πρώτοις χάριται). Le premier, porté depuis à Thessalonique — ce qui est une manière d'hommage à la primauté exercée alors par cette grande cité dans le mouvement intellectuel de l'empire — n'était pas immédiatement accessible; le second se rencontrait dans les monastères urbains du patriarche Athanase (3). Il fera venir celui-là de Macédoine, mais se laisse forcer la main et expédie celui-ci aux moniales comme échantillon (γεῦμα πίθου).

Il serait essentiel d'identifier l'opuscule qui fit les délices des moniales. Malheureusement les termes sous lesquels le désigne notre correspondance sont trop vagues et ne se retrouvent dans aucune de

(1) Cf. *REB*, XII, 1954, p. 33, n. 5. Il est vrai qu'Irène lui devait son mariage princier non point que le pontife ait vu de bon œil cette mésalliance, mais parce qu'il s'entremet auprès d'Andronic II pour empêcher qu'Irène de Montferrat, l'impératrice, n'envoyât — elle en eut d'abord la ferme intention — le despote Jean en Italie. Longue lettre (inédit) d'Athanase pour détourner l'empereur de ce dessein dans *Vatic. gr.* 2219 f. 69 v-71 r. On sait que l'élu et l'héritier de la mère en Occident fut le puîné Théodore.

(2) *Cod.* f. 236 r : τὸ ἴσον... εἶναι καὶ ἀνέκφορον ἐγγράμμα καὶ τοῦτο διὰ τὴν τινῶν ἀηδίαν

(3) Cf. R. JANIN, *Églises et monastères de Constantinople*, Paris 1953, p. 14, 15. Notice incomplète. Il y eut en effet, comme notre texte l'insinue clairement (f. 236 v : οὐς μάλιστα ἐξήτεις ἐν τοῖς μοναστηρίοις Ἀθανασίου τοῦ πάνυ), non un mais plusieurs — exactement cinq — monastères dits du patriarche Athanase dans la Ville même ou sa banlieue immédiate. Chacun d'entre eux eut son vocable propre : de la Sainte Trinité, du Christ Sauveur qui recueillit la dépouille mortelle du fondateur, de la Théotokos et des saints Archanges (Michel et Gabriel). Un au moins d'entre eux était double. Cf. J. PAROIRE, *Les monastères doubles chez les Byzantins*, dans *EO*, IX, 1906, p. 25. C'est sans doute celui-là, le plus important, qu'il faut chercher. Plusieurs sources désignent par antonomase comme le monastère du patriarche Athanase de préférence aux autres qui n'ont pas laissé de trace dans l'histoire.

suscriptions des textes célébrant le fameux patriarche. Nous y reviendrons tout à l'heure.

c) *L'alphabet spirituel.*

Il s'agit ici d'un genre d'écrit pratiqué dans la tradition chrétienne depuis la plus haute antiquité. Le chef-d'œuvre, qui est resté aussi le modèle, est une composition de saint Grégoire de Nazianze conservée en de très nombreux manuscrits et ainsi caractérisée par l'un des témoins les plus anciens : *στίχοι ιαμβικοί κατὰ ἀλφάβητον ἑκαστος ἔχων τελείαν παραίνεσιν* (1). Notre auteur, qui se défend d'avoir voulu faire œuvre originale — à l'en croire, il aurait surtout exploité ses devanciers (2) — adopte lui aussi le vers iambique et le vers héroïque. Par contre il se serait voulu intentionnellement obscur, cachant « quelque penser profond sous ce qui est immédiatement saisissable ». Irène et ses compagnes se heurtent à la difficulté, mais elles percent le voile ou croient le faire et leur admiration sort grandie de l'épreuve :

« Ton Alphabitos! Mais je ne sache aucun esprit qui n'en serait frappé. En effet saint Arsène (3) a dit à propos d'un rustre : J'ai une culture latine et grecque, mais l'alphabet de ce rustre, je ne l'ai pas appris! Que dirai-je moi, la très ignorante, après avoir reçu ton Alphabet qui est céleste et a été écrit par un esprit très philosophe? Je dirai néanmoins le mot que David adressait à Dieu : Voici, mon Dieu, que ta puissance créatrice, ta sagesse, ta science apparaissent merveilleusement dans l'œuvre, la nature et la grandeur d'âme de cet homme, ton ministre (4). »

d) *De la double paix divine et humaine.*

Irène ne donne aucun titre mais ce qu'elle en dit est suffisant pour que nous le devinions. Le traité se propose en effet d'enseigner « la douceur, les règles de la résignation, les règles de la double paix divine et humaine, la nature de la paix laissée par le Christ à ses disciples d'une part, aux hommes de l'autre; le besoin d'une bonne paix en celui qui va recevoir l'inhabitation du Saint-Esprit ». Et la princesse qui a lu attentivement l'ouvrage de conclure : « Tels sont les thèmes

(1) Laurent, pl. IX cod. 18 du xir^e s.

(2) Cod., f. 241 v : *οἱ δέ τι καὶ βαθύτερον ἔχουσι τοῦ προχείρωτος νοουμένου.*

(3) *Apophtegmata Patrum*, Arsenii n. 6 éd. P. G., LXV, col. 89 A. Application inattendue d'un propos courant dans les milieux monastiques. Cf. I. HAUSHERR, *op. cit.*, p. 89.

(4) Cod. f. 242 v.

merveilleusement traités dans ce discours qui met d'accord le mot de l'Évangile avec celui du Prophète » (1).

Ce traité, de caractère plutôt exégétique, n'avait pas été composé pour les moniales auxquelles il fut communiqué après coup. Ce fut néanmoins celui que la princesse goûta le plus (2).

C. — UNE HYPOTHÈSE : IGNACE L'HÉSYCHASTE

Ce que nous venons de dire de quelques-unes de ses œuvres devrait permettre d'identifier l'auteur à coup sûr, et de découvrir du même coup l'identité du second mentor d'Irène Paléologine. En réalité, dans l'état actuel de la recherche, aucun moine-écrivain ne remplit absolument les conditions requises, ou du moins celles-ci restent-elles invérifiables. Les voici :

a) Jeune encore vers 1332-35, l'auteur présumé avait d'abord passé quelque temps dans le monde y déployant une certaine activité d'écrivain.

b) Il ne put être connu, du moins comme auteur, ni d'Andronic II († 1332) ni de Nicéphore Choumnos († 1327). Ceci suppose qu'il vint de la province dans la capitale après la mort de ces deux personnages. J'ai avancé que le lieu d'origine doit être Philadelphie.

c) Il fut en effet certainement longtemps le disciple du métropolite Théolepte († c. 1324/25) qui l'initia à la vie religieuse.

d) On devrait pouvoir retrouver sous son nom plusieurs au moins des œuvres que nous signale la correspondance ici étudiée. Irène qui les découvrit et s'emballa pour elles ne put que les lancer dans le public dans les élégantes copies (3) de ses calligraphes à gages.

Aucun nom de moine contemporain ne répond malheureusement à ce multiple signalement. Dans l'entourage du prélat susnommé, aucun disciple dont les attaches avec le couvent du Philanthrope nous soient connues; aucun auteur spirituel dont les écrits eussent continué son enseignement et renouvelé ses consignes à celle qui lui devait sa vocation religieuse. L'examen de la tradition manuscrite permet

(1) Cod. f. 236 v, 237 r.

(2) Voir *infra*, p. 66.

(3) Irène avait mauvaise écriture (voir *infra*, p. 72). Le cod. Ottob. gr. 405 est, en revanche, d'une fort belle calligraphie. Or il a certainement été exécuté pour une femme du vivant même de Théolepte de Philadelphie. J'en ai conclu, avec quelque raison, que la propriétaire devait être Irène. Cf. EO, XXX, 1931, p. 34, n. 7. Le second directeur dont la princesse avait tant de peine à déchiffrer les manuscrits bénéficia, on n'en peut douter, du même avantage, bien qu'aucun recueil de ses lettres et ouvrages ne semble nous être parvenu.

seule de formuler une hypothèse assez fragile, je le reconnais, mais susceptible d'être élargie, sinon confirmée, par de futures découvertes.

Partons en effet de l'écrit consacré au patriarche Athanase. Certes les termes qui le désignent ici (λόγοι, σύγγραμμα) sont trop vagues et ne sauraient permettre de reconnaître la pièce dans le dossier du célèbre pontife. Néanmoins trois moines sont connus pour leur zèle à célébrer sa mémoire : le studite Théoctiste, le moine Joseph Kalothétos et le moine Ignace. Le premier est l'auteur d'une vie publiée partiellement par H. Delehaye (1) et intégralement par A. Papadopoulos-Kérameus (2); il a également composé un copieux éloge du prélat, un discours prononcé à l'occasion du transfert de ses reliques et une assez longue série de canons, le tout inédit (3). Cet ensemble désigne d'emblée Théoctiste comme le docteur et le chantre du culte athanasien. L'auteur connaît ses classiques qu'il cite en vrac. Il n'est pas dans la littérature et presque pas dans l'histoire de grands noms qui ne viennent sous sa plume. On lui doit l'une des rares évocations que la littérature byzantine ait faite d'Apelle l'inimitable et la seule sans doute qu'on puisse y rencontrer d'un personnage, il est vrai plus modeste, Stasicrate (4)! Le défunt patriarche qui avait voué le même mépris désinvolte à la grammaire comme aux lettres dut, en entendant tous ces grands noms glisser sur lui, se retourner dans sa chaise! Quoi qu'il en soit, voilà bien, semble-t-il, le genre de moine-rheteur dont Irène célèbre avec effusion l'étonnante érudition sacrée et profane. Je l'avais d'abord admis, mais, à la réflexion, il m'a paru que ce culte irraisonné de l'Antiquité pouvait être un mal d'époque, commun à plusieurs. D'ailleurs deux constatations invitent assez à écarter ce nom. D'abord il est impensable, au cas où le nouveau directeur se serait appelé Théoctiste, que la princesse, sa dirigée, portée aux jeux de mots (5), ne se serait pas livrée sur son nom à son sport favori. Au reste la manie du studite, commune à ses autres écrits, de

(1) H. DELEHAYE, *La vie d'Athanase, patriarche de Constantinople*, dans *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire* (École Française de Rome), XVII, 1907, p. 39-75. Le manuscrit utilisé par le savant bollandiste ne mentionnait pas le nom de l'auteur qu'un autre témoin a depuis fait connaître. Cf. A. EHRHARD, *Ueberlieferung und Bestand der hagiographischen und homiletischen Literatur der griechischen Kirche, Erster Teil. Die Ueberlieferung*, t. III, Berlin 1952, p. 991.

(2) BHG 194. Également anonyme.

(3) Cf. A. EHRHARD, *op. cit.*, p. 99, n. 2.

(4) Dans l'Encomion (inédit), Théoctiste ajoute aux grands noms relevés par H. Delehaye, *loc. cit.*, p. 43, ceux d'Alexandre, de Thucydide, de Plotin, de Xerxès, de Cyrus et autres.

(5) Comme son nouveau directeur d'ailleurs. Tous deux brodent sur le nom de Théolepte; elle aime les assonances (v. g. εὐπορία ἀπορεῖν). Nul doute qu'un terme aussi expressif que Théoctiste ne lui eût inspiré un trait direct.

citer les anciens Grecs à tout propos, affleure à peine dans notre correspondance (1). Mais l'argument qui semble devoir faire écarter Théoctiste se tire du fait que nulle part ailleurs l'un quelconque des ouvrages susmentionnés n'est signalé sous ce nom.

Il en va autrement du hiéromoine Ignace associé au précédent dans ce même cod. Halki Mon. 74, qui a conservé de lui deux longs offices ou acolouthies avec synaxaire en l'honneur du même patriarche (2). Ces compositions prosodiques, savamment rythmées et de style toujours coloré, étaient, plus que toutes autres, propres à impressionner des sensibilités féminines. D'autre part le genre répond mieux aux termes génériques (λόγοι, σύγγραμμα) dont Irène se sert pour désigner cette œuvre. S'il avait été question d'une vie d'Athanase, elle eût été plus explicite. Mais cela ne saurait suffire. En parcourant la liste consciencieusement dressée (3) des Alphabets spirituels (ci-dessus le n° 3), on en trouve, sous le nom du moine Ignace, une variété qui répond assez au signalement d'Irène. Sa composition se placerait au début du xiv^e s. En outre, l'analyse de la pièce y a révélé de nombreux emprunts textuels faits soit à saint Grégoire de Nazianze sous le nom duquel elle a surtout circulé, soit à des mélodes postérieurs (4). Ce qui rend exactement compte du procédé avoué par notre directeur dans sa lettre d'envoi à la princesse : le fonds ne serait pas de lui mais des anciens ((ἔχοντες καὶ ἡσυχίας καρπὸν οὐκ ἀπ' ἐμοῦ ἀλλὰ τῶν πατερικῶν ἐξελειγμένον πόνων (5). Enfin le succès connu par l'écrit dont nous parlons, succès qu'attestent et sa large diffusion (6) et le fait qu'il servit à son tour de modèle, explique quelque peu l'accueil déliant que lui réservèrent les moniales. Malheureusement je n'ai encore pu rencontrer sous le même nom, pour la même époque, trace des deux autres écrits sur la compatibilité de la science et de la perfection monastique et sur la paix divine et humaine. Ceci ne saurait

(1) Sur la citation de Pindare, voir *supra*, p. 59, n. 5. Il faut aussi remarquer chez le moine studite un penchant très prononcé pour l'homophonie (H. DELEHAYE, *loc. cit.*, p. 42), penchant qui ne paraît nullement ici.

(2) A. EHRHARD, *op. cit.* p. 991, n. 2.

(3) Cf. DR. N. ANASTASIEWICZ, *Die paränetischen Alphabete in der griechischen Literatur*. München 1905. Caractérisation générale par Fr. Dölger, *Die byzantinische Dichtung in der Reinsprache*, Berlin 1948, p. 28, 31.

(4) *Ibid.*, p. 44-48. Le traité est adressé à un jeune homme studieux (πρὸς φιλόπονον παῖδα). Particularité que l'on s'étonne tout de même de ne pas trouver rappelée par Irène. Le manuscrit le plus ancien est du xv^e s. Des 22 copies, huit attribuent l'opuscule à saint Grégoire de Nazianze, certainement à tort, treize ne donnent aucun nom d'auteur, un seul, le paris. gr. 3058, du xvi^e s., l'attribue au moine Ignace, que l'on a trop vite identifié avec Ignace le diacre, auteur, lui aussi, d'un alphabet similaire, au ix^e s. (*loc. cit.*, p. 32 n. 9).

(5) Cod. f. 241 v.

(6) Cod. f. 251 r.

affaiblir l'indice positif déjà fourni par la convergence des données acquises, d'autant que l'on rencontre à l'époque un personnage homonyme spécialement indiqué pour avoir été le directeur recherché.

Tel que sa correspondance nous le dépeint, celui-ci devait être une célébrité de son époque à Byzance. Il a ses entrées chez le patriarche (1), est sollicité par d'autres grandes dames et la presse est telle autour de sa cellule que le chef de l'Église et maints évêques de ses amis doivent lui conseiller la réserve (2). Je serais dès lors bien étonné que ce guide tant couru, dont les activités intéressaient l'élite du haut clergé, soit différent de l'hésychaste Ignace, militant insigne de l'antipalamisme. Le crédit de celui-ci était tel que le saint-synode (3) le promut à l'unanimité à l'épiscopat. Son refus, sanctionné par un serment, grandit encore l'estime que l'on avait de lui. Cette attitude et son savoir lui méritèrent certainement le titre de philosophe qui lui est donné d'autre part (4). C'est près de lui que le célèbre Barlaam, venu s'informer des méthodes philosophiques et théologiques de l'Orient, trouva le plus d'éclaircissements. Il l'initia aux arcanes de l'ἡσυχία et combla l'attente de ce disciple difficile : « En ce qui te concerne, devait écrire le calabrais, je n'ai pas été déçu dans mes espérances, car, à toutes les questions que je t'ai posées tu m'as semblé répondre avec bonheur et il n'y eut rien qui ne me parut conforme à la plus exacte vérité » (5). Enfin l'homme dont Barlaam vantait l'absolue orthodoxie lutta contre l'hésychasme, le faux. Irène-Eulogie, qui, comme on sait, prit la tête de la résistance, ne pouvait pas ne pas l'avoir à ses côtés. Et l'on ne peut s'étonner de voir leur deux noms associés dans une liste contemporaine d'antipalamites notoires (6).

Ces faits sont évidemment postérieurs à la période couverte par le groupe de lettres que nous faisons connaître. Ils donnèrent, si notre hypothèse s'avère valable, un cours imprévu aux relations de la princesse et de son directeur, en les lançant dans une controverse où

(1) Cf. ci-après, pp. 76-82.

(2) Citation ci-après, p. 7.

(3) Cf. J. GOUILLARD, *Autour du Palamisme*, dans EO, XXXVII, 1938, p. 425-427. Le sens de la phrase me semble claire dans ses deux parties : *Car, alors que toute l'Église t'avait appelé de toutes ses voix à l'épiscopat, tu avais refusé, allant pour finir jusqu'à sanctionner la décision* (à savoir le refus) *par serment*.

(4) Ce titre est joint à son nom ainsi que celui de moine par l'auteur anonyme de la liste citée *infra* sous le n° 6.

(5) Lire les deux longues lettres que Barlaam lui adressa dans l'édition qu'en a donnée G. SCHIRO, *Le epistole di Barlaam Calabro*, dans Archivio storico per la Calabria e la Lucania, II, Roma 1932, p. 72-89 (texte grec et traduction italienne). Dates d'envoi : c. 1336.

(6) Liste éditée et commentée par G. MERCATI, *Notizie di Procoro e Demetrio Cidone... ed altri appunti*, Città del Vaticano 1931, p. 221-225.

le tempérament de l'une et la virtuosité littéraire de l'autre trouvèrent à coup sûr un excitant qui les écarta quelque peu de la ligne de pure contemplation où — nous le verrons tout à l'heure — tous deux cherchèrent à s'isoler. A leur côté militeront deux au moins des personnes nommées dans nos lettres, la kralaina Simonis, belle-sœur d'Irène-Eulogie (1) et Théodore Dexios qui, avec Nicéphore Grégoras, sera l'un des plus fougueux avocats de l'orthodoxie traditionnelle (2).

Cette convergence de faits et de situations confère à l'identité des deux moines, du directeur d'Irène et de l'hésychaste Ignace, un fondement sérieux. Néanmoins ce ne saurait encore être, absolument parlant, qu'une hypothèse sur laquelle il nous faudra revenir à une autre occasion.

Il n'y a en tout cas pas lieu de retenir le nom du dernier biographe d'Athanase, Joseph Kalothétos, bien connu d'ailleurs (3). Sa longue vie du patriarche présente en effet, l'éditeur l'a bien vu (4), comme un manifeste propalamite, composé en conséquence après l'époque encore tranquille où se placent nos lettres et accusant une attitude nettement inconciliable avec celle d'Irène-Eulogie.

Le classement, à peine entamé, de l'immense littérature destinée à soutenir ou à combattre l'hésychasme, valorisera ou infirmera un jour notre conjecture. Il est en effet impensable qu'un écrivain aussi doué que le proclamaient ces dames du Sauveur Philanthrope ne soit pas entré en lice. Irène, elle-même, pouvait-elle laisser chômer un esprit dont elle admirait bruyamment le génie? Il est seulement à craindre que l'auteur, par une excessive discrétion, n'ait pas davantage signé ces œuvres de polémique. Leur repérage sera à coup sûr délicat; il ne saurait être sans découvertes appréciables.

3. — LE CHOIX DU DIRECTEUR

L'évêque de Philadelphie avait peut-être, en mourant, conseillé Irène sur le choix de son successeur. Il ne le lui imposa certainement pas. Près de dix années s'écoulèrent pendant lesquelles la princesse,

(1) Cf. AV. PAPADOPOULOS, *Versuch einer Genealogie der Paläologen*, München 1938, p. 41, 42. A l'époque où fut rédigée la lettre qui ici la nomme (cod. f. 252 r), Simonis était retirée dans le couvent de Saint-André in Crisi à l'autre bout de la ville; elle y vivait depuis 1321. Cf. R. JANIN, *op. cit.*, p. 33.

(2) Sur cet actif et fécond polémiste voir G. MERCATI, *op. cit.*, p. 225-229, 232, 239, 246, 266-270.

(3) Notice par Mgr L. Petit dans le Dictionnaire de Théologie Catholique, VIII, 1925, col. 1522.

(4) L'Archimandr. Athanase de Pantocrator dans *Θρησκεία*, XIII, 1940, p. 59-107.

qui affichait volontiers son ignorance des voies spirituelles, resta sans guide (1). Ce n'est pas qu'elle n'en désirât point; elle avait plutôt cherché sans trouver. Sa jeunesse, en pleine fleur, ne s'était ainsi confiée qu'à elle-même. Maintenant elle avait légèrement dépassé la quarantaine quand le conseiller dont elle rêvait passa à sa portée.

Une longue expérience et des goûts personnels toujours très vifs lui traçaient impérieusement le portrait du mentor désiré. Ce qu'il lui fallait? Rien moins qu'un homme plein de sagesse, de science et de vertu! Dans ce cortège de qualités inséparables (2) chez le directeur idéal, celle qui à ses yeux importe d'abord c'est la science. Une intelligence vive et bien meublée permet en effet de voir clair en tous ordres de problèmes et de viser droit à l'essentiel. Elle sait mieux déceler les formes subtiles de l'erreur à laquelle est irrémédiablement sujette notre condition humaine et où versent toujours quelque peu nos plus hautes démarches vers Dieu. Irène ajoute pour son compte et celui de son milieu une exigence nouvelle; son conseiller à elle devra pouvoir s'exprimer avec élégance, en sorte que son commerce lui procure à la fois profit et plaisir (3).

À l'époque, ces dons éminents étaient assez répandus pour lui permettre un assez large choix. Malgré le procès que le parti des dévots faisait aux moines savants, le nombre de ceux-ci était allé croissant. Cette femme encore jeune avait vu s'éteindre une génération de beaux diseurs, tous disciples ou émules de son père. Leur verbiage, solennel et creux, semble lui avoir été à charge et c'est sans doute une certaine intempérance de langage qui l'empêcha de s'en attacher quelqu'un.

Or voici que la Providence met sur sa route un moine dont l'éloquence ne soulève pas une tempête de mots, dont le haut savoir s'exprime en termes courts et pleins. Ses devoirs de supérieure et de princesse sont si préoccupants et si complexes qu'il lui faut un conseiller

(1) Elle le dit à son nouveau directeur sur un ton qui une fois de plus fait penser que celui-ci n'a pas vécu dans son voisinage. Après avoir déploré les morts de ses deux pères selon la chair et selon l'esprit, elle s'empresse de déclarer être depuis restée orpheline sans s'être appuyée sur personne. (Cf. cod. f. 247 r : οὐδενὸς ἄλλου, ὅρᾳ ὁ Θεός, ἀπὸ τοῦ Φιλαδελφείας μέχρι τοῦ νῦν.

(2) Irène les détaille à son mentor et lui en fait compliment. Elle lui trouve (f. 236 v) une forte instruction, et une vertu éblouissante (f. 537 r). Ce qui lui manque, il peut le lui procurer (une ὁμιλία πνευματικὴ ἅμα καὶ λογικὴ). (Cf. cod. f. 237 v).

(3) Cod. f. 237 r : ἔχει γὰρ διπλὴν ὠφέλειαν σὺν τῇ λογικῇ καὶ τὴν πνευματικῇ. Son premier directeur Théolepte lui avait déjà procuré ce double avantage, auquel le nouveau mentor ajoute le charme de son style : διὰ τὴν καλλονὴν τῆς γραφῆς σου. Cf. 236 v.

capable de trancher avec décision et rapidité. « C'est, remarque-t-elle, une force et une grande marque de sagesse que de savoir renfermer en quelques mots bien concis une pensée abondante et une haute matière (1). » L'homme est à sa portée. Elle le conjure, au nom du Christ Sauveur, de les aider, elle et ses filles, à faire leur salut (2).

Le religieux sollicité avait de sa vocation une conception qui eût dû le couper de tout commerce extérieur. Son idéal est celui du contemplatif, de l'hésychaste, auquel l'inclinent au reste partiellement ses malaises physiques et son tempérament. Il ne s'en est pas fait une loi absolument stricte, mais il y tient néanmoins assez pour ne pas craindre de chagriner la sollicitieuse en refusant d'abord toute entrevue.

Ce goût déclaré de la solitude confirme le choix d'Irène : « C'est dans cet amour de la retraite que se trouve ce que je désire et poursuis ; à plusieurs signes, je vois bien que le trésor par moi recherché a été caché en toi » (3). Le religieux tenta d'esquiver d'abord l'honneur qu'on lui faisait. Il maquilla son style, lâcha les brides à la grammaire et se fit abscons. Ce faisant, il s'imaginait que la princesse, convaincue de son ignorance et de sa simplicité, porterait ses préférences sur un autre. Mais voilà ! On ne trompe pas aisément une dame rompue par une longue vie de cour à toutes les simulations : elle a tôt fait d'éventer le stratagème et lui réplique triomphante :

« C'est à dessein, par humilité et pour nous fuir que ta Sainteté a fait cela et voilà que ton dessein se retourne contre toi. En constatant une si grande puissance en si peu de mots, nous ne t'en avons que plus loué, et nous voici toutes à venir t'importuner (4) ! »

Et l'ermitte fait une première concession. Il les dirigera donc, mais à distance, par lettres, car écrire ne trouble pas son recueillement (5). Au reste Irène est si instruite de tout que la correspondance peut et doit remplacer les tête-à-tête qui autrement seraient nécessaires.

Le pauvre moine, en acceptant de discuter avec ses admiratrices, succombera à leurs importunités et va devenir sans tarder à la fois leur directeur et leur auteur de chevet. Ces pieuses dames, connaissant évidemment leur homme et désirant se l'attacher, le prirent par son faible, sa fierté d'auteur. Elles lui réclamèrent ses œuvres et en tout

(1) Cod. f. 235 r.

(2) *Ibid.* f. 246 r.

(3) *Ibid.* f. 238 v.

(4) *Ibid.* f. 235 r.

(5) Cod. f. 238 r. γράφειν δὲ οὐκ ὀκνήσω ἀπὸ τῆς ἡσυχίας.

premier lieu l'écrit sur le patriarche Athanase (1). Son premier mouvement fut d'esquiver la demande. Ses œuvres? Il ne pouvait les livrer pour deux raisons : d'abord plusieurs d'entre elles n'existaient qu'à l'état d'ébauche et elles se trouvaient par surcroît dispersées; ensuite celles qui étaient vraiment terminées se trouvaient à Thessalonique et justement dans ce nombre était compris l'ouvrage sur Athanase. Et de finir sur une vague promesse de faire venir et de réunir le tout.

L'excuse semble valable. Néanmoins la princesse ironise. Le saint homme s'est enfoui dans la pauvreté, l'humilité et l'obscurité du Christ comme dans un calice de roses. Bien mieux, quand il compose, il laisse ses très savants ouvrages en ébauche ou les porte à Thessalonique! Le plus beau, c'est que ses amis ne le forcent pas à les achever. Eh bien, ces dames ne cesseront de frapper sur l'enclume « qu'elles n'aient fait flamber le brasier de ses œuvres » (2). Elles iront plus loin et enverront le papier et l'argent nécessaires pour que l'on recopie les textes sur le brouillon. Elles ne consentent qu'une promesse, héroïque pour leur sexe, celle d'être assez discrètes pour ne pas les diffuser (3). Vaincu et vaguement rassuré, l'auteur cède et communique un premier écrit. Il est très négligé comme ceux qu'il a sous la main à Constantinople, mais c'est ce qu'il a de plus présentable. Or du premier coup tout le monastère est dans le ravissement. Comme les principaux couvents de la capitale, celui du Philanthrope compte, en dehors de l'abbesse, des moniales de grande maison, des nièces d'Irène (4), cette Rhalaina dont le savoir-faire faisait l'admiration de notre moine, la sœur Marthe contre laquelle la supérieure s'emporte indûment et d'autres. Sans valoir une académie, le groupe de ces dames sait entendre un beau discours et goûter aux bons endroits un écrit de qualité. L'oublie-t-il? La princesse se hâte de le lui rappeler :

« Je t'écris dans une seule vue : te faire savoir que l'auditoire auquel tu t'adresses n'est pas absolument sans intelligence, quoique nous soyons à cent lieues de ta science » (5).

(1) f. 235 r. *Καὶ πάντοτε αἰῶν ἵνα μὴ ὑστερήσῃς με τὸ ὑπὲρ τοῦ ἀγιοτάτου πατριάρχου Ἀθανασίου σύγγραμμά.*

(2) f. 236 r.

(3) f. 236 r. Voir aussi *supra*, p. 62 avec la note 2.

(4) Irène eut quatre frères dont deux au moins, Jean et Georges, durent se marier. Il est aussi possible que les nièces en question soient de souche impériale en tant qu'enfants des nombreux frères de son mari.

(5) f. 235 v : *γνωρίσαι σοι ὅτι οὐ πάντῃ εἰς ἀσύνετον ἀκοὴν λαλεῖς, εἰ καὶ τῆς πρὸς σὲ σοφίας δυσεφίκτως ἔχομεν.*

Les femmes savantes ont d'habitude la dent acérée ou l'admiration facile. Irène raffole de son auteur. Ses œuvres la passionnent au point qu'elle en oublie ses devoirs du moment et ne les quitte qu'elle n'ait tout dévoré (1). Son enthousiasme contagieux gagne la communauté et lui, voyant cette troupe d'admiratrices s'abattre sur ses écrits, sent sourdre en lui délicieusement la vanité du rhéteur (2). Et, pour comble d'épouvante, elle, faite à l'image de leur père commun, le saint archevêque, lui crie son admiration. « La louange, décide-t-elle, est nécessaire au philosophe. C'est l'excitant de son génie (3) ». Car du génie, elle lui en trouve et à quel degré! Voyez plutôt :

« Supposons que tu ne sois plus parmi les vivants et qu'un être intelligent découvre tes écrits! Il s'assiérait contre ta tombe et pleurerait toutes ses larmes dans l'espoir d'entendre un mot tomber d'une âme et d'une langue si excellentes » (4).

Et d'admirer « la profondeur, les pensées, la concision, le coulé et la majesté de la phrase ». Tout de lui enchante les moniales, même sa mauvaise écriture. Comme il en a un peu honte et croit deviner qu'on la lui reproche, il lance sa pointe : « Si tu as de la peine à lire cette lettre à cause de ma mauvaise écriture, songe à la tienne et ton chagrin sera moindre » (5). En réalité, si ses correspondantes doivent peiner pour déchiffrer ses grimoires, elles en triomphent et déclarent succomber « avec délice sous la tyrannie de sa cacographie » (6).

Ce mot l'achève et il met sa plume au service de la communauté qu'il conseillera, instruira et édifiera par le canal de la Mère abbesse. Les rôles sont vite distribués et le jeu s'engage. Les premiers rapports d'Irène et de son directeur commencent par un vrai assaut de politesse, celui-ci déclarant gentiment recevoir de sa partenaire plus qu'il ne donne et celle-ci enviant des vertus qu'elle ne voit à ce degré qu'en lui. Ils ne semblent d'accord que sur un point, dans l'accusation qu'ils se renvoient de s'exciter mutuellement à l'orgueil. C'est le moine qui dans cette pieuse contestation a le mot le plus drôle. Et il lui adresse le propos que son premier père Théolepte tint un jour à un flatteur

(1) f. 237 r. Et une autre fois, f. 240 r : *εταν δὲ τὰ βιβλία σου ἔλθωσιν τὰ τε καὶ ὅλα κατατρυφήσωμεν.*

(2) f. 237 v : *Οὐ πάύση ψυχὴν μοχθηρὰν καὶ φιλόδοξον δι' ὧν θαυμάσεις τοῦ καθεστῶτος ἐξάγουσα;*

(3) *Ibid.* De même que le fer ne peut être trempé sans feu ni eau, de même sans louange οὐδὲ νοῦς φιλόσοφος δοξασθήσεται καὶ ἀκμαιότερος ἔσται.

(4) f. 241 v, 242 r.

(5) f. 241 r : *Τὰ γράμματα δὲ ταῦτα εἰ δυσχεραίνεις ἀναγινώσκουσα διὰ τὸ κακοχάραγον, ἐνθυμοῦ τὰ σεαυτῆς καὶ ἥττον δυσχερανεῖς.*

(6) f. 243 r : *γλυκεῖαν τινὰ τυράννιν ἀφέρομεν τὴν δυσχέρειαν τῶν γραμμάτων.*

importun. Théolepte alors moine tissait et tissait bien (1). Un visiteur lui en ayant fait compliment, il le reprit : « Silence, mon bel ami! Depuis que tu es là, tu n'as fait que m'éloigner de Dieu! »

Irène s'en voudrait à mort d'être une gêne entre son directeur et Dieu. Tout de même, ses compliments à elle sont d'une autre essence; ils n'ont d'autre raison que de rendre son enseignement plus efficace en le disposant mieux envers ses dirigées qui reçoivent ses propos « comme une terre assoiffée boit la pluie » (2). Ses lettres sont lues, goûtées, commentées. Il ne manque bientôt plus au bonheur de toutes que sa présence! Dès la sixième lettre, l'invitation est lancée : « Si ce n'est pas trop te charger, viens chez nous une fois par mois et sois « le vrai mors à notre indifférence » (3). Cette fois l'invite frise l'impertinence et la réponse du premier moment est un non sans réplique. Irène peut lui écrire tant qu'elle veut. Il lui répondra et ce sera assez. La règle de solitude qu'il s'est imposée, la distance, la nécessité où il serait de passer par le centre même de la ville le décident au refus. Il ne peut aller jusqu'à elle; il n'ira pas.

Irène s'aperçoit vite que les raisons invoquées sont d'ordre personnel. Elle risque une définition : « L'homme est un animal capable de résolution ». Son directeur en a pris une. Qu'il en change (4)! Et elle va l'y aider.

La fille de Choumnos se découvre subitement une extrême impuissance à s'exprimer par écrit. Lui a beau lui répliquer par un compliment : « Tu ne surpasses pas seulement les femmes du temps présent d'une coudée impériale, comme on dit, par ta belle culture, mais encore ces hommes eux-mêmes qui ont atteint le sommet de l'hellénisme et du bon langage » (5). Elle se reconnaît certes de bonne grâce une certaine capacité de penser (6), mais sa formation humaniste n'a qu'y voir. C'est un don du Christ qu'elle ne saurait faire valoir sans ses conseils et ses entretiens. Au reste, si son père Nicéphore lui a procuré une forte instruction, il y a dans la grammaire quelque chose

(1) f. 236 v. Le texte porte : οὐκ εἰμι τοῦ πατρὸς ἐκείνου τοῦ θαυμαστοῦ τελεώτερος, ὅς σπειρίδας ὑφαίνων... J'avais d'abord cru que l'allusion visait le père même d'Irène, Nicéphore le rhéteur. Mais un autre passage (f. 247^v) semble désigné plutôt Théolepte avant son accession à l'épiscopat.

(2) f. 241 r.

(3) f. 237 v.

(4) f. 244 v.

(5) f. 240 v : τὸ μὲν οὐ σοὶ μόνῃ πεπονθέναι συμβέβηκε τῇ γυναικῶν ἀπασῶν, ὅσαι νῦν εἰσι, βασιλικῶ τῷ πῆχει, ὥς φασιν, εὐπαιδείᾳ χρατούση, ἀλλὰ καὶ τῶν εἰς ἄκρον ἐληλυθότων ἑλληνισμοῦ καὶ λογικῆς εὐγλωττίας ἀνδρῶν.

(6) f. 231 r : τὴν μικρὰν δυνάμιν εἰς τὸ νοεῖν.

qu'elle n'a pu s'assimiler et qui la retient d'écrire à un maître styliste (1). Il est trop tard pour y remédier et cela entraînerait des préoccupations superflues chez une personne spirituelle, surtout chez une femme qui n'entend pas discourir mais écouter les docteurs (2).

L'homme de Dieu résiste encore par amour de la retraite. Alors la femme se réveille chez l'abbesse. Elle se fait d'abord presque tendre : C'est par amour de l'hésychia que tu nous fuis, mais c'est justement à cela que je reconnais que le trésor que je cherche est caché en toi (3). Puis elle explose :

« Je te le demande ! Pourquoi ne viens-tu pas ? Pourquoi arrêtes-tu ceux qui cheminent vers Dieu ? Ne vois-tu pas que Dieu en a ainsi disposé en se servant de ton indignité ? Voudras-tu en répondre devant Lui ? Parce que tu n'as pas gardé le commandement des saints Pères, de ce Père, avant tous autres, que fut le grand évêque ton maître, surtout parce que tu as méconnu la longue et incommensurable peine qu'il a prise pour arroser et ensemer la terre de ton âme, tu es apparu comme une chose vaine et tu es demeuré stérile ! » (4).

Ce refus de tout contact, cet isolement « où se goûtent la lumière, la douceur et la joie infinie du Christ » est l'idéal du moine, mais peu se l'imposent. Elle respecte, en l'admirant son saint propos. Cependant, elle ose le lui dire, elle qui depuis qu'elle est au Christ a déposé toute crainte, l'entretien est ce qui lui est le plus profitable ; elle s'y sent comme enveloppée et fortifiée ; elle y a donc droit. Or il n'y a pas de loi contre le droit !

De l'autre côté de la ville, le moine gémit doucement et cède. Le reclus, éclairé d'en-haut, a reconsidéré sa position. Il s'était juré, pour être tout à Dieu, de rester, sa vie durant, dans sa cellule, en un total effacement, en dépit du renom de science qui avait été le sien dans le monde. Et voici que, mus par une illumination soudaine, ses pen- sers prennent un autre cours :

« Puisque, à cause d'une certaine impuissance actuelle, il ne me serait peut-être pas avantageux de me replier toujours en moi-même et en Dieu dans la crainte de quitter ma cellule et de converser avec le prochain, j'ai pensé qu'il fallait commercer avec autrui comme cela se présenterait, mais

(1) *Ibid.*

(2) f. 239 v.

(3) f. 238 v.

(4) f. 239 r.

que, s'il arrivait que personne ne vint à moi, je n'en ferai rien. Je m'y condamne maintenant à cause du commandement de mon Sauveur à moi manifesté » (1).

Le principe était bon et se trouvait d'une application immédiate. Puisque la princesse sollicitait ses entretiens, sa conscience pacifiée pouvait y consentir. Il irait donc. Mais combien de fois? Cette question ouvrit une nouvelle et amusante querelle. Il avait déjà exprimé l'intention de ne consentir qu'une visite annuelle. Ce propos n'avait sans doute pas été jugé digne d'être relevé. Il se montre soudain plus généreux :

« Pour prendre soin de toi, j'irai jusqu'à ta cellule, mais pas plus de trois ou quatre fois l'an. Plus je ne puis! C'est dit en conscience! » (2).

C'est trop vite dit, d'autant que dans le même temps il admet la possibilité d'une plus grande fréquence. Son désir à elle serait qu'on se rencontrât tous les mois. A la réflexion toutefois, elle estime que l'on se verrait encore avec fruit tous les deux mois.

« Je pense que le but serait atteint à raison d'une entrevue par mois. Mais admettons six fois l'an! Je pourrai ainsi garder le fil de mon propos et de mon bien tantôt par l'écriture tantôt par l'annonce des lèvres. Fais donc au Christ le cadeau d'ajouter deux à quatre. S'il s'ensuit pour toi une perte de six jours par an, ta vie durant, sache que c'est pour le plus grand bien des âmes que je gouverne » (3).

Cette haute considération n'émeut pas l'ascète, à qui tout moment passé hors de sa cellule pèse comme une faute, car ce qu'Irène demande est de tout point une exception. Qu'elle est loin de ces saintes femmes qui, enfermées par leur directeur dans des cavernes ou d'étroits réduits, ne les revirent plus ici-bas ou ne jouirent de leur entretien qu'une fois dans la vie ou de loin en loin. Il n'est pas jusqu'à leur maître commun, auquel elle en appelle, dont la présence lui manqua souvent. Théolepte, retenu à Philadelphie par sa charge épiscopale, ne passait-il pas un an, deux ans et plus encore sans la revoir? Et il la dirigeait! Aurait-il tort, lui, d'imiter ce saint homme qui, avant d'accéder, dans sa trente-troisième année (4) à la dignité épiscopale, vécut huit ans, dans le désert loin de tout? Son impression est qu'elle

(1) f. 244 r.

(2) *Ibid.* : Πλέον δὲ τούτου ἀδυνάτως ἔχω· ἐπὶ χαρᾶς λέγω τῆς συνειδήσεως.

(3) f. 245 v, 246 r.

(4) f. 246 v, 247 r : Ὁ δεσπότης μου ὁ ἀρχιερεὺς ἀπὸ ὀγδοῶν ἑταρ ἐξελθὼν τοῦ κόσμου ἐν τῷ τριακώστῳ τρίτῳ ἔτει τῆς ἡλικίας αὐτοῦ ἡ τῶν ἐξ αὐτοῦ ὀφελουμένων βοήθεια μᾶλλον ἐφώτισεν αὐτόν.

se préoccupe plus de son salut à elle que de son âme à lui. Et néanmoins, une fois de plus, il cède :

« Pour ne pas te chagriner davantage, toi qui te trompes sur ma simplicité, ta demande sera exaucée et le nombre réclamé accordé. Dieu nous aide! » (1).

A cette annonce, Irène triomphe sous l'algarade. Nous n'avons plus sa réponse, mais sa réaction se devine. Le saint homme a mal choisi ses exemples. Leur maître Théolepte, tout enfoui qu'il fut dans sa retraite nicéenne, restait un directeur très couru au point de passer pour le confident de la cité entière. Cela le père de la princesse l'avait solennellement dit (2) dans son panégyrique! Quant aux saintes femmes, elles ne restèrent pas toutes murées dans leur retraite. A preuve les dames de son rang, ces princesses qui, comme elle, avaient fondé des couvents, n'avaient-elles pas bénéficié du commerce et des entretiens des directeurs de leur choix? A quoi le moine ne fait qu'une réponse lassée : Ces choses-là ne sont ni bonnes, ni indiquées, ni faciles pour tous. On se verra donc six fois l'an et elle pourra écrire à volonté. En cédant, il lui vient un dernier scrupule :

« T'imagines-tu que ceux qui sont arrivés à un âge avancé dans la pratique de nombreuses vertus ne s'en trouveraient pas peiné et n'en ressentiraient pas de l'envie? Ils sont hommes eux aussi, même après être parvenus à un très haut degré de vertu. Et que dirai-je des autres femmes auxquelles je n'ai jamais communiqué de pensée intérieure, bien qu'elles l'aient beaucoup demandé? Ne vont-elles pas me croire, en me voyant aller souvent te trouver, esclave du cou, du ventre ou de la gloire humaine? Je ne parle pas des autres amis et évêques, voire du patriarche lui-même, qui me demandent de ne me donner que peu et pour peu de temps » (3).

Son souci majeur, dans l'impasse à laquelle l'ont acculé les exigences de la princesse, est à la fois de ne pas scandaliser et de lui enlever à elle le prétexte de dire qu'il reste inutilement à demeure chez lui. Certes il admet que les limites imposées à leurs entrevues

(1) f. 248 r.

(2) Cf. J.-Fr. BOISSONADE, *Anecdota graeca*, III, Paris 1833, p. 209-213. D'après ce passage de l'oraison funèbre de Choumnos, Théolepte, à sa sortie de prison, libre d'aller où il désirait, choisit de revenir dans sa ville natale, Nicée, où les importunités de sa jeune femme ne l'empêchèrent pas de vivre en solitaire. Ses concitoyens, frappés d'un si grand héroïsme, le prirent comme directeur de conscience, bien qu'il ne fût même pas clerc (*ibid.*, p. 212, 213)!

(3) f. 249 v.

n'ont rien d'inflexible, mais il revendique le privilège de les assouplir et ne lui reconnaît qu'un droit, celui d'obéir :

« Voilà ce que j'ai à répondre à tes objections qui sentent non la soumission mais la rhétorique. Mieux vaut croire que je sais ce qui te convient le mieux et l'accepter comme venant de Dieu dans un sentiment d'absolue obéissance » (1).

Ce coup droit ferait croire que le directeur s'est enfin ressaisi et qu'il va imposer ses volontés. Il décide en effet sans tarder que ses entretiens avec l'abbesse auront un témoin, le bon et saint Père Ménas. Irène avait manœuvré de manière que les premières réunions se passassent sans ce dernier et le directeur en avait marqué de la peine à un confident.

Puis il avait mandé timidement à sa dirigée :

« J'avais ainsi cru qu'il méritait de ma part quelque marque d'honneur, et qu'il devait m'accompagner partout par les lois de l'amitié... C'est comme un autre moi-même qui me suit partout et assiste à mes entretiens spirituels. Avant que tu ne m'aides, il m'a donné tout ce qu'il possédait. Il n'était donc pas indigne d'entendre notre conversation et sa présence n'a pu te porter aucun tort » (2).

Mais il n'insiste pas et décide que la présence de Ménas n'est nullement nécessaire. L'unité de direction, puisque direction il y a, doit être sauvegardée, la pénitente risquant — il la connaît bien mal! — de se diviser entre l'un et l'autre. Il veut être et sera son seul guide. Les entrevues consenties seront honorées, mais, dans l'intervalle, on ne le verra qu'en cas de nécessité. C'est en vain surtout que d'autres moniales solliciteront ses conseils. Celles qui se seront le plus dépensées pour lui ne feront pas davantage fléchir sa réserve :

« Pour ce qui est de la vertueuse Rhalaina, je lui dois beaucoup en raison de la peine qu'elle a prise pour moi. Néanmoins je ne crois pas devoir la payer de cette monnaie, mais seulement de mes prières et actions de grâces. Je ne paraîtrai donc pas et tu le feras comprendre à la pieuse sagesse de la Rhalaina qui acceptera sans se chagriner mon refus de la voir » (3).

Les nièces de l'abbesse n'obtiennent pas non plus toute l'audience qu'elles voudraient. Il est vrai qu'elles se montrent gourmandes de ses propos :

(1) f. 249 v, 250 r.

(2) f. 250 v.

(3) f. 253 r.

« Pour tes nièces, j'en ai un sentiment pressant : aucune nécessité que j'aille les voir. Je les ai en effet vues hier et avant-hier. S'il y avait quelque nécessité!... Mais tu ne m'as rien écrit de tel!... J'envoie à ma place Niphon. Accepte la chose! » (1).

Cette ultime exigence ne pouvait coûter à Irène qui depuis le début de leurs rapports n'avait pas une seule fois manqué de marquer des points. Non seulement son surhomme acceptait de la prendre en charge, mais le nombre et le mode de leurs entrevues, la fréquence de leurs échanges épistolaires, complément indispensable de la direction orale, étaient en définitive laissés à son choix à elle. Les arrangements avaient donc été pris à son avantage presque exclusif, le moins y gagnant seulement de voir ces dames veiller avec une attention quasi scrupuleuse sur son temporel. Il ne manquera de rien absolument et sera du coup plus libre de se consacrer à ses tâches spirituelles, au soin de leurs âmes. Il nous reste à voir comment l'excellent homme s'y prit.

4. — LA DIRECTION

La correspondance que nous feuilletons nous a permis de retracer les diverses phases d'une négociation difficile dont le dénouement permet de faire d'abord une série de constatations importantes :

a) Il n'est à aucun moment question que l'abbesse ou les moniales aillent trouver leur père spirituel en son propre couvent. Celui-ci qui objectera la distance ou son état de santé ne s'entend rien proposer de pareil. La clôture était-elle, comme ailleurs, de stricte rigueur? Ces nouveaux documents le laissent supposer, mais au début de la fondation il en avait été autrement (2). Depuis, des abus avaient pu s'introduire nécessitant une réforme. Quoi qu'il en soit, il paraît clairement ici que les religieuses ne sortent pas. Mais il est non moins certain que l'abbesse restait libre de ses démarches. Et elle le fait constater à son directeur, qui la félicite de rester dans sa cellule :

« Que je ne sorte pas de mon couvent, c'est une autre question. J'ai de la parenté à la cour et tu sais combien de nécessités devraient m'en faire sortir bon gré mal gré pour des mariages princiers, des deuils et des unions impériales. Mais j'aurais pour cela besoin d'hommes et de chevaux en assez grand

(1) f. 233 v.

(2) Cf. EO, XXIX, 1930, p. 54. Nous avons également vu une autre princesse, nommée elle aussi en religion Eulogie, sortir à sa guise pour aller trouver un directeur qui n'était pas précisément à sa portée. Voir ce que j'en dis dans cette revue VIII, 1950, p. 76, 77.

nombre. Tu me vois passant ma vie à gouverner une maison princière? Aussi à cause même de ces inconvénients, j'ai rompu et évite toute occasion » (1).

Elle les subit néanmoins et obtient la permission — l'a-t-elle sollicitée? — d'aller à l'enterrement d'une de ses tantes (2). Elle manifeste même à ses proches un attachement que son directeur trouve préjudiciable à son avancement spirituel. Les pleurs qu'elle verse trop aisément aux services funèbres des siens lui paraissent déplacés dans une âme qui repose en Dieu. Ses liens avec le monde restent malgré tout réels. Elle l'appelle même quelque peu chez elle à l'occasion de ces réunions solennelles (3), dont on ne sait trop que penser, mais qui pourraient bien être une mode de ces couvents régentés par des supérieures de maisons illustres, où l'on invitait et où on s'assemblait en diverses occasions. Une fois, le directeur sollicité de venir se doute que la princesse veut honorer la mémoire de son père Nicéphore. Et de décliner cavalièrement son offre :

« Si c'est pour commémorer ton défunt père que tu m'invites, j'en célébrerai mieux la mémoire en restant chez moi » (4).

D'autre part une clientèle toujours renouvelable venait spontanément pour quémander une faveur, solliciter un appui ou simplement pour lui faire la révérence. Ainsi le monde qu'elle voulait fuir se déversait toujours quelque peu à ses pieds et autour d'elle. Certes l'enivrement des premières années de cloître était loin derrière elle et son nouveau mentor n'aurait pu lui écrire ces lignes qu'elle avait alors reçues du métropolite Théolepte :

« Tes pas foulent encore le printemps de la prospérité; tu manges le pain de la consolation que te donnent tes parents, tes frères, tes proches, tes amis et tu respires avec délice le parfum des louanges que te prodiguent tes familiers » (5).

(1) f. 246 r, v.

(2) Ici encore il peut s'agir d'une parente, sœur de ses père ou mère, ou d'une tante par alliance, d'une Paléologine. Dans l'un ou l'autre cas, il est présentement impossible d'identifier la personne en question, qui dut mourir vers 1335. Mais cet indice ne saurait être négligeable.

(3) f. 253 r. Son directeur vient de rappeler un propos de saint Basile par lequel il veut affirmer sa volonté de ne pas se produire. Et de demander : *τί οὖν κοινόν τοιαύτη γνώμη καὶ τοῖς λαμπροῖς συλλόγοις;*

(4) *Ibid.* : *Εἰ δὲ διὰ τὴν τοῦ μακαρίτου σου πατρὸς τοῦτο κλεῦσις μνήμην, παρ' ἑμαυτῷ βέλτιον ἐγὼ τελέσω τὴν τούτου μνήμην.*

(5) Cod. Vatic. Ottob. 405 f. 235^r.

Dans l'austère décor où sa jeunesse achevait alors de se faner, il avait toujours dans l'air assez d'encens et autour d'elle trop de clients et d'intérêts pour que la tâche de son directeur ne s'en trouvât pas compliquée. Mais c'était son lot. Aussi, si elle garde la résidence et ne se porte au dehors que dans une extrême nécessité, elle s'ouvre franchement à tout ce qui vient vers elle, aux joies et aux peines de sa famille, aux soucis d'une lourde administration, aux sollicitations de sa clientèle et déclare net que cet envahissement ne saurait l'empêcher d'être à Dieu et de lui conduire ses sœurs (1).

b) Les règles monastiques ont toujours réglementé sévèrement le nombre et les occupations des moines appelés à remplir un office spirituel dans les couvents de femmes. Il en dut être de même ici. Le seul assouplissement notable est dans le fait que le directeur attitré pouvait se faire suppléer. Loin de pratiquer un monopole que ces dames eussent sans doute été trop heureuses de lui voir se réserver, ce dernier n'hésita pas à se faire remplacer auprès de la communauté entière ou de quelque religieuse en vue. Ainsi c'est tantôt Niphon qui a charge de traiter les propres nièces d'Eulogie, lesquelles n'appelaient cependant que lui; tantôt Aaron qui reçoit mandat de s'occuper de la Rhalaina, sa providence à lui; tantôt Ménas, l'alter ego, qui a la mission plus secrète et plus délicate des commissions verbales à toute la communauté ou à la supérieure. C'est donc toute une petite équipe qui coordonne ses efforts pour parer à l'action défaillante ou réticente de son chef, le directeur qu'Irène-Eulogie entendait se réserver pour elle (2).

On voit ainsi que les religieuses elles-mêmes avaient des contacts personnels avec maints conseillers de choix et que si la catéchèse passait obligatoirement par les lèvres de l'abbesse, le service de la direction incombait occasionnellement à des moines qui n'étaient pas nécessairement prêtres. L'unité de direction était toutefois sauvegardée en ce sens que les directeurs adjoints étaient désignés par l'unique responsable et agréés de la princesse.

c) Les entretiens peuvent, au gré du directeur, se faire devant témoin. Notre moine n'estime pas qu'il y ait là un obstacle à une plus grande ouverture de la part de la moniale. Il craint seulement que ce

(1) f. 246 v : ἐγὼ γὰρ διὰ τὴν τῶν ἄλλων ὠφέλειαν κάθημαι ὥδε δεδουλωμένη καὶ οὐκ ἔκρινα παντελῶς τῆς ὕλης καὶ τῶν ἄλλων ἐμπόδιον τῆς πνευματικῆς ἐργασίας.

(2) Les moines précités servent toutefois de messagers entre les deux partenaires; voire ils sont même amenés à formuler des jugements où ils font à l'occasion montre de qualités remarquables. C'est donc qu'ils ont aussi charge d'apprécier et de juger, et deviennent dans une certaine mesure des agents actifs de la direction.

colloque à trois ne porte la clientèle à se partager entre ses deux juges. Il y remédie en écartant momentanément le confident de surcroît. Les deux parties n'étaient pas néanmoins toujours d'accord sur ce point et il arrivait à Irène de formuler de graves objections. Son directeur n'insistait pas et les choses s'arrangeaient. Ces présences surnuméraires ne devaient au reste pas autrement gêner les ouvertures de conscience, ceux qui les recevaient en même temps que leur maître étant appelés, nous l'avons vu, à remplir parfois le même office. Ils se tenaient ainsi au courant et pouvaient ensuite agir avec plus d'efficacité.

Au moment où elle se choisissait un nouveau directeur, Irène eût pu fêter ses nocés d'argent de vie religieuse. Il y avait dix ans qu'elle gouvernait seule ses affaires de conscience. A bout de souffle, elle avait le sentiment de marcher vers l'abîme sous la poussée du Malin. Du moins le soutient-elle :

« Du jour où j'ai été privée de la soumission spirituelle à l'évêque, je me suis trouvée comme captive et prisonnière, en plein naufrage. Mais maintenant que Dieu a conduit mon âme vers ta certitude, je me suis reprise à respirer, j'ai trouvé la paix et me suis remise. Ne me laisse pas sombrer à nouveau » (1).

Ses dispositions sont d'autre part exemplaires. Sa nature volcanique a besoin d'un frein, celui de l'obéissance. Il est étonnant qu'elle ait pu se gouverner seule, de longues années durant, car Théolepte de Philadelphie lui avait trouvé un grand défaut, celui des faibles, la pusillanimité. Le prélat n'avait pas hésité non plus à censurer un travers plus grave, la petitesse d'esprit qui créait de la tension dans la communauté, faisait perdre des vocations, provoquait des résistances et la jetait, au bout du compte, dans le remords, le découragement ou la suffisance de soi (2). Or elle n'a manifestement pas changé. Son nouveau directeur devait lui mander à son tour :

« Et puis il y a ces propos que tu tiens contre Marthe. Si cela était dit sans passion dans le but de corriger et de redresser, loin qu'il y eût là une faute, c'eût été presque une bonne action. Mais voilà ! La colère y est qui aigüise ces propos et les jette hors des frontières du bien. Avant de corriger les autres, il faudrait se soucier des emportements de l'âme » (3).

(1) f. 245 v.

(2) Vatic. Ottob. gr. 405 f. 235, 240, etc.

(3) f. 252 v.

Face aux hommes elle a déposé toute crainte depuis qu'elle est au Christ. Elle nous le dit et on l'en croirait assez en la voyant tenir tête au patriarche en personne :

« Il faudrait, ce me semble, adoucir le patriarche en ce qui te concerne car il est mal disposé à ton égard. Il faudrait lui montrer quelque humilité et lui tenir des propos de soumission, de façon que cela ne te cause pas de dommage. Charges-en pour commencer Dexios qui dextrement dispose le pontife. Rappelle-le et mets-lui l'affaire en mains. C'est un ami à toi j'en ai la certitude » (1).

Le moine ajoutait pertinemment que rien ne sert de prêcher l'humilité quand on en fait fi soi-même, quand surtout l'on refuse au père de tous les fidèles la déférence qu'il attend de tous. Non, les années n'ont en rien adouci son caractère. L'abbesse, altière et dure, a pourtant une haute et noble idée de sa mission. Écoutons-la :

« Je reste ici esclave des intérêts d'autrui et ne juge pas du tout que le matériel et autres affaires soient un obstacle au travail spirituel. Ma conscience m'en est témoin; je ne m'accroche pas à la place par motif de gloire, pour pouvoir commander ou entretenir mes proches, mais uniquement pour aider, dans la mesure de mes forces, les moniales dans l'œuvre de leur salut » (2).

Et cette énergique mène tambour battant son monde sur le chemin de la sainteté. Les natures mortes la font frémir et elle dit au moine qui, par amour d'une solitude plus totale, refuse de la guider, toute son horreur de cette perfection tranquille où s'installe selon elle l'égoïsme de certains saints. Après lui avoir crié : « Tu m'as manqué, mais j'ai trouvé la paix », elle se fait non sans une douce ironie théologique :

« La charité, la lumière, la douceur et la joie infinie du Christ restent en toi. Que la paix intellectuelle des deux parties passives de l'âme demeurent soumises à la raison; que les quatre sens de cette même âme obéissent à l'esprit et que l'esprit, lui, soit sous l'empire du Christ. Qu'il soit sans action, non sans passion, et sans énergie et qu'il soit conduit par la grâce du Christ et sa lumière. Et qu'ainsi la paix qui surpasse tout entendement garde ton cœur. C'est là le comble de mes désirs et la consommation de toute *theoria*

(1) f. 251 v. Le patriarche avec lequel Irène-Eulogie entra en conflit dut être Isaïe (1323-1334) ou Jean XIV Calécas (1334-1347). La présence de Dexios parmi les membres en vue de l'officialité me ferait croire qu'il est ici question du second de ces personnages, auprès duquel le fonctionnaire lutta âprement contre le palamisme. A noter que les parties divisées dans le cas présent par une question administrative (querelle de biens monastiques) se retrouvèrent bientôt dans le même camp.

(2) f. 246 v.

Que le désir de déchoir de la contemplation (θεωρία) ne t'effleure jamais! Nous, nous restons à pleurer nos péchés qui nous séparent de Dieu » (1).

Et de conclure cette envolée par ce coup droit : Ce n'est pas son bien, mais celui des autres qu'il faut rechercher (2).

Elle se dévoue à ses religieuses, à leur intérêt matériel d'abord. Le directeur qui s'en inquiète légèrement lui dit : « S'il y a au couvent quelque chose qui doive t'attirer, ce sont les âmes » (3). C'est également son avis, mais, réaliste, elle pense que la sainteté ne fleurit bien qu'à l'abri du besoin. Elle a si royalement doté son monastère que celui-ci devait être alors, vers 1335, à son apogée. Plus de cent moniales habitaient son enclos et faisait de lui l'une des plus grosses et des plus prospères maisons religieuses de la capitale. Les règles monastiques restreignaient d'ordinaire à dessein l'effectif des couvents féminins. Irène passa outre à cette mesure de prudence et on ne saurait prétendre que son initiative fût nécessairement vouée à l'échec (4).

La gestion de ces grands biens lui donnait cependant un souci démesuré. Elle en avait dans la capitale; elle en possédait dans la plus lointaine province (5). Les uns lui venaient de son père, les autres de son mari le despote Jean (6) et il s'y ajoutait la part de son frère

(1) f. 239 r.

(2) f. 239, v. Χρή γὰρ μὴ τὰ ἑαυτοῦ ζητεῖν, ἀλλὰ τὰ τῶν ἑτέρων.

(3) f. 252 r.

(4) Une enquête serait à faire sur le nombre des religieuses admises en chaque couvent. Quelques indices me portent à croire que celui-ci a varié en fonction d'un double facteur : la préoccupation d'assurer aux âmes une direction efficace et le volume des ressources matérielles. Les très grosses fortunes ont toujours été, depuis le XI^e s. au moins, une exception dans l'empire byzantin. Nicéphore Choumnos, en faveur de qui celle-ci avait joué, légua à sa fille, près de qui il s'était retiré, de quoi faire grand et beau. Quant à savoir si l'abbesse nuisit, en surpeuplant son couvent, à l'avancement spirituel de ses religieuses, c'est un problème qui mérite examen.

(5) Ainsi, près de Zichna en Macédoine, le domaine de Tholos dont elle vend une partie et cède l'autre au couvent de Saint-Jean-Prodrome sur le mont Ménécée en 1355. Cf. A. GUILLOU, *Les Archives de Saint-Jean-Prodrome sur le Mont Ménécée*, Paris, 1955, p. 142-144.

(6) Il est cependant à observer qu'avant son mariage, le despote Jean ne semblait pas disposer d'une bien grande aisance. Si l'on en doit croire les appels du patriarche Athanase à Andronic II (Vatic. gr. 2219, f. 69 v-72 r), son train de maison était loin d'être décent. Après sa mort, ses gens se trouvèrent dans la plus extrême misère (*ibid.*, f. 76 v-77) et sa veuve elle-même est dite en butte à la pauvreté! Cette affirmation semblerait paradoxale, si elle n'avait sa justification dans le fait que les Catalans, installés en Thessalie, devaient occuper les terres patrimoniales. Le court séjour de Nicéphore Choumnos (1309-10), comme gouverneur de Thessalonique, n'aura d'autre but que de rassembler son bien après le départ des catalans. Une chose est en tout cas certaine : lorsque la princesse prit le voile, elle vendit ses biens à la grande colère de son père qui dut la boudier quelque temps et avec elle son directeur Théolepte de Philadelphie insidieusement pris à partie dans un pamphlet dirigé contre un tiers. Cf. I. SEVCENKO, *Le sens et la date du traité « Anepigraphos » de Nicéphore Choumnos*, dans le Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences Morales et Politiques, Académie Royale de Belgique, 5^e série, XXXV, 1949, p. 473-488.

Jean (1) et tout ce que les sœurs entrées en religion avaient apporté à la mense commune. C'en était trop. Son directeur eût désiré que, sauf pour les plus grandes affaires, l'abbesse se déchargeât du temporel sur une moniale particulièrement douée pour en traiter, cette Rhalaina dont il est fait un éloge senti (2). Mais Irène pouvait-elle confier à une autre ce qu'elle avait bien en main depuis un quart de siècle?

Et cependant, bien qu'elle ne s'en déclare pas gênée dans ses rapports avec Dieu, il est notoire qu'elle s'enferme par moments dans ses défauts naturels pour se relever d'un bond suivant une technique qui faisait l'admiration de son directeur, rassuré pour un temps sur son amour du bien, sa prudence et sa sagesse dans les épreuves (3). Mais il lui faut chaque fois se brusquer et trancher dans le vif. Elle s'y résigne en commentant un mot de son Sauveur, celui où il est dit que le royaume de Dieu est aux violents. Son directeur approuve en y ajoutant une condition, le dépouillement de soi :

« Je sais moi aussi que le salut est aux violents, le salut qui est le royaume des cieux et qui requiert de longues fatigues et une conduite étrangère à celle que la masse d'entre nous a l'habitude de mener. Dieu fasse que nous l'obtenions en rejetant avec le plus grand soin toute habitude humaine » (4).

Malgré la hauteur d'âme à laquelle elle s'efforce de se hisser, malgré l'assurance que lui donne son authentique et méritoire dévouement au service d'autrui, la crainte hante son âme, cette crainte contre laquelle Théolepte l'avait mise en garde inlassablement. Elle s'attarde à en analyser les causes et en définir l'objet. Comme elle n'y parvient pas à sa satisfaction, le problème est soumis au directeur qui se récuse :

Analyser la passion de la crainte et en rechercher la cause, voilà qui ne semble pas opportun pour le moment (5).

Il venait de formuler une règle d'or pour tous ceux que guette le scrupule : Le passé est sans remède; aussi doit-on le laisser de côté! Mais la vue de ses défauts, toujours les mêmes, l'opprime sans relâche. Comme naguère le prélat, le nouveau directeur lui recommande de

(1) Nicéphore Choumnos confia en effet à sa mort la gestion de son héritage à ces deux enfants Irène et Jean qui, sans cesse en campagne, s'en déchargea quelque peu sur sa sœur. Cf. EO, XXIX, 1930, p. 58 n. 2.

(2) Cod. f. 252 r.

(3) *Ibid.* f. 246.

(4) *Ibid.* f. 254 r.

(5) *Ibid.* f. 253 v.

s'abandonner sans contrainte à la miséricorde de Dieu. Mais il y ajoute aussi une pratique héritée de leur commun maître, la dévotion au nom de Jésus :

Sanctifie et illumine sans cesse ton esprit par le souvenir pur et continu de son saint nom qui purifie les pensées (1).

La technique est à deux temps. Elle comporte d'abord une démarche de la raison fixée sur le nom même du Sauveur. Il en jaillit ensuite une illumination durable de l'esprit ordonnée à l'observation de tous les commandements de Dieu. Le résultat final est la sensation de Dieu présent dans son corps : καὶ οὕτως πάντοτε σὺν αὐτῷ ὅσα ὡς δυνατόν ἐν τῷ σώματι (2), formule éminemment hésychaste pour caractériser la cohabitation en nous du Christ « qui s'unit aux hypostases humaines elles-mêmes, en se confondant avec chaque croyant par la communion de son saint corps, devient concorporel (σύσσωμος) à nous » (3).

Mais cette présence n'est perceptible qu'à celui qui parvient à faire le silence en soi et autour de soi. D'où la nécessité de restreindre les rapports extérieurs même avec son directeur :

« Sache, Eulogie la bien nommée, que plus tu me laisseras de temps pour ma vie en moi et en Dieu, plus tu verras grandir en toi la Présence divine. Et ainsi tu atteindras mieux le but désiré que si je te voyais tous les jours » (4).

Irène observa-t-elle cette consigne? Fut-elle cette pénitente soumise et discrète que son mentor eût souhaitée? On n'oserait trop l'affirmer. L'impression qui se dégage de cette correspondance porte en effet à penser que la princesse, qui se voulait un directeur, ne toléra qu'un conseiller. Ce dernier, fort de son titre, eut beau commander une obéissance aveugle. Soit inattention, soit feinte, il arrivera plus d'une fois à la dirigée de ne pas comprendre (5). Selon toute apparence, la pleine maturité, la consolidation de sa fortune et son influence gran-

(1) f. 248 r : διαχε καθεζομένη τῷ κελλίῳ σου ... καὶ τῇ καθαρᾷ ἐννοίᾳ καὶ συνεχεῖ τοῦ ἁγίου αὐτοῦ καὶ καθαρτικοῦ τῶν ἐννοούντων ὀνόματος ἀλιάζουσά σου καὶ φωτίζουσά διηλεκῶς τὴν διάνοιαν.

(2) Sur la prière à Jésus voir un exposé succinct, le plus complet, dans la préface mise par J. GOUILLARD à la *Petite Philocalie de la prière du cœur*, Paris 1953, présentée ici même avec un certain nombre d'autres textes ou études; cf. *REB*, XIII, 1955, p. 173-178.

(3) Voir tout le passage traduit par J. MEYENDORF, *Le thème du « retour en soi » dans la doctrine palamite du XIV^e siècle*, dans *Revue de l'Histoire des Religions*, CXLV, 1954, 188-206 (surtout p. 199, 200). Autre littérature récente sur le Palamisme et la controverse palamite dans A. WENGER, *loc. cit.*, p. 167-173.

(4) Cod. f. 248 v.

(5) Certain début de lettre en dit long. V. g. : Ὡς εἰκεν, οὕπω μου κατέλαβες τὸ φρονεῖν (f. 253 r).

dissante à la cour auront fini d'accuser ses défauts de nature et d'en faire une abbesse puissante, autoritaire et passionnée.

On peut se demander si la conduite des âmes devait essentiellement pâtir (1) de ce tempérament volontaire et despotique. Le cours ordinaire des choses eût peut-être tendu dangereusement ou rendu inefficaces les rapports de l'abbesse avec son second directeur. La soudaine éruption du palamisme, en leur donnant de communs soucis, les rapprocha en les arrachant d'emblée à ces jeux littéraires et à cette vie de contemplation où ils envisageaient de s'isoler. Irène va se lancer dans la lutte avec une fougue et une assurance d'autant plus grandes qu'elle aura, pour appuyer et redresser ses efforts, l'assistance d'un authentique hésychaste (2). Si dans l'action elle abandonna quelque peu la ligne de pure contemplation où sa vocation eût dû la fixer, si elle sembla même par moment rompre avec la consigne de prudence et d'humilité requise par ses directeurs, la princesse ne réussit pas moins le prodige qu'au bout d'une longue vie d'efforts tendus on la tint et on l'honorât comme une sainte, au moment même où l'hérésie triomphante, d'abord compromise par la chute des Cantacuzènes, consolidait définitivement ses propositions. Le peuple, en se pressant autour de sa tombe qu'il voudra miraculeuse (3), l'approuvera d'avoir su combattre et souffrir en pratiquant jusqu'à l'héroïsme cette vertu de force qui semblait si peu dans son caractère mais que les conseils et l'exemple de son second directeur lui auront insufflée. Ainsi la correspondance que nous venons de parcourir a beau s'interrompre dès les premiers débuts de leurs échanges spirituels, elle nous livre le secret d'une vie qui fut sans doute, à certains égards, une incontestable réussite et dont l'ébauche, telle qu'elle nous y est présentée, malgré ses ombres, ne manque pas de grandeur.

V. LAURENT.

(1) Le R. P. I. HAUSHERR, *op. cit.*, p. 285-291, condamne l'abbesse sans appel. Je crois qu'elle a droit au bénéfice des circonstances atténuantes dont la mesure est celle même de l'écart qui, en Orient, a toujours existé entre les prescriptions solennelles et le mouvement de la vie. Je plaiderai sa cause en éditant les textes mêmes de nos lettres.

(2) Si le directeur dont nous parlons fut bien le moine Ignace, on peut dire que leur action conjuguée rendit longtemps incertaine la victoire définitive du palamisme.

(3) Voir sur ce point N. GRÉGORAS, *Hist. Byz. XXXIX* 7, éd. P. G., CXLIX, 208-210. Irène-Eulogie, allait avoir soixante-dix ans quand elle mourut (*ibid.* 208 C); son décès survint donc peu après celui de Palamas, vers 1360-61. Voir aussi EO, XXIX, 1930, p. 59, 60.

UN RECUEIL ÉPISTOLAIRE BYZANTIN : LE MANUSCRIT DE PATMOS 706.

Les monuments du genre épistolaire sont exposés, par leur nature même, à la dispersion, à la destruction et à l'oubli. Des auteurs ont pris soin de faire une édition de leurs lettres, tel Michel Gabras dans le *Marcianus* 446, Nikon de la Montagne Noire dans le *Sinaiticus* 436 (441); la correspondance du professeur d'Université contenue dans le *Lond. Addit.* 36749 est dans le même cas, comme celle de Grégoras, de Cydonès, et quelques autres dont la conservation s'explique par un soin d'auteur. Ou bien la position officielle des personnages a favorisé la conservation de leurs lettres, ainsi qu'il est permis de le supposer pour les patriarches, Photius, Nicolas, Grégoire de Chypre, Athanase I^{er} par exemple. Bien que les épistoliers byzantins donnent souvent l'impression d'écrire pour un public autant que pour leur correspondant, on ne voit pas qu'ils aient eu en règle générale le souci d'éditer leurs lettres en un *corpus*. Aussi ce genre de manuscrits est relativement rare et l'on rencontre plutôt des recueils avec un choix d'auteurs variés; les *Baroccianus* 131, *Vindob. phil.* 321 sont de bons modèles de recueils byzantins. Le *Patm.* 706 est de ce genre, avec un choix un peu plus large remontant jusqu'aux classiques.

Le manuscrit de Patmos est loin d'être une découverte récente. Jean Sakkélion l'a vaguement décrit dans son catalogue et en a publié des fragments un peu au hasard, lettres de Théodore, de Philètos Synadénos le « gnostique », de Romain Lécapène, collation des lettres de Photius : les références seront indiquées à mesure. Manuel Gédéon en a aussi publié un fragment, mais sans avoir connu le manuscrit. Des savants l'ont utilisé, J. Bidez pour les lettres de l'empereur Julien, Pasquali pour celles de Grégoire de Nysse. S. G. Mercati s'y est intéressé, mais d'un amour plus platonique, bien qu'il l'ait photographié. Paul Maas en reconnaissait l'importance, en 1912; puis il en a tiré la matière d'un article sur Alexandre de Nicée (1). En fin de compte, la

(1) Paul MAAS, *Zu den Beziehungen zwischen Kirchenvätern und Sophisten* : Sitzungsbe-

majeure partie du texte est inconnue et inédite; même les noms de Syméon magistros et logothète, de Nicéphore Ouranos, de Théodore Daphnopatès n'ont point réussi à aiguïser la curiosité. Mais quels sont ceux qui lisent les catalogues de manuscrits au lieu de s'en tenir aux bibliographies en série?

La situation du volume, son état présent expliquent d'ailleurs et justifient un dédain bien involontaire. Si, d'après les conceptions byzantines, une jeune fille était d'autant plus réputée et recherchée en mariage que « le soleil ne l'avait pas vue » (1), les conservateurs actuels de manuscrits devraient se garder d'appliquer le même principe à leurs trésors, qui seront d'autant plus appréciés qu'ils seront plus connus. Je doute que le fondateur de la bibliothèque de Patmos, saint Christodule, eût découragé les chercheurs ou même éprouvé une défiance particulière pour les photographes. Enfin, profitant d'une grâce qui ne se renouvelle pas à chaque visite, M. l'abbé Richard a pu, en 1953, réussir d'excellentes photographies de notre manuscrit pour l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes.

On me dispensera de la minutieuse description d'un volume que je n'ai jamais vu. D'après les notes du photographe, il mesure 290 × 205 mm; les cahiers sont de douze folios; le papier n'a pas de pontuseaux et les vergeures sont verticales, au nombre de 20 en moyenne pour 4 cm. Sakkélion le date du ^{xii}^e siècle, Bidez du ^{xii}^e-^{xiii}^e, Paul Maas du ^{xiii}^e, mais la question du papier le retient et lui interdit de songer à une date trop éloignée de 1201, où fut rédigé le premier inventaire de la bibliothèque par l'higoumène Arsène. Le premier fonds de la bibliothèque fut en effet constitué par l'héritage de Christodule (2). Fuyant devant l'invasion turque, celui-ci quitta le Latros en 1079 et aboutit à Patmos; il emportait ses manuscrits qui parvinrent, eux, à Constantinople. Après l'installation à Patmos, il obtint qu'on lui en remit le quart. Or l'inventaire de 1201 comprend 61 bombycins. Actuellement sur les 429 mss. en papier, 6 seulement semblent antérieurs au ^{xiii}^e s. et 3 peuvent être identifiés avec des volumes de 1201, parmi lesquels le 706 : ἄλλο [βιβλίον] ἔχον ἐπιστολὰς τοῦ Πηλουσιώτου, τοῦ Νύσσης καὶ ἐτέρων. Voilà pourquoi le manuscrit est au moins du ^{xiii}^e siècle. Puisqu'il est unique, la date

richte d. Akad. der Wiss., Berlin, 1912, pp. 988-999, 1112-1120. Du même, *Alexandros von Nikaia* : Byz. N. Jahrb. 3 (1922), pp. 334-336.

(1) PHÉDON KOUKOULÈS, *Vie et Civilisation byzantines*, t. II, 2, Athènes, 1948, p. 167.

(2) CH. DIEHL, *Le trésor et la bibliothèque de Patmos au commencement du XIII^e siècle*. Byz. Zeit. I, 1892, pp. 488-525; édition et étude de l'inventaire d'Arsène, mention de Patmos 706, p. 523.

précise importe peu; mais ce qui n'est pas indifférent (1), c'est que le tiers des manuscrits de Patmos en 1201 étaient en papier et que certains sont qualifiés dans l'inventaire de παλαιότατον. Autre fait à considérer, ces manuscrits proviennent du Latros; or parmi les lettres nous trouvons celles de Jean du Latros, un des compagnons de saint Paul, le plus célèbre des bâtisseurs de monastères en cette région au x^e siècle. Nous concluons sans grand risque d'erreur que cette collection épistolaire s'est formée dans un de ces couvents où se réfugiaient volontiers les plus grands noms de la magistrature, de l'aristocratie et des lettres, avec leurs souvenirs et les documents de leur vie passée.

Pour ces raisons, je pense que le manuscrit peut être antérieur à 1079. L'écriture ne fait aucune difficulté, bien qu'on trouve très peu de modèles de même genre. Ce fait s'explique en grande partie parce que la grande majorité des manuscrits datés sont écrits sur parchemin. Les volumes en papier sont bien plus exposés à périr : ainsi à Patmos, sur 61 manuscrits, 3 seulement se sont conservés depuis 1201. Ensuite on n'écrit pas de la même façon sur du papier et sur du parchemin. On peut facilement vérifier cette habitude en comparant le *Patm.* 706 au manuscrit de Laura Ω 126, qui est d'un type assez rapproché; un fragment de Laura se trouve dans le *Paris. Suppl. gr.* 681, f. 59-64. C'est une écriture lâche, aux lettres bien espacées, comme si le copiste craignait, en appuyant la plume ou en serrant les traits, de faire des taches. Mais la forme des lettres, des esprits et des capitales est bien de l'époque.

Il n'a été possible d'inventorier le contenu du *Patm.* 706 qu'après l'achèvement de la copie, car les cahiers ne sont pas signés et, à partir du folio 218, les pages sont mêlées comme un jeu de cartes avant une partie sérieuse. C'est ce qui avait empêché P. Maas en 1912 de poursuivre et d'achever sa description. Les photographies sont plus maniables que des feuilles en lambeaux. Le visiteur avait établi la succession des folios 140-166 qui l'intéressaient et c'est lui, je pense, qui a numéroté ces folios, en bas, de 1 à 28. Le seul fil conducteur était pour moi le numéro des titres, qui ne correspondent pas exactement à ceux du catalogue de Sakkelion. M. Dain a écrit quelque part qu'il faut parfois recourir en paléographie aux méthodes préconisées par le roman policier. J'ai appliqué aussi le conseil de cet excellent maître en essayant

(1) JEAN IRIGOIN, *Les premiers manuscrits grecs écrits sur papier et le problème bombycin*, Scriptorium, 4, pp. 194-204.

ici de faire coïncider les trous de ver et les taches d'humidité qui permettent en effet de retrouver la place des folios déplacés. Enfin, d'après les notes de M. l'abbé Richard, nous savons que les cahiers suivants sont de douze folios : 9-20, 21-32, 34-45, 46-57, 82-93, 94-105, 271-282, 283-294, 301-310 (10 f.). A l'aide de ces éléments, l'ordre des cahiers peut être rétabli. La foliotation est celle du photographe, Sakkélion s'étant contenté d'inscrire 366 sur le dernier folio ; c'est au moins une preuve que le manuscrit est resté intact depuis 1880 (1).

Au début : 1-8 + 33 + 259 *verso-recto* ; ces deux folios détachés des lettres d'Isidore de Péluse ne peuvent trouver place qu'au début.

Du folio 9 à 129, rien à signaler ; cahiers de 12 folios réguliers : 9-20, 21-32, 34-45, 46-57, 58-69, 70-81, 82-93, 94-105, 106-107, 118-129.

A partir d'ici suivons folio par folio la composition des cahiers.

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
118	119	120	121	122	123	124	125	126	127	128	[—]
129	130	131	132	133	134	135	136	137	138	139	140
141	142	143	144	145	146	147	148	149	150	151	152
153	156	157	158	159	160	161	162	163	164	165	154
155	166	167	168	169	170	171	172	173	174	175	[—]
176	177	178	179	180	181	182	183	184	185	186	187
188	189	190	191	192	193	194	195	196	197	198	200
199	201	202	203	204	205	206	207	208	209	210	236
211	212	213	214	215	216	217	218	219	220	221	222
223	224	225	226	227	228	229	230	231	232	233	359
311	331	332	333	334	335	336	337	338	339	340	314
234	235	261	257	252	253	254	255	256	298	299	300
[—]	258	301	302	303	304	305	306	307	308	309	310
271	272	273	274	275	276	277	278	279	280	281	282
[1 cahier?]]
283	284	285	286	287	288	289	290	291	292	293	294
295	296	297	341	342	343	344	345	346	347	348	349
350	351	352	353	356	360	361	362	363	364	365	357
354	355	358	237	238	239	240	241	242	243	244	245
246	247	248	249	250	251	262	263	264	265	266	267
268	269	[—]	270	313	315	316	317	318	319	320	321
322	323	324	325	326	327	328	329	330	...	312	...
											366

(1) Il reste quelques lacunes. Sont-elles irrémédiables? Il y a peut-être dans les tiroirs ou un fond d'armoire de la bibliothèque des reliques égarées.

Ainsi quatre cahiers seulement sont intacts; les lacunes se trouvent après le folio 128, dans les lettres de Théodoret; après le folio 175, dans les lettres de Syméon; après le folio 258, dans les lettres de Jean du Latros; après le folio 269, dans les lettres de Théodore Daphnopatès; après le folio 282, dans les lettres de Philéto Synadénos: à la fin, les folios 312 et 366 sont détachés du cahier et du contexte. D'après les notes de M. l'abbé Richard, 301-310 forment un cahier de 10 folios. Si le cahier était régulier, il faudrait supposer détachés les folios extrêmes, mais entre 310 et 271 le texte ne semble pas être coupé, tandis qu'un vide existe entre 300 et 258. Je suppose donc que le cahier était formé de 2 folios intercalaires + 10 et que le premier des deux s'est perdu. Il est possible également que le vide entre 282 et 283 s'explique de la même façon, car deux folios s'égarent plus facilement qu'un cahier complet. Comme le nombre des lettres de Philéto n'est pas marqué, toutes les suppositions sont permises.

Voici donc l'ordre des auteurs d'après la numération des titres. 1. Isidore de Péluse; je n'ai vu que le colophon : τέλος τῶν φι' ἐπιστολῶν Ἰσιδώρου τοῦ Πηλουσιώτου. 2. Alexandre de Nicée. 3. Théodoret de Cyr. 4. Grégoire de Nysse. 5. Théodore, patrice et sacellaire. 6. Syméon, magistros et logothète du drome. 7. Léon de Synades. 8. Divers. 9. Julien l'Apostat. 10. Autres divers. 11. Jean, moine du mont Latros. 12. Nicéphore Ouranos, magistros d'Antioche. 13. Procope de Gaza, sophiste. 14. Le « gnostique » Philéto Synadénos. 15. Théodore Daphnopatès, patrice (et éparque).

En attendant une édition (1), il ne sera pas inutile de donner une analyse des correspondances inédites ou peu connues. Je me bornerai aux incipits, aux destinataires et à quelques notes; puis je relèverai dans un index les noms de personnes, de dignitaires et de lieux mentionnés.

I. ALEXANDRE DE NICÉE

f. 90 v. β' Ἀλεξάνδρου τοῦ γεγονότος μητροπολίτου Νικαίας, αἰ μετὰ τὴν ἀναχώρησιν τοῦ φυλάττοντος αὐτὸν γραφεῖσαι ἐπιστολαὶ ἀπὸ Μονοβάτων.

(1) J'ai bien l'intention d'éditer ces lettres byzantines. Si, malgré cela, quelqu'un entreprenait de les publier, j'aimerais en être averti *avant* et non *après* la publication, par le voix de la presse. M. Laourdas a publié ainsi une lettre de Photius (Ἑλληνικά, 13, 1954, 263-265) sans prévenir, alors que, l'ayant découverte, je lui avais déclaré que je m'en occupais. Ces malentendus sont regrettables.

- f. 90 v. 1. Εἰ δυνατόν ἦν δάκρυσιν, à Léon, métropolitte de Sardes.
- f. 93 v. 2. Ὅσα ἐν τῇ ὁδῷ, à Jean, patrice, mystique et économe.
- f. 95 3. Ἡ μὲν στενὴ καὶ τεθλιμμένη, à Philarète, métr. d'Euchaïtes et syncelle.
- f. 96 4. Τῶν δεσποτικῶν καὶ τελευταίων, à Ignace, métropolitte de Nicomédie.
- f. 97 5. Εἰ δυνατόν ἦν δ καὶ, à Grégoire, métropolitte de Thessalonique.
- f. 99 v. 6. Εἰ βούλομαι γράφειν, à Nicéphore, métropolitte de Philippes.
- f. 102 7. Ἐπεὶ μὲν ὁ μακαριώτατος, à Procope, métropolitte de Chônes.
- f. 102 v. 8. Ἦν ἄρα καὶ τοῦτο, à Grégoire d'Ancyre, malade.
- f. 103 9. Οὐ δίκαια ποιεῖτε, à Théophylacte, patriarche, et Romain Saronitès.
- f. 103 v. 10. Ἀδελφοὶ ποτε καὶ ποιμένες, envoyée de Monobata aux métropolittes partis pour Nicée. Se trouvaient là Basile, protothron, Anastase d'Héraclée, Théodore de Cyzique, Démétrius de Sébaste, Théodore, logothète, Jean ὁ πολὺς, Théophylacte Calcatanès, archonte (?) de Nicée, Pierre Androsulitès.
- f. 105 11. Ἐχοὶ τὰ σὰ λόγον, à Basile, protothron de Césarée de Cappadoce.
- f. 106 12. Ἐπέγνωμεν καὶ τὴν φιλίαν, à Eusèbe, métropolitte de Pessinous.
- f. 106 v. 13. Ἐπῆλθε τῇ ὑμῶν μακαριότητι, à Eustathe, métropolitte de Sidé.
- f. 107 v. 14. Ἐμοὶ μετὰ τῆς ἄνωθεν ῥοπῆς, au même.
- f. 110 15. Οὐ καινὸν τὸ τοὺς φιλεῖν, à Nicolas, métropolitte de Cotyaeion.
- f. 111 16. Οὐ προπάρχουσιν φιλίαν, à Ignace, métropolitte de Nicomédie.
- f. 112 17. Ἐντολῶν ἡκουσας κυριακῶν, à Georges de Hiéropolis.
- f. 112 v. 18. Μέχρι τίνος ἀναβαλλόμενος, à Théodore, syncelle.
- f. 113 19. Χάριν μὲν τῷ Θεῷ μεγίστην, au même.
- f. 114 20. Τί τοῦτο ἱερώτατε ἀδελφε, au même.
- f. 114 v. Colophon : τέλος τῶν κ' ἐπιστολῶν τοῦ Ἀλεξάνδρου.

REMARQUES

1. *L'auteur et la date.* Tout ce que nous savons sur Alexandre de Nicée est résumé dans l'article de P. Maas : BNJ, 3, 1922, 333-336. Les dix-sept premières lettres sont décrites après le départ du policier de garde, cinq mois après l'arrestation. Une allusion assez vague permet de préciser la date de l'arrestation du métropolite. Alexandre parle à deux reprises de l'intervention du basileus. Au moment de la condamnation, les enquêteurs déclarent à l'empereur, *πρὸς μὲν τὸν τότε βασιλεύοντα*, qu'il fallait instruire l'affaire canoniquement : f. 97 v. Cette expression signifie que le personnage cité ici ne règne plus. L'événement s'est donc produit en 944, aux derniers mois du règne de Romain. Lorsque ensuite le métropolite dit que l'empereur était favorable à son rappel, cela peut désigner encore Romain (f. 97 v.) ou Constantin (f. 92 v.), qui devait naturellement protéger un professeur de l'Université.

Les trois dernières lettres adressées à Théodore, syncelle (de l'église d'Athènes), contiennent une allusion très nette à Théodégios comme pasteur de l'Église. De deux choses l'une, ou bien Alexandre a vécu jusqu'en 981 au moins, date de la mort du prédécesseur de Théodégios, ou bien les lettres sont d'un autre personnage. Jusqu'à preuve du contraire, on peut admettre la première hypothèse.

2. *Les faits.* Les dix-sept lettres traitent du même sujet sur un ton varié suivant que le destinataire est ami, indifférent ou hostile. Alexandre raconte qu'il a été convoqué au patriarcat un samedi et gardé à vue jusqu'au dimanche soir; au matin du lundi il est escorté jusqu'à son domicile, où les métropolites perquisitionnent sous ses yeux. Le même jour, il est embarqué et conduit au monastère de Satyre. De là, il est exilé à Monobata, où il reste au secret pendant cinq mois. Dès qu'il peut écrire, il fait connaître son état et les désagréments de la captivité : surveillance continuelle, impossibilité d'écrire, de communiquer avec qui que ce soit, privation de bain et d'hygiène élémentaire, podagre, chute des cheveux et de la barbe et autres détails sur lesquels un maître de rhétorique comme Alexandre aurait pu broder.

Quelle est la cause de l'exil? Alexandre accuse le patriarche Théophylacte de despotisme et les métropolites de complaisance; la sentence synodale fut écrite après coup : *μετὰ τὴν ὑπερορίαν ἡμῶν τὸ καθαιρετικὸν ἐγράφη καθ' ἡμῶν παίγνιον*; elle comportait la perte de la dignité épiscopale, l'exil, la confiscation des biens. Le jugement était irrégulier.

car il n'y avait pas eu d'enquête préalable, l'accusé n'avait pas eu la liberté de se défendre et l'acte était contresigné par les seuls ennemis du métropolite. Il était aussi contraire à la volonté de l'empereur (Romain?) qui avait conseillé de reléguer Alexandre au monastère de Saint-Tryphon.

L'exilé réclamait donc la révision du procès. Est-ce le résultat du changement de régime ou des efforts de ses amis, en tout cas nous voyons qu'une commission se rendit à Nicée pour instruire l'affaire (1). D'autres allusions permettent de supposer que l'administration financière de l'ancien métropolite est en cause. Il rappelle ses dépenses pour l'embellissement d'une église à Rufinianos (lettre 12), il en appelle aux néomartyrs Constantin et Diomède, auxquels il a fait des dons, il cite la lettre à Domnus (de S. Cyrille) et cette coutume ancienne que l'on détruira si l'on contraint les ecclésiastiques à remettre à leur église les bénéfices et les monastères (en commende) : τὰς ἐπικτήσεις καὶ φροντιστήρια ἐναποδοῦναι πείσῃ ταῖς οἰκείαις ἐκκλησίαις : lettre 10. D'autre part, s'il insiste sur la nullité du jugement, c'est surtout pour vice de forme et il admet, il demande même la résidence « au monastère de l'île » μονὴν τὴν νῆσον, qui est peut-être le même que Saint-Tryphon, bâti sur une presqu'île du cap Acritas.

Admettons simplement que ni Théophylacte ni Alexandre n'ont brillé par un désintéressement évangélique.

3. *Les amis*. Plusieurs personnages sont invités à soutenir la cause. Ce sont des amis ou des alliés possibles : Léon de Sardes (lettre 1); Philarète d'Euchaïtes (2), Ignace de Nicomédie (4, 16), Grégoire de Thessalonique (5), Nicéphore de Philippes (6), Procope de Chônes (7), Grégoire d'Ancyre : la lettre 8 lui est adressée alors qu'il est malade; dans la lettre 4, Alexandre dit que Grégoire s'est élevé en vain contre le patriarche, car il est mort (sans avoir obtenu gain de cause pour son ami); Eusèbe de Pessinous (12), Eustathe de Sidé n'avait pas signé l'acte de condamnation (13, 14); Nicolas de Cotyaeion (15), Georges de Hiérapolis (17). Ce sont des destinataires de lettres.

D'autres prélats sont mentionnés au courant de la plume, ceux de Carie, de Myre, d'Ephèse. Nous ne trouvons qu'un nom, celui d'Étienne d'Ephèse. Dans la lettre 7, Alexandre demande à Procope de Chônes de prendre la place du défunt, métropolite d'Ephèse, dans les rangs de ses partisans. La mort est récente, puisqu'il est considéré comme vivant dans les lettres 6 et 14. Autre ami, laïc celui-là, Euthyme le

(1) Avant 946, date de la mort d'Anastase d'Héraclée, l'un des enquêteurs; cf. *Théoph. Cont.*, Bonn, p. 439.

mystique, qui assista au départ pour l'exil du haut du sanctuaire (monastère de Satyre) : lettre 1.

4. *Les adversaires.* La lettre 9 est adressée au patriarche Théophylacte. Alexandre repousse la proposition d'un dédommagement : il désire seulement le retour dans sa maison puisqu'on met obstacle à la reprise de son évêché. Anastase d'Héraclée est considéré comme l'ennemi le plus acharné, avec Théodore de Cyzique; il est salué du titre sonore et fort peu protocolaire de ὁ τρικάκκαβος Ἡρακλείας; il est salué du titre sonore et fort peu protocolaire de ὁ τρικάκκαβος Ἡρακλείας; il avait jugé plusieurs causes en compagnie de l'ex-métropolite (10, f. 104). Basile de Césarée, le protothroné, devait être le président de la commission envoyée à Nicée; la lettre 11 lui reproche sa signature. Démétrius de Sébaste n'est pas mentionné ailleurs. Dans la première lettre, Théodore d'Amorion est cité pour avoir porté à Alexandre l'ordre de se rendre au patriarcat.

Parmi les membres laïcs de la commission, le troisième est Théophylacte Calcatanès, dont le nom est suivi d'un titre, ἀρχ. qui peut se lire archevêque, mais aussi archonte. Il faut opter pour le second terme, car le titulaire de Nicée est toujours désigné par le titre de métropolite. D'autre part, l'indication de son nom de famille classe Théophylacte parmi les civils, qui formaient donc le second élément d'une commission paritaire. Ajoutons enfin que la place d'Alexandre semble déjà occupée par un certain Lazare, dont l'exilé dénonce l'ordination, et c'est probablement sa nomination qui est l'obstacle au retour de l'ancien métropolite dans son diocèse : f. 97 v., 98. Deux comparses sont encore nommés : Photius, un serviteur du patriarche, et Ignace Magentinos « à la lèvre tortueuse », le principal témoin à charge.

5. *Mention d'Aréthas.* Alexandre rappelle la disgrâce d'Aréthas en ces termes : συνεπλάσθη κατὰ τοῦ Ἀρέθα τοιαῦτά ποτε, ἀλλ' ἐν κοινωνίᾳ καὶ παραδοχῇ οὐδὲν τούτων ἡκούσθη, οὐδὲν προσεδέχθη παρὰ τῶν θεοφίλων ἀρχιερέων, lettre 14. En comparant ce passage avec la lettre du protothroné au moment de sa déposition pour raison d'âge, on remarque que celui-ci proteste cependant contre le vote injuste : γῆ, ἐνωτίζου τῆς ἀδίκου ψήφου τὴν ἀποκλήρωσιν; cf. F. Diekamp, *Analecta patristica*, 1938, p. 236 (Orient. chr. Anal. 117).

6. *Patm.* 706 et *Lond. addit.* 36749. S. G. Mercati (1) a déjà fait le rapprochement entre les noms des dignitaires ecclésiastiques connus ici et ceux qui sont les destinataires des lettres de l'anonyme de

(1) S. G. Mercati, *Intorno a l'autore del carme* εἰς τὰ ἐν Πυθίοις θεράμᾳ, *Rivista degli studi orientali*, 10, 1923-25, pp. 212-248.

Londres. Nous y trouvons en effet Anastase d'Héraclée, Alexandre de Nicée, Nicéphore de Philippopoli (j'ai lu Φιλιππουπόλεως avec le *Lond.*, mais le *Patm.* a bien Φιλίππων!), Basile de Néocésarée, Léon de Sardes, Grégoire d'Ancyre et, coïncidence curieuse, l'higoumène de Monobata. D'après la lettre à Alexandre de Nicée, il semble que l'anonyme était un confrère d'Université du métropolite, mais d'un grade inférieur, car il plaide auprès de lui pour des élèves qui avaient fait l'école buissonnière au marché aux oiseaux (f. 194-196 v.). Cette lettre et les autres sont donc écrites vers 940.

II. THÉODORE, PATRICE ET SACELLAIRE

f. 158 ε' Θεοδώρου πατρικίου και σακελλαρίου

1 Ἐπεὶ πολὺς ὁ χρόνος ἀφ' οὗ, = ? Ambros. 89, f 194.

2 Καὶ τὸ μὴ ἀλγεῖν ἐπὶ τῇ,

f. 158 v. 3 Κἂν τὸ μεταξὺ διάστημα,

4 Εἰ μὲν ἡ τῆς ὁδοῦ δυσκολία,

f. 159 v. 5 Ἡ μὲν φιλία καὶ τὰ πόρρω,

f. 160 6 Μέγα μὲν τὸ ἀγνοούμενον,

7 Εἰ με ὡς πταίοντα ἐλογίζου,

f. 160 v. 8 Ἡνίκα τὴν ἀφ' ἡμῶν ἀπεχώρεις,

9 Καὶ ἀπὸ τῆς τοῦ τρόπου φιλίας,

f. 161 v. 10 Σὺ μὲν ἡμῖν γράφων,

11 Τὴν μὲν ἀποσταλεῖσαν παρὰ σοῦ,

12 Τὴν ἐπιστολὴν πλεῖον ἐπέγνων,

f. 162 v. 13 Ἦδει μὲν ἡμᾶς προσλαμβάνειν,

14 Κἂν ἡ τοῦ δώρου εὐτέλεια,

15 Ὅσον τὸ λεῖπον (1) ἔχει,

f. 163 16 Ἡ μὲν προαίρεσις πολλή,

17 Μὴ ἀπαξιώσης καταξιώσαι,

18 Ὑπισχνῇ μὲν οὐκ ὀλίγα,

19 Ὁ πρὸς ἐμέ σου πόθος,

f. 163 v. 20 Εἰ τὸ πολλὰ λέγειν ἑαυτοῦς,

21 Τὴν ἐπιστολὴν ἀνέγνων καὶ σὴν,

f. 164 22 Ἦδει μὲν ἡμᾶς τὰ περὶ τῆς σῆς,

23 Τὴν πεμφθεῖσαν τιμίαν,

f. 165 24 Εἰ καὶ τὸ πολὺ πληθός,

25 Εἰ καὶ μικρὸν ἀφ' ἡμῶν,

(1) λεῖπον *Laura* Ω 126.

- 154 r. 26 Εἰ ὥς ἔφης ἐπιλαθέσθαι,
 27 Ἐχρεῖ μοῦ ταῖς ἀκοαῖς,
 f. 154 v. 28 Ὅτι μὲν οὐκ ὀλίγην μοι,
 f. 155 29 Εἴ τις τῶν ἀρετῶν πολιτεία,
 30 Καὶ σιγῶντες τὴν ὁδύνην,
 f. 155 v. 31 Πολλοὶ μὲν εἰσιν οἱ θαυμάζοντες,
 32 Καὶ τῶν δένδρων ἐκεῖνα,
 f. 166 33 Καὶ τὸ ἀφ' ἡμῶν σε ἀναχωρῆσαι,
 34 Οὐ τοσοῦτον ἡμᾶς ἢ ἀντίδοτος,
 i. 166 v. τέλος τῶν λδ' ἐπιστολῶν Θεοδώρου πατρικίου καὶ σακελλαρίου.

REMARQUE

Pas une seule de ces lettres n'a d'intérêt historique : aucun nom, aucun fait n'émerge de cette rhétorique surannée. Mais, une bonne partie de ces lettres se retrouve dans le *Laura* Ω 126, après d'autres attribuées à Théodore de Nicée. Aucune source ne permet de vérifier si les deux noms désignent le même personnage. Il y a cependant une difficulté à l'admettre. Le manuscrit de *Laura*. passe du cahier 11 (folio 192) au cahier 17 (f. 211), soit perte de cinq cahiers. La correspondance de Théodore de Nicée est donc mutilée et dans l'intervalle des cinq cahiers devait se trouver le titre d'un nouveau groupe de lettres, celui du patrice et sacellaire.

III. SYMÉON, MAGISTROS ET LOGOTHÈTE DU DROME

- f. 166 v. ζ' Ἐπιστολαὶ Συμεῶν μαγίστρου καὶ λογοθέτου τοῦ δρόμου.
 1 Ἠδείας καὶ ποθινὰς ἐδεξάμεθα,
 2 Ἀφορμῆς εὐλόγου δραξάμενος,
 f. 167 3 Ἐως πότε τὴν τοῦ φιλτάτου,
 4 Χρόνου διελθόντος συχνῶ,
 f. 167 v. 5 Τὰ τῆς θεοφιλείας σου καὶ ἀρετῆς,
 f. 168 6 Ἱερά μοι καὶ φίλη ψυχή, κληρικός,
 f. 168 v. 7 Χρόνος παρῆλθεν ἤδη συχνός,
 f. 169 8 Ἐπέστυψας διὰ τὴν σιγὴν,
 9 Καταγόμενος οὔσα τῶν τῆς,
 f. 169 v. 10 Παραβαλλόμενα τοῖς τῶν ἄλλων,
 11 Πυθαγορικὴν ἥσκησας σιωπὴν,
 f. 170 12 Καταιτιώμενος ἑμαυτὸν ἐφ' οἷς,
 f. 171 13 Οὐχ οἷός τε γενόμενος,

- f. 171 v. 14 Εἰ μὴ τῆς ὑπερβλήτου,
15 Βράχει χρόνῳ τῆς τὰ πάντα,
f. 172 16 Τὴν μὲν τοῦ τόπου διατριβὴν,
17 Τὴν περὶ πολλοῦ ποιουμένην,
f. 173 18 Ἦσθημεν οἷς ἔγραψας,
f. 173 v. 19 Τοῦ μὴ καλάμῳ χρῆσθαι,
f. 174 20 Οὐκ ἀπορίᾳ χάρτου καὶ μέλανος,
f. 174 v. 21 Οὐκ ἂν ἐπέσθην γράψαι, fin mutilée,
f. 176 22 ... ἐπεποίησο τῶν σειρηνείων, début mutilé.
23 Ἡ παρὰ τοῦ ἀγίου κυρίου μου,
f. 176 v. 24 Ὅσοι νοῦν φρονήσει κοσμούμενον,
f. 177 25 Ὅτε τὰ γράμματά σου ταῖς χερσίν,
f. 177 v. 26 Κατερρητόρευσας ἡμῶν,
27 Ἄλλοις ἐκτείνεται πτερωτοῖς,
f. 178 v. 28 Καλὰ μὲν καὶ ἄλλως,
f. 179 29 Ὡς ἔοικε τέκνον ἡμῶν,
f. 179 30 Τέκνον ἡμῶν ἡγ. τὴν σὴν περὶ,
f. 180 31 Τέκνον ἡμῶν πάντως ἐπὶ μνήμης,
f. 180 v. 32 Εὐφράνθημεν καὶ ἄλλως,
f. 181 33 Οὐκ ἠγνοῦμεν τέκνον ἡμῶν,
f. 181 v. 34 Ὅσάκις δεζόμεθα γράμματα,
f. 182 35 Ἀλγεῖν ἡμᾶς ποιεῖ καὶ αὕτη,
36 Τὰ μὲν ἄλλα τοῦ γράμματος,
f. 183 37 Ὅσα τῆς συμπαθοῦς ἐστι,
38 Ἐκτενέστερον δὲ τὸν ἀγαθὸν,
39 Ὅτε τὸ γράμμα ὑμῶν,
f. 184 40 Ἀνθρωπος φρόνησιν κεκτημένος,
f. 184 v. 41 Θεοφιλὴς ὢν τέκνον ἡμῶν,
f. 185 42 Ὁ τῶν Σάρδεων θεοφιλέστατος,
f. 185 v. 43 Ἠλγοῦμεν ὡς εἰκὸς χρόνου,
f. 186 44 Τέκνον ἡμῶν ἡγ. οἶδαμεν, = Nicolas patr., lettre 34
f. 186 v. 45 Ἡ τοῦ πνεύματος ἀγάπη οὐκ οἶδε,
f. 187 46 Ἀ γράφομέν σοι τέκνον ἡμῶν, — lettre 149
f. 187 v. 47 Οὐκ οἶδα (:οἶδε) τοὺς πνευματικῶς, — lettre 118
48 Ὀδυνηρὰν ἀγγελίαν ἀκούσαντες, — lettre 115
f. 188 49 Ἐν παντὶ καὶ ἐν πᾶσιν,
50 Ἀπέλαβόν σου τὴν φιλάτην,
51 Εἰ μὴ παραδέδωκέ σοι καιρὸς,
f. 189 52 Τὰ περὶ τοῦ κριτοῦ τῆς ἀδικίας,
53 Μὴ ὅτι διὰ μικροῦ σε,

- f. 189 v. 54 Οἱ πείραν ἐκ παιδόθεν,
 f. 190 55 Δύο με θορυβοῦσιν καταξίαν,
 f. 190 v. 56 Τοῦ ἱεροῦ καὶ θείου ἐκ συμφωνίας,
 f. 191 57 Τείχεσιν ἐπεριδόμενος,
 58 Ἐκ προαιρέσεως ἀδελφεῖ,
 59 Ἐκεῖνοι τῶν ἐν ἐπαγγελίαις,
 f. 191 v. 60 Ἡ τῶν πνευματικωτέρων,
 f. 192 61 Τὸ φιλόθεόν σου καὶ τὸ χρηστὸν, Nicolas patr., lettre 51
 f. 192 v. 62 Ἐδεξάμεθά σου τὴν ἐπιστολήν, — lettre 52
 f. 195 63 Χρονίζουσι φυτὰ ἀρδευόμενα,
 f. 195 v. 64 Ὡς δορκὰς ἐκ βρόχων,
 65 Πολλάκις τέκνον ἡμῶν ὠρμήθην,
 f. 196 v. 66 Καὶ ὁ τοῦ τρόπου ἀγνισμός,
 67 Οὐ νοσημάτων ἅπαντες,
 f. 197 68 Οὐχ ὁ τόπος τῆς ἐκάστου,
 69 Πεφύκασί πως ὡς τὰ πολλὰ,
 f. 197 v. 70 Ἀνθρώποι ἀνθρώποις συναυλιζόμενοι,
 71 Τῷ πεμφθέντι βουτύρῳ,
 f. 198 72 Ἦδειν σε μὴ ἀποκριθσόμενον,
 73 Τὸ μὲν λευκὸν καὶ λεπτὸν,
 74 Ἐκάλυπεν ἐντροπὴ τὸ πρόσωπον,
 f. 198 v. 75 Ὁ καλὸς Πέτρος σιγᾷ,
 76 Ἐξευμενίζης μοι τούτους,
 77 Συνεσταλμένα καὶ στενὴ,
 f. 200 78 Ἐγὼ μὲν σοι τέθνηκα,
 f. 200 v. 79 Ἡ τῶν πονηρῶν γειτόνων,
 80 Ἐγγὺς κύριος τοῖς ὑπομένουσιν,
 81 Ὅψὲ ἦλθον πρὸς ἀντιγραφὴν,
 f. 199 τέλος τῶν πα' ἐπιστολῶν τοῦ λογοθέτου.

REMARQUES

1. *L'auteur ou les auteurs.* A première vue, rien de mieux établi que l'attribution à Syméon, magistros et logothète, autrement dit le Métaphraste : titre, colophon, nombre des lettres ne peuvent être plus explicites. Par contre, rien de plus assuré aussi que l'appartenance à Nicolas le Mystique d'au moins 6 lettres déjà connues : Grumel, *Regestes*, nos 636, 780, 620, 743, 599, 619, dans l'ordre du manuscrit. Rien d'impossible qu'une même lettre puisse être attribuée à deux personnages, à celui qui en prend la responsabilité et à celui qui la rédige.

Ainsi des lettres de Romain Lécapène sont l'œuvre de Théodore Daphnopatès; Syméon lui-même écrit parfois au nom de l'empereur (1). Mais pour être le secrétaire de Nicolas le mystique, Syméon aurait dû être un enfant bien précoce, puisqu'il signe des lettres encore après 980. Faute de manuscrits témoins et en l'absence de preuves externes, seul le contexte peut nous servir à débrouiller cette confusion d'auteur. Et encore faut-il tenir compte du fait que le patriarche Nicolas a tenu le rôle de régent sous Alexandre et Constantin, tandis que Syméon prend figure de ministre des cultes ou plus encore de directeur de conscience, quand il écrit à un stratège sur la meilleure manière de jeûner (2). Cette confusion des rôles semble préparer le mélange des deux correspondances, mais elle n'en facilite pas le partage.

2. *Lettres présumées patriarcales*. En plus des 6 lettres déjà connues, il y en a d'autres en effet qui, pour une raison ou pour une autre, conviennent mieux à un patriarche qu'à un ministre impérial. A priori le voisinage suffirait à indiquer l'auteur, si le fond et la tournure ne présentaient pas aussi de grandes ressemblances avec la correspondance de Nicolas. Il est assez rare que l'on puisse, dans les lettres de Nicolas, comme dans celles de Photius par exemple, distinguer nettement les lettres de l'homme privé et celles du chef de l'Église. Nicolas garde plus constamment le style de chancellerie, τέκνον ἡμῶν, τέκνον ἡμῶν ἡγαπημένον, ἡ μετριότης ἡμῶν, avec des formules indiquant la paternité spirituelle ou accordant une bénédiction finale.

Ce style officiel apparaît dans les lettres 11, 27-48, où les numéros 44, 46-48 sont déjà de Nicolas, et dans la lettre 65. La plupart du temps, le correspondant est appelé « mon fils », « mon fils bien-aimé », « fils spirituel » (11); l'auteur s'identifie à l'Église, « à nous et à l'Église de Dieu » (28), « de notre bassesse et de l'Église de Dieu » (34). Il y a plus clair : parmi les malheurs de l'Église, l'auteur signale les soucis réservés à ceux qui en dirigent les affaires : τοῖς τῆς Ἐκκλησίας ἐπὶ τῶν πραγμάτων καθημένοις. Écrivant à un évêque, il parle de droits patriarcaux sur un territoire monastique et laisse à l'autorité locale le soin de désigner un épistate. Seul, un patriarche pouvait nommer l'empereur τοῦ θεοστεφοῦς βασιλέως μου καὶ τέκνου (65).

Quant aux sujets traités, on trouverait sans peine des analogies

(1) Voir les lettres éditées par Eustratiadès, Ἐπετηρίς Ἐτ. Βυζ. Σπ., 10, 1933, p. 44, lettre 8.

(2) *Ibidem*, lettres 10-12; voir aussi lettres 2, 4, où le logothète prescrit des prières en cas de danger aux moines de l'Athos, de l'Olympe, du Latros, de Kymina.

dans la correspondance de Nicolas : lettres à des fonctionnaires pour demander dispense du service militaire (29), pour une veuve vexée par les soldats (30); recommandation pour l'archevêque de Sardes (41-42). Une lettre pourrait être adressée à Grégoire d'Ephèse (36), une autre demande des prières pour la paix de l'Église et le retour au milieu des amis (38); d'autres règlent des affaires ecclésiastiques : monastère Saint-Anthès (31), évêché de Bindios (43), gérocomeion (de Patras?) (36). Une seule allusion personnelle dans ces lettres : l'auteur s'adresse à un haut fonctionnaire provincial, « son fils bien-aimé », en faveur de sa belle-sœur, épouse du défunt Jean, patrice et drongaire de la veille : ἐπειδὴ ἀνήγγειλεν ἡμῖν ἡ ἐπ'ἀδελφῶ νομφή λέγομεν δὴ τοῦ μακαρίου Ἰωάννου τοῦ γεγονότος πατρικίου καὶ δρουγγαρίου τῆς βίγλας χρηματίσασα γαμετή, 1. 30, f. 179 v. Mais qui est ce Jean et de qui est-il frère?

3. *Lettres de Syméon*. Impossible par conséquent de préciser si toutes les autres lettres sont du Métaphraste. L'histoire n'y perd guère. On aimerait cependant les distinguer avec une certitude absolue, ne serait-ce que pour se rendre compte par les lettres à caractère officiel des diverses affaires que pouvait traiter le logothète du drome. Les plus intéressantes sont au début; le destinataire est un métropolite de Patras. Dans la lettre 5 il est question des vexations de l'occupation militaire et de nouveautés qui s'introduisent dans la métropole. La lettre 6 demande des lettres testimoniales pour l'ordination à Constantinople d'un clerc ou moine originaire de Patras.

Dans ce groupe (1-8), c'est la lettre 4 qui nous fournit le seul fait en partie contrôlable par d'autres sources. Le correspondant est avisé que le kyr Romain, patrice, petit-fils du logothète Thomas, est nommé stratège dans son thème et que Théodégios vient d'être ordonné : son diocèse n'est pas indiqué, Syméon précisant seulement qu'il occupera un siège proche de l'église de son ami. Un sceau de Romain, stratège du Péloponèse, est daté du x^e siècle (2). La nouveauté, ici, c'est qu'en marge, le copiste a écrit en face du texte : τὸν κύρ Γενέσιον λέγει. Veut-il indiquer le nom de famille ou vise-t-il le grand-père Thomas, je ne puis le dire. Quant au nom de Théodégios, il est tellement rare qu'on peut identifier cet évêque nouvellement consacré avec le métropolite d'Athènes qui signait en 997 le tomos de Sisinnius. Nous avons aussi la fortune assez rare de connaître les dates de son épiscopat

(1) On peut exclure Jean Kourkouas, qui devint domestique des Scholes; un autre Jean est connu à la fin du ix^e siècle : BZ., 43, 1950, pp. 347, 348, 349; article de R. Guiland.

(2) A. BON, *Le Péloponnèse byzantin jusqu'à 1204*, Paris, 1951, p. 102.

d'après les inscriptions du Parthénon (1). Théodégios est mort en 1007 et son prédécesseur en 981. La lettre annonçant l'ordination serait donc d'une date très rapprochée si, comme il semble, l'archevêque Philippe est le prédécesseur immédiat (2) et si la vacance du siège n'a pas été trop longue.

Dans la lettre 13, Syméon, hors de Constantinople, reproche au destinataire de ne pas être accouru dans la patrie pour parcourir les prairies de l'Attique. En somme, les quinze premières lettres ont un rapport plus ou moins explicite avec la Grèce, Attique ou Péloponnèse. Les lettres 24-26, 52, contiennent de vigoureuses admonestations à des fonctionnaires avec appel à l'autorité du basileus, mais sur un ton convenant à une autorité civile plutôt qu'au patriarche. Vers la fin au contraire, surtout à partir de 66, apparaissent des billets familiers de remerciements, de félicitations, etc.

Que reste-t-il des ces 81 lettres à l'actif de Syméon? N'est-ce pas le destin un peu mérité de ces compilateurs byzantins qui ont manié et remanié tant de textes étrangers qu'on ne sache plus ce qui leur appartient en propre? Qui sait si le copiste du Latros n'a pas mis le nom de Syméon en tête d'une collection de lettres provenant des dossiers du Métaphraste et mêlées aux siennes? L'absence des noms de destinataires, le caractère du personnage et les fonctions des deux auteurs contribuent à rendre cette hypothèse assez vraisemblable.

IV. LÉON DE SYNADES

f. 199 ζ' Ἐπιστολαὶ Λέοντος μητροπολίτου Συνάδων καὶ συγχέλλου.

1 Γελᾶς ἄρτι τὸν πλατὺν, à Jean, ostiarios, neveu du protovestiaire Léon.

f. 199 v. 2 Ὅντως σοφὸν ἐν βούλευμα, à Michel, magistros.

f. 201 v. 3 Ἡ γραφή σου ὑπέρλαμπρε, à Hagiozacharités.

f. 202 4 Μὴ νομίσης ἐνδοξε, à Méthode, patrice.

5 Οὐκ ἐμὸν ἐγένετο, à Myron.

f. 202 v. 6 Γελᾶν μὲν οἶδά σε, à Jean, ostiarios, neveu du protovestiaire Léon.

(1) La première édition est de Pittakis : *Ἀρχαιολογικὴ Ἐφημερίς*, 1854, n° 2934, reproduite par Boeck, CIG, n° 9263. Paradoxalement ces éditions dépendent de la dernière en date ou du moins de son auteur, l'archimandrite Antonin, *O drevnich christianskich naǝpis-jach v Athinach*, Saint-Petersbourg, 1874. Pittakis tenait l'échelle tandis qu'Antonin lisait les inscriptions. Quel est le nouvel Antonin, je n'ose dire archimandrite, qui bravera le vertige de l'échelle et de l'érudition pour achever un catalogue critique de l'épiscopat d'Athènes?

(2) V. LAURENT, *La liste épiscopale de la métropole d'Athènes*, dans *Mélanges Louis Petit* (= *Archives de l'Orient Chrétien*, n. 1), Paris 1948, p. 281.

- f. 203 7 Εἰ παράδοξον εἶπω τι, au logothète genicos.
8 Ἴδού σοι καὶ πάπαν, à Étienne, moine.
- f. 204 9 Εἰ καὶ ἔδοξα ἀργῆσαι, anépigraphé.
- f. 204 v. 10 Τὰ κρίσιμα μὴ αὐτόθεν, au magistros et sakellarios.
- f. 205 11 Εἰ καὶ ἐτέρῳ τοῦτο, au patriarche.
- f. 206 12 Τὰ μὲν ἄλλα μοι κοῦφα, à (l'archevêque) de Sardes.
- f. 207 v. 13 Ἦχῃσε τὰ ἔργα σου, au canikleios.
- f. 208 14 Ἦν ὡς ἀληθές ὡς, au patriarche d'Antioche.
- f. 209 15 Οἶδ' ἐγὼ ἐγὼ δέ, au même.
- f. 209 v. 16 Ἀτυχῇ μέ τις οἶδ' ὅτι, au même.
- f. 210 17 Τί φῆς Ἀρσένιε, à Arsène d'Héraclée.
18 Ὅτι μὲν οὖν κοῦφος, au même.
- f. 236 v. 19 Εἰ καὶ πολλοὶ πολλὰ, au même.
- f. 211 20 Τοιαῦτα πάτερ ὅσιε, au même.
- f. 211 v. 21 Εἰ μὲν ἡδαιμεν Ἀρσένιε, au même.
- f. 212 22 Τῶν ὁμολογουμένων καὶ, à Nicolas, métropolit de Néocésarée.
- f. 212 v. 23 Πέμπτος ἤδη χρόνος οὗτος, à Malakeinos, protospa-thaire.
- f. 213 24 Πρότεροι ἐγράψαμεν, au même.
25 Ἐγὼ καὶ σιγῶ καὶ φιλῶ, au juge, Mitylénaïos.
- f. 213 v. 26 Εὐχαριστῶ τῷ Θεῷ ὅτι, à Michel, métropolit de d'Euchaïtes.
- f. 214 27 Ἔοικε καὶ τοῦτο τὸ λόγιον, à Grégoire, métropolit de Nicée.
- f. 214 v. 28 Ψιλὸν καὶ ξηρὸν ὡς εἰπεῖν, au patriarche.
- f. 215 29 Εὐχαριστῆσαι τῷ κυρῷ μου ἐτέρα, (= au patriarche?).
- f. 215 v. 30 Οἱ λόγοι τὴν φύσιν, aux notaires.
- f. 215 v. 31 Ζωὴ καὶ θάνατος, testament.
- f. 217 v. τέλος τῶν λα' ἐπιστολῶν τοῦ Συνάδων μετὰ τῆς διαθήκης αὐτοῦ.

REMARKS

1. *Édition.* Les neuf premières lettres ont été éditées par Alcibiade, fils de Jean Sakkélion, dans la revue Σωτήρ, 15, 1892, pp. 117-122; réédition de P.-E. Schramm, *Neun Briefe des byzantinischen Gesandten Leo von seiner Reise zu Otto III aus den Jahren 997-998*: BZ, 25, 1925. G. Schlumberger avait connu ces lettres et les cite dans *L'épopée byzantine*, II, p. 282, note, mais il les date du pontificat de Jean XV.

994-995. Le premier éditeur déclare avoir extrait ces lettres d'un manuscrit personnel, où elles portent les nos 85-93, ff. 433-462 v. Ce manuscrit est maintenant l'*Atheniensis* B. N. 1896 (1). Il est manifestement dérivé de *Patmos* 706 et nous n'en tiendrons pas compte ici; seul, le commentaire de Schramm est d'un grand intérêt documentaire pour l'ambassade de Léon étudiée d'après les sources occidentales.

2. *Auteur*. On savait qu'il s'appelle Léon. Nous apprenons qu'il était métropolite de Synades et syncelle. Dans la lettre 13, adressée à un canikleios (en 997), il se donne comme sexagénaire; dans la dernière pièce, intitulée testament, il avoue 66 ans, soit 24 090 jours. Il énumère ensuite ses péchés et il observe, mi-contrit, mi-plaisant : « Oh, comment franchirai-je la porte étroite, gros et obèse comme je suis, moi qui contiens à peine dans la place publique. » Le métropolite ne manque pas d'un certain humour, noir et féroce à l'égard de Philagathos (l'antipape Jean XV), ironique à l'égard de ses amis, comme le métropolite Arsène d'Héraclée, qu'il représente en quête de victuailles de premier choix dans son diocèse. Somme toute, c'était un bon vivant et ses lettres n'ont rien de compassé.

3. *Date*. D'après Schramm, les lettres 5-9 sont du printemps 997 et les lettres 1-4 de mai 998 à la fin de l'automne. Quatre nouvelles lettres concernent l'ambassade et doivent être datées de 997; la dixième à Malakeinos et les trois suivantes. La lettre adressée au patriarche (Sisinnius) mentionne la mort de Jean XV (à qui l'ambassade portait une missive de Sisinnius), la fuite de Grégoire V et l'élection de Philagathos, ὁ θρασὺς Φιλάγαθος, ὁ πάντολμος, ἡ μιὰρία, ὁ ρύπος, ἡ κηλὶς (et ce n'est pas tout!); après l'élection, à laquelle il a contribué avec l'intention machiavélique de jouer un mauvais tour à son confrère et ennemi Philagathos, en l'exposant à la vengeance d'Othon, l'ambassadeur déposa le document patriarcal sur la tombe de saint Pierre.

Le testament, composé six ans plus tard (2), est de 1003. Il est probable que les lettres 14-29 sont de la période intermédiaire, ou antérieure, et que Léon n'a pas dû survivre longtemps à ce document précédé d'une adresse aux notaires. Son tempérament le prédestinait à la crise cardiaque où à l'apoplexie.

4. *Personnages mentionnés*. Le manuscrit de *Patmos* a l'avantage sur sa copie d'Athènes de noter les destinataires et la date certaine

(1) Nous donnerons dans le vol. suivant quelques renseignements sur ce manuscrit.

(2) Copie dans *Coislin*, 27, f. 6 : Léon, métropolite de Synades, épithaphios pour sa propre mort.

des lettres permet de mettre le nom de Sisinnius sous le titre de patriarche et de Léon sous le titre de métropolitte de Sardes. Jean, ostiarios, que nous retrouverons plus loin, était le neveu du proto-vestiaire Léon, qui fut envoyé contre Bardas Scléros : Cedréus, II, 163. Il se pourrait que le juge Mitylénaïos, nom d'origine et de famille, fût Christophore, connu surtout au milieu du xi^e siècle. Malakeinos est connu aussi vers la fin du x^e siècle: Cédrenus, II, 157. Dans les lettres 7, 8, 9 est nommé Calocyr, qui doit en apprendre plus long aux correspondants de Léon. Cela fait supposer qu'il accompagnait l'ambassadeur à titre de fonctionnaire impérial ou de courrier diplomatique. Un Calocyr fut ambassadeur chez les Russes en 967.

V. DIVERS

f. 218 η' Ἐπιστολαὶ διάφοροι

1 Στένειν καὶ τρέμειν. Antoine, patriarche, à l'empereur.

f. 220 v. 2 Ὁ τὰς ἀγκυρεσίας ἐκ πολλοῦ. Du métropolitte de Chônes.

3 Ὑμῖν καὶ ἀεὶ ἔργον,

f. 221 4 Φωνῆς δεσποτικῆς ἀμοί,

f. 221 v. 5 Εἰ καὶ χαλεπὸς ὁ προκατασχὼν,

f. 222 v. 6 Μόλις ποτὲ καὶ διὰ μακροῦ,

f. 224 v. 7 Εἰ καὶ μήπω καθαρῶς,

f. 225 8 Ἐγὼ μὲν ἐδόκουν ποθεινότατε,

9 Εὐφρανέ μου τὴν ψυχὴν,

f. 225 v. 10 Τὰ πολλῆς μοι παρηγορίας,

11 Εἰ ἤδεις προσφιλέστατε,

f. 225 v. 12 Πολλοῖς ἰδικοῖς τε καὶ κοινοῖς,

f. 226 13 Πολλοῖς πανταχόθεν ἀλγεινοῖς,

f. 226 v. 14 Ὡς μὴ ὥφελον ἐδεξάμην,

f. 227 15 Οὐ καλῶς ἐποιοῦν ἐγὼ,

16 Εἰ μὴ πάσης αἰτίας με,

f. 228 17 Εἴωθεν ἡ μετάνοια καιρῶ,

f. 228 v. 18 Θαυμαστὸν μὲν σε ταῖς,

19 Τὴν ἀγγελὸν τῆς ποθεινῆς,

f. 229 v. 20 Παρηγορεῖ με τὰ γράμματα,

f. 230 21 Κάλλος ψυχῆς ὦ δέσποτα,

f. 230 v. 22 Εἰ μὴ κακὸν ἀντιδιδόναι,

f. 231 23 Ὅτε σου τὴν τιμίαν γραφὴν,

f. 232 24 Ἐμυθήσατο ἡμῶν οὐ μικρῶς,

f. 232 v. 25 Ὁ σφόδρα φιλεῖν ἡμᾶς,

- f. 233 26 Ὅψέ ποτε ἐν ὑποβάσει,
27 Πολλὰς ἰδὼν καὶ μεγάλας,
f. 359 28 Ἔστι ποτὲ τὸ θαρρεῖν,
f. 359 v. 29 Ἐνὶ μὲν πτερῷ ἀετὸν,
f. 311 30 Ἐτυράννει μὲν λύπη,
f. 331 31 Ὀλίγωρόν σε περὶ τήν,
f. 331 v. 32 Τὴν μέλιτος ἡδυτέραν,
f. 332 33 Κύριέ μου καὶ πνευματικέ,
f. 332 v. 34 Τρυφὴ μὲν ἀρτιτόκοις γάλα,
f. 333 35 Ὅποιόν τι πεπόνθαμεν,
f. 334 v. 36 Μέμνημαί σου πνευματικέ,
37 Ἐπελάθου μὲν ἡμῶν,
f. 335 38 Ἀνδρόνικον τὸν Βερονικέα, Synesius, epist. 58 (Hercher).
f. 335 v. 39 Ἀνδρόνικος τὴν ἐκκλησίαν, Synesius, epist. 72.
f. 336 v. 40 Ἐγὼ μάρτυρα ποιοῦμαι, Synesius, epist. 87.
f. 337 41 Ὅτι σε φιλῶ ὅλως, Basilus M., epist. 330 (P. G.).
f. 337 v. 42 Ἐν γνῶρισμα, Basilus M., epist. 332.
43 τὰ μὲν σὰ δῶρα, Procopius, epist. 42 (Hercher).
44 Αὐτὴν ἐδάκρυσα, Procopius, epist. 2.
f. 337 v.-340 v., 314 r.-v., 234 r. : nos 45-55 de cette série, lettres du patriarche Photius dans l'ordre suivant (nos : P. G. : I, 5; III, 1; I, 6; I, 7; II, 1; III, 2; III, 3; II, 3; II, 10; III, 32; III, 39).

Ce groupe n'a pas de colophon, mais il est délimité par le groupe suivant :

- f. 234 r. θ' Ἐκ τῶν ἐπιστολῶν Ἰουλιανοῦ τοῦ παραβάτου.

Voir *Juliani Epistolae*, édition J. Bidez Fr. Cumont, Paris, 1922, préface, p. x et lettres 186-193.

REMARQUES

1. *Ordre des folios*. A partir de ce groupe commence la dispersion; le texte est cependant complet dans l'ordre : 218-233 v., 359 r.-v., 311 r.-v., 331-340 v., 314 r.-v., 334 r., où commence le groupe 9. Le procédé de dispersion est facile à suivre : le cahier 223-233 perd son dernier folio (359 v.); le cahier suivant 331-340 est déplacé et perd ses folios extrêmes 311 et 314.

2. *Les auteurs*. Sous le titre « lettres diverses », le copiste a réuni un choix de différents auteurs. La première est une lettre envoyée par

Antoine, patriarche, au basileus. En marge de la deuxième on lit, de la main du copiste « du (métropolitain) de Chônes »; avant la 45^e, titre « Photius patriarche ». Cependant les lettres 2-44 ne sont pas toutes du métropolitain de Chônes, puisque, à partir de 38, nous avons trois lettres de Synésius, deux de s. Basile, deux de Procope de Gaza.

3. *La lettre du patriarche Antoine.* Ce document ne paraît pas dans les *Regestes*. Il est un peu énigmatique, faute de renseignements sur la vie de l'auteur. Il fait état d'un grave dissentiment entre le patriarche et l'empereur à propos du « saint monastère », de son higoumène et des moines qui l'habitent. Antoine prend toute la faute sur lui; il s'accuse de désobéissance et de volonté propre, puisque telle est l'opinion du divin basileus; il supplie donc l'empereur de lui rendre son ancienne amitié, car il ne peut plus vivre ainsi et s'abstient même de la communion, où il trouve sa consolation habituelle. Si nous datons cette lettre d'avant 978, elle pourrait se rapporter à la démission du saint homme, mais alors on ne comprend pas l'adresse à un seul basileus ni l'humilité exagérée d'un chef de l'Église à l'égard d'un jeune homme de vingt et un à vingt-deux ans et qui ne se souciait guère encore des affaires. Si on la reporte après la démission d'Antoine, le copiste aurait noté τοῦ γεγονότος. Un texte inédit me semble pourtant confirmer cette hypothèse. Dans un opuscule sur les démissions épiscopales, Démétrius de Cyzique, sous le patriarche Alexis Studite, cite le cas de la démission d'Antoine comme tout à fait à son honneur et il ajoute : μακρᾷ χαίρειν ἔσας, μετὰ τὴν ἐπιστασίαν, θρόνους καὶ προεδρίας καὶ ὅσα τὰ ἐπὶ τούτοις, πρύμναν κρουσάμενος, πρὸς τὴν σύντροφον αὐθις ἀπραγμοσύνην μεγαλοφυχῶς μετετάξατο. *Ambros.* 682, f. 370 v. Supposons en effet Antoine retiré dans son monastère de Stoudios ou dans une dépendance, l'empereur Basile régnant effectivement après 985 a pu le juger responsable d'une attitude ou d'un acte estimé répréhensible. Je propose cette interprétation provisoire de la lettre que je ne puis citer en entier.

4. *Le métropolitain de Chônes.* Nous pouvons admettre que les lettres 2-37 sont du même auteur; il y a une certaine unité de style et de caractère, argument bien entendu assez faible. Qui était ce métropolitain? Le seul dignitaire de Chônes qui ait laissé un nom dans la littérature est un nommé Cyriaque dont le *Paris. Suppl. gr.* 690, f. 106 v.-107 v., a conservé un alphabet spirituel, édité d'ailleurs sous le nom de Cyriaque magistros : BZ, 16, 1907, p. 494; on doit faire confiance au ms. de Paris, du x^e siècle, plutôt qu'à l'*Atheniensis* 1197 du xvi^e, qui a servi à l'édition. On peut encore songer à Procope de

Chônes, le correspondant d'Alexandre de Nicée, qui l'interpelle ainsi : ἀντὶ τοῦ πατρὸς (Étienne d'Éphèse qui vient de mourir) σὺ τιμωτάτον γεννηθεὶς τέκνον, bien qu'un fils spirituel n'ait pas d'âge bien déterminé. Procope était probablement assez jeune en 945 et il a fort bien pu survivre jusqu'en 976. Cette date est fournie en effet par la lettre 6 qui fait allusion à l'élection d'Antoine, en qui l'épistolier croit voir revivre Polyeucte, qu'il a donc connu. Ce passage est cité par M. Gédéon, Πατριαρχικαὶ πίνακες, p. 313, d'après une copie envoyée par un moine de Patmos. G. Schlumberger a lu cet extrait et déclare qu'il appartient « à l'un des contemporains les plus remarquables, l'éloquent évêque de Chonae » (*L'épopée byzantine*, I, p. 452), amplification manifestement oratoire! Les lettres en tout cas sont d'un homme âgé ou du moins maladif et souvent préoccupé de sa santé.

5. *Mentions historiques.* Les lettres ne sont pas nécessairement dans l'ordre chronologique. A part la lettre 6 sur l'élection d'Antoine (en 976), aucune autre date n'est suggérée. Voici les principaux faits qui émergent :

Lettre 4 : mort de son ami (le métropolite) de Mélitène.

Lettre 13 : mort d'un syncelle; rencontre avec le proèdre de Patras, son oncle, qui meurt.

Lettre 17 : portée par un prêtre, neveu de Kalokyros, habitant d'Euchaïtes.

Lettre 19 : répression d'une révolte; la garde des révoltés (ἀποστατῶν) est mise en déroute, les fils de Baldos ont péri, Théodose blessé se réfugie avec les survivants dans Ézéros, où le stratège les poursuit. Ézéros était une petite ville fortifiée dans une vallée au sud du massif de l'Olympe de Macédoine, mais on ne connaît pas de révolte dans cette période. S'agit-il des Ézérètes du Péloponèse?

Lettres 21, 22, 23 : affaire concernant un immeuble.

Lettre 23 : l'auteur part en mission pour Bérissa.

Lettre 27 : l'auteur demande, pour raisons de famille, d'être intronisé à la métropole d'Euchaïtes, dignité à lui réservée depuis longtemps.

VI. AUTRES DIVERS

f. 235 v. ι' Διάφοραι ἕτεραι ἐπιστολαί.

f. 261 1 Τὸ τῆς ἀνθρωπίνης φύσεως,

f. 261 v. 2 Καὶ πόσῃν ἂν εἴχομεν λόγων, au juge de la mer Égée.

f. 257 3 Ἄρτι τῆς χρονίας νόσου, au métropolite de Cyzique.

- f. 257 v. 4 Ταῖς λοιπαῖς ὡς ἔοικε δυστροπίαις, au même.
 f. 252 5 Καὶ τρίτην δέχου προσφώνησιν, au même.
 f. 252 v. 6 Ἐκ τῆς ἐπιδοθείσης μοι ἄρτι, [au même?].
 7 Ἐμὲ πρὸς τὸ γράφειν, au même? réponse.
 f. 253 8 Ἄλλην τρέχοντες, ἄλλην ἐφθάσαμεν, à Georges Hexa-
 mitès.
 f. 253 v. 9 Βάλλ' οὕτως ᾧ φύσις, au secrétaire du juge de la mer
 Égée.
 f. 254 10 Οὐχ ὡς ἐπιλαθόμενόν σε, au même.
 f. 254 v. 11 Τὴν οἰκίαν μου νυκτὸς, au logothète du prétoire.
 12 Οἶά μοι ὁ κάκιστος ἱητρός,
 f. 255 13 Εἶχον πρὸς σὲ τὴν ὁρμὴν, en marge ιη' barré.
 14 Τοὺς ἐπὶ τοῦ Νῶε, en marge ιθ' barré.
 f. 255 v. 15 Εἰ τινες ἀποφράδες ἡμέραι,
 16 Ἦκουσας ἐν Ὁμήρῳ θεῶν,
 f. 256 v. fin du groupe, sans colophon.

REMARQUES

1. *Ordre des folios.* La seule difficulté était que le titre se trouve en bas du f. 235 v. et que le texte commence à 261 r.

2. *L'auteur.* Il peut y en avoir plusieurs, mais ils restent strictement anonymes. Dans les lettres 4 et 7 il est question d'un monastère d'Eus-
 tathe qui est revenu à un nommé Plégatos et non à l'auteur; le métro-
 polite de Cyzique à qui elles sont adressées et qui occupait un poste
 important dans la chancellerie patriarcale pourrait bien être Théodore,
 l'ami et le correspondant de Constantin Porphyrogénète.

VII. JEAN DU LATROS

- f. 256 v. ια' Ἐπιστολαὶ Ἰωάννου μοναχοῦ ὅρους τοῦ Λάτρου.
 1 Πεποθημένη μοι ψυχὴ καί,
 f. 298 v. 2 Καὶ σὺ κατὰ τοὺς πολλοὺς,
 f. 299 3 Καὶ ὁ νοῦς ἀπέκαμε,
 f. 299 v. 4 Εἰ λύπης ἐθέλεις κρατεῖν,
 5 Εἰ μὲν λέγων οὐ πιστεύομαι
 f. 300 6 Ἔως πότε ὀνειδισθῆσομαι
 f. 300 v. 7 Τίς πόθεν ἦς ἀνδρῶν
 f. 258 r. desinit, sans colophon.

REMARQUES

1. *Le texte.* Les lettres se trouvent à la fin d'un cahier et au début d'un autre; la fin de 300 v. et le début de 258 ne sont pas très lisibles; une lacune paraît exister; on ne peut l'expliquer qu'en supposant, comme je l'ai dit, deux folios intercalés et un cahier 301-310 de 10 folios; le premier folio, avant 258, serait perdu.

2. *L'auteur.* On connaît deux moines Jean qui se sont illustrés au Latros. Le premier est mentionné en 863; le stratège Pétronas vint prendre courage auprès de lui avant de s'engager contre l'émir de Mélitène Omar: Cédrenus, II, 163. Le second était un compagnon de saint Paul († 955), qui l'utilisait comme ambassadeur à Constantinople, lorsqu'il y avait une affaire à régler dans la capitale. Aucune précision historique à relever; la présence de ces lettres dans le *Patm.* 706 confirme du moins l'origine du manuscrit et de la collection.

VIII. NICÉPHORE OURANOS

f. 258 [ιβ'] Ἐπιστολαὶ Νικηφόρου μαγίστρου Ἀντιοχείας τοῦ Οὐρανοῦ.

1 Ὅσα παρῶν, [.....] Georges (neveu du protovestiaire).

2 [...] συνεχῶς εὐφραίνων, Léon, protospathaire, juge des Anatoliques.

f. 258 v. 3 Οὐδὲν δεῖ σοι τοσαύτη, Anastase, métropolitte de Laodicée.

4 Ποθεινὴ μὲν ἡμῖν παῖσα, Euthyme, patrice, anthypatos.

f. 301 5 Ποθοῦσης ὡς ὁρῶ ψυχῆς, Etienne, métropolitte de Nicomédie et syncelle.

f. 301 v. 6 Ὅτι μὴ βλέποντες τὴν σὴν, Grégoire, métropolitte de Césarée et syncelle.

f. 302 7 Ἐσιώπησα καὶ χρόνον, Etienne, cf. n° 5.

f. 302 v. 8 Τὴν μὲν ἡμετέραν αὐτόθι, Michel Κεκλασμένος, protospathaire.

9 Οὐδὲ ὁ τοσοῦτός σε, Etienne, cf. n° 5.

f. 303 10 Τί σοι τοῦ πρὸς τὴν, Etienne, protospathaire, asecretis.

11 Τὴν μὲν χρεῖαν ἰδοῦ σοι, Pothos, protospathaire, augoustalis.

12 Ἐπελάθετο ἡμῶν ὁ καλὸς, Nicetas, métropolitte d'Amasée.

- 13 Τί τοῦτο ὅτι τοσοῦτον, Anthime, protospathaire et juge.
- f. 303 v. 14 Ἡ μὲν ἐνσκήψασά σου, Jean, orphanotrophe et juge des Arméniaques.
- f. 304 15 Παθαινομένῳ μοι σφόδρα, Nicolas, métropolitte de Néocésarée.
- f. 304 v. 16 Εὐφρανᾶς ἡμᾶς διπλῆ, Jean, cf. n° 14.
- 17 Ἰδοὺ σοι καὶ τὴν χειρα, Léon, anthypatos, patrice.
- f. 305 18 Ἐμοὶ μὲν ἄλλως ἢ γλῶσσα, Nicétas, cf. n° 12.
- 19 Σιγᾶς ἡ μουσική Léon, cf. n° 17.
- f. 305 v. 20 Ἡ πολλή πρὸς τὸν καλὸν, Jean, ostiarios (neveu) du protovestiaire Léon.
- 21 Ναὶ ναὶ συγγενέσθαι, Nicolas, cf. n° 15.
- f. 306 22 Ὅτε πυκνοτέρως ἐχρῆν, Pierre, protospathaire et juge.
- f. 306 v. 23 Σὺ μὲν οὕτως ἔχεις, au métropolitte de Sébaste.
- 24 Ἐοικας ἡμᾶς ἀγνοεῖν, au juge de Coloneia.
- 25 Σῆς ὄντως ψυχῆς, Jean, cf. n° 20.
- f. 307 26 Ὅσῳ ταῖς τοῦ χειμῶνος, Nicolas, cf. n° 15.
- 27 Ἐμὸς οὗτος ἀλλὰ καὶ, destinataire illisible.
- f. 307 v. 28 Ἀνέγων σου καὶ ἀμφοτέρα, patrice.
- 29 Ἐπονται καὶ μεγάλαις, Paul, juge.
- f. 308 30 Δικαίως διὰ τὸν τρόπον, au même.
- 31 Νῦν ἐγὼ πρῶτον γράμμα, Malakeinos, juge.
- f. 309 v. 32 Μή μου καταγῶς ἐλαφρίαν, destinataire illisible.
- 33 Ἦκουσάς ποτε γραφὴν, Paul, juge.
- f. 310 34 Οὕτω τοὺς πολλοὺς, Malakeinos, juge.
- 35 [...] ἐστὶν εὐγνώμων, Paul, juge.
- f. 271 v. 36 Ὡ τῆς ἐμῆς τύχης, Manuel, patrice.
- f. 273 37 Τοὺς μὲν ὀνείρους αὖραι, Michel, son frère.
- 38 Τὸν ἡγεμόνα τὸν ἱερέα, Jean, cf. n° 20.
- f. 273 v. 39 Τρίτον μοι τοῦτ' ἐβέλος, Syméon, métropolitte d'Euchaïtes et Jean chartophylax.
- f. 274 40 Οὕτως ἄρα τολμηρὸν, Manuel, vestès.
- f. 274 v. 41 Διαβέβλημαι πρὸς τὴν Ἀντιόχειαν, au même.
- f. 275 42 Θαυμάζεις μὲν οἶδα, au juge des Thracésiens.
- f. 276 43 Οὐδὲ τοῦτόν σε τὸν, à Jean, cf. n° 20.
- f. 276 v. 44 Εἰ μὲν οὖν ἐμὲ παιδεύων, Paul, juge.
- f. 277 45 Μή τί γε κύριε ἐάν, destinataire illisible.
- f. 277 v. 46 Βασιλεὺς ἀγαθὸς πολὺ,

- 47 Διοῖν ὄντοιιν ἄγιε δέσποτα, au métropolite de Nicomédie (Etienne).
 f. 279 48 Μετέδωκας τοῦ αἵματος, à Michel.
 f. 279 v. 49 Ἀγγελλε καὶ τοῦτο χρόνε, Jean, cf. n° 20.
 50 Τὸ ξῦλον τοῦτο, au même.
 f. 279 v. desinit, sans colophon. Suit le groupe 13, *Lettres de Procope, sophiste de Gaza*. C'est un choix de lettres qui se trouvent toutes dans Hercher, *Epistolographi graeci*, nos 3, 62, 63, 4, 5.

1. *Le texte*. Il a été impossible de retrouver le numéro 12 à côté du titre, sur le folio 258 r., très abîmé; la suite, 301-310 (10 folios), 271-282 (12 folios) ne montre pas de lacune.

2. *L'auteur*. Le nom de Nicéphore Ouranos, magistros d'Antioche, à la tête de 50 lettres et la liste impressionnante des destinataires nous promet à première vue des révélations sensationnelles sur les secrets militaires et politiques de la vie contemporaine. Hélas! Nicéphore était aussi « bel esprit » que bon stratège. M. Dain remarque que dans la compilation de sa tactique il a été victime « d'une manie d'antiquaire » : *La Tactique de Nicéphore Ouranos*, p. 144. Dans sa correspondance, il n'a pu se détacher des lois du genre épistolaire, aussi traditionnelles que l'enseignement de la tactique.

3. *Mentions historiques*. La plupart des allusions sont difficiles à interpréter, faute de précisions chronologiques. Le seul passage qui soit datable avec certitude est la fin de la lettre 19 : ἤδη γὰρ καὶ ἐπὶ τὴν Ἀντιοχείαν ἰέμεθα, τῆς Ἰβερικῆς παντός, ὅσον ὑπὸ τὴν τοῦ κουροπαλάτου Δαβίδ ἀρχὴν ἐκεῖτο, ὑπὸ τὸν ἡμέτερον σὺν Θεῷ δεσπότην καὶ βασιλέα γεγενημένου : voici que nous allons à Antioche, après que toute la partie de l'Ibérie qui était soumise au curopalate David est venue au pouvoir, grâce à Dieu, de notre maître et empereur. C'était au printemps de 1001 que s'achevait cette promenade militaire. Pendant ce temps, Nicéphore gardait, semble-t-il, les frontières des Balkans, car Cédrenus témoigne qu'il fut envoyé de Thessalonique à Antioche en 1001 Cedrenus, II, 454 : (1).

Nous apprenons encore que Nicéphore occupe une certaine place à la chancellerie ou au palais impérial. Dans les lettres 4, 5, 6, il ajoute son mot à l'expédition d'un pli officiel : ἰδοὺ σοι μετὰ τῶν ἄλλων καὶ ἡ

(1) Il n'y a qu'une mention d'Antioche, dans la lettre 41, mais cela peut signifier que c'est le correspondant aussi bien que l'auteur qui est à Antioche, car il reproche à la « ville de Dieu » de lui enlever son ami.

τῶν χρυσοδούλλων ἀσφάλεια, ἣν διὰ βασιλικῶν τοῦ λοιποῦ συλλαβῶν ὡς ὀρθῶς τούτοις προσνέμμεν. Dans la lettre 38 en faveur de l'économe ἡμῶν τῶν Κυριωτῶν, c'est-à-dire de ses protégés les moines de la Théotocos τῶν Κύρου, il rappelle à Jean l'ostiaris que « nous qui sommes au palais, nous sommes les soutiens déclarés de la religion, les gardiens fidèles de l'empereur, les vengeurs puissants des persécutés ». La lettre 30 mentionne vaguement une autre affaire concernant le monastère de Saint-Taraise.

Que ne donnerait-on pas pour dater la lettre 22? Nicéphore demande un livre pour consultation : εἴρηται γάρ σοι... ὡς ἔρα σοι τὸ τῆς μακαρίας ἐκείνης τοῦ λογοθέτου ψυχῆς περιῆλθε βιβλίον, ὁ τοῦ Ἀλικαρνασέως Διονυσίου Ἀττικιστῆς. Il s'agit encore de Syméon Métaphraste, dont l'építaphe fut composée par le même Ouranos. L'allusion est bien trop vague pour être datée même approximativement.

4. *De quelques personnages.* Plusieurs noms de correspondants de Nicéphore se retrouvent chez Léon de Synades : Jean ostiaris, Malakeinos, Grégoire de Césarée, Nicolas de Néocésarée. Le métropolite d'Euchaïtes est Syméon et non Michel (1). Cet indice pourrait prouver que les lettres sont postérieures, mais les sources ne permettent pas d'aboutir à une certitude. Le frère d'Ouranos, Michel, est mentionné dans la lettre 37, et au cours de la lettre 39 il est dit qu'il va suivre le basileus en expédition. Jean, orphanotrophe et juge des Arméniaques, doit être distinct du moine de même nom qui s'illustra plus tard et ne paraît pas comme juge.

IX. PHILÉTOS SYNADÈNOS

- f. 282 18' Ἐπιστολὰὶ γνωστικοῦ τινος. En marge : Φιλητοῦ τοῦ Συναδηνοῦ ἀπὸ κριτῶν ἀποσταλέντος κατὰ Ταρσοῦ.
- 1 Ὡ μῆτερ ἐπήκοος, lamentation d'un fils à la mort de sa mère.
- f. 283 2 [...] ἀπαλείψει. ἔπειτα δέ (lacune entre 282 v. et 283; un cahier?).
- f. 283 v. 3 Καίρὸς ἤδη πόλυς τιμιώτατε,
- 4 Οἶδα ὡς καὶ αὐτῆς, au patrice Nicéphore Balianitès, stratège de Mélitène, pour la mort de son fils.

(1) Il est curieux de voir une lettre d'un métropolite d'Euchaïtes à un reclus attribuée à Syméon et parfois à Michel : Dict. Th. Cath., XIV, 2939, article *Syméon d'Euchaïtes*. Michel cité par Léon de Synades vers l'an 1000 précède Syméon? Un autre Michel fut nommé syncelle par Romain Argyre.

- f. 285 5 Εἰ κακὸς ἤμην, au patriarche d'Antioche.
 f. 285 v. 6 Ἐκ πρώτης γραφῆς ἔλεον, au même.
 7 Εἶπον γραφὰς ἐκπέμπειν, au même.
 f. 286 8 Οὐκ ἄρα μάτην ἔγραψας, au magistros d'Antioche,
 Ouranos.
 f. 286 v. 9 Οὐ τοσοῦτον τὰ κάλλη, au même, après l'expédition
 contre les Arabes.
 f. 287 10 Τῆς παραδόξου νικῆς, au même, de retour après la vic-
 toire.
 f. 287 v. 11 Οὐ Ταρσὸς ἐμοὶ φίλη, au même.
 f. 288 12 Τότε τὸν τάρσον τοῦ ποδὸς, au même.
 f. 288 v. 13 Ἦν μὲν ἀεὶ ἀνθρώπους, au même, revenant d'Arabie.
 f. 289 v. desinit sans colophon.

REMARQUES

Tout ce que nous savons de ce personnage tient dans le titre; il s'ennuyait fort en province, ὁ τοῖς ἀνοήτοις Κίλιξι συμβαρβαρωθείς. Les six dernières lettres adressées à Ouranos célèbrent sa victoire sur les Arabes : édition, J. Sakkelion, Ἀθήναιον, 9, 1880, p. 285-300. D'après Cedrénus, Nicéphore aurait été envoyé à Antioche en 1001, mais l'action contre les bandes arabes est indiquée par Yahia en 1004-1005; cf. G. SCHLUMBERGER, *L'épopée byzantine*, II, 455-456; plus récemment, E. HONIGMANN, *Die Ostgrenze des byzantinischen Reiches*, Bruxelles, 1935, p. 108.

X. THÉODORE DAPHNOPATÈS

1. f. 289 v. ιε' Ἐπιστολαὶ Θεοδώρου πατρικίου τοῦ Δαφνοπάτου.
1. f. 290 r.-295 r. Τὸ γράμμα τῆς ὑμῶν ἀρχιερατικῆς, au pape de Rome au nom de l'empereur Romain l'ancien, éditée avec les suivantes dans le Δελτίον ΙΕΕΕ, 2, 1885, 395.
2. f. 295 r.-297 v., 341 r. Γράμμα τῆς ὑμῶν πανιέρου, à Anastase d'Héraclée, opposé à l'ordination de Théophylacte, fils de Romain; ed. Δελτίον, 2, 1885, 401.
3. f. 341 r.-342 r. Καλὸν μὲν ἦν γε, adresse aux métropolitains par ordre de l'empereur; ed. Δελτίον, 2, 1885, 405.
4. f. 342 r.-344 v. Ὁ ἀληθὴς καὶ τέλειος, à l'émir d'Egypte; ed. Δελτίον, 2, 1885, 406.

5. f. 344 v.-350 v. Ἐκ πολλῶν γνωρισμάτων, à Syméon, prince de Bulgarie; ed. Δελτίον, 1, 1993, 658.
6. f. 350 v.-351 v., 352 v., 352 r., 353 r.-v., 356 r.-v., 360 r.-361 r. Πάλαι μὲν τὸ τῆς διαστάσεως, au même; ed. Δελτίον, 1, 1883, 664; 2, 1885, 40.
7. f. 361 r.-363 v. Ἰδοὺ καὶ πάλιν ἐγὼ πρὸς, au même; ed. Δελτίον, 2, 1885, 45.
8. f. 363 v.-365 v., 357 r.-v., 354 r.-355 v., 358 r.-v. Τὸ γράμμα τῆς ὑμῶν εὐλαθείας, lettre à ceux qui avaient écrit de Bulgarie pour demander si le corps du Christ est corruptible ou incorruptible; réponse en style de vulgarisation « διὰ καθωμιλημένης φράσεως ».
9. f. 358 v., 237-240 r. Ἐπειδὴ δὲ ὁ περὶ τοῦ ἀφθάρτου, réponse en règle pour montrer par syllogismes réguliers et principes communs que le corps du Christ notre Dieu est corruptible avant la résurrection, incorruptible après la résurrection.
10. f. 240 v.-251 v., 262-267 v. Ἐδεξάμεθά σου τὸ γράμμα, copie d'une lettre à l'évêque de Souni, au pays des Arméniens, qui soutenait le dogme d'une seule nature dans le Christ après l'Incarnation; par ordre de l'empereur (copie inachevée).
11. f. 268 r.-269 r. Ἐπειδήπερ Ἰησοῦς Χριστὸς, lettre pour la translation des restes de s. Grégoire de Nazianze; ed. Δελτίον, 1, 1883, 264.
12. f. 269 v. Κατ' ἀγροῦς ἐξιὼν, à Constantin Porphyrogénète. Cette lettre mutilée dans notre ms. est connue par ailleurs et éditée sous le nom de Théodore de Cyzique par Lambros : N. Ἑλλην., 20, 1926, p. 45-46. Le début de 370 r est la fin d'une lettre à Romain II.
13. f. 270 r.-v., 313 r.-v., 315 r.-v. Ἐξήστησας ἡμᾶς, à Romain empereur.
14. f. 315 v.-317 r. Θεῶν καὶ ὑπερφύς τοῖς, copie de la lettre originale de l'empereur Romain Porphyrogénète racontant le songe qu'il a eu; adressée au patrice Théodore, éparche.

15. f. 317-322 v. Ὡς θαυμαστή σου ἡ ὄρασις, au même empereur Romain Porphyrogénète, explication de la lettre royale (précédente).
16. f. 322 v.-323 r. Ἐγένετό τι περὶ ἡμᾶς, lettre du patrice Théodore, éparque, Daphnopatès, au nom de Basile protospathaire à un de ses amis fêtant son mariage.
17. f. 323 r.-324 r. Ἀγγελία τις ἤκουσταί μοι, du même (même sujet).
18. f. 324 r.-325 r. Ἐπειδὴ τῇ προτεραίᾳ, à Pierre spatharocandidat.
19. f. 325-326 v. Ἐπειδὴ σοι ζητητικῶ, au même.
20. f. 326 v.-327 r. Ὡσπερ τοῖς τυφλώττουσι, à Romain, patrice et logothète du drome
21. f. 327 r.-327 v. Ἀσταφίδες τὸ δῶρον, à un ami du patrice et éparque.
22. f. 327 v.-328 r. Ἐθαύμασά σου φίλων, au même.
23. f. 328 r.-v. Ἐπειδὴ σου τὸ τῆς λιχνείας, au même.
24. f. 328 v.-329 Ἰδού σοι καὶ ταριχευτοὺς, au même.
25. f. 329 r.-v. Ἐπειδὴ περ οἱ μὲν ἄλλοι, au même.
26. f. 329 v.-330 r. Ἐπειδὴ περ ὁ τοῦ παίζειν, au même.
27. f. 330 r. Ὅτε τοῖς ἐμαύτου, à Nicétas, moine.
28. f. 330 r.-v. Ἐκειτο τοῖς πάλαι, à Basile Ouranos, protospathaire ascretis.
29. f. 330 v. Τιμῶντατε καὶ ἀγίέ μου κύριε, à Constantin, protospathaire, éparque.
30. f. 312 r. [...] ἢ πλείω τὰ δι' ἔργων, fragment.
31. f. 312 r.-v. Οὐ μακράν σοι προέβη, à Eustathe, protospathaire, ἐπὶ τοῦ κανικλείου.
32. f. f. 312 v. Ταῖς ἐγκειμέναις ἐν ἡμῖν, à Philétos, métropolitite de Synades.
- f. 366 r. fin (probable) des lettres de Daphnopatès.

REMARQUES

1. *Le texte.* Malgré tous les folios brouillés et les cahiers déplacés, il n'y a de perte qu'après le folio 269, 1 folio, et à la fin, 312 et 336 ne se rattachent pas au contexte.

2. *L'auteur.* Théodore Daphnopatès est connu comme l'un des continuateurs de Théophane et il serait l'auteur de la seconde partie

du sixième livre ou du livre entier. On n'a pas assez remarqué la part qu'il a eue dans la rédaction des lettres de Romain Lécapène publiées par J. Sakkélion. Ces nouveaux témoins de son activité prouvent qu'il avait un rôle assez important et qu'il s'était spécialisé dans les questions religieuses. Il faut surtout noter la titulature du personnage, patrice au début, patrice et éparque à partir de la lettre 13, adressée à Romain II; ce qui concorde avec le passage de *Theoph. Cont.*, p. 470 : Théodore fut nommé éparque sous Romain II, au début du règne, 959-960. Les lettres sont dans l'ordre chronologique.

3. *Mentions historiques.* Je ne parlerai pas des lettres éditées qui ont trait à des actes du règne de Romain, sauf la dernière, inspirée par Constantin VII pour la translation des restes de saint Grégoire de Nazianze en 944. Dans les autres il n'y a pas d'éléments chronologiques, mais elles doivent être de la même époque. Dans la lettre à l'évêque arménien de Souni, le rédacteur déclare qu'il parle au nom du patriarche et des évêques, mais qu'il n'a pas osé faire entendre au basileus la traduction du texte arménien, car les erreurs dogmatiques auraient offensé une oreille pie : précaution oratoire assez naïve. La lettre aux Bulgares doit se rapporter à la lutte contre les bogomiles qui ne croyaient pas à la réalité du corps du Christ; cf. DMITRI BOBOLENSKY, *The Bogomils*, p. 113. Tout le reste se situe hors du temps, dans la sphère de la spéculation pure ou de la rhétorique éthérée.

Il y a cependant une mention du logothète qui n'est pas indifférente. Le spatharocandidat Pierre consulte l'éparque sur les rapports de l'âme et du corps : curieuse époque pour confier un tel soin au préfet de police! Daphnopatès, embarrassé malgré tout, déclare qu'il est allé s'instruire à la source : τῇ πηγῇ τῶν τοιούτων προεντυχόντας ναμάτων, φημι δὴ τῷ λογιωτάτῳ καὶ πάντων σωφτέρῳ λογοθέτῃ... ὧδέ πως...δεδιδάγμεθα. Syméon est bien le seul logothète connu auquel on peut songer pour la solution d'un tel problème; mais il sera dit que les allusions à sa personne seront toujours voilées. Ce qui était clair pour les contemporains ne l'est pas pour nous.

L'Index qui suit contient les noms de lieux, de personnes, de dignités. Les chiffres arabes indiquent le numéro de la lettre d'après ma liste; les chiffres romains, l'auteur de la lettre et le paragraphe de cet article; les parenthèses indiquent un complément non exprimé dans le titre ou dans le texte ou une citation plus vague.

INDEX

- Amasée (Nicéas d'), VIII 12.
 Amorion (Théodore d'), I 1.
 Anastase d'Héraclée, I (4,5,6) 10; X 2.
 Anastase de Laodicée, VIII 3.
 Anatoliques (Léon, juge des), VIII 2.
 Ancyre (Grégoire d'), I 4, 8.
 Androsulitès (Pierre), I 10, 14.
 Anthè ("Ανθη) (monastère de Saint-),
 III 31 (32).
 Anthime, protospathaire, juge,
 VIII 13.
 anthypatos v. Léon.
 Antioche : patriarche (Jean III?),
 IV 14-16; patriarche, VIII 5-7;
 magistratos, voir Ouranos.
 Antoine Studite, patr. de Constantinople, V 1, 6.
 apocrisiaire (du patriarche de Constantinople), IV 3.
 archonte (?), c. Calcatanès.
 Aréthas de Césarée, I 14.
 Arméniaques (Jean, juge des), VIII, 14.
 Arménie : évêque arménien de Souni,
 IX 10.
 Arsène d'Héraclée, IV 17.
 asecretis, anonyme, III 3; du juge
 de la mer Egée, VI 9; v. Etienne,
 Ouranos (Basile).
 Athènes, voir Théodégios, Théodore.
 augoustalis, Pothos, VIII 11.
- Baldos (les fils de), V 19.
 Balianitès, Nicéphore, patrice, stratège de Mélitène, IX 4.
 Basile de Césarée, protothronos, I, 10 11.
 Basile, prêtre (de Patras), III 6.
 Basile, protospathaire, IX 16.
 Basile (ami de Théodore patrice),
 II 230.
 Basile v. Ouranos.
 Bérissa (Arménie I), V 23.
- Bindios, évêché (Binda, Pisidie?),
 III 43.
 Blachernes (moine des), III 6.
 Bulgares, lettre aux, X 8-9.
 Bulgarie, Syméon, tsar, X 5-7.
- Calcatanès (Théophylacte), archonte? de Nicée, I 10.
 canicleios, stratège, IV 12.
 canicleiou, Eustathe, ἐπὶ τοῦ X 31.
 Carie, métropolitain de, I 1, 14-16.
 Césarée, voir Basile, Grégoire.
 chartophylax (de Constantinople),
 III 6.
 Chônes (métropolitain de), V 2; v.
 Procope.
 Coloneia (juge de), VIII 24.
 Constantin et Diomède, néomartyrs (église de), I 10.
 Constantin VII Porphyrogénète,
 X 11, 12.
 Constantin, protospathaire et éparque, X 29.
 coryphée (tombe du) = St Pierre,
 IV 11.
 Cosmas, ami de Syméon, III 12.
 Cotyaeion (Nicolas de), I 15.
 Crescentius, maître de Rome, IV 11.
 Cyzique (métropolitain de) (Théodore), I 5, VI 3.
- Daphnopatès (Théodore), patrice et éparque, X.
 David, curopalate d'Ibérie, VIII 19.
 Denys d'Halicarnasse, manuscrit de l'*Atticistès*, VIII 22.
 Demétrius de Sébaste, I 10.
 Diomède, voir Constantin et.
- Egée (juge de la mer), VI 29.
 Egypte (émir d'), X 3.
 éparque, voir Constantin, Daphnopatès.
 Ephèse (Etienne d'), I (1, 6), 7.

- Etienne de Nicomédie, métropolitaine, syncelle, VIII 5, 7, 9 (47).
 Etienne moine, IV 8.
 Etienne, protospathaire, a secretis, VIII 10.
 Euchaïtes, métropole, V 27; voir Michel, Syméon, Philarète, métropolitains; Kalokyros, habitant.
 Eumeneia, évêché (Phrygie Pacatienne I), III 79.
 Eusèbe de Pessinous, I 12.
 Eustathe (monastère de Saint-), VI 4, 7.
 Eustathe de Sidé, I 13-14.
 Eustathe, protospathaire, ἐπὶ τοῦ κανικλείου X 31.
 Euthyme, mystique, I 1.
 Euthyme, patrice, ἐπὶ τῆς σακέλλης, VIII 4.
 Ezéros (Macédoine?), V 19.
 Gabriel, juge, III 7.
 Genesios (nom de famille?) de Romain, stratège (du Péloponnèse), III 4.
 genicos (logothète), IV 7.
 Georges Hexamitès, VI 8.
 Georges de Hiéropolis, I 17.
 Georges, neveu du protovestiaire (Léon), VIII 2.
 Georges, notaire, V, 32.
 gerocomeion (de Patras?), III 36.
 gnostique (savant, lettré) : Philètos Synadènos.
 Grégoire (V), pape, VI 11.
 Grégoire d'Ancyre, I 4, 8.
 Grégoire de Césarée, métropolitain, syncelle, VII 6.
 Grégoire de Nazianze, translation de s., X 11.
 Grégoire de Nicée, IV 27.
 Grégoire de Thessalonique, I 5.
 Grégoire, patrice, II 22.
 Hagiozacharités, VI 8.
 Héraclée, voir Anastase, Arsène.
 Hexamitès (Georges), VI 8.
 Hiéropolis (Georges de), I 17.
 Ignace Magentinos, I 10.
 Ignace de Nicomédie, I 4, 10.
 Jean (XV), pape, IV 11.
 Jean, fils du prêtre Basile, de Patras, III 6.
 Jean, chartophylax d'Euchaïtes, VIII 9.
 (Jean), juge des Thracésiens, VIII 42.
 Jean, moine du mont Latros, VII.
 Jean, orphanotrophe, juge des Arméniaques, VIII 16.
 Jean, ostiarios, neveu du protovestiaire Léon, IV 1, 6; VIII 20, 25, 30, 49, 50.
 Jean, patrice, drongaire de la Veille, III 30.
 Jean, patrice, mystique, économiste, I 2.
 Jean, ὁ πολύς, I 10.
 juge de la mer Egée, VI 2, 9.
 juge de Coloneia, VIII 24; voir Anthime, Jean, Jean orphanotrophe, Malakeinos, Pierre, Synadènos, Mitylénaïos (autres juges).
 Kallistarion, kathisma, V, 22, 23.
 Kalokyros, fonctionnaire, IV 7, 8, 9.
 Kalokyros, habitant d'Euchaïtes, V 17.
 Keklasménos Michel, protospathaire, VIII 8.
 Kyriotes, économiste des moines-, VIII 38.
 Laodicée, Anastase, métropolitain, VIII 3.
 Latros Jean (moine du mont), VII.
 Lazare, successeur présumé d'Alexandre de Nicée, I 5.
 Léon anthypatos, patrice, ἐπὶ τῆς σακέλλης, VIII 17, 19.
 Léon, protospathaire, juge des Anatoliques, VIII 2.
 Léon, protovestiaire, IV 1; VIII (1), 20.
 Léon de Sardes (945), I 1.

Léon de Sardes (vers 1000), IV 12.
 Léon de Synades, métropolit, syn-
 celle, IV.
 logothète (Syméon Métaphraste?),
 VIII 22; X 18.
 logothète, Théodore, I 10.
 logothète et magistros, Syméon, III.
 logothète du drome, Romain, X 20.
 logothète du prétoire, VI 11.
 Lombardie, IV 3.
 Lophos, évêché de Bithynie, VIII 5.

Magentinos Ignace, I 10.
 magistros et logothète, voir Syméon;
 d'Antioche, voir Ouranos.
 magistros et sacellaire, IV 10.
 Malakeinos, juge, VIII 31.
 Malakeinos, protospathaire (le
 même?), IV 23.
 mandator, V 6.
 Manuel, patrice, VIII 36.
 Manuel, vestès, VIII 40, 41.
 Maurice, VII 18.
 Mélitène (métropolit de), V 4;
 stratège, voir Balianitès.
 Méthode, patrice, IV 4.
 Michel d'Euchaïtes, IV 26.
 Michel, juge, V 22.
 Michel Keklasménos, protospa-
 thaire, VIII 8.
 Michel, « frère » de N. Ouranos,
 VIII 37 (48).
 Milan (évêque) de, IV 3.
 Mitylénaïos, juge, IV 25.
 Monobata, monastère-prison, I 1, 10.
 Myre (évêque de), I 16.
 Myron, IV 5.
 mystique, voir Euthyme, Jean.

Néocésarée, Nicolas, métropolit,
 IV 22; VIII 15, 21.
 νῆσος monastère τῆν νῆσον (Saint
 Tryphon?), I 2.
 Nicée, voir Grégoire, Calcatanès.
 Nicéphore de Philippes, I 6.
 Nicéphore, voir Balianitès, Oura-
 nos.
 Nicétas d'Amasée, VIII 8, 18.

Nicétas, moine, X 27.
 Nicétas, neveu de l'évêque de Smyr-
 ne, VIII 45.
 Nicolas de Cotyaeion, I 15.
 Nicolas de Néocésarée, IV 22;
 VIII 15, 21.
 Nicomédie, voir Etienne, Ignace.

orphanotrophe, voir Jean.
 ostiarios, voir Jean.
 Othon III, IV 12.
 Otrante, IV 2.
 Ouranos (Basile), protospathaire,
 asecretis, X 28.
 Ouranos (Nicéphore), magistros
 d'Antioche, VIII, IX 8-13.

parakoimomène, VIII 5.
 Patras, III 5, 6; voir Basile, Jean,
 gérocoméion.
 patriarche (Sisinnius), IV 11, (28);
 d'Antioche, IX 5-7; (Jean III),
 IV 14-16.
 patrice, III 25; voir Manuel, Mé-
 thode et Romain; et anthypatos,
 voir Léon; et drongaire : Jean;
 et mystique : Euthyme, Jean; et
 sacellaire : Théodore; et stratège :
 Balianitès, Romain; et préposé
 à la sacelle : Euthyme.
 Patzicanites, peuplade, III 65.
 Paul, juge, VIII 29, 30, 33, 35, 44.
 Philagathos (Jean XV intrus), IV 8,
 11.
 Philarète d'Euchaïtes, métropolit
 et syncelle, I 3.
 Philètos de Synades, métropolit,
 X 32.
 Philètos Synadénos, juge, IX.
 Philippes, Nicéphore (métropolit
 de), I 6.
 Photius, exégète? V 35.
 Photius, serviteur du patriarche
 Théophylacte, I 1.
 Φραγγία (empire d'Othon III), IV 2, 3.
 Pierre (tombe de s.) le coryphée,
 IV 11.

- Pierre Androsulitès, I 10, 14.
 Pierre, protospathaire et juge, VII 22.
 Pierre, spatharocandidat, X 18.
 Pittakotès, VIII 43.
 Plégatos, obtient jouissance du monastère St-Eustathe, VI 7.
 Polyeucte, patriarche de Constantinople, V 6.
 Pothos, protospathaire augoustalis, VIII 11.
 (Procope) de Chônes, I 7.
 proèdre (mort du), III 14; V 13.
 protospathaire, voir Anthime, Basile, Constantin, Etienne, Eustathe, Léon, Michel Kéklasménos, Malakeinos, Ouranos (Basile), Pierre, Pothos.
 protovestiaire : Léon, voir Jean, Georges (ses neveux).
 Rentakios I 19.
 Romain (Kyr), VIII 35.
 Romain Lécapène, empereur, X 1.
 Romain (II) porphyrogonète, X 14-15.
 Romain, Saronitès, I 9.
 Romain, patrice et logothète du drome, X 20.
 Romain, patrice, stratège, petit-fils de Thomas, logothète (en marge : appelé Kyr Génésios), III 4.
 Rome, IV 2, 5-7, 10-11.
 Rufinianes (église de), I 12.
 sacellaire (magistros et), IV 10.
 sacellaire (Théodore patrice et), 11.
 sacelle (préposé à la), voir Euthyme, Léon.
 Sardes : deux métropolitains Léon, en 945 et vers l'an 1000.
 Saronitès (Romain), beau-frère de Romain Lécapène, I 9.
 Satyre (monastère de), I 1.
 Sébaste (métropolitain de), VIII 23.
 Sidé (Eustathe de), I 13-14.
 Sisinnius, patriarche de Constantinople, IV 11 (26).
 Sisinnius, ami de Syméon, III 7.
 Skyros (évêque de), III 11.
 Sophie (port de Sainte-), IV 9.
 Souni (évêque arménien de), X 9.
 spatharocandidat (Pierre), X 18.
 stratège, voir Balianitès, Romain.
 Syméon, tsar de Bulgarie, X 5-7.
 Syméon d'Euchaïtes, VIII 39.
 Syméon, magistros et logothète, III ; « très savant logothète », X 18 ; « cette âme bienheureuse du logothète », VIII 22.
 Synadènos (Philètès), juge, VIII.
 Synades, voir Léon métropolitain.
 syncelle (mort d'un), V, 13; métropolitains syncelles : Etienne de Nicomédie, Grégoire de Césarée, Léon de Synades, Philarète d'Euchaïtes; officier diocésain, voir Théodore.
 Taraise (monastère Saint-), VIII 30.
 Tarse de Cilicie, IX titre, 11.
 Théodégios d'Athènes, I 18-20; III 4.
 Théodore d'Amorion, I 1.
 Théodore de Cyzique, I (5), 10.
 Théodore, logothète, I 10.
 Théodore, patrice et sacellaire II.
 Théodore, syncelle à Athènes, I 18-20.
 Théodose, chef de révoltés, V 19.
 Théophylacte, patriarche de Constantinople, I 9, X 2.
 Théophylacte archonte?, de Nicée, I 10.
 Thomas, logothète, III 4.
 Thracétiens (thème des), VIII 42.
 Tryphon (monastère Saint-), I 1.
 Turcs, III 65.

ÉTUDES DE TITULATURE BYZANTINE

LES TITRES AULIQUES RÉSERVÉS AUX EUNUQUES

(suite)

LE PRIMICIER : ὁ πριμικήριος

Le primicier est le plus élevé d'un ordre, d'une organisation quelconque, le premier : ὁ πρῶτος τάξεως τῆς τυχούσης (1). Il y avait de nombreux primiciers à Byzance : primiciers ecclésiastiques, primiciers militaires et primiciers auliques. Les *primiciers ecclésiastiques* existaient dans chaque église. Dans les offices, ils devaient chanter avec le domestique et le protopsalte; le primicier faisait partie du chœur de droite et il était le premier de la cinquième quintaine (2).

Le *primicier des lecteurs* était à la tête des autres lecteurs. Au xiv^e siècle, il est le premier de la huitième quintaine (3).

Le *primicier des tabulaires* patriarchaux ou épiscopaux était le quatrième de la septième quintaine, le sixième d'après le Grand Euchologe et Mathieu le moine. Il rédigeait et signait tous les documents relatifs à des procès, les conventions, les lettres de recommandation. Il rédigeait la confession des moines; il expliquait les termes juridiques difficiles à interpréter; il signait les documents juridiques, seul ou avec d'autres dignitaires ecclésiastiques; il signait aussi avec les évêques et les autres dignitaires ecclésiastiques les documents synodaux patriarchaux (4). On trouve parfois la titulature : primicier des primiciers des tabulaires (5).

Les primiciers ecclésiastiques sont mentionnés particulièrement dans les Actes des conciles. Au concile d'Éphèse (431) est cité *Pierre*,

(1) Suidas, cité par Du CANGE, *Gloss.* s. v. Cf. sur le sens du mot : Ps.-Cod. de off. P. 155. Je remercie très vivement mon excellent ami le R. P. V. Laurent, qui m'a communiqué, tirés de ses riches dossiers, plusieurs primiciers et grands primiciers, que l'on trouvera signalés au nom de chacun d'eux.

(2) K. M. RHALLIS, Περὶ τοῦ ἐκκλησιαστικοῦ ἀξιωματοῦ τοῦ πριμικηρίου. Πρακτικά de l'Académie d'Athènes, VII, 1932, p. 125.

(3) K. M. RHALLIS, *op. cit.*, p. 125.

(4) K. M. RHALLIS, *op. cit.*, p. 126.

(5) K. M. RHALLIS, *op. cit.*, p. 127.

prêtre d'Alexandrie et primicier des notaires, *πρωτος νοταριων* (1). Au concile de Chalcédoine (451) sont cités *Jean*, prêtre, primicier des notaires (2) et *Aétius*, archidiacre de la capitale Constantinople, la Nouvelle Rome et primicier des notaires (3). A la même époque, on trouve *Thyrsos*, primicier, destinataire de la lettre 238 du Livre II des lettres de Nil l'abbé (4). Lors du synode de Constantinople de 536, le primicier *Euphémios* introduit les personnes appelées à comparaître devant le concile et il ouvre les séances (5). Au V^e concile de Constantinople (550), *Diodore* remplit les mêmes fonctions (6). Il en est de même, au VI^e concile de Constantinople (680), du diacre *Théodore* (7) et de l'archidiacre *Constantin* (8).

Contrairement à ce que pense F. Dvornik (9), l'office d'archidiacre et primicier des notaires ne disparaît pas et il n'est pas exact de dire que le chartophylax, sorti des notaires-diacres, a pris la place du primicier et archidiacre (10). Le primicier des notaires subsiste sous un nouveau titre, primicier des tabulaires, que l'on rencontre, à partir du XII^e siècle. Dans un acte de 1197, relatif à une donation faite par Constantin Paphnuce Exotrochos au monastère de Saint-Jean-le-Théologien de Patmos, le « domestique et primicier des tabulaires de Crète, *Andronic Papandronikopoulos* est mentionné parmi les signataires de l'acte (11).

Au XIII^e siècle, « l'humble prêtre, nomikos et de la sacelle de la très sainte métropole de Smyrne et primicier des tabulaires » *Jean Kampanès*, signe un acte de donation de saline faite, en septembre 1230, au monastère de Saint-Georges-Exôkastritès (12). Vers 1280, dans le registre de prêts de la bibliothèque d'un bibliophile anonyme au folio 7 du codex Vaticanus gr. 207, on voit mentionné le nom d'un *Bekkos*, qui ne saurait être le patriarche Jean Bekkos, mais très vraisemblablement son parent *Georges Bekkos*, qui remplissait

(1) E. SCHWARTZ, *Acta conciliorum oecumenic.* Tomus pr. Volumen primum, pars tertia. Berolini et Lipsiae 1927, p. 60.

(2) DU CANGE, *Gloss.* s. v. Cf. F. DVORNIK, *Les légendes de Constantin et de Méthode eues de Constantinople*, Prague (1933), p. 58.

(3) DU CANGE, *Gloss.* s. v.

(4) MIGNE, *P. G.* LXXIX, c. 321.

(5) F. DVORNIK, *op. cit.* 54, n. 1.

(6) F. DVORNIK, *op. cit.*, *id.*

(7) F. DVORNIK, *op. cit.* 51, n. 3 et 61.

(8) F. DVORNIK, *op. cit.* 51, n. 3, 54, 61.

(9) F. DVORNIK, *op. cit.* 55.

(10) F. DVORNIK, *op. cit.* 62, n. 9. Sur les primiciers ecclésiastiques, cf. RHALLIS : *Περὶ τοῦ ἐκκλησιαστικοῦ ἀξιώματος τῷ πριμικηρίου. Πρακτικὰ Ἀρχιδ. Ἀθηνῶν VII* (1932), pp. 124-128.

(11) MIKL. et MÜLLER, *Acta VI*, 136.

(12) MIKL. et MÜLLER, *Acta II*, 51.

près de lui les fonctions de primicier des notaires patriarchaux. On voit, dix ans plus tard, Maxime Planude entretenir Georges Bekkos du carré des nombres. Georges Bekkos ne fut, du reste, pas atteint par la disgrâce de Jean Bekkos, car il devint grand économiste (1). En 1287, le « protonotaire de la très sainte métropole de Serrès, lecteur et primicier des tabulaires », *Théodore*, signe l'acte de vente au monastère du Christ Sauveur τοῦ Λατόμου d'un terrain, appartenant à Manuel Comnène Péliargos (2).

Au xiv^e siècle, le primicier des tabulaires de la très sainte métropole de Serrès, *Théodore Kalègopoulos*, signe un acte de vente d'une vigne, située près de Serres, cédée par Pierre Kapasos et par sa fille Irène à Kosmas Pankalos (3), en décembre 1305. Dans un acte du 24 août 1383, par lequel le synode condamne le protopapas Constantin Kabasilas, le primicier τοῦ Παραδείσου est présent, lors de la sentence condamnant le protopapas (4). Enfin, dans un manuscrit grec de la Vaticane, datant du xv^e siècle (5), figure, parmi les signatures d'autres dignitaires ecclésiastiques, à l'occasion d'un opuscule, « εἰς τὸ μνημόσυνον τοῦ ἁγίου τοῦ κυροῦ Συμεὼν », celle du primicier *Syropoulos*.

Les sceaux des primiciers ecclésiastiques semblent être rares. Konstantopoulos cite, sans le dater, celui de *Théophane*, primicier des tabulaires (6).

À côté du « primicier des très pieux notaires » (7), on connaît aussi le primicier, chargé de diriger le chant et ayant aussi parmi ses fonctions celle de porter le bougeoir devant le patriarche (8) et le primicier des lecteurs (9).

Le primicier militaire était identique avec le domestique. Le roi des Ostrogoths, Théodat (mort en 536) confère au patrice Maximos le primicérial, « qui et domesticatus nominatur » (10). Le primicier était le plus élevé parmi les officiers subalternes du *magister militum*

(1) V. LAURENT, *Catalogues de manuscrits grecs et textes byzantins*. EO XXXI (1928), p. 144.

(2) P. LEMERLE, *Actes de Kallistos*, Paris (1945), p. 43, acte n° IV.

(3) P. LEMERLE, *op. cit.*, p. 49, acte n° VII.

(4) MIKL. et MÜLLER, *Acta* II, 55.

(5) Cod. Vatic. gr. 172, fol. 187 v.

(6) KONSTANTOPOULOS, βυζαντινά Μολυβδόβουλλα, JIAN (1903), sceau 475 a. Cf. *id* (1906), p. 113.

(7) Πριμικήριος τῶν θεοσεβαστάων νοταρίων. Cf. CEDR. II, 929.

(8) L. CLUGNET, *Dictionnaire grec-français des noms liturgiques*, Paris (1895), s. v.

(9) Ps.-Cod., de off. 6 et 156.

(10) R. GROSSE, *Römische Militärgeschichte von Gallienus bis zum Beginn der byzantinischen Themaverfassung*, Berlin (1920), 122.

et il était appelé jadis *princeps* (1). Les ducs d'Afrique et de Sardaigne avaient leur primicier militaire (2). Le Directeur de l'Arsenal, « tribunus ou praepositus fabricae », avait un primicier militaire, qui, après deux ans, avait rang de protiktor (3). Ce dernier semble, du reste, avoir disparu en 438 (4). Il nous est parvenu plusieurs sceaux de primiciers militaires (5). Il y a lieu de noter que les fonctions du primicier militaire ont changé plus d'une fois au cours de l'histoire de Byzance.

Mais c'est surtout le primicier aulique qui est connu. Le primicier était la cinquième dignité des eunuques, au ^xe siècle. Chaque ordre avait généralement à sa tête un primicier.

L'*insigne* du primicier était une tunique blanche à collet brodé d'or, portant des figures de chevaux dorés d'or, σὺν ἐπομίοις καὶ κώλοις (6). Lors des grandes réceptions, le primicier portait la tunique ajustée, sous la chlamyde, ornée de tablions. Ceux qui ne possédaient pas de *stikharion* empruntaient celui des magistroi (7).

Le nouveau promu payait, suivant la tradition, diverses *taxes* : 36 nomismata aux préposés, 12 nomismata au vice-concierge, si ce dernier remettait au nouveau promu son costume et 6 nomismata au primicier (8), soit, au total, 54 nomismata. Si le nouveau primicier ne recevait pas son costume, comme insigne, il ne payait que 48 nomismata. D'un autre côté, il versait 6 nomismata aux atriclins (9).

En échange, dans la répartition des largesses impériales, les primiciers, ainsi que les protospathaires eunuques et les ostiaires, formaient une classe privilégiée (10). Dans la répartition des taxes imposées aux nouveaux dignitaires, le primicier de la Chambre touchait 12 nomismata (11). De plus, lors de la répartition des dons de joyeux

(1) MOMMSEN, *Ges. Schrift*, VI, 449, cité par R. Grosse, *op. cit.*, *ibidem*.

(2) C. JUST, I, 27, 2, 32-34.

(3) C. THEOD., X, 22, 3; C. JUST, XI, 10, 2.

(4) THEOD. *Nov.* VI, 1.

(5) Cf. E. HANTON, *Lexique explicatif du Recueil des inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure*. Byzantion IV (1929), 119, où l'on trouvera l'indication détaillée des sceaux de primiciers militaires, publiés par Kontopoulos et par G. Schlumberger.

(6) Sur le sens de ces mots, cf. REISKE, 858. Peut-être, ἐπώμιον désigne-t-il des carrés d'étoffe placés sur l'épaule ou de simples épaulettes.

(7) Cer. II, 15, 575.

(8) Cer. II, 52, 721.

(9) Cer. II, 53, 788. Voir la formule de nomination, très mutilée, dans SATHAS, *Mes. Bibl.* VI (Venise 1877), 648-649. Il s'agit d'un primicier, chef d'un service indéterminé du Grand Palais et de la basse époque.

(10) Cer. II, 53, 784.

(11) Cer. II, 55, 798, 802, 803.

avènement, les primiciers touchaient très vraisemblablement une part sur celle qui revenait à la Chambre (1).

La charge de primicier s'achetait. Un ostiaire, qui voulait être promu primicier, devait payer 10 livres et verser en outre un supplément en rapport avec la solde demandée (2). Mais l'empereur pouvait toujours conférer gratuitement la charge de primicier à l'un de ses eunuques, à titre de récompense; de même, il pouvait conférer gratuitement le titre nu de primicier à un eunuque exerçant une fonction publique à Byzance ou en province, ou à des fonctionnaires d'ordres divers (3).

Le primicier en exercice avait droit au titre et aux honneurs attachés au titre. S'il quittait le service, il conservait, sa vie durant, le titre de primicier ainsi que les honneurs attachés à ce titre. Les mêmes prérogatives étaient attribuées au fonctionnaire ou à la personne sans fonction ayant obtenu le titre de primicier.

Dans l'ordre des *préséances*, les primiciers eunuques de la Chambre figuraient dans la classe des protospathaires. Les primiciers, qui portaient en outre le titre de protospathaire, avaient le pas sur les simples primiciers de la Chambre en service au Grand Palais ou non (4). Les primiciers venaient après les évêques, mais ils avaient la préséance sur le protospathaire et logothète du Trésor Public, lequel occupait le 33^e rang dans la hiérarchie des offices. Les primiciers, malgré la supériorité de leur titre, venaient presque sur la même ligne que les ostiaires (5).

Les *fonctions* des primiciers font qu'ils apparaissent souvent dans le Livre des Cérémonies; ils étaient sans doute rangés parmi les ἄρχοντες τοῦ κουδουκλείου. Les primiciers, comme les préposites, les protospathaires eunuques et les ostiaires étaient, en effet, rangés parmi les προὔχοντες τῆς τάξεως τοῦ μυστικοῦ κουδουκλείου (6). Les préposites et les ὁστιανοπριμικήριοι sont opposés au personnel de la Chambre (7).

Aux ix^e-x^e siècles, les primiciers figuraient dans diverses cérémonies auliques. Lors du couronnement d'une impératrice, la nouvelle souveraine était amenée par le préposite et par le primicier (8). C'était

(1) Cer. II, 52, 712.

(2) Cer. II, 49, 694.

(3) Cer. II, 52, 731.

(4) Cer. II, 52, 731.

(5) Cer. II, 52, 731.

(6) Cer. II, 52, 750.

(7) Cer. I, 10, 71. ὁστιανοπριμικήριοι est l'équivalent de πριμικήριοι καὶ ὁστιάριοι. Cf. un sceau de πριμικήριος βασιλικός καὶ ὁστιάριος καὶ ἐπὶ τῶν οικειῶν cité par G. SCHLUMBERGER, *Sigill. byz.* 138. La traduction de Reiske par *primicerius ostiarius* est inexacte.

(8) Cer. I, 41, 211.

au primicier ou à un ostiaire que la nouvelle impératrice passait le cierge qu'elle tenait (1). Lors de la promotion d'un curopalate, les primiciers et les ostiaires présentaient à l'empereur la chlamyde dont le souverain revêtait le récipiendaire (2). Lors de la promotion d'un proèdre, le primicier de la Chambre et les silentiaires ainsi que le maître des cérémonies accompagnaient le nouveau promu, à Sainte-Sophie (3). Lorsque le proèdre se rendait au Grand Palais, il était salué par tous les dignitaires et fonctionnaires présents, parmi lesquels le préposite, le primicier de la Chambre avec les primiciers-ostiaires (4), c'est-à-dire ostiaires portant en outre le titre de primicier. Un primicier, qui est vraisemblablement le primicier de la Chambre, était présent lors de la promotion des cubiculaires et des femmes de chambre (5).

Dans certains cas, le primicier pouvait suppléer le préposite (6) : ainsi, lors de la promotion d'un préposite, le primicier introduit le préposite, s'il n'y en avait pas d'autre présent (7). D'une manière générale, le primicier remplaçait le préposite occupé (8). Les primiciers étaient des personnages assez importants pour être invités aux banquets de la Cour, où ils dinaient souvent à la table impériale (9).

Il y avait à la Cour impériale *diverses sortes de primiciers*, chefs d'une corporation ou schole d'officiers palatins ou de simples employés.

1. *Le primicier de la Chambre*, ὁ πριμικήριος τοῦ κουβουκλείου (10). A la haute époque, le *primicerius sacri cubiculi* avait rang de *spectabilis*, d'après la Notitia Dignitatum, et venait immédiatement après les comtes des domestiques (11). Le *primicerius sacri cubiculi* subsista comme office spécial. On eut ainsi un primicier de la Chambre de l'impératrice, cette dernière ayant sa Maison privée composée comme celle de l'empereur (12). Il y avait, d'ailleurs, vraisemblablement, plusieurs primiciers de la Chambre, car le Livre des Cérémonies signale dans les banquets impériaux la présence de plusieurs primiciers de la Chambre (13). Il y a lieu de noter que seule la charge importante de

(1) Cer. I, 41, 208.

(2) Cer. I, 45, 230.

(3) Cer. I, 97, 441.

(4) Cer. I, 97, 442.

(5) Cer. II, 24, 623; II, 25, 625.

(6) Cer. I, II, 87 scholie.

(7) Cer. I, 51, 261.

(8) Cer. I, 50, 259.

(9) Cer. II, 52, 750, 753, 758, 764, 765, 778.

(10) Cer. I, 97, 441; II, 52, 721; II, 55, 798.

(11) J. BURY, *History of the later Roman Empire*, I (London 1923), 33.

(12) Cer. II, 52, 711. La πριμικηρίσσα avait sous ses ordres les κοττωνίσσαι et les κουβουκλα-
ρέαι. Cf. J. BURY, *The imperial adm. system*, pp. 122-123.

(13) Cer. II, 52, 731 : οἱ πριμικηριοὶ εὐνοῦχοι τοῦ κουβουκλείου.

primicier de la Chambre avait été érigée en charge noble. D'un autre côté, jusqu'en 537, le *primicerius sacri cubiculi*, ainsi que le *comes sacrae vestis* et le *primicerius Augustae*, appelés tous trois *chartularii sacri cubiculi*, était le chef des deux Trésors particuliers, εἰδικοῦ, de l'empereur, la sacelle et le vestiaire sacré, qui dépendaient alors du *sacrum cubiculum* (1). Il était aussi commandant des spatharocubulaires, corps de la garde impériale, formé d'eunuques (2) et était appelé protospathaire (3). Le primicier de la Chambre qui, à l'expiration de son mandat, quittait ses fonctions, conservait son titre de primicier, auquel il ajoutait souvent un titre supérieur. Le cas était prévu, en effet, où un primicier serait en outre titré protospathaire (4). Quant à la remarque de Bury (5) que le titre de primicier de la Chambre désignerait plutôt les ostiaires promus primiciers, ce n'est qu'une pure hypothèse.

2. *Le primicier de la Cour*, ὁ πριμικήριος τῆς αὐλῆς. Cet office fut créé, semble-t-il, par Alexis I^{er} Comnène (1081-1118). Il est surtout connu au xiv^e siècle par le Ps.-Codinos, qui lui assigne dans la hiérarchie le 33^e rang (6), que, d'après les diverses listes, il semble avoir conservé. D'après Kinnamos, le primicier de la Cour aurait été, du moins à l'époque de Manuel I^{er} Comnène, le chef des trompettes de l'empereur (7). Il est vraisemblable qu'à l'époque du Ps.-Codinos, il n'exerçait plus cet office. Le primicier de la Cour dirigeait la domesticité du Grand Palais, à l'exception du κοίτων ou chambre à coucher de l'empereur (8). Il remplissait en sous-ordre le rôle d'un maître des cérémonies (9). Il veillait à ce que les divers corps de garde palatins, Varanges, Tzakones, Vardariotes et autres, occupassent la place qui leur était assignée (10). Mais c'est surtout, lors des réceptions impériales, que le primicier de la Cour avait un rôle actif. Le protoves-tiarite introduisait les grands dignitaires, le grand hétériarque, les dignitaires de second ordre et le primicier de la Cour, les dignitaires

(1) E. STEIN, *Hist. du Bas-Empire*, II, Paris-Bruxelles-Amsterdam (1949), 425.

(2) E. Stein, *op. cit.*, 357.

(3) E. Stein, *op. cit.*, 524.

(4) Cer. II, 52, 731.

(5) J. BURY, *The imp. admin. system*, 123.

(6) Ps.-Cod. *De off.* 40.

(7) CINNAMOS, IV, 12, p. 185 : ὁ τῶν βασιλικῶν ἐξάρχων σαλπιστῶν, ὃν δὴ πριμικήριον τῆς αὐλῆς ἔθος ὀνομάζειν ἐστίν. Cf. E. STEIN, *Spätbyz. Verfassung-u. Wirtschaftsgesch. Mitteil. osman. Gesch.* II (1925), 44.

(8) L. BRÉHIER, *Les institutions de l'Empire byzantin*, Paris (1949), 148.

(9) C'est le protoves-tiarite qui paraît avoir été le grand maître des cérémonies de la Cour (Ps.-Cod. 34).

(10) Ps.-Cod. *De off.* 37.

de rang inférieur (1). Si, pendant les réceptions, on avait une communication à faire à l'empereur, en l'absence du protovestiarite et du grand hétériarque, ce soin revenait au primicier de la Cour (2). Lors des banquets impériaux, le primicier de la Cour, en compagnie du protovestiarite et du grand hétériarque, introduisait les dignitaires (3) et les installait chacun à la place que leur assignait le protocole (4). Comme tel, Pachymère l'appelle ὁ τῆς εἰσαγωγῆς (5). L'uniforme du primicier de la Cour consistait en un turban de soie blanche, un *kabbadion* en soie courante, un *skaranikon* en soie or blanc, brodé à l'or trait avec devant et derrière le portrait vitrifié de l'empereur. Son bâton était vert or en torsades (6). Suivant une ancienne tradition, qui confiait à des fonctionnaires des missions temporaires étrangères à leurs fonctions habituelles, on voit un primicier de la Cour envoyé en ambassade (7). En un mot, le primicier de la Cour semble avoir plus spécialement exercé son service au Palais impérial et ce service était d'ordre civil plutôt que d'ordre militaire.

3. *Le primicier des candidats.* Ceux-ci étaient vraisemblablement répartis en plusieurs sections, dont chacun avait à sa tête un primicier, οἱ πριμικήριοι τῶν κανδιδᾶτων (8). Ces primiciers ne semblent pas, du reste, être restés longtemps en exercice (9).

4. *Le primicier des Scholes.* Chaque schole avait son primicier (10).

5. *Le primicier des Numeri* (11).

6. *Le primicier des Vardariotes.* Les Vardariotes étaient essentiellement attachés à la garde du Palais impérial. Ils étaient armés d'un bâton et d'un fouet court (μαγγλάδιον) (12), suspendu à la ceinture. Ils précédaient l'empereur, lorsque ce dernier sortait dans la ville; le bâton levé, ils faisaient ranger la population en bon ordre. Au début du règne d'Alexis I^{er} Comnène (1081-1118), les Vardariotes semblent avoir été encore un corps de troupes faisant partie de l'armée régulière (13). On les voit accompagner l'empereur en campagne,

(1) Ps.-Cod. *De off.* 34 et 44. Cf. E. STEIN, *op. cit.*, 47.

(2) Ps.-Cod., 35.

(3) Ps.-Cod. *De off.* 55-56, 60.

(4) Ps.-Cod. *De off.* 36-37.

(5) PACHYM. I, 321. Cf. E. STEIN, *op. cit.*, 47.

(6) Ps.-Cod. *De off.* 23.

(7) L. BRÉHIER, *op. cit.* 151.

(8) Cer. I, 86, 391.

(9) Cer. I, 86, 392.

(10) C. JUST. XII, 29, 2 (an. 474) et 3 (an. 474-491).

(11) C. I. L. 32, 970 (Vitalien); XI, 1693 (Macrobe).

(12) Ps.-Cod. *De off.* 37 et 268.

(13) AN. COMN. I, 199 Bonn; I, 151 Leib.

mais assurer en même temps le service d'ordre et de police. Ainsi s'explique qu'en 1256, lorsque Théodore II Lascaris fit bâtonner Georges Acropolite, ce fut le primicier des Vardariotes qui fut chargé de l'exécution de la sentence (1). Leur nom était d'origine turque. Les Vardariotes provenaient d'une tribu turque christianisée, établie vers le x^e siècle dans la vallée inférieure du Vardar (2). Au xiv^e siècle, ils exprimaient toujours en turc leurs souhaits et vœux à l'empereur (3). Sous Manuel I^{er} Comnène, le primicier des Vardariotes était titré nobélissime et on le voit prendre part aux conciles de 1166 et de 1170 (4). L'armement des Vardariotes, leur service et leur origine barbare montrent qu'ils sont les successeurs des manglavites, du x^e-xii^e siècle (5).

7. *Le primicier des Varanges*. Les Varanges étaient un corps de la Garde impériale. On les appelait aussi πελεκυφόροι, parce qu'ils étaient armés de la hache. Depuis la conversion des Russes au christianisme, un grand nombre de mercenaires scandinaves et russes servaient dans l'armée byzantine. D'où aussi les noms donnés aux Varanges, 'Ρωσο-βάραγγοι (6), 'Ρῶς βάραγγοι (7) ou encore βάραγγοι 'Ρῶς (8). On note l'existence d'un corps de la Garde formé avec leurs éléments dès le xi^e siècle (9). Ils sont très vraisemblablement les successeurs des Excubiteurs supprimés par Alexis I^{er} Comnène (10), bien qu'on trouve mentionnés encore ces derniers dans des actes datant de 1383 et 1401 à côté des Varanges, cités eux aussi dans des actes datant des environs de 1400-1401 (11). Dès le xii^e siècle, du reste, les Varanges ne sont plus formés de Russes, mais d'Anglo-Saxons (12) et finalement d'Anglais, 'Εγγλικοβάραγγοι (13). Au xiv^e siècle, le primicier des Varanges recevait ainsi que ses hommes, lors des banquets impériaux, chacun un plat de la part de l'empereur (14).

(1) G. ACROPOL. I, 131 Heisenb.

(2) Ps.-Cod. *De off.* 38. Cf. E. STEIN, *op. cit.* 49.

(3) Ps.-Cod. *De off.* 57.

(4) MIGNE, *P. G.* CXL, c. 247-248; 253-254; Viz. Vrem. XI (1904) 479 (lire : νοβελιστίμου).

(5) E. STEIN, *op. cit.* 49.

(6) MIKL. et MÜLLER, *Acta* VI, p. 2.

(7) MIKL. et MÜLLER, *Acta* V, 137, 143; VI, 47.

(8) VASILIEVSKIJ, Journ. du Min. de l'Instr. Publ. (en russe) 178 (mars 1875), 127.

(9) En 1056 (Skylitz.-Cédr. II, 613), en 1067 et 1071 (Skyl. 666, N. Bryenne 451), peut-être même dès 1040 (cf. E. STEIN, *op. cit.* 48, n. 1).

(10) AN. COMN. I, 199 Bonn; I, 151 Leib; ZONAR. XVIII, 29 (t. III, 763).

(11) MIKL. et MÜLLER, *Acta* II, 50 (1383), 554 (1401), 476 (vers 1400), 485 (vers 1400-1401).

(12) VASILIEVSKIJ, Journ. du Min. de l'Instr. Publ. (russe) 178 (mars 1875), 133-135.

(13) Protagma de novembre 1272. Cf. E. STEIN, *op. cit.* 48.

(14) Ps.-Cod. *De off.* 61.

Les Varanges étaient sous le commandement de l'ἀκόλουθος (1) qui dépendait lui-même des περιμικῆριοι τῶν βαράγγων (2).

8. *Le primicier des manglavites.* Les manglavites, μαγκλαβῖται, étaient un corps de troupe de la Garde du Grand Palais, au x^e siècle. Étroitement liés à l'Hétaireia (3), les manglavites précédaient l'empereur dans ses déplacements avec les hétaires. Les manglavites étaient armés d'une masse ou plus probablement d'un simple bâton ou d'un fouet (4), afin d'écarter les importuns. Assistés des diétaires et des hétaires, les manglavites procédaient à l'ouverture de certaines portes du Grand Palais (5). Ils entouraient l'empereur siégeant dans le tricline de la Magnaure, avec les hétaires et les cubiculaires (6). On trouve mentionnés les manglavites parmi les candidats (7) et les strators (8). Certains même étaient attachés au Lausakios, ce qui n'implique pas, d'ailleurs, qu'ils doivent être comptés parmi les οἱ τοῦ λαυσιακοῦ ἄρχοντες (9), car on voit les strators du μαγγλάδιον distingués des strators du Lausiakos (10). Les manglavites semblent avoir été plutôt des civils que des soldats; toutefois, ils portent l'épée, dans certaines cérémonies (11).

Le primicier des manglavites était un personnage d'une réelle importance. Il était titré spathaire (12) et même protospathaire (13). Les conjurations et les meurtres politiques avaient besoin de la connivence des manglavites. D'après l'historien arménien Wardan, ce furent les manglavites qui assassinèrent Léon V, en 820 (14). Les manglavites furent remplacés au xi^e siècle par les Vardariotes.

9. *Le primicier des diétaires.* Les diétaires, qui semblent avoir eu pour mission d'aider le personnel du Grand Palais dans l'accomplissement de sa tâche coutumière (15), formaient une taxis spéciale, sous

(1) Ps.-Cod. *De off.* 40.

(2) Ps.-Cod. *De off.* 61.

(3) Cer. I, 7, 19; I, 9, 16; I, 25, 24; II, 18, 607, 13.

(4) Cer. II, 52, 732; De adm. imp. 236 : τοῦτον διὰ μαγκλαβίων σφοδρῶν ἐπεξήρχετο. Cf. THEOPH. CONT. 681. Le corps de Constantin V fut flagellé (ἐτυψε μαγγλάδια, à l'hippodrome. (*G. le Moine* 804). Cf. REISKE 53-54; DU CANGE, *Gloss.* s. v.

(5) Cer. II, I, 518.

(6) Cer. II; 10, 154.

(7) Cer. II, 52, 786.

(8) Cer. II, 52, 736.

(9) Cer. II, 52, 785.

(10) Cer. II, 52, 536.

(11) Cer. II, 15, 576.

(12) Cer. II, 52, 735. Cf. E. STEIN, *op. cit.* 49, n. 2.

(13) De adm. imp. 236 : Τοῦ πρωτοσπαθαρίου Ἀρσενίου καὶ μαγγλαβίτου. Cf. V. BENESEVIC, *Die Ranglisten*: ByNgrJhrb V (1926-1927), 141, n° 132.

(14) J. B. BURY, *History of the eastern roman Empire*, London (1912) 53, n. 1.

(15) Cf. Cer. I, 45, 230 οἱ δικαῖταριοι τῶν ὁλῶν δικαῖτῶν et probablement d'entretenir les

la direction du Concierge ou Papias et, peut-être aussi, dans certains cas, sous celle du Deutéros (1). Les diétaires étaient-ils surtout de jeunes nobles, venant faire en quelque manière un certain apprentissage, pour ensuite quitter le Grand Palais et remplir certaines fonctions? C'est une hypothèse de Reiske (2), comme aussi d'avancer que les diétaires montaient la garde jour et nuit, sur la foi d'un passage du Continuateur de Théophane (3), qui est loin d'être probant. Les diétaires avaient, en tout cas, à leur tête un primicier (4) appelé parfois aussi *Domestique du Grand Palais* (5).

10. *Le primicier des domestiques*. A la haute époque, les domestiques, corps de garde palatin, avaient leur primicier, ὁ πριμικήριος τῶν δομεστίκων (6). Il est vraisemblable que le primicier des Vardariotes ou, peut-être plus sûrement, le primicier des Varanges, est son successeur.

11. *Le primicier des silentiaires*. Il est cité dans les Actes du Concile de Chalcédoine (431) (7).

12. *Le primicier des chefs des ablutions* (οἱ νιψιτιάριοι), cité dans le Livre des Cérémonies (8).

13. *Le primicier des préposés aux vêtements impériaux*, οἱ ἐπὶ τῶν ἀλλαξίμων, cité dans le Klétorologe de Philothée (9).

14. *Le primicier des vestiturs*, οἱ βεστήτορες, mentionné également par Philothée (10).

15. *Le primicier du vestiaire*, ὁ πριμικήριος τοῦ βεστιαρίου, qui était le chef des employés du vestiaire (11). Il est également appelé *primicier des vestiarites* (12).

16. *Le primicier des notaires*, *primicerius notariorum*, πριμικήριος τῶν νοταρίων (13). Au IV^e siècle, fut créée une *schola notariorum*, indépendante de la préfecture du prétoire et formant un *officium* par-

différentes salles (διαίται) du Grand Palais; d'où peut-être le nom qui leur est parfois donné d'ἐδδομαδάρτοι.

(1) J. BURY, *The imp. administr. system*, 127-128.

(2) REISKE, 42-43.

(3) THEOPH. CONT., 197, 20-21.

(4) Cer. II, I, 518, 519; II, 52, 724.

(5) Cer. II, 155, 800, 10.

(6) Cer. II, 51, 700.

(7) DU CANGE, *Gloss. s. v.*

(8) Cer. II, 52, 721.

(9) Cer. II, 52, 724.

(10) Cer. II, 52, 724.

(11) Cer. App. 466. LEO GRAM. 300; TH. CONT. 394, 887. Cf. FR. DÖLGER, *Regesten I*, n° 582 (an. 919).

(12) FR. DÖLGER, *Aus den Schatzkammern des heiligen Berges*, München (1946), 27.

(13) SOCRATE VII, 23 (éd. Hussey, II, 783) : προστάτης τῶν βασιλικῶν ὑπογραφέων. E. STEIN, *Geschichte des spätromischen Reiches*. I, Vienne (1928), 171.

ticulier, dont le chef, le *primicerius notariorum* dépendait directement de l'empereur. Ces *notarii* impériaux étaient non seulement secrétaires du Consistoire, mais ils étaient aussi des envoyés du gouvernement impérial dans les provinces, ayant pleins pouvoirs de régler certaines affaires. Leur rôle était essentiellement d'établir les diplômes de nomination ou *codicilli* relatifs aux hauts dignitaires civils et militaires depuis le gouverneur de province jusqu'au préfet du prétoire. Du ^v^e au ^{vii}^e siècle, les notaires, comme secrétaires du Consistoire expédiaient les décisions de celui-ci et en assuraient souvent l'exécution (1). Le primicier des notaires impériaux, au ^{vi}^e siècle (2), était un personnage assez important, qui, d'après la *Notitia Dignitatum*, était titré *vir spectabilis*. Au ^x^e siècle, le *πριμικήριος τῶν βασιλικῶν νοταρίων* a pris, semble-t-il, le titre de *πριμικήριος τῶν ταβουλλαρίων* (3). Les *ταβουλλάριοι* étaient les secrétaires des bureaux officiels, mais ils étaient aussi à la disposition du public. Il y a lieu de noter que les *ταβουλλάριοι*, identiques, semble-t-il, aux *συμβολαιογράφοι* (4), étaient, au ^x^e siècle, organisés en corporation (5). Leur primicier avait sur eux un très grand pouvoir, car il pouvait leur infliger des amendes (6) et même des châtiments corporels (7). Leur nombre était fixé à 24 (8). Leur insigne était un manteau (*ἐφεςτρὶς*) (9). Leurs honoraires étaient strictement fixés (10) et ils n'avaient droit d'avoir qu'un seul scribe (11), qu'ils rémunéraient sur leurs propres honoraires (12). Les conditions d'accès à la corporation des notaires étaient très sévères : honnabilité parfaite, culture générale, parole aisée, style d'une correction totale, écriture excellente (13), connaissance par cœur des quarante titres du *Procheiron* et connaissance des soixante livres des *Basiliques* (14). Le primicier était « le tabulaire que désigne son rang dans le

(1) L. BRÉHIER, *Les institutions de l'Empire byzantin*, 99.

(2) Cf. JUSTINIEN, NOV. VIII, *in fine*.

(3) Sur le sens du mot *ταβουλλάριοι*, cf. PS.-COD. *De off.* 154-155, FR. DÖLGER, *Aus den Schatzkammern des heiligen Berges*, 169.

(4) A. STÖCKLE, *Spätrömische u. byzantinische Zünfte*, Leipzig (1911), 18-19 et J. NICOLE, *Le Livre du Préfet. Texte grec*, Genève (1893), 79-80.

(5) J. NICOLE, *Le Livre du Préfet. Traduction française*, Genève (1894), 13-23. Cf. le primicier des notaires de la métropole de Smyrne, MIKL. et MÜLLER, *Acta* IV, 101 (1283).

(6) J. NICOLE, *op. cit.*, § 4 et 5, pp. 15-16, § 9 et 10 (pp. 17-18).

(7) J. NICOLE, *op. cit.*, § 6, p. 17.

(8) J. NICOLE, *op. cit.*, § 23, p. 21.

(9) J. NICOLE, § 3, pp. 14-15.

(10) J. NICOLE, *op. cit.*, § 25, pp. 22-23.

(11) J. NICOLE, *op. cit.*, § 24, p. 22.

(12) J. NICOLE, *op. cit.*, § 19, p. 20.

(13) J. NICOLE, *op. cit.*, § I, p. 13.

(14) J. NICOLE, *op. cit.*, § 2, p. 14.

collège »; il était nommé par l'Éparque ou Préfet de Constantinople, « si le collège entier témoignait que le candidat était digne de ces fonctions » (1).

Ces notaires étaient, du reste, différents des notaires impériaux du Grand Palais. De plus, le titre de primicier était spécial aux eunuques. Les primiciers des notaires, comme, d'ailleurs, tous les primiciers d'une corporation d'hommes barbus, ne pouvaient prétendre à ce titre. Il en était de même du primicier des candidats et du primicier des vestiteurs. Candidats et vestiteurs n'étant pas eunuques, leurs primiciers eux aussi ne l'étaient pas. Dans les cas de ce genre, il s'agit d'un grade et non d'un titre aulique. Il en est de même pour le *πριμικήριος τῶν ταβουλλαρίων* qui désigne très souvent le primicier des notaires ou secrétaires du Patriarche (2) et pour les primiciers de l'hôpital du Pantokratôr, titre porté par les troisième et quatrième médecins (3).

Quant au *πριμικήριος τῶν ἀσηκρήτων*, cité dans un acte de Lavra (4), il s'agit d'une fausse lecture pour *primicier des vestiarites*. C'est donc un titre à supprimer de la hiérarchie administrative de Byzance (5).

A une époque indéterminée, mais bien avant le x^e siècle, le titre de primicier était devenu un titre nobiliaire spécial aux eunuques. Toutefois, seule, semble-t-il, la charge importante de *primicier de la Chambre*, *πριμικήριος τοῦ κουδουκλείου*, avait été érigée en charge noble. Il est évident que les primiciers des diverses scholes palatines, dont les membres n'étaient pas recrutés dans la classe des eunuques, tels que les silentiaires, les vestiteurs, etc., n'avaient pas droit au titre nobiliaire de primicier. Ce titre pouvait, du reste, être conféré à des personnages remplissant diverses fonctions civiles ou militaires, à condition que ceux-ci fussent eunuques.

Le titre de primicier resta certainement en usage au x^e et au xi^e siècles. Mais, par suite de la création de nouveaux titres, accessibles aux eunuques, comme ceux de *vestis*, *protovestis*, *vestarque*, *proèdre*, le

(1) J. NICOLE, *op. cit.*, § 22, p. 21.

(2) Cf. Ps.-Cod. *De off.*, pp. 155 et 162. Voir nouvelle 22 d'Alexis I Comnène (Migne, P. G. CXXVII, c. 972-984).

(3) A. HERGÈS, *Le monastère du Pantocrator à Constantinople: Échos d'Orient* II (1898), 81.

(4) G. ROUILLARD et P. COLLOMP, *Actes de Lavra*, Paris (1937), n° 37, p. 99, chrysobulle d'Alexis I Comnène (1082).

(5) FR. DÖLGER, *Aus den Schatzkammern...* 27. Sur les primiciers à la cour de Ravenne, cf. R. CROSARA, *Le « scole » ravennati dell'alto medioevo e la carta Piscatoria del 943*: *Archivio Giur.* « F. Serafini » 137 (= VI, 6) (1949).

titre baissa dans la hiérarchie. Le titre de primicier subsista-t-il pour les eunuques, au ^{xiii}^e siècle? C'est possible, mais nous n'en trouvons aucune mention. A cette époque apparaissent très vraisemblablement deux titres nouveaux, le *primicier de la cour* et le *grand primicier*, qui sont conférés à des personnages non eunuques, comme, du reste, les autres titres de primicier.

Les *primiciers*, cités dans les textes, sont les suivants.

Au ^{ve}^e siècle, peu après la mort d'Honorius (423), le πρωτοστάτης τῶν βασιλικῶν ὑπογραφέων JEAN se proclama empereur à Rome et demanda à Théodose II de le reconnaître comme co-empereur. Jean, qui avait réussi à faire prisonnier Ardabourios, magister militum, envoyé par Théodose II contre lui, s'imagina que Théodose II ferait l'impossible pour libérer Ardabourios. Mais le fils de ce dernier, Aspar, ayant réussi à pénétrer dans Ravenne, où Jean séjournait alors avec Ardabourios, délivra son père et s'empara de Jean, qui fut mis à mort (1). Au concile de Chalcédoine (451) est mentionné *Eustathe*, primicier des silentiaires (2).

Au ^{vi}^e siècle, sous le règne de Justinien I^{er}, la Vie d'Eutychios par Eustratios de Constantinople mentionne le primicier de la Maison impériale *Kalopodios* (3). Il s'agit vraisemblablement du spatharocubulaire Kalopodios, qui joua un certain rôle, sous le règne de Justinien I^{er} (4). La même Vie mentionne le primicier de l'impératrice *Eustathe* (5).

En 781, l'impératrice Irène envoya en ambassade à Charlemagne, pour négocier le mariage de son fils Constantin VI avec l'ainée des filles du roi des Francs, Rothrude ou Erythro, alors âgée de huit ans, le primicier *Mamalos* (6), accompagné du trésorier Constantin et assisté de l'eunuque notaire Élysée (7). Mamalos était vraisemblablement primicier de la Chambre ou avait, tout au moins, reçu le titre nobiliaire de primicier.

En 885, le *primicerius imperialis Gregorios* est mentionné dans un acte relatif à des propriétés ecclésiastiques sur le territoire de Bari, Tarente et autres lieux, soumis aux Lombards. Celles-ci lui avaient été

(1) SOCRATE VII, 23, pp. 783-785 (éd. Hussey); MIGNE, P. G. LXVII, c. 789. Cf. J. B. BORY, *Hist. of the lat. Rom. Emp.* I (1923), pp. 221-224.

(2) MANSI VII, 280 D-281 A. Actio XI. Indiqué par le R. P. Laurent.

(3) MIGNE, P. G. LXXXVI, c. 2371.

(4) MALALAS, 490; CHR. PAS. 620; THEOPH. B 279, 360; DE BOOR 181, 233.

(5) MIGNE, P. G. LXXXVI, c. 2373.

(6) Et non Staurakios comme l'écrit L. Bréhier, *Les Institutions de l'Empire byzantin*, Paris 1949, 305.

(7) THEOPH. B 705; DE BOOR 455, cf. FR. DÖLGER, *Regesten*, n° 339 (année 781).

remises pour une période de vingt-neuf ans par le *coenobium Casinense* et il les restitue à ce dernier (1).

Lorsqu'en 919 Romain I^{er} Lecapène s'empara du pouvoir, le primicier du vestiaire impérial *Andréas* fut chargé de porter à Léon Phokas et au parakimomène Constantin des lettres de la part de l'empereur Constantin VII Porphyrogénète, leur ordonnant de s'abstenir de toute hostilité (2). Après la déchéance de Romain I^{er} Lecapène (944), ses partisans tentèrent de le ramener sur le trône. Parmi ceux-ci se trouvait *Thomas*, primicier eunuque, qui fut rasé, puis tondu et, après la promenade infamante traditionnelle, exilé, en même temps que le patrice et parakimomène Théophane et le protospathaire et échanson Georges Thomas, qui avait été, sans doute, primicier de la Chambre et avait conservé son titre nobiliaire de primicier (3).

Le célèbre suaire de Charlemagne, déposé dans son tombeau vers 1000, et décoré sur fond pourpre d'éléphants dans des rouelles, porte le nom de l'eidikos *Michel*, primicier et kitonite, ainsi que celui de Pierre, archonte de Zeuxippe (4).

Au x^e siècle, dans un texte juridique postérieur à 1034 et relatif aux tuteurs, est mentionné le primicier *Anthime* (5). Un autre texte juridique, postérieur lui aussi à 1034, et relatif aux affaires soumises à l'empereur, cite le primicier et protospathaire *Michel*, qui avait été accusé par un autre protospathaire (6). Quatre chrysobulles mentionnent *Léon Képhalas*, sous Alexis I^{er} Comnène. Le premier (7), de mars 1082, confirme à Léon Képhalas la donation d'une terre, que lui avait octroyée Nicéphore III Botaniatès, mais dont il n'était pas entré en possession avant l'avènement d'Alexis I^{er} Comnène. Dans ce chrysobulle, Léon Képhalas est qualifié de vestarque et de primicier des asécritès, lecture fautive pour primicier des vestiarites (8). Le second chrysobulle, d'avril 1084, confirme à Léon Képhalas, qui est qualifié de magistros, la donation d'une propriété à Mésolimna (9). Le troi-

(1) TRINCHERA, *Syllabus graecarum membranarum*, Neapoli 1865, n° 1, p. 1.

(2) LEO GRAMM. 300; THEOPH. CONT. 394. Cf. FR. DÖLGER, *Regesten*, n° 582 (An. 919).

(3) THEOPH. CONT. 754.

(4) L. BRÉHIER, *Les Institutions de l'Empire byzantin*, Paris 1949, p. 268 et non *epimakhos*, comme l'avait lu H. Omont (Bulletin de la Sté Nationale des Antiquaires de France, 1907, p. 167).

(5) ZACH. V. LINGENTHAL, JGR, Lipsiae 1865, I, acte XVI, § 20, p. 56.

(6) ZACH. V. LINGENTHAL, *op. cit.*, acte LXXIV, § I, p. 299.

(7) G. ROUILLARD et P. COLLOMP, *Actes de Lavra I*, Paris 1937, acte 37, p. 98-101 et FR. DÖLGER, *Aus der Schatzkammern des heiligen Berges*, München 1948, actes 1/2, pp. 25-28.

(8) Cf. plus haut.

(9) G. ROUILLARD et P. COLLOMP, *op. cit.*, acte 38, pp. 101-104.

sième chrysobulle, daté de mai 1086, confirme la donation qui lui a été faite, en récompense de sa défense de Larissa contre Bohémond, et qualifie Léon Képhalas de proèdre et catépano d'Abydos (1). Le quatrième chrysobulle, d'octobre 1089, donné après la mort de Léon Képhalas, et sur la demande de ses héritiers, rappelle les donations faites à celui-ci par Nicéphore III Botaniatè et Alexis I^{er} Comnène et confirme les dispositions testamentaires par lesquelles il les a transmises à ses enfants. Dans ce chrysobulle, Léon Képhalas est qualifié de proèdre (2). Nous n'avons pas d'autres renseignements sur Léon Képhalas. Peut-être était-il l'un de ces généraux qui, à l'exemple de Grégoire Pakourianos, s'était rallié à Alexis Comnène contre Nicéphore III Botaniatè. Il devait avoir une valeur et un crédit assez grands pour qu'Alexis Comnène lui ait confié, dès le début de son règne, un commandement contre les Normands, au début de l'hiver 1082, et lui ait continué les faveurs de Nicéphore III Botaniatè, en lui faisant de nouvelles donations (3). A la même époque vécut *Michel Antiochos*, proèdre et primicier des vestiarites extérieurs, *πριμικηρίου τῶν ἔξω βεσπιαρίων*, cité dans une novelle d'Alexis I^{er} Comnène relative à l'accord du synode avec Léon de Chalcédoine et au culte des icônes (4).

Au xii^e siècle, on peut citer les primiciers suivants. Un acte du 25 août 1118 cite le proèdre et primicier *Basile ARIBÈS* ainsi que le magistros et primicier *DIABOLOGURÈS*, à propos d'un différend survenu, au sujet d'une captation d'eau, entre Achilleios Liménitès et les habitants du bourg de Mélénikos, en Crète (5). Lors de la campagne de Manuel I^{er} Comnène, en 1146, contre Maçoud, sultan d'Ikonion, les troupes byzantines se trouvèrent un moment aux prises, dans les environs de la ville, avec des forces turques supérieures. Manuel I^{er} Comnène leur envoya des renforts, sous les ordres de *PYRROGEORGIOS* et de Chouroup, qui rétablirent la situation (6). Pyrrogéorgios était un homme énergique, qui fut promu dans la suite primicier de la cour (7). Plus tard, Pyrrogéorgios fut destitué de sa

(1) G. ROUILLARD et P. COLLOMP, *op. cit.*, acte 41, pp. 110-112.

(2) G. ROUILLARD et P. COLLOMP, *op. cit.*, acte 42, pp. 113-116.

(3) G. ROUILLARD, *Un grand bénéficiaire sous Alexis Comnène: Léon Képhalas*, Byz. Zeit. XXX (1929/1930), 444-450.

(4) MIGNE, P. G. CXXVII, c. 973 B. Indiqué par le R. P. V. Laurent.

(5) MM, Acte VI, 96, cf. C. A. CHRISTOPHILOPOULOS, 'Η σύγκλητος εἰς τὸ βυζαντινὸν κράτος Athènes, 1949, p. 80.

(6) C. A. CHRISTOPHILOPOULOS, *op. cit.*, p. 80. KINNAMOS II, 6, 44. Cf. F. CHALANDON, *Jean II Comnène et Manuel I Comnène*, Paris, 1912, 253.

(7) KINNAMOS, *op. cit.*, *id.*

charge (1). Pyrrogéorgios est encore mentionné dans une nouvelle de Manuel I^{er} Comnène (2). Vers 1158, lors de la disgrâce de Théodore Stypiotès, à la suite des intrigues de Jean Kamatèros, Georges, surnommé Pyrrogéorgios, accusé lui aussi de conspirer contre Manuel I^{er} Comnène, et qui était ὁ τῶν βασιλικῶν ἐξάρχων σαλπιστῶν, ὃν δὲ περιμικτήριον τῆς αὐλῆς ἔθος ὀνομάζειν ἐστίν, fut destituée de sa charge (3). Le protonobélissime et primicier des Vardariotes, *Basile TRIPSYCHOS*, est cité dans un acte synodal du 30 janvier 1170, condamnant les erreurs de Constantin, métropolitain de Corfou, et dans un autre acte synodal du 18 février 1170 (4), condamnant la doctrine de Jean Irénikos, higoumène du monastère de Dataia. Le primicier *Théodore* ou *Constantin DADIVRE.NOS* fut chargé d'étrangler le jeune Alexis II Comnène (5); il fut, du reste, sévèrement puni plus tard par Andronic I^{er} Comnène (6). Sous le règne d'Isaac II Ange (1185-1195), un acte de cet empereur, confirmant au monastère du Latros la possession de certaines propriétés, mentionne le primicier *Jean KARANTENOS* (7). Le pansébaste sébaste *Constantin TARO...*, primicier des Vardariotes, est cité dans un acte d'octobre 1195, accordant au monastère de Saint-Jean de Patmos un bateau, exempt de toutes taxes (8). Une lettre du patriarche Jean X Kamatèros au métropolitain de Dyrrachium et à l'évêque de Deabolis, leur communiquant une décision synodale relative à un mariage (interdiction d'épouser en secondes noces la cousine au second degré de la première femme), mentionne le primicier *Bardas Makrommatos* (9).

Au XIII^e siècle, un acte de mars 1216, relatif à la vente de terrains au monastère de Saint-Jean à Patmos par Basile Gabalas et sa femme Kalè, déclare que cette dernière est la fille du primicier *Georges Proôtas* (10). — L'historien Georges Acropolite signale que le primicier de la cour *Isaac Doukas Murzuphle* faisait partie, avec Phokas de Philadelphie, Michel Hyaléas et lui-même, de l'ambassade qui, à Larissa, en 1252-1253, conclut la paix avec le despote d'Épire

(1) KINNAMOS 185.

(2) ZACH. V. LING., *Jus Gr.-Rom.* III, 503.

(3) KINNAMOS IV, 49, 185.

(4) Viz. Vrem. XI, 1904, 479 et 491.

(5) NICÉTAS, 354, 17.

(6) NICÉTAS 429, 21. Indiqué par le R. P. V. Laurent.

(7) MIKL. et MÜLLER, *Acta*, IV, 320, 321, 322.

(8) MIKL. et MÜLLER, *Acta* VI, 130.

(9) MIGNE, *P. G.* CXIX, c. 892 B. Cf. V. GRUMEL, *Les Regestes des actes du patriarcat de Constantinople*, III (1947), n° 1193, pp. 189-190. Indiqué par le R. P. V. Laurent.

(10) MIKL. et MÜLLER, *Acta* VI, 174.

Michel II (1), au nom de Jean III Vatatzès. On retrouve, plus tard, sous Théodore II Lascaris, Isaac Doukas Murzuphle à la tête de troupes envoyées par Théodore II Lascaris en 1258 au sultan d'Ico-nion inquiet devant la menace mongole (2). Ce personnage n'a rien de commun avec Isaac Doukas, sébastocrator, frère de Jean III Vatatzès (3).

Au xiv^e siècle, on peut mentionner *NESTONGOS DOUKAS*. Vers 1305 un officier byzantin, nommé Attaliote, simple écuyer impérial, εἰς τῶν βασιλικῶν ἱπποκόμων, s'était emparé de Magnésie de l'Hermos, au pied du Sipyle, célèbre par la victoire remportée jadis par Pompée sur Crassus. Il s'y était déclaré à peu près indépendant, refusant de reconnaître l'autorité du gouverneur de la province et s'opposant à son entrée dans la ville. Le gouverneur était alors Nestongos Doukas, primicier de la cour, qui venait d'être promu grand hétériarque par Andronic II Paléologue (4). Comme le mégaduc Roger de Flor, commandant la Grande Compagnie Catalane, approchait de Magnésie, Attaliote sut gagner sa confiance et se fit recommander par lui à l'empereur. Roger de Flor voulut forcer aussi Nestongos à lui obéir et le traita sans ménagement. Indigné de ces procédés, Nestongos, profitant d'une occasion, partit avec son secrétaire pour Constantinople, afin de faire son rapport à Andronic II Paléologue contre Roger et son protégé. Mais, arrivé à Constantinople, Nestongos comprit vite l'inutilité de sa démarche, et, effrayé d'avoir abandonné son poste sans autorisation, il chercha asile auprès du patriarche, dont il avait gagné la protection. Irrité des accusations de Nestongos contre Roger de Flor, Andronic II, après avoir exalté le loyalisme de Roger de Flor, accabla Nestongos de reproches et finalement le destitua et le jeta en prison; quant à son secrétaire, il subit une peine infamante (5). Plus tard, Nestongos Doukas fut libéré et rentra en grâce; il reprit sa dignité de grand hétériarque (6). Il joua un rôle dans la guerre contre les Almugavars (7). On peut se demander si le grand hétériarque Nestongos Doukas, d'abord primicier de la cour (8), est le même

(1) FR. DÖLGER, *Regesten*, n° 1806 (an. 1252-1253).

(2) G. ACROPOL. 153 B; 144, 6 Heisenb.

(3) G. ACROPOL. 107 B. Cf. DU CANGE, *Familiae byzant.* 224.

(4) PACHYMÈRE (II, 405) fait allusion à un chef byzantin, primicier de la Cour, πριμικχέρης ἐξ ἀξιόμαχτος τῆς πόλεως, qui, appelé par les habitants de Sardes, prit possession de la ville. Il s'agit probablement de Nestongos Doukas.

(5) PACHYM. II, 428-433. Cf. G. SCHLUMBERGER, *Expédition des Almugavars*, Paris 1924, pp. 62-64. C'est à tort que Schlumberger fait de Nestongos Doukas un grand primicier.

(6) PACHYM. II, 502.

(7) PACHYM. II, 543, 624, 627.

(8) PACHYM. II, 429.

personnage que le grand hétériarque Doukas, d'abord ὁ ἐπὶ τοῦ στρατοῦ (1). Schlumberger ne distingue pas le grand hétériarque Nestongos Doukas du grand hétériarque Doukas, cité par Pachymère (2).

Les Nestongoi appartenaient à la haute noblesse byzantine; après l'assassinat des Mouzalon, ils figurent dans l'assemblée des hauts dignitaires (3). Michel VIII Paléologue avait titré protosévaste Michel Nestongos (4). Les Nestongoi étaient alliés à Jean III Vatatzès, une sœur de ce dernier ayant épousé un Nestongos (5). Andronic et Isaac Nestongos conspirèrent contre Jean III Vatatzès et furent sévèrement condamnés (6). Un Isaac Nestongos fut maître d'hôtel de Théodore II Lascaris (7). Ce dernier devait même marier l'une de ses filles à Georges Nestongos, très fier d'une pareille alliance (8). La première mention des Nestongoi semble remonter au XI^e siècle, sous Basile II (9); Sermon, le frère de Nestongos, commandait la forteresse de Sirmium (10).

La convention, établissant une trêve de douze ans entre Andronic II Paléologue et Venise, signée le 11 novembre 1310, mentionne comme assistant à la signature, au palais des Blachernes, « karissimo nepote Imperii nostri magno primicerio domino Iohanne Paleologo Phyli, *Jean Paléologue Philès* (11).

Enfin un acte du patriarche Calliste I^{er} de 1353 (?), convoquant devant le synode le moine Ioannikios, mentionne le primicier des Excubiteurs, Kharatzas (12).

Il nous est parvenu un certain nombre de *sceaux* de primiciers, qui semblent s'étaler entre le IX^e et le XIII^e siècle. On peut citer, parmi eux, les suivants :

IX^e siècle :

Constantin, protospathaire et primicier (13).

(1) PACHYM. II, 624.

(2) G. SCHLUMBERGER, *op. cit.* 117, 145, 154, 200, 205. Cf. PACHYM. II, 543, 624, 627.

(3) PACHYM. I, 65.

(4) PACHYM. I, 109.

(5) DU CANGE, *Famil. Byzant.* 224.

(6) G. ACROPOL. 39-40 B.

(7) G. ACROPOL. 151, 161 B.

(8) PACHYM. I, 65.

(9) CEDR. II, 486 : ἀδελφὸς τοῦ Νεστόγγου.

(10) G. SCHLUMBERGER, *L'épopée byzantine*, II, 416.

(11) *Diplomat. Veneto-Levant.* I (Venetiis 1880), p. 85, n° 46. Indiqué par le R. P. V. Laurent.

(12) MIKL. et MÜLLER I, 325. Indiqué par le R. P. V. Laurent.

(13) G. MILLET, *Plombs byzantins*. Bull. de Corr. Hell. XVII (1893) 71, qui remarque, mais à tort, que ces deux titres sont rarement réunis sur un même sceau. Le sceau inédit (com-

IX^e-X^e siècles.

Élie, protospathaire et primicier (1).

Eugenios, primicier du vestiaire impérial et cubiculaire impérial (2).

Joseph, primicier et ostiaire (3).

X^e siècle.

Hilarion, primicier, ostiaire impérial, préposé aux domaines de Sainte-Paraskeuè (4).

Théodore, ostiaire et primicier du vestiaire (5).

Théodoret, primicier, protospathaire, ἐπὶ τοῦ κοιτῶνος (6).

X..., primicier de la tente (impériale) (7).

X^e-XI^e siècles.

Constantin, primicier, protospathaire impérial, ἐπὶ τοῦ χρυσοτρικλίου (8).

Constantin, primicier des secrétaires de l'empereur (9).

Constantin, primicier, patrice (10).

Ioannikios, *Léon*, primicier, hebdomadaire (11).

Jean, primicier, protospathaire impérial du Salon d'Or (12).

Karichala, *Nicolas*, primicier des avocats et protospathaire (13).

Michel, primicier, koitonite et eidikos, dont le nom figure dans l'inscription d'une étoffe placée auprès du corps de Charlemagne, vraisemblablement vers l'an 1000 par Othon III, lors de l'ouverture du tombeau (14).

Nicolas, primicier, ἐπὶ τοῦ κοιτῶνος, juge de l'Hippodrome et mystographe (15).

muniqué par le R. P. V. Laurent) d'un *Constantin*, protospathaire et primicier, peut-il être attribué au même personnage? Il n'est pas possible de l'affirmer.

(1) Inédit. Indiqué par le R. P. V. Laurent.

(2) G. SCHLUMBERGER, *Sceaux byzantins inédits*. 5^e série. Rev. Numismat., VIII, 1905, 343.

(3) Inédit. Indiqué par le R. P. V. Laurent.

(4) G. SCHLUMBERGER, *Sigillogr. byzantine* (Paris, 1884), p. 138.

(5) Inédit. Indiqué par le R. P. V. Laurent.

(6) Inédit. *Id.*

(7) Inédit, *id.*

(8) V. LAURENT, *Bulletin de sigillographie byzantine*: Byzantion VI (1931), pp. 782 et 790.

(9) V. LAURENT, *La Collection C. Orghidan*, Paris (1953), p. 40, sceau 51.

(10) V. LAURENT, *Bulletin de sigillographie byzantine*: Byzantion V (1929-1930), p. 587.

(11) V. LAURENT, *Mélanges d'épigraphie grecque et de sigillographie byzantine*: Échos d'Orient XXXV (1932), pp. 430, 431.

(12) V. LAURENT, *Bulletin de sigillographie byzantine*: Byzantion VI (1931), p. 790.

(13) G. SCHLUMBERGER, *Sceaux byzantins inédits*. 5^e série, Rev. Numism., VIII, 1905, p. 340.

(14) Ch. DIEHL, *L'étoffe byzantine du reliquaire de Charlemagne*: Strena Buliciana, Zagreb. 1924, pp. 441-447.

(15) HANTON, *Lexique explicatif du Recueil des inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure*: Byzantion IV (1929), p. 108 note.

Nicolas, primicier et hebdomadarios (1).

Théodore, primicier et stratège de Dristra (2).

Théodore ou *Théodule* ou *Théodote*, primicier... (3).

X..., primicier, protospathaire et juge (4).

XI^e siècle.

Κατιρχήλ, *Nicolas*, primicier des avocats et protospathaire (5).

Léon, ἐπὶ τῶν τραπεζῶν, vestarque, primicier (6).

Nicolas, primicier de l'impératrice Eudocie (1067) (7).

Théodore, primicier, préposé au koitôn, parathalassite (8).

Théophylacte, primicier (9).

Caspax, primicier des protonotaires (?) (10).

XI^e-XII^e siècles.

Bardos, primicier et kitonite (11).

Théodore, primicier des hebdomadaires (12).

XII^e siècle.

Anastase, primicier (13).

Grégoire, primicier, koitonitès, eidikos (14).

Xiphias, *Eustathe*, primicier et koitonitès (15).

XII^e-XIII^e siècles.

Jean Spalos, proèdre, primicier (16).

En plus de ces sceaux datés, il nous est parvenu aussi un certain nombre de sceaux de primiciers, mais qu'il est difficile de dater d'une manière précise. On peut citer les sceaux suivants :

(1) G. SCHLUMBERGER, *Sigill. byzant.* 391. Il est possible que le sceau inédit d'un Théodore primicier, hebdomadaire impérial, appartienne au même personnage, indiqué par le R. P. V. Laurent.

(2) N. BANESCU, *La question du Paristrion ou conclusion d'un long débat*: Byzantion VIII (1933) 286 et N. BANESCU, *Sceau inédit de Katakalon, Catépano de Paradanouvion*: Échos d'Orient XXXIX (1936) 435. Mais V. Laurent, Bulletin de sigillographie byzantine (Byzantion V, 1929-1930, p. 633), montre que l'abréviation πτρ doit être résolue par πατριῶ et non par πριμικηρίω.

(3) Inédit. Indiqué par le R. P. V. Laurent.

(4) G. SCHLUMBERGER, *Sigill. byzant.* 520.

(5) Inédit. Indiqué par le R. P. V. Laurent.

(6) V. LAURENT, *Les Bulles métriques...*, 'Ελληνικά 1932, p. 408.

(7) G. SCHLUMBERGER, *op. cit.* 570.

(8) Inédit. Indiqué par le R. P. V. Laurent.

(9) V. LAURENT, *La Collection C. Orghidan*, Paris 1953, p. 176, sceau 347.

(10) V. LAURENT, *op. cit.*, p. 40, sceau n° 50.

(11) N. BANESCU, *Les sceaux byzantins trouvés à Silistrie*: Byzantion VII (1932), pp. 323-324.

(12) PANTCHENKO, *Catalogue des molybdo-bulles*: Isvestija de l'Institut. Russe archéol. de Constantinople XIII (1908), p. 119, sceau n° 410 (441).

(13) G. SCHLUMBERGER, *Sceaux byzantins inédits*, 5^e série: Rev. Numism., 1905, p. 343.

(14) G. SCHLUMBERGER, *Sigill. byzant.* 518.

(15) G. SCHLUMBERGER, *op. cit.* 716.

(16) G. SCHLUMBERGER, *op. cit.* 701.

Thomas Artabaneios (1), primicier.

Boril..., primicier τῶν εὐαγῶν, proèdre (2).

Constantin, primicier (3).

Constantin, primicier, ostiaire impérial, logothète général (4).

Constantin, primicier, hypathos, anagrapheus de Bulgarie (5).

Epiphaneios, primicier, spathaire (6).

Georges Europoulos, primicier (7).

Galenos, primicier impérial, protovestiarite, grand domestique (8).

Jean, primicier (9).

Jean, primicier de la grande Hétairie (10).

Michel, primicier (11).

Nicolas, primicier, hebdomadarios (12).

Romanos, primicier, protonotaire (13).

Théodore, primicier, protospathaire impérial, ἐπὶ τοῦ κοιτῶνος (14).

Théodose, primicier, patrice, protospathaire impérial, ἐπὶ τοῦ χρυσου-
σοτρικλίνου (15).

Eustathe Xiphias, primicier, kitonite (16).

Quant au sceau de *Constantin*, primicier, on peut interpréter aussi
πρι par patrice (17).

L'impératrice avait, elle aussi, une *πριμικηρίσσα*. Celle-ci avait sous
ses ordres les *κοιτωνίσσαι* et les *κουδουκλαρέαι* (18).

(1) KONSTANTOPOULOS, *Βυζαντινά Μολυβδόφυλλα* : Journ. Intern. d'Archéol. Numism. VI (1903), p. 363, sceau 474.

(2) G. SCHLUMBERGER, *op. cit.* 574, n° 10. Cf. C. A. CHRISTOPHILOPOULOS. Ἡ σύγκλητος εἰς τὸ βυζαντινὸν κράτος. Athènes, 1949, p. 80.

(3) KONSTANTOPOULOS, *op. cit.* : JIAN. III (1900), p. 190, sceau n° 70. Cf. *id.* VI (1903), p. 363, sceau 473.

(4) KONSTANTOPOULOS, *op. cit.* JIAN VI (1903), p. 105, sceau n° 408^a.

(5) KONSTANTOPOULOS, *op. cit.* JIAN V (1902), p. 107, sceau 119.

(6) KONSTANTOPOULOS, *op. cit.* JIAN VI (1903), p. 363, sceau 472.

(7) KONSTANTOPOULOS, *op. cit.* JIAN III (1900), p. 188, sceau n° 624.

(8) J. EBERSOLT, *Sceaux byzantins du Musée de Constantinople* : Rev. Numism. 1914, p. 237. Cf. *id.*, *Sur les fonctions et les dignités du Vestiarium byzantin* : Mélanges Ch. Diehl, I, Paris, 1930, p. 86, note 6.

(9) KONSTANTOPOULOS, *op. cit.* JIAN 3 (1900), p. 183, sceau n° 31; cf. *id.*, p. 127, sceau n° 471.

(10) J. EBERSOLT, *Sceaux byzantins...*, p. 242.

(11) KONSTANTOPOULOS, *op. cit.* JIAN VI (1903), p. 113, sceau n° 472^a.

(12) KONSTANTOPOULOS, *op. cit.* JIAN VI (1903), p. 63, sceau n° 248.

(13) KONSTANTOPOULOS, *op. cit.* JIAN VI (1903), p. 353, sceau 428.

(14) J. EBERSOLT, *op. cit.*, p. 384.

(15) KONSTANTOPOULOS, *op. cit.* JIAN IX (1906), p. 129, sceau 593^a.

(16) KONSTANTOPOULOS, *op. cit.* JIAN VI (1903), p. 340, sceau 374.

(17) V. BENESEVIC, *Compte rendu de Natalie Wass. ISMAÏLOV, Description des sceaux byzantins de plomb byzantins de la Collection de l'Académie russe pour l'histoire de la civilisation matérielle* : *Isvestija de l'Ac. russe pour l'hist. de la civilis. mat.* III (1924); 337-351. *Byz. Neugr. Jahrb.* VII (1930), p. 300.

(18) Cer. 711. Cf. J. BURY, *The imp. administr. system*, 122-123.

Le grand primicier, ὁ μέγας πριμικήριος.

L'office noble de grand primicier semble avoir été créé par Alexis I^{er} Comnène (1081-1118), car il n'est pas mentionné avant le règne de cet empereur (1). Le grand primicier occupait le 10^e rang dans la hiérarchie aulique, mais, par suite d'une modification de l'ordre hiérarchique, sous Andronic II Paléologue (1282-1328), le grand primicier fut rejeté au 11^e rang, le grand logothète ayant passé du 12^e au 9^e rang (2).

L'uniforme du grand primicier nous est connu par le Ps.-Codinos. Le turban du grand primicier est en or trait; son kabbadion est identique à ceux du mégaduc, du protostrator, du grand logothète et du grand stratopédarque; il est, autrement dit, en soie ou en une étoffe traditionnelle. Son skaranikon est de soie abricot, en or trait et il porte le portrait de l'empereur, par devant en pied, en ce qu'on appelle émail vitrifié, par derrière, assis sur son trône. Son bâton est en bois doré, comme celui de l'empereur (3).

Au Palais impérial, l'office du grand primicier est surtout honorifique. Dans les réceptions impériales, le grand primicier avait le privilège de présenter à l'empereur son sceptre, qu'un page du vestiaire apportait. Lorsque l'empereur confiait son sceptre au grand primicier ce dernier avait le droit de le garder à la main et de remettre son propre sceptre au page du vestiaire, qui l'emportait avec le même cérémonial que pour le sceptre de l'empereur. Les dimanches, le grand primicier recevait un hyperpère, lorsqu'il présentait le sceptre à l'empereur. En son absence, son office était rempli par l'un des grands dignitaires présents (4).

Le grand primicier avait sous ses ordres l'ἄρχων τοῦ ἀλλαγίου, le prôtallagatôr, ainsi que le grand tzaouziôs, officiers de l'escorte impériale. Lorsque le grand primicier avait besoin d'un homme de

(1) Ch. DIEHL, *L'étoffe byzantine du reliquaire de Charlemagne*: Strena Buliciana, Zagreb (1924), p. 443, prétend qu'au XI^e siècle le grand primicier figure parmi les grands officiers de l'Empire, au côté de Nicéphore III Botaniatê, dans une miniature du Coislin 79, de la Bibl. Nation. de Paris (manuscrit des homélies de saint Jean Chrysostome) (H. OMONT, *Fac-similés des miniatures de plus anciens manuscrits de la Bibliothèque Nationale*, Paris, 1929, pl. LXIII). Ce n'est là qu'une pure hypothèse. L. BRÉHIER, *Les institutions de l'Empire byzantin*, Paris 1949, p. 148, suivant Diehl, déclare, sans appuyer son affirmation d'aucune preuve, que le grand primicier, depuis Nicéphore III Botaniatê, dirigeait les services du Palais; ce qui est également inexact.

(2) Ps.-Cod., *De off.* 9.

(3) Ps.-Cod. *id.*, 19.

(4) Ps.-Cod. *id.*, 33. Il est inexact de dire que, depuis l'Empire de Nicée, le grand primicier est à la tête de la hiérarchie aulique et qu'il est devenu comme une sorte de maître de cérémonies. Cf. D. A. ZAKYTHINOS, *Le despotat grec de Morée*, II, Athènes 1953, p. 385.

l'escorte impériale, il en avisait le prôtallagatôr, qui faisait le nécessaire (1).

Aux armées, le grand primicier, qui avait son oriflamme particulier, avait un rôle plus actif, comme commandant de l'escorte impériale (2). Il semble aussi, au ^x^e siècle, sous Alexis I^{er} Comnène, avoir exercé un commandement sur certains corps auxiliaires turcs (3), qui passeront, au ^x^e siècle, sous le commandement du primicier des Vardariotes.

Les grands primiciers existèrent jusqu'en 1453. Si, au début sous Alexis I^{er} Comnène, le titre fut encore donné à des eunuques, ce n'est plus le cas au ^{xiv}^e siècle, époque où ce titre est décerné à des grands personnages, parents ou alliés de la famille impériale. Les grands primiciers, mentionnés par les historiens, sont surtout des hommes de guerre, chargés souvent de commandements importants. Il est, d'ailleurs, probable que beaucoup de grands primiciers se contentèrent de leur service à la cour et des honneurs auxquels leur dignité leur donnait droit, sans briguer des missions militaires pouvant les mettre en vue. C'est ce qui explique le silence des sources à leur égard.

Le premier grand primicier mentionné dans les textes est *TATIKIOS*. En août 1081, l'armée d'Alexis I^{er} Comnène, marchant contre Robert Guiscard, à Durazzo, comprenait outre des Macédoniens et des Thessaliens, des Turcs d'Ochrida, descendants des Turcs Vardariotes, établis dans le bassin de l'Axios ou Vardar. Ces derniers étaient sous les ordres du grand primicier Tatikios, d'origine turque et de condition servile. Son père, en effet, était un Turc qui, dans une expédition de fourrageurs, avait été fait prisonnier par Jean Comnène, l'aïeul paternel d'Anne Comnène. Tatikios était très courageux et très brave (4). Il était *συνηλικιώτης* et *σύντροπος* d'Alexis I^{er} Comnène (5). Aussi, Bohémond pouvait-il le qualifier de serviteur, *οἰκέτης*, d'Alexis I^{er} Comnène (6). Tatikios avait le nez coupé, au dire des chroniqueurs occidentaux (7). Vers 1086, les émirs établis par Soliman cherchaient à se rendre indépendants, entre autres, l'émir de Nicée, Abou'l Kasim.

(1) Ps.-Cod. *De off.* 39, 40-41.

(2) Ps.-Cod. *id.*, 33.

(3) AN. COMN. IV, 4, 199 B; Leib. I, 151.

(4) AN. COMN. I, 199 B; Leib. I, 151.

(5) NIC. BRYENNE IV, 20, p. 99.

(6) AN. COMN. II, 112 B; Leib III, 40.

(7) ALBERT D'AIX, II, ch. XII et XXXVII : *Taticus truncatae naris*. Cf. RAYMOND D'AGILES : *Tatic naribus truncus*. Cf. Anne Comn. *Alexiade*, II, 501 B. C'est le « Tatin l'Esnasé » de la Chanson d'Antioche. Cf. F. CHALANDON, *Essai sur le règne d'Alexis I^{er} Comnène*, Paris 1900, p. 76.

Ce dernier ravageait la Bithynie et les côtes de la Propontide. Envoyé par Alexis I^{er} Comnène pour tenter de reprendre Nicée, à la faveur des querelles entre Abou'l Kasim et d'autres émirs, Tatikios, après quelques succès, dut se retirer devant un ennemi supérieur en nombre en revenant à Constantinople, Tatikios battit Abou'l Kasim près de Nicomédie (1). Vers 1086-1088, Tatikios, au cours de diverses campagnes contre les Petchénègues, remporta de brillants succès (2). Une Nouvelle d'Alexis I^{er} Comnène, de 1092, relative au synode de Constantinople, réuni à propos de la lettre de Léon de Chalcédoine à Nicolas, évêque d'Andrinople sur le culte des icônes, mentionne parmi les membres de la συγκλητὸς βουλή, le protoproèdre et primicier τῶν ἔσω βεστιαριτῶν Tatikios (3). Lors de l'arrivée des Croisés à Constantinople, en décembre 1096, Tatikios, d'après la Chanson d'Antioche, fut chargé de ravitailler leur armée (4). Tatikios reçut aussi le commandement du corps de troupes auxiliaires qu'Alexis I^{er} Comnène s'était engagé à fournir aux Croisés (5). Tatikios, qui était le représentant d'Alexis I^{er} Comnène au Conseil de la Croisade (6), reçut la difficile mission d'escorter les Croisés en Asie Mineure, à la fois pour les défendre et pour prendre possession, au nom de l'Empire, des villes reconquises sur les Turcs, conformément aux stipulations préalablement jurées (7). Lors de la marche des Croisés en Antioche, devant laquelle ils arrivaient le 21 octobre 1097, Tatikios accompagnait Bohémond; il sut faire observer la convention conclue entre Alexis I^{er} Comnène et les Croisés et se fit remettre le château de Plakentia (8).

Pendant le siège d'Antioche, les sources occidentales sont les seules à mentionner le rôle de Tatikios. D'après Raimond d'Agiles, il aurait donné le sage conseil aux chefs de la Croisade d'occuper les châteaux forts voisins d'Antioche pour faire le blocus plus efficace de cette place (9). Raoul de Caen, parlant très vraisemblablement de Tatikios, le montre allié fidèle des Croisés, en exhortant les populations à aider et à ravitailler les troupes des Croisés (10). Les sources grecques et

(1) AN. COMN. I, 304, 305, 308 B; Leib II, 68-71. Cf. F. CHALANDON, *op. cit.*, 101.

(2) AN. COMN. I, 325-329 B; 344-360 B; Leib II, 83-86; 97; 109.

(3) MIGNE, P. G. CXXVII, c. 973 A.

(4) *La Chanson d'Antioche*, éd. G. Paris, I, 77. Cf. F. CHALANDON, *op. cit.* 178.

(5) F. CHALANDON, *op. cit.* 188.

(6) F. CHALANDON, 194, n. 5.

(7) AN. COMN. II, 83 B; Leib III, 17.

(8) F. CHALANDON, *op. cit.* 199.

(9) RAYMOND D'AGILES, ch. VI, 245. Cf. F. CHALANDON, *op. cit.* 199.

(10) RAOUL DE CAEN, ch. LIV, p. 647. F. CHALANDON, *op. cit.* 200.

occidentales sont muettes jusqu'au départ de Tatikios, qui semble avoir eu lieu entre la fin de décembre 1097 et le 25 février 1098 (1). Tatikios partit avec ses troupes, vraisemblablement par suite des intrigues de Bohémond. Celui-ci tenait à éloigner Tatikios d'Antioche, qu'il voulait s'approprier. Si Tatikios était présent, il essaierait de se faire remettre la ville au nom d'Alexis I^{er} Comnène et les chefs de la Croisade pourraient peut-être céder, pour ne pas rompre avec l'empereur. Tatikios absent, Bohémond, une fois maître de la ville, pensait s'arranger pour ne pas la remettre aux Grecs. Si l'on en croit l'*Alexiade* (2), Bohémond aurait prévenu en secret Tatikios des accusations de trahison, portées contre Alexis I^{er} Comnène (une importante armée turque disait-on, marchant alors, à sa demande, sur Antioche). Les Croisés ne manqueraient pas de se venger sur Tatikios. Ce dernier serait alors parti, annonçant qu'il allait chercher des secours, ce qui lui aurait permis de s'embarquer sans difficulté à Saint-Siméon, le port d'Antioche, à l'embouchure de l'Oronte. Plus tard, lors de la prise de Laodicée par Tancrede, en 1103, Bohémond reprocha amèrement à Alexis I^{er} Comnène le départ de Tatikios, qui l'abandonnait en plein danger (3). Peu après son retour, une flotte pisane, en 1099, ayant attaqué et pillé les îles de Sainte-Maure, Céphalonie, Corfou et Zante, Alexis I^{er} Comnène envoya, en avril, Tatikios contre les Pisans. La flotte grecque était placée sous le commandement en chef du mégaduc Landulphe, Tatikios étant seulement à la tête des navires à feu grégeois (4). La flotte pisane fut dispersée par une tempête, les navires de Tatikios étant seuls préservés (5).

Tatikios fut un loyal serviteur d'Alexis I^{er} Comnène. Lors de la campagne contre les Serbes, en 1093-1094, Tatikios fit échouer une tentative d'assassinat de Nicéphore Diogène contre Alexis I^{er} Comnène (6). Lors du grand complot du début de février 1094, dirigé aussi par Nicéphore Diogène, Tatikios surveillait l'assistance réunie par l'empereur dans sa tente pour juger les coupables et était prêt à intervenir (7). Alexis I^{er} Comnène avait fait de Tatikios l'un de ses familiers. C'est pendant une partie de polo avec Tatikios qu'Alexis I^{er} Comnène fut assez sérieusement blessé au genou (8).

(1) F. CHALANDON, *op. cit.* 200.

(2) AN. COMN. II, 87 B; Leib III, 20. Cf. CHALANDON, *op. cit.* 201-202.

(3) AN. COMN. II, 124 B; Leib III, 48.

(4) AN. COMN. II, 116 B; Leib III, 42.

(5) AN. COMN. II, 118 B; Leib III, 43. Cf. CHALANDON, *op. cit.* 215-216.

(6) AN. COMN. I, 442 B; Leib II, 171.

(7) AN. COMN. I, 456 B; Leib II, 183.

(8) AN. COMN. II, 272 B; Leib III, 160.

Dans un chrysobulle d'Alexis I^{er} Comnène, de juillet 1104, il est question d'un Constantin, europolate, a secretis et anagrapheus, neveu du grand primicier (1).

Au XIII^e siècle, les textes mentionnent plusieurs grands primiciers. Constantin *TORNIKES* appartenait à une vieille famille d'origine géorgienne venue à Byzance au cours du X^e siècle (2). Constantin Tornikès avait été élevé à la dignité de grand primicier par Jean III Vatatzès (3). En mars 1255, Constantin Tornikès recevait l'ordre de marcher, avec le général Alexis Stratégopoulos, de Serres, où ils étaient cantonnés, sur la ville forte de Thrace, Tzepaina (4), qui gardait la frontière bulgare. Les deux généraux, pris de panique, s'enfuirent avec leurs troupes, sans livrer combat. Sommés par Théodore II Lascaris de reprendre leur marche en avant, ils refusèrent (5). Crime de haute trahison, par antipathie contre l'empereur, plus peut-être que par lâcheté. Traité de criminel par Théodore II Lascaris et accusé de lâcheté (6), Constantin Tornikès fut vraisemblablement révoqué de son office (7). Après la mort de Théodore II Lascaris (1258), le parti des mécontents tint conseil; dans l'assemblée figuraient Alexis Stratégopoulos, dont le fils avait été aveuglé, et Constantin Tornikès (8). Si l'on en croit Pachymère (9) après l'assassinat de Georges Muzalon, Constantin Tornikès, alors grand primicier, semble avoir brigué la tutelle du jeune empereur Jean IV Lascaris. Peu après l'avènement de Michel VIII Paléologue, Constantin Tornikès fut nommé sébastocrator, en 1259. Toutefois, il ne fut pas autorisé à porter des aigles brodés sur ses chaussures, afin de le distinguer du sébastocrator Constantin Paléologue, frère de Michel VIII Paléologue (10). Cette même année, Michel VIII Paléologue décidait d'en finir avec le despotat grec d'Épire. Il chargea son père, le sébastocrator Jean Paléologue, ainsi que le grand domestique Alexis Stratégopoulos et le grand primicier Constantin Tornikès, beau-père du sébastocrator Jean Paléologue, de marcher contre Michel II d'Épire. La campagne fut couronnée de

(1) G. ROUILLARD et P. COLLOMP, *Actes de Lavra*, I (Paris, 1937), acte 51, 22, p. 139.

(2) V. LAURENT, *Les bulles métriques dans la sigillographie byzantine*, *Ελληνικά* VI (1933), pp. 87-88.

(3) G. ACROPOLITE, 120, 14; 165, 13 B. 114, 3; 154, 28, Heisenb.

(4) FR. DÖLGER, *Regesten*, n° 1827.

(5) G. ACROPOLITE, 120-121 B; 114, 7 Heisenb.

(6) Lettre 55 de Théodore II Lascaris à George Muzalon. Cf. J. A. PAPADOPOULOS, *Théodore II Lascaris, empereur de Nicée*, Paris 1908, p. 73.

(7) G. ACROPOLITE, 165 B; 154, 28, 155, I, Heisenb.

(8) G. ACROPOLITE, *id.*

(9) PACHYM. I, 64.

(10) G. ACROPOLITE, 184-185 B; 173, 8, 14 Heisenb.; PACHYM. I, 108; GRÉGORAS I, 72-79.

succès : toutes les provinces occidentales, qui avaient, en quelque sorte, Thessalonique pour capitale, revinrent à l'empire byzantin (1). La confiance qu'avait en Constantin Tornikès Michel VIII Paléologue le fit désigner comme Préfet de la Ville ou éparque. En 1264, en effet, le préfet de la Ville et sébastocrator Constantin Tornikès recevait l'ordre de détruire la maison du chartophylax de Sainte-Sophie, Jean Bekkos, et celle du grand économiste Théodore Niphilin; de plus, leurs vignobles devaient être arrachés et tous deux fouettés en présence de Constantin Tornikès (2). En 1267, Constantin Tornikès était gouverneur de Thessalonique. En effet, un horismos, adressé au sébastocrator et gouverneur de Thessalonique, lui prescrivait de régler le différend, qui divisait les moines du monastère de Zographou et ceux de la laure de Saint-Athanase (3). Dans l'affaire du patriarche Arsène, Constantin Tornikès prit parti pour le patriarche déposé et c'est sur ses instances qu'Arsène fut de nouveau nommé patriarche (4).

Les filles de Constantin Tornikès firent de brillants mariages. L'aînée épousa le despote Jean Paléologue, frère de Michel VIII Paléologue (5). La cadette épousa Jean-Ange Comnène, fils du despote d'Épire, Michel-Ange Comnène (6).

En 1255, le grand primicier JEAN ANGE, assisté d'Isaac Nestongos, défendit vaillamment la place forte de Mélénikos, dont le gouverneur Dragotas, d'origine bulgare, s'estimant mal récompensé de ses services, s'était révolté et assiégeait cette ville. Malgré leur énergie, les deux généraux commandant la garnison impériale furent contraints de se rendre, par suite du manque d'eau en plein été (7). Peu après, Jean Ange fut nommé par Théodore II Lascaris protostrator (8). Théodore II Lascaris avait beaucoup d'affection pour Jean Ange, à qui il confia le commandement d'une armée importante en Occident (9).

Il ne faut pas confondre Jean Ange avec un autre Ange, créé grand primicier par Michel VIII Paléologue.

(1) O. TAFRALI, *Thessalonique des origines au XIV^e siècle*, Patzi 1919, pp. 240-241.

(2) FR. DÖLGER, *Regesten* n° 1929.

(3) FR. DÖLGER, *Regesten* n° 1948.

(4) G. ACROPOLITE, 188-190 B; 176, 32, 180, 5, 189, I, Heisenb.

(5) G. ACROPOL. 184 B. Cf. A. Th. PAPADOPOULOS, *Versuch einer Genealogie der Palaiologen*, München 1938, pp. 4-5.

(6) PACHYM. I, 108 et 485. Cf. DU CANGE, *Famil. Byzant.* 209.

(7) G. ACROPOL. 122 B; 115 et 117 Heisenb. Cf. J. PAPADOPOULOS, *Theodore II Lascaris...*, p. 74.

(8) G. ACROPOL. 131 B; 124 Heisenb. Cf. R. GUILLAND, *Études de titulature et de prosopographie byzantines. Le protostrator*, REB VII (1950), p. 164. Voir FR. DÖLGER, *Regesten*, n° 1827.

(9) G. ACROPOLITE 170 B.

Au début du règne de Michel VIII Paléologue, *ANGE*, frère de la belle-mère de l'empereur, τὸν τῆς πενθερᾶς αὐτοῦ ἀπτάδελφος, fut créé grand primicier (1). D'après Du Cange, Ange, créé grand primicier par Michel VIII Paléologue, était frère d'Eudocie, et fils du despote Jean Ange. Eudocie avait épousé Jean Doukas, fils du protostrator Isaac Doukas, frère de Jean III Vatatzès. Jean Doukas était mort, en laissant une fille, Théodora, qui épousa Michel Comnène Paléologue, le futur Michel VIII Paléologue (2). Eudocie, belle-mère de Michel VIII Paléologue, avait donc pour frère Ange, créé grand primicier.

Marie Paléologue, sœur de Michel VIII Paléologue, et fille du grand domestique Andronic Paléologue, avait épousé Nicéphore Tarchaniotès, d'abord préposé à la Table impériale, puis grand domestique (3). Après la mort de son mari, Marie Paléologue prit le voile et le nom de Marthe (4). Elle fonda le monastère de Kyra-Martha (5). Son second fils, *MICHEL TARCHANIOTÈS*, est souvent confondu avec Michel Tarchaniotès Glabas, grand domestique et protostrator, époux de Marie-Marthe Comnène Paléologue, parente par alliance de Michel VIII Paléologue (6). Michel Tarchaniotès fut d'abord nommé grand primicier par son oncle Michel VIII Paléologue (7) et, plus tard, grand domestique, au profond mécontentement de son frère aîné Andronic Tarchaniotès, qui, titré jadis grand connétable (8), était toujours resté grand connétable (9). Michel, qui, du chef de sa mère, prit le nom de Paléologue, accompagna Andronic II Paléologue, associé au trône par son père, dans une inspection militaire en Asie Mineure (10). Il commandait l'armée byzantine à la bataille de Belgrade, où les troupes de Charles d'Anjou furent écras-

(1) PACHYM. I, 109; cf. I, 72.

(2) DU CANGE, *Famil. Byz.* 207 et 224.

(3) PACHYM. I, 33, 34; G. ACROPOL. 60, 96 B; V. LAURENT, *Kyra Martha. Essai de topographie et de prosopographie byzantines*, EO XXXVIII (1939) 304. Il y a lieu de rectifier l'indication que Nicéphore Tarchaniotès fut protostrator. Les seuls protostrators du nom de Tarchaniotès ont été : Michel Glabas Tarchaniotès Paléologue, Manassès Tarchaniotès et Manuel Tarchaniotès Kortikès. Cf. R. GUILLAND, *Études de titulature et de prosopographie byzantines. Le protostrator*, REB VII (1950), pp. 124, 171, 175.

(4) PACHYM. I, 295.

(5) V. LAURENT, *op. cit.*, p. 305.

(6) V. LAURENT, *op. cit.*, 305.

(7) PACHYM. I, 295.

(8) PACHYM. I, 295. Cf. R. GUILLAND, *Le grand domestique à Byzance*, EO XXXVII (1938), pp. 57-63.

(9) PACHYM. I, 322. Cf. R. GUILLAND, *Études sur l'histoire administrative de l'Empire byzantin. Le grand connétable*: Byzantion XIV (1949), pp. 104-105.

(10) PACHYM. I, 469.

sées (1281) (1). Ce fut probablement à la suite de cette victoire qu'il fut nommé protovestiaire. Michel VIII Paléologue modifia en sa faveur l'ordre hiérarchique des offices. Il commença par retirer au protosévaste (13^e dignité) la couleur verte pour l'attribuer à Michel Tarchaniotès. Puis, il « lui donna le pas sur tous, sur le grand domestique et sur le panhypersévaste, et le rangea après le César » (2). L'ordre hiérarchique fut rétabli plus tard par Andronic III Paléologue. Andronic II Paléologue chargea Michel Tarchaniotès du commandement d'une expédition, à la suite de laquelle il lui offrit le titre de César, qu'il refusa par modestie (3). Il mourut vraisemblablement peu après (4), en 1284. Il laissa deux fils, l'aîné dont on ignore le nom, le second, Alexis Philanthropène, bien connu (5).

Sous le règne d'Andronic II Paléologue (1282-1328), son fils Michel IX Paléologue se trouvait, en 1305, à Andrinople, lorsqu'il reçut inopinément la visite de Roger de Flor, chef des Almugavars. Michel IX haïssait les Catalans et leur chef, Roger de Flor, alors titré César. Il l'accueillit, cependant, avec honneur, dissimulant son ressentiment. Pendant les fêtes qu'il donna, il rassembla ses troupes, dont les contingents grecs étaient alors sous les ordres du grand primicier CASSIANOS et du grand hétériarque Nestongos Doukas. Peu après, Roger de Flor était assassiné, en avril 1305, dans le palais d'Andrinople (6). Le grand primicier Cassianos fut peu après envoyé avec ses troupes assiéger Gallipoli, où les Catalans s'étaient retranchés (7). Dans la campagne contre les Almugavars, lors de la seconde bataille dite d'Apros, vers 1307, l'armée de Michel IX Paléologue avait pour principaux chefs Cassianos, grand primicier, qui commandait le corps des Macédoniens, le grand hétériarque Doukas, l'oncle de Michel IX, Théodore Paléologue, frère de Michel IX, le despote Constantin Paléo-

(1) PACHYM. I, 512. Cf. I, 469.

(2) Ps.-Cod. De off. 8.

(3) PACHYM. II, 68; cf. R. GUILLAND, *Études sur l'histoire administrative de l'Empire byzantin. Le Césarat* : Oriental. Christ. Period. XIII (1947), p. 184.

(4) Stéphane BINON, *A propos d'un prostagma inédit d'Andronic III Paléologue* : Byz. Zeitschr. 38 (1938), n. I. Il y a lieu de modifier la notice que j'ai donnée dans *Études Byzantines*, II (1944), p. 215, inexacte par suite de la confusion entre Michel Tarchaniotès et Michel Glabas Tarchaniotès. Le titre de connétable appartient à Andronic Tarchaniotès et celui de protostrator à Michel Glabas Tarchaniotès. Sur les deux Michel Tarchaniotès, cf. Paul J. ALEXANDER, *A chrysobull of the emperor Andronicus II Palaeologus in favor of the see of Kanina in Albania*, Byzantion XV (1940-1941), pp. 205-206.

(5) PACHYM. II, 210. Cf. R. GUILLAND, *Fonctions et dignités des eunuques*, *Études Byzantines*, III (1945), pp. 194-197.

(6) PACHYM. II, 524-525. Cf. G. SCHLUMBERGER, *Expédition des Almugavars...*, Paris, 1924, pp. 116-120.

(7) PACHYM. II, 528.

logue, Sennachérin Ange, grand échanson, et Boesilas, chefs des troupes auxiliaires, formées d'Alains-Turcopoules (1). Vers 1308, Cassianos fut nommé gouverneur de Mésothinie. Il se brouilla avec Bardalès, agent impérial envoyé pour percevoir les impôts de la région. Bardalès l'avait dénoncé à l'empereur comme suspect de trahison. Cassianos le fit fouetter en public. Mandé à Constantinople pour s'y justifier, Cassianos refusa de s'y rendre sans un sauf-conduit d'impunité. Il s'enferma finalement dans la ville forte de Chélè, ile située à l'entrée du Bosphore, bien décidé à se défendre, car il se croyait assuré de la sympathie des habitants. Mais quelques notables, alors à Constantinople, offrirent à Andronic II Paléologue de lui livrer Cassianos. Celui-ci fut surpris, arrêté et conduit à Constantinople, où il fut jeté en prison. Son cas était grave, car il avait écrit des lettres compromettantes au préfet du Caniclée, son beau-père, συμπένθερος, vraisemblablement Nicéphore Choumnos (2). La détention de Cassianos fut une perte pour l'empire, car c'était un général expérimenté (3). Cassianos est qualifié de γαμδρός de l'empereur (4). Dans l'une de ses lettres, le patriarche Athanase I^{er} proteste contre la cruauté du grand primicier, dont il demande la punition (5). S'agit-il de Cassianos? On ne saurait l'affirmer.

Un prostagma d'Andronic III Paléologue, qui date de 1333-1338 mentionne le grand primicier *Nicéphore BASILIKOS* (6), à propos d'une οἰκονομία, enlevée au monastère de Saint-Jean-Prodrome, sur le mont Ménécée, pour lui être donnée. Gouverneur de Mélénik, Nicéphore Basilikos avait refusé, en 1328, par fidélité envers Andronic II Paléologue de remettre cette ville à Andronic III Paléologue. Ce n'est qu'à la mort d'Andronic II, que Nicéphore Basilikos se rallia à Andronic III et lui remit la ville, dont il resta, du reste, gouverneur. Un acte de mars 1342, de Jean V Paléologue, prorogeant les conventions signées avec Venise pour sept ans et arrivées à expiration, mentionne parmi les témoins le grand primicier Nicéphore Basilikos (7).

Parmi les chefs militaires, qui vinrent se grouper autour de Jean VI Cantacuzène, vers 1342, on comptait *Jean PALÉOLOGUE*, primicier

(1) PACHYM. II, 549-550. Cf. G. SCHLUMBERGER, *op. cit.* 153-154.

(2) PACHYM. II, 618-620.

(3) PACHYM. II, 620.

(4) PACHYM. II, 618.

(5) R. GUILLAND, *La Correspondance inédite d'Athanase, patriarche de CP* (1289-1293; 1304-1310) : Mélanges Ch. Diehl, Paris, 1930, I, p. 137.

(6) A. GUILLOU, *Les archives de saint Jean Prodrome sur le mont Ménécée*, Paris 1955, pp. 45-96.

(7) MIKL. et MÜLLER, III, 114. Cf. *Diplomat. Veneto-Levant*, I, 259.

de la cour (1). Un privilège de Jean V Paléologue, daté de mars 1357, le qualifie de protosévaste (2). En février 1358, Jean V Paléologue adresse un prostagma à Jean, en le qualifiant de grand primicier (3). En 1365, un acte du patriarche Philothée montre Jean et son frère Alexis, grand stratopédarque, gouvernant ensemble Christoupolis (4). En 1367, les deux frères construisent une tour à Amphipolis, qui est encore debout (5). Dans un acte d'août 1373, par lequel elle donnait au couvent de Dochiariou un domaine situé à Kalamaria, Anne Cantacuzène Paléologue, épouse du grand domestique Démétrius Paléologue, déclare avoir reçu, pour cette vente, l'autorisation de son mari et de ses enfants, le grand primicier Jean Paléologue et Eudocie Cantacuzène (6). Par un acte du 10 janvier 1374, le doge Andreas Cantareno confère au grand primicier Jean le droit de cité vénitienne pour lui, pour ses fils et pour ses descendants (7). Un acte du mois d'août de la même année du grand primicier Jean et de son épouse accorde au monastère du Pantocrator une vigne sise à Chrysopolis (8). Enfin, un prostagma de juillet 1378 d'Andronic IV Paléologue est adressé au grand primicier Jean, le chargeant de terminer une vieille querelle entre le monastère de Zographou et celui de Chilandar au sujet de la possession du moulin de Chantax (9). Le grand primicier Jean mourut avant juin 1394; il était encore en vie, en mai 1386 (10).

Jean Paléologue, primicier de la cour en 1342, ne saurait être confondu avec Jean Paléologue, grand connétable, en 1321 (11), ni avec Jean Paléologue, fils de Constantin Paléologue porphyrogénète, frère d'Andronic II Paléologue, qui fut titré panhypersévaste, vers

(1) CANTAC. II, 195. Sur ce personnage, cf. la notice détaillée que lui a consacrée Paul LEMERLE, *Philippe et la Macédoine orientale*, Paris 1945, pp. 206-213.

(2) P. LEMERLE, *op. cit.* 206.

(3) FR. DÖLGER, *Aus den Schatzkammern des heiligen Berges*, München, 1948, n° 42, pp. 117-119.

(4) P. LEMERLE, *op. cit.*, p. 208.

(5) P. LEMERLE, *op. cit.*, pp. 208-209.

(6) P. LEMERLE, *op. cit.*, p. 215 et n. 5. Cf. A. TH. PAPADOPOULOS, *Versuch einer Genealogie der Palaiologen*, München, 1938, p. 82, n° 136. Cf. FR. DÖLGER, *Urkundenfälscher in Byzanz*: Stengel Festschrift (1952), p. 18. G. OSTROGORSKY, *Pour l'histoire de la féodalité byzantine*, Bruxelles, 1954, pp. 176-178.

(7) L'acte dit, par erreur, Au grand primicier Alexis, son frère. Cf. P. LEMERLE, *op. cit.*, p. 209.

(8) P. LEMERLE, *op. cit.*, p. 210.

(9) P. LEMERLE, *op. cit.*, pp. 211-212.

(10) P. LEMERLE, *op. cit.* p. 212.

(11) R. GUILLAND, *Études sur l'histoire administrative de l'Empire byzantin. Le grand connétable*, Byzantion XIX (1949), p. 107.

1307, à l'occasion de son mariage avec la fille du grand logothète Théodore Métochite (1).

Le grand primicier *Jean APOKAUKOS* était fils du mégaduc Alexis Apokaukos, l'adversaire acharné de Jean VI Cantacuzène (2). Les deux fils d'Apokaukos s'étaient, d'ailleurs, séparés de leur père et avaient rallié le parti de Jean VI Cantacuzène (3). Après la mort d'Alexis Apokaukos, le grand primicier Jean Apokaukos se trouvait préfet de Thessalonique. La ville était alors troublée par le soulèvement des Zélotes et Jean Apokaukos avait grand peine à maintenir son autorité. Il hésitait sur le parti à prendre. Ses tergiversations lui furent fatales. Fait prisonnier par les Zélotes, Jean Apokaukos fut enfermé dans la citadelle; il fut précipité du haut des remparts et sauvagement achevé (4). Jean Apokaukos, fils d'Alexis Apokaukos, ne doit pas être confondu avec Jean Apokaukos, frère d'Alexis Apokaukos (5).

Dans un acte, datant de la période 1345-1353, le tsar de Serbie, Étienne Douchan, confirme au monastère du Prodrôme, près de Serrès, une donation de 100 nomismata faite par le domestique Makrénos, en remplacement de l'οἰκονομία du grand primicier *Kasl...* (6).

Une miniature du cod. Bodl. graec. 35 (xiv^e s.) représente, au folio 5, le grand primicier *Manuel Comnène Raoul Asanès*, γαμβρός de la fondatrice du monastère de Notre-Dame-de-Bonne-Espérance. Cette dernière s'appelait Théodora et, de son nom de religieuse, Théodula; elle avait épousé Jean Comnène Doukas Synadène, grand stratopédarque, décédé, on ignore l'année exacte, avant sa femme. Théodora était la fille du sébastocrator Constantin Paléologue, frère de Michel VIII Paléologue. De son mariage, Théodora eut quatre enfants. L'une de ses petites-filles, Anne Comnène Doukas Paléologue Asanès, épousa Manuel Comnène Raoul Asanès, que nous ne connaissons pas par ailleurs (7).

Le grand primicier *Andronic ASANÈS*, fils de Théodora Paléo-

(1) A. TH. PAPADOPOULOS, *Versuch...*, n° 38, pp. 23-24.

(2) CANTAC. II, 568.

(3) CANTAC. II, 541. Cf. R. J. LOENERTZ, *Notes sur une lettre de Démétrius Cydonès à Jean Cantacuzène*, BZ 44 (1951), p. 407.

(4) CANTAC. II, 568-569; 572; 579-580.

(5) CANTAC. II, 556. Sur la révolte des Zélotes à Thessalonique, cf. O. TAFRALI, *Thessalonique au XIV^e siècle*, Paris, 1912, pp. 225-272.

(6) MIKLOS et MÜLLER, *Acta* V, 117.

(7) H. DELEHAYE, *Deux typica byzantins de l'époque des Paléologues*, Bruxelles, 1921, pp. 13 et 144-145, 150-151. Cf. aussi B. A. MYSTAKIDÈS, *Λαοσάφεις*, 1400-1869 : EEBS V (1928), 139.

logue et du panhypersévaste Isaac Paléologue Asanès, oncle de Jean V Paléologue (1) est cité dans un acte du patriarche de Constantinople, Calliste I^{er}, confirmant les droits du monastère des Mongols (2), d'octobre 1351.

Il est probable que le grand primicier ASAN, dont il est question dans un acte du 20 juin 1383, suspendant pour un an le prêtre du quartier du Chasseur, qui avait béni, sans autorisation, le mariage de la fille du grand primicier avec Raoul (3), n'a rien de commun avec Andronic Asanès.

En 1357, est mentionné le grand primicier ALEXIS, qualifié, en 1358, de grand stratopédarque (4).

Le grand primicier PHAKRASÈS est parmi les correspondants de Démétrius Cydonès, qui lui adresse trois lettres (5). Nicéphore Choumnos lui adresse une lettre (6). Se prénommait-il Jean? On ne saurait l'affirmer. En tout cas, on ne peut l'identifier avec le logothète τῶν ἀγγέλων Jean Phakrasès, correspondant de Georges de Chypre, avant 1283 (7). Est-il l'auteur de l'Ἐκφρασις περὶ τῶν βασιλικῶν ὀφφικίων transmis sous le nom de Jean Phacrasès? On ne peut l'affirmer (8). Lampros veut voir en lui le correspondant de Grégoire de Chypre et de Maxime Planude (9). Phacrasès était vraisemblablement apparenté au protostrator Georges Phacrasès, mentionné en 1346 et 1351 par Cantacuzène (10) et par Grégoras (11). D'après une lettre de Démétrius Cydonès, il semble que Phacrasès se trouvait dans une situation matérielle difficile, après la chute de Cantacuzène, en 1355 (12). La famille des

(1) A. TH. PAPADOPOULOS, *Versuch...*, p. 34, n° 55.

(2) MIKL. et MÜLLER, *Acta*, I, 315, 316. Sur le monastère de N.-D.-des-Mongols, cf. R. JANIN, *La Géographie ecclésiastique de l'Empire Byzantin...*, Paris, 1953 : *Le monastère de la Panagiotissa*, pp. 222-223.

(3) MIKL. et MÜLLER, *Acta* II, 51.

(4) R. GUILLAND, *Études sur l'histoire administrative de l'Empire byzantin. Le stratopédarque et le grand stratopédarque*, BZ 46 (1953), p. 83. Ajouter aux références : C. D. MERTZIOS, *Μνημεῖα Μακεδονικῆς ἱστορίας*, Thessalonique, 1947, pp. 24-25.

(5) G. CAMMELLI, *Démétrius Cydonès. Correspondance*, Paris, 1930, p. 214. Lettres 160, 249, 370.

(6) Lettre 9. FR. BOISSONADE, *Anecdota Nova*, Paris 1844, pp. 13-14.

(7) V. LAURENT, *La correspondance de Démétrius Cydonès*, EO XXXIV (1931), p. 349.

(8) SP. LAMPROS, "Ἐκφρασις περὶ τῶν βασιλικῶν ὀφφικίων ὑπὸ Ἰωάννου Φακρασῆ. Νέος Ἑλληνομνήμων XIII (1916), pp. 32-32^a.

(9) SP. LAMPROS, *op. cit.*, p. 29. M. TREU, *Maximi monachi Planudis epistolae*, Breslau, 1890, let. III; pp. 7-8. Les renseignements donnés par M. Treu, pp. 197-199, ne concernent pas le grand primicier Phacrasès.

(10) CANTAC. II, 195, 585; III, 196.

(11) NIC. GREGOR, II, 627.

(12) SP. LAMPROS, *op. cit.*, p. 32-33. La courte Notice de G. Cammelli, *op. cit.*, p. 214, est à reprendre en entier.

Phacrasès était de bonne noblesse. Une Phacrasès fut dame d'honneur d'Anne de Savoie, femme d'Andronic III Paléologue (1).

Dans un acte d'août 1365, relatif au transfert de l'évêque de Polystolon à la métropole de Christoupolis, est mentionné, parmi les ἄρχοντες de Christoupolis, le περιπόθητος γαμβρὸς τοῦ κρατίστου καὶ ἀγίου μου αὐτοκράτορος, μεγάλου πριμμικηρίου (2).

En 1366, le grand primicier *Georges ISARIS* est mentionné à propos d'un procès intenté par ce dernier au monastère de Chilandar et dans lequel le grand primicier fut débouté de sa demande, le testament, invoqué par lui ayant été reconnu faux (3). Georges Isaris est encore cité dans un acte de septembre 1350, innocentant le hiéromoine Niphon, avec le titre d'éparque (4). Isaris avait été titré aussi grand connétable (5). Le R. P. V. Laurent se demande si Isaris tenait son titre de grand primicier des Serbes ou des Byzantins, car, si Isaris était un grand primicier byzantin, Jean, à la suite de la nomination, en 1357, de son frère Alexis (on ignore leur nom de famille) comme stratopédarque, ayant été titré grand primicier, le resta jusqu'à sa mort, survenue entre 1386 et 1394 et bien postérieure à celle d'Israïl (avant avril 1374). Dans ce cas, ajoute le R. P. V. Laurent, « il y aurait eu deux bénéficiaires de la même dignité »; ce qui est fort possible (6).

Le 10 janvier 1374, le grand primicier impérial X... auprès de la République de Venise reçoit le droit de cité (7).

Au x^e siècle, un Tomos synodical inédit signale, en 1409, le grand primicier *CANTACUZÈNE*, ὀικεῖος de Manuel II Paléologue et l'un des vingt membres du Sénat ou Conseil de l'empereur (8).

(1) CANTAC. I, 409. Sur la famille des Phacrasès, cf. Sp. LAMPROS, *op. cit.*, pp. 29-32^b et Martini, *Manuelis Philae carmina inedita*. Napels (1900), pp. 57-58.

(2) MIKL. et MÜLLER, *Acta* I, 476.

(3) L. BRÉHIER, *Les institutions de l'Empire byzantin*, Paris 1949, p. 575. Cf. A. V. SOLOVIEV, *Gretcheski arkhonti v Serbskom tsarstvië XIV vëka*: Byz. Slavica II (1930), pp. 279-280. V. LAURENT, *Écrits spirituels inédits de Macaire Choumnos* († c. 1382), fondateur de la « Nèa Moni » à Thessalonique: *Ελληνικά* XIV (1955), p. 49. Isaris mentionné dans un Acte de 1366 (L. PETIT et B. KORABLEV, *Actes de Chilandar*, n° 151 (Viz. Vremm. XVII (1911) appendice, pp. 316-320) était sûrement mort, dès 1374.

(4) MIKL. et MÜLLER, *Acta*, I, 298. Fr. DÖLGER, *Aus den Schatzkammern des heiligen Berges*, München 1948, n° 125, note 14 et F. DÖLGER, *Urkundenfälscher in Byzanz*: Stengel Festschrift, 1952, pp. 19-20.

(5) V. LAURENT, *Une nouvelle fondation monastique des Choumnos: la NEA MONI de Thessalonique*. Rev. des Ét. Byz. XIII (1955), p. 115.

(6) V. LAURENT, *op. cit.*, p. 115, n. 3.

(7) MIKL. et MÜLLER, *Acta*, II, 51. Cf. E. STEIN, *Untersuchungen zur spätbyz. Verfassung- und Wirtschaftsgeschichte*, MOG II (1924), p. 23, n. 2.

(8) Indiqué par le R. P. V. Laurent.

Le cod. Vatic. gr. 1557 (xvi^e s.) renferme au folio 110, qui est du xv^e siècle, sous le titre de βασιλικόν, une lettre d'un empereur de Byzance adressée à *Démétrius PALÉOLOGUE METOCHITE*, grand primicier. L'empereur confirme certains privilèges accordés à un certain Kontostéphanos (1).

Sous Constantin XII Dragasès (1448-1453), l'historien *Georges SPHRANTZÈS* s'était vu offrir la charge de grand primicier, qu'il jugea insuffisante; il obtint la charge supérieure de grand logothète (2).

Les despotes de Morée avaient eux aussi leur grand primicier. Vers 1459, le despote de Morée Thomas envoya le grand primicier *LAZARE* au-devant de l'émir turc, pour lui livrer ses terres (3).

C'est par erreur que Grégoras (4) prétend que les princes latins de Béotie et de Thèbes avaient droit héréditairement au titre de grand primicier, corrompu plus tard en μέγας κύριος. Ce dernier titre, porté par divers princes latins établis en Morée, n'est pas un titre byzantin.

Il ne nous est parvenu, pour ainsi dire, aucun sceau de grand primicier. On peut citer celui de BORILOS, proèdre et grand primicier τῶν ἐθνικῶν, du xi^e siècle et inédit (5). Il est probable, comme le remarque le R. P. V. Laurent, qu'un certain nombre de sceaux, lus comme étant des sceaux de primiciers, sont des sceaux de grands primiciers.

Quant au grand primicier, représenté, au dire d'H. Omont (6), à la gauche de l'empereur Nicéphore III Botaniatè (1078-1081), il s'agit plus vraisemblablement d'un primicier. Son uniforme, d'après la description donnée par Omont, est très différent de celui du grand primicier, indiqué par le Ps.-Codinos au xiv^e siècle : « bonnet rouge, dont la pointe retombe sur la gauche, longue tunique bleue avec des dessins quadrillés blancs et pois rouges au centre, recouverte d'un manteau rouge, ouvert sur le devant et parsemé d'ornements en forme de fers de lances ou d'étoiles ».

R. GUILLAND.

(1) Indiqué par le R. P. V. Laurent.

(2) SPHRANTZÈS, 228-229 B.

(3) SPHRANTZÈS, 388 B. Indiqué par le R. P. V. Laurent.

(4) NIC. GREGOR. I, 239, 252.

(5) Indiqué par le R. P. V. Laurent.

(6) H. OMONT, *Miniatures des plus anciens manuscrits grecs de la Bibl. Nat. du VI^e au XI^e siècles*. Paris, 1929, p. 33, pl. 63 (manuscrit de saint Jean Chrysostome, xi^e s.).

UNE PAGE DE JÉRÔME ZURITA

RELATIVE AUX DUCHÉS CATALANS DE GRÈCE

(1386)

Le Diplomatarium de l'Orient Català, qui ouvrira, nous l'espérons, une ère nouvelle dans les études sur la Grèce médiévale, dispense désormais de recourir aux Annales de Jérôme Zurita, dont le récit, en ce qui concerne les duchés d'Athènes et de Néopatras, est fondé sur les documents imprimés par Rubió i Lluch (1). C'est une raison suffisante pour attirer l'attention sur une page de l'annaliste qui garde son intérêt, parce que l'auteur y emploie des documents probablement perdus, qui, en tout cas, ne figurent pas dans le recueil de Rubió i Lluch. Nous en reproduisons le texte, le divisant en paragraphes numérotés, auxquels nous renverrons dans le Commentaire qui suit.

TEXTE

1. En los Ducados de Athenas, y Neopatria, que estauan en este tiempo en la obediencia del Rey, auia dexado don Phelippe Dalmao Vizconde de Rocaberti al tiempo que se vino con la armada a Sicilia, a Ramon de (387 a) Vilanoua, que era vn cauallero muy valeroso, y de gran prudencia, y los defendio, y gouerno en mucha paz, y se aparejaua para cobrar lo que estaua en poder de los enemigos. Mas como el Vizconde se vino a Cataluña, y en la diferencia que el Infante don Iuan tuuo con el Rey su padre, fue de los principales que siguieron al Infante, el Rey le remouio de aquel cargo, y le mando que alçasse el homenaje, y juramento que Ramon de Vilanoua le auia hecho por las ciudades y castillos de los Ducados de Athenas y Neopatria: y rehusandolo el Vizconde de hazer, hasta que el Rey le pagasse cinco mil florines, de treze mil que auia gastado en la jornada,

2. Ramon de Vilanoua se vino a Cataluña, dexando encomendado lo de la guerra a Roger de Lauria, y a Antonio de Lauria su hermano, que eran dos caualleros muy principales, y de gran valor, y de quien Ramon de Vilanoua hazia mayor confianza, y eran nietos del Almirante Roger de Lauria.

(1) A. Rubió i Lluch, *Diplomatarium de l'Orient Català*, Barcelone, 1947. — Quelques additions et corrections dans *Archivum FF. Praedicatorum*, 25 (1955), 100-212 et 428-431. — Sur Jérôme Zurita (1512-1580) comme historien v. B. Sánchez Alonso, *Historia de la Historiografía española*, t. II, Madrid, 1944, 32-36.

3. En Neopatria que llamauan vulgarmente la Patria, quedo por capitán Andres Çauál,

4. y el Rey embio a requerir al Vizconde, que alçasse los homenages, amenazandole, que si no lo hazia, el se entregaria en su estado, pues contra su voluntad le tenia ocupadas sus tierras y castillos.

Pero el Vizconde cumplio el mandamiento del Rey,

y luego se proueyo por lugarteniente, y capitan general Bernaldo de Cornella, remouiendo del cargo al Vizconde, por el odio que el Rey le tenia,

5. y dexo de casar vn hijo del Vizconde con la hija heredera de Luys Federico de Aragon, Conde de la Sola, que fue casado cun vna muy principal señora del Imperio Griego, que se llamaua Elena Cantacuzin, y estaua en este (387 b) tiempo viuda, y era aquel estado de la Sola muy poblado de Griegos y Francos: y estaua ya concertado el matrimonio del hijo del Vizconde con la heredera, que se llamaua Maria Federico Cantacuzin: en lo qual principalmente consistia la defensa de aquellos estados, que estauan en grande peligro: porque los Turcos se yuan ya acercando, y estauan en frontera a vna jornada de Neopatria.

6. Tenia el Conde de Sola guerra con vn Reyner de Accioli, y en ausencia del Vizconde de Rocaberti, confederandose Reyner con el Emperador de Salonique, y con el Despoto de la Morea, siendo primos de la Condessa, y con los Francos que habitauan en la Morea, ayunto muchas compañías de gente de cauallo, con appellido de yr contra los Turcos, que estauan en las fronteras de Salonique, y con esta gente se vino Reyner Accioli al Condado de Sola, con esperança que casaria a Maria Cantacuzin con Pedro Serraxin de Negroponto, que era su cuñado, o destruyria aquel estado.

7. Entonces viendo la Condessa el peligro en que estaua, caso a su hija con vn hijo de Xur Simeon Emperador señor de la Valachia, de lo qual todos los Griegos y Francos que estauan en aquel estado, quedaron muy descontentos, y las cosas estauan en gran turbacion, por faltar perzona principal que gouernasse.

8. Mas el Rey embio para que tuuiesse cargo de las fuerças y castillos de los Ducados de Athenas, y Neopatria, vn cauallero Catalan, que se dezia Pedro de Pau: y como sobreuino la muerte del Rey, boluio a ser proueydo el Vizconde de Rocaberti del cargo de Lugarteniente, y capitan general de aquellos estados (1).

COMMENTAIRE

Nous allons maintenant examiner l'un après l'autre les huit paragraphes du texte qui précède, essayant de discerner les sources aujourd'hui subsistantes et celles qui sont perdues, ou non encore retrouvées.

(1) G. ZURITA, *Anales de la Corona de Aragon*, t. II, Saragosse, 1668 (réimpression), f. 386 v-387 v.

Les chiffres renvoient aux numéros d'ordre du *Diplomatari de l'Orient Català*.

§ 1. Le vicomte Philippe-Dalmace de Rocaberti, vicaire général de Pierre d'Aragon dans les duchés d'Athènes et de Néopatras, y fit un séjour d'une année à peine (1381-1382). Il retourna en Aragon en juillet 1382 (516 et 517), après s'être emparé de Marie d'Aragon, la jeune reine de Sicile dont Pierre IV revendiquait les états (529, du 24.XI.1382). En quittant la Grèce Rocaberti délégua ses pouvoirs à Raymond de Vilanova, qui retourna en Aragon au bout de quatre ans, subdéléguant à sa place Pierre de Pau. Un serment de fidélité liait Vilanova à la personne de Rocaberti. Pierre IV, qui voulut, en 1385, remplacer ce dernier, demanda à Rocaberti de délier de son serment le substitut qu'il s'était donné. Rocaberti se fit prier avant de le faire. D'où un échange de lettres entre le roi et lui. De cette correspondance Zurita tira le contenu de son premier paragraphe : documents 577 et 578 (1385.IX.12-20), 584 (1385.XII.22), 586 (1386.I.6).

§ 2. Raymond de Vilanova, vice-vicaire des duchés grecs, était de retour en Aragon le 17.IV.1386 (589). Les frères Antoine et Roger de Lluria figurent en 1380 sur la liste des principaux nobles des duchés (489, mal daté de 1381). C'est tout ce qu'on sait de certain à leur sujet. Un Roger de Lluria porta au roi d'Aragon une lettre de la comtesse de Salone, à laquelle Pierre IV répondit le 17.VIII.1386 (591). Ce message pourrait être le frère d'Antoine; mais le nom de Roger était particulièrement fréquent dans la famille de Lluria (1), et Zurita s'est peut-être laissé tromper par l'identité du nom. De même l'affirmation que les deux Lluria étaient petits-fils du grand amiral Roger semble être une conjecture. De tout le récit, ce deuxième paragraphe, d'ailleurs peu important, est le moins sûr.

§ 3. André Savall, capitaine et castellan de Néopatras, est mentionné comme tel en 1380 (489) et en 1390 (626 et 627). Ces documents rendent compte du récit de Zurita.

§ 4. Par lettres patentes du 18.VIII.1386, Pierre IV nomma Bernard de Cornellà vicaire général dans les duchés grecs (596). La veille il avait annoncé la nomination dans un groupe de lettres (591-596) portées par Guillaume de Cornellà. Ces documents expliquent, sans reste, le récit de Zurita.

(1) Voir *Archivum FF. Praed.* 25, p. 183, la liste des Roger de Lluria qui figurent dans le *Diplomatari de l'Orient Català*. Noter que la première mention d'un Lluria dans ce recueil est du 5.XII.1354 (216).

§ 5. Ce paragraphe et les deux suivants contiennent plusieurs renseignements précis, et en grande partie contrôlables, que Zurita n'a pu trouver que dans des documents authentiques, contemporains des événements. Tout d'abord, il dit, dans ce paragraphe, que la veuve de Louis Fadrique d'Aragon, dernier comte de Salone, s'appelait Hélène Cantacuzène.

On chercherait en vain ce dernier nom dans les documents publiés par Rubió i Lluch. S'il figure dans les tables du Diplomatarium, c'est parce que l'éditeur l'a introduit dans ses notes, et dans les registres en catalan qui précèdent les documents. Dans le texte de ceux-ci, la comtesse douairière de Salone, veuve de Don Louis Fadrique, est appelée Hélène Frederich, du nom de son mari, ou encore, Hélène Asanine (550, 562, 591). Dans les deux derniers documents elle est qualifiée de *despina*. Ce titre permet de l'identifier à coup sûr. En effet δέσποινα est proprement l'épouse d'un βασιλεύς, tandis que l'épouse d'un despote s'appelle βασίλισσα (1). Seulement, au xiv^e siècle, l'usage devient plus élastique, et *despina* désigne parfois une fille d'empereur (2). C'est évidemment dans ce sens large que la comtesse de Salone est *despina*. Elle est donc fille d'un empereur Asanès. Il en existe un seul : Matthieu Cantacuzène, associé à son père Jean Cantacuzène en 1353-1354. En février 1354, à l'occasion de son couronnement, il signa le tome synodal des Blachernes (1351) de son nom complet : Matthieu Asanès Cantacuzène (3). Hélène est une des trois filles de Matthieu, petite-fille de l'empereur Jean VI Cantacuzène (4). En appelant Cantacuzène celle que les documents conservés appellent Asanine, Zurita fait preuve d'une information exacte, que seul un document contemporain pouvait lui fournir.

(1) Ps.-Codinus, De officiis aulae Constantinopolitanae, xi et xvii : éd. Bonn, 69, 8-9 et 97, 1. Cf. L'Histoire de Bélisaire (éd. Wagner), 271 : τὸν βασιλιὰ τὴν δέσποιναν. — D'après le De officiis (xvii : 97, 1) l'épouse d'un empereur-associé devrait s'appeler βασίλις. Jusqu'à quel point ce détail d'étiquette a-t-il été observé? Les épouses des despotes s'appellent, on le sait βασίλισσαι.

(2) Exemple : la δέσποινα Eudocie, fille d'Alexis II Comnène, épouse du seigneur turc de Sinope : Mich. Pan., Chron., 6866 (1357/58), Νέος Ελληνισμὸς, 4 (1907), 280-281

(3) P. G., t. CLI, 764.

(4) En été 1357 Matthieu Cantacuzène avait trois filles, dont l'aînée s'appelait Théodora; Cant. iv, 45 : ιη, 331, 12-20. L'une des deux autres était probablement Marie, nièce (? nepos) de Jean V Paléologue, qui contracta mariage avec Jean Lascaris Calophéros : O. Halecki, Un empereur de Byzance à Rome, Varsovie, 1930, 93, 98, 272-273, 360, 363. L'épouse de Calophéros, Marie, mourut avant le 9.VI.1373, et avant le 24.XI.1374 il épousa Lucie, fille d'Érard III Mavros, baron d'Arcadia et de Saint-Sauveur, dont il eut un fils Érard Lascaris Calophéros, qui n'avait pas dix-huit ans le 25.VII.1388, quand son père fit son testament : Démétrius Cydonès, Correspondance, éd. R.-J. Loenertz, I (Studi e Testi, 186), Vatican, 1956, 187-194.

L'annaliste dit encore que Marie Fadrique, fille d'Hélène et de Don Louis, était fiancée à un fils du vicomte de Rocaberti. Il pouvait trouver ces renseignements dans les documents 526, 528, 598, 615, qui s'espacent sur les années 1382-1387, et qui nous font connaître aussi le prénom du fiancé : Bernaduc (Bernard-Hugues).

§ 6. Dans le paragraphe 6 l'annaliste témoigne d'une information vraiment étonnante, en parlant d'un « empereur de Salonique ». Nous savons aujourd'hui que Manuel II Paléologue gouverna Salonique deux fois : d'abord avec le titre de despote (1369-1373), puis avec celui de βασιλεύς (1382/3-1387) (1). Seul un document authentique et contemporain pouvait fournir à l'historien espagnol un renseignement aussi surprenant qu'il est exact. Zurita dit encore que l'empereur de Salonique et le despote de Morée — Théodore I^{er}, frère de Manuel II — étaient cousins germains (primos) de la comtesse Hélène Cantacuzène. Et en effet, la mère de Manuel et de Théodore, Hélène Paléologine, était la propre sœur de l'empereur Matthieu, père de la comtesse. Mais cela, Zurita l'ignorait, et la parenté en question lui a été révélée par un document des Archives de la Couronne, aujourd'hui perdu, ou non encore retrouvé (2).

Le document 468 de Rubió i Lluch aurait pu apprendre à Zurita le nom du beau-père de Nerio Acciajuoli, Saraceno de' Saraceni de Négrepont. Mais aucun document connu ne lui fournissait celui de Pierre Saraceno, beau-frère (cuñado) de Nerio, qu'il n'a sûrement pas inventé!

(1) Sur cet épisode, qui n'a pas encore fait l'objet d'une étude exhaustive, voici quelques sources à consulter : Manuel Paléologue, Lettres 6 et 8, éd. E. Legrand, Paris, 1893, 8-10, 11-12; Discours aux Thessaloniciens, Μακεδονικά, 3 (1955), 295-302; Épître à Cabasilas, inédite, sauf fragments : cf. Échos d'Orient, 37 (1938), 114. Démétrius Cydonès, lettres diverses, dont j'ai signalé les plus importantes; Les recueils de lettres de Démétrius Cydonès, Rome, 1947, 115-118. Isidore Glabas, Homélie sur S. Démétrius, 1-3, Έλληνικά (Thessalonique), 5 (1954), 19-55; Lettres 6-8, Νεος Έλληνομνημων, 9 (1912), 379-391. Epirotica II, p. 229, 11-14 (Bonn). Chalcocondyle, 46-47 (Bonn). Notice chronologique du cod. Venet. Marc gr. 408, f. 146 dans Sitzungsberichte der k. Akademie der Wissenschaften, Phil.-Hist. Cl., Wien, 9 (1852), 394. Lettres de Jacques, évêque d'Argos (Venise, 1385.I-II) et de Pierre IV d'Aragon (Barcelone, 1386.X.18) dans A. Rubió i Lluch, Diplomatar de l'Orient Català, 574 et 598. Délibérations du Sénat de Venise du 18.IV.1384, Analele Academiei Române, S. II, 36 (1913-14) Bucarest, 1914, 1067 n° xiv, et du 22.VII.1387, Études Byzantines, 1 (1943), 167, n. 5. — Par contre la notice chronologique publiée dans Les recueils, p. 117, n. 2, se rapporte à une attaque turque contre Thessalonique en avril 1372, 10^e ind., quand Manuel Paléologue était encore despote, non à la prise de Thessalonique en avril 1387, 10^e ind., quand il était basileus! Démétrius Cydonès, Correspondance (Loenertz), I, p. 175, n° 6.

(2) En vertu de cette parenté, Théodore Paléologue revendiquait les terres de la comtesse Hélène; Archives de Malte, Lib. Bull. 18, f. 117 v-118 (1404.IV.5), cité, J. Delaville-Le Roulx, Les Hospitaliers à Rhodes, Paris, 1913, 303 n. 3 et 4; il ne s'agit pas d'un cousinage à la mode de Bretagne, comme pense Delaville-Le Roulx, pag. cit.

Une seule erreur est à signaler dans ce paragraphe : Dans le conflit de 1386, les Francs de Morée, c'est-à-dire les Navarrais d'Achaïe, se trouvaient du côté de la comtesse. Ils étaient en effet l'ennemi n° 1 du despote Théodore et de son beau-père, Nerio Acciajuoli. A ce dernier ils avaient enlevé — ou bien ils enlevèrent durant le conflit — sa baronnie de Vostitsa (1).

§ 7. Le 17.VIII.1386 (591) Pierre d'Aragon, répondant à sa cousine, la *despina* Hélène Asanine, comtesse de Salone, lui reproche d'avoir marié sa fille Marie à un étranger (*estrany e qui non es nostre natural*) (2). Le nom du personnage ne figure pas dans le *Diplomatari*. Mais Zurita dit que c'était un fils de kyr Siméon, empereur (serbe), seigneur de Vlachie (Thessalie). Siméon avait deux fils : une notice écrite de leur vivant et insérée dans trois recensions sur quatre de la Chronique serbe nous le garantit (3). L'aîné, Jean Doucas Paléologue, en religion le moine Joasaph, qui hérita du titre impérial, était moine peut-être dès 1381, sûrement en 1385 (4). En mai 1386, Marie Angéline Doucène Paléologine, sa sœur, lui donna quittance, à lui et aux moines du Météore, des objets de valeur déposés chez eux, qu'ils avaient restitués, et elle mentionne à cette occasion leur frère, mais sans dire le nom (5). L'existence, bien attestée, du personnage, donne une certaine valeur à ce récit, que Dom Maur Orbini traduisit d'une source inconnue :

Erano restati dopo la morte del Rè Vrosc cieco due figliuoli, vno (come habbiamo detto) Stefano Duscian, che poi si fece chiamare Imperadore; l'altro Sinissa... passò da questa vita, lasciando due figliuoli & vna figliuola. I maschi si chiamauano Duca & Stefano, & la figliuola fu detta Angelina.

(1) « ... quant les Navarrois prinrent le chasteau de la Votisse... »; doc. du 30.VI.1387; L. de Mas Latrie, *Histoire de l'île de Chypre*, t. II, Paris, 1852, 411 n° ii. Rien dans cette pièce n'autorise l'affirmation de Hopf : « Die Navarresen... warfen sich nunmehr 1381 auf den Peloponesos und eroberten zunächst Vostitsa... »; *Geschichte*, II, 23-24. Répété par A. Rubió i Lluch, *Los Navarros en Grecia, Memorias de la Real Academia de Buenas Letras de Barcelona*, 4 (1887), 386-387 et encore, au moins en partie, dans J. Longnon, *L'empire latin de Constantinople*, Paris, 1949, 334.

(2) Il s'agit d'un simple projet, ou tout au plus d'un *matrimonium ratum non consummatum*, car l'année suivante on reparle du mariage Rocaberti; Rubió i Lluch 605 (1387. IV. 17).

(3) Lj. Stojanovic, *Stari srpski rodosloci i letopisi* (Zhornik za istoriju, jezik i knjizevnost srpskog naroda, Ser. 1, t. XVI), Karlovci, 1927, n° 129, pp. 80-82, coll. 1, 3 et 4.

(4) D'après L. Heuzey-H. Daumet, *Mission archéologique de Macédoine*, Paris, 1876, p. 444, n. 1, la signature de Jean Uroš Paléologue, moine Joasaph, figurait au bas d'un acte collectif du monastère thessalien των μεγάλων Πυλών ου της μεγάλης Πόρτας. D'après Βουζαντις, 1 (1909-1910), 236, cet acte serait de 1381. Je n'ai pas pu contrôler ce qu'il en est. En 1385/6 Joasaph fait copier (à Trikkala?) un manuscrit à ses frais; Βουζαντις, 1, 236 ss. Il est mort entre le 23.II et le 31.VIII.1422; Βουζαντις, 2 (1911-1912), 52-55.

(5) Βουζαντις, 2 (1911-12) 20-23. C'est la charte que Hopf résume comme suit : « Sie dotierte dieselbe (la fondation du Météore) am 9 Mai (!) 1386 reichlich mit Grundbesitz »; *Geschichte*, II, 40.

De' quali Duca, essendo peruenuto all' età di poter maneggiare il ferro, in tutte l' imprese, alle quali egli si metteua, faceua gran riuscita; & sopra tutto era bene. Clapeno, ch'era vn potente Barone nelle parti di Grecia, hauendogli dato per moglie vna sua figliuola, & vedendo che era molto amato da ogn' uno, cominciò pensare di leuarselo in qualche modo dinanzi. Perochè dubitaua, che facendosi signore di Rassia (com'era opinione di tutti) non gli leuasse dalle mani quanto haueua. Del che sendosi aueduto Duca, cominciò difidare del suocero, & schifaua ogn' occasione di venirgli nel (271) le mani. Ma Clapeno (ch'era uomo astuto) l'inganò per mezzo d'alcuni Vescoui & monaci del paese: a' quali hauendo Clapeno giurato, che non gli farebbe alcun male, lo condusse con mezzo loro in Castorea: doue contro la fede datagli, messogli le mani adosso, gli trasse fuori gl'occhi & lo mandò in quelle parti di Vlachia, che rispondeuano alla Morea & Negroponte,

doue staua Stefano suo fratello. Il quale peruenuto all'età; & essendo riuscito bellissimo giouane, tolse per moglie la figliuola di Francesco signore di Messara, & di molte altre Città, & luoghi, ch'erano tra i confini di Romania di là da Negroponte alla Marina (1).

Cette histoire, qui paraît, à première lecture, quelque peu romanesque, n'a rien d'in vraisemblable, quand on y réfléchit. Néanmoins elle est suspecte, parce que les autres sources, et surtout, les *Epirotica*, ne disent rien de la cécité de Joasaph. Mais tous les personnages sont historiques, et connus par ailleurs. Angéline est un des noms de Marie, fille de Siméon Uroš, et Doucas un des noms de son frère aîné. Nous pouvons donc croire l'auteur inconnu quand il dit que le frère cadet s'appelait Étienne, et qu'il était seigneur de Pharsale. Quant à François, son beau-père, la description de sa seigneurie permet de l'identifier avec François Giorgi, marquis de Bodonitsa (2). Enfin Radoslav Chlapen, seigneur de Kastoria et Vodena, épousa Irène, veuve du César Grégoire Preljub, seigneur de Trikkala sous Étienne Dušan (3). Bref, Orbini et Zurita se complètent mutuellement, et nous pouvons et devons accorder pleine confiance au second.

§ 8. Ce dernier paragraphe commence par une petite erreur. Pierre de Pau, dernier commandant catalan de l'Acropole, n'était pas envoyé par le roi, mais délégué par le vice-vicaire, Raymond de Vilanova. Zurita trouvait son nom dans les documents 590, 595, 597, 602, 608, 620, 621, qui se répartissent sur deux années (1386.VI.26-1388.IV.22). Pierre IV d'Aragon mourut le 5.I.1387. Son successeur Jean Ier

(1) M. Orbini, *Il regno degli Slauì, hoggi corrottamente detti Schiauoni*, Pesaro, 1601, 270-271.

(2) Ch. HOFF, *Chroniques gréco-romanes*, Berlin, 1873, p. 478, tableau 7.

(3) Sur Preljub et Chlapen, voir Cirac Estopañan, *El legado*, t. I, passim.

nomma vicaire général dans les duchés grecs le vicomte de Rocaberti, le 18.III.1387 au plus tard (602). Rocaberti envoya sur place un représentant, Pierre de Villalba (604, du 5.XI.1387). Le 2.V.1388 l'Acropole tomba au pouvoir de Nerio Acciajuoli, après un siège de plus d'un an (622, du 9.V.1388). — D'un bout à l'autre le récit de Zurita, fondé sur les documents des Archives d'Aragon, soutient la critique. Il s'est pourtant trouvé quelqu'un pour lui refuser créance. Voyons ce que valent ses raisons.

ZURITA ET KARL HOPF

Dans un passage qui dépend à la fois de Zurita et d'Orbini, bien que le premier seul y soit cité expressément, l'historien de la Grèce médiévale affirme que Marie Fadrique, fille du dernier comte catalan de Salone, fut fiancée à Étienne Doucas, seigneur de Pharsale et de Domokos (1), lequel épousa ensuite une fille de François Giorgio, marquis de Bodonitsa (2). Selon Hopf, Étienne Doucas était fils du magnat serbe Radoslav Chlapen, seigneur de Kastoria et Vodena, et de la veuve du César serbe Grégoire Preljub, seigneur de Trikkala sous Étienne Dušan. Hopf, on le voit, *contredit* ses deux sources, qui parlent l'une et l'autre d'un fils de Siméon Uroš, frère de Dušan. Et il renvoie son lecteur à Zurita, sans daigner le prévenir de la petite divergence entre ses propres affirmations et les données de la source ! Ce procédé malhonnête, qui trompa des historiens de valeur (3), nous autorise à répéter l'avertissement trop peu écouté, que donna, preuves en main, le comte Paul Riant :

La *Geschichte Griechenlands* fourmille d'affirmations semblables, qu'en considération de la situation scientifique et des travaux si considérables de Hopf on était disposé à accepter aveuglément et qu'il faudra désormais soumettre à une critique très sévère (4).

(1) « Sie... verlobte ihre Tochter mit Stefan Dukas, dem Sohne des Chlapen von der Witwe Preliubs, der über einen Teil von Gross-Wlachien herrschte... »; Hopf, *Geschichte*, II, 26, avec renvoi au texte de Zurita reproduit plus haut.

(2) « Die einzige Tochter (de François Giorgi, marquis de Bodonitsa) heiratete den früheren Verlobten der Maria Fadrique, den Serben Stefan... »; Hopf, *Geschichte*, II, 63, avec renvois à Orbini, p. 271 (le texte cité plus haut) et Venise, Arch. St., Senato, Misti 41 f. 147 (58 du registre original; 1390.II.17) où il n'est pas question d'Étienne !

(3) K. JIREČEK, *Geschichte der Serben*, t. II, Gotha, 1918, 108. W. MILLER, *The Latins in the Levant*, Londres, 1908, 323, 346, 347. K. M. SETTON, *Catalan Domination of Athens*, Cambridge, Mass. U. S. A., 1948, 186.

(4) P. RIAnt, *Le changement de direction de la quatrième croisade*, Gênes, 1879, 33, reproduit, G. Recoura, *Les Assises de Roumanie*, Paris, 1930, 11.

Sur quoi donc s'appuyait Hopf, dans le cas qui nous occupe, pour contredire Zurita et Orbini? Sur un passage des *Epirotica*, comme l'a bien vu S. Cirac Estopañan (1). Le voici, tel que Hopf le lisait, dans l'édition de Bonn :

Ἀμέλει μετ' ὀλίγας ἡμέρας ἔρχεται ὁ Ἰζαοῦ καὶ δέχονται αὐτὸν οἱ Ἰωαννῖται ὑπταίαις χερσὶ καὶ δεσπότην αὐτῶν ἀνευφημοῦσιν, μηνὸς Ἰανουαρίου 30.

Παραυτίκα δὲ ἐκκαλοῦσι παράνυμφον ἀπὸ τῆς Βλαχίας τὴν Καισάρισσαν, ἥτις μετὰ τοῦ Στεφάνου εἰσῆλθε καὶ τὸν γάμον εὐτρέπισε, καὶ τὰ μνηστρα εὐλογήθησαν... (2).

Proclamé despote de Jannina le 31 janvier 1385, le Florentin Esaü Buondelmonti épousa peu après Marie Angéline, veuve de son prédécesseur Thomas Preljubovic, assassiné le 23.XII.1384 par ses propres gardes du corps, avec la complicité de son épouse, disait la rumeur (3). La césarissa qui vint de Vlachie présider ces noces singulièrement précipitées est presque sûrement Marie, épouse d'Alexis Ange Philanthropène, César de Thessalie. Lui et sa femme sont mentionnés en juin 1388, dans l'instrument d'une donation que fit au monastère du Météore la moniale Théodoula (4). En août 1388 Alexis Ange, César, entouré de ses archontes, en présence de Philothée Néamonite de Thessalonique, dirima un litige entre les monastères du Météore et de Stylos (5). L'année suivante le César de Vlachie, sans doute encore Alexis Ange, vint au secours du despote Esaü, attaqué par Jean (Bua) Spata, despote albanais d'Arta. Ensemble ils se rendirent auprès de leur maître, Bajazet, où Esaü passa plus d'une année (6). Hopf n'ignorait ni le nom, ni le titre d'Alexis (7). Pourtant, au lieu de faire l'hypothèse toute naturelle qui s'ensuit, il identifia gratuitement la césarissa de Vlachie avec la veuve de Grégoire Preljub,

(1) CIRAC ESTOPAÑAN, *El legado*, t. I, 164-166.

(2) *Epirotica*, Bonn, 231, 8-16. Cirac Estopañan, *El legado*, t. II, pp. 35-54, cap. xxxi (reproduit dans les marges la pagination de l'édition de Bonn). Variantes principales : Ἰανουαρίου λα' (au lieu de 30) et στεφάνου (avec minuscule). Je ne veux pas discuter ici cette dernière leçon. Hopf lisait Στεφάνου avec majuscule, et il serait malhonnête de lui en faire un grief.

(3) Chalcocandyle, éd. Darkó, I, 199 (Bonn 212). Impossible de dire ce qu'il peut y avoir de vrai dans cette version.

(4) Βυζαντις, 2 (1911-12), 98-99.

(5) *Ibidem*, 24-27. Philothée Néamonite est le destinataire des lettres 2-4 d'Isidore Glabas, Νεὸς Ἑλληνομνημιών, 9 (1912) 359-375.

(6) *Epirotica*, 234, 16-23. — « ...dann begab sich der Despot mit seinem Schwager, dem König Joasaph von Gross-Wlachien, zur Pforte, weilte dort 14 Monate und kehrte, von Ewrenosbeg begleitet, über Acheloos und Arta am 4 Dec. 1390 nach Ioannina zurück » écrit Hopf, *Geschichte*, II, 101-102, commentant ce passage. L'indiction 4 est devenue le 4 décembre, et le basileus Joasaph est substitué au César de Vlachie! CIRAC ESTOPAÑAN. *El legado*, I, 169-171.

(7) « Er (Joasaph)... überliess die Verwaltung von Thessalien dem Alexios, den er zum Cäsaren von Gross-Wlachien ernannte... »; Hopf, *Geschichte*, II, 40.

qui serait venu assister aux noces de la veuve de son fils assassiné. S. Cirac Estopaňan, qui a fait justice de cette conjecture singulière, a noté que la veuve du César Preljub est toujours appelée Preljubissa, non Césarissa, dans les *Epirotica* (1).

Hopf ne s'en tint pas là. Risquant une seconde conjecture il donna pour fils à la veuve de Preljub celui que son texte donne pour compagnon de voyage à la Césarissa. Armé de ces hypothèses fragiles, il osa contredire à la fois Zurita et Orбини, réunissant en plus les deux noms, Étienne et Doucas, qui, chez Orбини, désignent deux personnes distinctes (2)!

CONCLUSION

L'erreur dont nous venons d'étudier la genèse est petite, et il n'aurait pas valu la peine de s'y attarder, si elle ne révélait pas un travers d'esprit qu'il est bon de connaître pour éviter celles où pourrait nous conduire une confiance mal placée. — La *Geschichte Griechenlands* de Karl Hopf tient de la chronique plus que de l'histoire. Une foule de détails, souvent disparates, y sont réunis, disposés en ordre chronologique et géographique, reliés entre eux par le fil blanc des réflexions et formules de transition. La masse des faits racontés provient de documents inédits, la plupart difficiles à lire, difficiles à comprendre. En les résumant dans les dix mille pages de sa *Regestensammlung* (3), en les utilisant dans les 1106 pages de son Histoire, il était inévitable que Hopf commit plus d'une erreur. Il serait odieux et mesquin de le lui reprocher, s'il ne les avait pas gratuitement multipliées par la légèreté ou la témérité de ses hypothèses; s'il n'avait pas rendu si difficile le contrôle, par une folle confiance dans l'infailibilité de ses conjectures et « corrections », qui lui fit négliger la différence entre celles-ci et les données des sources. Ce dernier fait, une fois constaté, oblige l'historien désireux de certitude, de vérifier une à une les assertions de Hopf. Travail fastidieux, pénible et long, souvent coûteux, parfois impossible (4). Néanmoins l'ouvrage de Hopf peut et

(1) CIRAC ESTOPAÑAN, *El legado*, t. I, 164-166.

(2) Le nom de Doucas, accolé par Hopf à celui d'Étienne, fut cause, en dernière analyse, que V. Solovjev refusa de croire qu'Irène, mère du personnage, était fille d'Étienne Dušan, malgré le témoignage du propre fils de ce dernier, l'empereur Étienne Uroš, qui, dans une charte du 15-IV-1357, appelle Irène sa sœur bien-aimée; *Spomenik srpske kraljevske Akademije*, 56 (1922), 6-7; *Byzantinoslavica*, 4 (1932), 166, n. 33.

(3) Sur les papiers de Hopf et l'impossibilité pratique d'en faire usage, v. *Byzantinische Zeitschrift*, 8 (1899), 347-386 et 19 (1902), 321-332.

(4) Hopf, entre autres, cite souvent les *Registri Angioini* de Naples, aujourd'hui détruits. P. e. *Geschichte*, II, 423, il écrit que Guillaume Frangipani, archevêque-seigneur de Patras,

doit rendre des services. Mais il faut pour cela que la consultation en devienne rapide, et possible à tous. Autrement dit, il nous faut une nouvelle édition, munie de *tables* copieuses. Qui nous la donnera?

R. J. LÆNERTZ.

fut bail de Mécée de 1329 à 1331, et il renvoie à Reg. Ang. 259 (1324-25 C), f. 222. Faut-il croire qu'il a trouvé dans un acte — prophétique — de 1324 ou 1325 la preuve que Guillaume occupa la dite charge quatre années plus tard?

L'ENVOYÉ DE PHOTIUS AU CATHOLICOS ZACHARIE : JEAN DE NIKÉ

Le nom de l'envoyé de Photius auprès du catholicos Zacharie nous est transmis et par l'historien Vardan et surtout par les Actes du concile de Sirakavan. Vardan l'appelle *Iohan metropolit Nikioy* (1). Les Actes le nomment *Vahan Nikioy arkiepiskopos* (2). Ce personnage est sans nul doute à identifier avec l'auteur d'une lettre au catholicos Zacharie sur la fête de Noël, qui porte en suscription : Ἰωάννου ἀρχιεπισκόπου Νικαίας (3). Et c'est à Jean « métropolite de Nicée » qu'Anastase de Nicée (4) et Nicon de la Montagne Noire (5) attribuent, en la citant, l'*Invective*, dite *I^{re}*, du Pseudo-Isaac le catholicos (6).

La présence d'un métropolite de Nicée du nom de Jean à cette époque a fort embarrassé les historiens. Le siège est en effet occupé par Nicéphore à l'avènement de Photius et il l'est encore par le même à la fin. Hergenröther a proposé plusieurs hypothèses pour donner place à Jean entre ces deux termes (7). J'en ai moi-même autrefois imaginé (8). Il est devenu inutile de les rappeler. La solution du problème vient en effet de nous être apportée par un texte jusqu'à présent inédit. On sait que le P. Darrouzès a eu le mérite de découvrir dans un manuscrit grec d'Athènes tout un lot de lettres et de traités de Photius fort intéressants dont la plupart concernent précisément les tractations du patriarche pour l'union religieuse avec les Arméniens (9). Il a eu l'amabilité — dont je le remercie — de me

(1) Edit. Muyldermans, dans son ouvrage : *La domination arabe en Arménie*, Louvain 1927, p. 64, l. 16.

(2) Édition par Papadopoulos-Kérameus et Marr, dans *Pravoslavnyj Palestinskij Sbornik*, t. XI, fasc. 1, p. 196, l. 2 et 8-9. — Je ne sais pas à quoi correspond le terme *Oski*, qui, en arménien, veut dire *or* (χρυσός).

(3) *PG.*, 96, 1436.

(4) *PG.*, 127, 521 A.

(5) *Taktikon*, éd. Benešević, Petrograd 1917, p. 69, l. 9-10.

(6) Voir à ce sujet ci-dessous, p. 185-187.

(7) Hergenröther, *Photius*, I, 497-500.

(8) *EO*, 32, 1933, 169-170.

(9) *REB*, 12 (1954), 183-186.

procurer plusieurs de ces textes. Or j'ai remarqué que le patriarche dans une de ses lettres nomme son envoyé et rappelle les conversions qu'il a opérées parmi les Arméniens : μακαριωτάτου Ἰωάννου ἀρχιεπισκόπου Νίκης (1). Ainsi Photius lui-même nous apprend le nom et la qualité de son mandataire : Jean archevêque de Nikè et non métropolitain de Nicée! Ce nouveau texte tranche donc le débat. Cependant, pour ne laisser aucune place à quelque doute que ce soit, il appelle un commentaire.

1. Tout d'abord on observera qu'une faute de copiste de Νίκαια en Νίκη n'est pas naturelle, mais bien plutôt celle de Νίκη en Νίκαια. Entre les deux noms c'est celui de la célèbre ville du concile qui vient tout d'abord à l'esprit.

2. Mais pour que le nouveau texte soit le véritable, il faut préalablement que le siège de Nikè ait déjà à cette époque le rang d'archevêché. Or cela se vérifie. Nikè figure dans la Taxis de Léon le Sage parmi les archevêchés dépendant du trône de Constantinople. Et qu'un tel honneur ne soit pas alors tout récent, cela ressort de la place qu'il occupe, la 16^e sur les 49 qui composent cette catégorie (2). Aucune objection donc de ce côté!

Un rang si élevé suppose ordinairement l'ancienneté du siège. Mais ce n'est pas le cas ici, puisque l'archevêché de Nikè ne figure pas dans la liste de Basile de Ialimbana. Sa promotion était donc due à un tour de faveur, et cette faveur — serait-il téméraire de le penser? — lui vint de Photius, à qui seraient dus et la création de l'archevêché et ce haut rang de préséance obtenu du premier coup. Ce faisant, le patriarche aura voulu à la fois soustraire son envoyé à la juridiction de son métropolitain et lui donner un titre et un rang hiérarchique plus honorables en rapport avec son importante mission. On voit donc que le titre d'archevêque pour Nikè s'insère parfaitement ici dans le cadre chronologique.

3. Les textes cités au début de cette note appellent notre attention les uns « métropolitain de Nicée », les autres « archevêque » de Nicée. Pour juger lequel des deux titres est le véritable, il faut examiner la valeur des témoignages et la manière dont ils se présentent.

Dans le premier groupe qui dit « métropolitain », est Vardan, historien arménien du XIII^e siècle. Son propos est d'un narrateur : il entend simplement désigner l'envoyé de Photius par son nom et par son siège,

(1) Ms. Athen. B. N. 2756, fol. 121.

(2) H. Gelzer, *Ungedruckte und ungenügend veröffentlichte Texte der Notitiae episcopatum*, p. 551.

et, comme il croit que ce siège est Nicée (11), il est naturel qu'il le désigne par la qualité de métropolit. Mais cette qualité attachée au siège peut fort bien n'être ici qu'une conséquence logique, sans lien avec le texte original. En un mot, Vardan ne relève pas un texte, il donne un renseignement qu'il se doit de faire cohérent. C'est de la même manière qu'il faut juger le témoignage de Nicon et d'Anastase : ils croient que les textes qu'ils citent appartiennent à Jean de Nicée, et ils pensent assurément à la ville du grand concile. Eux aussi sont logiques en appelant le personnage « métropolit ». Ainsi c'est d'une conséquence logique ici que le titre peut provenir sans qu'intervienne une transmission des textes.

Il en est autrement de l'autre groupe, qui dit « archevêque ». Les témoignages de cette catégorie sont d'une particulière autorité. Ils consistent en effet dans une transcription de documents officiels ou vivants et non en une élaboration d'écrivains.

Voyons d'abord la lettre de Jean de Nicée à Zacharie, où la suscription donne à l'auteur le titre d'archevêque pour un siège qui est celui d'un métropolit. Ici la logique est en défaut et cela aurait dû donner l'éveil. C'est un fait en effet bien remarquable que la transcription manuscrite du document donne constamment à Jean le titre d'archevêque (1).

Ce titre ne peut remonter qu'à l'origine. Car il est évident que si Jean avait été métropolit de Nicée, c'est ce titre qui aurait figuré à l'origine et continué à figurer dans la transmission et personne n'aurait eu l'idée de le transformer en « archevêque ». On comprend tout à fait bien au contraire que dans l'appellation d'« archevêque » de Nikè, le nom de *Nikè*, surtout s'il comporte une abréviation, soit devenu *Nikaia*. Les copistes transcrivent généralement les modèles qu'ils ont devant les yeux, comme ils croient les lire. S'il en est qui ont pu remarquer l'accouplement insolite d'archevêque et de Nicée, il n'est pas sûr qu'ils y aient vu une déchéance pour la ville célèbre, car le titre d'archevêque qui est le titre des évêchés dépendant directement de Constantinople, est aussi, dans un sens plus relevé, celui des sièges principaux : Constantinople, Césarée, Éphèse. Ces copistes n'avaient pas à prendre la responsabilité de le changer et, en tout cas, ils ne l'ont pas prise.

Ainsi donc on aura aucune peine à conclure qu'entre les deux

(1) Bien que la forme du nom soit *Nikiou* (= de Nicée) qui convient mieux à Νίκην -ης qu'à Νίκαια, -ας (voir p. 172, n. 2), c'est bien Nicée que Vardan devait avoir en vue, car il pouvait difficilement connaître la lointaine petite ville de Thrace.

termes « archevêque » et « Nicée », illogiquement unis, c'est Nicée qui est le résultat d'une transformation, et qu'à l'origine on lisait Nikè.

Venons-en enfin aux actes du concile de Širakavan. Rien de plus autorisé que de tels documents. On peut les en croire, quand le titre qu'ils donnent aux personnages ne peut s'expliquer par une évolution subséquente. C'est le cas ici où l'envoyé de Photius est qualifié d'archevêque, car si son siège est Nikè, ce titre est bien celui qui lui convient, comme nous l'avons expliqué plus haut; et si c'est Nicée — cette ville étant alors métropole et l'étant toujours restée — le titre eût été « métropolitain » et n'eût pas été changé. Par ailleurs, il n'y a pas lieu dans ces actes d'opposer au titre d'archevêque le nom du siège qui en arménien est *Nikioj* (1). La terminaison *oj* marque le génitif. Pour désigner la ville de Nicée au génitif on rencontre plutôt *Nikiay*, par où est maintenu le son *a* de *Níxαα*, qui, en grec, est conservé dans toute la déclinaison de ce nom (2). Citons un cas exactement parallèle. Dans un acte synodal de Michel III concernant l'union religieuse avec les Arméniens, conservé seulement en arménien, il y a parmi les signataires Nicolas de Nicée. Son titre est : « métropolitain *Nikiay* », non *Nikioy* (3). On peut donc considérer que les actes du concile de Širakavan, en nommant Jean archevêque *Nikioj*, transmettent avec la titulature le nom du siège, ou du moins une graphie où il est possible, et hautement plausible, de l'y reconnaître.

Toutes les raisons que nous venons de développer auraient suffi à elles seules pour faire restituer à l'envoyé de Photius son vrai siège, Nikè. Il a fallu le texte nouvellement découvert par le P. Darrouzès pour suggérer un nouvel examen des témoignages. A la conclusion qui en est résultée s'ajoute maintenant de tout son poids l'autorité

(1) Il ne faut pas se laisser tromper par le catalogue des manuscrits arméniens publié par Fr. Macler. On y lit dans la description du codex 130 l'indication suivante : « Lettre de Jean le Sage, évêque de Nicée, au catholicos Zacharie ». J'ai tenu à vérifier : le manuscrit dit : *archevêque* ! On ne saurait être trop exact — cet exemple le montre — dans la rédaction des catalogues.

(2) A propos du nom de cette ville, je suis assez déconcerté par une note de Muyltermans, *op. cit.*, p. 128, n. 3. Il indique la forme *Nikios* (= *Níxαα*) d'après TJN, sigles qui désignent respectivement : 1) la collation propre de Muyltermans, 2) le ms. de Jérusalem d'après l'édition de Marr (citée ci-dessus), 3) le ms. 130 de la B. N. de Paris. Or l'édition de Muyltermans citée p. 169, n. 1, aussi bien que J et N, ont la forme : *Nikioy*. Muyltermans ajoute à propos de ce *Nikios* = *Níxαα* : « souvent l'arménien met une finale -*α* pour le grec -*α* ou -*η*. HUBSCHMANN, *Gram.*, p. 332 ». Hübschmann n'est point aussi catégorique. Il ne dit pas souvent, mais *gelegentlich*; il ne parle que de la finale en -*η*, non de -*α*; il ne s'occupe pas des noms propres.

(3) Recueil de Narsès, éd. de Jérusalem, 1871, p. 180. Cf. Regestes des Actes des Patriarches de CP. N° 1132.

de Photius lui-même. Il ne reste donc plus qu'à s'incliner devant l'accord de ces témoignages contemporains mutuellement indépendants, et l'on doit désormais reconnaître comme indubitable que l'envoyé de Photius est bien JEAN DE NIKÈ, non Jean de Nicée. Cette solution supprime le problème concernant le titulaire du siège de Nicée durant le premier patriarcat de Photius; il supprime l'anomalie du nom d'une métropole accolé au titre d'archevêque dans la suscription de la lettre de Jean au catholicos Zacharie, et fait accorder ainsi la logique avec l'histoire. En même temps qu'elle s'impose par l'autorité des témoignages, elle met partout — c'en est la conséquence — simplicité et clarté.

V. GRUMEL.

LES INVECTIVES CONTRE LES ARMÉNIENS DU « CATHOLICOS ISAAC »

L'origine des écrits édités sous le nom d'« Isaac, catholicos de la Grande Arménie », est un problème qui a attiré plus d'une fois l'attention des critiques et provoqué diverses solutions. Ces écrits sont les suivants : 1. Le *Liber* ou la *Narratio de rebus Armeniae* avec la Liste des catholicos et des rois d'Arménie (1); 2. l'*Oratio invectiva I contra Armenos* (2); 3. l'*Oratio invectiva II contra Armenos* (3).

Le premier de ces écrits a été attribué aussi à Philippe le solitaire, l'auteur de la *Dioptra*, et même publié aussi sous son nom (4). Le P. F. Cavallera, dans ses *Indices* de la Patrologie Grecque de Migne, le met sans hésitation, mais aussi sans preuve, rappel ou témoignage, au compte de Démétrius de Cyzique le Syncelle, qu'il fait vivre au x^e siècle (5). Cette opinion, moins la qualité de syncelle, est attribuée à Combefis par l'éditeur du XIV^e volume de la *Bibliotheca veterum Patrum* (paru après la mort de Gallandi) (6), mais à tort, car l'assertion de Combefis ne concerne que l'exposé de l'hérésie des Jacobites (7). Au sujet de cette *Narratio*, le savant professeur de Louvain, G. Garitte, a fait œuvre de clarté en montrant qu'elle n'a rien à voir ni avec les Invectives du « catholicos Isaac », ni avec Démétrius de Cyzique, ni avec Philippe le Solitaire, qu'elle dérive d'un original arménien, qu'elle est l'œuvre d'un Arménien, comme probablement arménien est aussi

(1) *P. G.*, 132, 1237-1258.

(2) *P. G.*, 132, 1155-1218.

(3) *P. G.*, 132, 1217-1237.

(4) *P. G.*, 127, 879-902, en y comprenant la liste des catholicos et des rois d'Arménie.

(5) *Patrologie Coursus completus, Series græca. Indices*, Parisiis, 1912, col. 34, au nom « Demetrius Syncellus Cyzicenus ». Il y a deux Demetrius de Cyzique, l'un sous Constantin VII Porphyrogénète et Nicolas le Mystique (x^e s.) et c'est celui qu'entend désigner Cavallera; l'autre, sous Romain III Argyre et Alexis Studite (xi^e s.). C'est ce prélat qui fut syncelle et non l'autre.

(6) G. GARITTE (cité ci-après), p. 5.

(7) FR. COMBEFIS, *Historia hæresis monothelitarum*, Parisiis, 1648, col. 261-269 et *Notæ*, col. 269. Le texte est reproduit d'après les indications de Gallandi, dans le t. XIV de la *Bibliotheca veterum Patrum*, sous le nom de Philippe le Solitaire, avec la *Narratio de rebus Armeniae*, et est ainsi passé dans la Patrologie grecque de Migne, t. 127.

le traducteur, sans qu'on puisse désigner l'un ou l'autre, et qu'enfin le temps de la composition se situe vers l'an 700 (1) Il en est de même de la Liste qui suit, qu'il date de la première moitié du VIII^e siècle.

Nous nous occuperons dans cet article des deux autres écrits qui sont sous le nom du catholicos Isaac, c'est-à-dire les *Invectives*. Le ton en est si violent et si injurieux à l'endroit des Arméniens que l'on a peine à concevoir qu'ils proviennent de quelqu'un de cette nation, si désireux fût-il de se faire pardonner son ancien état. Galano soupçonne qu'ils ont été interpolés par les Grecs (2).

Voici d'abord quelques remarques concernant ces pièces :

Les éditeurs successifs, répétant le premier, qui est Combefis, les présentent toutes deux comme des écrits d'Isaac, catholicos d'Arménie, et les qualifient, l'une, de 1^{re} Invective et l'autre, de 2^e Invective. Ils donnent ainsi à entendre que celle qui est dite 1^{re} a été écrite d'abord, et l'autre ensuite. Or, ces indications d'ordre ne se rencontrent aucunement dans les suscriptions manuscrites : elles sont le fait de Combefis lui-même. Il faut dire à sa décharge que ces textes se suivent dans le *Codex regius* d'où il les a tirés. De plus, la qualité de « catholicos de la Grande Arménie » n'est attribuée à l'auteur indiqué, Isaac, que dans la suscription de l'Invective dite première : Τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Ἰσαὰκ τοῦ καθολικοῦ τῆς μεγάλης Ἀρμενίας λόγος στηλιτευτικὸς κατὰ Ἀρμενίων. En tête de l'Invective dite seconde se lit simplement sans titre ou titulature ou épithète quelconque : Λόγος στηλιτευτικὸς τοῦ Ἰσαὰκ περὶ τῶν κακοδόξων Ἀρμενίων καὶ αἵρετικῶν.

De plus, la 1^{re} Invective ne contient aucun trait qui puisse nous renseigner sur la personnalité du controversiste. Il en est autrement de la II^e. Celle-ci contient une introduction où l'auteur rapporte que, éclairé d'en haut, il a reconnu ses erreurs, qu'il a prêché le dogme orthodoxe dans sa nation et qu'il a été, pour ce fait, condamné par un synode et privé du sacerdoce, à quoi il a répliqué : « Non seulement j'abandonne le sacerdoce (τὴν ἱερωσύνην) que je n'avais pas (c'est-à-dire qu'il le tient pour invalide), mais j'abomine et anathématise vos évêques et votre religion ». Aucune allusion à la dignité de catholicos. L'impression qui résulte est qu'on a affaire à un simple prêtre ; tout au plus a-t-il pu être évêque. De toute façon, l'écrit se présente

(1) G. GARITTE, *La Narratio de rebus Armeniæ. Edition critique et commentaire*, Louvain, 1952. Nous renvoyons à cet auteur pour ce qui concerne les éditions antérieures de ce texte et la bibliographie le concernant.

(2) *Conciliationis Ecclesiæ Armeniæ cum Romana. Pars altera. Auctore Clemente GALANO. Tomus primus, Romæ, 1658, p. 8-9.*

comme le premier qui soit sorti de la plume du converti. On peut ajouter aussi que c'est le seul, le seul du moins qui soit connu. Cela signifie que l'Invective I ne saurait lui convenir : il y a entre les deux textes trop de différence de style et surtout de contenu. Signalons en particulier que l'origine du jeûne de l'Ardjivour n'est pas du tout la même dans l'un et dans l'autre.

Il importe donc de sérier les problèmes et de considérer à part l'attribution de la I^{re} et celle de la II^e Invective (1). Commençons par celle-ci.

L'INVECTIVE II

En s'en tenant au préambule, l'auteur de l'Invective II était un Arménien, au moins prêtre, peut-être évêque. Par dépit contre ses anciens coreligionnaires, par complaisance pour les nouveaux, auprès de qui il voulait se faire pardonner son passé d'hérétique, il a pu outrer le ton, dépasser la mesure, mais on ne peut exclure l'hypothèse que son texte ait été interpolé par endroits et dans l'ensemble aggravé et corsé. Cet Arménien n'a pas dit son nom. Celui d'Isaac (Sahak) est assez commun dans cette nation pour qu'on puisse accepter jusqu'à preuve du contraire le témoignage de la suscription. Une raison de rester sur la réserve est que dans le *Vatic. gr.* 1101, le plus ancien qui contient les deux Invectives, ni l'une ni l'autre ne présentent d'attribution.

Ceci dit, y a-t-il un Arménien, du nom d'Isaac, susceptible d'avoir été l'auteur de l'Invective II et à qui, par conséquent, puisse s'appliquer le récit autobiographique par où elle débute. Deux identifications ont été proposées; toutes deux se fixent sur un évêque de ce nom connu par ailleurs. L'une est due à Fabricius (2). Cet érudit a remarqué, en lisant le célèbre *Dialogue* de Théorianos, l'envoyé de Manuel Comnène en Arménie, que dans l'entourage du catholicos il y avait un évêque arménien du nom d'Isaac. Il a dû observer aussi, bien qu'il ne l'ait pas relevé, que le seul propos qu'on voit tenir à ce prélat est un propos conciliant et même acquiescent sur le point de discussion où l'on en était alors (la question des deux volontés dans le Christ) (3). Il paraît donc gagné à l'orthodoxie. Qu'il ait ensuite sincèrement continué à la professer après que l'union conclue par son catholicos et l'épiscopat arménien eut été rompue; qu'il ait été pour ce motif

(1) Nous continuerons à employer les désignations de I^{re} Invective et de II^e Invective, par commodité, en indiquant par là l'ordre qu'elles ont dans les éditions.

(2) A. FABRICIUS, *Bibliotheca græca*, vol. X, 173 (en note).

(3) *P. G.*, 133, 180 B.

condamné par un synode national et finalement contraint de se réfugier chez les Grecs, il y a là possibilité et amorce pour l'identification du personnage avec l'Isaac, auteur de l'Invective II. Celle-ci serait alors à placer vers la fin du ^{xiii}e siècle. Il faut ajouter que pour Fabricius l'Isaac ainsi identifié est l'auteur non d'une seule, mais des deux *Invectives* (1).

L'autre essai d'identification est dû à G. Ficker. Ce critique n'a en vue que la seconde *Invective*, car il connaît une autre attribution pour la première. Pour lui, l'auteur de l'Invective II est très vraisemblablement Isaac, évêque d'Arka (2), qui faisait partie du groupe des évêques jacobites que l'empereur Romain III Argyre fit amener à Constantinople avec le patriarche jacobite Jean VIII Bar-Abdoun et une vingtaine de moines prêtres pour obtenir leur adhésion à la foi chalcédonienne. Trois évêques cédèrent, parmi lesquels cet Isaac. Les deux autres étaient Ignace de Mélitène et Moïse de Hesna-de-Ziad. Ces événements que l'on connaît par les historiens jacobites Michel le Syrien (3) et Bar-Hebraeus (4) et par des actes synodaux du patriarche de Constantinople, Alexis Studite, eurent lieu en 1029 et 1030 (5). La II^e *Invective* aurait donc l'explication de son origine, si l'identification de son auteur avec Isaac d'Arka était avérée. Il s'en faut qu'elle le soit.

Écartons l'objection qu'on pourrait tirer de la présence parmi les « hérésies » énumérées de l'emploi des azymes dans la liturgie. Nous sommes en effet déjà bien près du temps où cet élément pénètre dans la polémique des Grecs contre les Latins, et il y a lieu de penser que cette controverse a dû commencer auparavant avec les Arméniens. Du moment que l'on est déterminé, comme l'est l'auteur de l'Invective, à faire un crime à l'adversaire de toutes les différences de rites et de coutumes, il est clair que celles qui avaient trait à l'action importante entre toutes de l'auguste sacrifice ne pouvaient manquer de subir la censure et que l'azyme serait à son tour condamné comme l'avait

(1) L'opinion de Fabricius est aussi celle de FR. CONYBEARE, *The Key of Truth*, Oxford, 1898, p. LXXVI.

(2) G. FICKER, *Erlasse des Patriarchen von Konstantinopel Alexios Studites*, Kiel, 1911, p. 52-53.

(3) MICHEL LE SYRIEN, éd. Chabot, t. III, 140-144.

(4) BAR-HEBRAEUS, *Chronicon ecclesiasticum*, éd. Abeloos et Lamy, t. I, 424-430.

(5) G. FICKER, *op. cit.*, 8-27. Le nom de l'évêque d'Arka, dans le document grec, est Ζαχαρίας (p. 13, l. 16). Cette forme m'a fait supposer que le nom de ce prélat était Zacharie (Ζαχαρίας) et c'est ainsi que je l'ai transcrit dans les *Regestes des Actes des Patriarches*, nos 839 et 840, mais le témoignage de Michel le Syrien et de Bar-Hebraeus rend indubitable le nom d'Isaac.

été déjà depuis longtemps l'absence de l'eau dans le vin du calice. Ainsi l'attaque contre les azymes dans un opusculé de cette nature à une date entre 1030 et 1052 n'offre rien d'invraisemblable. C'est d'ailleurs que vient la difficulté.

Tout d'abord, ce que dit de lui-même l'auteur de l'Invective se concilie malaisément avec ce que l'on sait d'Isaac d'Arka. Le polémiste arménien déclare avoir d'abord prêché chez ceux de sa nation, puis, condamné par eux, s'être réfugié chez les Grecs. Isaac d'Arka, lui, a été amené d'ordre de l'empereur à Constantinople avec les autres évêques jacobites et c'est là qu'il a donné son adhésion à la foi chalcédonienne. Au surplus, cette conversion ne semble pas avoir été bien sincère et ne fut pas durable, car les deux historiens jacobites que nous avons nommés nous apprennent que, dans la suite, lui et Moïse de Hesna-de-Ziad partirent secrètement, revinrent en Syrie et finirent leur vie dans la pénitence (1). Les deux Isaacs sont donc bien distincts. Ils le sont encore pour une autre raison bien simple. C'est qu'Isaac d'Arka n'est sûrement pas un Arménien. C'est un évêque syrien comme les autres prélats qui accompagnaient le patriarche jacobite. De ce fait, il ne peut être l'auteur de la II^e Invective.

Cette identification rejetée, faut-il pour autant admettre celle de Fabricius? Nous ne l'oserions pas pour notre part, le récit de la conversion semblant désigner un prêtre plutôt qu'un évêque; il paraît aussi bien difficile, même inconcevable, que si l'auteur avait passé à l'orthodoxie sous Manuel Comnène, il n'eût fait absolument aucune mention de l'union religieuse réalisée alors.

Force nous est donc de conclure que l'incertitude pèse toujours sur l'auteur de la II^e Invective. Quant à l'époque, il est bien difficile de la préciser. Le *terminus post quem* est à placer, à cause de son contenu, après le milieu du XI^e siècle. Le *terminus ante quem* sera déterminé par l'âge du plus ancien manuscrit qui le conserve. Les manuscrits qui ont ce texte sont en fort petit nombre : seuls sont connus jusqu'à présent celui de Combefis, *Paris*, gr. 900 et le *Vaticanus* gr. 1101 (2). Des recherches effectuées en divers catalogues n'ont abouti à aucun résultat. En attendant qu'une exploration exhaustive apporte une

(1) MICHEL LE SYRIEN, *op. cit.*, III, 145; BAR-HEBRÆUS, *op. cit.*, 131. Il est surprenant que G. Ficker, qui connaît Michel le Syrien, écrive en parlant d'« Isaac », l'auteur de la II^e Invective : « Der Verfasser erzählt darin die Geschichte seiner Bekehrung, und was erzählt, lässt sich ohne besonderung Schwierigkeit mit dem, was von Isaak von Arka bekannt ist, vereinigen » (*op. cit.*, p. 53, n. 1).

(2) G. GARITTE, *op. cit.*, p. 14.

plus grande précision, il faudra se contenter pour la II^e Invective du *terminus ante quem* que constitue l'âge du *Vaticanus* (XIII^e-XIV^e s.).

L'INVECTIVE I

Nous avons heureusement plus de données pour la I^{re} Invective. Elle offre en effet un indice chronologique non négligeable, en marquant au sujet du baptême de Constantin, que 800 ans sont écoulés depuis lors (1). C'est probablement d'après cela qu'Ehrhard (2) et Tournebize (3) ont placé l'auteur des Invectives au XII^e siècle. Ils ont dû suivre là-dessus l'indication du premier éditeur. Combefis, en effet, n'a pas manqué de souligner la particularité chronologique en question. C'est pourquoi il ramène l'écrit et son auteur vers l'époque de l'ambassade des Arméniens auprès du pape Eugène III, rapportée par le chroniqueur Otto de Freisingen et fixée par Baronius en l'an 1145 (4).

En face de cet indice fourni par le texte lui-même, se présentent pour compliquer le problème, les citations de l'opuscule que l'on trouve dans Anastase de Césarée et Nicon de la Montagne Noire. Les passages cités sont tirés, l'un du chapitre sur l'Ardjivour (5) et l'autre du chapitre sur le défaut d'ordination chez les Arméniens (6). Ces deux auteurs écrivent sous le patriarche Jean IV (V) d'Antioche, à la fin du XI^e siècle, entre 1089 et 1099 (7). Par surcroît, tous deux attribuent l'écrit à Jean de Nicée et ils le citent comme étant un *Logos* de cet évêque adressé à Zacharie catholicos d'Arménie. Ce Jean de Nicée ne peut être que l'envoyé de Photius auprès du catholicos Zacharie (8). Que faut-il en penser?

Assurément, une telle attribution ne peut être retenue, non pas seulement à cause des 800 ans dits écoulés depuis le baptême de Constantin, car il reste possible, à l'extrême, que l'intervalle ait été étendu par un annotateur ou un copiste jusqu'à son propre temps, mais

(1) *P. G.*, 132, 1201 B.

(2) Dans K. KRUMBACHER, *Geschichte der byz. Litt.*, 89.

(3) FR. TOURNEBIZE, *Histoire politique et religieuse de l'Arménie*, Paris, 1910, p. 247.

(4) COMBEFIS, *Hist. hæresis Monothel. Notæ* (in Invectivas), 415-417. Ces *Notæ* (415-444) n'ont pas été reproduites dans la Patrologie grecque de Migne.

(5) ANASTASE DE CÉSARÉE : *P. G.*, 127, 521 B; NICON DE LA MONTAGNE NOIRE : *Taktikon*, éd. Benešević, Petrograd, 1917, p. 60; MAI, *Scriptorum Vet. Nova Coll.*, t. IV, 2^e partie, 162. Cf. Invectives : *P. G.*, 132, 1200 C.

(6) NICON DE LA MONTAGNE NOIRE, *P. G.*, 86, 72 D - 73 A. Cf. Invectives : *P. G.*, 132, 1196 BC.

(7) Pour Anastase voir *P. G.*, 127, 524 D; pour Nicon, voir MAI, *loc. cit.*, p. 162, et cf. sur l'époque de l'auteur, *P. G.*, 127, 513.

(8) En réalité, c'est Jean de Nikè (cf. *R. E. B.*, XIV, 1956, p. 170), mais ici et dans la suite, nous nous conformerons à la manière de parler de Nicon et d'Anastase.

pour deux autres raisons. La première est qu'à l'époque de Photius on est encore bien loin de la première controverse touchant les azymes, qui remplit un chapitre de l'Invective, et l'autre est l'outrance verbale, le caractère injurieux de cet opuscule, qui contrastent avec la déférence et la mesure qui règnent dans la lettre de Jean de Nicée au catholicos Zacharie sur la fête de Noël (1). Ces deux écrits ne peuvent être sortis de la même plume.

Il reste cependant que la citation de Nicon et d'Anastase de Césarée, étant de la fin du ^x^e siècle, supposent déjà l'ouvrage répandu, et même depuis assez longtemps pour qu'une erreur d'attribution puisse naître et trouver crédit. On en conclura ou que l'intervalle des 800 ans est un intervalle rajusté ou, ce que je crois plus probable, qu'il n'y a pas à le prendre à la lettre, mais selon une très large approximation, en le jugeant arrondi, évidemment dans le sens favorable à la polémique, au nombre centenaire supérieur. On pourrait encore supposer soit une erreur, soit une distraction dans le calcul. Tout cela pour montrer qu'il n'y a pas lieu d'accorder à cet élément chronologique une valeur stricte et absolue, mais que l'on doit l'apprécier et l'interpréter d'après les indications sûres que l'on peut recueillir par ailleurs. Ces indications, nous les trouverons en étudiant l'état de la tradition manuscrite, c'est-à-dire en examinant l'attribution du traité dans les manuscrits qui l'ont conservé. Nous sommes particulièrement aidés en cela par l'étude remarquable de G. Ficker sur les Phoundagiagites (2).

Voici comment se présente l'Invective dans les manuscrits :

1. *Vindob. theol.* 306, 121 b-129 a. 'Επιστολή Εὐθυμίου μοναχοῦ τῆς περιβλέπτου μονῆς στηλιτευτική κατὰ Ἀρμενίων τῶν θεοπασχιτῶν... 'Επειδήπερ Εὐτυχῆς καὶ Διόσκορος... Du ^{xiii}^e s. (G. Ficker, p. 42).

2. *Taurinensis* 200, 91 b-99 b (ou 100 a) (Pasini, I, 299). 'Επιστολή Εὐθυμίου μοναχοῦ περιβλέπτου μονῆς στηλιτευτική κατὰ Ἀρμενίων τῶν θεοπασχιτῶν... 'Επειδήπερ Εὐτυχῆς καὶ Διόσκορος... Début du ^{xiv}^e s.

3. *Vindob. theol.* 193, 175 a-186 b. Même traité, malheureusement *initio mutilus* et par suite sans suscription, mais immédiatement suivi d'un autre traité (186 b-209 a), qui a pour titre : 'Επιστολή Εὐθυμίου μοναχοῦ τῆς περιβλέπτου μονῆς στηλιτεύουσα μερικῶς κατὰ τῶν ἁθέων καὶ ἀσεβῶν πλανῶν τῶν φουνδαγιαγιτῶν. Ficker pense qu'il est très possible que l'Invective avait la même suscription que dans le *Vindob.* 306. Le *Vindob. theol.* 193 est estimé du ^{xiv}^e siècle.

(1) *P. G.*, 96, 1436-1449.

(2) Gerhard FICKER, *Die Phundagiagiten*, Leipzig, 1908.

4. *Codex* 3 de la Bibliothèque de l'Université d'Utrecht, fol. 6 a- 32 b : Κατὰ ἀρμενίων τῶν ὁμοφρόνων Εὐτυχοῦς καὶ Διοσκόρου... sans attribution. — Le traité suit immédiatement la lettre de Jean de Nicée au catholicos Zacharie. Le manuscrit est du commencement du ^{xii}^e siècle (Ficker, p. 145).

5. *Vaticanus* gr. 1101, 237 b-247 b. L'Invective I, sans nom d'auteur, est précédée de la *Narratio de rebus Armeniæ* et suivie de l'Invective II, toutes deux également sans nom d'auteur. La copie est vraisemblablement du ^{xiv}^e siècle (G. Garitte, *La Narratio...*, p. 14).

6. *Borgianus* 20. L'Invective I est *initio mutila*, donc sans titre ni attribution. Elle est précédée de la lettre de Jean de Nicée au catholicos Zacharie sur la fête de Noël, texte également *initio mutilus* (Pius Franchi de Cavalieri, *Codices græci Chisiani et Borgiani*, Romæ, 1926, p. 133-134). Manuscrit du ^{xv}^e siècle.

7. *Parisinus græcus* 900, 152 vb-173 vb : Τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν ἰσαὰκ τοῦ καθολικοῦ τῆς μεγάλης Ἀρμενίας· λόγος στηλιτευτικὸς κατὰ ἀρμενίων. Ce texte est précédé de la lettre de Jean archevêque de Nicée « sur la naissance du Christ » à Zacharie le « catholicos de la Grande Arménie » et suivi de la II^e Invective d' « Isaac ». Le manuscrit est du ^{xiv}^e siècle d'après Ruelle, *Annuaire de l'Assoc. pour l'encouragement des Et. gr. en France*, t. XIII (1879), p. 232; du ^{xv}^e siècle, d'après Omont (cf. G. Garitte, *op. cit.*, 8-9). C'est d'après ce manuscrit que Combefis a publié les deux Invectives.

En résumé, deux manuscrits, dont le plus ancien, donnent le titre sans indiquer d'attribution; deux donnent un texte mutilé du début et par suite sans nom d'auteur; deux qui viennent après le plus ancien l'attribuent à Euthyme, moine du couvent de la Péribleptos; un seul, le plus récent parmi ceux qui fournissent un nom d'auteur, avance celui d'Isaac, catholicos de la Grande Arménie.

Il n'y a évidemment pas lieu de s'arrêter à cette dernière attribution. De catholicos arménien du nom d'Isaac, il n'y en a pas entre le début du ^{viii}^e siècle (Sahak III, 677-703) et le ^{xvii}^e (Sahak IV, 1624-1628). Nos manuscrits sont tous antérieurs au ^{xvii}^e siècle. Et le contenu, par la discussion sur les azymes, par l'intervalle indiqué depuis la conversion de Constantin, par la mention du VII^e concile œcuménique, écarte Sahak III. Quant à supposer un catholicos Isaac intermédiaire, inconnu des Grecs comme des Arméniens et impossible à situer dans la succession, cela relèverait de la fantaisie et personne n'y songe. L'attribution de l'Invective à un personnage aussi imaginaire tombe d'elle-même. Il en va tout autrement de la

seconde, celle qui désigne Euthyme, moine du couvent de la Péribleptos. On ne saurait la repousser, surtout s'il s'agit d'un personnage qui a fait preuve d'une activité de même nature.

L'attribution à Euthyme est ancienne. Les deux manuscrits qui l'avancent sont, l'un, du ^{xiii}e siècle, et l'autre, du début du ^{xiv}e. Mais on doit remonter plus haut. Fr. Cumont avait déjà remarqué que la première partie du *Taurin. 200*, qui est l'un de ces deux manuscrits, ressemblait absolument au *Vindob. 206*, qui est l'autre. Il en avait conclu que le premier était un *gemellus* du second (1). G. Ficker a complété ces observations et vu que le *Taurin. 200*, en ses deux parties, correspondait aux deux *Vindob. 306* et *307* (2). De plus, certaines particularités aperçues par ce critique l'ont conduit à la conclusion que les deux recueils, celui de Turin (cod. 200) et celui de Vienne (cod. 306 et 307) dérivent d'un manuscrit plus ancien qui cependant ne doit pas remonter au delà du ^{xiii}e siècle (3). Cela relève donc l'ancienneté de l'attribution à Euthyme du traité en question.

Quel est donc cet Euthyme, moine de la Péribleptos, auteur désigné de l'Invective? Jusqu'à il y a une quarantaine d'années, on désignait communément sous ce nom Euthyme Zigabène, le célèbre auteur de la *Panoplia dogmatica*, rédigée sur l'ordre d'Alexis I^{er} Comnène. Le premier responsable de cette identification semble être Lambecius, dans son catalogue de la Bibliothèque impériale de Vienne. Rencontrant dans le manuscrit grec 213 (= Nessel 193) un traité contre les Bogomiles, et ne connaissant point d'autre Euthyme qui eût combattu ces hérétiques que l'auteur de la Panoplie, l'époque paraissant convenable, il n'hésita pas à annoncer : *Euthymi Zigabeni monachi Constantinopolitani epistola adversus Phundagiagitas sive Bogomilos* (4), malgré l'absence du nom de Zigabène dans le titre grec (voir n. 3 de la liste ci-dessus) (5). Nessel a suivi Lambecius (6). De même Fabricius (7) et dom Ceillier (8). C'est donc en se conformant à une opinion devenue commune que le premier éditeur du traité, N. Foggino,

(1) Le ms. Vossianus F. 30, copié sur celui d'Utrecht en 1649, n'est pas à considérer. Cf. K. A. de MEYER, *Codices Vossiani graeci et miscellanei*, Leyde, 1955, 32-33.

(2) FR. CUMONT, *Reliquiae Taurinenses*, Bruxelles, 1904, p. 6 (Extrait des *Bulletins de l'Acad. royale de Belgique*, Classe des Lettres, etc., n° 3, 1904).

(3) G. FICKER, *Die Phundagiagiten*, 133-134.

(4) LAMBECIUS, éd. Kollar, t. V, Vindobonæ, 1778, 84-85.

(5) G. FICKER, *op. cit.*, 135.

(6) NESSEL, *Catalogus...*, pars I^a, p. 288.

(7) DOM CEILLIER, *Histoire générale des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, éd. Vivès, t. XIV, 1863, pp. 150-152.

(8) J. A. FABRICIUS, *Bibliotheca græca*, t. VII, Hambourg, 1727, p. 460.

publiant le texte d'après le *Vaticanus gr.* 840, a accolé au nom d'Euthyme de la Péribleptos, auteur désigné par le manuscrit, celui de Zigabène (1). C'est aussi avec cette attribution qu'il figure dans la Patrologie grecque de Migne (2). Il ne faut donc pas s'étonner si Ehrhard, dans la *Geschichte der byz. Litt.* (3), a fait d'Euthyme Zigabène un moine de la Péribleptos, et de même Fr. Cumont. La persuasion commune était telle que ce dernier, publiant un texte d'Euthyme de la Péribleptos, où celui-ci rapporte des souvenirs de son adolescence qui remontent au règne de Basile et de Constantin, donc avant 1025, les reverse pour ainsi dire d'instinct sur Euthyme Zigabène. Il intitule sa note : *La date et le lieu de naissance d'Euthymius Zigabenos*, déclarant que tout ce que nous savions jusqu'alors de cet auteur « est qu'il fut moine du couvent τῆς Περιδλεπτοῦ près de Constantinople et qu'il jouit de la faveur d'Alexis Comnène (1081-1118), qui l'engagea à publier sa grande *Panoplie* dogmatique contre les hérétiques » (4). Rendant compte de cet article, Pétridès conserve la même optique et, appliquant à Euthyme Zigabène les nouvelles données, le fait naître vers 1010 (5).

Les souvenirs d'Euthyme de la Péribleptos consistent en ce que du temps de Basile et de Constantin, il est venu avec sa mère à un procès de Tsourilas, chef des Phoundagiagites, procès jugé par Romain Argyropôlos, le futur empereur (Romain III), et rapporte des propos entendus alors sur l'hérésiarque (6).

Dans sa magistrale étude sur les Phoundagiagites citée plus haut, G. Ficker a montré le manque absolu de fondement d'une telle identification. Dans aucune suscription de manuscrit et d'après aucun témoignage, le monastère auquel appartenait Euthyme Zigabène n'est indiqué. On ne voit pas non plus dans les suscriptions un même

(1) « Euthymii Zygabeni libri invectivi contra Bogomilos fragmentum ex Vaticano codice erutum et e græca in latinam linguam conversum a Nicolao Fogginio præfecto bibliothecæ Corsinianæ », dans *Anecdota litteraria e mss. codicibus eruta*, vol. IV, Romæ, 1783, p. 1 (préface, pp. 3-26; éd. et vers. lat., pp. 27-46).

(2) *P. G.*, 131, col. 48-57. Migne n'indique pas où il a pris ce texte.

(3) K. KRUMBACHER, *Gesch. d. byz. L.*, 82.

(4) *Byz. Zeitschr.*, 12 (1903), 582-584. Le document dont Fr. Cumont donne ici un extrait est publié en entier par G. FICKER, *Die Phundagiagiten*, 3-86. Le passage contenant les souvenirs personnels est pp. 66-67.

(5) S. PÉTRIDÈS, *Echos d'Orient*, VII, 1904, 63-64.

(6) Faute d'avoir aperçu que les mots ἤθον καὶ ὡς μετὰ τῆς μητέρος μου étaient une parenthèse, Fr. Cumont a cru d'abord qu'il s'agissait d'un procès d'Euthyme lui-même, mais il s'est rangé ensuite à l'observation du P. Pétridès (cf. note 5) que le procès était celui de Tsourilas (*Reliquiae Taurinenses*, 1904, p. 6, n. 2). G. Ficker a commis la même erreur (*Die Phundagiagiten*, 179) sans s'apercevoir qu'elle avait été redressée.

écrit attribué ici à Euthyme de la Péribleptos et là à Euthyme Zigabène. Il est donc clair que ces deux désignations ne peuvent aller qu'à des personnages distincts et doivent justement servir à les distinguer.

A cet argument qui pourrait suffire vient s'ajouter celui de l'impossibilité chronologique, et l'on s'étonne qu'il ait échappé à Cumont et, après lui, à Pétridès, tous deux en situation de l'apercevoir.

L'époque où vécut Euthyme de la Péribleptos reçoit déjà une certaine détermination du fait que ce monastère remonte à Romain III Argyre qui le construisit en 1031 (1). A supposer qu'il soit entré dans ce monastère aussitôt après sa fondation, comme l'âge canonique communément observé est celui de 16 ans accomplis, Euthyme a dû naître au plus tard en 1015. C'est aussi la date limite à laquelle conduisent les six ans d'intervalle entre le règne de Basile II et la fondation du monastère ($16 - 6 = 10$ et $1025 - 10 = 1015$). Cette année 1015 doit être considérée comme la date la plus basse possible de la naissance d'Euthyme, mais il est bien probable qu'il faille la relever de plusieurs années (2). Nous nous y tiendrons cependant pour la rigueur de la démonstration. Passons maintenant à l'autre Euthyme, le Zigabène.

Euthyme Zigabène apparaît en pleine activité sous Alexis I^{er} Comnène, et plus précisément au temps du procès contre les Bogomiles. Ce procès se situe dans les dernières années du règne. Anne Comnène déclare en effet que la victoire remportée sur cette hérésie fut le dernier exploit de son glorieux père (3). Comme on y voit intervenir le patriarche Nicolas III (4) qui mourut en 1111, c'est donc vers 1110-1111 qu'on doit placer l'événement. Or, c'est à Euthyme Zigabène que le basileus donne mandat de rédiger l'exposé des erreurs de Basile, le chef des Bogomiles, et d'en faire la réfutation. A la même occasion, il le charge de composer un ouvrage contre toutes les hérésies (5). Cet ouvrage considérable est la *Panoplie dogmatique*.

A supposer que cet Euthyme soit à identifier avec le précédent, il faudrait lui donner, au moment du procès, au moins l'âge de 96 ans (6). Si une telle longévité est possible, quoique rare, il est difficile que l'on ait eu recours à un vieillard presque centenaire pour entreprendre

(1) CEDRENIUS, éd. Bonn, II, 497.

(2) La nature des propos retenus suppose un esprit déjà bien développé. Je croirais volontiers, avec le P. Pétridès, qu'Euthyme est né vers 1010 et avait ainsi environ 15 ans.

(3) *Alexiade*, xv, 10; éd. Reifferscheid, Teubner, II, 304, l. 9-12; éd. Leib (Budé), III, 228-229.

(4) *Ibid.*, xv, 10; éd. Reifferscheid, II, 304, l. 29; éd. Leib, III, 226, l. 12.

(5) *Ibid.*, xv, 9; éd. Reifferscheid, II, 299, l. 9-19; éd. Leib, III, 223.

(6) 101 ans en calculant d'après Pétridès.

et exécuter une œuvre d'une telle ampleur. Reconnaissons-le. Il y a là, en plus des raisons de tradition manuscrite indiquées plus haut, une circonstance chronologique qui oblige à distinguer deux Euthymes, tous deux moines, l'un, Euthyme de la Péribleptos, auteur de l'écrit contre les Phoundagiagites, l'autre, Euthyme Zigabène, auteur de la *Panoplie dogmatique* (1).

Revenons maintenant à la I^{re} Invective, dont il s'agissait de déterminer l'auteur. Par l'exclusion d'Isaac dit le catholicos et de Jean de Nicée, seule restait à considérer l'attribution, ancienne dans la tradition manuscrite, à Euthyme de la Péribleptos. Il fallait seulement déterminer qui était cet Euthyme et s'il avait déjà une activité littéraire. Or nous venons de la constater : il y a un Euthyme, moine du couvent de la Péribleptos, qu'il faut distinguer d'Euthyme Zigabène, et il est l'auteur d'un écrit de controverse, la *Lettre contre les Phoundagiagites*, où l'on voit qu'il a dû fleurir vers le milieu du XI^e siècle. Ce traité, estime Ficker (2), a été composé vers 1050. C'est une approximation que l'on peut accepter également pour l'Invective, car elle rend assez bien raison des citations d'Anastase de Césarée et de Nikon de la Montagne Noire qui supposent déjà une certaine diffusion.

La conclusion s'impose. C'est bien à ce même Euthyme, moine de la Péribleptos, qu'appartient l'Invective I contre les Arméniens, présentée sous ce nom par une ancienne tradition manuscrite.

Mais s'il en est ainsi, comment expliquer l'attribution qu'en font Anastase de Césarée et Nikon de la Montagne Noire qui la disent adressée par lui à Zacharie catholicos d'Arménie, attestation plus ancienne que tous les témoignages manuscrits? On sait comment L. Petit, en présence d'une telle affirmation pour un écrit transmis et édité sous le nom d'Isaac, catholicos d'Arménie, a pensé résoudre le problème (3). Il a supposé que l'auteur des Invectives — car il donne à toutes deux la même origine — est un Arménien du nom

(2) La distinction entre ces deux Euthymes a été admise et déclarée par M. Jugie dans son article, « La vie et les œuvres d'Euthyme Zigabène », *Echos d'Orient*, 15 (1915), 215-225, et dans D. T. C., à l'article *Euthyme Zigabène*, t. V, col. 1577-1582. Il en a été tenu compte dans la notice sur le même personnage de la Grande Encyclopédie Hellénique (Pyrsos), t. XII, signée K. I. D (yobouniotès), quoique un ouvrage de l'autre Euthyme lui soit attribué. Il est tout à fait surprenant que l'auteur de la notice Zigabenos dans le *Lexikon für Theologie und Kirche*, t. X, col. 1064, ait confondu les deux personnages, bien qu'il renvoie à G. Ficker et M. Jugie (D. T. C.). L'erreur est tenace puisqu'on la voit encore en 1950 chez G. Garitte, là où il dit que G. Ficker attribue la I^{re} Invective à Euthyme Zigabène, alors que Ficker, à l'endroit cité, nomme, non pas Euthyme Zigabène, mais Euthyme du couvent de la Péribleptos (G. Garitte, dans *R. H. E.* 45 (1950), 711.

(2) G. FICKER, *Die Phundagiagiten*, 191.

(3) Article « Isaac l'Arménien » dans D. T. C., t. VIII, col. 12-14.

d'Isaac, qui, passé aux Grecs, est devenu métropolite de Nicée sous le nom de Jean, en conservant ainsi l'initiale de son premier nom (1), et fut choisi par Photius, comme étant particulièrement au courant des choses arméniennes, pour être son envoyé auprès du catholicos Zacharie (2). Le savant prélat a été conduit à cette solution parce que, d'une part, il ne rencontrait point de catholicos du nom de Zacharie entre le II^e concile de Nicée, mentionné dans l'Invective I, et le temps d'Anastase de Césarée (4), en dehors du correspondant de Photius, et que, d'autre part, il existait déjà une lettre de Jean de Nicée à ce même catholicos. Il a oublié de consulter, ou peut-être lui a-t-il manqué de connaître l'ouvrage de G. Ficker sur les Phoungdagigites, dont nous avons tiré parti. Il y eût vu que l'attribution à « Isaac catholicos d'Arménie », non seulement n'est pas unique, mais qu'elle est relativement tardive.

Quoique le nom du véritable auteur de la I^{re} Invective ne fasse plus de doute, le problème subsiste de son attribution à Jean, métropolite de Nicée, par Anastase de Césarée et Nikon de la Montagne Noire. Il faut en donner une explication. Celle de Cotelier : *Errato memoriae citat (Anastasius) Joannem Nicænum, loco Isaici catholici* (5) n'en est évidemment pas une. La véritable explication ne peut venir que de la tradition manuscrite dont disposaient ces deux auteurs melchites pour le traité contre les Arméniens cité par eux. Supposons que dans le manuscrit ou les manuscrits dont ils se servaient, ou dans le codex sur lequel ils avaient été copiés, ce traité ait fait suite, mais sans attribution, à un autre écrit dirigé aussi contre les Arméniens et portant en caractères bien évidents la suscription de Jean de Nicée, il est assez naturel que le second écrit ait été compris comme une continuation du précédent et, par suite, attribué au même auteur. Une telle supposition n'a rien qui doive surprendre : il est fréquent en effet que les écrits soient groupés dans les *codices* par affinité d'objet. Dans le cas présent, nous avons pour cette supposition un précieux point d'appui. L'état présumé, en ce qui concerne la I^{re} Invective,

(1) On pourrait discuter de cela, car la forme arménienne est Sahac et non Isaac.

(2) J'ai moi-même autrefois, déférant à l'autorité du savant prélat et m'abstenant par suite d'un examen personnel, accepté cette identification, et, à cause de cela, rangé Jean de Nicée dans la série des témoins du jeûne de l'Assomption, *Echos d'Orient*, t. 32 (1933), 168-170. Il faudra l'en retirer.

(3) Une solution similaire avait déjà été proposée par un savant russe J. Mansvetov, *O postach pravoslavnoj vostočnoj cerkvi*, Moscou, 1886, p. 11. Pour lui, c'est un véritable catholicos, du nom d'Isaac qui, converti, est devenu le métropolite Jean de Nicée.

(4) L. Petit ne cite que cet auteur et ne semble pas connaître le témoignage de Nikon.

(5) Note reproduite dans *P. G.*, 127, col. 521, n. 2.

du ou des manuscrits utilisés par nos deux citateurs ou du *codex* dont ils dépendent, est exactement celui que l'on voit dans le plus ancien des manuscrits qui nous ont conservé le traité, c'est-à-dire le n° 3 de la Bibliothèque de l'Université d'Utrecht (n. 4 de notre liste), qui est du commencement du xii^e siècle. Dans ce manuscrit vient en tête la lettre de Jean de Nicée : fol. 1-6 *a* : Ἰωάννου ἀρχιεπισκόπου Νικαίας περὶ τῆς γεννήσεως τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ πρὸς Ζαχαρίαν τὸν καθολικὸν τῆς μεγάλης Ἀρμενίας λόγος κατὰ Ἀρμενίων. Ce traité est suivi immédiatement, sans attribution, de notre *Invective*, qui s'annonce de même : fol. 6 *a*-32 *b* : κατὰ Ἀρμενίων τῶν ἑμοφρόνων... (1). Cette disposition des textes et ce libellé des titres sont à coup sûr une amorce pour mettre le second traité sous le même nom que le premier.

Cet exemple est éloquent et, vu son ancienneté, donne tout son poids à notre supposition touchant l'erreur d'Anastase et de Nikon. De bonne heure, donc, l'*Invective* I contre les Arméniens a dû être reproduite dans certains manuscrits sans son attribution et c'est par là que, transcrite à la suite de la lettre de Jean de Nicée portant visiblement le nom de son auteur, elle a pu passer pour être de lui. Peu importe qui est le responsable de ce glissement, Anastase ou Nikon, ou quelque autre avant eux. Mais on doit en induire que l'*Invective*, composée vraisemblablement vers 1050, a dû connaître une assez rapide expansion.

Telle est l'explication la plus normale et, semble-t-il, bien fondée, de l'erreur d'attribution chez Nikon de la Montagne Noire et Anastase de Césarée mettant au compte de Jean de Nicée l'*Invective* contre les Arméniens composée par Euthyme de la Péribleptos. Du moins nous n'en concevons pas d'autre.

J'avoue n'avoir rien trouvé de semblable pour expliquer l'autre fausse attribution, celle à Isaac, catholicos de la Grande Arménie. Ce qu'on peut imaginer à ce sujet, c'est évidemment, tout d'abord, de placer à l'origine un exemplaire de l'*Invective* également dépourvu de nom d'auteur, puis de faire intervenir un polémiste grec, copiste ou lecteur, qui trouvant la réfutation écrasante pour les Arméniens, aura voulu en désigner l'auteur pour lui donner plus d'intérêt et plus d'autorité. Il aura pensé que, pour si bien connaître les erreurs et les coutumes des Arméniens, il devait être de leur nation. Et d'intituler audacieusement l'écrit : « *Discours victorieux de notre saint Père*

(1) Cf. G. FICKER, *Die Phundagiagiten*, p. 146.

Isaac, catholicos de la Grande Arménie, contre les Arméniens qui pensent comme Eutychès et Dioscore, etc... Il s'agit ici, sans nul doute, d'Isaac I^{er} le Grand, qui siégea au temps du concile d'Ephèse et qui fut toujours en communion avec l'Église orthodoxe durant son long pontificat d'un demi-siècle (388-439). Les anachronismes que cette indication entraîne ne prouvent que l'ignorance ou l'irréflexion du suscripteur. On peut se demander comment celui-ci en est venu à désigner le catholicos en question. Les Byzantins, dont on connaît le penchant prononcé pour la polémique avec les hétérodoxes, ne portaient aucun intérêt à l'histoire de leurs Églises ou communautés et ils en avaient de très vagues notions, à travers cette polémique elle-même. Cela est particulièrement vrai au sujet de l'Église arménienne, dont ils ignoraient l'histoire antérieure au schisme monophysite, exception faite des origines en partie légendaires.

C'est à ce point que pour notre Isaac lui-même, qui a pourtant un titre spécial à être connu des Byzantins, puisque ce catholicos gouvernait l'Église arménienne quand Proclus écrivit sa fameuse Lettre dogmatique ou Tomos aux Arméniens, on serait bien en peine de trouver dans toute l'historiographie byzantine quelque mention que ce soit, pas plus que l'on ne trouve son nom dans l'innombrable constellation des saints commémorés dans les synaxaires ou ménologues byzantins. D'où vient donc, pour l'Invective, la désignation de ce catholicos comme auteur? La source unique peut-être à laquelle les Byzantins pouvaient puiser des renseignements sur l'Église arménienne se trouve, en dehors des récits mi-historiques mi-légendaires touchant ses origines, être un groupe de deux écrits, traduits de l'arménien en grec : la *Narratio de rebus Armeniæ* et la Liste des catholicos et des rois d'Arménie, l'un écrit vers l'an 700 et l'autre dans la première moitié du VIII^e siècle (1), mais principalement la *Narratio*. C'est ce document que les Byzantins ont dû consulter et utiliser lors des tractations pour l'union religieuse au temps de Photius et de Zacharie. La correspondance de Photius avec ce catholicos porte des traces

(1) Voir l'édition critique de ces deux textes et leur riche commentaire dans l'ouvrage de G. Garitte déjà cité : *La Narratio de rebus Armeniæ ...* L'édition de la Liste des catholicos et des rois est en appendice, p. 400-445. Peut-être faudra-t-il y en ajouter un troisième, savoir, un écrit attribué à Moïse de Khorène. Le professeur G. Garitte, en effet, a fait connaître une troisième Invective conservée dans le *Palat. gr.* 366 (XIV^e s.) où se trouvent des citations de cet auteur arménien. Avant toute appréciation, il importe à la fois d'identifier les passages cités et de connaître, d'aussi près que possible, la date de composition de l'Invective. La publication de ce texte, attendue depuis 1950, nous éclairera sans doute sur ces deux points (cf. G. Garitte, *R. H. E.*, 1950, 711-715).

manifestes de cette utilisation (1). Il s'en trouve aussi dans la lettre de Jean de Nikè (2) au même prélat sur la fête de Noël (3). Il y est question en effet de Jean Μαρρογομίτης (= Mayrogomec 'i) qu'il n'a pu connaître autrement (4). Je présume que c'est de là aussi que lui est venue la connaissance du catholicos Isaac (à moins que ce ne soit de la Liste des catholicos), au sujet duquel il rapporte, sans doute pour le besoin de la cause, que saint Jean Chrysostome lui envoya une lettre, ainsi qu'à tous les patriarches orientaux, sur la fête de Noël à célébrer au 25 décembre (5).

On a donc la source, d'origine arménienne, par où notre Isaac a pu être connu. Cela va nous permettre de résoudre le problème en question. Nous devons supposer que celui qui a mis le nom d'Isaac le catholicos en tête de l'Invective a connu préalablement cette source ou un écrit qui l'utilise, par exemple la lettre de Jean de Nikè. Or cela se conçoit parfaitement si dans la tradition manuscrite l'Invective

(1) Certains traits qui sont dans Photius manquent dans la *Narratio*. On peut en conclure, comme fait G. Garitte, que tous deux dépendent d'un texte commun, mais il se peut aussi que Photius ait utilisé une source parallèle à la *Narratio*, ou encore qu'il ait eu à sa disposition un texte de la *Narratio* plus complet que l'actuel. Je soupçonne dans celui-ci au moins une lacune, à savoir, au sujet d'Isaac I^{er}. Ce catholicos est tout juste mentionné par l'indication de sa mort, donnée comme point chronologique, sans rien d'autre auparavant. Cela ne laisse pas de surprendre pour un personnage aussi important et qui, dans la Liste des catholicos, occupe à lui seul le tiers au moins de tout le texte. Quoi qu'il en soit d'autres sources que Photius a pu se procurer, c'est un fait que seule la *Narratio*, en y ajoutant la courte Liste des catholicos et des rois d'Arménie, se trouve transmise en traduction grecque. Elle paraît ainsi la source narrative unique dont pouvaient disposer les Byzantins pour un grand nombre de faits et pour l'ensemble de l'histoire ecclésiastique arménienne.

A propos de la lettre de Photius à Zacharie, G. Garitte (p. 374) relève avec raison des inexactitudes dans le n° 473 de mes *Regestes des Actes des Patriarches de Constantinople*, dont l'une est que la partie citée par Vardan manque dans le document qui nous est parvenu, et l'autre, que le concile d'Héraclius y est qualifié de 7^e. Cette seconde erreur a sa source dans l'analyse de Vardan qui donne ce numéro d'ordre. Quant aux données inexactes que contient la lettre de Photius, je ne pense pas qu'elles puissent compromettre, quant au fond, l'authenticité de ce document, comme paraît l'insinuer G. Garitte, car elles peuvent être ou des interpolations ou, sans être cela, porter sur des points que Photius n'était sans doute pas en mesure de contrôler. Je prends l'exemple de la date du V^e concile. La lettre dit qu'il eut lieu sous Justinien et après le meurtre du gouverneur perse Suren. Ces données ne concordent pas, car Suren fut tué en 572. Il n'est pas vraisemblable que Photius ait été en mesure d'apercevoir cette contradiction. Très instruit certes sur l'histoire byzantine, il dépendait absolument pour l'histoire arménienne des sources arméniennes. On comprend que sur ce point et sur d'autres il leur ait fait confiance. Des erreurs de cette nature ne peuvent pas être une objection contre l'authenticité de la lettre.

(2) *P. G.*, 96, col. 1436-1449.

(3) *Ibid.*, 1449 B.

(4) Il y est aussi question (*ibid.*, 1448 C) d'Artasch ((Αρτασχ) et de Sormak dont les noms se trouvent également dans la *Narratio*. Mais celle-ci n'indique pas les intrigues de Sormak contre Isaac. Jean de Nikè a pu les lire dans la Liste des catholicos, mais aussi, vraisemblablement, dans un texte de la *Narratio* plus complet que l'actuel (voir la note précédente).

(5) *P. G.*, 96, 1448 B.

a été transcrite dans le même codex, mais après les écrits qui font connaître ce catholicos. L'examen de cette tradition se réduit à fort peu de chose. Un seul manuscrit en effet, nous l'avons vu, contient l'attribution à Isaac, le *Paris. gr.* 900, qui a servi à l'édition de Combefis. Justement, dans ce manuscrit se trouvent les textes susdits, et l'ordre dans lequel ils se présentent est bien celui qui convient pour rendre possible cette attribution et, pour ainsi dire, la provoquer. En effet, dans ce manuscrit, l'Invective I est précédée de deux autres pièces concernant les Arméniens. La première est la *Narratio de rebus Armeniæ* et la deuxième est la lettre de « Jean de Nicée » à Zacharie (1). Dans la *Narratio*, cet Isaac est le seul de tous les catholicos, à l'exception de Nersès, qui vécut avant le nestorianisme, à être qualifié de saint, le seul à jouir dans sa nation d'une autorité incontestée qui puisse être invoquée en faveur de l'orthodoxie. C'est aussi le seul nom de catholicos qui se lise dans la lettre de Jean de Nicée. Il s'y présente avec l'appellation admirative de « grand », τὸν μέγαν Ἰσαάκ τὸν τῆς μεγάλης Ἀρμενίας (2). Il n'en faut pas davantage pour que celui qui voulait mettre un nom vénérable et irrécusable en tête de l'Invective ait choisi celui-là. Son choix n'a pu qu'être renforcé, s'il a pris connaissance de la liste des catholicos qui se lit dans le même manuscrit, après la II^e Invective. Nous ne savons pas si l'auteur de cette mystification a pu connaître d'autres textes similaires, mais il est bien certain que ceux que nous venons de citer suffisaient amplement à lui en suggérer l'idée.

Tel est donc le procédé, quel que soit le responsable à l'origine, car le *Par. gr.* 900 pourrait n'offrir qu'une simple reproduction d'un état antérieur, tel est le procédé, dis-je, qui a amené et qui explique l'attribution de la I^{re} Invective à « notre saint père Isaac, catholicos de la Grande Arménie », un « saint père » absolument ignoré de l'hagiographie byzantine. C'est peut-être par là aussi, par une certaine attraction, qu'est venu le nom d'Isaac en tête de la II^e Invective, sans qu'on ait osé en faire un catholicos, le récit autobiographique s'y opposant. Il n'est pas sûr en effet que la présence de ce nom remonte à l'origine du traité, car celui-ci, nous l'avons vu, est sans attribution dans le plus ancien des deux manuscrits qui nous l'ont conservé.

En résumé, dans la question de l'origine des Invectives d' « Isaac l'Arménien », il faut dissocier les deux traités et les considérer séparé-

(1) G. GARITTE, *op. cit.*, 9.

(2) P. G., 96, 1448 B.

ment. La II^e Invective, dont l'auteur peut bien se nommer Isaac, est l'œuvre, peut-être remaniée, d'un Arménien converti, lequel ne peut être identifié ni avec l'évêque Isaac du *Dialogue* de Théorianos, ni avec Isaac d'Arka, évêque jacobite amené à Constantinople avec Jean VIII Bar-Abdoun en 1030. Le traité, dont l'auteur reste inconnu, est à placer au XII^e ou au XIII^e siècle. Quant à la I^{re} Invective, elle est l'œuvre d'Euthyme de la Péribleptos, distinct d'Euthyme Zigabène, et fut composée vers 1050. Elle a été mise de bonne foi au compte de Jean de Nicée par suite d'une certaine disposition de la tradition manuscrite par Anastase de Césarée et Nikon de la Montagne Noire et attribuée aussi, cette fois par pure invention et pour lui donner plus d'autorité, au catholicos Isaac connu à travers la *Narratio de rebus Armeniæ*. Cela se fit probablement au XII^e-XIII^e siècle, l'époque principale des controverses arméno-byzantines.

V. GRUMEL.

ADDENDUM. — A la liste des manuscrits qui contiennent la I^{re} Invective, il faut ajouter les trois suivants, tous trois sans attribution, de la Bibliothèque Synodale de Moscou, signalés dans le catalogue de Vladimir (Moscou, 1894) :

1) codex 232 (XII^e siècle), fol. 159 v-171, où le traité est qualifié de ἑτερος λόγος στηλιτευτικὸς κατὰ Ἀρμενίων... Il est dit « autre », parce qu'il est immédiatement précédé d'un écrit, également sans attribution, dirigé contre les adversaires du IV^e concile œcuménique, que sont les Arméniens, comme tous les monophysites.

2) codex 240 (XIV^e siècle), fol. 348v-362.

3) codex 436 (XIII^e siècle), fol. 339-340 v. Le traité semble ici incomplet, car le texte ne recouvre que trois pages et une fraction de page du manuscrit.

Dans ces trois manuscrits, notre Invective se présente à l'état isolé, je veux dire, sans les autres écrits attribués ailleurs au Pseudo-Isaac, et cet état convient parfaitement à l'appartenance que nous avons établie ci-dessus.

Ces nouveaux témoins, ainsi que tous les témoins semblables qu'une exploration plus complète permettra sans doute de rencontrer, n'ont rien qui diminue l'autorité de ceux que nous avons invoqués ci-dessus, et ne sauraient par suite infirmer les conclusions auxquelles ils nous ont conduits.

V. G.

ÉPILOGUE

Pendant que s'imprimait cet article, j'ai eu connaissance d'une étude toute récente de L.-M. Melikset-Bek, parue dans le *Vizantijskij Vremennik*, t. VIII, 1956, p. 208-222, sous ce titre : *Sur la question de la date des pamphlets du Pseudo-Isaac* (en russe). Je dois en dire un mot.

L'auteur se flatte d'apporter une réponse décisive à un problème de polémique religieuse byzantine, sur lequel, dit-il, durant trois siècles, les représentants de la byzantinologie occidentale se sont rompu la tête sans résultat, pour n'avoir pas tenu compte de la riche littérature des nations de l'Union soviétique, en particulier l'arménienne et la géorgienne.

On ne saurait certes nier que l'ignorance des sources orientales (qu'il ne faut pas nécessairement tenir pour de la négligence), ait nui dans le passé à certaines études des savants occidentaux. On doit cependant reconnaître qu'un grand progrès a été fait sous ce rapport et que, seule, la difficulté des relations internationales empêche de l'amplifier.

L. M. Melikset-Bek entreprend de dater les écrits antiarméniens mis sous le nom d'Isaac le Catholicos, à savoir les suivants, qu'il considère comme sortis de la même plume : les deux *Invectives*, la *Narratio* (Diegesis) *de rebus Armeniae* avec la liste des catholicos, le *Quomodo recipiendi sunt Armeni haeretici?* tous écrits groupés ensemble dans le tome 132 de la *Patrologie grecque* de Migne.

Après avoir consacré la plus grande partie de son article à l'exposé et à la critique des opinions antérieures, Melikset-Bek apporte enfin sa solution. Elle consiste dans l'utilisation d'un document géorgien, le récit d'Arsène « sur la séparation de l'Arménie et de la Géorgie », dont la ressemblance est frappante avec la *Narratio* (Diègesis) *de rebus Armeniae*. A la vérité, ce document n'était pas inconnu, même des savants occidentaux, et Melikset-Bek a la loyauté de rappeler ce qu'en écrivait Goussen en 1906 dans l'*Oriens christianus*. Mais l'idée est nouvelle de l'utiliser pour dater les écrits du Pseudo-Isaac. Le mérite déjà ancien — il date de 1921 — du savant géorgien est

d'avoir identifié le dit Arsène avec le catholicos géorgien de ce nom au ix^e siècle. Il précise maintenant que son pontificat se situa de 855 environ à 882. C'est cette chronologie d'Arsène qui va intervenir dans le problème. Voici comment. En comparant les deux documents, la *Diègesis* et le récit d'Arsène, Mélikset-Bek en arrive à la conclusion qu'entre les deux textes, c'est le texte géorgien qui dépend du texte grec, la *Diègesis*, et que celle-ci est donc l'écrit original. Il s'ensuit qu'elle existait déjà au ix^e siècle, puisque Arsène qui l'utilise est du ix^e siècle. Cette datation, notre érudit géorgien l'applique sans autre formalité, et comme allant de soi, aux autres écrits du groupe : les deux *Invectives* et le *Quomodo recipiendi sunt Armeni haeretici?* C. Q. F. D.

Mais tout n'est pas si simple.

D'abord l'auteur ne semble pas avoir aperçu la difficulté qu'oppose à sa datation la distance de 800 ans que l'auteur de la I^{re} *Invective* compte depuis Constantin jusqu'à son époque. C'était pourtant là l'argument fondamental des érudits occidentaux qui plaçaient le Pseudo-Catholicos Isaac au xii^e siècle. Cela demanderait bien une explication.

Ensuite, Melikset-Bek est-il sûr que le rapport des textes est celui qu'il a indiqué, c'est-à-dire que la *Diègesis* grecque est un écrit original d'où dérive le récit géorgien d'Arsène. Écrivant en 1956, notre érudit ignore l'ouvrage considérable, paru en 1953, consacré à la *Narratio de rebus Armeniae* par G. Garitte. Celui-ci n'est pas sans connaître les ressemblances de la *Diègesis* avec le récit d'Arsène. Il en traite longuement et cite même de larges passages du texte géorgien. Sa conclusion est que la *Diègesis* n'est pas un texte original, qu'elle est traduite d'un original arménien, qui lui-même reproduit une source utilisée aussi par le récit d'Arsène. Je n'ai pas compétence pour intervenir dans le débat et je laisse le savant géorgien aux prises avec le savant belge. Mais cette divergence de conclusion prouve tout au moins que l'opinion de Melikset-Bek, affirmant la priorité du texte grec, est loin de s'imposer avec évidence. De ce seul fait, la nouvelle datation des écrits du Pseudo-Isaac ne peut être tenue pour assurée. Mais il y a beaucoup plus grave. Il est en effet une chose capitale que Melikset-Bek eût appris dans l'ouvrage de G. Garitte, c'est que la *Narratio de rebus Armeniae* n'a rien à voir ni avec un Isaac catholicos quelconque, vrai ou faux, puisque aucun manuscrit ne lui donne cette attribution, ni non plus avec les autres écrits. Un seul manuscrit met les *Invectives* sous le nom d'Isaac. Il

n'y a pas à parler de la pièce *Quomodo recipiendi sunt Armeni haeretici?*, qui, nulle part, ne porte de nom d'auteur.

Les choses étant ainsi, que reste-t-il de la tentative de L.-M. Melikset-Bek de résoudre enfin le problème de la datation des pamphlets du Pseudo-Isaac? Rien, absolument rien. Tout d'abord, en effet, la *Diëgesis de rebus Armeniae*, qu'il dit exister déjà au ix^e siècle (ce qui est vrai, mais pour d'autres raisons), n'est à mettre en relation avec aucun Isaac ou vrai ou supposé, puisque cet écrit ne se trouve nulle part transmis ou cité sous un tel nom, et n'est attribué au catholicos Isaac que par simple supposition d'éditeur. Et ensuite, cette même datation que, par voie de conséquence, on applique aux autres écrits du groupe, ne peut les atteindre puisqu'ils n'ont rien à voir avec la *Diëgesis*.

On ne reprochera pas à L.-M. Melikset-Bek de n'avoir pas connu l'ouvrage de M. Garitte, qui lui aurait été si utile. C'est là un effet de la difficulté, déplorée ci-dessus, des relations internationales. La leçon doit en être plus de modestie mutuelle, en attendant plus d'entraide. Mais ce que l'on est en droit de regretter, c'est que le savant géorgien ait négligé de procéder à un travail préalable, fondamental pour son problème : une enquête à travers la traduction manuscrite sur l'attribution des écrits publics sous le nom du catholicos Isaac (1). Cette recherche a été effectuée par G. Garitte pour la *Narratio de rebus Armeniae*. Nous l'avons essayée dans la présente étude pour les *Invectives*. C'est pourquoi je pense (le lecteur sera sans doute du même avis) que l'article de L. M. Melikset-Bek est par rapport au nôtre comme s'il n'avait pas été écrit.

V. GRUMEL.

(1) C'est sans doute pour n'avoir pas pris cette peine que Melikset-Bek déclare, ayant sûrement mal compris ce qu'il a lu chez les auteurs occidentaux, que dans le *Parisinus gr.* 900, la *Diëgesis* (elle y est sans attribution) se caractérise (*značitsja*) comme une œuvre collective de Philippe le Moine, de Démétrius de Cyzique, d'Isaac d'Arménie et de Grégoire diacre.

JEAN-JOASAPH CANTACUZÈNE FUT-IL COPISTE?

Dans son intéressant article sur « les manuscrits du Monastère Sainte-Anastasie Pharmacolytria de Chalcidique » (REB 12 [1954] 43-57) le Rév. Père J. Darrouzès cite, parmi les manuscrits qui ont appartenu à ce monastère, le fameux ms. Paris. 1242, écrit en 1370 et en 1375 (1), et contenant les œuvres théologiques de Jean Cantacuzène ainsi que la miniature bien connue qui représente l'auteur en basileus et en moine (2).

La note, au f. 437^v, ne laisse subsister aucun doute au sujet de l'appartenance du manuscrit au monastère de Chalcidique (3). Écrite, assure le Père Darrouzès, « de la même main que le reste du volume », elle pose « un petit problème assez délicat », car elle constitue « un témoin irrécusable de l'existence de ce couvent avant la fondation de Théonas en 1520 », existence qui n'a pas été attestée, semble-t-il, jusqu'à présent par un autre témoignage.

Ce n'est pourtant pas ce délicat problème que je voudrais aborder maintenant : si la note d'appartenance est bien de la main du copiste — et là-dessus nous avons l'assurance expresse du Père Darrouzès ainsi que celle de M. Charles Astruc dans une lettre qu'il m'a adressée — le monastère a dû, en effet, exister avant Théonas. Le Père Darrouzès a d'ailleurs eu l'obligeance de me signaler par une lettre une autre mention de Sainte-Anastasie, du x^v^e siècle probablement (4). Il nous

(1) Deux souscriptions : 1. „ζωοθ', ινδ.θ', novembre (ἐγράφη), 2. „ζωπγ', ινδ.ιγ', février (ἐτελειώθη). Voir H. OMONT, Fac-similés des mss grecs datés de la Bibliothèque Nationale du ix^e au xiv^e siècle, Paris, 1891, planche 95 et texte.

(2) Voir Jean EBERSOLT, La miniature byzantine, Paris et Bruxelles, 1926, pl. 59 (cf. aussi les pl. 60, 61). Voir aussi Charles DIEHL, Manuel d'art byzantin, Paris, 1926, t. II. fig. 433 (cf. fig. 432, 434).

(3) Βιβλίον τῆς μ(ε)γ(α)λ(ο)μάρ(υ)ρ(ο)ς τοῦ Χ(ριστοῦ) ἁγίας ἀναστα(σ)ίας τῆς Φαρμακολυτρίας, τῆς ἐν τῷ μ(ε)γ(α)λ(ω) βουνῷ κειμ(έν)ης (communication de M. Charles Astruc, que je tiens à remercier vivement pour toutes les informations qu'il a eu la bonté de me donner).

(4) Franz DÖLGER, dans le bref compte rendu qu'il a consacré à l'article du Père Darrouzès, BZ 48 (1955) 202, cite une mention, remontant à 1357, dans un acte d'Iviron (Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges, Nr. 9, 12). Cette mention cependant ne semble pas concerner le monastère de la Chalcidique, mais un autre monastère, probablement de la région de Serrès ou de la vallée du Strymon.

faudra donc revenir sur le problème une autre fois et il se peut alors que les manuscrits qui, paraît-il, existent encore dans le couvent, nous aident à trouver la solution.

Pour le moment, j'aimerais attirer l'attention sur un autre point. Le Père Darrouzès, suivant en cela l'opinion commune des byzantinistes, attribue le Paris. 1242, signé par le copiste Joasaph, à Jean Cantacuzène, qui a pris, après son abdication, le nom de Joasaph. « C'est donc Joasaph — écrit-il — c'est-à-dire Jean Cantacuzène lui-même. qui en 1375 a dédié ce volume de ses œuvres copié de sa propre main au monastère »; il suppose même plus loin que « le prieuré a dû servir de retraite à l'empereur-moine Joasaph durant ses pieuses et studieuses pérégrinations » (p. 51-52) (1).

Le premier, si je ne me trompe, qui a identifié le copiste du Paris. 1242 avec Jean Cantacuzène et a vu dans ce manuscrit un autographe du moine-empereur est H. Omont (2). Après lui, Vogel-Gardthausen font aussi mention d'une hypothèse (de qui?) que le ms. Chisian. R-V 29 de la Vaticane fut « peut-être » écrit de la main de Jean-Joasaph Cantacuzène (3). « Es ist ohne Vergleichung der Handschriften, écrivent-ils, nicht möglich festzustellen, welche mit Ἰωάσαφ unterschriebene Codd. ihm [c'est-à-dire Cantacuzène] zuzuweisen sind. » A. Ehrhard (dans Krumbacher) (4) regarde le Paris. 1242 comme autographe; Ebersolt, sans être absolument affirmatif là-dessus, croit cependant que le manuscrit a été écrit à Mistra, et cela pour la seule raison que Joasaph Cantacuzène y résidait en 1370 (5). Cette croyance commune à l'empereur-copiste a persisté jusqu'à nos jours. Louis Bréhier (6) p.e. affirme au sujet de l'empereur : « il s'adonnait à la copie, et l'on regarde comme un autographe le magnifique manuscrit de ses opusculs (Paris. 1242) ». Et tout récemment encore, Franz Dölger, commentant l'article du Père Darrouzès (7), ne fait pas exception et désigne le manuscrit de Paris, comme un autographe de Jean VI Cantacuzène.

Je crois que le temps est venu d'apporter quelque lumière sur ce petit problème et de rayer l'empereur de la liste des copistes grecs.

(1) Il exprime pourtant, à la fin de l'article, un doute : « même dans le cas où le copiste ne serait pas Cantacuzène lui-même » (p. 57, n. 1).

(2) Bibliothèque de l'École des Chartes 42 (1881) 555sq. Cf. M. VOGEL-V. GARDTHAUSEN, *Die griechischen Schreiber des Mittelalters und der Renaissance*, Leipzig, 1909, p. 217, n. 8.

(3) VOGEL-GARDTHAUSEN, p. 215, n. 8. Pour le ms, coté maintenant Chis. Gr. 23, voir PIUS FRANCINI de CAVALIERI, *Codices Graeci Chisiani et Borgiani*, Rome, 1927, p. 31.

(4) GBL 2406, n. 1.

(5) EBERSOLT, *La miniature byzantine*, p. 55, n. 1.

(6) *Le monde byzantin, III, La civilisation byzantine*, Paris, 1950, p. 323.

(7) BZ 48 (1955) 202, voir plus haut.

Comme j'espère le rendre évident par ce qui suit, il n'existe pas le moindre indice d'une activité de l'empereur comme copiste. Joasaph est un nom de moine très répandu, comme le prouve la multitude des copistes de ce nom dans le catalogue des Vogel-Gardthausen (p. 214-218); mais aucun de ces copistes ne peut être identifié avec le moine-empereur.

En particulier en ce qui concerne le Paris. 1242, c'est, comme nous l'avons déjà mentionné, un Joasaph qui l'a copié. Il a bien signé de son nom les deux souscriptions, celle de 1370 comme celle de 1375 (1) : Θεοῦ τὸ δῶρον καὶ Ἰωάσαφ πόνος; mais il est absolument certain que ce Joasaph n'est pas Jean Cantacuzène. Il s'agit d'un copiste très habile, que nous connaissons par un certain nombre d'autres manuscrits; il était moine du fameux couvent des Hodèges (τῶν Ὁδηγῶν) dans la Capitale, ayant pleine conscience de son métier et de son habileté. Sur l'activité de ce copiste, je m'étendrai plus longuement dans un article qui sera publié prochainement, article dans lequel je donnerai une liste des mss copiés par lui et qui se montent à peu près au nombre de cinquante dont 34 signés et les autres attribués. Nous pouvons suivre sa brillante activité durant une période de plus de quarante ans, de 1360 à 1406, voire à 1418. Son écriture est aisée, fluente, splendide, facilement reconnaissable, comme il le déclare lui-même, non sans fierté, dans une souscription en vers, écrite en 1403, alors qu'il se trouvait en pleine possession de son métier (Ms de Chalki, Ste Trinité n° 10, Bibliothèque du Patriarcat Oecuménique) :

Ὁ δὲ γραφεὺς τίς ἐστὶν εἰ μαθεῖν θέλεις,
ἐροῦσι πάντως οἱ τύποι τῶν γραμμάτων
δῆλοι σαφῶς ὄντες γε τοῦ Ἰωάσαφ,
οὗ δὴ περ ἔργον ἡ γραφὴ τῶν βιβλίων
καὶ χεὶρ ἐτοίμη πρὸς γραφὴν ἡσκημένη.

Il a d'ailleurs signé tous les mss copiés par lui de cette signature caractéristique : Θεοῦ τὸ δῶρον καὶ Ἰωάσαφ πόνος, qui semble avoir été une marque déposée de son scriptorium.

On ne saurait douter que le Paris. 1242 fût de la main de ce copiste de métier. Le fac-similé donné par Omont (2) révèle son écriture bien connue; et la même publication (pl. 100) nous donne un autre manus-

(1) Voir plus haut, p. 195, note 1.

(2) Fac-similés des mss grecs datés de la Bibliothèque Nationale du ix^e au xiv^e siècle pl. 95.

crit copié par le même Joasaph en 1390, c'est-à-dire sept ans après la mort du moine-empereur.

Le ms. de la Vaticane Chis. R. V. 29, mentionné plus haut, que l'on a aussi voulu attribuer à Jean Cantacuzène (1), provient également de la main de Joasaph, moine du couvent des Hodèges. Parmi les autres mss du xiv^e siècle cités par Vogel-Gardthausen sous le nom de Joasaph et qui ne sont pas tous écrits par le moine des Hodèges (2), aucun par contre ne peut être attribué à Jean Cantacuzène.

Reste le catalogue des mss de Vatopedi (3) qui lui attribue six manuscrits (les nos 321, 322, 325, 326, 327, 328), non mentionnés par Vogel-Gardthausen. Ces mss ne sont pas davantage de sa main. Ils constituent une série cohérente, contenant les Commentaires de St Jean Chrysostome sur les Actes et les Épîtres de St Paul. Ils sont tous écrits de la même main, ont le même format, voire le même nombre de lignes à chaque colonne. Seul le n° 327 comporte une souscription de copiste (f. 465) : Τετέλεσται κατὰ μῆνα δεκέμβριον ιε', ἡμέρα ζ', ἰνδ. δ', ζωμδ' ἔτους [1335] παρὰ Ἰωάσαφ μοναχοῦ. Ce Joasaph, qui écrit en 1335, ne saurait être l'empereur, qui a pris le nom de Joasaph seulement après son abdication, en 1355.

Les mss de Vatopedi n'ont donc pas été écrits par l'empereur; ils constituent un don qu'il a fait au plus grand couvent de l'Athos, comme le montre la note que porte le n° 325 : Ἰωάννου τοῦ εὐσεβεστάτου βασιλέως δώρημα, et la signature en or à la fin du n° 326 : + Ἰωάσαφ +. Deux autres mss de Vatopedi proviennent d'ailleurs aussi d'une pieuse donation de l'empereur : le n° 5 (Œuvres de St Athanase, xiv^e siècle), qui porte la note : Βιβλίον βασιλικὸν τοῦ καλοῦ Ἰωάννου τοῦ μετονομασθέντος διὰ τοῦ θείου καὶ ἀγγελικοῦ σχήματος Ἰωάσαφ (4), et le n° 128 (Œuvres de Grégoire de Nysse, xiv^e siècle), avec la note plus précise : Τοῦ βασιλέως Καντακουζηνοῦ ὑπάρχει ἡ δέλτος αὐτῇ ἀφιερῶθη ὅν παρ' αὐτοῦ ἐν τῇ θείᾳ καὶ ἱερᾷ μονῇ τοῦ Βατοπαιδίου (5). Il est même probable que le n° 132, contenant aussi des

(1) Voir plus haut, p. 196, note 3.

(2) Voir pour tous ces détails mon article sur le copiste Joasaph, où je m'efforce d'attribuer certains mss à d'autres copistes du xiv^e siècle du nom de Joasaph.

(3) Sophronios Eustratiades and Arcadios, Catalogue of the Greek Manuscripts in the Library of the Monastery of Vatopedi on Mt Athos, Cambridge, 1924, pp. 65-66. Les mss de Vatopedi n'étaient pas encore connus de Vogel et de Gardthausen.

(4) Cf. L. BRÉHIER, o.c. « retiré à Vatopedi... Jean Cantacuzène fait exécuter plusieurs copies, dont les œuvres de St Athanase, conservés à Vatopedi ». VOGEL-GARDTHAUSEN, p. 218, connaissent ce ms par une étude de Kirsopp Lake; et bien qu'ils reconnaissent que le ms. « gehörte dem Kaiser Joh. Kantakuzenos », le placent (avec un point d'interrogation) dans la liste des mss copiés par les scribes nommés Joasaph.

(5) Eustratiades-Arcadios, p. 32.

œuvres de Grégoire de Nysse, et décrit dans le catalogue comme « κῶδιξ βασιλικός », soit un ms frère du n° 128 (xiv^e siècle, mêmes dimensions), et par conséquent, lui aussi, un don de Jean Cantacuzène.

Le catalogue de Vatopedi attribue aussi à Jean-Joasaph Cantacuzène un autre item. Bien qu'on n'y trouve pas une description des rouleaux liturgiques, il en est question dans une note très succincte (p. 191, après le n° 1086); on y lit, en effet, que « le [rouleau] n° 11, qui contient la liturgie de St Basile, est écrit de la main du moine Joasaph (l'empereur Jean Cantacuzène) ». Il s'agit de la même erreur. En réalité, ce rouleau a été écrit en 1388, c'est-à-dire cinq ans après la mort de l'empereur, par Joasaph, le moine du couvent des Hodèges, dont nous avons parlé plus haut, et qui, en tant que copiste, manifestait une prédilection pour les rouleaux liturgiques (1).

Nous pouvons donc tirer de cette étude les conclusions suivantes : Jean Cantacuzène, devenu, après son abdication en 1355, le moine Joasaph, et retiré d'abord au couvent des Manganes, puis à l'Athos (?), à Mistra et ailleurs, a composé des opuscules théologiques, mais n'a pas eu d'activité de copiste. Il semble d'ailleurs que le travail de copiste était réservé à des hommes entièrement voués à ce métier, tout au moins en ce qui concerne les mss qui n'étaient pas réservés à un usage particulier.

Thessalonique, Université.

Linos POLITIS.

(1) Parmi les 34 mss signés par lui, il y en a douze qui sont des rouleaux liturgiques.

MÉLANGES

I

LA DATE DE LA MORT D'HÉLÈNE CANTACUZÈNE, FEMME DE JEAN V PALÉOLOGUE

UNE PRÉCISION

Une note précédente (1) a fixé la date de la mort de la femme de Jean V Paléologue, Hélène Cantacuzène, dans le second semestre de l'an 1396 (août-décembre). Le R. P. R. Loenertz, à qui j'avais, pendant que ce petit travail s'imprimait, communiqué mes conclusions a bien voulu me donner des précisions qui permettent d'arriver, en resserrant ces termes, à une plus grande approximation (2).

Il est en effet, dans la correspondance de Manuel II Paléologue, une lettre — la 64^e (3) — qui importe à notre sujet. Expédiée alors que le destinataire, Démétrius Cydonès, était à l'étranger, elle accompagnait l'envoi d'un petit traité composé par l'empereur sur le mariage, le *Περὶ γάμου* (4), sorte de dialogue dont les seuls interlocuteurs sont l'auteur et sa mère, notre princesse Hélène.

L'examen de l'opuscule montre de toute évidence que sa composition est postérieure à la naissance de Jean VIII (17 décembre 1392), postérieure à la rupture entre Manuel II et Bajazet (été 1394), puisque l'impératrice-mère en parle elle-même, ainsi que du long blocus qui s'ensuivit (1394-1402). Mais au cours de cette longue période le seul voyage connu de Cydonès à l'étranger eut lieu quelques jours avant que parvint à Constantinople, où l'empereur Sigismond en personne l'apporta (5), la nouvelle du désastre de Nicopolis (25 septembre 1396). De la sorte le séjour hors des frontières dont il est fait mention à cette occasion doit être celui qui commença en septembre 1396. La lettre impériale, postérieure à l'arrivée de Sigismond sur le Bosphore, est donc du début d'octobre à tout le moins. Or voici en

(1) *R. E. B.*, XIII, 1955, pp. 135-138.

(2) Lettre du 19 octobre 1955. Je saisis l'occasion pour exprimer une fois de plus ma gratitude au meilleur connaisseur du xiv^e siècle byzantin.

(3) E. LEGRAND, *Lettres de l'empereur Manuel Paléologue*. Paris, 1893, pp. 92-93.

(4) Cet opuscule est encore inédit dans le Paris. gr. 3041, f. 89. Les précisions données à son sujet m'ont été fournies par le R. P. Loenertz qui a obligeamment parcouru le traité à mon intention.

(5) E. LEGRAND, *op. cit.*, p. 39, lettre 31 : Οὐκ ἔφθης εἰς τὸ πέλαιος ἀφείς καὶ ὁ ῥήξ (= Sigismond εὐθύς εἰς τὸν λιμένα καταχθεῖς).

quels termes la susdite missive parle des deux interlocuteurs du *Περὶ γάμου*. Manuel est sûr que son nouvel ouvrage réjouira Cydonès plus que ceux qui sont déjà sortis de sa plume. La raison ?

... ὅτι σοι κομίζων ἔχει διαλεγόμενα πρόσωπα ἐν ἀλλοδαπῇ διατρίβοντι, ὧν τε ἡδέως ἤκουες καὶ ὧν τὴν θέαν ἔλαγες ἡγεῖσθαι τρυφὴν, τό τε συνεῖναι τούτοις πλούτου μὴ τίθεσθαι δεύτερον.

« Parce que les interlocuteurs qui te l'apportent (ce traité), à toi qui vis à l'étranger, sont de ces personnes dont tu aimes à entendre parler, dont la vue te cause — tu l'as dit — du plaisir, et dont le commerce ne t'est pas moins estimable que la richesse » (1).

Si l'impératrice-mère était morte, au moment où son fils écrivait ces lignes, le ton en serait inexplicable. Manuel et Hélène, dont les propos veulent réjouir le lointain voyageur, sont tous deux vivants. Le décès de la princesse est donc postérieur à l'expédition de la lettre et date en conséquence au plus tôt du mois d'octobre. L'événement ayant d'autre part dû se produire durant la vacance du siège patriarcal qui se termina avant la fin de l'année (2) doit dès lors se placer en octobre-décembre, sans doute en novembre 1396.

II

LE VRAI SURNOM DU PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE GRÉGOIRE III († 1459)

Ἦ Μαμμή, non ὁ Μάμμας

Parmi les personnalités grecques que compta le concile de Ferrare-Florence (1437-1439), il n'y en eut pas de plus impulsive et de plus énigmatique que le confesseur de Jean VIII Paléologue. Ce moine de grande maison (3), qui devait déclarer sous serment être entré au couvent pour s'y sanctifier dans l'humilité, fut porté par les événements à la plus haute charge de l'Église byzantine. Patriarche — le dernier d'avant la Conquête (1453) —, il connut les plus grands honneurs jusque dans l'amertume de l'exil et sa tombe elle-même fut vénérée comme celle d'un thaumaturge et d'un martyr. Les historiens, tant catholiques qu'orthodoxes, l'appellent unanimement, depuis le *xvii^e* siècle au moins, Grégoire III *Mammas*. Or, si le prénom est d'une authenticité incontestable, le nom est nettement supposé, comme cette note voudrait le démontrer.

Deux textes seulement accolent, à ma connaissance, un surnom au prénom du personnage. Ils sont indépendants l'un de l'autre et leur accord

(1) *Ibid.*, pp. 92, 93, lettre 64 (lignes 6-9).

(2) Cf. *R. E. B.*, XIII, 1955, pp. 136-137.

(3) Voir son portrait moral assez bien esquissé par L. MOHLER, *Zwei unedierte griechische Briefe über das Unionskonzil von Ferrara-Florenz*, dans *Oriens Christianus*, Neue Serie VI (1916), pp. 213-218. Sur le patriarche (1440-1453), l'écrivain et le thaumaturge, voir mon article à paraître dans *Catholicisme*, VI (1956).

n'est pas sans en renforcer l'autorité. Je cite les parties nécessaires à notre démonstration :

1. Ἦν δὲ ἐν Κωνσταντινουπόλει τις ἀγιώτατος πνευματικός, λεγόμενος Γρηγόριος ἡ Μамμή, σύντεκνος τοῦ μεγάλου δουκός (1).

2. Γρηγόριος ἡ Μамμή (2).

Ces deux extraits sont formels : le confesseur et futur patriarche de Constantinople Grégoire était appelé curieusement : ἡ Μамμή, c'est-à-dire, à l'exclusion de tout autre sens : Sage-femme! On conviendra d'emblée que pour le moine qu'il fut très tôt (3), pour le confesseur du monarque, surtout pour le pontife le terme n'ait guère été seyant. Aussi ne doit-on pas s'étonner que les savants occidentaux ne l'aient pas compris ainsi. Crusius (4), l'éditeur de l'*Histoire Politique* à laquelle nous empruntons le premier extrait, avait traduit, aussi matériellement que possible : *nomine Gregorius Mamma*. A ce stade, la graphie latine du nom se justifie, bien que le sens ne soit perceptible qu'à un helléniste averti. C'est le savant anglais Creighton l'éditeur des *Mémoires* florentins de S. Syropoulos, qui donna, le premier, au surnom la forme depuis universellement reçue : Nam primo Gregorium *Mammantem* nuncupat, a Mamma quod Romanorum dialecto matrem denotare Liturgiae graecae in alio Mammante martyre testantur (5). Allatius eut beau rétorquer : Homo (= Creighton) ... nosse debuerat Mamma, cum esset cognomen, non a Mamma matre derivari, ... sed in Mammam declinari (6). L'usage lui donna tort. Aussi bien Mammās n'avait-il pas été dès la haute époque le nom d'une famille si honorable qu'un fils d'empereur y prit son épouse (7)? On s'habitua donc, en Occident, le souvenir du martyr aidant, à appeler Mammās le dernier chef de l'Église byzantine. Et cela avec une telle conséquence, que les Grecs eux-mêmes finirent par faire de même (8).

Or il faut se rendre à l'évidence : la seule forme du surnom que les sources

(1) M. CRUSIUS, *Turcograeciae libri octo*. Basiliae [1584], p. 5, n. 15. Le texte fait partie d'une Ἱστορία πολιτική Κωνσταντινουπόλεως fournie au savant allemand par Théodose Zygomalas. Sp. Lambros (Londres 1902) l'a éditée sous le titre d'*Ecthesis Chronica* d'après une copie plus complète et, ce semble, retouchée légèrement, ce dont l'apparat critique ne rend pas suffisamment compte. Ainsi le passage ci-dessus transcrit y est ainsi libellé (pp. 7²²) : προεῖπε δὲ καὶ τῷ μεγάλῳ δουκί. Un peu plus haut l'auteur avait écrit : Γρηγόριος, οὗ τὸ ἐπικληθὲν Μамμή. La suppression de l'article devant le cognomen n'est nullement négligeable.

(2) Cet énoncé est transcrit d'un catalogue patriarcal particulièrement bien renseigné sur les titulaires du siège de Constantinople au début du xv^e siècle. Texte dans le cod. Laurent. gr. Plut. 59, cod. 13, f. 171 r. Voir déjà, dans cette revue même, XIII (1955), p. 132.

(3) Son entrée au couvent peut en effet se placer assez exactement entre 1415 et 1420, car, écrivant entre 1445 et 1450 à l'empereur de Trébizonde, il lui déclare qu'il avait, trente ans plus tôt, délibérément choisi l'obscurité et la tranquillité du cloître. Cf. *P. G.*, CLX, 216 C.

(4) M. CRUSIUS, *op. cit.*, p. 5.

(5) R. CREIGHTON, *Vera historia unionis non verae*. Hagae Comitum 1660, p. 38 (non folié).

(6) L. ALLATIUS, *In Roberti Creyghtoni apparatus, versionem et notas ad historiam Concilii Florentini a Silvestro Syropulo exercitationes*. Rome, 1674, p. 130.

(7) Il s'agit du plus jeune fils de Romain I^{er} Lécapène qui prit pour femme Théophanὸς ἐκ γένους.... τοῦ Μάμαντος. vers 940. Cf. Cedren. II, p. 316.

(8) Cf. K. S. SATHAS, *Νεολληνική φιλολογία*. Βιογραφία τῶν ἐν τοῖς γράμμασι διαλαμψάντων Ἑλλήνων, (1453-1821), p. 58-60.

autorisent est : ἡ Μασμή et non *Mammas* ou *Mamas* ! En français nous devrions entendre : Grégoire la Sage-Femme ! D'où put venir au futur patriarche un aussi étrange sobriquet ?

Sathas esquivé la difficulté en interprétant le propos de l'historien comme si le texte portait : τῆς μασμῆς (1). Grégoire devient ainsi le fils d'une sage-femme. Or le peu que nous sachions des origines du prélat contredit pareille exégèse.

L'*Ecthestis Chronica* nous apprend en effet que Grégoire fut le σύντεκνος du grand-duc, à savoir, sans conteste possible, du fameux Luc Notaras (2). Selon un second passage du même ouvrage dans la recension de Crusius (3) : προσειπόν καὶ τῷ ἰδίῳ συντέκνῳ τῷ μεγάλῳ δουκί, le terme ne peut guère signifier ici que *frère de lait* (4). Le premier ministre des deux derniers Paléologues et notre héros eurent la même nourrice. Ce qui autorise à supposer que leur deux familles habitaient une même région. Or celle-ci pour Notaras fut certainement le Bosphore (5). C'est donc là aussi que Grégoire dut vivre sa toute première enfance.

Y naquit-il ? La plupart des notices qui lui ont été consacrées, répétant une affirmation de Sathas (6), le font venir de Crète dans la capitale. Je crains, n'en ayant trouvé nulle part la preuve, qu'il n'y ait à l'origine de cette information une confusion assez étrange avec un autre Grégoire, soit avec ce Grégoire Mélissénos, originaire de Crète et moine au Sinaï, au surplus un lettré qui posséda le codex Nanian. gr. 283 (7), soit avec cet autre homonyme, lui aussi crétois et disciple, avant 1671, de Spyridon Trantaphyllos à Janina (8).

Il est en effet à noter que, selon le Pseudo-Phrantzès (9), Grégoire III

(1) *loc. cit.*, p. 58 en note. Cette interprétation lui a sans doute été suggérée par le Ps.-Dorothee de Monembasie qui publiant ce texte même (cf. l'édition de Venise, 1819, p. 404), avait déjà écrit : τὸ ἐπίκλην Μασμή.

(2) La suite du récit précise en effet que Grégoire III, au moment de quitter le Bosphore, lui aurait prédit qu'avant d'être mis à mort par les turcs, le grand-duc verrait ses enfants massacrés devant lui. Ce qui arriva précisément à Luc Notaras; cf. Ducas, *Hist. Byz.* éd. B., pp. 171, 172; ΚΡΙΤΟΒΟΥΛΟΣ, *Hist. de Mahomet II*, éd. Déthier, pp. 136, 137 et le Ps.-PHRANTZÈS, III, 9, éd. B., p. 293. Cf. I. I. ΚΟΤΖΟΥΝΗΣ, Λουκάς ὁ Νοταρᾶς ὁ πρῶτος ἐθνομάρτυς, Athènes, 1953.

(3) *loc. cit.*, p. 5.

(4) Je ne cache pas que ce sens est nouveau, mais tout autre me paraît hors de propos ici, même le plus courant (parrain au baptême). Voir les réflexions d'Allatius, *op. cit.*, p. 131.

(5) Luc était fils de Nicolas, συμπένθερος de Manuel II Paléologue (acte inédit) qui lui confia, entre autres, diverses missions diplomatiques en Occident. Cf. Νέος Ἑλληνομνήμων VI, 1909, pp. 102, 103; X, 1905, p. 255-256; voir aussi Revue de l'Orient latin, VII, 1899, p. 103 et VIII, 1900/01, p. 20. En 1409, Nicolas était membre du Sénat (même acte inédit).

(6) *loc. cit.*, p. 58.

(7) Cf. *Graeci codices manu scripti apud Nanianos patricios venetos asservati*, Bononiae 1784, p. 479, le cod. 283, un manuscrit d'Euripide (Hécube et Oreste) transcrit au x^v^e siècle. Comme le descripteur Mingarelli déclare l'écriture de Grégoire ancienne (1), je n'ose trop affirmer (ce qui néanmoins me paraît devoir être) l'identité de ce personnage avec le suivant.

(8) Voir à son sujet quelques notations dans Νέος Ἑλληνομνήμων, XIII, 1916, p. 285.

(9) Le texte authentique de Sphrantzès, que l'on s'accorde à reconnaître présentement dans le Minus (P. G., CLVI, 1025-1080), parle également à plusieurs reprises de Grégoire avant et après son accession au patriarcat, sans toutefois accoler le moindre patronyme à son nom.

fut, lui aussi, un Mélissénos. A la vérité cette information paraît à première vue suspecte. Elle est avancée par un faussaire qui cependant ne doit pas, ne peut pas avoir tout inventé, mais qui avait un intérêt évident à se prévaloir d'une parenté avec le patriarche, mort à Rome, un siècle plus tôt, en odeur de sainteté. Or c'est la place même que l'addition occupe dans la Chronique remaniée et la façon dont elle y a été introduite qui me ferait admettre sa véracité. Macaire Mélissénos, le remanieur maintenant dépisté (1), désireux de magnifier ses origines, a en effet incorporé à sa compilation une généalogie préfabriquée de sa famille. On devrait s'attendre à ce que la mention de Grégoire III, sa meilleure référence auprès de la Curie romaine, y soit mise en relief. Or elle n'y paraît, fugitive et anodine, qu'en deux manuscrits sur les vingt et un dénombrés par J.-B. Papadopoulos, le récent éditeur du *Majus* (2); autant dire que le compilateur lui-même ne l'y a pas incluse (3). En revanche, il arrive à ce dernier d'appeler, à deux reprises dans la suite du récit, notre patriarche Mélissénos, sans que le contexte nécessite autrement cette précision (4). Je conclurai donc, certes avec réserve (5), que le vrai nom de Grégoire III pût bien être Mélissénos.

Mais — pour en revenir à l'objet de cette note — comment expliquer qu'un surnom aussi coloré que ἡ Μαμμή ait pu être donné à un homme et lui soit resté? Je ne vois à cette anomalie qu'une explication. Je la donne pour ce qu'elle vaut!

Les bébés du xve siècle devaient sans doute dire comme ceux de tous les

(1) Sur le personnage voir en dernier lieu R. J. LÖNERTZ, *Autour du Chronicon Majus attribué à Georges Phrantzès*, dans *Miscellanea Giovanni Mercati*, III, Città del Vaticano 1946, pp. 273-311.

(2) I. B. PAPADOPOULOS, *Georgios Phrantzes Chronicon*, I, Leipzig 1935. Il existe de cette Généalogie plusieurs recensions assez divergentes en quelques-unes de ses parties. Textes, *loc. cit.*, pp. xxviii-xxxii et 134-137. Voir sur la raison de certaines amplifications les observations pertinentes de J. B. FALIER-PAPADOPOULOS, *Phrantzès est-il réellement l'auteur de la chronique qui porte son nom*, dans *Actes du IV^e Congrès international des Études byzantines*, I, Sofia 1935, pp. 182-185. Une de ces recensions fut mise sous le nom de Georges Scholarios. Texte partiel dans *Néος Ἑλληνομνήμων*, I, 1904, pp. 191-194; ce document, plus tardif (de 1618), ne fait pas mention de notre patriarche. Cf. N. BÉES, *Der Berliner Traktat über die Melissinoi ist keine Fälschung von Konstantin Simonidis*, dans *Byzantin.-neugriechische Jahrbücher*, XIV, 1938, pp. 131-137.

(3) D'autant que nos deux manuscrits ne semblent constituer qu'une seule autorité, le plus récent étant donné (cf. J. B. PAPADOPOULOS, *loc. cit.*, p. xxiv, le stemma) pour dériver de l'autre (quelque réserve cependant p. xiv, qui nécessiterait un examen sur ce point particulier).

(4) Ed. B., p. 162. Le narrateur rapporte la mission que le confesseur de Jean VIII, Grégoire, remplit en 1437 à Mistra. Cf. D. ZAKYTHINOS, *Le despotat de Morée*, I, Paris, 1932, p. 213. Il le fait dans les termes mêmes du Minus (P. G., CLX, 1045 CD) auxquels il n'ajoute que cette information : Grégoire avait deux noms : Mélissène et, pour certains, Stratégopoulos! Le second passage, où il est question de son élection au patriarcat (éd. B. 200) ne l'appelle que Mélissénos. En deux autres endroits (éd. B. 187 et 217), le personnage est désigné par son seul prénom.

(5) Motivée par la suspicion de supercherie qui plane sur les diverses parties composant le *Majus*. Toutefois, s'il est bien établi que Macaire de Monembasie en est l'auteur, on n'a pas encore démontré qu'il n'a pas utilisé quelque source valable, voire un état plus développé mais authentique du *Minus* sur lequel Macaire aurait tissé sa trame.

temps : Μάμμα! J'imagine donc que le petit compagnon de Luc Notaras (que la langue lui fourchât ou non) articulait : Μάμμη. Répété à sa mère, le mot parut assez drôle pour que dans son milieu on en affublât le bambin. Grégoire ἡ Μάμμη aura dès lors été cet enfant qui inconsciemment, par un simple défaut de prononciation, traitait sa mère de sage-femme! C'est dénaturer la forme du surnom et en changer radicalement le sens que de le transposer en Mammas.

Nous concluons :

1. Grégoire III, que rien apparemment ne rattache à la Crète, naquit vraisemblablement à Constantinople d'une noble famille qui pourrait être celle des Mélissénoi.

2. Le nom de Mammas qu'on lui assigne communément est controuvé. La forme authentique du surnom, difficilement transposable en français, est ἡ Μάμμη = la Sage-femme!

3. L'appellation résultait d'une de ces épithètes familières auxquelles l'esprit grec s'est toujours complu, et qui, ne s'appliquant qu'à une personne, disparaissait le plus souvent avec elle. C'est pourquoi on chercherait en vain dans toute la prosopographie byzantine un autre emploi de celle qui nous a fourni l'occasion de cette note.

V. LAURENT.

III

L'ARGUMENT ICONOGRAPHIQUE ET LES NOMS DE MONNAIES

A PROPOS DU *senzaton*

Une note antérieure (1) a tenté d'expliquer ce curieux nom de monnaie byzantine : *σενζάτον*, donné au x^e siècle à un sou d'or de Basile I^{er} († 886).

Le mot lui-même, d'origine latine, a subi l'évolution suivante : *sessus* = *σέσσος* = *σένσος* = *σενζάτον*; suivant un processus qui lui est commun avec d'autres termes du même groupe linguistique (v. g. *processus* = *πρόκενσος*). Cette explication, bien acquise, n'a pas trouvé, que je sache, de contradicteur.

Il n'en va pas de même de la raison qui aurait fait donner ce nom au solidus en question. L'étymologie limite cependant à l'extrême le champ des hypothèses, en supposant une relation immédiate et directe de la monnaie avec un siège ou un trône! Or deux explications — deux seulement — se présentent dans le contexte historique :

1. La monnaie fut ainsi nommée parce que fabriquée avec l'or du trône impérial.

2. La monnaie fut ainsi nommée parce que sur l'une de ses faces figure un siège ou un trône.

(1) Cf. *R. E. B.*, XII, 1954, pp. 193-197.

C'est cette seconde explication qui m'a paru devoir être retenue. M. A. Frolov est d'un avis contraire et formule ainsi ses raisons :

« L'hypothèse eût été pleinement satisfaisante si la monnaie avait été décorée d'une image du trône vide, comme l'est, par exemple, dans l'art byzantin, le trône de l'Hétimasie. Cependant dans le cas présent, il s'agit d'une image du Christ et la question se pose de savoir pourquoi on aurait choisi pour nommer celle-ci un détail iconographique, somme toute aussi accessoire que le siège du personnage » (1).

Selon mon contradicteur, le nom d'une monnaie doit donc se tirer nécessairement d'un motif iconographique non accessoire, autant dire saillant sinon central. Dans l'hypothèse par moi émise, l'une des faces n'eût dû comporter qu'un siège. Le monnayage des Paléologues connaîtra de fait un foisonnement de types analogues où l'étoile, le lys, les ailes, le croissant occuperont seuls le champ. Au ^x^e siècle, rien de tel n'apparaît, voire, à certains égards, pareille figuration serait même impensable (2). Il nous faut par conséquent renoncer à trouver dans l'image du trône vide la justification du *senzaton* ! En revanche, celle du trône occupé me semble pouvoir en rendre parfaitement raison. En effet :

1. Le principe émis par M. Frolov — qu'un détail iconographique ne saurait être choisi « pour nommer une monnaie » — est largement contredit par les faits. Ce qui en la matière importe avant tout c'est incontestablement l'usage byzantin. Or celui-ci n'a jamais eu d'autre règle que sa fantaisie, et la fantaisie s'accroche à tout, au trait saillant comme à l'infime détail. Prenons en effet un autre nom de monnaie, le *skiptraton*, attesté au ^{xi}^e siècle. A raisonner comme M. Frolov, on devrait ne trouver sur les pièces ainsi dénommées qu'un sceptre étalé à même le champ. Or il est patent que les sous d'or en question sont ceux où Constantin Monomaque (1042-1055) tient en main droite, au lieu du labarum ou de la croix jusqu'à traditionnels, un sceptre fleuri simple ou combiné avec la croix (3). Or dans l'ensemble du motif iconographique cet élément, qui fait pendant au globe crucigère porté en main gauche, est nettement accessoire. S'il a néanmoins frappé l'imagination, c'est simplement parce qu'il était nouveau. Même constatation pour les *hélioselinata* dont on n'a pas encore retrouvé d'exemplaire, mais où le soleil et la lune devaient figurer, de part et d'autre d'un motif central, sous la forme de deux petits disques (4). Ici encore l'accessoire surclasse le principal. Mais le cas le plus typique est sans doute celui — postérieur, il est vrai — des *stavrata*, pièces lourdes d'argent d'une valeur d'un demi-hyperpère en usage sous les derniers Paléologues.

(1) *Byzantinoslavica*, XVII, 1956, p. 176.

(2) On doit au reste faire ici une observation qui exclut cette diversité de thèmes du problème à résoudre. Celle-ci n'apparaît en effet, même à l'époque tardive, que sur les multiples de l'hyperpère, en bronze ou en argent, jamais sur l'or.

(3) Cf. W. WROTH, *Catalogue of the imperial byzantine coins*, II, London, 1908, pl. LVII, n. 6, 8 et 11-12.

(4) A peu près comme sur ce bronze de l'époque des Comnènes décrit par G. SCHLUMBERGER, *Mélanges d'Archéologie byzantine*, Paris, 1895, pp. 29-30.

Le nom qui leur est donné et qui laisserait supposer une croix étalée sur tout le champ (1) n'est ici justifiable que par le nimbe crucigère entourant la tête du Sauveur (2)! Et cette particularité, à laquelle s'est arrêté le public, n'avait même pas — il s'en faut — l'attrait de la nouveauté!

2. Mais sans doute a-t-on tort d'expliquer le nom par une référence restrictive au trône comme tel. Je croirais assez que le terme doit s'entendre de l'image entière plutôt que d'un de ses éléments, donc du tout formé par le siège et l'occupant. On a ainsi la monnaie au type de la personne assise, abstraction faite de la qualité de la personne figurée.

L'explication de M. Bury, à laquelle M. Frolov se rallie, ne s'impose dès lors nullement. Elle apparaît même, je le répète, invraisemblable. Comme je l'ai déjà rappelé (3), le trône de Michel III n'a fourni qu'une partie du métal précieux monnayé par Basile I^{er}. D'autres meubles impériaux, dans un sens plus populaires que celui-là, tels le grand orgue, furent également sacrifiés et jetés dans le même creuset, et servirent à la même émission. D'autre part comment imaginer qu'un siècle plus tard, quand les byzantins, débordés par l'apparition de monnaies d'aspect divers, s'imaginèrent de distinguer chaque série par un nom typique (deithaton, skolikaton, trachy, tetarteron, etc...), on ait fait choix, dans notre cas, d'une particularité extrinsèque à la pièce elle-même. Tous les termes connus qui, aux x^e et xi^e siècles, ont été employés pour désigner le solidus ou l'hyperpère se justifient par une particularité de la pièce elle-même (aspect matériel, empereur figuré, détail iconographique). Il n'en put être autrement ici : en appelant senzaton la monnaie, déjà centenaire, de Basile I^{er}, les usagers du x^e siècle, frappés par l'image du Sauveur au trône, ont mis l'accent sur elle, la seule du genre qu'offrit à l'époque l'imagerie monétaire.

L'argument iconographique garde donc toute sa valeur. Le rejeter serait méconnaître l'un des facteurs qui a le plus contribué à diversifier et à colorer le vocabulaire numismatique, comme je le montrerai longuement un jour.

V. LAURENT.

IV

L'ÈRE MONDIALE DANS LA DATE DU MARTYRE DES VINGT MOINES SABAITES

Les données chronologiques concernant le martyre des vingt moines sabaites sont fournies par l'hagiographe, saint Étienne le Thaumaturge, avec une accumulation de précisions dont le but est de rendre impossible toute erreur, mais dont le résultat est de mettre dans l'embarras l'historien moderne qui veut se rendre compte de leur concordance.

(1) D'autant que ces sortes de monnaies existèrent en grand nombre aux xiv^e et xv^e s., en imitation de celles des États latins d'Orient.

(2) Cf. T. BERTELÈ, *Il libro dei Conti di Giacomo Badoer e il problema de l'iperpero bizantino nella prima metà del quattrocento* (Accademia Nazionale dei Lincei, Roma, 1956), p. 15 du tiré à part.

(3) R. E. B., *loc. cit.*, p. 195.

Voici le détail :

An 6288 depuis la création du monde selon le très exact calcul ($\psi\eta\phi\phi\omicron\rho\omicron\rho\iota\alpha$) ecclésiastique,;

An 788 depuis l'Incarnation du Christ;

Indiction 5^e;

Sous le patriarcat d'Élie (de Jérusalem);

Sous l'hégouménat de Basile. (1) .

Il est précisé plus loin que le carême, alors qu'on est au lundi 13 avril, vient de commencer (2).

Le R. P. Halkin, sur ces données, vient de fournir la vraie date de l'événement, en se fondant sur la concordance du jour de la semaine et du mois, et du carême juste commencé. La date du martyre est sans nul doute 797 (3).

En conséquence, le savant bollandiste corrige l'indication de l'année mondiale et de l'année chrétienne. Mais cela est-il bien nécessaire? et une telle erreur ou méprise est-elle croyable? Ce n'est pas au moment même et sur le point où il affirme l'exactitude ecclésiastique de l'ère employée qu'on peut soupçonner l'hagiographe d'y avoir manqué pour un événement dont il est témoin. Nous pensons au contraire qu'il faut maintenir ici son affirmation, mais la bien comprendre. Et pour la bien comprendre, il faut la rattacher à la manière dont Georges le Syncelle, palestinien comme notre hagiographe, mesurait les années de l'ère mondiale et celles de l'ère chrétienne : il les faisait commencer au 25 mars! Il n'est pour s'en convaincre que de s'en rapporter à ses déclarations expresses, en tête de sa Chronographie (4).

Ce point de départ de l'année au 25 mars doit compter ainsi comme un élément essentiel pour l'exactitude du calcul ecclésiastique.

Ceci posé, l'année 6288 du monde et 788 de l'Incarnation du Christ commence au 25 mars 796, dans la 4^e indiction, et s'achève le 24 mars 797, dans la 5^e indiction. C'est quelques jours avant le 25 mars qu'eut lieu le martyre des moines sabaites, savoir le 19 ou le 20 mars 797. C'était encore l'année 6288 du monde et 788 de l'Incarnation, et c'était la 5^e indiction! Il n'y a donc rien à changer dans les indications de l'hagiographe, dont la concordance est ainsi parfaite.

Le principal intérêt de cette note est de présenter un exemple irrécusable, pris en dehors de la Chronographie de Georges le Syncelle, de l'emploi de l'ère alexandrine avec le début en mars, à la fin du VIII^e siècle.

(1) A. PAPADOPOULOS-KÉRAMEUS, Συλλογή Παλαιστινῆς καὶ Συριακῆς ἀγιολογίας, I, Saint-Pétersbourg 1907, p. 2.

(2) *Ibid.*, p. 11.

(3) *Anal. Bolland.* LXXIII, 1955, pp. 373-374.

(4) GEORGES LE SYNCELLE, éd. Bonn, p. 4.

V

SUR L'ANCIENNETÉ DE LA FÊTE DE LA TRANSFIGURATION

M. André Guillou vient de publier dans les *Mélanges d'archéologie et d'histoire* une homélie inédite d'Anastase le Sinaïte sur la Transfiguration et il a évoqué à cette occasion le problème de l'ancienneté de la fête (1). Après avoir rappelé l'opinion de Benešević qui, sur un témoignage de Nikon de la Montagne Noire, la croit instituée par Léon le Sage, il s'exprime ainsi : « La mention fixe de cette fête n'apparaissant qu'au x^e siècle dans les plus anciens manuscrits des synaxaires de l'Église de Constantinople, le fait pourrait être interprété comme une confirmation de l'opinion émise par Nikon. Ce serait mal poser le problème. On sait, par les travaux de M^{re} Ehrhard, que jusqu'à une époque assez basse (qui peut être le milieu du viii^e siècle), l'Église grecque ne connut que des calendriers liturgiques locaux. » Et d'ajouter que la fête de la Transfiguration se trouve dans le calendrier de Jérusalem du viii^e siècle. C'est ce qui importe à notre éditeur, et ce qui, à bon droit, lui suffit, pour écarter l'objection contre l'authenticité qu'on voudrait tirer d'une institution tardive de la fête.

Ce que je veux indiquer ici, c'est qu'on ne doit pas restreindre cette ancienneté au patriarcat de Jérusalem, et surtout qu'on ne doit pas l'abaisser pour l'Église byzantine jusqu'au x^e siècle. Le Synaxaire de l'Église de Constantinople, même en ses plus anciens manuscrits, ne suffit pas pour en décider. Il y a en effet d'autres documents liturgiques pour lesquels il existe des témoins plus anciens : Évangélistes, Apostolos, Typica, Calendriers. Ces éléments ne sont pas entrés dans l'édition de Delchaye, qui ne s'est occupé que des Synaxaires à notices. Personnellement je l'ai regretté plus d'une fois.

Je ne noterai ici que les documents antérieurs au règne de Léon VI :

1) Parisinus græcus 63 (ix^e s.). *Évangéliste* contenant un *synaxaire* (ménologe). Antérieur à Léon VI, car il a la fête du patriarche Nicéphore, mais pas celle du patriarche Méthode. Cf. Scholz, *Novum Testamentum græce*, I, 492.

2) *Calendrier* de Naples, entre 847 et 877.

3) Bibliothèque publique de Leningrad, n° 219. *Évangéliste* de l'année 835. Cf. Sergij, *Polnyj mesjaceslov Vostoka*, I, 1901, 92.

4) Bibliothèque synodale de Moscou, cod. 85 ($\frac{41}{XLII}$). *Évangéliste* en onciale que Vladimir date du x^e siècle, mais Matthæi du ix^e. Le contenu en tout cas reflète un état de la fin du viii^e ou du début du ix^e siècle, car on y voit la fête de saint Germain, mais point celles de Taraise et de Nicéphore. Cf. Sergij, *op. cit.*, pp. 93 et 412.

5) *Apostolos* du viii^e siècle qu'indique Sergij mais sans cotation, *ibid.*, 92.

6) *Ménologe* de Morcelli, du milieu ou de la seconde moitié du viii^e siècle. Édition : Rome, 1788, p. 64.

7) *Évangéliste* dit de Théodose, cod. n° 78 du monastère du Sinaï (cf. Sergij, *op. cit.*, p. 92-93, qui le dit à tort de 715). Il se trouve actuellement en partie à Londres et en partie à Leningrad. Ce manuscrit passe dans la tradition des moines pour être un don de Théodose le Grand. Il y a sans doute là une confusion avec Théodose III, donnée qui conviendrait avec l'antiquité du manuscrit. Celui-ci est daté du 27 novembre indiction 8, jeudi (Benešević,

(1) André GUILLOU, *Le monastère de la Theotocos au Sinaï*, M. A. H., t. XLVII (1955), p. 217-258; voir aux pp. 230-257.

Catalogus codicum... qui... in monte Sina asservantur, I, pp. 96-97). Étant donné les caractères paléographiques, cela doit se traduire : 27 novembre 710 ou 755. L'année 710 est celle que propose Benešević, en mettant l'autre entre parenthèses avec un point d'interrogation. L'année 710 rend raison de la tradition touchant le nom de Théodose (en comprenant Théodose III); cet empereur aurait fait don d'un manuscrit récemment confectionné. Si l'on écarte cette tradition, l'année 755 est également possible, mais on ne peut descendre plus bas, car la plus proche année où se réalise la concordance est 900, date qu'exclut trop manifestement le caractère paléographique du manuscrit.

Ainsi donc, la fête de la Transfiguration remonte bien au-delà de Léon le Sage, à savoir, au moins au début du VIII^e siècle.

Quant à l'institution de la fête par cet empereur, affirmée par Nikon de la Montagne Noire, à qui l'on doit joindre le patriarche Nicolas III (*Regestes des Actes des patriarches de Constantinople*, n° 982, § 4), il faut l'entendre comme une institution de solennité pour une fête déjà existante. Remarquons en effet que c'est à propos du jeûne de la Dormition qu'intervient leur assertion. Ils disent qu'il s'est trouvé des gens qui, sous prétexte d'honorer la fête de la Transfiguration nouvellement établie par Léon le Sage, ne craignaient pas de rompre le jeûne de la Dormition. L'institution de solennité suffit pour expliquer une pareille prétention. Nos deux auteurs ont dû confondre la création de la fête et l'institution de sa solennité.

Cette note aura son utilité, si pour des cas semblables elle peut attirer l'attention sur la catégorie de sources que nous avons indiquée.

V. GRUMEL.

CHRONIQUE D'ARCHÉOLOGIE ET DE TOPOGRAPHIE

Le X^e Congrès international d'Études byzantines, tenu à Istanbul du 15 au 21 septembre 1955, nous a fourni une excellente occasion de revoir les monuments de l'empire d'Orient qui sont encore debout dans sa capitale et de nous rendre compte des découvertes que l'on y a faites ces dernières années. Ces visites ont été malheureusement assombries par le spectacle des dévastations commises lors des graves événements qui s'étaient produits pendant la nuit du 6 au 7 septembre, donc peu de temps avant le Congrès. La seule église byzantine restée chrétienne, la Théotocos Mougliotissa, restaurée il y a un quart de siècle, a été complètement saccagée. Ailleurs, particulièrement à la Théotocos de la Porte de Belgrade (Belgrad Kapi), des icônes byzantines ont été la proie des flammes. Singulier prologue du Congrès!

Sainte-Sophie. M. Muzzafer Ramazanoglu, ancien directeur du Musée byzantin établi dans cette ancienne basilique, avait pratiqué dans le pavé et dans les piliers des ouvertures pour servir aux études qu'il poursuivait sur le monument. Ces ouvertures ont été heureusement fermées, ce qui a rendu à l'édifice un aspect plus décent. Grâce aux travaux exécutés depuis 1932 par l'Institut byzantin de Boston, les visiteurs peuvent maintenant admirer les mosaïques non seulement à la porte méridionale, dans l'ésonarthex et dans l'église même; ils peuvent encore monter aux tribunes et voir de près celles que l'on a découvertes dans la partie méridionale. De plus les travaux continuent pour dégager celles qui sont situées plus haut, dans les galeries supérieures et qui représentent des personnages ecclésiastiques.

D'autres recherches en cours ont permis une découverte qui pose un nouveau problème. On a enlevé le crépi du contrefort situé à gauche de la porte méridionale et l'on a constaté que le mur ouest recélait une porte et des fenêtres qui ont été murées peut-être avant la transformation de l'église en mosquée. Il y avait donc là une dépendance dont l'intérieur fut complètement comblé lorsque fut établi le solide contrefort qui protège l'édifice et le minaret du Sud-Ouest. On est en droit de se demander s'il n'y avait pas là une construction qui faisait communiquer les catéchouménia ou tribunes de l'église avec le palais patriarcal. On sait que le triclinon dit Thomaitès, qui appartenait au palais, se trouvait précisément au sud de Sainte-Sophie et qu'il faisait face à l'Augustéon (1). Aucun texte, au moins à notre connaissance, ne parle des travaux exécutés pour murer la partie du contrefort dont

(1) NICÉTAS CHONIATÈS, Bonn, 309, 327; P. G., CXXXIX, 589 A, 640 D.

on vient d'enlever le crépi. C'est pourquoi il sera peut-être difficile de résoudre le problème posé par cette découverte.

Sainte-Irène. Les travaux exécutés dans cette église et dans le terrain situé au Sud ont provoqué un intérêt tout particulier. L'édifice a été complètement débarrassé du Musée d'armes que l'on y avait établi vers 1910. En 1946, M. Muzzafer Ramazanoglu a fait des sondages intéressants. C'est ainsi qu'il a découvert sous le pavé actuel deux autres pavés superposés. On sait, au témoignage de l'historien Socrate (1), que Constantin avait trouvé là une église qu'il agrandit et qu'il dédia à la Paix (Εἰρήνη) Divine. L'édifice fut incendié en même temps que Sainte-Sophie lors de la révolte des Nika (janvier 532). Justinien la reconstruisit et en fit la plus grande église de la capitale après Sainte-Sophie (2). Elle fut de nouveau gravement endommagée par le tremblement de terre du 26 octobre 740 et restaurée probablement sous Constantin V (740-775). Le pavé actuel semble bien appartenir à cette dernière réfection. Au-dessous doit être celui de l'église de Justinien, reposant lui-même sur celui de l'église constantinienne. Sur le côté droit de Sainte-Irène, le long du mur, on a mis au jour une mosaïque de pavé en noir et blanc, datant probablement du 1^{er} siècle. On suppose qu'elle appartenait au temple d'Aphrodite (?) sur lequel l'église est en partie construite. Cette région de Byzance ayant été habitée de bonne heure, il n'est pas étonnant que l'on y ait découvert des débris de poterie remontant au-delà du v^e siècle av. J.-C. Signalons encore dans une chambre qui fait suite à la tribune de droite une fresque mutilée représentant deux saints. Les travaux doivent se continuer afin de rendre à l'édifice sa physionomie purement byzantine. C'est ainsi que l'on va faire disparaître l'escalier en bois qui permet de monter aux tribunes.

L'intérêt se porte surtout sur les fouilles faites de 1946 à 1949 par M. Muzzafer Ramazanoglu entre Sainte-Irène et Sainte-Sophie, espace qui est divisé en deux par une ruelle et par le mur du sérail. Si l'on n'a rien découvert d'intéressant dans la partie que renferme l'enceinte de Sainte-Sophie, par contre, entre le mur du Sérail et Sainte-Irène, on s'est trouvé devant des restes nombreux de constructions byzantines et d'autres plus anciennes. Leur nature est difficile à déterminer, tant l'aspect général est complexe, les murs d'époques diverses étant parallèles ou se recoupant. Il existe encore sur les murs d'une cour à portiques trois fresques mutilées, dont l'une est une déisis d'époque tardive avec six personnages ecclésiastiques. Des mosaïques en *opus sectile* décorent le pavé oriental de cette cour. Tout n'est pas encore déblayé. Il reste une enclave le long du mur du Sérail. La maison qui s'y trouve a été expropriée et le terrain sera fouillé dès que la famille qui y habite l'aura quittée.

Les nouvelles découvertes apporteront peut-être une certaine lumière qui permettra de mieux comprendre l'ensemble des constructions révélées par les fouilles. Il faut espérer que paraîtra alors une étude attentive et vraiment scientifique de ces ruines qui appartiennent sans aucun doute au palais patriarcal. Les textes connus le placent, au moins en grande partie, entre

(1) I, 16; II, 16; P. G., LXVII, 117 A, 217 B.

(2) PROCOPE, *De aedif.*, I, 2; Bonn, III, 182-183; Leipzig, III², 19-20.

Sainte-Sophie et Sainte-Irène, mais on ne peut guère se figurer d'après eux la disposition des édifices qui le composaient.

Mosaïques nouvelles. Celles que l'on a trouvées en 1954 en creusant les fondations du nouvel Hôtel de Ville, au Sud-Ouest de la mosquée Şahzade, ont été transportées au Musée des antiquités et déposées provisoirement dans les salles des tombeaux, à gauche de la porte d'entrée. Ce sont des mosaïques de pavé dont nous avons donné une description sommaire dans la revue (1). Les sujets représentés sont de même nature que ceux des mosaïques découvertes au Palais impérial, c'est-à-dire des scènes de la vie populaire, mais la facture en est moins bonne. Vues de près, elles présentent un aspect plus rugueux, les cubes étant légèrement bombés. On les dit du ^{III}^e siècle ap. J.-C. Cependant on est en droit de se demander si cette date n'est pas trop élevée. Dans une salle du rez-de-chaussée du Musée, au Nord, on a exposé une icône en mosaïque trouvée à Istanbul en 1951. Elle représente la Théotocos tenant l'Enfant Jésus sur ses genoux, surmontée d'une sorte de guirlande également en mosaïque. La facture est grossière et indique une époque assez basse.

Sainte-Euphémie de l'hippodrome. De cette église mise au jour en 1942 et dont nous avons parlé dans la revue (2), il reste surtout les fresques représentant le martyre de la sainte et celui de saints militaires dans lesquels on a voulu voir les Quarante martyrs de Sébaste. Ce pourrait être tout aussi bien les Quarante-deux martyrs d'Amorium, mis à mort par les Arabes en 838. L'aménagement du terrain en vue de la construction en cet endroit du nouveau Palais de Justice aurait pu faire disparaître les restes de l'église. Cela n'était nullement nécessaire, puisque l'édifice a été bâti en retrait. On a donc conservé les ruines du sanctuaire byzantin. Par contre on a démolì l'escalier avec sa jolie rampe en marbre marquée d'une grande croix, ainsi qu'une partie du mur de l'hippodrome qui supportait les gradins pour ne laisser que les soubassements de quatre gros piliers carrés. Une rue a été aménagée sur la droite. Sans doute le but poursuivi est-il de dégager tout le terrain situé entre l'Atmeydan et le nouveau Palais de Justice, mais quand on pense au soin que l'on met ailleurs à conserver les ruines des monuments anciens, on ne peut déplorer cette manie de faire table rase du passé.

Palais impérial. Ce n'est pas sans un profond regret que l'on voit l'aire du Palais impérial, dégagée par l'incendie de juin 1912, se couvrir de plus en plus de maisons, alors qu'il avait été décidé d'en faire un parc archéologique. Il n'en reste plus qu'une faible partie de libre entre la rue Torun et la mosquée Sultan Ahmet. C'est ainsi que la grande terrasse qui portait la plupart des édifices byzantins est maintenant divisée en propriétés privées dont les constructions ne permettent plus de contempler le splendide paysage de la côte asiatique jusqu'aux Iles des Princes et aux montagnes de Bithynie. Il faut donc renoncer à voir reprendre les fouilles que l'Institut byzantin de Boston avait entreprises en 1931 et qu'il dut interrompre six ans plus

(1) XII, 1954, 212.

(2) VIII, 1950, 198-199.

tard. Elles ont du moins mis au jour une partie intéressante du Palais et principalement des mosaïques de pavé ornant l'angle d'une vaste cour intérieure sur une longueur de 120 m. et une largeur de 6. Une bonne partie de ces mosaïques a été enlevée pour laisser la place aux constructions récentes. On les a installées sous des hangars, où elles perdent ainsi de leur valeur, parce qu'elles sont peu visibles. Les autres sont restées *in situ*. L'ensemble, avec des débris de sculpture, constitue un petit musée accessible au public dans la rue Torun.

Monuments divers. L'église de l'ancien monastère de Chora (auj. Kahriye Cami) est toujours encombrée d'échafaudages, car les travaux commencés en 1949 par l'Institut byzantin de Boston ne sont pas encore terminés. On travaille actuellement à rendre leur éclat aux mosaïques situées dans la partie méridionale de l'exonarthex, mais on s'occupe surtout de mettre au jour les fresques qui ornent le pareclésion situé à droite le long de l'édifice. A l'ancienne église de la Théotocos Pammacaristos (auj. Fethiye Cami), le même Institut a commencé les travaux prévus en 1950. C'est ainsi que l'on découvre dans l'absidiole méridionale du pareclésion une déisis du *xiv^e* siècle, qui semble d'une facture assez fine. A Kilisemesçiti, dans laquelle certains archéologues ont voulu voir Saint-Théodore τὰ Καρβουνάρια, et d'autres, Saint-Théodore voisin du Χαλκοῦν Τετράπυλον, mais dont le vocable n'a encore pu être déterminé de façon certaine, sont visibles les mosaïques découvertes en 1937 par M. Nomidis. Dans la coupole méridionale de l'exonarthex, la Théotocos avec l'Enfant Jésus sur ses genoux trône au milieu de huit personnages de sa généalogie. Dans la coupole centrale, le Christ qui en occupait le centre a disparu. La coupole septentrionale n'a pas fait l'objet de recherches. D'autres mosaïques, décoratives, ornent les voûtes et les arcs des fenêtres de l'exonarthex. Il est à remarquer que toutes ces mosaïques sont très pâles du fait que les ors en ont été soigneusement enlevés. Il serait à souhaiter que le travail interrompu depuis près de vingt ans fût repris pour rendre sa physionomie byzantine à cette église si intéressante par son architecture et surtout par son harmonieuse façade. Au Pantocrator (auj. Zeyrek Kilise Cami), les visiteurs peuvent admirer maintenant les restes d'un pavé en marbre polychrome, découvert fortuitement à l'automne de 1953 et dont nous avons déjà parlé dans la revue (1). On y voit surtout des motifs géométriques et floraux. L'Institut byzantin de Boston s'est offert à mettre au jour les mosaïques et les fresques qui décoraient les murs des trois églises contiguës que l'on trouve au Pantocrator. Si le travail est exécuté, il permettra de trancher une question que les archéologues se posent depuis longtemps. On sait de façon certaine que l'église centrale est celle de Saint-Michel, qui servit de lieu de sépulture aux princes de la famille des Comnènes, puis aux Paléologues. Quant aux deux autres, celle du Christ Pantocrator (Tout-Puissant) et celle de la Théotocos Eléousa (Miséricordieuse), les auteurs discutent pour savoir quel était leur emplacement, à droite ou à gauche. La découverte des icônes, mosaïques ou fresques qui les décoraient permettra sûrement de

(1) XIII, 1955, 210-212.

s'en assurer, car le typicon de fondation du monastère indique, au moins en partie, les sujets représentés dans l'une et dans l'autre (1).

Les divers monuments byzantins qui en avaient besoin, sont maintenant en réparation. Tel est le cas pour l'église des saints Serge et Bacchus (auj. Küçükayasofya). Au monastère du Prodrôme de Stoudios (Imrahor Cami), on a heureusement dégagé le portique devant l'église et débarrassé le terrain qui la sépare de la rue. Au Tekfursaray (palais dit de Constantin), on enlève les deux mètres de terre qui l'encombraient jusqu'au pavé.

Lors du Congrès d'Etudes byzantines, certains délégués émirent timidement le vœu que fussent restaurés les remparts terrestres de la ville afin de leur rendre leur aspect ancien, ce qui aurait pour effet de donner un attrait de plus pour les touristes. Malheureusement, certaines parties ont tellement souffert des tremblements de terre qu'il faudrait y dépenser des sommes énormes que personne ne se soucie de fournir aujourd'hui. Du moins serait-il désirable que l'on répare les parties les mieux conservées en les débarrassant de la végétation parasite qui les ruine, et surtout les tours de marbre de la Porte Dorée (2). Les murs maritimes ont été démolis sur une assez grande longueur le long de la Corne d'Or, principalement aux abords de l'avenue Atatürk. La construction de celle-ci a eu l'avantage de dégager sur la droite les soubassements de la terrasse sur laquelle est construit le Pantocrator.

La citerne de Bonus? On n'a encore pu en établir le site, car il n'en reste peut-être rien. Les textes nous apprennent qu'elle était en dehors du mur de Constantin et assez près des Saints-Apôtres. Il y avait là le palais de Bonus, l'église et le monastère féminin de Saint-Constantin signalé par l'anonyme anglais de 1192 (3) et Antoine de Novgorod en 1200 (4). Le pèlerin russe le dit « près du Pantocrator ». Son compatriote, Etienne de Novgorod (vers 1350) est moins précis : « De là (Pantocrator) nous allâmes dans le couvent de femmes de Saint-Constantin » (5). On sait qu'il ne faut pas s'attendre à une rigoureuse appréciation des distances chez les pèlerins russes venus à Constantinople.

Nos recherches pour découvrir l'emplacement de la citerne de Bonus nous ont conduit au Nord-Ouest de la mosquée Nişancı, située à 200 m. plus haut que l'ancienne église des Saints-Apôtres (mosquée Fatih), au sommet de la colline la plus élevée de la ville. Nous y avons trouvé un jardin assez vaste, légèrement en contrebas du terrain environnant et qui se continue dans les mêmes conditions par d'autres jardins. A gauche de l'entrée il

(1) A. DMITRIEVSKIJ, *Typika*, I, 660, 677-678.

(2) Ces travaux de réfection semblent bien compromis. Au mois de février 1956, un tremblement de terre a ruiné plus complètement les remparts à l'ouest de la ville, sur une longueur de 900 m., entre Topkapi (Porte St-Romain) et Mevlevihanekapi (Porte du Polyandron ou de Rhésion), entraînant la destruction de plusieurs maisons. Des journalistes en ont profité pour demander de démolir ce qui en reste, de combler le fossé avec les matériaux et de construire là un quartier résidentiel!

(3) S. G. MERCATI, « Santuari e reliquie Costantinopolitane secondo il codice Ottoboniano latino 169 prima della conquista latina (1204), *Rendiconti della Pont. Accad. Rom. di Archeol.*, vol. XII, 1936, p. 153, n° 28.

(4) KHITROWO, *Itinéraires russes en Orient*, Genève, 1889, 108.

(5) *Ibid.*, 123.

existe un souterrain qui est très probablement la crypte d'une église byzantine. Il est divisé en trois nefs séparées par quatre piliers carrés en maçonnerie et mesure environ 15 m. de long sur 10 de large. On ne peut le visiter jusqu'au fond, car il est presque rempli d'eau et de boue qui arrivent à peu près à la naissance des arcs supportant les voûtes. Ces arcs ne reposent pas sur des chapiteaux, mais directement sur les piliers. Ça et là on aperçoit des croix et même des vestiges de fresques. C'était sans aucun doute un lieu de culte chrétien. Sur le côté droit du jardin, c'est-à-dire au Sud, un grand pan de mur épais (byzantin?) fut démoli au siècle dernier parce qu'il menaçait ruine.

Sommes-nous en présence des restes du palais et de la citerne de Bonus, ainsi que de l'église et du monastère de Saint-Constantin? Il est bien difficile de répondre, d'autant que nous n'avons pu découvrir les murs de la citerne, ni la trace des piliers qui en soutenaient les voûtes, car elle était voûtée (1). Des fouilles permettraient peut-être de s'assurer si l'identification a quelque chance de se vérifier. Le plan de la municipalité prévoit une rue à ouvrir en diagonale à travers le jardin. Si les travaux sont exécutés, on trouvera sans doute des restes de constructions anciennes qui serviront à faire des recoupements précieux (2). En tout cas, il faudra déterminer l'identité de l'église dont nous venons de parler.

On voit par cet exemple que Constantinople byzantine recèle probablement encore bien des monuments insoupçonnés des archéologues et que des travaux divers peuvent ramener à la lumière, posant ainsi des problèmes nouveaux aux topographes.

R. JANIN.

(1) TH. PREGER, *Scriptores originum Constantinopolitanarum*, Leipzig, 189.

(2) C'est dans les parages de la mosquée Nişancı qu'A.-M. Schneider plaçait jadis l'église des Saints-Notaires (*Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher*, 1939, 186). Depuis lors il s'est ravisé et il l'indique entre les deux mosquées Fatih et Sultan Selim (*Byzantinische Zeitschrift* 45, 1950, 87).

BULLETIN CRITIQUE

CATALOGUES DE MANUSCRITS GRECS ET HISTOIRE DES TEXTES

Ce bulletin a un objet limité, celui de présenter uniquement, dans un ensemble systématique, plusieurs ouvrages envoyés pour recension à la Direction de cette Revue. Il n'entend donc nullement établir un bilan de tout ce qui a paru dans le même ordre au cours de ces dernières années. Une pareille entreprise risquerait au reste de faire quelque peu double emploi avec la Bibliographie Quinquennale des études byzantines dont la publication, décidée par le Congrès de Thessalonique (1953), ne devrait pas trop tarder. Le groupe intentionnellement restreint de travaux ici examinés comprendra :

- A) des catalogues de manuscrits grecs;
- B) des études de paléographie ou de tradition des textes.

A. — CATALOGUES DE MANUSCRITS GRECS

L'exemple de la Bibliothèque Vaticane qui, la première, aura codifié et pratiqué la seule technique valable pour la description des fonds de manuscrits commence à être imité, il est vrai, avec plus ou moins de bonheur. Peu à peu, les collections, grandes et petites, sont présentées aux érudits et le moment n'est peut-être pas trop éloigné où l'on pourra procéder enfin efficacement à la compilation de ce catalogue général dont le Congrès de Palerme avait formé le vœu assurément prématuré. Nous présentons ici :

1. — Bibliotheca Universitatis Leidensis, *Codices manuscripti*, VI. *Codices Vossiani graeci et miscellanei*. Descripsit K. A. de Meyier. Lugduni Batavorum, Bibliotheca Universitatis, 1955. In-8° de xxiv-319 pages. Avec une planche hors texte.

2. — Aimilianos TSAKOPOULOS, Περιγραφικός κατάλογος τῶν χειρογράφων τῆς Βιβλιοθήκης τοῦ Οἰκουµενικοῦ Πατριαρχείου. Α'. Τμῆμα χειρογράφων Παναγίας Καµαριωτίσσης. Istanbul 1954. In-8° de 261 pages et 5 feuillets non paginés. Avec 4 planches hors texte.

3. — D. I. PALLAS, Κατάλογος χειρογράφων τοῦ Βυζαντινοῦ Μουσείου Ἀθηνῶν. Μέρος τρίτον. Athènes 1955, in-8° de 132 pages.

4. — N. BÉES, Κατάλογος τῶν χειρογράφων καὶ παλαιοτύπων τῆς Δωροθέας Σχολῆς τῶν Θεσσαλικῶν Τρικιάλων, dans Ἐπετηρίς τοῦ Μεσαιωνικοῦ Ἀρχείου, V, 1955, pages 3-46.

5. — M. RICHARD, *Inventaire des manuscrits grecs du British Museum*;

Fonds Sloane, Additional, Egerton, Cottonian et Stowe (Publications de l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes, 3). Paris 1952, in-8° de xvii — 125 pages. — Pour mémoire (cf. REB, xiii, 1955, pages 296-298).

1. — *Les Vossiani graeci de Leyde.*

Isaac Vossius (1618-1689) fut un humaniste entreprenant, à la fois érudit passionné, ambassadeur de lettres savantes et, à ses heures perdues, brocanteur avisé. Il a ainsi constitué un fonds de manuscrits qui peut rivaliser, sinon toujours par l'antiquité ou la qualité, du moins par le nombre et la variété avec les collections particulières de son temps. Au cours de maints voyages en divers pays d'Europe, principalement en Italie, il eut l'occasion d'acheter, de faire transcrire ou de copier lui-même un nombre intéressant de codices auxquels s'ajouta, dans des conditions assez mal définies, un lot notable provenant de la bibliothèque de la reine Christine de Suède. Cette princesse lui confia en effet, en 1684, le soin de dresser le catalogue de son fonds exceptionnellement riche. Cette opération laissa entre les mains du descripteur une cinquantaine de volumes dont 35 avaient appartenu aux frères Petau Alexandre et Paul.

M. de Meyier nous dit d'abord brièvement ce que fut le savant; il retrace ensuite les origines de sa collection, en dénombre les inventaires successifs et nous présente enfin le sien qui respecte l'ordre original par formats. Quatre classes, distinguées chacune par une initiale et une numérotation spéciale — F(olios) 1-77, Q(uartos) 1-77, O(ctavos) 1-20 et Misc. 1-47 —, totalisent ainsi 221 volumes, dont un bon nombre comportent une proportion variable de textes latins.

Les 25 manuscrits datés sont tous d'époque postérieure (1468-1680). Le moyen âge proprement dit est assez peu représenté : quelques fragments antérieurs au x^e siècle, 3 manuscrits partiels et 4 entiers du x^e, un des xi-xii^e, et des fragments du xii^e, 8 et maints fragments du xiv^e, 4 entiers et 7 partiels antérieurs à 1450 environ. La plus grosse partie — des xvi^e-xvii^e siècles — est l'œuvre de copistes occidentaux ou de Grecs lettrés travaillant en Occident. Comme les divers modèles reproduits ont toute chance de se retrouver encore, l'importance philologique de l'ensemble apparaît singulièrement diminuée. Il s'en faut pourtant que celui-ci ne présente aucun intérêt.

Le groupement de la collection, heureusement respecté, permet d'abord de se faire une idée exacte des conditions et du climat du travail érudit au xvii^e siècle. Il nous renseigne surtout sur les goûts de Vossius lui-même, grand amateur de traités de médecine, de stratégie et de mécanique. Les glossaires ont également retenu son attention, qui cependant s'est surtout portée sur les chefs-d'œuvre de l'Antiquité, les écrits des Pères et une brochette d'écrits de théologie polémique. A côté de ces groupes principaux, le catalogue présente un échantillonnage d'opuscules où il y a de tout un peu et qui témoignent à tout le moins de la vaste curiosité du collectionneur, à qui rien ne paraît indifférent.

Cette matière, innombrable et disparate, était de nature à laisser perplexe

le philologue le plus averti. Comment en effet distinguer dans cette masse le témoin de qualité qui risque d'être perdu ou de se cacher malgré tout sous quelque copie moderne? La patience compétente de M. de Meyier a fait le miracle d'ordonner et de clarifier l'essentiel. Les huit tables qui terminent son ouvrage — index paléographique, liste des copistes, lieux de provenance des manuscrits, index des propriétaires, liste des auteurs grecs et latins, *initia* des œuvres rencontrées ou des fragments d'identification difficile, relevé des noms mentionnés dans les manuscrits, enfin index analytique du contenu — ces tables, dis-je, permettent une orientation rapide et donnent à la description méticuleuse des manuscrits tout son prix. L'auteur élargissant encore la formule adoptée dans la présentation des divers fonds vaticans, fournit en effet, à l'occasion de chaque volume, toutes les informations que l'on est en droit d'en attendre; même dans les cas les moins favorisés, il est peu de particularités qui échappent à son analyse.

Le seul reproche valable que l'on puisse lui faire est une certaine insuffisance bibliographique. Je ne puis relever ici tous les endroits où une connaissance plus étendue de la littérature grecque chrétienne eût amélioré la qualité très haute de ce catalogue. Voici néanmoins quelques cas qui me semblent présenter un intérêt particulier.

Tout d'abord des questions de méthode! Les éditions citées — je ne parle que des textes du moyen âge — ne sont trop souvent ni les plus récentes ni les plus critiques. Quant à la littérature néo-grecque (Damas-cène le studite, le moine Théophane et quelque autre), aucune référence n'est le plus souvent donnée, bien que les œuvres rencontrées soient aisément repérables grâce à la *Bibliographie Hellénique* d'E. Legrand. Voir les écrits du tandem mentionné chez le moine Pachomios, *Μαργαρίται*, Venise, 1764, p. 336-344 et 310-316. Il est d'usage de renvoyer, pour les documents de chancellerie, soit aux *Kaiserurkunden* du prof. Fr. Dölger, soit aux *Regestes patriarchaux* du P. V. Grumel suivant les cas. Or les lettres des patriarches Eutychius, Nicéphore, Taraise, Ignace et Photius sont énumérées sans qu'il en soit fait état! Enfin un certain nombre de relevés présentent de telles anomalies d'orthographe et de syntaxe (quelques exemples seulement : 62⁵, 78¹⁸⁻¹⁹, 161³⁴⁻³⁶) qu'il est permis de se demander si l'auteur et le typographe ne sont pas là en faute. Les coquilles ne sont pas non plus rares et certaines graphies (Camariotas, Melitiniotas) étonnent.

Plusieurs présentations de pièces seraient à préciser ou à rectifier. Deux exemples : 1^o La fameuse lettre dite de Jean VIII à Photius (p. 231) n'est originale que dans son texte grec; le texte latin auquel on renvoie uniquement se trouve être l'œuvre de Baronius. Cf. Chr. Baur, *Initia Patrum*, II, Città del Vaticano 1955, p. 221 avec références; voir aussi Dict. Théol. Cathol. VIII, 1924, 610, 611. 2^o Euthyme Tornikès, l'auteur des *Enigmata* du Misc. 48 (p. 258, 259), n'a que le nom de commun avec l'higoumène d'Ivion cité par le P. Jugie. Le personnage, qui vécut avant et après 1204, a laissé une œuvre estimable et mériterait une notice. Voir en attendant G. Stadtmüller, Michael Choniates Metropolit von Athen, Athènes 1937, p. 201 s. v., et K. G. Bonis, *Εὐθυμίου τοῦ Μαλάκῃ τὰ σφζόμενα*, Athènes 1937, p. 2, 8, 22-24 et 83-94 (le panégyrique de son oncle Euthyme Malakès métropolite de Neai Patrai).

Des renvois nécessaires manquent qui eussent situé directement l'écrit mentionné soit dans son genre littéraire propre, soit dans l'ensemble de l'œuvre à laquelle il se rattache. Ainsi pour les Alphabets spirituels attribués à saint Grégoire de Nazianze et au diacre Ignace (Q. 76), il était indispensable de renvoyer à Dr. N. Anastasijewic, *Die paränetischen Alphabete in der griechischen Literatur*. München 1905 (voir les nn. 4, 5 et 9 de la liste). Au sujet de Mathieu Kamariotès (Q. 35) un rappel de la notice (avec nomenclature des œuvres) de A. Biedl (BZ, XXXV, 1935, 337-339) n'eût pas été superflu.

Certains apports nouveaux eussent enfin mérité d'être signalés. Ainsi le Q. 44 contient trois lettres (1) qui n'ont pas été retrouvées ailleurs. Les deux premières sont l'une du philosophe Georges Gabriélooulos à Démétrius Cydonès, l'autre de ce dernier au premier. Le philosophe Gabriélooulos nous était déjà connu par la correspondance de Manuel Rhaoul qui écrivait au Péloponnèse vers 1365 (cf. A. Chatzès, *Οἱ Παύλ, Πάλ, Πάλαι* (1080-1800). Kirchhain 1909, p. 28-34). Nous apprenons ici qu'il se prénommaît Georges, ce qui autorise à voir en lui le destinataire de plusieurs autres missives de D. Cydonès. Cf. R. J. Lœnertz, *Les recueils de lettres de Démétrius Cydonès*, Città del Vaticano 1947, p. 111, 134 s. v. Georges (Cydonès?). Le P. Lœnertz qui a depuis étudié ces documents veut bien me dire que le premier fut écrit à Lesbos en 1370-71 et le second en 1376-79. La troisième lettre, de Manuel Calécas, est totalement inconnue. Elle ne figure pas dans la correspondance récemment éditée du célèbre dominicain (Cf. R. Lœnertz, *Correspondance de Manuel Calécas*, Città del Vaticano 1950). Notons que le nom du destinataire (Joannice τὸν Χατράν, devenu Citrahan p. 294) est certainement déformé. Il ne peut s'agir que de deux formes de patronyme : Katranès qui semble plus probable ou Katrarès également attestés au XIV^e siècle.

J'ai déjà signalé dans cette revue (t. XII, 1954, p. 102, n. 4) l'intérêt de la mention faite dans le Misc. 4 et ailleurs des opuscules mis sous le nom du métropolite de Naupacte Nicétas. J'ajoute seulement ici que la glose marginale (τοῦ Μουλτανῆ, de toute évidence pour Μουντανῆ) est une conjecture erronée du scribe qui confond notre prélat, dont le nom devait être bien plutôt Saponopoulos, avec le patriarche de Constantinople Nicétas Mountanès apparu vers la même époque.

Le Q. 54, f. 35-49 (p. 164) repose la question de l'attribution à Macaire Chrysoképhalos d'une Exégèse des Canons Apostoliques. Mgr L. Petit lui en avait contesté la paternité. Cf. Dict. Théol. Cathol. IX, 1927, 1448, 1449. Le lemme marginal, reproduit ici, me semble de bon aloi et je crois que la question devrait être reconsidérée.

C'est le destin des grandes œuvres d'avoir de ces ombres qui en rehaussent la qualité. Si ce n'était pas encore prématuré d'en formuler le vœu, on souhaiterait que les descripteurs de fonds composés, comme celui de Vossius, surtout de fragments et d'extraits de toute nature et pour cela même

(1) Deux d'entre elles, celles de Gabriélooulos à Cydonès et celle de Cydonès à Gabriélooulos, viennent d'être publiées. Cf. R.-J. Lœnertz, *Démétrius Cydonès. Correspondance*, I, Città del Vaticano 1956, pp. 166-167 et 173.

plus difficilement utilisables, s'inspirent du livre clair et dense que M. de Meyrier vient de nous donner.

2. — *Le fonds de la Panaghia Kamariôtissa* (Halki-Phanar).

Le Patriarcat Œcuménique, procédant en 1936 au groupement de plusieurs collections de manuscrits, a fait transférer à son siège du Phanar les trois importants fonds formés au cours des siècles en divers points de l'île de Halki et réunis naguère dans les locaux de l'Académie Théologique. La Bibliothèque Patriarcale se trouve ainsi posséder présentement quatre fonds distincts : l'ancien fonds dit du Patriarcat, celui de l'ancien couvent de la Sainte-Trinité, celui de l'École Théologique et celui du couvent, disparu lui aussi, de la Panaghia Kamariôtissa. Le total, dont le chiffre exact ne nous est pas encore connu, doit être d'assez peu inférieur à mille volumes. Or malgré les inventaires auxquels procéda surtout un prélat éclairé, le proto-syncele, puis métropolite (de Paramythia) Athénagoras, aucun Catalogue systématique et exhaustif n'en a encore été dressé. C'est pour réparer cette lacune que le Saint Synode a donné mandat à l'archimandrite et archiviste Emilien Tzakopoulos de procéder à une description complète de tous les manuscrits dont il a la garde. Le premier volume d'une série qui devrait en comprendre en principe autant qu'il y aura de fonds décrits, donc quatre, a réuni, sous une date qui n'est pas marquée, mais qui doit être 1954, les études publiées d'abord par fragments dans l'organe officiel du Patriarcat, *Ὁρθόδοξια*, 1951-1953, et consacrées exclusivement aux manuscrits de la Panaghia Kamariôtissa. L'ancien couvent de ce nom avait cédé la place à une école commerciale (*Ἐμπορικὴ Σχολή*) depuis 1831, puis à un orphelinat. Principaux faits de son histoire dans *Echos d'Orient*, XXIII, 1924, 326-330 (R. Janin).

Une brève introduction rappelle que les 175 manuscrits, réduits présentement à la suite de pertes diverses à 171, se divisent en deux sections, l'une formée par des acquisitions faites au couvent même de Halki, l'autre constituée par un groupe de 44 codices apportés en 1623 du monastère de Saint-Jean-Baptiste sis en face de Sozopolis sur la Mer Noire. En raison des disparitions constatées, l'auteur a dû procéder à une nouvelle numérotation qui se sépare de l'ancienne à partir du 34^e numéro. Il a toutefois soin de fournir les deux cotations et de dresser en fin de volume (sur quatre feuilles non paginées) une table de concordances avec une brève indication du contenu.

Si l'on excepte huit volumes (les nos 7, 9, 23, 35, 36, 52, 56, 65) dont l'époque de transcription n'est pas estimée, le catalogue présente 92 manuscrits du moyen âge (un du ix^e siècle, 6 du x^e, 9 du xi^e, un des xi^e-xii^e, 14 du xii^e, 5 des xii^e-xiii^e, 8 du xiii^e, 25 du xiv^e et 23 du xv^e) contre 72 des temps modernes dont 35 du seul xvi^e siècle. Comme l'on doit s'y attendre, la masse est composée de livres liturgiques (lectionnaires, psautiers, évangélistaires, synaxaires et ménées) ou monastiques. Dans cette dernière catégorie, il y a lieu de signaler la copie, faite en 1475, du typikon donné par Grégoire Pacourianos à sa fondation de Backovo (cod. 113) et un précieux

Patéricon aux 50 articles du ^x^e siècle (cod. 89). Les recueils canoniques sont peu nombreux, mais de qualité : un Zonaras (cod. 78) et un Aristénos (cod. 132), tous deux du ^{xiv}^e siècle, et surtout, s'il est bien daté, un Constantin Harménopoulos (cod. 14) de même époque. L'épistolographie est représentée par un recueil insigne, celui du codex 157 où, à côté des correspondances de Libanius et de Julien l'Apostat, on a voulu, à tort, trouver une copie autographe des lettres de Nicolas Cabasilas (lire Χαμαζέτου, non Χαλκαζέτου). Ailleurs ce sont des textes inédits ou insuffisamment exploités qui retiennent l'attention : une copie non utilisée de la vie de saint Grégoire le Décapolite (cod. 1, f. 294-305; voir à ce sujet *Echos d'Orient*, XXVI, 1927, p. 503, 504); un discours sur le Jeudi Saint du métropolite d'Athènes Georges Bourtzès, à la chronologie incertaine (voir *Mélanges Louis Petit*, Paris 1948, p. 287, 288); un groupe de documents officiels intéressant au plus haut point les relations de Byzance avec le Saint-Siège à l'extrême fin du ^{xii}^e siècle, documents transcrits dans les marges du cod. 33 et étudiés par moi naguère (*Echos d'Orient*, XXXIX, 1940, p. 27-31); le synodicon du Dimanche de l'Orthodoxie dans la recension de l'Eglise d'Athènes, tel que nous le transmet le cod. 39 en ses intéressantes variantes (liste épiscopale adjointe examinée par moi jadis dans *Mélanges Louis Petit*, *loc. cit.*, p. 274-277 et suiv.). Il n'est pas jusqu'à de simples colophons qui ne fournissent des dates précieuses à l'Histoire. Ainsi c'est dans le cod. 168 (ancien 172) que se trouvent consignées les précisions concernant l'emprisonnement et la décapitation du dernier empereur de Trébizonde, David (Cf. *Byz. Zeitschr.* XXXVII, 1937, p. 359 et cette revue même IX, 1951, p. 89); dans le cod. 75 (anc. 78) que l'on rencontre les informations les plus précises que l'on ait sur les tremblements de terre qui, les 14 et 20 octobre 1343 (non 1344), mirent à mal les murs de Constantinople, ses tours et jusqu'à Sainte-Sophie qui se fendit en deux (*sic!*). Je reviendrai sur ce petit texte, confirmé par deux autres, écrits au moment même du sinistre et que l'on est étonné de ne pas trouver mentionnés par Gl. DOWNEY, *Earthquakes at Constantinople and Vicinity*, A. D. 342-1454, dans *Speculum*, XXX, 1955, p. 600. Les manuscrits les plus précieux de la collection restent néanmoins les manuscrits patristiques, entre autres un saint Grégoire de Nazianze (cod. 16 du ^x^e siècle) avec enluminures et lettrines exquises dont quatre planches donnent des échantillons réussis, et plusieurs recueils insignes de l'œuvre oratoire et exégétique de saint Jean Chrysostome (les codd. 4, 5 du ^x^e siècle, 2 du ^{xii}^e, etc.).

Le descripteur devra apporter à la chronologie une attention plus soutenue. Ainsi toutes les années dont le mois tombe entre septembre et décembre inclus sont à rajeunir d'un an; là où plusieurs dates sont assignées à un même codex, la désignation des parties d'époque différente devra être plus clairement indiquée; enfin l'âge de certains volumes devra être reconsidéré. D'ores et déjà, après examen de photographies que l'amabilité de Mgr Genadios d'Héliopolis m'a communiquées, je puis dire que le codex 171 (anciennement 175), estimé le plus ancien, ne peut pas être maintenu à l'année 883. Il est manifestement du ^{xii}^e siècle, peut-être même du siècle suivant selon l'estimation de V. N. BENESEVIC, *Recueil canonique des XIV titres du pre-*

mier quart du VII^e siècle à l'année 883 (en russe). Saint-Pétersbourg 1905, p. 118, 152. La date en question a son histoire qu'il faudra reprendre, car elle revient ailleurs (cf. *Echos d'Orient*, XXXIV, 1935, p. 460). Elle intéresse la rédaction des textes eux-mêmes, non le moment où ils furent transcrits.

On ne saurait évidemment comparer la méthode appliquée aux *Vossiani* avec celle que l'on rencontre ici. Cependant, malgré ses déficiences parfois excessives, ses anomalies, l'absence quasi totale de références aux éditions, ses laconismes embarrassants ou ses prolixités inattendues, ce catalogue compte parmi les meilleurs que l'Orient nous ait donnés en la matière. Ses relevés souvent précis et minutieux rendront un service appréciable à un moment où l'on se décide enfin à envisager des éditions de Pères grecs qui ne soient pas seulement la reproduction vaguement améliorée du meilleur texte reçu. Nos vœux et notre gratitude accompagnent dans sa délicate entreprise le courageux auteur qui s'est attelé depuis à la description d'un fonds bien plus considérable, celui (aux 452 volumes) du couvent de la Sainte-Trinité.

3. — *Les manuscrits du Musée Byzantin d'Athènes*

Ce fonds est tripartite. Il groupe en effet présentement la collection de la Société d'Archéologie Chrétienne qui y fut déposée en 1923, un lot de codices qui fut apporté dans la capitale hellénique par les réfugiés d'Asie Mineure et de Thrace après la catastrophe de 1922, un ensemble de provenance diverse (dépôts, dons, achats). Les deux premières séries ont déjà été décrites, l'une dès 1906 par N. Bées, l'autre, en 1934-35, par l'auteur même du présent catalogue. Signalement complet dans M. RICHARD, *Répertoire des Bibliothèques et des catalogues de manuscrits grecs*, Paris 1948, p. 18, n. 81-83. La troisième est ici présentée dans une publication à part, à la différence des deux autres qui avaient trouvé place soit dans le corps, soit en appendice de revues aujourd'hui défuntes.

Malgré cette dispersion, le nouvel inventaire continue et complète les précédents. Il les continue par la numérotation qui est portée de 139 à 197; il les complète par des corrections et des additions consignées en appendice. Si l'on tient compte de deux codices décrits dans le supplément, c'est ainsi 199 manuscrits que possède à ce jour le Musée Byzantin d'Athènes. Il faut y ajouter une quarantaine de très courts fragments (un ou deux feuillets) accidentellement tombés ou intentionnellement extraits de précieux volumes, tel ce feuillet unique (p. 97 n. 21) qui provient du Codex Purpureus (VI^e s.) de Leningrad.

Les manuscrits ici décrits sont, comme presque toujours en Orient, en majorité d'époque moderne. La proportion des codices médiévaux est pourtant plus grande qu'ailleurs : 23 sur 59 dont 9 des XI^e-XII^e siècles. Mais la monotonie du contenu réduit considérablement cet avantage. Plus de la moitié (14) des plus vieux manuscrits va en effet enrichir la tradition déjà exubérante des évangélistes. D'autre part, si l'on rencontre dans le nombre une intéressante Chaîne sur le livre de Job (cod. 164 des XII^e-XIII^e s.), un menée métaphrastique de fort bonne époque (XI^e s.), ou un exemplaire non

négligeable des homélies de saint Jean Chrysostome, le reste se partage en livres liturgiques ou monastiques dont il y a pléthore. Si l'on constate d'autre part l'absence totale de colophon (1) ou autre petit texte valable, on conclura que les études médiévales ne sauraient attendre de ce fonds aucun apport décisif. En revanche l'historiographie moderne y trouvera des textes de choix et il n'y aura pas jusqu'à maintes chroniques brèves, complaisamment transcrites dans ce volume, dont elles brisent quelque peu l'économie (p. 46-47, 51-53, 75-77, 99-101), qui ne puissent élargir la perspective du chercheur.

Ce catalogue qui, sous le rapport technique, accuse les mêmes déficiences que le précédent (absence quasi totale de références aux éditions, disproportions dans les relevés, etc.) accorde cependant une attention spéciale et généralement avertie à l'illustration comme à l'aspect matériel des volumes, ce dont les codicologues se féliciteront certainement. Il y a aussi lieu de signaler l'utile catalogue des quelque 200 mélodes nommés ou cités dans le cod. 153, un *Μουσικός Πανδέκτης* tardif mais curieux (voir p. 27-31). Enfin ce n'est pas sans une nette satisfaction que l'on voit signalée à maintes reprises l'origine de manuscrits (Andrinople, Backovo, Serrès, Soumela, etc.), qui auraient dû être groupés en une table spéciale.

Car sous le rapport des indices, cet inventaire nous comble. Il n'en compte pas moins de douze : table de manuscrits à onciales, des manuscrits datés, des scribes, des manuscrits à miniatures, à gravures, des artistes (peintres, dessinateurs, relieurs, etc.), des manuscrits musicaux, des mélodes; table analytique des matières et alphabétique d'auteurs; table des noms cités de personnes ou de lieux; enfin table des possesseurs et des donateurs. Pour meubler ces nombreuses rubriques, l'auteur a eu l'heureuse idée de comprendre dans son dépouillement toute la matière des deux catalogues anciens, en sorte que nous avons ici un répertoire qui désormais permettra une rapide et sûre utilisation de tous les manuscrits du Musée Byzantin d'Athènes (2). Ce dont les érudits devront à M. Pallas une particulière gratitude.

4. — *Les manuscrits de l'école Dorothee de Triccala (Thessalie)*

Fondée par un prélat lettré, le métropolite de Larissa (1870-1875), Dorothee qui lui donna son nom, l'école possède un modeste lot de manuscrits et de vieux imprimés dont N. Bèès présente ici la description. La petite collection compte 14 volumes dont 10 sont des codices, 2 sont des imprimés et 2 ont un caractère mixte. Six d'entre eux (les nos 1, 2 (un autographe), 3, 5, 8 et 11) portent le sceau du prélat fondateur.

Nous n'avons pas à nous arrêter ici aux livres imprimés auxquels l'auteur fait une place certainement démesurée. Je note seulement que notre bibliothèque possède trois (1788, 1888, 1908) des cinq éditions existantes du *Trésor de l'Orthodoxie* dont le présent catalogue décrit la troisième (1804) sur seize grandes pages! Les codices qui appartiennent tous aux XVIII^e et

(1) P. 78, f. 126 v, la date du colophon doit être, non 1278 (répété p. 111), mais 1296/97.

(2) On y trouvera aussi le signalement sommaire mais suffisant des documents d'archives dont plusieurs sont d'époque byzantine (voir, pour cette série, les nn. 33, 36 et 49 qui doit dater de 1297, non de 1299). Ces textes sont toutefois connus et il eût fallu le marquer.

xix^e siècles ne mériteraient pas plus d'attention si l'on ne trouvait parfois dans ces volumes de fort basse époque des copies utiles ou des textes uniques. C'est affaire de contrôle minutieux auquel les relevés détaillés de l'auteur aideront efficacement. Ce sera particulièrement le cas pour le codex 7, un nomocanon aux 253 titres qui devront être soigneusement triés. Ils n'intéressent en effet pas seulement la tradition de l'œuvre canonique de Mathieu Blastarès et de Constantin Harménopoulos; maints textes médiévaux y sont reproduits et l'énoncé de l'un ou l'autre ne laisse pas d'intriguer. Toutefois ce codex mis à part, tout ce petit lot ne présente d'intérêt immédiat que pour l'étude des lettres grecques et des institutions ecclésiastiques sous la domination turque. A signaler les acolouthies de Nicolas le jeune, un exemplaire sans date (?) qui, selon la description de Mgr L. Petit, *Bibliographie des acolouthies grecques*, Bruxelles 1926, p. 210, 211, devrait être de 1657. Le même ouvrage, auquel il est d'usage de renvoyer, décrit une seconde acolouthie de Bessarion de Larissa. Tous deux sont compris dans le codex 10 de la présente collection.

5. — *Les manuscrits grecs du British Museum*

J'ai à rectifier deux erreurs inconcevables glissées dans ma recension (REB, XIII, 1955, p. 296-298). L'auteur a l'obligeance de me signaler lui-même la plus grosse. Je lui ai en effet fait à tort grief de n'avoir pas signalé les Additionnal 36598-36602 et 44695, au sujet desquels le catalogue anglais note seulement : *Deeds relating to East Church!* J'ai candidement cru qu'il s'agissait là de l'Église Orientale! En fait il s'agirait d'une église d'Oxford ainsi nommée. En second lieu, le manuscrit qui contient le *Chronicon Majus* mis sous le nom de Phrantzès est, non l'Addition. 39260, que l'édition de J.-B. Papadopoulos (Teubner 1937) ne connaît au reste pas, mais l'Additionnal 36539, qui, je le répète, ne saurait être « une des premières copies de l'ouvrage de Phrantzès ». Ce n'est même (voir Papadopoulos, pp. xxiv, xxv) qu'un apographon d'un prototype encore existant où se lit le *Chronicon Majus*, que le métropolite de Monembasie compila et arrangea après 1571.

B. PALÉOGRAPHIE ET HISTOIRE DES TEXTES

La rapidité et la commodité des voyages, la pratique quasi universelle de la microfilmie, les exigences d'une technique en progrès constant ont rendu possible ce qui dans le passé n'eût été qu'un pieux désir, l'édition des textes les plus répandus sur base de la plus grande partie des manuscrits qui les ont conservés. Cet ensemble d'avantages a suscité récemment d'ardentes vocations vouées à l'étude et au classement des chefs-d'œuvre de l'Antiquité païenne et chrétienne, des classiques et des Pères. Plusieurs travaux ont paru qui ont déjà été présentés ici même (1); en voici quatre nouveaux où l'activité des copistes et des rhéteurs byzantins est à l'honneur. Mais auparavant il nous faut parler d'un important mémoire intéressant la paléographie byzantine.

(1) Cf. *R. E. B.*, XII (1954), pp. 261 (Pindare), 263 (Ascétiques de saint Basile).

6. A. BATAILLE, *Pour une terminologie en paléographie grecque*. Paris 1954. In-8° de IX + 98 p.
7. AL. TURYN, *Studies in the manuscript tradition of the tragedies of Sophocles* (= Illinois studies in language and literature, vol. XXXVI, n^{os} 1-2). Urbana 1952. In-8° de XI + 217 p. Avec 18 pl.
9. B. HEMMERDINGER, *Essai sur l'histoire du texte de Thucydide*. Les Belles Lettres 1955. In-8° de 75 p. Avec 8 pl. non numérotées.
8. STIG Y. RUDBERG, *Études sur la tradition manuscrite de saint Basile*. Uppsala 1953. In-8° de 224 p.
10. AUBREY DILLER, *The tradition of the Minor greek Geographers*. American Philological Association. 1952. In-8° de x + 200 p.
11. P. PERICAY, *El manuscrito barcelonés de Teócrito*, dans *Emerita*, XXIII, 1955, p. 165-181.
12. G. A. MARTINEZ, *Sobre un codice de Jenofonte del siglo X*, dans *Emerita*, XXIII, 1955, pp. 232-257.

6. — *Pour une terminologie en Paléographie grecque.*

La Paléographie souffre d'une exigence et d'une lacune. Elle est tenue, autant qu'aucune autre science, à l'exactitude et elle manque, pour y atteindre, d'un vocabulaire adéquat. Condamné à caractériser, avec une vingtaine de mots, des éléments graphiques parfois très différents les uns des autres, le savant ou le professeur est trop souvent pris de court. Tantôt il omettra de faire état de faits utiles ou importants, tantôt, s'il est possédé du démon de la précision, il tombera dans la circonlocution ou la phraséologie. La création d'une terminologie répondant aux multiples besoins de la spécialité apparaît dès lors, non seulement comme une nécessité, mais encore comme la condition même de son progrès.

M. Bataille a pris sur lui la tâche ardue de combler ce vide pour une période déterminée et deux séries d'écritures. Ses recherches se sont en effet limitées aux inscriptions et à divers textes papyrologiques en langue grecque antérieures au VIII^e siècle de notre ère. Les manuscrits de tous âges, qui fournissent à la Paléographie son principal champ d'investigation, sont donc exclus de cette enquête qui eût peut-être dû, pour répondre plus exactement à son titre, les viser d'abord. Quoi qu'il en soit, il restera à voir si les multiples dénominations et définitions proposées ne trouveraient pas un plein emploi même en codicologie.

Le problème s'est avéré particulièrement délicat, tout le vocabulaire ancien ayant dû être délaissé comme inadéquat ou ambigu. Il a ainsi fallu compiler de frais une liste de mots « qui permettent de décrire les gestes graphiques et leurs effets avec la plus grande économie possible ». Mais le désir de faire court a dû composer avec la nécessité « de secourir le paléographe dans tous les cas où il se trouverait en panne d'expression ». Et M. Bataille a été ainsi amené à nous faire large mesure.

Parce que l'écriture est une réalité vivante, ses interprétations graphiques sont infinies. Certes, pour clarifier et simplifier, elles ont été ramenées à quelques types, à ce que l'auteur appelle des *thèmes* ou modèles d'écritures

que se propose le lapicide ou le scribe, thèmes qui dans l'exécution subissent des déformations flexionnelles (thèmes fléchis) avant de se concrétiser en *figures* réelles. Mais celles-ci sont innombrables qui sont dues à la technique des époques et du milieu, aux artifices de l'élégance qui, dans toutes les directions, dépasse les formes courantes, à la maladresse ou à l'inhabileté du tâcheron, à tant d'autres causes encore. Or toutes les réussites et toutes les cacographies, du moment qu'elles posent sous nos yeux, doivent recevoir un nom ou une courte expression qui les caractérise sans équivoque. C'est ainsi seulement que tous les phénomènes réels de l'écriture, toutes ses présentations normales ou occasionnelles ont chance d'être inventoriés et classés.

L'ingénieux et persévérant effort de M. Bataille a créé un glossaire de quelque 150 termes d'abord présentés au long d'un exposé systématique où sont décrits les multiples états de l'écriture, puis rangés à part dans l'ordre alphabétique, clairement définis et assortis, pour la commodité surtout de l'étranger, de leur équivalent latin. Ce dernier expédient ne suffira sans doute pas à rendre à qui ignore le français l'intelligence de tous les termes. Il aidera néanmoins à la formation d'un vocabulaire international auquel celui de M. Bataille pourra fournir presque tous ses éléments. Avant que cela soit, le présent Essai aura rendu aux savants d'expression française et à quelques autres l'éminent service de pouvoir enfin définir sobrement et clairement « l'infinité diversité des réalisations graphiques » (p. vi). Il est à souhaiter que l'accord se fasse sur cet ensemble très complet de termes appropriés et que l'enquête soit étendue aux manuscrits, *pars major* dans ce grand débat de l'écriture. L'auteur ne saurait trouver à ses féconds efforts plus juste applaudissement.

7. — *La tradition médiévale des tragédies de Sophocle*

M. Turyn avait, dès 1944, fait le décompte des manuscrits qui nous conservent l'œuvre du grand tragique; il avait ensuite, en 1949, examiné la première édition médiévale qui se voulut critique, celle de Manuel Moschopoulos (voir ici même t. IX, 1951, p. 264). Le présent ouvrage, après avoir résumé largement les résultats des précédents travaux, examine d'abord les deux éditions, celle de Thomas Magistros et celle de Démétrius Triclinios, qui virent successivement le jour dans la première moitié du xiv^e siècle. Ce faisant, le dessein de l'auteur est de débayer le terrain en isolant l'œuvre de ces philologues qui par la masse de leurs témoins et l'importance exceptionnelle que leur ont attribuée des savants modernes ont imposé un texte qu'on ne saurait tenir pour irréprochable.

Sur les 193 manuscrits qui nous gardent encore les sept tragédies conservées de Sophocle, 106 appartiennent à ce groupe auquel est donné le titre générique de *Recensions byzantines* apparues entre 1290 et 1335 environ. Or le texte de Turnèbe (1552-53) est celui de Manuel Moschopoulos (dans les codd. paris. gr. 2711 et Cambridg. Dd. XI. 70); Alde et Brunck doivent le leur à Démétrius Triclinios. D'autre part, les autres éditions, intégrales ou partielles, ne sont pas sans avoir été influencées par l'œuvre de ces érudits dont l'ingéniosité n'eut souvent d'égale que

leur audace. C'est donc à bon escient que M. Turyn s'est proposé de consacrer la première partie de son livre à l'examen minutieux des remaniements et interpolations dus à ce groupe de savants médiévaux.

Moschopoulos publia d'abord, vers 1290, la triade sophocléenne (Ajax, Electre et Œdipe Roi) avec un commentaire original. Ses corrections sont parfois heureuses là surtout où la leçon ancienne heurte les exigences de la métrique. Les unes lui appartiennent en propre, les autres sont de son maître Maxime Planude dont l'œuvre n'existe pas au complet séparément. Mais les interpolations malencontreuses l'emportent en nombre et la liste — œuvre de patience élaborée au moyen de 68 manuscrits — en donne l'incontestable preuve. Il n'en reste pas moins acquis que ce Byzantin se montre un bon technicien du vers, doué au surplus d'un indéniable sens critique.

Thomas Magistros se proposa surtout de réagir contre le précédent. D'où une exubérance de corrections auxquelles la postérité a fait un succès réduit (13 mss.), mais dont les incohérences et l'arbitraire ont détourné les éditeurs modernes. La contribution du savant est dans son ensemble négligeable et l'on doit d'autant plus s'en étonner que Sophocle fut le dernier tragique grec que Magistros étudia (peu avant 1301).

Triclinios eut deux avantages : ses qualités personnelles et la chance de venir après une période de recherches déjà poussées. Son édition des sept tragédies utilise en effet l'œuvre de Magistros concomitamment avec les deux plus anciennes recensions dont il sera parlé tout à l'heure; pour la triade précitée, il se fonde surtout sur l'œuvre de Moschopoulos (texte et commentaires). Il travailla avec un soin spécial les parties lyriques de la tragédie et étudia plus attentivement la répartition des chœurs en strophes. Il adopte certes maintes interpolations de ses devanciers, mais il revient aussi aux leçons de l'ancienne tradition ou en risque de nouvelles sous forme de corrections. Le résultat est plus qu'honorable puisque M. Turyn décerne à l'auteur le titre flatteur de premier philologue moderne.

Mais en dépit de leur qualité, voire même de leur utilité dans les travaux futurs, ces recensions byzantines du bas moyen âge ne sauraient faire négliger le nombre encore considérable de témoins (87) qui représentent essentiellement l'ancienne tradition, peu ou point touchée par l'œuvre des savants susmentionnés. C'est à en dénombrer et à en classer les codices comme à en supputer la valeur qu'est consacrée la seconde partie du livre.

Comme il fallait s'y attendre, on rencontre ici aussi plusieurs classes. Pour les distinguer, M. Turyn use d'étiquettes qui ne paraissent pas absolument adéquates. Il appelle en effet *anciennes* (Veteres) les copies du texte de la tradition primitive (the genuine ancien tradition). On songe dès lors à l'âge des manuscrits, quand le terme veut désigner l'ancienneté intrinsèque du texte resté en son état premier, compte tenu des accidents possibles d'une longue transmission. C'est ainsi que, des témoins de cette classe, trois seulement sont antérieurs à l'an 1290! Il paraîtrait dès lors étonnant que, circulant parallèlement aux dites *Recensions byzantines*, ils n'en aient pas reçu quelque touche. Il en fut bien ainsi et cette constatation amène l'auteur à répartir ces manuscrits en deux classes (codices vetustiores, codices deteriores). La première est restée indemne de toute contamination; la seconde

en a subi occasionnellement et sporadiquement quelqu'une. L'une et l'autre se subdivisent en deux autres groupes.

La classe des non contaminés compte en effet deux familles : l'une dite Laurentienne (deux témoins : le Laurent. Plut. gr. 32,9 et le Leiden. Bibl. Publ. gr. 60 A) et l'autre appelée Romaine (quatre témoins). Dans cette dernière série, le témoin le plus important est le Laurent. Conv. Soppr. 152, un palimpseste de 1282. La qualité en est telle qu'au sentiment de M. Turyn, là où il est d'accord avec les témoins de l'autre classe, la leçon ainsi garantie a toute chance d'être originale.

Quant aux *deteriores*, leurs deux groupes s'apparentent à l'une ou l'autre des deux familles précédentes. Les points de convergence et de divergence sont à nouveau notés avec grand luxe de détails et les résultats d'ensemble schématisés en deux graphiques (p. 119 et p. 137), le second stemma marquant avec une parfaite netteté les rapports réciproques des deux classes de *veteres*.

Une brève conclusion pose le problème de la future édition. L'auteur est catégorique. Celle-ci devra reposer essentiellement sur les six témoins dits *vetustiores* auxquels s'ajouteront deux seulement des *deteriores*. Tout le reste — et c'est beaucoup — ne mérite qu'une attention occasionnelle. Je trouve pour ma part cette exclusive dangereuse. M. Turyn nous a nettement prouvé que le travail des philologues byzantins est loin d'avoir été négatif. Il serait hasardeux de ne pas tenir compte, en chaque cas litigieux, de leur avis, même si en définitive il devait s'avérer négligeable. D'autre part, les nombreux *deteriores* exclus du choix peuvent fort bien cacher des éléments utiles, parfois uniques; voir le cas du Laurent. Plut. 31, 10 dont la leçon (p. 168, Trachiniae 1136) se rencontre avec celle du papyrus Oxyrh. Pap. 1805, et que l'on classe parmi les *less important*!

Il reste une question qui touche étroitement à l'économie même de ce livre. En intitulant sa première partie *Recensions byzantines*, M. Turyn laisserait aisément croire que pour lui le texte antérieur aux dernières années du XIII^e siècle n'avait pas subi au cours du temps (un millénaire et demi!) de retouches semblables à celles de l'époque des Paléologues. Certes on ne saurait sainement croire à des recherches aussi étendues et aussi systématiques qu'elles le furent sous Andronic II. Cependant les IX^e et X^e siècles se sont vivement intéressés à l'Antiquité et peut-être serait-il indiqué de rechercher si Sophocle ne retint pas l'attention des grands rhéteurs d'avant l'an mille. L'on voudrait savoir si Constantinople fut, au XIV^e siècle, le seul lieu des travaux érudits sur l'œuvre du tragique. Thessalonique déployait vers le même temps une activité intellectuelle comparable à celle de la capitale et il serait étonnant que certains manuscrits n'en proviennent pas. J'en dirai autant, quoique à un degré moindre, de Philadelphie.

Il serait aisé de multiplier les remarques de détail (1). Mais l'auteur a

(1) Je ne toucherai qu'un point auquel T. accorde une attention peut-être démesurée (cf. p. 110-112) et sur lequel d'autres sont revenus. Il s'agit de l'obit ou notice funéraire du Laurent. Conv. Soppr. 152, f. 181 r. Tel qu'il nous est donné, ce petit texte a quelque chose d'anormal : il y a une omission certaine et, je le crains, une interversion. Régulière-

fait œuvre trop fondamentale et trop utile pour qu'on le chicane sur des vétilles. Grâce à lui, il est devenu possible d'entrevoir une édition vraiment satisfaisante (1) des tragédies de Sophocle. Et l'on se prend à désirer qu'il ne laisse pas à d'autres le soin de nous la donner.

8. — *L'histoire du texte de Thucydide.*

L'histoire de la tradition du texte de Thucydide présente ce que l'on peut appeler un cas-type, en ce sens qu'il pose le problème dans toute sa complexité. L'éditeur se trouve en effet engagé dans un jeu subtil où il ne s'agit pas seulement de trier des variantes et de les apprécier au petit bonheur, mais où il importe surtout de déterminer dans quelle mesure des leçons que l'on a à tort cru relever de la négligence ou de la fantaisie des copistes médiévaux sont un legs de l'Antiquité, car la tradition du texte est, ici plus qu'ailleurs, gravement contaminée, au point de rendre impossible dès l'abord l'établissement d'un schéma précis et complet. La somme des témoins retenus comme valables n'a cependant rien d'impressionnant : quelques fragments des ^{1er-11^e} siècles livrés par huit papyrus et quinze copies étalées entre le ^{x^e} et le ^{xv^e} siècle.

Les éditions, depuis celle de Becker (1832) jusqu'à l'*editio maxima* de Hude (1898-1901), reposent sur les 6 plus anciens manuscrits. Cette base est insuffisante pour deux raisons : 1) parce qu'il est de règle que tous les témoins soient examinés et classés ; 2) surtout parce que, dans le cas présent, les manuscrits plus récents ont seuls conservé des leçons d'une qualité incontestable. Comment expliquer ce qui peut paraître un paradoxe ? En étudiant l'histoire de la transmission du texte.

L'enquête paléographique et philologique impose une conclusion : l'archétype du texte que nous possédons, en ses diverses recensions, devait être un manuscrit à variantes. Et M. H. se fait fort d'avoir découvert et l'homme qui l'établit et le lieu qui le vit naître. L'homme ? Aristophane de Byzance († c. 180 a. Chr.) ! Le lieu ? Alexandrie ! Le Musée de la grande métropole possédait un exemplaire de Thucydide qu'Aristophane corrigea en le surchargeant et c'est de cette source, diversement transcrite, que dérivent les papyri (tous d'époque romaine) et les manuscrits plus tardifs. Ces derniers ont toutefois un prototype commun, une édition athénienne, comme en fait foi l'emploi du système attique de numérotation. Mais si la Grèce forgea le modèle, c'est Constantinople qui le diffusa. Et l'auteur de marquer les deux grands moments de cette transmission : le début du ^{ix^e} et celui du ^{xiv^e} siècle ! C'est à la renaissance des lettres due aux iconoclastes et à des humanistes d'avant-garde que se rattachent ainsi directement les divers témoins du texte en son état actuel. Je laisse à de plus com-

ment on devrait pouvoir lire : ἐκομήθη ὁ δούλος (τοῦ Θεοῦ) Ἰωάννης (ὁ) ἱερεὺς ἀπὸ τοῦ (= τὸν) Κραπύλ... Ce qui permet de conclure que le scribe en traçant ce colophon (celui-ci est-il original et pourquoi ne l'a-t-on pas reproduit sur l'une des planches ?) fut passablement distraité ! Le nom propre a ainsi toute chance d'être un nom de lieu, sans qu'il soit pour cela question de monastère.

(1) Je ne dis pas définitive, car il reste manifestement beaucoup à faire pour le traitement du texte et l'on peut craindre que les philologues n'aient là jamais leurs apaisements.

pétents le soin d'apprécier au fond cette thèse ici résumée à gros traits et me contente d'en souligner quelques aspects contestables.

Je crains d'abord qu'il n'y ait quelque arbitraire à centrer sur Byzance tout l'effort intellectuel du monde byzantin. Au ix^e siècle la Syrie, au xiv^e la Macédoine firent à la capitale une sérieuse concurrence. D'autre part le ramassage ordonné par Jean VII Morocharzanios a bien pu réunir sur le Bosphore une masse de manuscrits anciens; on ne saurait admettre un seul instant qu'ils s'y trouvèrent en totalité. Il y a même fort à parier que la rafle du Lécanomante visait surtout les ouvrages traitant de sciences occultes ou non et de religions orientales et que l'œuvre de Thucydide ne devait le passionner que modérément. Mais admettons que l'exemplaire utilisé par Léon le Grammairien lui vint par cette voie. Rien ne prouve que le texte de Thucydide n'ait pas continué de circuler ailleurs. Sur l'activité de Léon le Grammairien consulter aussi G. KOLIAS, *Léon Choïrosphaktès magister, proconsul et patrice*, Athènes 1939, p. 66-68. Je compte publier sous peu une importante homélie du personnage et reviendrai à cette occasion sur le rôle qui lui est attribué ici pp. 34-37.

C'est le chapitre v, consacré au Métochite et à Planude, qui me paraît appeler les plus grandes réserves. La note inscrite au feuillet 292 v du codex A est attribuée à la main de Théodore le Métochite uniquement — ce semble — parce que le ton de la notice ne conviendrait pas à un moine copiste. Mais, dato non concessio, il s'en faut que tous les scribes du nom de Théodore fussent dans les couvents. L'homonyme qui, en décembre 1331, signe le Cahirens. 92 (Cf. *Ἐκκλησιαστικός Φάρος*, xxxviii, 1939, p. 212) ne s'y range pas et il n'est pas le seul à cette époque. D'autre part, en comparant la signature autographe du grand logothète, telle qu'elle se voit au bas de certaines chartes (j'ai sous les yeux celle qui figure sur un acte d'Andronic II de décembre 1324 en faveur de Chilandar), avec la susdite notice du parisin. Suppl. grec 225, il est difficile, malgré certain air de parenté, d'admettre qu'elles soient du même personnage. Encore moins admettrai-je, sur cette base, que le Métochite a transcrit le paris. gr. 1734 (H). La comparaison des écritures ne saurait faire hésiter. Les belles planches (non numérotées!) dont l'auteur illustre son exposé ruinent à elles seules un grand espoir, celui de posséder des autographes du célèbre humaniste byzantin.

Au sujet de Planude, je relèverai une inexactitude, qui n'est pas sans conséquence pour l'histoire de l'art. M. Hemmerdinger constatant (p. 45) qu'en septembre 1301 Planude se trouvait au couvent du Sauveur Akataleptos conjecture, comme l'avait déjà fait C. Wendel (art. Planudes Maximus dans RE², xx, 1950, 2208), que son absence du couvent de Chora devait coïncider avec la restauration entreprise par le Métochite. D'après cette supposition, comme on admet qu'en 1303 Planude était de retour dans ce dernier monastère, il s'ensuivrait que les travaux d'aménagement et de décoration se seraient trouvés alors achevés. En fait il n'en est rien. En effet : 1. le Métochite restaura Chora alors qu'il détenait la fonction de logothète du Trésor, comme l'atteste la mosaïque dédicatoire qui se voit encore *in situ*. Or cette charge ne lui fut certainement pas conférée avant 1306 (cf. H. G. BECK, *Théodoros Metochites*, München 1952, p. 10). L'achèvement

des travaux est donc postérieur et leur conduite n'a pu troubler le repos de Planude. 2. Dès lors le chiffre en lettres arabes gravés sur l'une des mosaïques a moins que jamais chance de représenter une date en relation avec Planude ou le Métochite, car, s'il n'a pu y être apposée en l'année même, on se demande bien ce qu'il viendrait y faire. Au reste, indépendamment de toute autre considération, il m'a toujours semblé étrange qu'un byzantin ait surchargé une icône de caractères arabes au moment où les Turcs exécrés qui les employaient étaient déjà aux portes de la capitale. Ces signes que la foule n'était pas à même de comprendre et dont elle n'eût pu que se scandaliser doivent être un ajout postérieur. Il reste que la chronologie du séjour de Planude à Chora est à réviser. La date où il donna ses soins au texte de Thucydide en dépend. Le colophon du Casellanus hist. 3 (— S) et partant le manuscrit lui-même sont-ils de la main de l'humaniste byzantin? J'éprouve quant à moi quelque difficulté à admettre qu'un mathématicien aussi chevronné se soit trompé dans le calcul de l'indiction et, que ce styliste affiné se soit laissé aller à des cacographies comme : 'Ιαχλϑου! Une erreur d'appréciation est d'autant plus facile que le tracé de S est du type impersonnel assez courant aux confins des XIII^e-XIV^e siècles. Une nouvelle expertise de l'écriture me semble nécessaire.

Le principal mérite de la monographie de M. Hemmerdinger aura été de souligner la complexité du problème posé par la tradition manuscrite du texte de Thucydide. Il en aura aussi montré quelques cheminements valables et révélé au passage l'excellence de tel ou tel témoin (particulièrement de H, codex assez tardif mais comparable pour l'importance aux plus anciens B et C) et la portée non négligeable du commentaire marginal de Marcellus (non Marcellinus) sur l'état du texte. Mais sur l'histoire des témoins, sur leur filiation et leur valeur respective, qui n'est pas toujours — le fait est heureusement noté — fonction de l'ancienneté, il reste encore à dire et à préciser.

9. — *La tradition manuscrite de saint Basile.*

De tous les Pères de l'Église grecque c'est saint Basile qui, en ce moment, connaît la plus grande faveur du monde érudit. Toute une équipe de jeunes chercheurs, dont J. Gribomont, l'un d'entre eux, a récemment présenté (1) les travaux malheureusement non coordonnés, s'intéresse à son œuvre. L'ouvrage ici recensé tranche à coup sûr par l'ampleur et la qualité sur ce qui a été déjà produit. Ce n'est pas qu'il embrasse toute la production du docteur cappadocien; il exclut même, en dehors des Homélies sur l'Hexaéméron et le Commentaire sur Isaïe, plusieurs opuscules qui, comme le *Contra Eunomium* et le *Traité du Saint-Esprit*, intéressent spécialement les médiévistes en raison de la place qu'ils tinrent dans la controverse grécolatine du Filioque. Mais, dans les limites qu'elle s'est assignées, l'enquête reste de taille et mérite attention.

L'auteur choisit trois groupes d'œuvres d'autant plus tranchés qu'ils

(1) J. GRIBOMONT, *Études sur l'histoire du texte de saint Basile*, dans *Scriptorium*, VIII, 1954, pp. 298-304.

se rencontrent comme tels dans la tradition manuscrite : les lettres, les homélies (moins celle précitée sur l'Hexaéméron) et les écrits ascétiques. Le premier et le troisième avaient fait dans le passé ou récemment l'objet de recherches fouillées; c'est, par contre, en pionnier que M. Rudberg aborde l'étude du deuxième. Il a eu, d'autre part, à cœur, pour constituer son triple dossier, de recenser tous les témoins dont le total avoisine 370 (énumération pp. 216-224). Sur ce nombre près de 300 ont passé par ses mains même, tandis que l'ensemble de la partie restante était examiné sur des photocopies, des microfilms ou d'après des relevés obligeamment fournis par des spécialistes. Seuls les 23 manuscrits conservés en Russie Soviétique ont dû être traités de seconde main à travers les données imparfaites des catalogues de Vladimir ou de Matthaei.

Cet ensemble imposant est encore susceptible de quelque accroissement. Les copies d'écrits patristiques foisonnent en effet dans les moindres fonds d'Orient. Que ne devrait-on dès lors attendre de bibliothèques insignes comme celles du Sinaï, inaccessible à l'auteur (1), et des Météores où j'ai noté, lors d'un séjour en 1936, une riche collection de volumes liturgiques et homilétiques (2)? D'autres témoins, plus isolés, se retrouveront ailleurs, tel ce codex Halki Panaghia 153 (157), du *xiv^e* siècle, récemment décrit (3). L'auteur n'aura pas de peine à assigner désormais à ces témoins supplémentaires leur juste place dans la tradition du texte assez riche et variée pour envisager les multiples cas de transmission.

Et d'abord la correspondance! M. Bessières avait ici posé la base de l'inventaire en distinguant cinq familles de manuscrits. Le nouvel enquêteur ajoute aux 27 témoins connus 9 nouveaux et plusieurs recueils d'extraits. La principale famille (Aa), réputée la plus importante, s'augmente de trois membres dont deux sont du *x^e* siècle. Cet enrichissement rend décisive l'opinion déjà émise selon laquelle c'est sur elle qu'une nouvelle édition devra se baser. D'autre part, si le classement déjà obtenu n'est pas essentiellement modifié, les caractéristiques de chaque groupe se trouvent accusées et l'accent est mis sur les huit plus anciens manuscrits dont il n'a pas été tenu compte dans les précédentes éditions. Pour finir, l'auteur détermine les rapports unissant les trois premières éditions (1499, 1528, 1532) à la tradition manuscrite. Les modèles immédiats n'ont pu être retrouvés, mais il a été possible d'indiquer la famille et, dans cette famille, la catégorie de témoins auxquels ils se rattachent.

Plus personnel et partant plus neuf est l'apport de l'auteur dans son étude sur la tradition des homélies. Le nombre des témoins recensés — 169 en tout — est particulièrement élevé. Une dizaine de manuscrits se sont avérés

(1) Il n'a en effet pu se procurer qu'un manuscrit de ce fonds qui on le sait est, dans son ensemble, à la portée de tous les savants qui s'adressent à la Bibliothèque du Congrès à Washington.

(2) Bien que les œuvres de saint Jean Chrysostome y soient bien plus fréquentes, celles de saint Basile n'y pouvaient manquer. A signaler surtout le cod. Meteor. 462, 553 pour les homélies et plusieurs épistolaires.

(3) Le catalogue de l'archim. Tsakopoulos (voir ci-dessus n. 2) signale des lettres de saint Basile en deux codices, dans le cod. 154 (158) mentionné par M. R. et le cod. 153 (157) de même époque (*xiv^e* siècle).

inclassables. L'ensemble a pu être réparti en 14 types dont deux méritent une particulière attention, le type A aux 32 témoins, corpus très complet de 42 homélies, et le type D qui, avec ses subdivisions, surclasse le précédent en ancienneté et en qualité. C'est de la convergence de ces deux types que devra s'inspirer le futur éditeur sans pour cela perdre de vue les douze autres. L'ensemble est de provenance orientale (Constantinople, Athos, Syrie-Palestine). Seuls les types F (3 manuscrits) et M (20 mss), qui a son excellence propre, sont italo-grecs.

Les ascétiques avaient fait récemment l'objet d'une enquête particulière due à dom Gribomont. M. R. se borne en conséquence sagement à en reviser les conclusions (pp. 121-149). Il accepte pour l'essentiel la division en 6 recensions de son devancier, ajoute 4 manuscrits non encore inventoriés, développe et précise l'exposé ancien auquel il apporte d'utiles corrections et précisions.

Cet ouvrage constitue une étape essentielle vers l'édition attendue de l'œuvre de saint Basile. Mais l'effort, minutieux et patient, devra encore être continué. Les résultats acquis attendent en effet la contre-épreuve de deux ordres de recherches (1) qui ne semblent pas avoir été suffisamment poussées. L'étude des manuscrits eux-mêmes dans leurs éléments matériels (parchemin, papier, encre, polissage, réglage, etc...) intéresse au premier chef l'histoire de la tradition. En second lieu, les textes adventices (colophons, notices de tous genres) apposés en maints volumes au cours des siècles méritent une attention avertie. Certaines conclusions en seront à l'occasion ébranlées. Je n'en cite qu'un exemple, celui des deux codices Barber. 462 et Hauniens. 1343 que l'auteur déclare (p. 150) rédigés dans le même monastère parce qu'il porte une même signature. Une question préalable! Le distique transcrit de part et d'autre est-il bien de la même main que le texte? La formule semblerait en effet plutôt désigner un propriétaire (= τετυχότα, non γράψαντα)! D'autre part, quelle que soit l'étymologie du terme *ἀνζαν* — étymologie au sujet de laquelle les avis les plus divergents ont été enregistrés par le Dictionnaire Historique de la langue néo-grecque (t. II, Athènes 1939, p. 225) — sa présence dans nos manuscrits n'a que faire avec l'influence de Venise en Méditerranée orientale. Ce n'est en effet qu'un nom propre fréquemment attesté aux XI^e-XIII^e siècles, voire porté par des fonctionnaires d'assez haut rang. Ici Anzas est un moine qui remplissait dans une officialité diocésaine la fonction de sakelliou. Il n'est pas exclu — vu la notoriété de la famille — que ce fut au siècle même du patriarcat, à Constantinople. Avant d'en dire plus, il conviendra de déterminer à coup sûr si cet Anzas se prénomrait Basile ou Michel comme dans le cod. Chig. gr. 46 (cf. le catalogue de Franchi de' Cavalieri, p. 94). L'âge et le lieu de confection ou de passage des manuscrits en question pourrait dès lors être déterminés avec une assez grande précision. — M. R. note p. 91-92, avec quelque vivacité, que Mgr S. Eustratiadès n'a pas consigné dans son catalogue du fonds de la Grande Laure le texte d'un important colophon

(1) Un troisième critère dont il n'a pas été non plus suffisamment fait état est celui, souvent décisif, que fournit la collation des textes. Mais celle-ci s'impose d'elle-même à l'éditeur.

qui lui est venu sous les yeux lors de son passage au couvent. Cette omission, à coup sûr regrettable, est volontaire et, qui pis est, généralisée, l'auteur ayant décidé de ne pas reproduire dans son volume les nombreux colophons et autres notices mais de les publier dans la revue, alors naissante, de la métropole de Thessalonique, Γρηγόριος ὁ Παλαμάς, t. I-III (voir, pour les codices en question, le tome I, pp. 145 et 379). Autre manuscrit, le Δ 46, offert par Nicéphore Moschopoulos (non Moscopoulos) au couvent athonite, *ibid.*, p. 68 (1).

L'enquête de M. Rudberg se clôt par l'édition de trois lettres, les nn. 2, 150 et 173. Sous le texte, un imposant appareil critique alimenté, par ex. pour la lettre 2, par l'étude de 123 témoins. L'auteur, qui à la suite en deux commentaires justifie ses choix, a établi la seule formule valable pour ce premier stade de la recherche. Il en va en effet des œuvres des Pères comme de celles des classiques. Le texte n'en sera pas retrouvé du premier coup dans toutes ses particularités. Les philologues, qui à l'avenir se pencheront sur elles, devraient pouvoir disposer d'un état complet de la tradition comprenant toutes les variantes avouables et un dossier paléographique bien au point. A ce prix seulement les enquêtes de cette nature ne manqueront pas leur but.

10. — *La tradition des Petits Géographes grecs.*

Sous l'appellation de Petits Géographes on est convenu de désigner, par opposition aux Grands de la classe de Strabon et de Ptolémée, plusieurs auteurs dont les écrits, décrivant quelque portion du périple méditerranéen ou celui de la mer Noire, ont été très tôt réunis en une sorte de corpus. L'idée d'éditer cet ensemble, maintes fois agitée depuis le XVIII^e siècle, n'a trouvé que deux réalisateurs, John Hudson (Oxford, 1698-1712) et surtout C. Müller (Paris, 1855-1861). Mais la base manuscrite sur laquelle ces devanciers ont bâti s'avère aujourd'hui singulièrement plus riche. L'abondance des témoins permet même de retracer avec quelque précision l'histoire du recueil et de donner de certaines pièces un texte plus complet et plus correct.

Ce livre se divise en conséquence en deux parties. La première recherche

(1) Quelques menues erreurs déparent ce beau livre. Ainsi p. 90, la cote de L² est A 116, non Γ 116; d'autre part c'est en 1283 au plus tôt, non en 1282, que commença l'épiscopat de Nicéphore (Cf. Echos d'Orient, XXVI, 1927, p. 145, n. 12). — p. 137, Carpasia, évêché chypriote, n'a rien de commun avec celui de l'île de Carpathos (cf. Dict. d'Hist. et de Géogr. Eccl. XI, 1949, 1110, 1111). — p. 173, le paris. gr. 2991 n'a certainement pas vu le jour à Constantinople; il provient en effet, avec bien d'autres, du couvent de Sainte-Anastasis Pharmacolytria de Chalcidique; au sentiment du P. Darrouzès, qui a étudié le lot (cf. *REB*, XII, 1954, pp. 45-57, surtout p. 54) le volume serait certainement originaire du Péloponnèse. — p. 64, la note marginale, citée par Crusius, doit être lue : Μαρία ἡ Παλαιο[λογίνα]. Si c'était là tout le texte, il est bien douteux qu'il puisse servir à désigner un monastère. C'est tout au plus la signature d'une lectrice ou d'une détentrice du manuscrit. Elle appartenait à la famille des Paléologues (les Marie n'y manquent pas) et il est seulement possible, non certain que la princesse habitait Constantinople, d'autant que Thessalonique fut la résidence de nombreux princes qui s'y comportèrent en vrais souverains, parfois même en empereurs rivaux de leur père fixé dans la capitale, avec cour et palais.

l'époque où le corpus fut amorcé, étudie les témoins de sa double recension et donne la mesure du crédit que le tout ou ses parties ont trouvé auprès de l'érudition moderne; la deuxième édite la pièce maîtresse de l'ensemble, le *Périple du Pont-Euxin*, œuvre anonyme, et deux fragments reproduits par celle-ci mais également transmis indépendamment d'elle.

L'auteur part d'un fait certain : le corpus existait au ix^e siècle, puisqu'on le retrouve dans le cod. Heidelb. Palatin. gr. 398 (= A) assignable à cette époque. Mais on peut remonter plus haut. Il semble en effet que le premier noyau de la collection ait été constitué par l'œuvre de Marcien d'Héraclée qui certainement eut en main un état du corpus caractérisé par le Paris. gr. Suppl. 443 (= D), dont il pourrait éventuellement être l'auteur. Or Marcien, postérieur à Ptolémée qu'il cite, ne saurait avoir vécu après le début du vi^e siècle, puisque Étienne de Byzance lui fait maints emprunts. Seulement si l'on compare A et D, on arrive à la conclusion que très tôt on eut deux corpus de Petits Géographes : celui qui est encore représenté par D et un autre, sans témoin direct, mais qu'utilisèrent, simultanément avec le précédent, le ou les compilateurs de A au ix^e siècle et Constantin Porphyrogénète au x^e. La raison de ce dédoublement semble à M. Diller, pour le moment, sans explication valable. Les deux collections (A et D) ont continué à circuler jusqu'à la période moderne. A l'une ou à l'autre se rattachent la plupart des témoins recensés, mais il est un certain nombre de manuscrits qui, quoique ne conservant qu'une ou quelques pièces, voire même qu'un fragment, se sont avérés indépendants des deux séries précédentes A et B. Deux extraits en V (Vatic. gr. 143) et W (Vindob. theol. gr. 203) s'en séparent absolument, tandis que cinq autres, représentant trois courants (P et Q, J et K, puis T) ont avec elles quelque lien occasionnel.

En comptant les manuscrits qui n'ont que des fragments, on arrive à un total de 85 témoins inventoriés. Si l'on pense que Müller ne disposa, pour son édition, que de 7 de ces volumes (1), on admettra aisément que la présente est largement justifiée. Au reste, son texte n'est pas seulement plus critique, il est aussi plus complet. Müller avait en effet bien utilisé le meilleur témoin de tout l'ensemble, le codex A, du ix^e siècle. Malheureusement il manque à ce dernier près de 70 feuillets et son texte avait paru avec une grave lacune interne. La découverte du Batop. 655 (= B), une copie intégrale du précédent, lui permit de bien combler dans la suite la lacune, mais à part. M. Diller nous donne donc d'abord (p. 118-138) le *Périple du Pont-Euxin*. Une longue introduction (p. 102-117) montre que l'établissement du texte est, en raison du caractère multiple de ses parties et de l'interférence de plusieurs traditions, d'un maniement délicat. Elle identifie ensuite et caractérise les principales sources qui sont à la base de la compilation (Ménippe, Arrien, et le Pseudo-Scymnus combinés, inter-

(1) On ne saurait toutefois pas exagérer, car la masse de ces copies sont dérivées de modèles encore existants et, dans le cas du *Périple* ici réédité, par ex., une seule (= B) est complète. Notons à ce propos que les feuillets, porteurs du texte, ont été arrachés au manuscrit de Batopédi, en 1853, et vendus au British Museum. Ce faisant, l'escroc répétait le geste de Minoide Mynas qui en avait déjà extrait 7 folios venus depuis à la Bibliothèque Nationale de Paris.

polés et remaniés). La présence de certains noms et les affinités notoires que le texte du Périple présente avec Procope permettent d'affirmer que sa rédaction doit être du vi^e siècle au plus tôt; la mention de deux localités, Daphnousia en Bithynie et Nicopsis dans le Caucase, plaiderait même pour la deuxième partie du siècle. Le commentaire (p. 138-146), certainement trop succinct, est loin d'épuiser tout ce qui aurait pu être tiré des sources byzantines. On s'étonne aussi que pour le littoral septentrional et occidental de la Mer Noire on fasse si peu cas des travaux slaves et roumains. Les mêmes observations valent pour les deux fragments édités à la suite : 1. l'épitomé du *Périple de Ménippe de Pergame*, œuvre de Marcien d'Héraclée, 2. les *Fragmenta Periegeseos ad Nicomedem regem* du Pseudo-Scymnus (p. 165-176). Une carte (sans numéros d'ordre après la p. 176), qui ne porte malheureusement que trop peu de noms, permet au lecteur du *Périple du Pont-Euxin* de s'orienter aisément. Une table de noms grecs sous leur forme grecque, une liste des Petits Géographes, celle des manuscrits cités ou étudiés, enfin un index de personnes rendent commode la consultation de ce livre destiné à aider puissamment l'étude topographique du littoral de la Mer Noire. Celle-ci ne devra pas non plus peu à la bibliographie raisonnée, perdue dans le corps même du livre (p. 48-99), où sont présentées 452 études (1) consacrées, depuis la fin du xv^e siècle à 1948, aux textes des Petits Géographes et à leur histoire. Il serait à souhaiter que l'auteur rassemblât en un seul corps tous ces petits traités de Géographie ancienne auxquels la tradition byzantine accorda une aussi large attention.

11. — *Un témoin des Idylles de Théocrite : le Barcinon. Bibl. Centr. 399.*

Ce manuscrit est connu et mentionné par tous les savants et bibliographes qui depuis plus d'un demi-siècle se sont occupés de Théocrite. Mais, parce qu'il se classe, dans la tradition de l'œuvre de cet auteur, parmi les *codices recentiores*, il n'a pas, comme au reste les témoins de la même catégorie, retenu autrement l'attention des philologues. Persuadé, avec raison, qu'une connaissance plus poussée de cette classe de manuscrits importe essentiellement à l'histoire des textes dont ils peuvent à l'occasion présenter des états intéressants, l'auteur a entrepris l'étude minutieuse du Barcinon. Bibl. Centr. gr. 399, où se rencontre le recueil de huit idylles de Théocrite. Il en donne une description, en analyse le contenu et détermine la place assignable au témoin dans son groupe propre, qui est celui de Moschopoulos. L'appartenance du Barcinonensis à ce groupe n'était fondé jusqu'à présent que sur un critère externe (nombre et ordonnance des pièces). L'analyse interne, minutieusement conduite, rend la preuve définitive. Il en résulte en outre que le manuscrit de Barcelone se range au côté de ceux du Vatican pour les Prolégomènes dont chaque pièce est précédée dans l'édition et au côté de ceux de la Laurentienne — du moins partiellement — pour le

(1) Auxquelles l'auteur ajoute (p. 177-179) une quinzaine d'autres venues depuis à sa connaissance. Je répète que le dépouillement des littératures slaves et roumaine en allongerait aisément la liste. Je note aussi un manque de familiarité avec les travaux récents touchant les *Notitiae episcopatum*, Hiéroclès et Georges de Chypre.

libellé des contenus. Son texte est bien celui de Moschopoulos, mais avec des différences qui sont caractéristiques d'un état plus ancien. Et ceci amène à rechercher la date du manuscrit. Le scribe n'a malheureusement pas signé son volume. Mais par chance un correcteur, qui a collationné son texte sur d'autres témoins, nous dit dans une note finale comment il s'appelait et quand il finit son travail : Théodore, en août 1312! Précieux *terminus ante quem* qui classe ce manuscrit parmi les plus anciens du groupe moschopouléen. Mais tel qu'il nous est présenté, le colophon où le scribe se désigne ne laisse pas de présenter des anomalies et il est regrettable que l'auteur n'ait pas cru nous en donner une bonne reproduction. Celle-ci eût certainement enrichi son étude.

12. — *Un manuscrit de Xénophon : le Scorial. 174 (T. III. 14).*

Trois parties : description détaillée du codex, son histoire, l'époque de sa transcription! Le catalogue du P. Revilla (1936) est complété sur quelques points. En second lieu nous est retracé le chemin parcouru par le volume avant son entrée à l'Escorial. Les notices diverses apposées d'âge en âge sur ses feuillets sont en effet instructives. Deux surtout frappent l'attention. La première apprend que le précieux livre fut donné à la Grande Laure athonite par le moine Ignace Kalothétos. Le fait est certain et non seulement probable (p. 240); d'autre part, l'époque de cette donation eût dû être précisée. L'écriture eût indiqué le xiv^e siècle dans la première moitié duquel un moine de ces nom et prénom, très en cour auprès d'Andronic II, apparaît comme propriétaire d'autres manuscrits (v. g. l'athén. Bibl. Nat. 43). C'est donc alors (vers 1310-1330) qu'Ignace, à distinguer de Joseph, auteur très connu de la génération suivante, fit sa donation au couvent de Saint-Athanase, et non au xii^e siècle, comme semble l'admettre l'auteur (p. 224). Un second colophon consigné au verso du folio 149, nomme deux autres possesseurs : Jean Alyattès et Théodore Beccos, le premier vendant le codex au second pour la somme de six hyperpères. On semble admettre, avec quelque réticence, il est vrai (p. 247-248), l'identité de Jean Alyattès avec le théologien italien Jean-Paul Alciato qui, au xvi^e siècle, se serait rendu en Turquie et y aurait acheté des manuscrits. Ce rapprochement, de la plus haute fantaisie, ne méritait pas qu'on le retint, non plus que cet autre où un théologien protestant relaie (p. 245) le prêtre italien. Jean Alyattès et Théodore Beccos sont de purs byzantins. Le premier nom est même si répandu à travers tout le moyen âge qu'on ne saurait s'en servir comme indice chronologique. En revanche, le second n'apparaît qu'à la fin du xiii^e siècle, après que le patriarche Jean XI († 1297) en eût consacré la fortune. Le seul élément de la souscription qui plaide pour une date tardive est le prix du volume qui, vu ses dimensions moyennes, n'a pu atteindre six hyperpères que sous Andronic II au plus tôt. L'examen de l'écriture dira seul si le codex changea de main peu après ou avant l'an 1300 comme cela me semble le plus probable ou si, enlevé à Lavra, il réapparut plus tard sur le marché. L'étude d'autres petits textes qui ont manifestement gêné l'auteur pourrait éventuellement aider à préciser ce point en fournissant de nouvelles

données à l'histoire du volume dont l'âge est certainement surestimé. M. le veut du x^e siècle, mais les planches I et II me paraissent formelles : l'écriture en est du xi^e siècle au plus tôt. De toute façon, en admettant qu'il puisse être légèrement antérieur à l'an mille (planche II), on ne saurait remonter au début du x^e siècle. A noter aussi que des divers colophons produits (pp. 239, 240, 242, 245) aucun n'est correctement transcrit.

V. LAURENT.

BIBLIOGRAPHIE

VAN DEN VEN (Paul), *La légende de S. Spyridon, évêque de Trimithonte*. Louvain, 1943. In-8°, 158* et 200 pages, 4 planches photographiques (= Bibliothèque du *Muséon*, volume 33).

Saint Spyridon, l'un des saints les plus populaires de l'Orient byzantin, est cependant l'un de ceux dont la vie est le moins connue, si l'on excepte les nombreux miracles qui lui sont attribués. C'est en effet surtout à sa qualité de thaumaturge qu'il doit sa célébrité.

Jusqu'à une époque relativement récente, c'est-à-dire vers la fin du siècle dernier, on ne possédait sur ce saint que la biographie écrite par Syméon Métaphraste, résumé et adaptation d'une ancienne Vie, comme toutes les productions hagiographiques de cet auteur sur les saints anciens. En 1877, H. Usener, dans ses *Beitrag zur Geschichte der Legendeliteratur* (Jahrbücher für prot. Theol. 13, 219-232), publiait deux extraits d'une Vie de saint Spyridon rédigée par Théodose de Paphos (vii^e s.), et attirait ainsi l'attention sur ce document. La GBL de K. Krumbacher le mentionnait à son tour, p. 191, comme contenu dans trois manuscrits. En 1901, paraissait la Vie entière, d'après le ms. de Vienne, dans une Acolouthie grecque publiée par Spyridon K. Papageorgios. Edition fort défectueuse, faite d'ailleurs non sur la vue du manuscrit, mais sur des apoglyphes d'amis bénévoles. En note figurent des variantes d'un ms. de Venise, signalé sans précision.

C'est en 1909 que M. Van den Ven paraît s'être occupé pour la première fois de notre saint dans sa communication, *A propos de saint Spyridon* (comptes rendus du Congrès international d'archéologie classique, Le Caire 1909, p. 257). Il a depuis lors poursuivi ses recherches et n'a épargné aucun effort pour atteindre tous les textes anciens conservés dans les différents fonds de manuscrits soit d'Occident, soit d'Orient, dont certains d'accès particulièrement difficile. C'est le fruit de ce long travail que représente le volume qu'il vient de publier. Il contient l'édition, à l'exception de la Vie écrite par le métaphraste, de toutes les Vies conservées de saint Spyridon, dont celle de Théodore de Paphos, et plusieurs autres jusqu'à présent inédites, ainsi qu'une longue étude introductive, dans laquelle il fait la pleine lumière sur le noyau historique de la vie du saint et le développement légendaire qui est lié à sa célébrité de thaumaturge.

Cette « Introduction » comprend trois parties qui correspondent aux trois stades littéraires de la légende.

La première : « saint Spyridon dans l'ancienne littérature ecclésiastique » nous apprend ce que l'on savait et disait de lui aux iv^e et v^e siècles. Le plus ancien témoignage est celui de saint Athanase : il nous transmet les signatures de 12 évêques chypriotes, parmi lesquelles sont celles de Spyridon et de Triphyllios, sans indication de leurs sièges. Ceux-ci nous sont connus par Socrate et Sozomène : ce sont respectivement Trimithonte et Ledra. Vient ensuite Rufin qui nous apprend, sans nous dire son siège, que Spyridon, resté berger après être devenu

évêque, était du nombre des Pères de Nicée, qu'il était célèbre par ses miracles, dont il rapporte deux exemples. Socrate les reproduit après les avoir contrôlés par des récits de Chypriotes. Sozomène démarque Socrate et ajoute de nouveaux miracles. Sauf ces additions, ces deux auteurs dépendent fondamentalement de Rufin. A Rufin il faut aussi relier Gélase de Cyzique par l'intermédiaire de Gélase de Césarée. Malgré l'opposition de certains critiques, V. den V., après comparaison des textes parallèles (Rufin, Gélase de Cyzique, Socrate, Sozomène), maintient la dépendance de Gélase de Césarée vis-à-vis de Rufin, dont il n'a été que le verbeux traducteur. Les arguments de critique interne pour la dépendance inverse sont sans consistance, car ils peuvent se retourner. Qui peut en effet décider, par exemple, si c'est l'un qui ajoute ou l'autre qui retranche? Le plus sûr, dans ces cas, est de s'en tenir à la tradition externe bien établie. Elle l'est au sujet de Rufin, car elle porte des noms de contemporains tels que saint Jérôme, saint Augustin, Gennade, et du côté grec, l'historien Socrate : tous présentent Rufin comme historien original.

Ce premier stade de la littérature ecclésiastique ignore absolument que saint Spyridon ait été confesseur de la foi. Cette qualité lui a été attribuée par les martyrologes latins pour avoir mal compris le passage de Rufin « ex eorum numero... », qui joint Spyridon aux Pères de Nicée et non aux confesseurs de la foi.

La deuxième partie de l'Introduction concerne les plus anciennes Vies de saint Spyridon. C'est dans Suidas que nous trouvons mention du plus ancien texte hagiographique relatif à notre saint. Il l'attribue à Triphyllios évêque, disciple de Spyridon le Thaumaturge. Sans nul doute est désigné ici Triphyllios de Ledra. Voici le texte de Suidas : ἔγραψε τὰ θαύματα τοῦ ὁσίου καὶ τερατουργοῦ πατρὸς ἡμῶν Σπυρίδωνος, ὡς γέγραπται (ἐπιγέγραπται V) ἐν τῷ βίῳ αὐτοῦ δι' ἰάμβων, V. den V. comprend que Suidas attribue à Triphyllios la Vie de saint Spyridon écrite en iambes. Cela ne ressort pas. Car si Suidas avait eu connaissance d'un écrit de Triphyllios en vers iambiques sur saint Spyridon, il eût mis tout simplement δὲς ἔγραψε δι' ἰάμβων, sans avoir besoin d'ajouter ὡς γέγραπται... Son texte mentionne deux écrits sur saint Spyridon, l'un, de Triphyllios, recueil de miracles, l'autre, Vie en iambes, non attribué et uniquement allégué pour appuyer l'existence du premier. C'est seulement par cette Vie en iambes de saint Spyridon que Suidas sait que Triphyllios a écrit un recueil de miracles du thaumaturge. Cette indication devait se trouver en tête du poème, dont le contenu avait ainsi la garantie de l'illustre évêque. Cela expliquerait peut-être la leçon ἐπιγέγραπται (au lieu de ὡς γέγραπται) du plus ancien manuscrit de Suidas (V = Vossius, XII^e s.), rejeté par les divers éditeurs dans l'apparat critique). On conçoit par là comment le poème, qui était anonyme, a pu facilement dans la suite être attribué à Triphyllios lui-même, à la faveur de copies où le titre était plus ramassé ou abrégé, ou bien portait en caractères plus saillants le nom de cet évêque. C'est cette attribution qui prévalait deux siècles plus tard quand Théodore de Paphos écrivit la Vie du grand thaumaturge. Théodore conteste cette paternité. Pour lui, le poème est l'œuvre de quelqu'un qui avait un peu de culture (il veut sans doute dire que le poème n'est pas assez digne de celui à qui on l'attribue), et qui, peut-être, s'appelait aussi Triphyllios.

Ni le recueil de miracles ni la Vie en iambes n'ont été conservés, pas plus du reste que la Vie de saint Spyridon composée, comme il nous l'apprend lui-même, par Léonce de Néapolis. Mais la Vie en iambes se survit du moins en deux phrases indépendantes l'une de l'autre, l'une due à Théodore de Paphos (= Vie I), l'autre, anonyme, conservée dans un unique manuscrit, le *Laurentianus XI*, 9 (= Vie II). L'auteur de celle-ci n'a eu en vue, nous apprend-il, que de mettre à la portée des plus simples les paroles élevées de Triphyllios (il croit donc que celui-ci est l'auteur véritable du poème). Cette Vie nous fait connaître le village natal de

saint Spyridon, Askia, et ajoute de nouveaux miracles à ceux des auteurs antérieurs. Le total monte à 17, dont V. den V. nous donne l'analyse.

La Vie I (de Théodore de Paphos) a été le principal souci de notre éditeur. Sa chasse, fruit d'une volonté tenace et d'une longue patience, se chiffre par une douzaine de manuscrits, dont plusieurs en Orient, qui s'échelonnent du ix^e-x^e siècle au xv^e. Un seul, celui du patriarcat grec de Jérusalem, porte une date : 6598, 14^e indiction, qui est traduite à la suite d'A. Pap.-Kerameus : 1089-1090, c'est-à-dire selon l'ère byzantine. Cela ne peut être, à cause du désaccord, non relevé par V. den V., entre l'ère du monde et l'indiction, celle-ci étant en avance d'une unité. Or, c'est là le propre de l'ère alexandrine : c'est donc celle-ci qui est employée ici. La traduction dans notre ère sera par conséquent 1105-1106, si le scribe commençait l'année en septembre, ou bien 1106, jusqu'à septembre, s'il la commençait en mars, précision qu'on ne peut savoir, le mois n'étant pas indiqué.

La tradition manuscrite, selon l'éditeur, est formée par deux familles dont l'une est représentée par un seul codex, le P (*Sabaiticus* 259), et l'autre par tous les autres. On n'aperçoit pas d'essai de classification ou de généalogie entre ces derniers, qui paraissent ainsi comme juxtaposés. On doit supposer que les données suffisantes ont manqué pour aboutir à un résultat de cette nature. De fait, V. den V. avoue ne pouvoir expliquer comment des traits importants sont passés de P dans B (= *Parisinus* 1451) et H (= *Chalcensis mon.* 88). La Vie I n'a pas seulement paraphrasé le poème iambique, elle a utilisé aussi d'autres sources. C'est ainsi que l'on y voit inséré l'épisode du concile de Nicée où un évêque fruste convertit un philosophe païen que personne n'avait pu réfuter. Cette action d'éclat, laissée anonyme par Rufin, le premier narrateur, et par ceux qui l'ont suivi, est ici attribuée à saint Spyridon. Toutefois, comme à cet épisode est joint aussi, formant un pur hors-d'œuvre, la notice de même provenance sur saint Paphnuce, on est en droit de se demander, comme le fait V. den V., si tous ensemble ne sont pas une interpolation dans l'œuvre de Théodore. Interpolation ou non, le trait fera désormais partie de la légende du saint. D'autres additions sont sûrement l'œuvre de Théodore. La plus importante est le récit du miracle accompli à Alexandrie, par lequel, à la prière de Spyridon, s'écroula la dernière idole des païens restée jusqu'alors debout. Théodore tenait ce trait d'un moine Jean qui l'avait rapporté d'un pèlerinage en Égypte, l'ayant recueilli d'un ami, nommé Étienne, lequel l'avait lu dans un livre. V. den V. suggère que cette source pourrait bien être la Vie de saint Spyridon par Léonce de Néapolis. Le fait était ignoré des auditeurs de Théodore et celui-ci dut, pour les convaincre, le leur montrer représenté dans une peinture de l'église, dont l'interprétation n'était plus connue. Dans les derniers paragraphes de son œuvre, l'hagiographe utilise divers traits ou souvenirs personnels.

La deuxième partie de l'Introduction se termine par une étude de Paul Maas sur les restes iambiques qu'il est parvenu à dégager des deux paraphrases.

La troisième partie concerne les Vies dérivées de l'ouvrage de Théodore de Paphos. Ce sont : 1. la métaphrase anonyme (Vie III) contenue dans le *Parisinus* 1458; 2. la Vie abrégée (Vie IV), contenue dans le même codex; 3. la Vie par Syméon Métaphraste. Cet auteur a modifié assez profondément certains passages de manière à leur faire exprimer une leçon morale. Il a achevé de donner à la légende du saint sa forme définitive; 4. la notice de Nicéphore Calliste au livre VIII de son *Histoire ecclésiastique*.

L'auteur ne peut évidemment s'attarder à recenser toutes les pièces rédigées dans les temps modernes en l'honneur de notre saint, et nous moins encore; mais, puisqu'il signale que « Nicodème l'Hagiorite mentionne sans autre précision un éloge de saint Spyridon par Νικηφόρος Θεοτόκης et un deuxième par Μακάριος ὁ Κωφός », qu'il nous soit permis d'ajouter que le premier se trouve dans le recueil

de discours pour le Carême et de panégyriques composé par Nicéphore Théotokis et édité à Leipzig en 1747, réimprimé à Jérusalem en 1859 (cf. *DTC*, t. XI, 468). Quant à Macarios Kophos, ce pourrait être, hypothèse à vérifier, Macarios Mari-dakis, qui a publié en 1747 des *Λόγοι πανηγυρικοί καὶ ἐγκωμιαστικοί*, où se trouve un panégyrique de saint Spyridon : la *Μεγάλη ἑλληνικὴ ἐγκυκλοπαιδεῖα* de Pysos, t. 16, l'appelle *Μακάριος Μαριδάκης ὁ Κουφός*.

L'Introduction se termine par un appendice sur le culte de saint Spyridon. Après le culte à Trimithonte sur lequel nous sommes renseignés par Théodore de Paphos, il y a le culte à Constantinople, où le corps fut transporté à une époque que l'on ne connaît pas. L'indication d'un transfert au VII^e siècle que Jean-Georges de Saxe dit avoir lue dans le Synaxaire de Nicodème l'Hagiorite ne s'y trouve pas, comme le remarque justement V. den V. Elle se voit dans la troisième édition (1868, à Zante), qui comporte nombre d'additions, parmi lesquelles, précisément, celle qui est relative au transfert du corps à Constantinople. Il va sans dire qu'une telle affirmation, sans référence, n'est d'aucune autorité. V. den V. semble porté à placer l'événement lors de l'émigration en masse imposée aux Chypriotes par Justinien II (694); il avance en faveur de cette hypothèse, du reste plausible, le parallèle que fournit le panégyrique de saint Théraponte dont le corps fut aussi transféré de Chypre à Constantinople. Le parallèle est en effet suggestif; il le serait davantage s'il était vraiment assuré que le panégyrique fût du milieu du VII^e siècle : rien n'en convainc. Notre auteur présente un témoignage plus consistant sur le culte de saint Spyridon et la présence de son corps dans la capitale byzantine au IX^e-X^e siècle; c'est celui du Synaxaire de l'Église de Constantinople, composé à cette époque. La notice du 12 décembre indique que son office se célébrait dans la chapelle de Saint-Pierre contiguë à Sainte-Sophie, et le manuscrit *Sa* (XI^e s.) ajoute que son corps était conservé dans le couvent de femmes voisin du monastère du Philanthrope. Ce couvent ayant été fondé par Irène Doukas à la fin du X^e ou au début du XI^e siècle, la relique se trouvait sans nul doute auparavant dans la chapelle de Saint-Pierre. Mais nous ne savons pas quand fut construite cette dernière : c'est par confusion avec celle du palais impérial que V. den V. en fait honneur à Basile I^{er} (1). Quoi qu'il en soit, on ne peut remonter plus haut que le milieu du IX^e siècle pour indiquer le lieu qui abritait la relique.

Sur la manière dont la relique est ensuite venue à Corfou après la catastrophe de 1453, V. den V. signale, à la suite de L. Petit, la *Vera relatione...* parue en 1669, et la traduction qui en a été faite en grec, en 1857, avec d'importantes additions. Sur les documents que contient cette *Ἀληθὴς ἔκθεσις*, Mgr Athénagoras a publié toute une suite d'articles, une dizaine, où il les examine au point de vue de l'authenticité. Parmi eux s'en trouve un, reconnu comme authentique, qui mérite d'être signalé. C'est un document du doge de Venise Barbarikos (*sic*, pour Barbarigo), émis à Venise le 14 mai 1489 et enregistré à la chancellerie de Corfou le 24 juillet de la même année. Saint Spyridon n'y est pas nommé, mais il y est parlé de « corps (σώματα) et d'autres reliques (λείψαντα) de saints qui se trouvent chez le pape Georges Polyeykos et que Marc Kalochairètès a hérités de son père le pape Georges ». Il serait tout à fait important de constater si ce document existe soit à Venise soit à Corfou. Les articles de Mgr Athénagoras, qui ne manqueront pas d'intéresser V. den V., ont paru dans la revue *Ὁ ἅγιος Σπυρίδων* en 1928 et 1929.

Il eût été intéressant de relever les témoignages des voyageurs ou pèlerins qui ont passé par Corfou. Je signale, par exemple, celui de T. Lubenau, qui indique la présence du corps de saint Spyridon dans une ancienne église grecque (2).

(1) Cf. R. JANIN, *Les églises et les monastères de Constantinople* (Géographie eccl. de l'empire byzantin, t. III, pp. 441-442).

(2) *Beischreibung der Reisen des Reinhold Lubenau*, hrg. vom. W. SAHM, II. Teil (3. Lieferung) Paderborn, 1930, p. 286.

Pour le culte chez les Slaves, V. den V. mentionne la commémoration dans le Calendrier de Mstislav écrit entre 1103 et 1117. Ajoutons que près de deux siècles auparavant elle se trouve déjà dans le Calendrier glagolitique d'Assémani (voir Ivan Crncić, *Assemanovo izborno Evangjelje*, Rome, 1878, p. 145). Cet auteur, date le document peu après 916. La mémoire de notre saint est omise dans la description de ce calendrier par Martinov, *Annus ecclesiasticus græco-slavicus*, p. 331.

La seconde moitié du volume est occupée par l'édition des textes grecs : 1) la Vie (I) par Théodore de Paphos, édition critique princeps; 2) la Vie anonyme (II) du *Laurentianus*; la Métaphrase anonyme (Vie III); la Vie abrégée (IV). Ces trois derniers textes sont publiés pour la première fois. L'éditeur s'est acquitté de sa tâche avec un soin et une compétence qu'on ne saurait trop louer. Il avait affaire à des textes proches de la langue populaire pas toujours compréhensibles au premier abord, et qu'il ne faut pas traiter, ce qui serait les maltraiter, d'après toutes les rigueurs de la syntaxe classique. C'est ce que V. den V. a tenu à rappeler (*Byzantion*, t. XXIV, 1954, paru en 1956, 19-45) en réponse à M. Scheidweiler (*Byz. Zeitschr.*, t. 48, 1955, 154-164). Une traduction des textes édités eût peut-être prélevé un certain nombre de critiques du recenseur allemand.

L'ouvrage comporte un index des citations et allusions bibliques et un index des noms propres grecs, ainsi qu'un autre fort détaillé des mots grecs. J'avoue avoir désiré plus d'une fois un index aux noms propres de l'Introduction.

En terminant, nous pouvons nous féliciter de posséder désormais, grâce au labeur et à la compétence de M. V. den V., les plus anciennes Vies, antérieures au Métaphraste, qui constituent la « Légende de saint Spyridon ». Les Bollandistes de l'an 2150 ou 2200, qui auront à rédiger les notices du 12 décembre béniront sans doute le savant philologue de leur avoir au plus haut point facilité la tâche.

V. GRUMEL.

HANDSCHIN (Jacques), *Das Zeremonienwerk Kaiser Konstantins und die sangbare Dichtung*, Buchdruckerei Friedrich Reinhardt Ag., Basel, 1942, in-8°, 112 pages.

Le *Livre des Cérémonies* de Constantin Porphyrogenète offre une ample matière à études et recherches. Qu'il s'agisse du Grand Palais, de Sainte-Sophie, de l'Hippodrome et de divers monuments religieux et civils de Byzance, ou encore de l'administration impériale et de la hiérarchie des fonctions et des titres, ou des costumes de cour, ou des fêtes liturgiques et profanes, on n'a pas encore fini, malgré de précieux résultats obtenus, de tirer de ce célèbre document tout ce qu'il contient et soumet à la sagacité des chercheurs. M. Handschin, venu s'adjoindre à eux, a pris comme domaine de son investigation les chants, plus strictement la poésie chantée, ou les morceaux poétiques chantés, que rapporte la *Livre des Cérémonies*. Son étude est divisée en cinq chapitres, en réalité quatre, car le cinquième est un appendice concernant le Pseudo-Codinus.

Le premier chapitre a pour objet « les morceaux chantés et les acclamations qui se font entendre au cours des processions impériales ». L'auteur distingue quatre espèces de morceaux chantés : la *phônè*, l'*apelatikos* ou *apelatikon*, le *dromikon* et le *choreutikon*. Cette division est en rapport avec les phases de la procession. Il en dresse l'inventaire en suivant l'ordre des fêtes d'après le *Livre des Cérémonies* (il y en a 94) et marque quelles sont les pièces qui représentent respectivement ces diverses espèces. Ces 94 morceaux sont cités dans le *Livre des Cérémonies*, mais ce document présente aussi çà et là des mentions de chants sans citation de paroles. En outre, dans les cérémonies auliques retentissent des

morceaux liturgiques en assez grand nombre qui ne sont marqués que par leur *incipit*, ou leur *heirmos* (modèle). Ce dernier cas est celui de deux compositions de Léon VI, dont J. H. ne nous dit pas si l'on a pu ou du moins cherché à les identifier. A propos de ce mélode impérial, notre auteur s'occupe des divers empereurs qui ont montré quelque activité dans cet ordre. Il aurait pu sur ce point compléter sa documentation en recourant au catalogue de C. Emereau « Hymnographi byzantini », *Echos d'Orient*, 1923, 1924, 1925. J. H. examine aussi les chants latins et les formules latines proférés au cours de ces cérémonies dont cet élément n'est pas la partie la moins curieuse. Revenant ensuite sur les distinctions des chants, il indique diverses autres espèces d'après d'autres particularités : *trilexia*, *tetralektia*, *triadika* (chants à la Trinité), *basilikia* (chants aux empereurs), *augoustiaka* (chants aux augoustai). Il s'occupe enfin des acclamations et des tons musicaux.

Le deuxième chapitre traite des modalités d'exécution et des forces exécutantes. L'auteur insiste particulièrement sur le rôle des dèmes dans les chants des processions.

Le troisième concerne le jeu instrumental et la danse. Au sujet des instruments de musique à Byzance, nous sommes heureux de voir mentionnées et appréciées les études de notre regretté collaborateur le P. Thibaut (*EO*, V et VI, 1900-1902), que l'auteur se rappelle avoir rencontré à Saint-Petersbourg avant 1914 et pour lequel il conserve un vif souvenir.

Le quatrième chapitre enfin, intitulé « Byzantinische Grundauffassungen », déroule des considérations sur les rapports et les influences mutuelles, dans la cour impériale et au patriarcat, des cérémonies auliques et des cérémonies liturgiques, et en général de l'Eglise et de l'Etat.

L'appendice que constitue le cinquième chapitre offre d'intéressantes comparaisons entre le *Livre des Cérémonies* et le Pseudo-Codinus. Nous n'avons pu ici qu'indiquer le cadre de l'ouvrage et les divers sujets dont il traite. Il ne nous est pas possible d'en montrer la richesse. Elle consiste en une multitude de détails, de remarques pertinentes, qu'un simple compte rendu ne saurait rapporter. Ceux qu'intéresse le célèbre ouvrage du Porphyrogénète ne manqueront pas de se munir du commentaire que constitue, en ce qui concerne les chants, le livre de J. H. Il est toutefois dommage que la consultation n'en soit pas facilitée par un *Wort-* ou *Sach-Register*. C'est surtout pour des ouvrages de ce genre qu'un tel instrument est nécessaire.

V. GRUMEL.

SEVERYNS (A.), *Recherches sur la Chrestomathie de Proclus. III. La Vita Homeri et les Sommaires du Cycle. 1. Étude paléographique et critique* (= Bibliothèque de la Faculté de Philologie et Lettres de l'Université de Liège. Fascicule CXXXII), Société d'édition « Les Belles-Lettres », Paris, 1950, in-8°, 368 pages.

Depuis nombre d'années, le professeur liégeois A. S. s'est attaché à l'étude de la *Chrestomathie* de Proclus. L'existence et des parties de cet ouvrage nous sont connues, d'une part, grâce à Photius qui nous en a donné un résumé dans sa précieuse Bibliothèque au cod. 239, et d'autre part, par des prolégomènes à un manuscrit homérique.

C'est d'abord par le codex de Photius que le traité de Proclus a été connu des érudits depuis la Renaissance. C'est lui qui nous fournit à son sujet les renseignements fondamentaux et nous instruit sur la nature de l'ouvrage. C'est donc par là

que le philologue belge devait naturellement commencer ses recherches. Avant lui, divers savants s'étaient occupés soit de la Bibliothèque de Photius, soit spécialement du codex 239. Il examine leurs travaux et fait le point des résultats acquis et des fausses démarches (1). Il lui paraît évident que la première tâche qui s'impose est l'établissement du texte. Heureusement, il bénéficie d'un point de départ assuré, qu'il doit à l'ouvrage capital de Martini, *Textgeschichte der Bibliothek des Patriarchen Photius von Konstantinopel* (1911), à savoir que toute la tradition manuscrite de la Bibliothèque remonte à deux codices indépendants l'un de l'autre, tous deux à Venise, codd. 450 (= A) et 451 (= B). Sur cette donnée initiale, un immense et délicat travail critique restait à faire, pour reconnaître laquelle des deux dérivations est préférable à l'autre, pour déceler soit les corrections d'érudits justifiées ou non, soit les incorrections matérielles des copistes avec indication éventuelle de leur cause ou occasion, pour rechercher aussi les points de contact avec la tradition indirecte et juger de leur origine. Ce patient labeur a eu pour résultat la publication de deux volumes parus ensemble en 1938 avec le titre : *Recherches sur la Chrestomathie de Proclus* : Première partie : *Le codex 239 de Photius*. Tome I, *Etude paléographique et critique*. Tome II. *Texte. Traduction. Commentaire*. Nous n'avons pas ici à analyser ces deux tomes. Nous pouvons du moins dire, du premier, que, pour la précision des observations, la rigueur de la méthode et la clarté de l'exposé, qui se reflète aussi dans la disposition typographique, il offre un excellent modèle pour de semblables travaux, et quant au second, que le texte édité, fruit d'une telle préparation, ne peut qu'inspirer toute confiance, impression que renforce les sondages opérés dans l'apparat critique (2). « Pas de texte sans traduction, pas de traduction sans commentaire » est un idéal que l'éditeur a réalisé au maximum. Peu de textes aussi courts n'ont reçu un commentaire aussi abondant. Aucun des nombreux problèmes particuliers que pose la *Chrestomathie* selon Photius n'a été laissé sans solution ou essai de solution. Notons ici une solution importante qui concerne le titre même de l'ouvrage de Proclus. C'est pour A. S. : Χρηστομαθείας γραμματικῆς Ἑκλογαί, qu'il traduit ainsi : Manuel abrégé de littérature (la forme ἀνεγνώσθησαν, ignorée de la traduction manuscrite, est une conjecture des éditeurs attirée par Ἑκλογαί).

Le volume III que nous présentons ici concerne l'autre source qui nous fait connaître la *Chrestomathie* de Proclus, à savoir les textes conservés par la tradition manuscrite d'Homère. En divers manuscrits homériques se trouvent en effet plusieurs fragments dont le premier est une *Vita Homeri*, et les autres, des sommaires de poèmes cycliques de la Geste de Troie (2. *Cypriorum enarratio*. 3. *De Æthiopide*. 4. *De parva Iliade*. 5. *De Persiliade*. 6. *De Nostis*. 7. *De Telegonia*). Ces fragments sont attribués à Proclus, sans indication de l'ouvrage d'où ils sont tirés, à l'exception toutefois d'un seul manuscrit, celui de l'érudit byzantin bien connu, Aréthas de Césarée. C'est à ce prélat que l'on doit déjà l'un des deux princi-

(1) Parmi les érudits cités qui se sont occupés de la Bibliothèque de Photius je n'ai point rencontré la mention de Leichius. Voici le titre complet de son ouvrage : *Joh. Henrici Leichii, A. M. Diatribe in Photii Bibliothecam orationi qua munus professoris philosophiæ extraordinarii in Academia Lipsiensi A. D. XIX Iunii A. MDCCXLVIII auspiciabitur præmissa*. In-4°, LIV pages. Après quelques pages sur la Bibliothèque de Photius (valeur, édition d'Hoeschel, version de Schott critiquée), il examine divers codices, dont le 239, qui occupe une page. On y trouve à propos de l'Ode, des renvois à d'anciens auteurs qui manquent chez A. S., Dion Chrysostome, Libanius, [Pseudo] Julien.

(2) La meilleure édition antérieure était celle de Bekker, que Migne a reproduite (*P. G.*, 103 et 104), « non sans y ajouter, déclare A. S., d'innombrables fautes d'impression », ce qui permet ce jugement : « Édition utile assurément, mais indigne de notre époque ». Pour être aussi sévère, il faut n'avoir sous les yeux que la réimpression de Garnier qui, en effet, fourmille de fautes.

paux manuscrits byzantins de la Bibliothèque de Photius (= A), et le rôle joué par lui dans la transmission de cette œuvre, ainsi que ses procédés d'annotation et de correction ont déjà, au cours des précédents volumes, longuement retenu l'attention du philologue belge.

Comme pour le codex 239, deux tomes doivent être consacrés aux textes de la *Vita Homeri* et des fragments cycliques, l'un constitué par l'étude paléographique et critique, l'autre par l'édition du texte avec traduction et commentaire. Le premier paraît d'abord séparément, non que le texte ne soit pas déjà établi d'une manière définitive, mais c'est le commentaire qui réclame une longue mise au point de recherches particulièrement délicates, ayant pour objet les épisodes successifs de la Geste troyenne. Cependant, en vue des références perpétuelles que réclame l'étude paléographique et critique, le texte paraît dès maintenant sans appareil critique dans un cahier à part, en édition définitivement établie, et c'est aux paragraphes de celle-ci que se font les renvois. L'édition sera redonnée dans le volume suivant avec appareil critique.

Le présent volume comprend deux parties : 1. paléographique; 2. critique. Les sept fragments de Proclus nous sont connus au moyen de 14 manuscrits. Chacun de ceux-ci est minutieusement décrit avec toutes ses particularités graphiques. Le plus ancien et aussi le plus important est le *venetus* 454 (= A) du x^e siècle, qui contient avec la *Vita Homeri* 5 autres fragments. Un autre, le *Neapolitanus* (= F) est perdu de vue depuis environ un siècle. On sait qu'il contenait la *Vita Homeri* et la *Cypriorum enarratio*. Mais il n'a jamais été utilisé antérieurement que pour le second fragment, savoir dans les éditions de Gargiulli (1812) et B. Stark (1842). L'étude critique aboutit à ce résultat, que toute la tradition manuscrite de nos fragments remonte à l'original par deux branches indépendantes l'une de l'autre. Voici la généalogie.

À l'origine, la *Chrestomathie* de Proclus (= x). Les fragments passent en tête d'un manuscrit homérique (= Π) avec la référence : 1. Πρόκλου περί Ὀμήρου; 2. Τοῦ αὐτοῦ περί τῶν...; 3. Τοῦ αὐτοῦ περί.... Des retouches diverses aboutissent à un codex π, d'où procède l'archétype ω, ancêtre de toute notre tradition. De lui, la tradition se partage en deux branches : a, qui conserve tous les fragments transmis par ω; f, qui, n'ayant en vue que des besoins scolaires, n'a gardé que deux fragments (ces lettres sont choisies à cause de leurs principaux représentants A et F). La branche a contient un codex (a², annoté par son propriétaire Aréthas, qui découvre que ces fragments proviennent de la *Chrestomathie* de Proclus et le marque sur son exemplaire. Il opère en outre des corrections sur le texte et écrit des annotations en marge. Sur ce codex a été copié, à l'instigation d'Aréthas lui-même, pense A. S., l'actuel *Venetus* (= A). Malheureusement, ce dernier a perdu, au cours des âges, le cahier qui contenait la *Cypriorum enarratio*, seul accident qui l'empêche d'avoir le cycle complet. Les autres dérivés de a, plus fidèles, n'ont conservé, en tout et pour tout, que le tiers de la *Vita Homeri*, sous le titre Ἑνός Ὀμήρου, sans le nom de l'auteur, à l'exception de G (= *Vatic.* 30) qui a reconnu que le fragment était de Proclus.

L'autre branche de l'archétype ω, savoir f, ne contient, nous l'avons dit, que deux fragments. Ce sont la *Vita Homeri* et la *Cypriorum enarratio*. Les dérivations de f sont, d'une part le *Neapolitanus* déjà mentionné, qui en est la plus directe, et d'autre part le présumé e, dont l'actuel *Ambrosianus* 1015 = E 56 inf. (= E) est le plus direct représentant. Mais e s'est continué aussi dans une autre descendance. Un de ses exemplaires a reçu les annotations d'un savant lecteur, que A. S. croit être Tzetzés (xii^e s.). De ce commerce est né l'intermédiaire g, d'où proviennent indirectement tous les autres manuscrits, au nombre de huit, de la branche f; ils en contiennent les deux fragments.

Tel est le tableau de la tradition manuscrite des fragments de Proclus, esquissé

seulement ici, mais patiemment établi tout au long du volume par de multiples observations et comparaisons, conduites, éclairées, fécondées par une critique aussi rigoureuse que sagace. Des tables très détaillées facilitent la consultation du volume et 14 planches photographiques correspondent aux 14 manuscrits étudiés.

Un cahier encarté nous donne déjà, nous l'avons dit, le texte établi sur cette étude. Nous espérons que l'élaboration du commentaire ne tardera pas à parvenir au point de maturité qui nous vaudra sur le modèle de l'édition du Code 239 de Photius : Texte, Traduction, Commentaire, le volume contenant l'édition des fragments. Dans ce volume, ou peut-être dans un volume terminal, le savant philologue ne manquera pas de donner une réponse à deux problèmes qu'il a volontairement laissés en suspens. Le premier est de savoir si les *Fragmenta Procli* appartiennent à la partie de la *Chrestomathie* analysée par Photius, c'est-à-dire les deux premiers livres; ou s'ils sont tirés de l'autre partie, qui est inconnue par ailleurs. Le second concerne l'identification de l'auteur. Est-il, ou non, le célèbre philosophe platonicien ou un simple grammairien jouissant de cette homonymie? Ces problèmes en effet ne peuvent recevoir de réponse qu'après examen des problèmes mineurs et en possession de toutes les données qu'une étude exhaustive aura pu dégager et rassembler.

V. GRUMEL.

GARITTE (Gérard), *Documents pour l'étude du livre d'Agathange*, Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, 1946, in-8°, XVIII + 447 pages (= Studi e Testi 127).

Les Arméniens possèdent sur la conversion de leur nation à la foi chrétienne un récit des plus circonstanciés. Celui qui, sous le nom d'Agathange, se prétend le secrétaire de Tiridate, le roi converti, et déclare rapporter ce qu'il a vu lui-même et ce qu'il a appris d'autres témoins, n'a rien laissé à désirer à la curiosité de ses compatriotes. Mais trop d'invraisemblances et de contradictions ont glissé de sa plume, trop d'ambiance légendaire baigne ses héros pour qu'il soit possible, et il s'en faut de beaucoup, de reconnaître en lui un contemporain, et il demeure par suite bien malaisé de démêler dans la trame de sa narration les fils qui représentent la vérité de l'histoire.

Le livre que nous présente M. Garitte sous un titre prudemment mesuré n'entend pas résoudre le difficile problème historique, dont chacun attend la solution, mais il en fournit du moins ce qui en est la condition préalable, c'est-à-dire une mise au point critique du problème littéraire. Celui-ci s'est posé à lui de nouveau à l'occasion de la découverte qu'il a eu la bonne fortune et le mérite de faire — l'un ne va pas sans l'autre en ce domaine — d'une nouvelle recension grecque de la Vie de saint Grégoire l'Illuminateur (= Vg). Ce texte, conservé dans un manuscrit de l'Escorial, daté de 6615 (= 1107) et provenant d'un monastère de Sicile, est bien distinct de l'Agathange grec (= Ag) déjà connu, publié dans les AA. SS. (= Migne) et par Lagarde. Pour situer ce nouveau témoin parmi les documents déjà existants et en déterminer la qualité, le savant professeur de Louvain a été amené à dresser le bilan de toute la littérature de provenance agathangélique en diverses langues précédemment connue, avec indication des éditions et appréciation de leur degré de valeur. Il s'est occupé en particulier de marquer les rapports des textes entre eux, à la suite de plusieurs érudits, sans omettre à l'occasion de corriger certaines opinions. Tout cela fait proprement l'objet du chapitre 1^{er}.

Le chapitre II est constitué par l'édition de la recension grecque découverte. Il l'appelle Version grecque (= Vg), parce que ce texte — il en fournira la preuve

au chapitre VIII — est traduit d'un original arménien. Le texte est partagé en 119 paragraphes très courts afin de faciliter les renvois. L'apparat critique est constitué par les leçons non retenues du manuscrit. On a indiqué en note les paragraphes parallèles de l'Agathange arménien (Aa) et de l'Agathange grec (Ag). En outre, la comparaison instituée par G. G. entre la recension arabe publiée par Marr (= Va) et le nouveau document grec ayant fait apparaître que la première dépend en bonne partie de la recension dont relève le second, l'éditeur en a fait une version latine très littérale, qui est éditée en soubassement de Vg.

L'auteur me permettra une légère différence d'interprétation au sujet du § 70 de Vg. La première phrase m'γ paraît meilleure sans le signe interrogatif. Quant à ὁδὸν εἶπον, je comprendrais ὁδὸν (ὁν) εἶπον l'omission étant explicable par la terminaison de ὁδόν), et je ponctuerais : ἀθλήσαντες σεσώμεθα, ἐγὼ μὲν..., le sens général étant : *nous avons été sauvés, moi pour vous enseigner la voie que je vous ai dite, elles (les vierges martyres) pour jouir de l'immortalité.*

Cette double édition de Vg et de Va est suivie de nombreuses notes, surtout linguistiques, sur les divers points qui dans l'une ou dans l'autre peuvent demander éclaircissement.

Le chapitre III concerne le manuscrit qui conserve Vg. L'auteur fournit avec précision tous les renseignements : contenu, histoire, description, qui précèdent généralement les éditions de textes.

Le chapitre IV étudie la langue de Vg. Les remarques sont groupées dans un ordre systématique sous les rubriques : phonétique, morphologie, syntaxe, et relèvent les divergences ou écarts de cette langue avec la langue classique. L'auteur est très au fait des travaux concernant la langue et la grammaire des écrivains byzantins. Voici cependant de très rares exemples qui ne sont pas *ad rem* : καταχέω n'est pas un verbe contracte ; ἀνεγείρω n'est pas un infinitif avec augment. Quant à σέσωσθε, pourquoi ne serait-ce pas le parfait impératif : « soyez sauvé, sauvez-vous »?

Le chapitre V examine les noms propres de Vg et leur rapport avec les noms arméniens et fait de même pour les noms propres de Va. Cela nous vaut de riches remarques et notes bibliographiques, spécialement touchant la géographie arménienne (peuples et lieux).

Les trois chapitres suivants, VI, VII et VIII, concernent des problèmes d'ensemble. Le chapitre VI porte sa conclusion dans son titre : « Vg et Va sont des traductions ». Elle est assurée par toute une série de comparaisons qui, cependant, pour la partie grecque, ne sont pas toutes probantes. Ainsi l'expression βάλλειν ἐν ταῖς ἀκοαῖς οὐ εἰς τὰς ἀκοὰς a déjà son précédent dans Act. Ap. 17, 20 : ξενίζοντα γὰρ τινὰ εἰσφέρεις εἰς τὰς ἀκοὰς ἡμῶν. De même, λάματα ποιῶν est à rapprocher de ἰάσεις ἀποτελῶ (Luc, 32) et de ὁ ποιήσας ἔλεος (Luc, 10, 37). Le verbe accompagné d'un infinitif comme dans κοινωνεῖν παρὰσκευάζοντες (p. 258) est une tournure qui se trouve dans Jean, 6, 10 : ποιήσατε τοὺς ἀνθρώπους ἀναπεσεῖν.. Pour τίθημι τὰ γόνατα, C. G. a fait lui-même le rapprochement avec Marc 15, 19 (p. 257); on peut ajouter Luc, 22, 41; Acta Ap., 7, 60; 9, 40; 20, 36; 21, 5. Quant à l'expression πᾶσαν πνοὴν... ὑμνεῖν τὸν χριστὴν, il faut simplement y voir le rappel du Ps. 150 : πᾶσα πνοὴ αἰνεσάτω τὸν Κύριον. Du moins, on ne refusera certainement pas de reconnaître une marque d'origine à la citation de saint Paul, Eph., 6, 5, οὐ τοῖς κατὰ σαρκὰ κυρίοις est devenu τοῖς σωματικοῖς ἀρχουσιν, qui correspond justement au texte de la Bible arménienne.

Pour l'origine grecque de Va, les lecteurs non arabisants retiendront comme preuve caractéristique l'erreur de traduction où dans une énumération de personnes l'on passe du cinquième au septième, le sixième, ἕκτος, étant rendu par l'arabe signifiant *praeterquam* (= ἑκτός.).

Le chapitre VII compare la composition du récit dans Vg et les autres recensions.

Un tableau synthétique indique clairement les parties correspondantes. L'examen montre que les grandes lignes du récit sont parallèles, mais que les diverses recensions, sauf une (Va), ont chacune quelque élément propre. Compte non tenu de l'épisode certainement adventice du roman d'Artašir (vers le début), ainsi que de la grande didascalie, qui lui sont propres, Ag se présente dans son ensemble comme une traduction fidèle de l'Aa actuel. Vg, qui, dans les premières parties est un abrégé par rapport à celui-ci, avec cependant quelques éléments nouveaux, constitue, depuis la prédication de Grégoire jusqu'à la fin, une recension nettement différente, tantôt plus brève, tantôt plus développée, et alors « riche en détails concrets, en traits réalistes, en scènes prises sur le vif. » Va semble une recension hybride reproduisant tantôt une recension propre de Aa, tantôt la recension représentée par Vg.

Le chapitre VIII concerne l'origine de la recension représentée par Vg. G. G. commence par discuter la théorie de Marr, selon laquelle la Vie arabe (Va) traduite du grec mais dérivant d'un texte arménien, ce qu'on doit reconnaître, représente une recension d'inspiration chalcédonienne, à placer, pour le lieu, dans la province de Tao-Clargethi, et, pour le temps, au VII^e-VIII^e siècle. Il n'a pas de peine à faire apparaître l'inanité d'une telle hypothèse. Il montre plus d'intérêt, quoique en se tenant sur la réserve, pour l'opinion d'Adontz qui place la dite recension à la fin du VI^e siècle et la considère comme une expression de la « propagande commencée au concile antinestorien de 555... pour unifier toute l'Arménie sous l'égide de l'Église nationale ».

Le chapitre IX, intitulé « pour la critique du texte d'Ag » nous offre une collation des fragments palimpsestes des Vaticani gr. 2302 (onciale) et 1855, des fragments de l'Ottobonianus gr. 373 et des fragments d'Ag en traduction arabe du florilège monophysite « La Confession des Pères », ceux-ci accompagnés d'une traduction latine. Enfin, le chapitre X reproduit le texte syriaque de la notice de Grégoire « évêque des Arabes » sur Grégoire l'Illuminateur, écrite en 714. Cette notice a quelques éléments propres qui ne sont point dans nos diverses recensions, ce qui laisse soupçonner des sources non encore atteintes. Un double index termine le volume. L'un porte sur les mots grecs de la Vg, l'autre renvoie à tous les noms propres du livre et à toutes les matières traitées. Tous deux sont très détaillés, donc d'autant plus utiles.

Un problème littéraire que j'aurais aimé voir traiter, ce qui pouvait se faire sans trop s'écarter du centre d'intérêt constitué par Vg, c'est de savoir si Va dont dépend Vg n'est point à son tour en dépendance d'un original grec. Non point que j'aie des doutes personnels à ce sujet, mais je vois un savant russe affirmer cette dépendance, prouvée, selon lui, par des fautes qui proviennent d'une connaissance imparfaite de mots arméniens. Il ne donne malheureusement qu'un exemple, déjà signalé par Langlois, et il est tiré de l'épisode adventice d'Artašir. L'ouvrage de ce savant russe, Alexandre Anninskij, *Drevnie armjanskije istoriki, kak istoričeskie istočniki*, Odessa, 1899, n'est pas cité par G. G. Puisque je touche ici à la bibliographie, l'auteur me permettra de préciser que l'ouvrage d'Hubschmann, *Armenische Etymologie*, a paru en deux parties en 1895 et 1897; que l'ouvrage de Tournebize, *Histoire de l'Arménie*, a paru en entier en 1910, et d'ajouter les ouvrages suivants : G. Ter-Mkerttchian, *Des sources d'Agathange* (en arménien), Vagaršapat 1896; *Recherches sur le paganisme arménien* par M. J. B. Emin (en russe), ouvrage traduit du russe par M. A. de Stadler, Paris, 1864 (extrait de la Revue de l'Algérie et des colonies, oct.-nov. 1864).

Pour apprécier pleinement l'ouvrage de G. G., il faudrait, comme lui, posséder toutes les langues orientales qui, outre le grec, y sont intervenues, l'arménien, le syriaque, l'arabe, le copte. *Non omnia possumus omnes*. Nous pouvons du moins présumer, à voir le soin avec lequel a été traité le texte grec, qu'il en a été de même

pour les autres (1). Mais surtout cette considérable mise en œuvre donne l'impression que rien n'a été négligé pour nous donner, sur le problème littéraire du livre d'Agathange, toute la documentation qu'on pouvait souhaiter, en la disposant d'une manière ordonnée et facilement utilisable. S'il n'a pas — ce qui est évidemment le but dernier des recherches — fait la lumière sur le problème historique lui-même, c'est de propos délibéré, c'est qu'il lui est apparu que les éléments de solution sont encore insuffisants. La position critique la plus judicieuse sur ce problème demeure celle du P. Peeters, dans son étude « S. Grégoire l'Illuminateur dans le calendrier lapidaire de Naples » (*An. Boll.* 60, 1942, 91-130) dont le contenu, comme le dit fort bien G. G., « dépasse en tous sens les promesses de son titre. »

V. GRUMEL.

HOERMANN (Stephana) et SEIDL (Erdwin), Μ. ΚΡΙΤΟΥ ΤΟΥ ΠΑΤΖΗ ΤΙΠΟΥΚΙΤΟΣ. *Librorum LX Basilicorum Summarium*. Libros XXIV-XXXVIII ediderunt... Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, 1943, in-8°, XLI + 338 pages (= Studi e Testi 107).

On connaît l'importance de ce répertoire qui devait faciliter aux juristes de Byzance la consultation de l'immense compilation des *Basiliques*. Il en suivait l'ordre, indiquant brièvement l'objet des livres et des titres, et renvoyait même pour chaque matière aux autres endroits du grand recueil qui en traitaient.

Longtemps les historiens du droit byzantin ont souhaité posséder une édition complète de ce précis, pour deux raisons particulières, d'abord pour bien connaître la teneur de plusieurs livres des *Basiliques* dont le texte est perdu, puis pour améliorer le texte des livres qui sont conservés. En 1888 (séance du 2 juin), l'Institut italien de Droit romain approuvait la proposition de commencer la publication des sources de ce Droit par le *Tipoukitos* et souhaitait voir confier cette tâche au professeur Fr. Brandileone. Le fascicule qui portait cette annonce proposait même une page-spécimen de la future édition. En fait, ce fut le professeur Contardo Ferrini qui s'en chargea. Il y était amené par la publication du *Supplementum alterum* à l'édition des *Basiliques*, qu'il préparait en collaboration avec le futur cardinal G. Mercati, lequel assumait la partie paléographique. Dès que ce volume eut paru (1897), les deux associés s'appliquèrent à l'édition du *Tipoukitos*. La mort de C. Ferrini survint en 1902, après l'impression des premiers cahiers (64 pages). Aucun historien du droit ne se rencontra alors qui voulût ou pût continuer son œuvre. La publication en subit un retard considérable, et ce n'est qu'en 1914, grâce au dévouement de l'ami survivant, que le premier volume de l'édition put enfin paraître. Elle contenait les 12 premiers livres avec la traduction latine préparée par C. Ferrini et une préface de G. Mercati, où celui-ci identifiait l'auteur, non encore connu, avec Patzès, disciple de Garidas, et indiquait l'époque de la composition : fin du XI^e siècle, sous Alexis Comnène.

C'était aux juristes qu'il incombait de ne pas laisser l'entreprise tomber en désuétude. Il fallut attendre jusqu'en 1929 pour que parût le second volume de l'édition. Il était dû à la compétence et à la puissance de travail du professeur Fr. Dölger. Il comprend les livres XIII-XXIII sans traduction latine. On y renonçait désormais, l'effort et le temps nécessaires pour cela n'étant pas en proportion avec le besoin et, du reste, la traduction des *Basiliques* par Heimbach pouvant suffire aux contrôles éventuels pour la majeure partie de l'ouvrage.

(1) P. 97, l. 4 : corriger Ἀάτοις par Δάτοις ; p. 448, non *infundere* par *nos infundere* réclamé par le sens ; p. 403, n. 1 : ἐθοισθέντ (ης) par ἐθοισθέντ (ες).

Le troisième volume porte la date de 1943. Il est dû au prof. Erwin Seidl pour la partie juridique et à Stéphanos Hoermann pour la partie paléographique et philologique. Ils semblent avoir pris sur eux d'assurer l'achèvement de la publication.

La préface indique les changements apportés dans l'édition en raison des progrès de la critique touchant les *Basiliques*. On reconnaît en effet communément que l'édition de ce monument juridique par Heimbach, dont le mérite fut considérable, souffre de certains défauts qui en diminuent l'utilité et en font désirer une refonte. D'abord, la numération des chapitres est souvent arbitraire. Ensuite des textes appartenant aux scholies ou à des exposés ultérieurs ont été incorporés comme texte authentique dans les 4 premiers livres. Enfin l'insertion du texte du *Tipoukitos* dans les *Basiliques* pour suppléer au texte des livres perdus, n'a pas été accueillie avec faveur. Les nouveaux éditeurs ont tenu compte de tout cela. Ils ont, en particulier, dans les renvois aux *Basiliques*, pris la numération de Patzès lui-même (sauf évidemment dans les cas d'erreur manifeste), car elle doit être celle de la future édition du grand recueil.

La préface présente ensuite un grand nombre de particularités du *Tipoukitos*, non remarquées jusqu'alors, en rapport soit avec le *Corpus juris*, soit avec les *Basiliques*, soit avec les deux volumes déjà édités du *Tipoukitos*, soit avec l'histoire du droit. Cette masse d'observations occupe les pages IX-XL. Elle donne une idée du soin et de la compétence apportée à leur tâche par les nouveaux éditeurs.

Conformément à ce qui s'est fait pour les deux premiers volumes, la préface a été écrite en latin. C'est heureux pour l'uniformité de l'édition, et nulle autre langue d'ailleurs n'était préférable pour accompagner des textes de droit à la langue juridique par excellence. On ne saurait cependant trop veiller à la clarté de la rédaction, car le lecteur ne doit pas avoir à deviner, quoiqu'il finisse par y arriver, ce qu'on a voulu dire. Voici, par exemple : « Editores numquam omnia antecapere possunt, quae textus novi scientiae affert (je suppose afferunt), sed moderatione usi futuris studiis id concedant necesse est. At copia ejus, quod in textu tractando apperuit (je suppose apparuit), tanta erat, ut exemplum imitans editorum primi et secundi voluminis indicem inventorum praemittam (je suppose praemitterem) qui usui esse potest ut Supplementum ad Basilica. » (p. ix). La phrase latine souffre d'expressions comme « auxilium loca Codicis amissa melius restituendi », ou « certa conclusio mendi manuscripti » (*ibid.*). Je ne parle pas d'accidents comme « adjuvavit » (p. VIII, l. 9), « urgeat » (p. x, l. 30), qu'il faudrait, à tout prix, s'efforcer d'éviter.

Ceci dit, passons à l'édition elle-même du texte. Autant qu'on en peut juger par un sondage, elle est remarquable de correction. Mon examen a porté sur le livre XXVIII, consacré aux fiançailles et au mariage, matière commune avec la législation ecclésiastique. Les quelques irrégularités observées sont les suivantes :

P. 97, l. 17 : ξ ne se justifie pas ; il faut $\eta\varsigma$ κατ' ἀκολουθίαν.

P. 97, l. 18 : il faut écrire $\Xi\eta\rho\upsilon$, nom propre, avec une majuscule.

P. 97, l. 19-29, on lit $\tau\rho\iota\epsilon\tau$ (ες)... $\pi\epsilon\upsilon\tau\acute{\alpha}\epsilon\tau$ (ες) : ne faut-il pas $\tau\rho\iota\epsilon\tau\acute{\iota}\alpha\upsilon$ et $\pi\epsilon\upsilon\tau\alpha\epsilon\tau\acute{\iota}\alpha\upsilon$, qui sont en toutes lettres, p. 108, l. 11 et 34?

P. 98, l. 21 : $\acute{o}\rho\eta\eta$ est évidemment une faute typographique par chute du kappa ($\acute{\kappa}\acute{o}\rho\eta\eta$).

P. 102, l. 23, on lit $\kappa\omicron\upsilon\rho\acute{\alpha}\tau$ (ω) $\rho\omicron\varsigma$ et p. 103, l. 23, $\kappa\omicron\upsilon\rho\acute{\alpha}\tau$ (\omicron) ρ ($\omicron\varsigma$), inconséquence qui se rencontre plusieurs fois.

P. 103, l. 18, lire $\sigma\upsilon\nu\eta\gamma\epsilon\sigma\epsilon\nu$ au lieu de $\sigma\upsilon\nu\eta\gamma\epsilon\sigma\epsilon\nu$.

P. 105, l. 28, lire $\acute{\alpha}\upsilon\tau\eta\varsigma$ au lieu de $\acute{\alpha}\upsilon\tau\eta\varsigma$.

P. 107, l. 8, on lit $\acute{\epsilon}\pi\iota$ $\acute{\epsilon}\pi\iota\beta\omicron\upsilon\lambda\epsilon\upsilon\sigma\eta$: le premier $\acute{\epsilon}\pi\iota$ est de trop.

P. 112, l. 26, lire $\tau\eta\varsigma$ $\pi\rho\omicron\iota\kappa\omicron\delta\varsigma$ au lieu de $\tau\eta\varsigma$.

P. 113, l. 19, corriger $\kappa\acute{\alpha}\nu$ en $\kappa\acute{\alpha}\nu$.

P. 115, l. 13, corriger aussi $\sigma\upsilon\nu\alpha\iota\nu\acute{o}\upsilon\sigma\eta\varsigma$ en $\sigma\upsilon\nu\alpha\iota\nu\acute{o}\upsilon\sigma\eta\varsigma$.

P. 124, l. 13, ne faut-il pas $\lambda\alpha\mu\delta\acute{\alpha}$ ($\nu\eta$) au lieu de $\lambda\alpha\mu\delta\acute{\alpha}$ ($\nu\epsilon\iota\nu$)?

Enfin, p. 125, l. 10, lire, sans aucun doute, $\gamma\omicron\nu\eta\gamma$ exigé par le sens, au lieu de $\gamma\upsilon\eta\gamma$ et, au besoin, corriger le manuscrit, en conformité du reste avec *Basil.* Heimbach, tome III, p. 346, l. 35.

L'édition de textes de ce genre n'est pas des plus aisées : elle réclame une attention constante. St. Hoermann et E. Seidl ont donné, avec le présent volume, la preuve de leur compétence et de leur application. Nous pouvons leur faire confiance et espérer pour un temps relativement proche l'achèvement de leur difficile entreprise (1).

V. GRUMEL.

JALABERT (Louis) et MOUTERDE (René), S. J. *Inscriptions grecques et latines de la Syrie*. Tome III, 2^e partie : *Antioche* (suite), *Antiochène*. — Tome IV (avec la collaboration de Claude Mondésert) : *Laodicée, Apamène*. Paris, Librairie Orientaliste Geuthner, 1953 et 1955. Deux volumes in-4^o, l'un de la p. 529 à la p. 690 + xxxvi pages, l'autre de 379 pages (= Bibliothèque archéologique et historique, tomes LI et LXI).

Ralentie par la seconde guerre mondiale, la grande entreprise de la publication des *Inscriptions grecques et latines de la Syrie* accentue heureusement son rythme. Nous avons à rendre compte à la fois de la fin du tome III et du tome IV (paru en une fois). Ces deux volumes ont bénéficié du concours du P. Claude Mondésert, professeur aux Facultés Catholiques de Lyon et à l'Université Saint-Joseph de Beyrouth, l'animateur bien connu de la collection « Sources chrétiennes ».

Le tome III contient les n^{os} 982 à 1242, parmi lesquels plusieurs sont bissés et certains groupent un grand nombre d'unités semblables. Un appendice aux volumes I, II, III¹ et III² contient aussi, rangées en exposant sous le n^o 1342, 28 nouvelles inscriptions. Il ne faut pas oublier, en effet, que le commencement de la publication remonte à un quart de siècle (tome I^{er} 1929). On a donc eu soin de le mettre à jour en y introduisant les nouvelles découvertes. On a tenu compte, en même temps, pour nombre de numéros, des observations présentées par les érudits et indiqué chaque fois qu'il y avait lieu la bibliographie récente.

Ce qu'on appréciera en outre particulièrement, c'est le copieux index portant sur les tomes I-III, dressé par C. Mondésert et J. Roussel, en deux parties, l'une pour les inscriptions grecques, l'autre pour les inscriptions latines. Les noms y sont distribués, ici et là, sous trois titres : Noms de personnes, noms géographiques, vocabulaire. Ils sont accompagnés, quand il y a lieu, d'une particularité qui dirige l'attention. Les auteurs ont tenu à être complets. Ce n'était peut-être pas nécessaire pour le vocabulaire. On peut se demander, en effet, quelle est l'utilité et qui s'imposera la consultation d'une série de références au nombre d'environ 30, 50, 60, 100 et plus, à des mots isolés, aussi communs que $\acute{\alpha}\pi\omicron$, $\acute{\epsilon}\kappa$, $\epsilon\iota\varsigma$, $\acute{\epsilon}\nu$, $\delta\acute{\epsilon}$, $\alpha\upsilon\tau\acute{o}\varsigma$, $\omicron\upsilon\tau\omicron\varsigma$, $\Theta\epsilon\acute{o}\varsigma$, $\beta\alpha\varsigma\iota\lambda\epsilon\acute{\upsilon}\varsigma$, $\mu\acute{\eta}\nu$ (mois), etc.; $\xi\tau\omicron\varsigma$ a plus de 200 références. On a eu raison de renoncer à cette abondance dans la table du tome suivant. Le tome III s'achève avec la liste des noms de lieux où les inscriptions ont été trouvées et une page d'*addenda* et de *corrigenda* à l'Index.

(1) Nous venons d'apprendre qu'ils ont tout récemment publié le quatrième volume (1955).

Avec le tome III² est terminée la description des inscriptions d'Antioche et de l'Antiochène. Le tome IV comprend celles de Laodicée et environs et de l'Apamène : à savoir, pour le tout, du n° 1243 à 1997. Il s'ouvre par une bibliographie, où ne sont indiqués que les ouvrages cités par abréviation au cours du volume. Je n'y ai point trouvé BURTON et DIAKE, souvent portés dans les références. Sans nul doute a-t-il son titre entier quelque part, mais mon attention ayant été attirée sur ces auteurs par l'importance inscription 1599, j'ai parcouru plus de 50 pages en arrière et abandonné cette recherche par lassitude.

Le volume comporte, comme le précédent, un court appendice d'additions, groupées au moyen d'un exposant (lettre) sous les nos 1296 et 1308, et de corrections. Il s'y ajoute, dues à H. Seyrig, une vingtaine de corrections de dates sur les tomes I-IV. Vient ensuite un index, très heureusement conçu, dont la consultation rendra les plus grands services, comme on peut s'en convaincre par les divers titres : I. Noms grecs d'hommes et de localités. II. Formulaire grec commun. III. Formulaire grec païen et magique. IV. Formulaire grec chrétien (et juif). V. Termes et titres grecs. VI. Noms latins de personnes et de lieux. VIII. Termes et titres latins. VIII. Provenances. Non moins utile est la table qui couronne le tout : à savoir, la chronologie des inscriptions datées des tomes I-IV, dressée par Henri Seyrig, et rangée d'après les ères employées.

Tel est le contenu général des deux volumes que nous présentons. Ce qu'on ne peut montrer dans le détail, c'est la valeur et la richesse du commentaire qui suit les inscriptions. On s'est attaché à ne laisser dans l'ombre aucun des problèmes posés par le texte et les signes ou figures qui, éventuellement, l'accompagnent. Ces problèmes sont de tous ordres : historique, linguistique, littéraire, géographique, mythologique, religieux, institutionnel... Ils exigent une érudition étendue et précise. On voit qu'elle n'a pas manqué ici, et l'on ne peut qu'apprendre beaucoup en parcourant ces pages peu attrayantes au regard.

Je dois spécialement relever, car c'est le problème qui me retient en ce moment, le soin particulier avec lequel on a traité les datations. J'ai pu m'en rendre compte dans le détail, les ayant moi-même, en vue de mon ouvrage sur la Chronologie byzantine, examinées avec attention, tant dans la description des inscriptions que dans la précieuse table chronologique de H. Seyrig mentionnée plus haut. On me permettra cependant de signaler quelques points où il m'a paru qu'il y avait imprécision ou inexactitude.

Tout d'abord, je relève la manière confuse dont est présentée, p. 7, l'ère de Laodicée : « Cette ère (« de la liberté » 81/80 av. J. C. sous Tigrane, remplacée par une « ère césarienne », 48 av. J.-C.) donne pour la date réelle des épitaphes de Bdâma, les mêmes temps que l'ère d'Antioche. » Dans cette phrase il y a contradiction entre la parenthèse et l'affirmation finale. Il faut comprendre ainsi : *cette ère, savoir l'ère césarienne (48 av. J. C.), qui remplaça « l'ère de la liberté » (81/80 av. J. C.) donne, etc.* Au surplus, en tête d'une section qui concerne Laodicée, il eût été convenable d'indiquer d'une manière plus précise cette ère césarienne, à savoir, ou octobre 48 av. J. C. ou du moins l'accouplement 48/47, qui sous-entend la précision.

Une confusion semblable se trouve au n° 1183, au commentaire chronologique (p. 645). — An 126, 30 du mois de Daisios. « Ere des Séleucides, comptée à la manière macédonienne, suivant l'indication du mois macédonien Daisios, c'est-à-dire depuis octobre 312 [le comput « babylonien » partant de Nisan (avril) 311] ». Une telle rédaction fait croire que le mois de Daisios signifie le mois d'octobre ; heureusement la traduction de la date est juste : juin 186 av. J. C.

Passons maintenant aux datations proprement dites. Mes observations portent sur les tomes III et IV et seulement pour des corrections autres que celles de la table de H. Seyrig.

N° 1243 : — Panemos (juillet) β[σ] = 202 ère d'Antioche correspond à 154 ap. J. C. et non à 161. La table maintient 161, qui suppose la lecture θ[σ] de Jalabert. On a corrigé cette lecture, mais en oubliant de corriger l'année chrétienne correspondante.

N° 1271, lettres *e, f, g, h, i, j*. Les dates de l'ère césarienne de Laodicée sont calculées justement, mais le rappel sous *e* de l'ère : 49 (au lieu de 48/47) av. J.-C. est fautif.

N° 1319. — An 703 Sél., Audynaïos (janvier) : correspond à 392, non à 391.

N° 1321. — Même date, Dystros (mars). Même remarque.

N° 1377. — An 6548 ère byzantine, octobre, 1^{re} indiction (?) sous l'empereur Michel IV. Faute d'impression pour la datation du règne : 1034-1081, au lieu de 1034-1041. On traduit l'année du monde par 1040, mais il s'agit du mois d'octobre, c'est donc 1039 qu'il faut. Ce n'est pas la 14^e indiction, qui commence le 1^{er} septembre 1040 : c'est la 9^e. On a eu raison de mettre un point d'interrogation à 1^{re} indiction; elle est en effet impossible : c'est la 8^e qui s'impose. Ne pourrait-on la reconnaître dans l'inscription? Le commentaire relève que l'alpha où se lit le chiffre de l'indiction est assez différent de l'alpha de la ligne 1 dans [Μτ]χϛήλ. Ne pourrait-on supposer que la barre transversale est celle d'un éta (H) = 8, et qu'ainsi la correspondance est rétablie avec l'année du monde. Dans le cas, les jambages verticaux de l'éta auraient été infléchis dans la copie, car nous n'avons qu'une copie. Seule, la vue de l'original pourrait expliquer comment la faute a pu se produire.

N° 1389. — An 515 Sél., 5 Peritios (février). Trad. : = derniers jours de 203 ap. J.-C. Ce ne pourrait être que si Peritios signifiait décembre. La vraie correspondance est février 204 ap. J.-C.

N° 1431. — An 710 Sél., Lōos (août) = 399. Dans la table, par erreur, sans nul doute typographique, 397.

N° 1613. — La traduction donne : An 768, mais le texte a, par erreur, ηξρ' pour ηξψ'. A ajouter aux *corrigenda*.

N° 1626. — An 731 Sél., Panemos (juillet) = 420. Erreur dans la table : 419.

N° 1729. — An 831 Sél., ind. 13. Traduit : fin de l'automne 519. Ajouter : jusqu'à la fin d'août 520.

N° 1749. — Date lue d'après du Mesnil, 934. On n'indique pas l'ère, mais on traduit l'année, conformément aux autres inscriptions de la région, comme étant dans l'ère des Séleucides, savoir 622-623, ce qui est juste. Mais je suis tout à fait déconcerté par la correction de Seyrig, émise p. 398, et reproduite dans la table, savoir 566. Comme elle y est rangée parmi les dates de l'ère des Séleucides, elle doit reposer sans doute sur une lecture différente des chiffres de l'inscription, lecture non indiquée et qu'on aimerait connaître.

N° 1785. — An 879 Sél., 5 Gorpiaios (septembre), 1^{re} indiction. Le mois n'est pas indiqué clairement dans l'inscription, mais par une lettre qui pourrait être Π ou Γ. On choisit Γ, initiale de Gorpiaios, et l'on traduit en conséquence : 5 sept. 567. Mais la concordance est observée tout aussi bien avec la lettre Π, soit pour Peritios, soit pour Panemos, car la 1^{re} indiction va du 1^{er} septembre 567 à fin août 568.

N° 1826. — La partie gauche de l'inscription indique la date sur trois lignes. La première donne l'année des Séleucides, où manque peut-être le troisième chiffre, celui des unités, ce qui fait que la date peut s'échelonner de 710 à 719. La deuxième est consacrée à l'indiction, mais il y manque le chiffre. La troisième n'a que les lettres ...ου. Dans la transcription, on rapporte ces lettres à l'indiction et on y voit la terminaison de πρώτου, et par suite l'on désigne la première indiction. Celle-ci sert ensuite à compléter et à préciser l'année des Séleucides qui devient 713 ou 714. Cela ne semble pas s'imposer. On ne voit pas en effet

pourquoi l'on s'arrête ici à la première indiction plutôt qu'à la seconde ou la troisième, etc... jusqu'à la sixième (= 719). Mais surtout, on est surpris de voir ici accolé à « indiction » un adjectif masculin. Une telle anomalie m'a poussé à recourir à l'Inventaire de Lassus, d'où ce numéro est tiré. Or, on y voit le ... ου de la troisième ligne rapporté non pas à « indiction » de la seconde, mais à μηνός rétabli sur la même troisième ligne. C'est ce qui est normal, et qui doit s'imposer. Par suite, la date de l'inscription s'établit seulement par les deux chiffres de de l'année des Séleucides, à laquelle manque peut-être la manque peut-être le troisième, c'est-à-dire de 710 à 719, soit d'octobre 398 à fin septembre 408.

N° 1903. — An 895 Sél., Audynaïos (janvier) correspond à 584, non à 583.

N° 1930. — Ne fournit aucune date. Mais dans la table on lui rapporte l'année 569 ap. J.-C. Cette date est à reporter sans nul doute sur un autre Numéro.

A ces notes chronologiques nous joignons quelques autres remarques. Pourquoi transcrire « Panémos » avec « è », alors que la forme régulière du mot est Πάνεμος ? Et, pareillement, pourquoi suppléer Παν[ήμου] au lieu de Παν[έμου] ?

Au N° 915 (vol. III², p. 685), la lecture παῖδ' ὄνομ' ἦν Πλόκαμον pour ὄνομ(α ἔν) par suite d'une crase est difficilement acceptable. Où voit-on une crase entre deux voyelles dont la première est la fin d'un substantif ? Au reste Plokamos n'est pas le nom de l'enfant défunte. Ce nom est Neikaia (= Nikaia), qui veut dire victoire. Plokamon éveille l'idée soit de πλόκος, dont une signification est « couronne tressée », soit de πλοκή, dont une des significations est « trame ourdie ». On pourrait donc tout simplement penser au verbe « être » et à son attribut, et lire ὄνομ' ἦν πλόκαμον ; le sens serait alors : enfant « au nom de couronne », ou, bien plus en accord avec la circonstance de cette mort prématurée : enfant « au nom trompeur », « au nom illusoire », puisque la jeune Nikaia n'a pu résister à la Parque ? On reconnaîtra, je pense, que cette interprétation est conforme au sens général de l'inscription, et qu'elle a en sa faveur de ne point demander d'autre aide pour la lecture qu'une simple élision.

Ces quelques remarques sont un témoignage de l'attention avec laquelle nous avons « examiné l'ouvrage » et de « l'importance que nous attachons » à cette précieuse publication. Nous ne pouvons que souhaiter vivement l'accélération de la grande entreprise.

V. GRUMEL.

BABINGER FR., *Mehmed der Eroberer und seine Zeit*. Verlag F. Bruckmann, München 1953. In-8° de xvi + 592 pages. Prix : DM 36.

— *Mahomet le Conquérant et son temps* (1432-1481). Préface de Paul LEMERLE, traduction de H. E. del MEDICO, revue par l'auteur. Paris, Payot 1954. In-8° de 636 pages.

I. Depuis l'« Histoire du règne de Mahomet » du français Guillet de Saint-Georges, évoquée par Fr. Babinger (avant-propos de l'édition française, p. 8), bien des auteurs ont écrit sur le célèbre conquérant et son action ; aucun toutefois n'en a fait l'objet d'un ouvrage à part. Au siècle dernier, Hammer et Zinkeisen et, au commencement de celui-ci, N. Iorga en ont traité abondamment, mais dans le cadre d'une œuvre plus ample, embrassant toute l'histoire de l'empire ottoman. Plus d'un siècle après les deux premiers, un demi-siècle après le troisième, de nouveaux documents ont vu le jour ; d'assez nombreuses études de détail ont paru, parmi lesquelles celles de B. lui-même, de sorte que s'imposait vraiment une mise au point et une reprise complète du sujet et — ce qui était souhaitable — une étude spéciale ayant pour centre d'intérêt précisément le personnage central de son époque. L'ouvrage attendu pour cela était, pour ainsi dire, provoqué et comme

sollicité par la récurrence cinq fois séculaire de l'événement capital lié au nom de Mahomet II, la prise de Constantinople, 1453-1953. Il est heureux qu'il ait été conçu et réalisé par le savant le mieux qualifié et le mieux préparé pour cela, M. le professeur Franz Babinger, spécialiste de premier plan pour les études de turcologie et parfait connaisseur de cette période. C'est un livre extrêmement riche et dense qu'il nous apporte avec son *Mehmed der Eroberer und seine Zeit*.

L'entreprise n'était pas aisée. Le grand nombre et la diversité des sources en toutes langues, pas toujours sûres et pas toujours concordantes, la multitude des travaux parus constituent un matériel énorme qu'il a fallu explorer, puis dominer. Une autre difficulté est celle d'ordonner l'exposé. Dans une aussi longue suite d'événements, il est nécessaire pour diriger la lecture, soutenir l'attention, aider à trouver ou retrouver un renseignement, de pratiquer des sections, de les munir de titres et de sous-titres. En cela, il est difficile d'appliquer un ordre logique : c'est un agencement pratique et, pour ainsi dire, empirique, qu'on est amené à choisir. Plusieurs solutions sont possibles et il serait vain de discuter celle à laquelle l'auteur s'est arrêté, même si l'on en préférerait une autre.

L'ouvrage est divisé en sept livres, dont seuls le premier et le dernier forment cadre, le premier parce qu'il s'achève à la mort de Mourad II, père de Mehmed II, événement qui fournit une limite naturelle, le dernier, parce qu'il est un tableau d'ensemble sur la personnalité, le rôle, l'activité du personnage dans les divers domaines. Chacun des sept livres, privé de subdivisions, forme une masse compacte. Point de titre commun en tête de chaque livre, mais un double registre de plusieurs titres, l'un d'événements plus importants, l'autre d'événements mineurs qui s'y insèrent, et ces titres ne sont pas répétés au cours du livre respectif. L'inconvénient qui en résulte est heureusement compensé par le titre courant qui, aux pages impaires, indique où en est le récit. Et c'est à chaque feuillet que ce titre change tant l'étude de F. B. est riche en renseignements. Grâce à lui c'est année par année qu'on peut suivre l'activité et les déplacements du Conquérant. Bien souvent, l'auteur, au passage, rectifie des données traditionnelles, des jugements tout faits dont il démontre le malfondé ou met au point des conclusions exagérées. En tout cela on sent une assurance tranquille et bien assise. Toutefois nulle part n'apparaît d'indication de sources ou de travaux. L'ouvrage, destiné au grand public, est volontairement dépourvu de toute note, de toute bibliographie. Cet appareil scientifique en eût doublé le volume. L'auteur sait toutefois qu'une telle présentation ne saurait absolument suffire. Un savant, si grande soit son autorité, ne peut se dispenser, et du reste se sent lui-même le devoir, au moins devant ceux qui peuvent en connaître, de présenter ses preuves avec les moyens de contrôle. Et c'est ce que l'éminent historien se propose de faire dans un volume à part qui sera constitué uniquement de notes et de références, avec renvois aux pages de l'ouvrage original allemand et aussi à celles de chacune des traductions (anglaises, espagnole, française, italienne) qui auront paru entre temps.

Le présent volume est muni de 23 planches hors texte, de valeur documentaire, dont la plupart sont rares, et aussi de cartes et d'illustrations (une douzaine) dans le texte. Les unes et les autres ont leur explication avant la *Verzeichniss der Namen und Sachen*. Cet index est extrêmement détaillé sur plus de 40 colonnes. C'est cela surtout qui permet d'utiliser l'ouvrage, avec un maximum de profit.

En attendant que paraisse le volume attendu, voici une série de remarques que nous présentons.

La première concerne la situation de l'Église grecque sous Mehmed II. A part la charte octroyée à Gennade Scholarios, l'histoire des relations du Patriarcat avec le pouvoir n'a pas été faite. Il faut pourtant la connaître pour mesurer — elle ne fera par la suite que s'accroître — la dépendance de l'Église vis-à-vis de l'autocrate. Le patriarche et les évêques n'étaient certes pas soumis à l'impôt

et l'élection du patriarche se faisait par les évêques, mais le présent inéluctable que le nouvel élu offrait au souverain était pour celui-ci une tentation de multiplier les changements, de favoriser la surenchère. Depuis la troisième renonciation de Scholarios (1465) jusqu'à l'élection de Maxime III (1476), sous qui mourut Mehmed II, on compte six patriarchats dont aucun ne s'acheva normalement, c'est-à-dire par la mort du titulaire. On connaît directement trois cas d'intervention du pouvoir, l'expulsion de Joasaph, l'expulsion de Syméon I^{er} pour faire place à Denys I^{er}, et l'élection de Raphaël I^{er}.

A propos de Cyriaque d'Ancone, Fr. B. présente comme nouvellement connus les renseignements tirés de sa correspondance au sujet des événements de 1444. Les faits rapportés n'étaient pourtant pas inédits. Mansi a en effet publié la partie de la correspondance de Cyriaque qui les relate, dans la deuxième édition de la *Bibliotheca latina* de Fabricius (tome VI, 1754, Addenda, p. 12-18). Il est juste d'ajouter que ces renseignements avaient échappé aux devanciers de notre auteur.

Touchant Alphonse d'Aragon, l'appréciation de son rôle et de sa responsabilité ne paraît pas répondre suffisamment aux recherches effectuées par M. Marinescu.

P. 428, Fr. B. interprète l'inscription métrique du médaillon de Mehmed II : *Hic belli fulmen populos prostravit et urbes*, en donnant à *Hic* le sens de « maintenant » (jetzt). Pourquoi ne pas traduire tout simplement par : celui-ci (c'est-à-dire le personnage représenté, Mehmed II) « foudre de guerre » (en apposition à *hic*).

P. 107, le traité avec les génois est du 1^{er} juin 1453, non du 2 juin (Cf. E. Dalleggio d'Alessio, dans *Ελληνικά*, XI, 115-124).

P. 110, dans la charte octroyée à Gennadios, ceux qui avec lui sont exempts d'impôts sont les *ἀρχιερείς*, qu'il faut traduire par « évêques », non par « archiprêtres » (Erzpriester).

Distractions : p. 208, on lit Irène, impératrice de Trébizonde, au lieu d'Hélène; p. 191, Istranscha (= Strandja) est placé au nord-est de Stamboul, au lieu du nord-ouest; p. 163 et 172, double graphie : Lukanis et Lukanes.

II. Un livre de cette valeur ne pouvait manquer d'être traduit. Quatre traductions sont prévues : anglaise, espagnole, italienne et française, qui est celle que nous présentons ici. Elle paraît dans la « Bibliothèque Historique » de Payot, dont elle constituera l'un des meilleurs volumes. Une préface du professeur P. Lemerle caractérise l'ouvrage et exprime avec netteté le portrait du Conquérant qui en résulte. Suit un Avant-Propos de l'auteur, différent de celui de l'ouvrage original et adapté au public français.

A la différence du volume allemand on a préféré, conformément aux habitudes de la librairie française, donner aux chapitres respectifs un titre courant commun qu'on a libellé d'après les principaux événements qui y sont relatés. Celui du dernier chapitre est « la personnalité de Mahomet et son empire »; pour ma part je ne le trouve pas heureux, parce qu'il est équivoque (je suppose qu'on veut parler de l'empire au sens d'influence majeure qu'il a exercée).

La traduction se lit assez facilement. Parfois une expression impropre, comme p. 502 « validité » au lieu de « valeur ». A propos de l'Hexamilion, la traduction « six lieues » n'équivaut pas à « sechsmeilen ». Au sujet de la mosquée d'Eyoub, la traduction affirme sa construction par Mehmed II pour ensuite la contester, ce qui déconcerte le lecteur. On n'a pas fait assez attention à l'adverbe *angeblich* qui dès le début connote l'énoncé.

Dans l'ensemble l'édition française est inférieure quant à la présentation extérieure et quant à la qualité du papier. On a visé évidemment à l'économie. On n'a point reproduit les planches hors texte, mais seulement les cartes et les plans, sauf un. Il manque un index de ces cartes et plans.

L'une des cartes, celle des îles de la Mer Égée, reproduisant celle d'Armao qui donne leur état politique vers 1450 a été remplacée dans l'édition française par une carte propre de l'auteur donnant l'état au début du x^ve siècle. Cette amélioration est évidemment destinée à enrichir aussi les futures éditions allemandes et les autres traductions.

Il est particulièrement regrettable que le souci d'économie ait porté sur l'index, qu'on a réduit des trois quarts environ. Cet inconvénient est grave à cause de ses conséquences pour l'utilisation du volume de notes et références que prépare l'auteur.

Nous osons espérer que ce volume ne se fera point trop attendre. Il ne peut manquer d'être un des plus précieux instruments de travail pour cette période particulièrement importante de l'histoire, vraie charnière entre le moyen âge et les temps modernes.

V. GRUMEL.

CANARD M., *Histoire de la dynastie des H'amdhanides de Jazîra et de Syrie*. T.I. Alger, 1951, in-8° de xvi + 863 pages et 10 cartes.

L'histoire des grandes dynasties musulmanes est assez bien connue. L'est moins celle des dynasties mineures. Leur étude importe cependant pour l'éclaircissement, en particulier, des périodes de transition entre les dynasties prédominantes. Cela est vrai surtout du déclin de la dynastie abbasside, qui se traduit par la création de l'émirat suprême, dont le titulaire concentre en sa main tous les pouvoirs et que se disputent des ambitions rivales. Divers chefs de clans ou de familles ont en effet réussi par leur audace guerrière et grâce à l'affaiblissement du califat, à étendre leur domination sur de larges portions de territoire en ne gardant avec l'autorité califale qu'un lien moral et religieux et une allégeance politique nominale. Des dynasties se sont ainsi constituées plus ou moins longues, plus ou moins illustres, qui, selon les conjonctures des intérêts, tantôt s'allient, tantôt se combattent, chaque émir aspirant à devenir, auprès du calife, l'émir des émirs.

C'est l'une de ces dynasties qui a attiré l'attention de M. Canard, celle des H'amdhanides. L'étude — qu'on peut bien dire exhaustive — du savant professeur d'Alger, dont l'ampleur en tout cas dépasse toute attente, comble une importante lacune dans l'histoire des activités politiques et guerrières de l'Islam aux ix^e et x^e siècles. Service d'autant plus important qu'il s'agit d'événements multiples dont l'enchevêtrement est souvent difficile à démêler. Au surplus, et cela intéresse plus directement nos études, cette dynastie, qui régnait sur une région limitrophe du territoire byzantin et de l'Arménie, ne pouvait manquer d'entrer en contact ou, pour mieux dire, en conflit avec le puissant empire chrétien; lutte dans laquelle elle réussit, malgré des moyens d'action relativement inférieurs, à tenir longtemps en échec la poussée vigoureuse des armées de Byzance et la valeur de ses plus fameux généraux.

Après un avant-propos qui place le sujet étudié dans le cadre de l'histoire générale et permet ainsi d'en mieux apprécier la portée, se présente une ample introduction où l'auteur dresse l'inventaire de toutes les sources susceptibles de fournir des renseignements ou informations. Ce sont en général toutes celles qui intéressent l'Islam aux iii^e et iv^e siècles de l'Hégire. Elles sont de toute nature et de diverse provenance, et on a pris soin d'en apprécier respectivement la valeur. Suit une longue liste alphabétique des ouvrages consultés qui compte plus de 20 pages (pp. 50-71).

Le présent volume comprend cinq livres : I. Le cadre géographique de l'histoire des H'amdhanides (pp. 75-286). — II. Les débuts des H'amdhanides (pp. 287-376).

— III. L'émirat de Mossoul (pp. 377-577). — IV. L'émirat d'Alep (pp. 579-714). — V. Les H'amdanides et la guerre arabo-byzantine (pp. 715-863).

Le premier décrit très en détail, comme on le pressent par le nombre des pages, tout le territoire où se déroule l'histoire de la dite dynastie, c'est-à-dire : la Haute Syrie, la Jazira (celle-ci comprenant la Haute et Moyenne Mésopotamie avec la rive gauche du Tigre jusqu'à l'Azerbaïdjan) et enfin les confins arméniens et byzantins du Taurus et l'Anti-Taurus. Cette étude, nécessaire à l'intelligence des événements, dépasse l'utilité du présent volume, car si les dynasties disparaissent, la géographie demeure. Les trois livres suivants concernent à proprement parler l'activité de la dynastie h'amdanide dans le cadre de l'histoire politique musulmane. Elle consiste surtout dans le récit des luttes d'influence, des guerres d'intérêt, les progrès ou les reculs de puissance jusqu'au déclin final de la dynastie. Le dernier livre a plus d'importance pour nos études. L'auteur commence par décrire les caractères généraux de la guerre arabo-byzantine et la première période de cette guerre. Du côté arabe, c'est une guerre de razzias ou de ripostes aux attaques byzantines. Du côté byzantin au contraire il s'agit d'une reconquête, pour laquelle on dresse des plans d'ensemble et l'on met en œuvre de puissants moyens. Après une esquisse des guerres arabo-byzantines sous Léon VI et la minorité de Constantin VII, on nous décrit le système de défense de la frontière orientale de l'empire vers 924, début de l'entrée en scène des H'amdanides. Il est constitué par huit commandements militaires, soit thèmes, soit clisurarchies. Cette armature doit faciliter le jeu des grandes expéditions lancées de la capitale.

La guerre arabo-byzantine à l'époque des H'amdanides est distribuée en trois périodes dénommées d'après le principal héros de ces guerres, Saïfaddaoula : présaïfide (924-944), saïfide (945-967) de beaucoup la plus chargée d'événements et c'est pourquoi l'auteur la divise en trois phases, et enfin postsaïfide (967-1003).

Il ne saurait être question de suivre dans le détail cette histoire, qui ne saurait non plus se résumer. Signalons comme plus particulièrement utile l'analyse du traité de 969, qui consacre la reconquête par les byzantins de la Syrie du Nord.

Quelques légères remarques :

P. 738. A propos de la prise de Sumaïsât, peu après celle de Mélitène (934), il est dit : « S'il s'agit bien de Samosata et non de Chimchât (Asmosate), cette conquête fut temporaire ». Cette réserve ne se comprend pas, puisqu'il est dit, quelques lignes plus bas, que Chimchât a dû être reconquise par les Arabes en 938. Ce n'est sans doute qu'après la reconquête définitive de Chimchât que fut créé le thème d'Asmosate, et, peut-on ajouter, la métropole de même nom, ce territoire étant alors détaché du patriarcat d'Antioche pour être réuni à celui de Constantinople.

P. 751. Abraham est qualifié d'évêque de Samosate et d'Edesse. Les sources distinguent cependant deux évêques, l'un d'Edesse non nommé; l'autre, de Samosate, Abraham. Ce dernier seul fut négociateur, mais tous deux prirent part à la réception de la relique (voir Dobschütz, *Christusbilder*, 75*, 76*, 77*).

Au point de vue bibliographique il y a lieu de signaler l'édition par Istrin de *Georges le Moine* (nous l'avons indiquée dans nos *Regestes des Patriarches de Constantinople*, fasc. I, 1932). — Parmi les sources n'apparaît pas la lettre curieuse de Romain Lécapène à l'émir de Damas publiée par Comperhass en 1911. En outre, je ne vois pas mentionnés dans la Bibliographie le *Chronicum ecclesiasticum* de Bar-Hebraeus, ni les études suivantes de H. Gelzer : 1) *Ungedruckte und wenig bekannte Bistümerverzeichnisse der Orientalischen Kirche*, 1892; 2) *Ungedruckte und ungenügend veröffentlichte Texte der Notitiae episcopatum*, 1901. Leur utilité est dans les renseignements subsidiaires qu'ils peuvent fournir au point de vue

géographique. Peut-être aussi aurait-on pu, dans le même but, ajouter à la suite des récits de voyages ou d'exploration les ouvrages suivants particulièrement riches en renseignements précis : F. R. Chenay, *Report on the navigation of the Euphrates*, 1833; du même, *A general Statement of the Labours and Proceedings of the Expedition of the Euphrates*, 1837. — Joseph Cernik, *Technische Studien-Expedition durch die Gebiete des Euphrates und Tigris nebst Ein- und Ausgangsrouten durch Nord-Syrien* (Mitteilungen de Petermann, *Ergangzungsh.*, n° 44-45, 1875-1876). — L'auteur, qui prend ordinairement soin d'indiquer les traductions en langue européenne, quand il en existe, des auteurs arabes utilisés, l'a oublié pour Ibn Khordadbeh, édité et traduit par Barbier de Meynard en 1865. Les non-arabisants aimeraient avoir aussi la traduction des titres des ouvrages arabes.

Ce ne sont là que lacunes légères, si lacune il y a. On ne saurait en tout cas être assez reconnaissant à M. Canard, spécialiste consommé des sources arabes et de l'histoire islamique, et en même temps excellent connaisseur des sources concernant l'histoire byzantine et arménienne, d'avoir su, par une judicieuse confrontation des unes et des autres, nous donner un tableau détaillé et clair des événements divers et complexes où intervient l'une des plus fameuses dynasties musulmanes à l'une des époques les plus importantes de l'histoire byzantine.

V. GRUMEL.

TARCHNIŠVILI M. (P.), *Geschichte der kirchlichen georgischen Literatur*. Città del Vaticano, 1955. In-8° de XVIII + 521 pages (= Studi e Testi, n° 185).

La première Histoire complète de la littérature géorgienne est due au savant géorgien K. Kekelidze. Elle parut en deux volumes compacts (695 et 525 pages) en 1923 et 1924. Écrite en géorgien, elle est restée inaccessible à l'ensemble du monde savant occidental. Heureusement elle a été abondamment utilisée par l'érudit bien connu J. Karst dans son ouvrage : *Littérature géorgienne chrétienne*, parue dans la Bibliothèque Catholique des Sciences Religieuses (N. 62), chez Bloud et Gay. C'est également sur le même fond qu'a été composé l'ouvrage de M. Tarchnišvili, comme cela est indiqué sur la couverture du volume. L'auteur a pu utiliser la seconde édition parue en 1941, mais n'a pu atteindre la troisième de 1951.

Le travail que nous présentons n'est pas, il s'en faut, une simple reproduction ou transposition de celui de Kekelidze. L'auteur indique, dans sa Préface, les améliorations introduites et les additions considérables apportées, en conséquence tant de nombreux travaux parus ensuite que de la publication de divers fonds de manuscrits géorgiens.

L'ouvrage commence par une longue introduction où l'auteur traite successivement des points suivants :

I. Les sources d'information et les exposés antérieurs sur l'histoire de la littérature géorgienne (p. 9-19).

II. La langue littéraire géorgienne et les commencements de la littérature géorgienne (p. 19-24).

III. Les grandes périodes de l'histoire de la littérature géorgienne. Ce sont : 1) des commencements jusque vers 980 (en deux sections dont la seconde commence au VII^e siècle). C'est l'époque la plus originale de la littérature géorgienne; 2) de 980 à 1250 environ. Cette période, de beaucoup la plus abondante, est dominée par l'influence byzantine; 3) de 1250 à 1500, période de déclin; 4) de 1500 à 1830, période de renaissance. L'auteur ne conduit pas son histoire au-delà de 1830.

Cette « périodisation » est, comme toutes les opérations de ce genre, surtout une

commodité pour l'esprit; elle ne s'impose pas et d'autres divisions peuvent être conçues. J. Karst propose les charnières suivantes : 400 (début), 750, 975, 1150 et 1212.

IV. Les centres de culture et de formation littéraire, écoles et surtout monastères. Les plus célèbres et les plus actifs sont situés hors des frontières de la Géorgie et parmi eux méritent ici une mention spéciale : le monastère des Ibères au Mont-Athos, celui de Saint-Syméon au Mont-Admirable, celui de Sainte-Croix près de Jérusalem, celui de Pétritza en Thrace.

Après cette longue introduction qui pouvait fort bien, à notre avis, être intégrée dans le corps même de l'ouvrage, celui-ci se présente en deux grandes divisions :

1. Auteurs et traductions.
2. Classification par matières.

La première partie traite successivement sous leur propre nom, en autant de paragraphes au nombre de 74, de tous les représentants de la littérature géorgienne, selon leur ordre historique, mais ici sans aucun souci de « période ». On peut se demander s'il n'eût pas été préférable de traiter à part tout ce qui est « traductions ». Je suis persuadé que les patrologues y auraient trouvé un grand avantage. M. T. a préféré attirer l'attention sur l'activité des personnages eux-mêmes dont un certain nombre sont à la fois auteurs et traducteurs. On ne peut le lui reprocher. En tout cas, ce qui eût été souhaitable et qui n'a été fait que rarement, c'eût été de renvoyer pour chaque traduction à une édition du texte original. C'eût été aussi — mais peut-être est-ce trop demander! — d'indiquer à l'occasion l'intérêt que peut avoir pour l'établissement du texte original l'ancienneté d'une traduction, ou encore de signaler si l'écrit traduit représente une œuvre perdue ou inédite ou à reconnaître. Je donne comme exemple les « Cinq opuscules de Nicéas Stéthatos contre les Arméniens » et « l'Antirrétique (Streitrede) de Maxime contre les Arméniens, ce Maxime étant identifié dans le *Namenregister* avec Maxime le Confesseur.

La seconde partie reprend les renseignements fournis par la première en les groupant d'après les différentes branches de la littérature ecclésiastique, dont on peut ainsi mieux suivre l'évolution et mesurer l'importance respective : 1. Bible; 2. Apocryphes; 3. Exégèse; 4. Dogmatique; 5. Polémique générale et spéciale : arienne, nestorienne, origénisme, augustinisme (mot bien mal choisi pour désigner prédestinarianisme, d'autant plus que saint Augustin est un parfait inconnu pour les Géorgiens), monothélisme, iconoclisme, catholicisme, monophysisme (section fort abondante dirigée surtout contre les Arméniens), 6. Hagiographie, où l'auteur comprend l'Histoire ecclésiastique (il eût été préférable de mettre celle-ci dans une section spéciale ou alors d'intituler le tout : Histoire ecclésiastique et Hagiographie); 7. Ascèse et mystique; 8. Homilétique; 9. Droit ecclésiastique; 10. Liturgie; 11. Poésie. — Un appendice donne par ordre alphabétique des noms de saints la liste de tous les textes hagiographiques avec traduction de l'incipit et renvoi quand il y a lieu à BHG et aux éditions. Il constitue ainsi une sorte de *Bibliotheca hagiographica georgica*.

L'ouvrage se termine par un copieux *Namenregister* qui rendra de grands services. Il comprend les noms de personnes, de lieux, de choses, sans les distinguer par des caractères spéciaux, ce qui peut être parfois embarrassant pour qui ne connaît pas le géorgien.

Quelques remarques :

P. 378. — A Eustrate de Nicée est attribué un opuscule sur l'origine du schisme. On aimerait savoir si l'attribution est dans la suscription ou si elle est le fait de

M. T. Le titre est analogue à ceux des opusculs édités par Hergenröther, *Monumenta... ad Photium... pertinentia*, 1869. — M. T. fait mourir Eustrate de Nicée en 1117. Cette date est seulement celle du synode qui le condamna. Il dit que ses écrits sont encore inédits. Il était pourtant facile de se renseigner. La plus récente notice, dans *Catholicisme*, t. IV, col. 723, signale comme édités une dizaine de discours ou opusculs théologiques et plusieurs commentaires d'Aristote.

P. 384. — Est mentionnée une *Mitteilung über Subilisdze Sark'is*, expression qui n'est pas traduite. On dit que c'est un remaniement des 14 et 27 chapitres (avec renvoi à PG, qui donne 13 et 29 ch.) du Λόγος στυλευτικός (sic au lieu de στήλη —) κατὰ Ἀρμενίων (dans PG, il n'y a pas un mais deux λόγοι). Il n'est pas vrai qu'on admette que ce ou ces discours soient d'un catholicos Isaac devenu métropolite de Nicée. C'est peut-être une opinion particulière (Mansvetov); ce n'est pas l'opinion commune.

P. 431. — Sont signalées les réponses du « patriarche Pierre Chartophylax », l'indication étant entre guillemets. L'auteur ne relève pas ce qu'a d'erroné un tel énoncé.

P. 74. — Il est affirmé que Ep'rem Mcire est entré en relations amicales avec le moine Nicon de la Montagne Noire. Des trois références avancées à ce sujet (sur quatre) qu'il m'a été donné de contrôler, aucune n'avance cela.

P. 73. — Note 2, est mentionné l'article du P. Peeters, l'Eglise géorgienne de Libanon (sic) au lieu de Clibanon, au Mont Admirable. La faute est répétée au *Namenregister*.

Les indications bibliographiques ne sont pas toujours données de manière très complète, même dans la liste du début. Par ex., *Sbornik materialov*, etc., sans lieu ni date; Marr, *Predvaritelny otcet...* in *Soobščenja Palestinsk. Obsčestva*, sans indiquer l'année de la revue. — Un certain nombre de travaux ne sont cités dans le corps de l'ouvrage qu'en abrégé parce qu'ils l'ont déjà été en entier précédemment; il est très gênant de rechercher l'endroit de l'indication complète. Des ouvrages de ce genre qui sont destinés à la consultation devraient offrir la liste bibliographique complète par ordre alphabétique de tous les livres ou articles utilisés.

En outre, le présent volume ne renvoie pas seulement à des imprimés; il renvoie aussi — et c'est une de ses utilités — à des manuscrits et cela fréquemment. Là aussi on devrait pouvoir s'orienter facilement. Par ex., je trouve, p. 142, les renvois suivants : Hss. A. Nr. 1; 16; 80, etc. — Hss. S. Nr. 383; 1696. — Martveli-Hs. Nr. 1. — Džuč'i-Hs. N. 4. — Hs. H. Nr. 1027. Or je cherche en vain une table ou une liste des manuscrits soit au commencement, soit à la fin du volume. Finalement dans une note, au bas de la page 15, je rencontre l'explication des sigles A, S, H, mais les autres...?

Dans le corps du volume, les titres courants qui restent inchangés pendant 70 ou 230 ou 150 pages n'apportent pas au lecteur une orientation suffisante.

Une remarque enfin au sujet de la chronologie. Il est dit, p. 31, n° 1, que la chronologie alexandrine est 5500 avant Jésus-Christ. — C'est une confusion avec l'ère chrétienne alexandrine 5500, qui est huit ans après la nôtre, mais son ère mondiale est 5492, ayant une différence de 16 ans avec l'ère byzantine 5508.

Ces quelques remarques ne doivent pas masquer le grand mérite de l'auteur et l'extrême utilité de l'ouvrage. On y trouvera les renseignements les plus complets sur une littérature chrétienne d'Orient trop peu étudiée jusqu'à ces derniers temps et qui cependant est bien digne d'attention tant pour sa variété et son originalité que pour les compléments d'information qu'elle peut apporter concernant les littératures voisines qui ont influé sur elle.

V. GRUMEL.

A. GRILLMEIER S. J. et H. BACHT S. J., *Das Konzil von Chalkedon. Geschichte und Gegenwart*. Band III. *Chalkedon heute*. Un volume de 982 pages, Echter-Verlag Wurzburg, 1954.

Les deux premiers volumes de cet ouvrage, consacrés presque exclusivement à des problèmes de théologie positive et d'histoire doctrinale, ont considérablement enrichi les disciplines propres à nos recherches (voir REB X, 1952, pp. 278-280 et XII, 1954, pp. 258-261). Le troisième volume étudie la signification et l'importance de Chalcedoine pour la théologie et la pensée contemporaines. Il ressortit principalement à la théologie spéculative, à la dogmatique comparée, à la philosophie moderne. Aux historiens du dogme succèdent les meilleurs théologiens contemporains pour interpréter et exposer la formule de Chalcedoine, selon les catégories de la théologie et de la philosophie modernes, en fonction de la pastorale ou de la théologie kérygmaticque (*Theologie der Verkündigung*), ou bien encore en vue du dialogue œcuménique.

La compétence de pareils spécialistes est universellement reconnue; il faut aussi les louer de la sérénité qu'ils manifestent dans la discussion des questions controversées, et de la largeur d'esprit et de cœur qu'ils font paraître dans le dialogue avec les Protestants. Toutefois, certains auteurs, prisonniers souvent d'un système, n'ont pas su ou n'ont pas voulu dépasser les formules propres à ce système ou à une problématique particulière. Il en résulte que la lecture de ce gros volume n'est pas toujours facile. En passant d'une étude à l'autre, le lecteur doit trop souvent changer de registre mental et penser selon de nouvelles catégories logiques. Certaines contributions, par ailleurs excellentes, sont d'une étendue considérable et constituent de véritables monographies sinon des thèses : cent cinquante pages sur la conscience humaine du Christ, quatre-vingts pages sur l'ecclésiologie de Möhler, autant sur les variations de la christologie des Réformés! Ces problèmes, il est vrai, sont fondamentaux à l'heure présente et l'on est heureux de les voir traités ici dans une vue d'ensemble. Il est impossible de présenter d'une manière synthétique des études d'auteurs divers sur des thèmes variés. Je m'efforcerai donc d'en donner un aperçu analytique aussi fidèle que possible.

L'ouvrage se divise en deux grandes parties : Signification et importance de Chalcedoine, I. Pour la théologie catholique contemporaine, II. Pour la théologie des confessions séparées. En guise d'introduction, le P. K. Rahner, *Chalkedon, Ende oder Anfang?*, montre qu'il est légitime de scruter encore la formule de Ch., car une définition dogmatique n'est pas une fin en soi, mais une voie d'accès à la Vérité totale. La théologie biblique notamment peut nous aider à mieux comprendre la réalité de la nature humaine dans le Christ. L'histoire montre, en effet, et la conscience moderne le confirme, qu'il a toujours subsisté, même après le concile, une idée monophysite du Verbe incarné. L'esprit humain a naturellement tendance à ne voir qu'une liberté là où il affirme une seule personne.

B. Welte, *Homousios hemin. Gedanken zum Verständnis und zur theologischen Problematik der Kategorien von Chalcedon* (pp. 51-80) étudie précisément l'humanité dont parle le concile, cet *ὁμοούσιος ἡμῖν*, qui est proprement la nouveauté, ou mieux, le nouvel acquis de la formule chalcédonienne. L'auteur étudie le concept de nature en lui-même, à la lumière des définitions de saint Thomas. Ces définitions sont ensuite confrontées avec les thèses de la philosophie contemporaine.

J. Ternus traite du problème fondamental que constitue la vie psychique et la conscience humaine du Christ, *Das Seelen- und Bewusstseinsleben Jesu. Problemgeschichtlich-systematische Untersuchung* (pp. 81-327). L'auteur pose d'abord la question préalable : peut-on parler de psychologie quand il s'agit d'une nature dans laquelle, pour reprendre les termes de Guardini, il n'y a pas de progrès

(*Entwicklung*) mais seulement accomplissement (*Selbstvollzug*) ? Ternes ne répond pas directement à la question ; il laisse ce soin à l'histoire et la majeure partie de son essai consiste justement à faire l'inventaire des diverses psychologies proposées au cours des siècles. Il faut distinguer, en gros, deux tendances : la psychologie « dogmatique », qui part des définitions doctrinales, et la psychologie « historico-empirique » qui part des données de l'expérience, telle qu'elle est fournie par les Évangiles. La première est surtout le fait des théologiens ; la deuxième, celui des exégètes ou des historiens de la religion. Il y a à peu près autant de psychologies du Christ qu'il y a d'écoles exégétiques, de Renan à Loisy, en passant par Schleiermacher. Les excès de l'école empiriste ont déterminé ces derniers temps un retour à la psychologie « dogmatique » et favorisé la nouvelle interprétation « existentielle ». En cours d'analyse, l'auteur a recueilli les données principales qui font difficulté et qui sont encore aujourd'hui objet de controverse parmi les catholiques. Ces questions sont l'hégémonie du Logos dans le Christ, l'humanité du Christ organe de la divinité, l'autonomie relative de la vie psychique du Christ, enfin l'unité de la conscience du Christ. Selon les uns (Mgr Parente), la nature humaine du Christ sait par conscience directe qu'elle appartient à la personne divine du Verbe (théorie de la conscience) ; selon les autres (P. Galtier), cette connaissance n'est possible que d'une manière réflexe, par la vision béatifique. L'auteur pencherait pour une voie moyenne, celle de l'actuation (quasi formelle, sans information) de la nature humaine par le Verbe. Force nous est de constater avec lui qu'après tant de siècles et tant de recherches, l'esprit humain aboutit toujours à deux types de christologie, l'une dite d'Alexandrie, l'autre d'Antioche ; l'une thomiste, l'autre scotiste. D'un côté, on déclare définitives les thèses thomistes sur l'inexistence d'un moi humain dans le Christ ; de l'autre, on conclut des définitions de Chalcédoine à la nécessité d'admettre une conscience humaine dans le Christ et une autonomie relative de son humanité.

On sait combien le principe d'analogie est fécond en théologie et l'on a souvent appliqué au mystère de l'Église la formule de Chalcédoine, deux natures, humaine et divine, parfaitement distinctes, subsistant dans une union personnelle. Le P. Gongar étudie la vérité et les limites de ce parallèle, *Dogme christologique et ecclésiologie* (pp. 239-268). Il montre qu'il ne s'agit pas d'une vérité ontologique mais d'une analogie de structure. En effet, il n'y a pas, en toute rigueur, dans l'Église une nature divine, mais une participation aux actes de Dieu et par là à la nature divine. Il n'y a pas davantage une personnalité divine. L'unité entre l'Église et son hypostase divine n'est pas une unité substantielle dans l'être, mais une union accidentelle. « Philosophiquement on dirait union de relation, mais alliance est le nom chrétien, révélé, de cette relation particulière qui lie l'Église à Dieu en Jésus-Christ. »

On a reproché à la définition de Ch. d'avoir méconnu l'importance de la notion de temps et d'histoire. Il est vrai, cette formule est plus soucieuse de définir les principes constitutifs de la christologie que sa signification dans l'histoire du salut. Mais c'est précisément que cette définition était décisive pour l'eschatologie elle-même. C'est le sens de la contribution du P. Daniélou, *Christologie et eschatologie* (pp. 269-286). Le Père explique comment l'union des deux natures permet de montrer comment le Christ est l'aboutissement de l'Ancien Testament, comment il est la fin, le τέλος, du dessein entier du salut, et comment en dernier lieu le retour du Christ consommera ce dessein. Fin de l'Ancien Testament parce qu'il fait la synthèse en sa personne de ce qui paraissait opposé, le salut étant annoncé, d'une part comme l'œuvre exclusive de Iahweh, d'autre part comme le fait d'un messie terrestre. Enfin, la formule de Ch. projette sa lumière sur les événements des derniers temps. Elle nous montre comment interpréter l'histoire de l'humanité durant l'attente de la parousie. Deux réalités, le bon plaisir divin et l'acti-

vité humaine dans l'Église sont deux causes harmonieusement coordonnées acheminant le monde vers la parousie.

Des hauteurs de la spéculation, F. X. Arnold nous ramène dans la plaine à tous accessible de la piété chrétienne. Il étudie le principe théandrique en pastorale et les formes de la piété christocentrique, *Das gott-menschliche Prinzip der Seelsorge und die Gestaltung der christlichen Frömmigkeit* (pp. 287-340). L'homme court sans cesse le risque de laisser dans l'ombre une des deux natures du Christ. Tandis que l'esprit rationaliste ne tient pas compte de la nature divine, l'âme pieuse elle, a plutôt tendance à laisser s'estomper l'humanité du Christ au profit de la divinité, objet dernier du culte. De récentes enquêtes menées dans les milieux d'action catholique ont montré que beaucoup de chrétiens se faisaient de Jésus une idée apollinariste. Par ailleurs, l'histoire des chrétientés occidentales est imprégnée de mentalité antiarienne. Celle-ci, par contre-coup, a contribué à placer dans l'ombre l'humanité du Christ. Préoccupés pendant des siècles (v^e-ix^e) de lutter contre les survivances de l'arianisme germanique, les Pères d'Occident ont exalté le Christ comme Dieu. L'aspect trinitaire de la théologie et de la piété a ainsi supplanté l'aspect d'économie et de médiation. A la place du Christ médiateur, beaucoup de fidèles ont installé la Vierge Marie, les saints, des dévotions particulières. Le cycle liturgique devient de moins en moins mystique et de plus en plus historique.

La formule de Ch. eut enfin une influence décisive sur deux grands théologiens du siècle dernier, J. A. Möhler et J. H. Newman. J. R. Geiselmann, *Der Einfluss der Christologie des Konzils von Chalkedon auf die Theologie Johann Adam Möhlers* (pp. 341-420) montre que cette formule, par sa valeur d'analogie, a permis à Möhler de corriger ce que sa première notion trop pneumatocentrique avait de lacuneux, par suite de l'absence de structures visibles bien définies. Le grand théologien sut ainsi se garder des excès des théoriciens romantiques, sans retomber dans les thèses trop rigides de Bellarmin, uniquement soucieux de définir les cadres visibles de l'Église.

Newman, lui, se place tout entier sous le signe de Chalcédoine, comme le montre H. Fries, *Die Dogmengeschichte des fünften Jahrhunderts im theologischen Werdegang von John Henry Newman* (pp. 421-454). Newman a trouvé dans les disputes de Chalcédoine la préfiguration des querelles des xvi^e et xix^e siècles. « J'ai vu mon image dans ce miroir et j'étais monophysite. L'Église de la *via media* prit alors la même position que la communauté orientale. Rome fut alors ce qu'elle est maintenant. Les Protestants étaient les Euthychiens ». L'Église de la *via media*, des compromis, symbole de l'Église anglicane, apparut à Newman comme le lieu et le réceptacle des diverses hérésies au cours des siècles. En face de celles-ci, Rome fut toujours au-dessus des compromis et maîtresse de vérité par l'entremise de ses pontifes. La conversion de Newman en octobre 1845 fut le résultat d'une confrontation entre le passé et le présent. Chalcédoine fut décisif dans cet examen, non par le contenu de la formule, dont Newman n'avait jamais douté, mais par les principes théologiques manifestés dans ce concile, de l'intransigeance et de la primauté romaine.

Je ne pourrais insister autant qu'il le faudrait sur la deuxième partie qui étudie l'importance de Chalcédoine pour la théologie non-catholique. Nous sommes, en France, beaucoup moins familiarisés avec l'histoire intérieure du protestantisme. Les théologiens allemands, en contact permanent avec la pensée protestante, sont beaucoup plus attentifs que nous à ce phénomène et les directeurs de *Chalkedon* ont donné à cet aspect une place exceptionnelle dans leur plan. Deux études sont consacrées à la christologie des origines de la Réforme, une aux variations christologiques au cours des siècles, deux au mouvement actuel. La christologie des deux principaux réformateurs, Luther et Calvin, est étudiée par deux spécialistes. Le P. Congar, *Regards et réflexions sur la christologie de Luther* (pp. 457-486)

montre que Luther est resté fidèle, en somme, à la lettre de Ch. mais ici comme ailleurs il apporte un esprit nouveau. Il se détourne de la spéculation proprement ontologique pour ne plus voir en l'Incarnation que le Dieu-pour-nous qui se révèle à nous dans son action salvatrice, selon la célèbre formule : « Christ a deux natures, en quoi est-ce que cela me regarde? S'il porte ce nom de Christ, magnifique et consolant, c'est à cause du ministère et de la tâche qu'il a pris sur lui ».

Selon J. L. Witte, *Die Christologie Calvins* (pp. 487-529), Calvin a gardé la même fidélité à la lettre de Ch. Il a mis en relief certains éléments de la définition comme l'*ἀσυγχύτως* et le *salva proprietate utriusque naturae*. Mais il n'a pas voulu admettre au profit de la nature humaine une parfaite communication des idiomes, refusant l'adoration à l'humanité du Christ. Le P. Ternus, *Chalkedon und die Entwicklung der protestantischen Theologie* (pp. 531-611), retrace avec beaucoup d'acribie le tableau des variations christologiques à l'intérieur du protestantisme. En conclusion, l'auteur décrit sobrement les deux voies qui s'offrent à la théologie protestante dans le domaine de la christologie : la théologie de K. Barth, explication personaliste de la Révélation et système du primat absolu de Dieu et du néant de créature, y compris dans l'homme-Dieu (c'est la raison, semble-t-il, pour laquelle Barth affirme avec tant de force la conception virginale — passive selon lui chez la Vierge — du Fils de Dieu); à l'opposé, la théologie de R. Bultmann, explication existentielle de la Révélation, niant le caractère objectif et historique de la foi.

On trouvera une étude particulière consacrée aux protagonistes des deux tendances, H. Volk, *Die Christologie bei Karl Barth und Emil Brunner* (pp. 613-673) et R. Schnackenburg, *Der Abstand der christologischen Aussagen des Neuen Testaments vom chalkedonischen Bekenntnis nach der Deutung Rudolf Bultmanns* (pp. 675-693).

Une rapide incursion dans la théologie anglo-saxonne par B. Leeming, *Reflexions on English Christology* (pp. 695-718) laisse entrevoir une situation assez compromise d'une théologie en grande partie à la remorque des courants de pensée qui ont agité l'Allemagne au XIX^e siècle. Le pensée théologique russe, par contre, suit des voies originales, comme le montre avec une particulière compétence le P. B. Schultze, *Chalcedon in der neuen russischen Theologie* (pp. 719-763). Le concile de Chalcédoine a inspiré une grande œuvre dans la théologie russe, la thèse de A. P. Ledebev. Cet auteur distingue deux courants de pensée, l'école d'Alexandrie et l'école d'Antioche, dont le concile de Ch. réalisa la synthèse, proclamant le Christ vrai Dieu et vrai homme. Cette formule sera désormais la norme de la pensée ecclésiastique. Chez les modernes, on observe deux attitudes extrêmes. Pour les uns, Ch. est un point d'arrivée; ainsi le métropolite Séraphim (le champion de l'orthodoxie dans la fameuse querelle sophianique) et à sa manière V. Losski. Pour les autres, Ch. est un point de départ. Boulgakov n'a pas craint de dépasser la formule dans sa construction systématique du théandrisme, mais il en souligne l'importance puisque l'idée même de théandrisme, qui est au cœur de son système, est le propre fruit de Chalcédoine. Soloviev, on le sait, a donné à cette notion une nouvelle actualité dans ses leçons sur le théandrisme (1878-1881).

Le concile de Ch. suscite un autre intérêt chez les orthodoxes, qui voient dans le XXVIII^e canon la confirmation des privilèges de Constantinople et la preuve du caractère politique et temporaire de la primauté romaine. Cet aspect a spécialement retenu les théologiens polémistes. Ce canon est d'ailleurs au cœur de la controverse actuelle entre Constantinople et Moscou dans la lutte pour la primauté effective dans l'Orthodoxie. C'est le sujet de l'article de J. Olšr et J. Gill, *The Twenty-eighth Canon of Chalkedon in Dispute between Constantinople and Moscow* (pp. 765-783). Une dernière étude relève les analogies externes entre le mystère du Christ et la doctrine hindoue des avataras (descentes), J. Neuner, *Das Christus Mysterium und die indische Lehre von den Avataras* (pp. 785-824). L'ouvrage se

termine par une bibliographie générale de Chalcédoine, ne comprenant pas moins de 922 numéros et par plusieurs index, travail dû à A. Schönmetzer : sigles, lieux scripturaires, termes grecs, mots latins, enfin index exhaustif des personnes et des choses.

Cet ouvrage, est-il besoin de le redire, honore la théologie catholique contemporaine, qui apparaît aussi avertie des problèmes de critique historique qu'attentive aux questions des hommes de notre temps. Elle remplit ici une de ses tâches essentielles qui est d'actualiser la tradition vivante de l'Église. A ceux de l'extérieur, elle propose une meilleure intelligence de la foi ; aux fils de l'intérieur, elle présente le mystère de Jésus-Christ vrai Dieu et vrai homme comme le mystère permanent de notre salut et de notre divinisation. Ceux qui ont conçu ce dessein grandiose et qui ont su mener l'entreprise à bonne fin suscitent notre admiration et méritent notre gratitude.

A. WENGER.

W. DE VRIES S. I., *Der Kirchenbegriff der von Rom getrennten Syrer* (Orientalia Christiana Analecta 143). Un volume 200 pages, Rome Institut Pontifical d'Etudes Orientales, 1955.

Le P. Jugie a fait œuvre de pionnier en consacrant le dernier volume de sa monumentale *Theologia Orientalis* à la croyance des nestoriens et des monophysites. Après lui, le P. de Vries s'est fait une spécialité de la théologie de ces groupes dissidents. Après avoir étudié naguère la théologie sacramentaire des monophysites (Orient. christ. anal. 125, Rome 1940) et des nestoriens (*ibid.* 133, Rome 1947), il nous donne aujourd'hui une étude d'ensemble de leur ecclésiologie. Ce travail se recommande par des qualités didactiques de clarté et de méthode et par la richesse hors de pair de la documentation. En l'absence d'une théologie systématique de l'Église, le P. s'est vu dans l'obligation d'étendre son enquête à toute la littérature théologique, canonique, historique de ces groupes. Il a utilisé non seulement les sources imprimées mais encore des traités manuscrits, dont quelques-uns particulièrement riches. Il a eu recours de même à certaines thèses manuscrites de l'Institut Oriental qui se rapportent d'assez près au sujet.

Monophysites et nestoriens n'ont pas méconnu la réalité invisible de l'Église ; dans leur liturgie et dans leurs hymnes, ils chantent l'Église comme l'épouse du Christ, son corps mystique et la mère des fidèles selon la grâce. Mais en fait, par suite de la lutte engagée par ces groupes contre l'orthodoxie considérée comme hérésie, ils ont été amenés à définir avant tout les structures visibles de l'Église. C'est donc sur ce terrain que le P. s'est trouvé entraîné par les sources elles-mêmes. Il étudie l'attitude des dissidents en face de la primauté romaine, des conciles œcuméniques, des hérétiques et des schismatiques. Seuls des esprits dépourvus du sens de la critique historique ou de la théologie positive sauraient lui faire grief de cette méthode et de ce plan.

Il m'est impossible d'exposer ici, même dans l'ensemble, les conclusions de l'auteur. Son travail, au demeurant, est plutôt analytique que systématique et le P. tient compte de toutes les nuances et des variations constatées au cours d'une évolution qui s'étend sur quinze siècles. Pour les nestoriens, le catholicos de Séleucie est le chef suprême de l'Église. En tant que successeur de saint Pierre, il jouit d'une primauté d'honneur parmi les autres patriarches. Cette primauté devient sans objet après le synode d'Éphèse qui, selon les nestoriens, consacra la défaillance dans la foi des autres patriarches. Les nestoriens ne reconnaissent que les deux conciles de Nicée et de Constantinople. Néanmoins, ils ne considèrent

pas comme formellement hérétique l'Église d'Occident et souvent ils en appellent à la tradition de la « sainte Église d'Occident ». Les monophysites, par contre, sont à leurs yeux d'abominables hérétiques.

L'ecclésiologie des monophysites se définit par la pentarchie, diversement interprétée d'ailleurs. On surprend, aux origines, un conflit latent entre Alexandrie et Antioche en vue de la primauté, qui se termina à l'avantage d'Antioche. Rome à leurs yeux, bien que siège de Pierre, n'eut jamais de primauté effective. Les canonistes trouveront autant d'intérêt que les théologiens à étudier les diverses théories de la pentarchie, notamment celle formulée par Yahya Ibn Gasir au ^x^e siècle. Selon lui, le concile de Nicée établit quatre patriarchats effectifs, Rome, Antioche, Alexandrie, Éphèse, et deux patriarchats honorifiques, Constantinople et Jérusalem. Lorsque Éphèse eut perdu son importance, Constantinople hérita de ses droits effectifs. Les monophysites considèrent comme concile œcuménique le brigandage d'Éphèse et rejettent Chalcédoine. Il leur manque, comme aux nestoriens, le critère d'œcuménicité, qui est l'approbation d'un concile par le siège de Rome.

Je veux signaler un dernier trait, qui est important : le P. rompt décidément avec les auteurs à tendance apologétique, qui voudraient trouver dans l'ancienne tradition nestorienne ou monophysite une reconnaissance plus ou moins effective de la primauté romaine. C'est un fait que les nestoriens ou les monophysites qui reviennent à l'Église catholique n'éprouvent en général aucune répugnance particulière à accepter cette primauté; les uns et les autres considèrent en effet le siège de Rome comme fondé par Pierre, dont ils reconnaissent la primauté dans le groupe des apôtres. Mais cela ne veut pas dire que nestoriens ou monophysites aient jamais reconnu cette primauté pour son successeur. L'absence de polémique contre la primauté romaine n'implique pas une reconnaissance de la primauté; cela signifie tout simplement que ces groupes ignoraient ce privilège. L'intérêt apologétique d'une étude comme celle du P. de Vries n'est pas de fournir l'impossible preuve (*den unmöglichen Nachweis*, p. 136) que les Églises syriennes ont reconnu la primauté romaine, mais de montrer que ces groupes considèrent l'Église comme une institution divine, fondée par le Christ et confiée par lui aux apôtres, avec des pouvoirs de gouvernement et des moyens efficaces pour opérer le salut des croyants. Les évêques sont les héritiers des apôtres, dépositaires du pouvoir de gouvernement et de l'économie salutaire. L'ecclésiologie des Syriens, par son insistance sur les structures visibles, constitue une réfutation indirecte des théories protestantes et de certaines théories orthodoxes sur la nature de l'Église considérée comme sobornost, où l'infailibilité appartiendrait indistinctement à tous les fidèles.

A. WENGER.

Polycarp SHERWOOD, O. S. B., *St. Maximus the Confessor. The ascetic Life, the four Centuries on Charity* translated and annotated by — (Ancient Christian Writers, volume XXI). Un volume relié toile 284 pages, The Newman Press, Londres 1955, Prix 25/ net.

Polycarp SHERWOOD, O. S. B., *The earlier Ambigua of Saint Maximus the Confessor and his refutation of Origenism* (Studia Anselmiana 36). Un volume broché 236 pages, Orbis Catholicus Herder-Rome 1955.

La collection *Ancient Christian Writers* présente pour la première fois une œuvre d'un auteur byzantin, théologien autant que mystique. Les *Quatre Centuries sur la Charité*, auxquelles le *Dialogue sur la Vie ascétique* sert de préface, consti-

tuent la synthèse spirituelle de saint Maxime, où s'expriment à la fois son expérience vécue de l'idéal monastique et l'héritage doctrinal issu d'Évagre et de Denys. L'élégance matérielle des volumes de cette collection est bien connue non moins que le soin et la probité des traductions. Les deux œuvres de saint Maxime sont traduites sur le texte grec de Combefis (*P. G.* 90, 912-1080). Dans le cas des *Centuries*, le traducteur a pu utiliser quelques variantes importantes du Palat. gr. 49, manuscrit de la fin du IX^e siècle, qui servira de base à la nouvelle édition critique, avec traduction italienne, que prépare Aldo Ceresa Gastaldo.

Le volume, à la différence des précédents, contient une large introduction. Il était nécessaire, en effet, de présenter aux lecteurs anglais un homme et une pensée inconnus du grand public. Dom Sherwood s'acquitte de cette tâche avec une aisance pleine de maîtrise et d'originalité. Il esquisse à grands traits la vie de saint Maxime, sa lutte en faveur de l'orthodoxie romaine, lors de la querelle du monothélisme et du monénergisme. Il insiste davantage sur la doctrine : Dieu et l'homme. Maxime définit l'homme par la volonté libre, dont les limites et le caractère intellectuel s'expriment dans un terme intraduisible mais auquel Maxime revient toujours, la *γνώμη*. L'œuvre de la volonté libre, aidée de la grâce, est le retour à Dieu par l'ascèse, la prière et la charité, au terme de laquelle s'accomplit la *θέωσις* ou divinisation. Les agents extérieurs de cette divinisation sont l'Église (l'auteur note en passant les déclarations de Maxime sur la primauté doctrinale de l'Église de Rome), les sacrements et surtout le sacrement de l'Incarnation, œuvre permanente de la charité du Christ. L'auteur se demande si la contemplation selon Maxime est *ecstasis*, à la manière de Denys, ou entrée en soi, à la manière d'Évagre. Selon Sherwood, Maxime est moins évagrien qu'on ne l'a dit et cela se comprend aisément chez un écrivain qui s'est proposé de réfuter l'origénisme, dont Évagre est tributaire à tant d'égards.

C'est précisément cet aspect antiorigéniste que Sherwood examine dans un autre ouvrage qui constitue sa thèse de théologie. Selon Sh., on a beaucoup écrit sur la doctrine de saint Maxime et bien écrit. Trop souvent, cependant, on a procédé d'une manière comparative, trouvant ici un texte à saveur évagrienne, là un passage à coloration dionysienne. On ne s'est pas assez préoccupé de connaître l'œuvre de Maxime dans son propre contexte, avec sa problématique particulière. Les *Centuries sur la Charité* ont fait l'objet de bonnes monographies mais on n'a pas remarqué que cette œuvre, par le genre traditionnel et stéréotypé, n'est pas de nature à nous livrer la pensée de Maxime se déployant sur son propre terrain. Selon l'auteur, l'œuvre-type, capable de nous révéler cette pensée dans son devenir et dans ses composantes sont les *Ambigua*, beaucoup moins connus. Dans une première partie, il étudie par conséquent cette œuvre dans son ensemble : l'édition, relativement récente de Fr. Oehler, Halle 1857 = *P. G.* 91, 1030; la tradition manuscrite, l'histoire littéraire du texte, le genre, les citations patristiques de Grégoire de Nazianze et du Pseudo-Denys. Il fait ensuite une analyse minutieuse de chaque aporie en particulier.

De cette analyse, l'auteur dégage les composantes de la pensée de Maxime. Il en retient une qui lui paraît significative : la réfutation de l'origénisme. Certes, Origène est nommé une seule fois par Maxime; et deux seulement des 71 apories le réfutent directement, la septième et la quinzième. Mais Urs von Balthasar avait déjà remarqué la note antiorigéniste de la pensée du Confesseur. L'auteur s'efforce dès lors de déterminer l'origénisme tel que Maxime a pu le connaître. Il n'est pas exclu que saint Maxime ait eu une connaissance directe de quelques œuvres d'Origène, mais il l'a surtout connu à travers l'édit de Justinien de 543 et les anathèmes du concile de 553. Maxime se propose de réfuter le mythe origéniste de la préexistence des logoi dans l'hénade (*ἐνός*) primitive. La doctrine de saint Maxime sur l'âme serait un élément essentiel de cette réfutation. L'auteur volon-

tairement n'en parle pas ici car cette problématique est plus particulièrement celle des *Quæstiones ad Thalassum*. Les articulations essentielles de l'argumentation de Maxime sont constituées par sa doctrine sur les créatures spirituelles : étude sur la triade substance-puissance-opération (οὐσία, δύναμις, ἐνέργεια) (chap. II), sur le logos (chap. III), sur l'extase (chap. IV), réfutation du « coros » origéniste, satiété de bonheur qui émane de la monade et qui emplit les âmes en leur préexistence (chap. V).

Le livre s'achève par une étude sur l'apocatastase. Les auteurs, en effet, ne s'accordent pas sur la pensée de saint Maxime à ce sujet. Michaud, von Balthasar, Gaith pensent que Maxime a soutenu une apocatastase plus ou moins générale. Le P. Grumel est plus hésitant et parle d'une apocatastase mitigée. L'auteur examine les divers textes de saint Maxime sur le jugement, sur le silence extérieur, sur l'apocatastase, enfin deux passages excluant l'apocatastase (*Ambigua* 42 et 65). Il conclut que dans l'œuvre de Maxime il y a une tension non antinomique entre deux pôles, d'une part l'universalité du salut et d'autre part l'éternité du châtement. Tous sont sauvés par la grâce et la charité de Jésus-Christ, mais chacun se rend soi-même capable de gloire ou de châtement. Cette pensée de saint Maxime (I Centurie 71) apporte la solution à la difficulté. L'étude du P. Sherwood projette une nouvelle lumière sur l'œuvre de saint Maxime et les résultats obtenus justifient amplement la méthode d'introspection suivie par l'auteur.

A. WENGER.

Kilian LECHNER, *Hellenen und Barbaren im Weltbild der Byzantiner. Die alten Bezeichnungen als Ausdruck eines neuen Kulturbewusstseins*. Reproduction photomécanique, 137 pages. Institut d'études byzantines et de philologie néohellénique de l'Université de Munich, Ludwigsstrasse 17.

Il faut se féliciter de voir paraître, à côté de thèses strictement historiques ou philologiques, des travaux qui empruntent une sorte de *via media*, prenant leur point de départ dans la philologie et aboutissant à des conclusions historiques et philosophiques. La thèse probe et consciencieuse de Lechner se range parmi ces derniers. L'auteur étudie l'antithèse classique hellène-barbare et les variations sémantiques des deux concepts durant la période byzantine. Il nous donne ainsi, pour cette période, le pendant de l'ouvrage classique de J. Jüthner pour la période ancienne.

Le travail est divisé en deux parties, aux méthodes d'ailleurs distinctes : dans la première, l'auteur étudie la notion *hellène*, au cours de l'histoire byzantine ; dans la deuxième, il examine la notion corrélatrice de *barbare*, sans plus recourir à de strictes divisions historiques. Les divisions qui servent de cadre à l'étude du concept *hellène* sont empruntées à l'histoire de la littérature de Krumbacher ; elles ne correspondent qu'imparfaitement à des étapes précises dans l'évolution sémantique du terme. L'auteur distingue d'abord deux sens principaux du mot : le sens premier : grec, opposé à *barbare* et symbole de culture philosophique et littéraire, et le sens dérivé, religieux : tenant de la philosophie grecque et, partant ennemi du christianisme. Au cours de la première période (324-650), le deuxième sens, chez les Pères grecs, finit par supplanter le premier. Le ressentiment des chrétiens trouve, inconsciemment peut-être, son expression dans la note infamante qui s'attache insensiblement au terme *hellène*. Autrefois synonyme de ce qui est noble, selon le langage, l'esprit et le cœur, le terme est à présent synonyme d'infamie morale et de perversion spirituelle. Cette évolution est achevée au début du ve siècle et saint Jean Chrysostome en est un témoin particulièrement intéressant.

Cet auteur eût mérité de plus amples développements car il y a chez lui une lutte consciente contre l'hellénisme et, à l'opposé, un premier essai de réhabilitation des barbares. L'Église, en adoptant les barbares, devait cependant, en ce début du ^{ve} siècle, aller à contre-courant. Chrysostome éprouve encore le besoin de justifier son attitude. Il y a pareillement, dans l'œuvre de Chrysostome, une idéalisation de l'homme barbare qui annonce, moins les outrances, Salvien.

Les Hellènes sont désormais associés aux Juifs et aux Hérétiques et forment le camp ennemi de l'Église. L'acception culturelle perd de plus en plus de terrain durant la deuxième période, de 650 à 1100. On trouve chez Jean Moschos le cas limite où le terme désigne purement et simplement les païens, sans aucune connotation ethnique. Il dira par exemple *σαρακηνός τις Ἑλλην*. Dans cette période dont, à notre sens, l'auteur sous-estime quelque peu l'activité littéraire, Constantin Porphyrogénète constitue une heureuse exception, qui sait allier à la pratique du christianisme le respect de la culture hellénique. Il aurait fallu distinguer, ici, les auteurs ecclésiastiques moines et évêques et certains milieux laïques, notamment au milieu du ^{xie} siècle, avec Psellos et Jean Italos. Ce dernier n'est point nommé; son procès (voir V. Grumel, *Les Regestes des Actes patriarchaux*, n° 907) est un moment privilégié du conflit entre hellénisme et christianisme. Le livre du P. Stéphanou, *Jean Italos, philosophe et humaniste* (Or. chr. anal. 134, Rome 1949) a bien montré cet aspect.

C'est du ^{xie} que date le retour à la culture antique dont l'auteur fait la caractéristique des siècles suivants (1100-1453). La revalorisation du terme *hellène* n'est pas niable, même dans les milieux d'Église : quatre des meilleurs philologues du ^{xii} sont des évêques : Georges de Corinthe, Eustrate de Nicée, Michel d'Athènes et surtout Eustathe de Thessalonique. Si à cette époque, le terme reste honni dans sa signification religieuse, il est à nouveau entouré de respect selon son acception culturelle. Fait curieux, le mot finira par prendre une acception religieuse de bon aloi : à la fin de la période byzantine, lorsque devant le danger turc, le sentiment national jettera ses dernières flammes, *hellène* redevient le terme approprié pour opposer le peuple grec, à la fois aux Turcs et aux Latins et il prendra alors une coloration religieuse : *hellène* voudra dire grec-orthodoxe, par opposition à l'Église latine considérée comme hétérodoxe. Il n'est pas jusqu'au sens païen, si longtemps honni, qui n'ait avant le déclin de Byzance retrouvé un instant, avec la tentative désespérée de Gémiste Phléton, un regain de fortune.

Le sujet est vaste, on le voit, trop vaste pour une dissertation inaugurale aux proportions modestes. La méthode, ici, révèle les tâtonnements et les hésitations de l'élève; les idées par contre s'inspirent des grandes synthèses des maîtres qui ont dirigé ce travail.

A. WENGER.

Emmanuel AMAND DE MENDIETA, *La presque île des caloyers, le Mont-Athos*.

Un volume de 338 pages 15,5 × 23 cm, une carte hors texte, sous jaquette illustrée, Desclée de Brouwer 1955.

Il n'est pas facile d'écrire sur l'Athos. La difficulté tient d'une part à des raisons objectives — l'accès aux sources reste toujours malaisé —, d'autre part à des motifs subjectifs. L'Athos est un signe de contradiction qui suscite chez les auteurs aussi bien que chez les lecteurs des attitudes opposées. Et pourtant, l'entreprise en a tenté plus d'un; après beaucoup d'autres, Dom David Amand a cédé à l'attrait en nous donnant un fort beau volume sur l'Athos.

Les trois premiers chapitres de son ouvrage retracent l'histoire des institutions monastiques à l'Athos. Suivant les traces des meilleurs historiens, l'auteur décrit

les grandes étapes de la vie monastique à la Sainte-Montagne en les délimitant d'après les documents essentiels de l'Athos : typicon de Jean Tzimiscès, 971-972, ou *tragos*, dont personne après la démonstration de Dölger ne conteste plus l'authenticité; typicon de 1045, confirmé par un chrysobulle de Constantin IX Monomaque; premier typicon de Manuel II Paléologue (1391-1435), vers 1400; deuxième typicon du même, en 1406. L'auteur, en passant, démasque les légendes qui s'attachent à l'occupation latine et à l'action en faveur de l'Union de l'empereur Michel VIII Paléologue. La querelle palamite est à peine mentionnée. L'année 1430 marque l'occupation de la Sainte-Montagne par les Turcs et l'instauration d'un régime de liberté contrôlée et de vexations fiscales. Un nouveau typicon, confirmé par le patriarche Jérémie II, décrète des mesures pour arrêter l'envahissement du régime idiorrhythmique. Périodes de décadence et de prospérité se succèdent du xvr^e au xviii^e siècle, où l'idiorrhythmie fut un moment générale. Les moines grecs de l'Athos participèrent pour leur honneur et pour leur malheur à l'insurrection de 1821 à 1830, car pour la Sainte-Montagne, la libération nationale ne sonna qu'en 1912.

L'auteur consacre un chapitre particulier au statut actuel de l'Athos; il analyse les principaux articles de la Charte constitutionnelle approuvée le 10 mai par l'assemblée plénière des moines de l'Athos et ratifiée le 10 septembre 1926 par un décret du gouvernement hellénique. Le troisième chapitre étudie le statut juridique des monastères souverains, le régime de vie des moines, cénobitique ou idiorrhythmique, enfin les lois qui régissent les établissements monastiques secondaires : skites, kellia, kalyves, ermitages. Chez Dom Amand, l'historien est bien informé, consciencieux, succinct. En peu de pages, il a réussi à broser un tableau satisfaisant d'une institution millénaire et à dégager les grandes lignes de cette évolution : poussée vers une indépendance toujours plus affirmée des monastères souverains, et à l'intérieur de ces monastères, tendance à l'idiorrhythmie, périodiquement enrayée par des essais plus ou moins hardis de réforme. L'auteur ne dit pas tout, on s'en doute, mais il a le mérite d'orienter le lecteur vers des travaux plus complets ou plus spéciaux. Une vaste bibliographie raisonnée figure en appendice à l'ouvrage; elle ne comprend pas moins de 230 numéros.

Les chapitres iv-ix sont d'une tout autre façon. Ils contiennent le journal de voyage que l'auteur a rapporté d'une mission scientifique à l'Athos en été 1949, du 30 juillet au 7 septembre. Dom Amand, on le sait, prépare pour le *corpus* de Berlin une édition critique des œuvres de saint Basile, dont les manuscrits sont particulièrement nombreux à l'Athos. L'itinéraire suivi par le P. peut passer pour un itinéraire-type. Ayant eu la bonne fortune, en automne 1955, de faire nous-même semblable expédition en vue d'une histoire de la tradition manuscrite de saint Jean Chrysostome, nous avons suivi en gros le même circuit et visité les mêmes monastères. Cela tient pour une part au conditionnement géographique, mais plus encore à la richesse particulière de certaines bibliothèques que l'on ne peut manquer de visiter. Le P. a visité de la sorte et décrit Kariès, Koutloumousiou, la skite de Saint-André ou le Sérail, Ivron, Stavronikita, Vatopédi, Lavra, Dionysiou, Grégoriou et Saint-Pantéléimon. On peut considérer son journal sous trois aspects : description des lieux, histoire des divers monastères et des principaux monuments et œuvres d'art, enfin jugements personnels.

Dans la description des paysages, l'auteur a, ce me semble, sacrifié quelquefois à la loi du genre reportage en grossissant le caractère sauvage des lieux ou en insistant sur les mœurs insolites des habitants. Ayant fait, à deux reprises, le chemin d'Ivroun à Stavronikita, j'ai peine à appliquer à cette nature paisible, où la mer vient caresser une côte hospitalière, la redoutable description qui se lit p. 174 : « Sentiers abominables... abrupts, excessivement étroits par endroits, tantôt grim-pant à pic, tantôt dévalant vers les rochers inondés d'écume et battus par d'énor-

mes vagues ». Peine aussi à retrouver la nature grandiose mais très humaine qui s'étend d'Iviron à Lavra, dans ces pages de l'auteur : « Une route toute en lacets, en zigzags, en montées abruptes et en descentes dangereuses et presque verticales ». Qu'aurait dit le P. s'il avait dû faire à pied le chemin de Lavra à Kavsokalyvi, seul endroit de l'Athos présentant quelque danger pour le voyageur !

Mais lorsque l'auteur fait l'histoire des monastères et décrit les principaux monuments ou les bijoux de leurs trésors, on peut lui faire confiance : il a observé consciencieusement, pris des notes sur place et complété ses descriptions en recourant aux meilleures sources, à Dölger et à d'autres pour l'histoire, à Millet principalement pour l'art. Les pages consacrées à l'art athonite en général, les descriptions circonstanciées du Protaton de Kariès, du catholicon de Vatopédi, de la trapéza de Lavra, du sobor de Saint-Pantéléimon, sont particulièrement de bonne venue.

On peut critiquer les jugements et les impressions de l'auteur ; on ne peut suspecter sa bonne foi et son souci d'objectivité. Dom Amand a rapporté de l'Athos des impressions mêlées : « Pays étrange, fascinant, mystique, ascétique, théocratique, où le monachisme byzantin s'est révélé à moi avec ses lumières et ses ombres, ses misères et ses beautés » (p. 306). L'auteur, c'est visible, ne veut manquer ni à la vérité ni à la charité. Il y a dans ses jugements une volonté manifeste de compromis entre les parts d'ombre et les parts lumineuses. Il en résulte certaines contradictions apparentes, qui tiennent en partie à la complexité même du phénomène athonite. On comparera par exemple la description abusée d'une agrypnie célébrée au catholicon de Lavra, en la fête de la Dormition, pp. 249-253, au tableau enthousiaste de la liturgie célébrée au sobor du Rossicon, pp. 295-298. Pour autant que son travail lui en laissait le loisir et que sa connaissance de la démotique lui en donnait la possibilité, Dom Amand a cherché le plus possible à entrer en contact personnel avec les moines. Mais pour connaître en sa réalité dernière le phénomène monastique de l'Athos, il faudrait vivre pendant des mois de la vie même des moines. L'auteur en a conscience plus que quiconque : c'est la raison pour laquelle il décrit l'idéal monastique non pas d'après ce qu'il a vu, qui est incomplet et trop souvent imparfait, mais d'après la doctrine spirituelle et les livres liturgiques des monastères hagiorites.

Quand nous relevons le manque de confort dans les monastères, l'ignorance et l'absence d'hygiène chez certains moines, la frugalité de l'ordinaire monastique, l'absence totale de la femme en terre athonite, nous révélons par contre-coup notre propre psychologie d'occidental, sensible à l'environnement mondain, au confort, à la culture. Mais qui ne voit que ce sont là des valeurs relatives qu'il n'est pas essentiel au monachisme de posséder.

La lecture du livre de Dom Amand, qui fut pour moi passionnante, me suggère une dernière remarque. Chaque voyageur à l'Athos fait une expérience qui ne vaut que pour lui. Certains traits généraux, il est vrai, demeurent : tous les voyageurs avisés, depuis Fallmerayer, ont noté l'austérité de Dionysiou, l'aisance de Vatopédi, le charme mystique de Lavra, etc. Mais en l'espace de quelques années l'higoumène dans les couvents cénobitiques, les proïstamènes dans les idiorrythmiques peuvent changer. Changent plus souvent encore le Père hôtelier de qui dépend en grande partie le bon ou le mauvais accueil des visiteurs, et le Père bibliothécaire, qui, dans la plupart des cas, tient en main le sort des savants. Sous ce rapport, l'auteur doit se considérer comme privilégié. Bien des visiteurs lui envient les facilités de travail qui lui furent faites à Koutloumousiou, Iviron, Vatopédi. Depuis quelques années, ces couvents ont adopté envers les savants une attitude beaucoup moins libérale et bien rares sont ceux qui ces derniers temps y ont pu exécuter quelques photographies. Nous voulons espérer que cet ostracisme n'est que temporaire et croire que l'estime du phénomène athonite qui se dégage de ce livre

ainsi que des récentes publications sur l'Athos contribuera d'une manière positive à faciliter les relations entre l'Athos et l'Occident.

A. WENGER.

L. SONEVYCKYJ, *Episcopatus ucrainus eparchiae Peremysliensis et Cholmensis saec. XV-XVI* (Analecta O. S. B. M., sectio I : Opera, tomus VI), Rome 1955, 108 pages (en ukrainien).

L'auteur étudie d'abord l'action religieuse des évêques de cette partie occidentale de l'Ukraine : gouvernement des diocèses, participation aux conciles et aux assemblées civiles ; leur activité littéraire, dont il ne subsiste plus de trace, leur action en faveur de l'Eglise et de la nation ukrainienne. Dans une deuxième partie, il rassemble les données biographiques concernant les évêques de Pérémysl et de Cholm au ^{xv}^e et au ^{xvi}^e siècle.

A. W.

Isidore NAGAEVSKIJ, *De doctrina christiana a ss. Cyrillo et Methodio in Rusj-Ucrainam inuenta* (Analecta O.S.B.M., sectio I : Opera, tomus V), Rome 1954, 278 pages (en ukrainien).

Étude très importante sur le problème toujours controversé parmi les byzantinistes des origines chrétiennes de la Russie. L'ouvrage est précédé d'une importante bibliographie qui tient compte des récentes publications des chroniques russes par les savants soviétiques. La bibliographie française est pratiquement omise. L'auteur étudie les premières démarches de Kiev à Byzance (action militaire et démarche religieuse), les rapports de la Rus' et du royaume des Khazars, l'attitude de Rome devant le rit oriental. Il discute du caractère épiscopal de saint Cyrille ; étudie ensuite l'activité missionnaire des deux frères en Moravie, enfin le prolongement de cette action en terre ukrainienne et jusqu'en Galicie. Dans un dernier chapitre, il confronte ses propres conclusions avec la chronique *Poviest vremennich liet*, dont Likhatchev a récemment donné (1950) une nouvelle édition critique. Il est dommage que le P. Isidore n'ait pas donné un résumé de ses conclusions en latin ou dans quelque autre langue internationale. Les spécialistes de la langue ukrainienne sont rares, même parmi les byzantinistes.

A. W.

Issac MENDELSON. *Religions of the ancient Near East. Sumero-Akkadian Religious Texts and Ugaritic Epics*. Edited by -. Un volume broché 284 pages, The Liberal Arts Press, New York 1955.

Ce livre constitue une sorte de chrestomathie ou d'anthologie de la littérature religieuse des peuples anciens du Moyen-Orient. Il a les qualités de ces sortes d'ouvrages : introduction sobre où l'on définit l'origine et la signification de chaque texte, traduction du texte d'après les meilleures éditions. Ces textes auront pour le byzantiniste l'intérêt qui s'attache aux plus anciens témoins de la civilisation et à une littérature qui par tant de côtés se rapproche de la bible.

A. W.

DEROKO (A.), *L'architecture monumentale et décorative dans la Serbie du Moyen Age* (en serbe), in-4°, 359 pages, 500 illustrations, Belgrade, 1953.

Lorsque Gabriel Millet fit paraître en 1919 son ouvrage *L'Ancien art serbe*, ce fut une révélation pour les artistes occidentaux, qui ne s'attendaient pas à trouver un art si original dans les pays balkaniques, où la domination ottomane avait maintenu dans l'ombre pendant des siècles les monuments remarquables édifiés par les anciennes générations chrétiennes du pays. G. Millet n'avait naturellement pu étudier tous ceux que possède la Serbie, tellement ils sont nombreux. On compte en effet plusieurs centaines d'églises et toutes ne sont pas encore recensées. Il avait pu du moins dégager leurs caractéristiques et montrer leur perfection. Il restait à écrire un ouvrage d'ensemble sur l'architecture serbe du Moyen Age en tenant compte des études parues depuis trente ans. C'est ce que M. A. Deroko, professeur à l'Université de Belgrade, a résolu de faire pour les églises, après avoir étudié les forteresses dans un ouvrage spécial dont nous parlerons plus loin.

Les Serbes ont pénétré dans la partie occidentale de la presqu'île balkanique vers la fin du VI^e siècle ou au début du VII^e, mais ce n'est guère qu'au IX^e que l'on rencontre chez eux des œuvres d'architecture. Dès le début, il y eut des différences très marquées d'une région à l'autre, sous l'influence d'un double courant. A l'ouest, le long de la côte adriatique en communication constante avec l'Occident, c'est l'art roman qui triomphe. A l'intérieur du pays, c'est l'art byzantin, mais il ne néglige pas d'utiliser les apports de l'art roman ni même ceux des arts proprement orientaux.

L'auteur adopte la division établie par G. Millet qui a distingué dans l'architecture serbe du Moyen Age trois principaux sous-groupes de style, mais il en ajoute deux, l'un au début, l'autre à la fin de cette période. Le premier groupe est celui des constructions anciennes dans la région du littoral adriatique, où triomphe la religion catholique et où les églises sont les plus proches des constructions protoromanes et italiennes. Dans la Serbie proprement dite, où la civilisation fut lente à s'établir, l'architecture ne se manifeste vraiment qu'avec la dynastie des Nemanja, vers la fin du XII^e siècle. Elle est nettement d'inspiration byzantine, mais elle subit aussi l'influence de l'Occident, surtout pour les façades des édifices. Le type fondamental adopté pour les églises est celui de la nef unique, surmontée d'une coupole et précédée d'un narthex. Au XIV^e siècle, l'attraction de Constantinople se fait plus forte, parce que l'Etat serbe s'agrandit aux dépens de la Macédoine byzantine. Un nouveau modèle est adopté pour les églises : la croix inscrite, avec des variantes, une ou cinq coupoles. Les façades sont ornées de niches ou d'arcades aveugles entre les pilastres. Le style est purement byzantin, mais il accueille aussi les conceptions particulières de l'art provincial grec si actif en Macédoine. C'est alors le plein épanouissement. Il ne dure pas longtemps, car l'arrivée des Turcs, la funeste bataille de Kossovo (1389) et la fin de l'empire serbe, y mettent brusquement fin. Il ne reste plus qu'un petit Etat indépendant, au nord-ouest du pays. Jusqu'à sa disparition en 1456, on voit s'y développer la dernière période de l'architecture monumentale de la Serbie médiévale. Les architectes du pays se sentent assez maîtres de leur art pour s'affranchir des influences romanes et byzantines et pour adopter une conception nouvelle, presque entièrement originale. C'est toujours la croix inscrite à une ou cinq coupoles, mais combinée avec le plan trifolié.

L'auteur a naturellement étudié surtout les monuments les plus représentatifs et n'a pas ménagé les illustrations (photos, plans, relevés, cartes même) pour expliquer son texte. On ne peut que le féliciter de son travail consciencieux. Écrit en serbe, il offre aux lecteurs deux résumés, français et anglais, qui donnent une idée suffisante de son étude et atténuent le regret de ne pas la lire dans sa langue originale.

R. JANIN.

DEROKO (A.), *Les châteaux forts sur le territoire de la Serbie, du Monténégro et de la Macédoine* (en serbe), in-4°, 215 pages, 246 illustrations, 1 carte, Belgrade 1951.

Dans les Balkans, tout comme dans les pays occidentaux, lorsque l'autorité supérieure est devenue incapable de remplir pleinement sa tâche, on voit, dès le x^e siècle, se construire des châteaux forts destinés à défendre les régions voisines contre les ennemis ou contre les pirates et à recueillir, en cas d'attaque, les populations paysannes d'alentour. Les territoires qui ont formé la Serbie, le Monténégro et la Macédoine, en furent littéralement couverts. Tandis que les gens du peuple se contentaient de maisons en torchis, les seigneurs féodaux faisaient construire leurs demeures en pierre, seul matériau capable de résister à une attaque sérieuse. Les châteaux forts étaient généralement bâtis sur des hauteurs, souvent des pitons escarpés. Cependant on en rencontrait également en plaine, mais alors ils étaient entourés de fossés pleins d'eau. La plupart d'entre eux étaient les centres administratifs des différentes joupnies (régions) et le roi nommait ordinairement ceux qui devaient les commander. D'autres étaient destinés à défendre les grandes mines ou les principales voies de communication. C'est sous la protection de ces forteresses que se formèrent les bourgs, souvent avec marché, qui devinrent plus tard de véritables villes. L'invention de l'artillerie diminua naturellement leur valeur et la conquête turque amena petit à petit leur destruction. Les vainqueurs cherchèrent naturellement à ruiner l'influence des petits seigneurs locaux et à enlever toute valeur militaire à leurs habitations, puis vinrent les paysans qui utilisèrent les pierres pour bâtir leurs propres maisons. Il n'y eut pas, comme en Occident, une Renaissance pour rénover les châteaux. On n'en compte pas moins de 200 dont les ruines subsistent en Serbie, au Monténégro et en Macédoine. L'auteur étudie les plus importants et une abondante illustration (photos et plans) permet de se faire une idée de ce qu'ils étaient. Enfin une carte très détaillée montre leur emplacement. Un court résumé en français permet au lecteur ignorant le serbe de retenir les données essentielles de cette étude.

R. JANIN.

LEBEL (Germaine), *La France et les Principautés danubiennes (du XVI^e siècle à la chute de Napoléon I^{er})*, in-8°, 463 pages, 1 carte. Presses Universitaires de France, 1955.

Il a fallu les événements de la première moitié du xix^e siècle pour familiariser le grand public français avec l'amitié que n'ont cessé de lui témoigner les Roumains. Les relations entre les deux pays datent cependant de plus de quatre siècles, mais combien en France étaient au courant de ce lointain passé? Depuis François I^{er}, les rois se sont préoccupés des pays danubiens. Ils y ont surtout cherché des alliés contre l'empire d'Allemagne, dont l'expansion depuis Charles-Quint était pour la France un danger toujours pressant. Ce qui a poussé François I^{er}, le « roi très chrétien », à se faire l'ami des Turcs, au grand scandale de la chrétienté, c'était l'appui qu'il comptait trouver chez eux pour tenir tête à son redoutable adversaire. Il l'a fait, non par attirance personnelle vers une puissance musulmane, mais par nécessité politique. Si les agents français ont travaillé dans les Principautés danubiennes, entrant en contact avec les princes et les boyards influents, c'était pour essayer de prendre à revers la maison d'Autriche. Mais ces Principautés, Moldavie et Valachie, étaient toujours soumises aux Turcs. C'était donc à la fois à Constantinople et sur les rives du Danube qu'il fallait agir. On avait naturellement contre soi les agents

des autres pays dont il était nécessaire de combattre l'action. En effet les diverses nations avaient des vues de plus en plus précises sur l'Orient, car elles escomptaient la fin de l'empire ottoman. Si les unes visaient des acquisitions territoriales, d'autres songeaient à leur expansion commerciale. De là ces allées et venues de personnages plus ou moins officiels que l'on voit s'agiter aussi bien dans les Principautés qu'autour du Sérail. De là des intrigues nombreuses, parfois pittoresques et même romantiques. La Révolution de 1789 et Napoléon lui-même suivirent constamment cette politique d'amitié avec les Turcs afin de s'en servir pour combattre plus efficacement l'Autriche. M^{lle} Germaine Lebel s'arrête dans son étude à la chute de Napoléon I^{er}, la suite des relations entre la France et les pays roumains ayant été décrites par divers auteurs. Quand on a terminé la lecture de son ouvrage, on arrive à la conclusion que si la France n'a pas obtenu dans les Principautés danubiennes les résultats qu'elle escomptait, par contre son influence a été décisive pour la formation et l'orientation du peuple roumain. Ce sont les idées de la Révolution et le prestige de la littérature française qui ont prévalu pendant plus d'un siècle, jusqu'à l'installation du régime communiste.

L'ouvrage comprend deux parties. La première, intitulée « Politique », s'occupe de l'activité diplomatique dont nous venons de parler. La seconde « Histoire consulaire », décrit l'activité des deux consulats de Bucarest et de Iasi. Elle est suivie d'une étude du commerce français dans les Principautés danubiennes. C'est donc l'ensemble de la question qui est ainsi traité, et de main de maître. Pour arriver à présenter une étude aussi fouillée, l'auteur s'est imposé un travail considérable de recherche. Documents officiels, archives privées, études diverses, on peut dire qu'elle a exploré toutes les sources d'information. La matière ainsi rassemblée, il lui a fallu en trier les éléments suivant les principes d'une saine critique afin d'en dégager la vérité. C'est pourquoi on est agréablement surpris de l'aisance avec laquelle elle se meut au milieu des événements parfois très compliqués que façonnent les directives venues des différents cours et des agents chargés de les appliquer. Et quelle vie dans les récits! On voit évoluer toutes sortes de personnages pittoresques, car il n'y avait pas que les diplomates à agir. Consuls, professeurs, médecins, commerçants, tout le monde fait plus ou moins de la politique et se mêle aux querelles entre les nations rivales.

L'étude elle-même ne compte que 340 pages, mais les notes qui l'accompagnent en comprennent une quarantaine. Pour des raisons techniques, on les a renvoyées à la suite du texte proprement dit, et c'est vraiment dommage, car cela oblige le lecteur à des recherches fastidieuses. C'est là une méthode fâcheuse qui se généralise malheureusement et que seules excusent des considérations économiques. L'auteur n'en est pas responsable, mais l'éditeur. La bibliographie est naturellement abondante, puisqu'elle comprend une quarantaine de pages. Enfin un index analytique permet facilement de retrouver les personnages et les faits. On aura donc dans cet ouvrage si bien fait tous les renseignements que l'on peut désirer au sujet des relations entre la France et les pays roumains, du xvi^e siècle à la chute de Napoléon I^{er}.

R. JANIN.

AMANTOS (Constantin I.), *Σχέσεις Ἑλληνῶν καὶ Τούρκων ἀπὸ τοῦ ἐνδεκάτου αἰῶνος μέχρι 1821*, tome I, in-8°, 213 pages, Athènes, 1955.

Il y a bientôt huit siècles que le monde grec lutte contre les Turcs qui l'ont envahi au xi^e et finalement subjugué au xv^e, mais pour desserrer leur étreinte au xix^e. De nombreux ouvrages ont été publiés sur cette longue période féconde en péripéties diverses. Cependant il reste encore bien des points à élucider, tels par

exemple, à l'époque byzantine, la progression des Turcs en Asie Mineure et le recul du christianisme au profit de l'islamisme, car les documents byzantins sont assez discrets sur ces deux questions. De même il faudra encore du temps avant que ne soit bien connue l'époque de la domination turque, car c'est à peine si l'on a commencé à dépouiller les textes ottomans, officiels ou privés, relatifs à cette période de plus de quatre siècles. Du moins les événements essentiels sont assez bien étudiés pour que l'on puisse, en attendant, écrire une histoire suffisante des relations des Grecs avec les Turcs.

C'est ce que M. C. I. Amantos s'est efforcé de faire dans le présent ouvrage. L'étendue qu'il comptait lui donner était bien plus considérable, mais il a été contraint de la restreindre pour des raisons économiques. Il arrête son étude à l'année 1821, qui est celle de l'insurrection grecque. Le tome I^{er} comprend la période qui va de la rencontre des deux peuples à la première défaite des Turcs qui a stabilisé leur avance sur mer, la bataille de Lépante (1571). M. Amantos étudie d'abord les Turcs pour dire ce que l'on sait de leurs origines et de leur langue, puis il les montre envahissant l'Asie Mineure, infligeant aux Byzantins la défaite de Mantzikert (1071), qui leur permit de pénétrer jusqu'en Bithynie, où Nicéphore Botaniatè utilisait d'ailleurs leurs mercenaires pour s'emparer du trône impérial (1078). Le régime implanté par les Turcs seldjoukides dans l'Asie Mineure orientale était assez libéral. Il n'en fut pas de même de celui des Turcs ottomans, plus nomades et partant plus frustes et plus cruels. Les Comnènes firent tous leurs efforts pour repousser les envahisseurs, mais ils furent impuissants à les chasser de l'empire, en partie parce qu'ils avaient d'autres ennemis à combattre, surtout dans les Balkans. La défaite de Manuel Comnène à Myrioképhalon (1176) eut les mêmes désastreux effets que celle de Mantzikert un siècle plus tôt. L'empire de Nicée (1204-1261) réussit à reconquérir une partie du terrain perdu, mais les Paléologues ne purent empêcher la perte presque totale de l'Asie Mineure. Les Turcs arrivèrent au Bosphore vers 1330 pour ne plus le quitter. Leur pénétration en Thrace fut grandement facilitée par Jean VI Cantacuzène, qui ne craignit pas de faire alliance avec eux dans sa lutte contre le basileus légitime Jean V Paléologue. Cette guerre civile précipita les événements, car la fin de l'empire était dès lors plus certaine. Les Turcs ayant peu à peu conquis la plus grande partie de la presqu'île balkanique et fait disparaître les Etats serbe et bulgare, ils purent encercler Constantinople où se concentrait à peu près tout ce qui restait de l'empire. Le 29 mai 1453, ils la prenaient et faisaient ainsi la jonction entre leurs possessions d'Asie et celles d'Europe. Une fois maîtres des détroits, il leur fut relativement facile d'étendre leurs conquêtes et de menacer l'Europe entière. Celle-ci ne se laissa pas aller au découragement. Après des tentatives infructueuses pour arrêter les envahisseurs, elle leur infligea la sanglante défaite de Lépante (1571) qui mit un terme au moins provisoire à leur avance en Méditerranée.

Si le régime instauré par Mahomet II paraît assez libéral pour qui ne considère que les textes, il en alla tout autrement dans la réalité. Les chrétiens étaient vraiment des *rayas* (du turc *raya*, troupeaux). Ils voyaient leurs enfants enlevés pour devenir ces janissaires dont la bravoure permit aux sultans leurs conquêtes, mais dont la férocité et les excès épouvantaient les populations. A partir du xvi^e siècle, les autorités poussèrent à l'islamisation et accablèrent les rayas de vexations. Il y eut des martyrs et encore plus d'apostats. Comme les Turcs n'entendaient à peu près rien au commerce, les chrétiens purent s'y livrer et s'enrichir, mais leurs fortunes étaient souvent compromises par les mesures gouvernementales et les pillages populaires. D'autres chrétiens se mirent au service de leurs maîtres pour organiser un véritable Etat, chose que les Turcs ne connaissaient guère; toutefois leur situation était souvent instable. L'Eglise grecque, livrée aux dissensions internes et aux intrigues du Sérail, n'était pas à même de parer efficacement au

danger, bien qu'elle représentât officiellement ses fidèles; elle recourait facilement à des tractations plus ou moins louches avec les pouvoirs publics. On comprend dès lors que les Grecs fassent terminer leur moyen âge seulement en 1821 ou même 1830, date de leur indépendance reconnue par les puissances européennes.

M. Amantos expose les faits avec une impartialité qui n'est pas toujours celle de ses compatriotes. Toutefois nous aurions aimé qu'il fût moins indulgent pour Jean VI Cantacuzène (p. 71-72), dont l'action fut néfaste pour l'empire et en précipita la chute. De même il nous est difficile de considérer comme des martyrs de la foi chrétienne le patriarche Cyrille Lucaris (calviniste avéré) et trois de ses successeurs au ^{xviii}^e siècle (p. 192), car les motifs politiques et les rivalités entre Grecs ne manquèrent pas pour expliquer la mise à mort de ces prélats. À part ces réserves et quelques autres de moindre importance, nous ne pouvons que féliciter M. Amantos de son étude consciencieuse. En la lisant on constate qu'il a amplement tenu compte des travaux qui l'ont précédée et dont la liste remplit plus de six pages.

R. JANIN.

LASCARIS (Michel Th.), *Τὸ ἀνατολικὸν ζήτημα 1800-1923*, tome I, in-8°, 311 pages, Thessalonique, 1948, 1955.

Il est déjà un peu tard pour rendre compte de cet ouvrage, mais la seconde partie du tome présent n'a pu paraître que l'an dernier. La « Question d'Orient » a été pendant près de quatre siècles une des grandes préoccupations de la diplomatie européenne, puisqu'elle s'est posée dès que le flot envahisseur des Turcs a commencé à refluer vers son point de départ. Les divers Etats chrétiens ont longtemps supputé leurs chances de recueillir les dépouilles de l'empire ottoman dont ils voyaient peu à peu diminuer la puissance. Leurs ententes et leurs rivalités ont tour à tour menacé ou sauvé cet empire chancelant, dant l'habile diplomatie sut utiliser toutes les chances de salut, principalement en fomentant les divisions entre ses ennemis et en faisant de fallacieuses promesses de réformes destinées à tromper l'Europe sur ses véritables dispositions. Depuis le ^{xviii}^e siècle surtout, les positions furent prises, notamment par la Russie et l'empire d'Allemagne et plus tard par celui d'Autriche. D'autres influences se faisaient également sentir qui contrecarraient la politique austro-russe. Traiter la « Question d'Orient », c'est donc se livrer à une étude à la fois très vaste et très compliquée. D'excellents auteurs l'ont entreprise avec bonheur parce qu'ils ont su utiliser les documents des chancelleries et les mémoires des hommes d'Etat. Ils ont ainsi pu résoudre la plupart des problèmes.

Le but que poursuit M. Lascaris n'est pas si ambitieux. Il a voulu donner aux étudiants de l'Université de Thessalonique le moyen de connaître de cette question tout ce qui pouvait les servir utilement. C'est pourquoi il a borné son étude à la presqu'île balkanique, laissant de côté la Syrie et l'Egypte, sauf pour cette dernière les événements de deux courtes périodes (1831-1833, 1839-1841) qui intéressent le monde grec. Il prend la question en l'an 1800 et la conduit jusqu'au traité de Lausanne (1923) qui a fixé le sort de la Turquie nouvelle et réglé, au moins provisoirement, le conflit gréco-turc. Le tome I^{er} s'arrête au traité de Berlin (1878). Après avoir, dans son introduction, délimité sa tâche et exposé l'état de la question au début du ^{xix}^e siècle et surtout les visées et les ententes des Russes et des Autrichiens, il expose les faits, non point simultanément, mais en les groupant autour d'un sujet déterminé, comme la question serbe (1804-1830), la délivrance de la Grèce (1821-1832), etc., afin que les étudiants puissent plus facilement en voir la portée. Nous ne pouvons le suivre à travers les neuf chapitres du tome I^{er}, car ce serait refaire en bref toute l'histoire qu'il résume

lui-même. Il faut toutefois noter la clarté de l'exposition et le choix judicieux des sources. La bibliographie ne pouvait être exhaustive, ni même très abondante, puisqu'il s'agissait avant tout de guider les étudiants et de leur indiquer les ouvrages facilement accessibles qui pouvaient le mieux les aider. Un tableau chronologique de 1453 à 1953 leur rappelle d'ailleurs la suite des événements. Enfin 11 cartes indiquent les modifications apportées par les guerres et les traités de paix dans la physionomie de la presqu'île balkanique.

R. JANIN.

MIRANDA (Salvador), *El gran Palacio Sagrado de Bizancio*, in-4°, 220 pages, couverture en chromo-lithographie, 65 figures dans le texte et hors texte, 1 carte archéologique et 4 plans, Mexico, 1955. Prix : 15 dollars.

On est heureux de voir le Mexique s'intéresser au monde byzantin alors qu'il possède lui-même tant de monuments d'une autre civilisation qui lui est du reste propre et qui n'a aucune ressemblance avec la byzantine. C'est une nouvelle preuve que dans tous les pays la curiosité intellectuelle se tourne de plus en plus vers cet empire qui est resté si longtemps dédaigné et méconnu malgré son glorieux passé et l'influence profonde qu'il a exercée dans tous les domaines. C'est ce que fait judicieusement remarquer dans un avant-propos M. le Dr Manuel Toussaint, Directeur de l'Institut de Recherches Esthétiques de l'Université de Mexico.

M. Salvador Miranda, homme d'affaires cultivé et poète à ses heures, s'est penché sur un problème particulièrement ardu : la description scientifique du Palais Sacré de Constantinople. Les études qui en ont été faites jusqu'à présent ont déjà élucidé bien des problèmes importants, mais il en reste beaucoup d'autres qui n'ont pas été complètement dégagés de la brume qui les enveloppe et dont plusieurs n'en sortiront peut-être jamais. L'ouvrage comprend deux parties : La première décrit les divers monuments du Palais, tandis que la seconde cherche à en fixer l'emplacement en étudiant les ruines qu'ils ont laissées. Suivent plusieurs appendices : cortèges impériaux à l'intérieur du Palais (p. 197-205), explication du plan de l'auteur (207-210), éclaircissements supplémentaires (211-215), liste des empereurs qui ont habité le Palais Sacré avec indication des travaux qu'ils y ont exécutés (217-218), bibliographie (219-220). A la suite on trouve quatre plans : celui de l'auteur pour la disposition du Palais Sacré et de ses alentours, plan des ruines, plans des auteurs précédents (Labarthe, Ebersolt, Seure et Vogt), enfin plan des mosaïques trouvées dans les fouilles et diverses restitutions.

Dans la première partie les descriptions s'inspirent naturellement de celles que nous ont laissées les auteurs byzantins et les voyageurs du moyen âge. M. Miranda est visiblement saisi par le spectacle qu'offraient les cortèges impériaux et les cérémonies grandioses de la cour, comme aussi par la diversité des titres et des dignités que conférait le basileus. Dans la seconde partie il a voulu « tenter une reconstitution (du Palais) sur la base de conclusions logiques en étudiant les ruines existantes et les textes anciens qui s'y rapportent » (p. 147). C'est peut-être montrer beaucoup d'assurance, car il ne semble pas qu'il ait parfaitement tenu compte des données fournies par les textes et surtout par le *Livre des cérémonies*. Nous ne pouvons nous étendre là-dessus, car cela nous mènerait trop loin. Un seul exemple suffira. Son plan indique, en allant de gauche à droite, la grande salle de la Magnaure, les appartements de celle-ci, le Sénat et enfin l'église Sainte-Christine. On se demande pourquoi il distingue la Magnaure proprement dite des appartements qu'elle possédait suivant le *Livre des cérémonies*.

On est surtout étonné de voir rejetée au-delà du Sénat l'église Sainte-Christine, à laquelle on descendait de la Magnaure par un escalier en colimaçon (*De cer.*, I, 41; Bonn, I, 214-215). L'auteur parle assez longuement du Sénat (p. 35-38), qui ne faisait nullement partie du Palais Sacré, puisque le *Livre des cérémonies* n'en dit pas un mot. Signalons aussi que dans le plan l'église Saint-Etienne de l'hippodrome a son abside à l'ouest, alors que toutes les églises byzantines sont tournées vers l'est. M. Miranda a multiplié les illustrations. Malheureusement 26 sur les 66 n'ont aucune légende, ce qui leur enlève une bonne partie de leur intérêt. Pourquoi aussi avoir redressé la croix qui surmonte la couronne de saint Etienne de Hongrie, alors que toutes les représentations la montrent penchée, comme elle est en réalité?

Malgré ces remarques, il n'en reste pas moins que l'auteur a fait œuvre utile en mettant à la portée des gens cultivés de langue espagnole une étude intéressante et somptueusement éditée sur le Palais Sacré de Byzance.

R. JANIN.

LACKO (Michael), S. J., *Unio Uzhorodiensis Ruthenorum Carpathicorum cum Ecclesia catholica* (Orientalia christiana analecta, 143), in-8°, xx-280 pages, 2 cartes, Rome, 1955.

On est assez mal informé de toutes les circonstances qui ont déterminé l'adhésion à l'Eglise catholique de certains groupements orientaux dissidents. C'est le cas en particulier des Ruthènes des Carpathes, alors sujets du royaume de Hongrie et qui appartenaient d'ailleurs en partie à d'autres races. L'exemple de leurs frères de l'Ukraine qui avaient accepté l'Union de Brest Litovsk, le 6 octobre 1596, eut une certaine répercussion chez eux, mais ce n'est que lentement qu'il détermina un mouvement de retour vers Rome, sous l'influence des missionnaires latins. Une première tentative eut lieu en 1613-1614, qui ne fut pas couronnée de succès. L'évêque d'Uzhorod, Basile Tarasovic (1633-1651) fit profession de foi catholique au printemps de 1642, mais il retomba dans le schisme vers 1645 et y mourut. Il était donc absent de l'Union conclue le 24 avril 1646 dans sa ville épiscopale par 63 prêtres ruthènes, union qui ne fut d'ailleurs reconnue que par l'évêque latin d'Eger, Georges Jakusic (1642-1647), qui ne crut pas devoir en informer les autorités ecclésiastiques supérieures. Cette union n'embrassait que les territoires qui forment aujourd'hui la Slovaquie orientale. En 1664, elle passa dans le diocèse de Mukacevo, comprenant l'Ukraine carpathique actuelle et le diocèse d'Hajdudorogh en Hongrie. Enfin le diocèse de Maramaros fut atteint vers 1713. Cependant l'union fut longue à s'établir solidement. Elle avait contre elle les seigneurs hongrois, calvinistes, qui tenaient à maintenir dans le schisme les Ruthènes qui étaient leurs serfs et qu'ils méprisaient, un certain nombre d'ecclésiastiques indigènes qui croyaient rester fidèles à la tradition de leurs ancêtres en s'obstinant dans la séparation, et aussi les hésitations et les compétitions de divers prélats catholiques dont la conduite déconcertait les fidèles. Il y eut des périodes où l'union resta flottante. Parmi ceux qui travaillèrent à la stabiliser, il faut citer l'archevêque d'Esztergom, primat de Hongrie, Georges Tippay (1642-1666), les empereurs d'Allemagne Ferdinand III (1637-1657) et Léopold I^{er} (1657-1705), ainsi que les comtes Drugeth de Homonna et, après sa conversion en 1660, la princesse Sophie Báthory, dont la famille avait été le principal obstacle à l'union. On sait que celle-ci a été dénoncée par la violence en 1948-1950 après que les Russes eurent annexé les territoires des Carpathes. C'est pourquoi l'auteur a voulu préciser les circonstances qui ont amené

les Ruthènes à l'Eglise catholique afin de réfuter les erreurs et les calomnies que l'on a répandues à l'occasion de cette rupture.

Les documents relatifs à la conclusion de l'union ont été publiés par Antoine Holinka dans les *Analecta Ordinis S. Basilii Magni*, 1950-1955, mais incomplètement, parce qu'il n'a pu poursuivre ses recherches jusqu'à leur terme. C'est pourquoi le R. P. Lacko, après avoir raconté les faits, édite 60 autres documents inédits pour compléter les informations. Deux cartes indiquent les régions où s'opéra l'union. L'auteur a dû faire suivre son étude d'un tableau où sont consignés en langues diverses (slavon, slovaque, ukrainien, polonais, hongrois, roumain et allemand) les noms de lieux que l'on trouve dans les documents. Cette variété s'explique par le fait que la région des Carpathes est le confluent de plusieurs races.

R. JANIN.

OSTROGORSKY (Georg). *Geschichte des Byzantinischen Staates* (Byzantinisches Handbuch. Erster Teil. Zweiter Band), 2^e édition, xxiv-496 pages, 6 cartes, Beck, Munich, 1952.

Lorsque, en 1891, K. Krumbacher publia son *Histoire de la littérature byzantine de Justinien à la fin de l'empire d'Orient* (527-1455 ap. J.-C.), le cadre fixé par Iwan von Müller pour son « Manuel de la science de l'antiquité classique », était singulièrement dépassé. Jusqu'alors on ne s'était guère occupé que des époques grecque et romaine païennes, sans peut-être se douter de l'importante contribution qu'une étude systématique de l'empire byzantin apporterait aux diverses branches des connaissances humaines. Cet empire qui dura plus de mille ans et jeta parfois tant d'éclat ne méritait pas le dédain plus ou moins conscient dont on l'entourait. Pour beaucoup l'ouvrage de K. Krumbacher fut une révélation et suscita chez un certain nombre la vocation de byzantiniste. C'était tout un monde nouveau à découvrir. Une seconde édition parut en 1897, fortement augmentée, mais non encore complète. Depuis lors plusieurs auteurs se sont attelés à la besogne de la mettre au point. L'ampleur de la matière et les circonstances politiques n'ont pas encore permis de voir la fin de ce travail qui comprendra certainement plusieurs volumes. Du moins on pouvait commencer l'édition de certaines parties du « Manuel byzantin » projeté. En 1940, M. G. Ostrogorsky, professeur à l'Université de Belgrade, publia l'*Histoire de l'État byzantin*. Les recherches qu'il a faites depuis lors et les nombreux travaux parus en divers pays lui ont permis de remanier son texte et de le mettre au point. C'est ce qu'il a fait dans la seconde édition parue en 1952. Le titre même de l'ouvrage indique nettement qu'il se borne à l'histoire politique de l'empire byzantin et laisse délibérément de côté ce qui regarde le pays, le peuple, la langue, les institutions, l'administration, l'économie, la religion, la littérature, les arts, etc. Ces divers aspects seront traités dans des volumes à part; en sorte que le « Manuel byzantin » constituera une véritable encyclopédie.

L'ouvrage est divisé en huit chapitres qui traitent chacun d'une époque nettement déterminée. Les titres indiquent avec précision la fortune et les transformations de cet empire millénaire dont la vie a été si agitée, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Après une introduction sur le développement de l'histoire de Byzance depuis la Renaissance jusqu'à nos jours, l'auteur traite successivement des matières suivantes. I. Éléments du développement de l'État byzantin (324-610). II. Le combat pour l'existence et le renouvellement de l'État byzantin (610-711). III. Le siècle de la crise inocéaste (711-843). IV. L'épanouissement de l'empire byzantin (843-1025). V. La domination des fonctionnaires de la capitale (1025-

1081). VI. La domination des militaires (1081-1204). VII. La domination latine et la restauration de l'empire byzantin (1204-1282). VIII. La décadence et la ruine de l'empire byzantin (1282-1453). Les sous-titres de chacun des chapitres montrent encore plus nettement les péripéties diverses de cette histoire de plus de onze siècles. C'est à l'intérieur les disputes théologiques qui divisent gravement les esprits, les compétitions autour du trône impérial, plus tard la lutte de l'État contre les féodaux, et après l'installation des Latins le morcellement de l'empire et son appauvrissement; à l'extérieur, ce sont les luttes incessantes contre les invasions barbares venues du Nord, à l'Est contre les Perses, les Arabes et enfin les Turcs; à l'Ouest contre les nouveaux empires bulgare et serbe et les Normands de l'Italie meridionale. Évidemment cette longue histoire ne peut être racontée en détail en moins de 450 pages, mais on en trouve ici tous les éléments essentiels clairement présentés. L'auteur fait d'ailleurs précéder chacun des chapitres et de leurs subdivisions d'une bibliographie du sujet. De plus une dizaine de pages sont consacrées au début de l'ouvrage à la bibliographie des études les plus importantes concernant l'histoire de l'empire byzantin. Six cartes hors texte indiquent l'extension de cet empire à diverses époques et deux autres dans le texte montrent les modifications apportées aux frontières du premier empire bulgare et de l'empire serbe des Nemanja. A la fin on trouvera le tableau des différentes dynasties qui ont régné sur Byzance, ainsi que la liste des chefs des États voisins de l'empire. Tous ces éléments d'information enrichissent naturellement le texte même de l'ouvrage et en font un exposé historique parfaitement au point. L'auteur, qui connaît admirablement son sujet, a donc rendu un service signalé au monde cultivé en mettant entre les mains des chercheurs un instrument de travail aussi précieux.

R. JANIN.

BATAILLE (André), *Les Papyrus*. Les Presses Universitaires, Paris, 1955. In-4°, 95 pages, 14 planches. (= *Traité d'études byzantines* publié par Paul Lemerle, Volume II).

Annoncé depuis plusieurs années (primitivement sous le nom de « Manuel des études byzantines »), le « Traité d'études byzantines » entrepris sous l'initiative et sous la direction de M. Paul Lemerle, reçoit un commencement de réalisation. Ce volume, *Les Papyrus*, deuxième du Traité, mais le premier paru, est dû à M. A. Bataille, professeur à la Sorbonne et directeur de l'Institut de Papyrologie de l'Université de Paris. C'est là une référence de toute sécurité. Le livre plaît par sa présentation élégante et ordonnée autant qu'il impressionne par la richesse, je dirais par la plénitude de l'information.

D'aucuns pourraient s'étonner de voir le « Traité d'études byzantines » consacrer un de ses volumes aux *papyrus*, qui ne concernent, et il s'en faut, ni tout le territoire, ni toute la durée de l'empire byzantin. Mais la part qui leur revient est trop grande pour qu'on ne leur accorde pas une attention particulière. Il s'agit en effet d'une contrée très importante, l'Égypte, et de trois siècles et demi de son histoire, où elle est en connexion avec Byzance, dont Alexandrie était la rivale. Tout ce qui se passe sous le soleil égyptien dans les divers domaines a sa répercussion ou sa similitude ailleurs dans l'empire. Ce serait donc faire preuve d'une extrême légèreté que de ne pas recourir à cette source d'information de premier ordre que nous offrent les papyrus. Le dessin du présent volume est d'en faciliter l'accès aux byzantinistes. La tâche est assez délicate. Les textes papyrologiques, même pour la seule période byzantine, existent par milliers. Ils sont dispersés dans les musées et les collections privées, et leur publication se fait dans des revues ou des ouvrages très divers et sans aucun plan d'ensemble. Le byzantiniste a donc besoin

d'un guide pour l'orienter dans l'étude des textes. Il n'en trouvera pas de meilleur que le directeur de l'Institut papyrologique de Paris.

Après une introduction où il montre l'intérêt et l'importance pour nos études de la documentation papyrologique, M. Bataille distribue sa vaste matière en quatre chapitres. Le premier nous instruit sur « Le document papyrologique », c'est-à-dire sur ce qu'on entend par papyrus, la manière ou les aspects sous lesquels il se présente, la provenance des textes, l'écriture, etc..., et les recueils de facsimilés. « L'interprétation du document papyrologique » est l'objet du chapitre II : les méthodes de publication et de transcription communément adoptées par les papyrologues, y compris les sigles exprimant les déficiences ou les lacunes de l'original; les manuels et les anthologies; les bibliographies, dont la plus importante est le *Bulletin papyrologique* de la « Revue des Études grecques » depuis 1901; les lexiques et les grammaires; enfin les collections et les bibliothèques papyrologiques pour lesquelles l'auteur ne peut que renvoyer à l'ouvrage de K. Preisendanz, *Papyrus-Funde und Forschung*, publié en 1933, mais qui n'a pas été complété ni remplacé. Le chapitre III « Les recueils de textes » est celui dont le byzantiniste qui rencontre une référence à un texte papyrologique aura le plus immédiatement besoin. On en trouvera ici la liste avec l'explication de leurs sigles. Le chapitre IV enfin est le plus important. Il nous montre ce que la byzantinologie doit aux papyrus : une immense documentation en tous domaines, documentation que l'auteur, sous le titre « Les Grands Problèmes » répartit en onze sections différentes, où abondent les références. On peut ainsi se rendre compte de l'apport considérable que les études byzantines ont reçu de la papyrologie et ce qu'elles peuvent en attendre encore dans l'avenir. Suivent trois appendices : 1° les mois égypto-grecs mis en concordance avec notre calendrier; 2° la liste des empereurs, des préfets d'Égypte et des patriarches d'Alexandrie entre 297 et 641; 3° quelques aspects présentés par les lettres dans la cursive des papyrus byzantins et quelques exemples de ligatures.

Au sujet des listes, je crois qu'il n'eût pas été superflu d'indiquer pour le règne des empereurs le jour de leur avènement et celui de leur fin de règne. Pour les patriarches, je pense qu'il ne faudrait commencer la distinction entre Melchites et Coptes qu'à partir du moment où s'établit une double hiérarchie, c'est-à-dire pas avant 536. Une distraction (p. 73) a fait changer de colonne Dioscore II, successeur de Jean II et prédécesseur de Timothée III.

Après une liste de compléments vient un Index de noms d'auteurs, des sigles, des éditions et les *notabilia varia* des quatre chapitres et des compléments. Le volume se termine par XIV planches de textes papyrologiques avec la transcription en regard.

Un tel ouvrage se recommande par son extrême utilité. Il y a lieu d'espérer que ce volume qui inaugure si brillamment le « Traité d'études byzantines, » ne restera pas trop longtemps seul. Nous croyons savoir qu'un autre ne tardera pas à le suivre.

V. GRUMEL

ΠΕΡΙΠΑΓΜΕΝΑ τοῦ θ' διεθνoῦς βυζαντινολογικοῦ συνεδρίου édités par les soins de St. Kyriakidès, A. Xyngopoulos et P. Zepos. Tome I : Organisation, programme et Actes du Congrès. Communications : I. Archéologie, Athènes, 1955, 516 pages, 183 planches.

Ceux qui ont pris part au IX^e Congrès international des Études byzantines conservent un heureux souvenir de ces rencontres amicales dans la capitale de la Macédoine. La publication des Actes du Congrès, impatiemment attendue, est encore venue les raviver. Le tome I^{er}, magnifiquement imprimé et enrichi de

nombreuses planches qui constituent une très précieuse documentation, contient l'organisation, le programme, les Actes et les Communications concernant l'archéologie. Ce qui ressort le plus éloquemment à la lecture des Actes, c'est la vibration commune des esprits et des cœurs dans le culte de la Grèce et de Byzance. Cela apparaît aussi dans les savantes communications dont ce volume se fait l'écho. Un grand nombre d'entre elles sont reproduites intégralement. Ce n'est pas la faute des organisateurs si plusieurs ne paraissent qu'en résumé et si certaines même, faites cependant devant un nombreux auditoire, ne sont représentées que par leur titre et le nom de l'auteur. Notre attention se limitera forcément ici aux communications publiées *in extenso*. Pour plus de commodité nous les grouperons selon les pays où se trouvent les monuments présentés ou étudiés, en mettant à part celles dont l'objet n'est pas restreint à une région particulière.

THESSALONIQUE. E. Dyggve (*Le palais impérial de Thessalonique*, p. 179-181) fait le point des fouilles entreprises avant la guerre sous sa direction autour de l'Arc de triomphe et qui ont abouti à la découverte et à l'identification des restes du palais de Galère au sud et au nord de la voie dite Egnatia, avec ses *adjuncta* : la Rotonde et l'hippodrome impérial. Les recherches continuent d'ailleurs. — Dans sa communication *Les Mosaïques de Saint-Georges à Thessalonique* (p. 489-498, 6 planches), H. Thorp, associé de Dyggve, aboutit à l'intéressante conclusion que ces mosaïques sont contemporaines des constructions théodosiennes, c'est-à-dire de la transformation sous Théodose I^{er} du mausolée de Galère en chapelle palatine. — Sur le nom même du célèbre monument il faut noter la conclusion de G. I. Théocharidès, 'Ο ναός τῶν Ἀσωμάτων καὶ ἡ Rotonda τοῦ Ἁγίου Γεωργίου (p. 475-476). — L'auteur, se basant sur l'existence dans les sources d'une Πύλη τῶν Ἀσωμάτων parmi les portes du mur oriental de la ville et sur un texte récemment découvert dans les Archives de Venise appelant, vers 1590, la Rotonde ναός τῶν Ἀγγέλων conclut que le véritable nom de l'édifice était « église des Asomates » (incorporels). Celui de « Saint-Georges » n'est venu que sous la domination turque, à cause du voisinage d'une chapelle de saint Georges, encore existante, où l'on avait transporté les objets sacrés du grand édifice. — C'est d'un autre monument que s'occupe Styl. Pélékanidès, Νέαι ἐρευναι εἰς τὴν Ἁγίαν Σοφίαν Θεσσαλονίκης (p. 398-407, 3 pl.). Les travaux de déblaiement entrepris par lui en 1947 ont permis de dégager la façade occidentale et de reconstituer le plan ancien de cette église (cf. p. 403). L'auteur a découvert aussi d'anciennes icônes de saints (pl. 81, 82, 83). — Ce n'est pas s'éloigner de Thessalonique que de signaler ici l'étude iconographique de Nausica Théotoca sur saint Démétrius, où elle montre comment les représentations du saint se sont développées dans les lignes et la tradition des miracles (p. 477-488, 4 pl.).

CONSTANTINOPLE et ASIE MINEURE. Nous devons à un archéologue turc, Semavi Eyice des *Remarques sur deux anciennes églises byzantines d'Istanbul* : *Koca mustafa Paşa camii et l'église de Yuşa tepesi* (p. 184-195, 2 pl.). La première de ces églises est celle de saint-André in Crisi. Une restauration récente a montré que les parements des façades, la coupole centrale et son soubassement cubique, ainsi que les deux demi-coupoles appartiennent à l'époque turque. Il en résulte que la partie byzantine de l'édifice ne doit pas être tenue pour un spécimen du plan triconque. L'hypothèse de Van Milligen à ce sujet est ainsi confirmée. Quant à l'autre église, qui se trouve au Mont du Géant et qu'on identifie généralement avec celle de Saint-Pantéléimon, l'auteur en donne le plan et une description. — Talbot Rice rappelle les découvertes faites avant la guerre sur le site du Grand Palais et rend compte de la continuation des fouilles en 1952 (p. 468-473, 2 pl. et 1 plan). — A. Maletsko (p. 264-275, 2 pl.) traite le problème difficile de la signification des lettres BA et BP imprimées sur les briques byzantines. Il y voit l'abréviation du mot ΒΑΠΙΣ « citadelle » (de Jérusalem), désignant ici Byzance consi-

dérée comme la nouvelle Jérusalem. Interprétation mystique qui paraît très contestable. — Enfin, E. Mamboury : *Le forum de Constantin, la chapelle de Constantin et les mystères de la Colonne Brûlée* (p. 275-295) fait le récit curieux des sondages opérés en 1929 et 1930 au pied de la colonne et dont le résultat a été de montrer en quoi consistait la chapelle où descendait le patriarche d'après le *Livre des cérémonies* : une arcature extérieure et non une sorte de niche dans la colonne. — L'Asie Mineure est représentée par deux communications de Ramazanoglu, *Eine kleine Kirche in Bithynien* (p. 440-442, 5 pl.), brève description d'une ancienne église d'Elegmoi, restée en service jusqu'en 1923 et aujourd'hui laissée à l'abandon, l'autre de P. Verzone, *Le rovine della Panagia di Adalia* (p. 500-509, 8 pl.), reconstituant le plan d'une ancienne église byzantine, autrefois transformée en mosquée et détruite par un incendie en 1906.

GRÈCE. P. E. Lazaridès, Συμβολή εις τὴν μελέτην τῶν παλαιοχριστιανικῶν μνημείων τῆς Δωδεκανήσου (p. 227-248, 13 pl.) a fait un important inventaire des monuments chrétiens du Dodécanèse (79 édifices). — C'est un travail semblable de documentation que l'on doit à M. Platon pour la Crète, Αἱ ξυλοστέγοι παλαιοχριστιανικαὶ βασιλικαὶ τῆς Κρήτης (p. 415-432, 9 pl.), où il donne la liste de 36 monuments et la carte de leurs sites. — Une étude du plus haut intérêt pour l'histoire de la peinture byzantine est celle d'A. Stylianos, Αἱ τεichoγραφίαι τοῦ ναοῦ τῆς Παναγίας τῆς Ἀράκου (p. 459-467, 16 pl.). Les fresques de cette église de Lagoudéra en Chypre constituent l'ensemble iconographique le plus important et le plus complet de toute l'île. La valeur spéciale de cette documentation, c'est qu'elle est datée : « Le vénérable temple a été historié en décembre, indiction 11, 6701 (= 1192). Ce sont des points de repère de cette sorte qui permettent les comparaisons utiles. — Une longue étude de D. I. Pallas (Αἱ « βαρβαρικά » πρόπλα τῆς Κορίνθου (p. 340-396, 15 pl.) prouve que ces agrafes trouvées dans les tombeaux de Corinthe sont des produits d'art byzantin et non barbare. — A. Xyngopoulos s'est intéressé aux « Fresques de style monastique en Grèce (p. 511-516, 6 pl.), qu'il estime analogues à celles de Cappadoce et d'Italie méridionale. A son avis, le fait proviendrait de l'existence en Crète d'un centre artistique dont l'influence se fit sentir assez loin. — N. D. Drankakis a étudié en 1952 une vingtaine de petites églises et chapelles de Misthra, dont cinq inconnues, ornées de peinture en partie conservées (p. 144-178, 12 pl.). — A Pallantion (Morée), E. Libertini a découvert deux anciennes églises à forme basilicale, dont l'une datée du 14 mai 6480 (= 972), p. 250-256, 4 pl.). — E. Stikas, architecte de l'Anastylosis (Restauration) des monuments historiques a fait un rapport sur l'activité de cet organisme durant ces dernières années (p. 450-458, 30 pl.).

D'autres communications montrent l'influence Byzantine en des contrées plus éloignées, comme l'Égypte, la Yougoslavie, la Sicile, ou même en dehors des frontières, comme la Suisse et la Finlande.

M. Chatzidakis (*Rapports entre la peinture de la Macédoine et de la Crète au XIV^e siècle*, p. 136-148, 7 pl.) a voulu se rendre compte si était vraiment fondée l'opinion communément admise d'une école crétoise comme origine de la peinture byzantine de Macédoine au xiv^e siècle. Il a étudié les peintures d'au moins trente-cinq églises de l'île sans pouvoir y découvrir un style crétois au xiv^e siècle. Ce qui a dû donner naissance à cette opinion est le succès de la peinture crétoise au xvi^e siècle. — A. K. Orlandos signale la représentation des métiers dans les anciens monuments paléochrétiens et byzantins (p. 329-339, 7 pl., 6 dessins). — Notons enfin la communication suggestive de P. A. Michelis, *Valeur du pittoresque dans l'art byzantin* (p. 296-300).

Cette rapide analyse suffit à donner une idée de l'importance du premier volume des Actes du Congrès byzantin de Thessalonique. Nous espérons que le suivant sortira bientôt des presses et ne lui cédera nullement en intérêt. V. GRUMEL.

Simpsons' History of Architectural Development, volume I, *Early Christian, Byzantine and Romanesque Architecture*, by Cecil Stewart, London (Longmans, Green and Co), 1954, 8°, 288 p., 24 pl. hors texte, nombreuses figures dans le texte. Prix : 30 sh.

Par rapport à l'ancienne édition de l'*Histoire de l'Architecture* de Simpson en trois tomes, ouvrage devenu classique, paraît-il, en Angleterre, le second volume de la nouvelle édition, consacré à l'architecture paléochrétienne, byzantine et romane, dont la rédaction a été confiée à Cecil Stewart, est en grande partie nouveau. Ce fait seul témoigne des progrès réalisés. Malheureusement l'auteur, qui a pourtant publié en 1947 un livre intitulé *Byzantine Legacy*, et qu'on peut donc croire bien informé des choses d'Orient, n'a donné que moins de cent petites pages à toute l'architecture paléochrétienne et byzantine : l'exposé est donc tout à fait élémentaire, pour ne point dire superficiel. Il ne comporte pas de références, et la bibliographie (p. 272-273) se réduit à quelques ouvrages anciens et souvent périmés, sans mentionner une seule des grandes publications récentes. Cette fâcheuse impression n'est que trop confirmée, presque à chaque page du texte, par une série de graphies défectueuses (*Stoudion* pour *Stoudios*, etc.), de dates erronées (p. 30, Sainte-Sophie de Thessalonique construite aux environs de 485, etc.), de développements insuffisants, contestables ou, très souvent, vieillis. On ne comprend pas qu'on puisse encore parler de Saint-Pierre de Rome sans connaître les fouilles qui y ont été faites, et qu'on en publie encore (p. 23) un plan maintenant reconnu faux. On ne comprend pas qu'on parle encore de Saint-Démétrius de Thessalonique et qu'on en donne le plan d'après Texier-Pullan, dans une complète ignorance des travaux récents et du grand ouvrage de M. et G. Sotiriou. On ne comprend pas qu'on parle de l'architecture de Syrie sans connaître Lassus, et des origines de la basilique (p. 10 sq.) sans rien savoir apparemment des longues discussions auxquelles ce difficile problème a partout donné lieu depuis quinze ans. En un mot, on ne comprend pas, j'ai le regret de le dire, à quoi et à qui ce livre, d'ailleurs agréablement présenté, peut bien servir.

P. LEMERLE.

SMITH (E. Baldwin), *Architectural Symbolism of Imperial Rome and the Middle Ages*: Princeton Monographs in Art and Archaeology, XXX, Princeton, N. J., 1956, 220, p., 175 fig., Prix : 7 dollars 50.

L'auteur, ancien professeur d'histoire de l'architecture à l'Université de Princeton, est bien connu pour avoir publié en 1950 le livre intitulé *The Dome*, auquel il avait donné comme sous-titre : « A study in the History of Ideas ». C'était un programme et l'affirmation d'une thèse. Le même sous-titre conviendrait aussi bien à ce nouvel ouvrage, qui, lui aussi, défend une thèse, la même thèse, à savoir que l'on se trompe en interprétant les monuments uniquement en fonction des données techniques de la construction et des besoins matériels auxquels ils répondent. Les monuments sont chargés d'un sens symbolique, qu'il faut savoir découvrir et qui les explique.

Au service de cette conception idéaliste, pour ainsi dire, de l'architecture, l'auteur a mis une longue expérience, une grande finesse d'esprit et une information très étendue, qui déborde le cadre de l'empire romain et du moyen âge. Mais en même temps, il s'est volontairement limité à certains aspects du problème, à certains types de formes architecturales, particulièrement propres à sa démonstration. Parcourons en effet les huit chapitres du livre. Le premier traite du

« concept de la porte de ville », porte surmontée d'un arc, ouverte dans une façade flanquée de tours et conduisant à un vestibule monumental souvent couvert en baldaquin. C'est là, pour E. B. Smith, un idéogramme architectural (expression à retenir, car elle résume tout le livre), qui a acquis « une signification divine, royale et céleste ». En relation avec l'épiphanie des souverains hellénistiques, avec l'*adventus domini* romain, notions dont on a fait dans ces dernières années un usage peut-être excessif, l'image conceptuelle de la *City-gate* désignerait « le *palatium sacrum* comme siège du gouvernement et lieu d'où émane la divine sagesse de l'État ». Soit, encore que dans ce chapitre, comme dans le reste du livre, où cela demeure un des thèmes principaux, je n'aie pas su voir aussi clairement que paraît le faire l'auteur le lien formel et idéal entre la *City-gate* et le palais sacré. Mais deux choses m'ont fort intéressé. D'abord le grand usage qui y est fait des monnaies, avec raison : le langage des signes monétaires est d'un symbolisme particulièrement réfléchi, affirmé et condensé. Ensuite l'idée, que j'aurais voulu voir davantage développée par E. B. Smith, que dans l'Orient ancien (et pas seulement ancien), la porte de la ville tient à peu près la place de l'agora et du forum dans le monde gréco-romain. Il y a là une indication qui, pour n'être point neuve assurément, n'en est pas moins riche et suggestive, et liée à des faits sociaux dont l'architecture n'est, après tout, que l'expression. Mais ce ne sont point les hommes qui intéressent E. B. Smith, c'est un homme, l'empereur, image (ou modèle?) de la divinité.

Les chapitres suivants sont dans la même note. Le chapitre II traite de « la tradition impériale de la façade flanquée de tours (*towered façade*), *castrum*, *sacrum palatium*, sphère cosmique et baldaquin céleste », et l'auteur déclare — je cite cette phrase parce qu'elle éclaire bien sa pensée — que « it is misleading to assume that this verbiage was nothing more than an empty euphonistic hyperbole ». Il passe donc de la sphère astronomique des philosophes ioniens à l'association, à l'assimilation, *Urbs-Orbis*, et montre que le *castrum* précédé d'une façade à tours et arcade, et couronné d'une coupole, est dès le IV^e siècle une image conventionnelle admise pour le palais, qui est lui-même image de l'*Urbs* et fait à l'image de l'*Orbis*. Sans doute, et l'on voit bien de quelles idées, maintenant popularisées par des recherches fort intéressantes comme celles de L'Orange, s'inspire ici notre auteur. Mais une fois de plus le lien, d'ailleurs certain, entre *castrum* et *palatium* ne me paraît pas historiquement démontré, dans son origine et son évolution, avec la clarté et la précision convaincantes qu'on attendait. Avec le chapitre III nous atteignons le moyen âge occidental : les tours flanquant la façade ne sont pas escaliers ou clochers, mais « symboles du *palatium* et du *castrum* céleste » ; et les églises d'Occident comportent souvent un avant-corps (*Westwerk*) à usage de chapelle royale, salle du trône, salle de concile, fréquemment sous une autre dédicace que le reste de l'église ; monnaies et sceaux des souverains en apportent le commentaire, en montrant la valeur de symbole toujours attribuée au *palatium* et au porche.

Le quatrième chapitre nous ramène au vieux problème, si souvent traité, du ciborium impérial, — ciborium sphérique ou coupole, motifs interchangeables, dit l'auteur, qui en montre la relation avec la porte de ville ou de palais. « Les ciboria-coupoles sont des emblèmes du *pater orbis* et visent à représenter le caractère céleste et cosmique de la *domus dei* et de son royal occupant ». Bien, mais d'où cela vient-il? E. B. Smith n'accepte pas la théorie iranienne ; il ne croit pas que le trône-tabernacle vienne de Perse ; il n'admet pas, pour la *domus aurea* de Néron, l'explication que L'Orange, entre autres, a si habilement développée. Mais à mon sens, il n'a pas apporté la critique décisive de la théorie iranienne. Et surtout (car il est facile de rappeler combien grande est, à ce point de vue, notre ignorance des monarchies hellénistiques, et incertain le lien qu'elles sont supposées

établir entre la Perse à la veille d'Alexandre et Rome, puis Byzance), surtout E. B. Smith ne remplace point l'hypothèse par une autre qui serait plus convaincante. Je le suis mal dans ses développements sur la tente et l'idée de tente, sur la relation entre le ciborium royal et la tente sacrée, sur le grand centre de diffusion de l'imagerie de la tente qu'aurait été Alexandrie, faisant entrer le symbole du canope dans le système décoratif du palais. Tout n'est pas expliqué par le passage de l'épiphanie hellénistique, dont le « domical baldachin » serait un élément original et essentiel, à l'*adventus* romain. Le problème subsiste.

Les chapitres suivants, toujours dans le même esprit, se tiennent plus près des monuments, et constituent une sorte de répertoire utile, bien que ce soit souvent celui de nos ignorances. Le chapitre v traite des vestibules et salles voûtées dans les palais romains et byzantins, remontant du Grand Palais de Constantinople à la Villa Hadriana : il n'est pas besoin de rappeler que, sauf sur cette dernière et sur Spalato, nous ne savons pas grand chose, et que de longues recherches sont encore nécessaires avant qu'on puisse tenter une synthèse. Je note que E. B. Smith admet le caractère de résidence impériale de la villa de Piazza Armerina, qui ne me paraît pas établi, malgré les séduisantes hypothèses de Dyggve et L'Orange. Dans le court chapitre vi, qui étudie les mêmes formes architecturales au moyen âge, je signale qu'il faut écarter ce que l'auteur dit à propos des églises du Mont Athos : il n'y a rien de commun entre le « domical vestibule » du couvent russe et le sujet du livre (1). Au chapitre vii enfin, E. B. Smith revient une fois de plus au vestibule à coupole, auquel on voit qu'il accorde décidément une bien grande importance, pour établir un parallèle entre Occident et Orient : dans l'Occident germanique, les *Westwerke* et certaines dispositions des abbayes visitées annuellement par les empereurs carolingiens ; en Orient, le *paraklyptikon* ou *koiton* impérial au-dessus de l'entrée des églises palatines de Constantinople honorées, à certaines occasions, de la visite du basileus. Ce ne sont peut-être pas, à mon sens du moins, des dispositions si fortement caractéristiques. Mais l'auteur cherche, en relation avec le rituel impérial, une commune origine dans les aménagements des palais de l'empire romain tardif, et répète que le vestibule à coupole est originellement « a structural version of a reception skene (tente) wich, like the towered façade of the castrum-palatium gateway on the Carolingian Churches, had a conceptual as well as a ritualistic purpose ». Un dernier chapitre regroupe les données dispersées jusque-là sans beaucoup d'ordre dans tout l'ouvrage (d'où vient le barbarisme *pentarygion*? Est-ce *pentapyrgion*?), et les relie au monde islamique, où Sauvaget a déjà montré l'importance des palais dans l'architecture.

Tel est ce livre, dont l'*Introduction*, à laquelle il faut un instant s'arrêter, annonçait parfaitement la tendance. E. B. Smith s'y élève, en effet, contre « notre âge rationnel et sans imagination »... Il proclame que l'étude du symbolisme architectural ne paraît artificielle que parce qu'il y a fâcheusement divorce entre l'étude des monuments et l'histoire des idées ; parce qu'on considère à tort que dans le passé, « les facteurs de motivation de la création architecturale étaient uniquement, comme c'est le cas aujourd'hui, la nécessité structurale, l'utilité, l'intention décorative et une certaine forme de goût. » Nous oublions que, de même que l'art figuratif et le rituel chrétien ont subi l'influence des caractères mystiques et magiques qui accompagnaient dans l'antiquité la notion de l'empereur *kosmokratôr* divin, de même l'architecture chrétienne s'est approprié « les concepts idéologiques

(1) P. 163, il faut corriger Rousselon (*sic*) en Rossikon, Baskii (*sic*) en Barskij ; p. 177 et 178, Pantassa (*sic*) en Pantanassa, etc. Il y a, dans tout le livre, de nombreuses fautes dans les mots grecs et latins et dans les titres d'ouvrages en langues étrangères, notamment en français. On le regrette, d'autant plus que la présentation de l'ouvrage est, par ailleurs, extrêmement soignée.

déjà associés à l'architecture impériale romaine ». Tout est symbolisme, il n'est que de savoir le découvrir.

Je ferai seulement remarquer qu'il est beaucoup plus facile de trouver partout du symbolisme, dès l'instant qu'on est *a priori* convaincu de son existence, que d'étudier l'histoire de l'architecture à la lumière de ces données rationnelles que condamne E. B. Smith. C'est précisément dans cette facilité qu'est la faiblesse, ou, si l'on préfère, le danger de ce livre et de tout livre de ce genre. Certes il n'est point dangereux pour l'archéologue ou l'historien de l'art chevronnés, qui y trouveront des rapprochements inattendus, des points de vue suggestifs, tout en sachant se garder d'une séduisante illusion. Mais je n'en conseillerais la lecture à aucun débutant, ou du moins lui donnerais-je, comme antidote, quelques principes dont il ne faut s'écarter que si l'on a de très bonnes raisons de le faire :

1. Un architecte construit des salles closes et couvertes au moyen de murs capables de supporter une toiture et compte tenu, d'une part de certaines conditions techniques et économiques, de l'autre de la destination de l'édifice. En ce sens, la bonne architecture est d'*abord* rationnelle.

2. Il est très rare qu'une forme architecturale donnée ait été *a priori* chargée d'une signification symbolique. Mais il n'est pas rare qu'une telle signification lui soit attribuée *a posteriori* et contribue alors à sa durée et à sa diffusion.

3. Toutefois, les architectes travaillant sur des données simples et peu nombreuses, et n'ayant pas à leur portée une variété infinie de solutions, il arrive fréquemment que des solutions semblables soient données à des problèmes semblables. On ne saurait être trop prudent dans la détermination d'*influences*, qui peuvent être simples *coïncidences*.

4. Enfin, si les formes architecturales sont lentes à se charger d'une valeur symbolique, en revanche celle-ci est fragile et se perd facilement. D'une filiation de formes, même bien établie, on ne doit pas conclure sans autres raisons à une filiation d'idées. Plus souvent il n'y a qu'*imitation*, quasi automatique et toute extérieure, de *motifs*.

P. LEMERLE.

SCHELTEMA (H. J.), *Basilicorum libri LX*, Series B, vol. I. *Scholia in Libros I-XI* edidit..., In-8°, XIII-450 pages.

La législation byzantine n'a point été figée par la publication du *Corpus justinianeum*. Il a été nécessaire, sur ce fond, d'opérer des retouches et des rajustements qui rendaient caduques nombre d'articles, tandis que d'autres tombaient en désuétude. Cette évolution était assez avancée au IX^e siècle pour qu'on sentit le besoin de reconsidérer tout l'ensemble des lois et de faire le bilan de tout ce qui était encore en vigueur. Cela donna lieu à la vaste compilation dite des *Basiliques*, entreprise par Basile I^{er}, puis mise au point et publiée par Léon VI.

A ce texte de base s'ajoutèrent dans les siècles suivants de nombreuses scholies, dont l'importance n'est pas moindre, car elles expriment la jurisprudence et le développement du droit, si bien qu'une édition des *Basiliques* serait incomplète sans elles. C'est ce qu'a bien compris Heimbach qui a joint les scholies à chaque chapitre qui en contenait.

L'édition monumentale du savant allemand que nous venons de nommer, remarquable pour son temps, ne répond plus aux besoins de la critique, et l'on souhaitait son remplacement. Il a fallu à M. Scheltema, pour l'entreprendre, un grand courage, en même temps qu'un bel optimisme.

A la différence de Heimbach, le nouvel éditeur a conçu la publication sous la

forme de deux recueils ou séries parallèles : la série A contenant le texte même des *Basiliques*, la série B, consacrée aux scholies. Est-ce un progrès? Je ne sais. En tout cas, ce qui ne semble pas normal, c'est de commencer la publication par la série B, ce qui oblige à faire les renvois, pour le texte même des *Basiliques*, à la seule édition de Heimbach. La raison donnée, que les scholies sont nécessaires pour l'établissement du texte, ne vaut guère, car elle impose seulement l'ordre de la recherche, non celui de la publication.

La nouvelle édition se présente sous un aspect fort engageant. Le texte est ajouré entre les alinéas, qu'annoncent des caractères grecs distinctement détachés. Les titres des chapitres sont immédiatement accompagnés des références aux endroits correspondants du *Corpus* de Justinien. Les lignes des pages sont numérotées en marge de 5 en 5. Les renvois à Heimbach sont en marge en caractères gras. Rien donc n'a été épargné pour faciliter au lecteur tout repérage.

Mais c'est sur le texte lui-même que l'édition de Scheltema constitue un progrès considérable. Bien des mots avaient été mal lus par Heimbach, des lignes entières même avaient été omises sans avertissement. Cependant le texte nouveau n'est pas de tout point parfait. On pourrait en particulier l'améliorer pour la ponctuation et peut-être critiquer la présence de graphies variées pour le même mot, et surtout réprover le maintien dans le texte de leçons inintelligibles, comme *λίτρας* pour *λίτραι*, « alie noie », « liurtum », ce dernier non expliqué en note. A ces réserves près, les sondages donnent satisfaction et inspirent confiance.

Mais une lecture correcte des manuscrits ne suffit pas pour l'excellence d'une édition. Il faut d'abord la préparer par la recherche, l'étude, l'appréciation, la classification des manuscrits. La préface est assez décevante à cet égard. Elle n'indique pas le travail des éditeurs précédents ni sur quels manuscrits ils ont travaillé. Bien peu de manuscrits ont conservé le texte des scholies publié dans ce volume : quatre seulement; ils sont mentionnés sans indication de leur âge. L'un le Vossianus (V) a été copié sur le Scorial. Gr. R II, 13 ou Hœnelianus (H). Il devait donc être éliminé. Or, c'est d'après cette copie, prise pour le principal manuscrit, qu'ont été publiées les scholies du livre VIII des *Basiliques*, de la page 53 à la page 172 de ce volume (plus du quart). L'éditeur s'en est aperçu après l'achèvement de son travail et il a dû ajouter deux pages de collation pour réparer cette erreur. Ce défaut de l'édition est absolument regrettable. Scheltema s'en excuse ou s'en explique de la manière suivante : *Opera jam absoluto Codex Scorialensis R II 13 sive Hœnelianus mihi sub oculos venit, cujus domicilium mihi ignotum erat*. C'est précisément cette ignorance qui est surprenante. En effet dans son ouvrage remarquable : *Essai sur les origines du fonds grec de l'Escorial*, paru en 1880, Ch. Graux signalait la présence de ce codex Hœnelianus à l'Escorial, sous la cote actuelle R II 13, comme s'y trouvant déjà dès 1859 (voir p. 328). Cela n'aurait pas dû échapper à un éditeur des *Basiliques*. Par surcroît, le même manuscrit, avec la même identification est décrit dans le *Catalogo de los codices griegos de la Biblioteca de El Escorial* par le R. A. Revilla, t. I, Madrid, 1936. La prochaine édition des *Scholia* devra donc résolument abandonner le codex Vossianus pour le livre VIII, sans même indiquer ses variantes, et le remplacer par le Scorial gr. R II 13.

Une autre déficience concerne les renvois faits dans les *Scholia* à divers endroits des *Basiliques*. L'éditeur devait les contrôler et les vérifier. Il a reculé devant l'énormité de la tâche. Je ne crois pas qu'il y ait là une excuse suffisante. Quand on assume une œuvre, on doit en prendre la mesure et accepter toutes les exigences qu'elle comporte, et, par suite, en ralentir au besoin le rythme, si l'on est seul, ou autrement recourir à une aide.

Ces remarques devaient être faites. Elles laissent à l'ouvrage toute sa valeur propre. La nouvelle édition réalise un progrès considérable sur celle d'Heimbach.

Elle n'est pas définitive, mais elle ouvre très utilement la voie à celle qui répondra enfin à toutes les exigences.

V. GRUMEL.

Τόμος Κωνσταντίνου Ἀρμενοπούλου ἐπὶ τῇ ἐξακοσιετηρίδι τῆς Ἐξαβίβλου αὐτοῦ (1345-1945); Thessalonique, 1952, in-8°, xi + 622 pages.

Constantin Harménopoulos est le dernier grand juriste byzantin avant la chute de Constantinople. Son œuvre principale est son Manuel des lois en six livres, désigné communément sous le nom d'*Hexabiblos*. Il le composa en 1345. Demeuré en usage sous la domination turque, ce recueil devint, après la libération, le Code officiel civil de la Grèce et il l'est demeuré jusqu'en 1940. Aussi a-t-on voulu en célébrer le sixième centenaire. L'initiative est venue de l'École de droit de l'Université de Thessalonique. A juste titre, car Harménopoulos avait été juge général de cette ville, alors la seconde de l'empire.

Le volume commémoratif comprend une vingtaine de travaux concernant Harménopoulos lui-même, son œuvre, son époque, certains problèmes de droit.

Nous devons à N. I. Pantazopoulos une excellente présentation d'ensemble sur le personnage (biographie, activité, titres) et son œuvre (langue, idées religieuses, science juridique) (p. 477-528). Beaucoup d'éléments semblables se retrouvent chez N. A. Béès, Ἀρμενοπουλικά ἀνάλεκτα (p. 345-396), avec en plus des indications sur les éditions de l'*Hexabiblos* et un certain nombre d'a-côtés, comme la liste des manuscrits contenant la Βακτηρία de Jacques de Janina. — A. P. Lemerle nous devons une « Note sur la carrière de Constantin de Harménopoulos ». Il précise, sur des documents d'archives, qu'en novembre 1345 (*Actes de Chilandar*, L. Petit, n° 134) le personnage, déjà juge de Thessalonique, n'est pas encore nomophylax, et que cette dernière qualité apparaît pour la première fois dans un acte de Xéropotamou en juillet 1349.

Plusieurs articles sont consacrés spécialement à l'œuvre juridique d'Harménopoulos. A. C. Emilianidès, *The « Hellenic Lands » of Cyprus and the « Hexabiblos » of Harmenopoulos* (p. 33-39) conclut de la comparaison de ces documents que l'œuvre d'Harménopoulos est plutôt un rajustement d'un ancien abrégé des lois impériales, utilisé par les « Lois grecques » de Chypre. — G. S. Maridakis présente l'œuvre d'Harménopoulos comme une technique du droit (p. 89-111). — Fr. Dölger, *Harmenopoulos und der Nomos Georgikos*, pense que ce Nomos a été inséré dans l'*Hexabiblos* par l'auteur lui-même dans une seconde édition, et qu'il a aussi, dans une troisième, inséré les *Epimetra* (Donation de Constantin, anathèmes contre les séditeux et lettre de Philothée sur ce sujet). — A. S. Ghinis traite de la traduction de l'*Hexabiblos* en grec vulgaire par Alexios Spanos (p. 177-179), et I. A. Birbizis, de l'édition de l'*Hexabiblos* en 1835, c'est-à-dire la première après l'adoption de ce recueil comme code civil officiel (p. 163-173). — A. Steinwenter nous fait connaître une traduction allemande du xvi^e siècle (p. 79-88).

C'est à des problèmes de droit que s'attachent diverses études dont quelques-unes assez étendues. G. T. Colias examine les mesures prises par Justinien contre l'ἀστυφιλία et, en rapport avec elles, l'institution du questeur (p. 39-78). — P. I. Zépos étudie la « tradition par écrit » dans le droit byzantin et postbyzantin (p. 199-243). — G. Mikhaélidès-Novaros examine l'adoption fraternelle (ἀδελφοποιία) dans l'ancienne Grèce et à Byzance (p. 251-314). — I. M. Sontès traite du problème de l'origine des *Prolegomena* de Justinien et de la paraphrase de Théophile (p. 397-476). — G. S. Simonetos examine les rapports concernant les biens entre époux dans l'ancien droit grec et l'influence de ce dernier jusqu'à l'*Hexabiblos* et les recueils de lois grecques en Roumanie (p. 528-551).

Concernant l'époque d'Harménopoulos, nous avons une étude fort instructive de R. Guiland *Sur quelques dignitaires byzantins du XIV^e siècle* (le grand adnoumiastès, le grand tsaoutsios, le grand fauconnier, le grand veneur) avec un index des personnages et de leurs dignités (p. 179-198).

L'article de Runciman, *Byzantine and Hellenic in the fourteenth century*, où il présente la qualité d'Hellène comme admise dans le sentiment byzantin seulement après le milieu du XIV^e siècle, est un peu faible. C'est ainsi qu'il ne tient pas compte de la lettre de Jean Vatatzès à Grégoire IX en 1237, où cette qualité est hautement proclamée (cf. *Echos d'Orient*, XXIX, 1930, p. 450-458). — A. E. Bakalopoulos fournit une intéressante contribution à l'histoire de Thessalonique durant la courte période de la domination vénitienne (1423-1430) (p. 127-149).

Touchant les monuments de Thessalonique nous avons deux articles, l'un de A. Xyngopoulos, qui tire d'un discours d'Harménopoulos des renseignements intéressants sur l'église de l'Acheiropoietos. D'après les descriptions de l'orateur, l'église est à identifier sans nul doute avec celle qui est dénommée aujourd'hui Sainte-Paraskevi. De plus A. Xyngopoulos montre qu'elle s'appelait primitivement « Hodighitria » et qu'elle a pris le nom d'Acheiropoietos très probablement après la domination latine, quand elle a été confiée à une colonie du monastère des Abrahamites de Constantinople dont l'église était sous ce même vocable. L'autre article, dû à M. Th. Lascaris (p. 313-344), donne la liste des églises et monastères de Thessalonique mentionnés dans le récit d'Ignace de Smolensk en 1405 (édition de 1887) et fournit sur chacun d'eux des renseignements très précis d'après la bibliographie la plus récente. Un « epimetron » traite des relations de Thessalonique avec la colonie vénitienne de Tana.

Comme on peut s'en rendre compte par ce résumé forcément restreint, le volume jubilaire de l'*Hexabiblos*, en même temps qu'il honore justement le grand juriste, constitue une très précieuse contribution au progrès des études byzantines en différents domaines.

V. GRUMEL.

Πρόσφορα εἰς Στίλπον Π. Κυριακίδην (Thessalonique, 1953 (Ἑλληνικά. Παράρτημα 4). In-8° 52 + 735 pages.

A l'occasion des 25 ans d'enseignement universitaire du professeur Stilpon P. Kyriakidès, ses disciples, amis et collègues, ont tenu à honorer son activité scientifique par un spécial hommage auquel la participation de nombreux savants étrangers a donné un caractère international. Ce volumineux recueil, d'environ 800 pages, contient, en premier lieu, la liste considérable des travaux du jubilaire (719 numéros). Suivent les discours prononcés lors de la célébration académique du jubilé. Enfin la masse des travaux offerts, disposée par ordre alphabétique des noms d'auteurs : au nombre de 58. Il serait trop long de les analyser tous et même d'en dresser la liste. Nous noterons du moins ceux qui touchent de plus près aux études byzantines.

K. Amantos traite de la « Vie de Jean Vatatzès l'Aumônier » (p. 28-34). Notons qu'il place la mort de cet empereur au 4 novembre, qui est la date des Βραχέα χρονικά publiés par Sp. Lampros. — Anastos rapproche les idées d'Aristote et de Cosmas Indicopleustès sur le Vide (p. 35-47). — P. Charanis donne un tableau de la composition ethnique de l'Asie Mineure au XIII^e siècle. Très mélangée vers les frontières de l'Est, elle est, le long de la côte et la proche intérieur, à prédominance nettement hellénique (p. 140-147). — Sous le titre « Antike Zahlenmystik in einer byzantinischer Klosterregel » (p. 183-189), Fr. Dolger relève dans le Typicon d'Attaliotès que les moines devront être au nombre de sept, parce que c'est un nombre vierge, étant le seul à l'intérieur de la décade qui n'engendre pas

et n'est pas engendré. Le savant professeur montre les sources de cette mystique dans la littérature ancienne et jusque chez les pythagoriciens. — H. Grégoire revient sur une période qu'il connaît bien et, à l'aide de textes passés à peu près inaperçus, trace « La carrière du premier Nicéphore Phocas », l'ancêtre du fameux empereur, à laquelle il donne un nouveau cadre chronologique (p. 240-254). — A. R. Guillard nous devons une étude fort instructive sur « la noblesse byzantine à la haute époque (IV^e-V^e siècles) ». Divers problèmes y sont traités : rapports des fonctions avec les titres, rôle de l'empereur, questions d'hérédité, etc. (p. 255-266). — R. J. H. Jenkins examine la date de l'expédition en Crète sous Léon VI (p. 277-281). Il l'étale de juillet 911 jusqu'à avril ou début de mai 912, où elle eut son désastreux dénouement. — G. Kolias précise des points concernant la biographie du patriarche Étienne I^{er}. Se basant sur un texte de Léon Choïrosphaktès, qui donne à la vie de ce prélat une durée de 25 ans, il en conclut qu'il naquit en 868, et qu'il avait donc 18 ans quand il devint patriarche (déc. 886). En conséquence il faut placer la naissance de Léon VI en 866 et celle d'Alexandre en 867. — Ph. Koukoulès traite du « travail des mines » comme punition légale chez les Byzantins (p. 375-382). — E. Kriaras commente quelques passages de Digénis Akritas où il est question du tombeau de Digénis et du « Monokéros » byzantin (p. 383-388). — B. Laourdas publie une homélie inédite d'Isodore de Thessalonique, prononcée le 1^{er} dimanche du Carême (28 février 6903 = 1395). Elle traite de l'enlèvement d'enfants ordonné par l'émir et du jugement dernier (p. 389-398). — P. Lemerle analyse trois actes du despote d'Epire Michel III concernant Corfou, connus en traduction latine. Il les fait précéder de la liste, pourvue d'un riche commentaire, de tous les autres actes connus des despotes grecs d'Epire (p. 405-426). — Alexandre N. Letzas, examinant l'adage *Γεωργού χειρ οὐ τέμνεται*, l'explique en ce sens que le châtiment de la main coupée ne doit pas être infligé au laboureur, parce que son travail est nécessaire à la nation. Il remarque toutefois que dans les lois byzantines où ce châtiment est mentionné, on ne trouve nulle part une exception de cette sorte. Il en conclut qu'il faut voir dans ce proverbe « un droit coutumier » (p. 427-441). — Sur l'expression *Rôs-Dromitae*, C. Mango pense qu'elle fait allusion non à une victoire des Rôs, mais ironiquement à une fuite précipitée (p. 456-462). — I. Sevckenko traite de la colonie génoise à Thessalonique au temps de la révolution des Zébotès (p. 603-617). G. K. Spiridakis relève un certain nombre de proverbes et de locutions proverbiales rencontrés dans les textes hagiographiques (p. 630-635). — G. I. Théocharidès montre qu'on ne peut se fier aux témoignages de Robert de Dreux touchant les monuments de Thessalonique (p. 636-649). — A. Xyngopoulos, traitant du monastère dit des Saints-Apôtres à Thessalonique, conclut que c'était un monastère de la Théotokos, probablement sous le titre de Gorgoepekoos.

Comme on le voit, le volume de *Mélanges* offert au professeur St. P. Kyriakidès constitue une précieuse contribution aux études byzantines.

V. GRUMEL.

A History of the Crusades, edited by Kenneth M. SETTON. I. *The first hundred years*. University of Pennsylvania Press, Philadelphia 1955. In-8° de xxvi-694 pages. Avec 3 pl. hors texte et 14 cartes. Prix : 12 doll.

Les croisades fournissent à l'historiographie contemporaine l'un de ses thèmes favoris. En moins de trente années, deux grandes histoires (R. Grousset et St. Runciman) ont paru qui, dans un éclairage très différent, les ont scrutées jusqu'au détail. Un nombre élevé d'études partielles en ont parallèlement recherché les origines, analysé l'idée et montré les prolongements jusqu'à l'époque moderne.

Le dernier Congrès des Sciences historiques (Rome 1955) leur a même consacré une journée entière qui eût pu être féconde, si elle n'avait tourné court (voir cette revue même, t. XIII, 1955, p. 280).

L'intérêt soutenu ainsi porté par l'Europe à l'un des événements majeurs de son passé a gagné l'Amérique où le professeur Dana C. Munro conçut, avec ses étudiants, l'idée d'un autre gros ouvrage en deux ou trois volumes. Des collègues se joignirent bientôt aux élèves, puis ce groupe studieux se mua en Comité. Et le projet naquit aussitôt d'une Histoire des Croisades qui fût à la fois « détaillée et savante, basée sur une utilisation exhaustive des sources contemporaines et comme vivifiée par une étude soigneuse des régions traversées et occupées ». Cependant, à la mort de l'initiateur († 1933), tout ou presque tout restait à faire. Un autre savant, La Monte († 1949) devait également s'y user sans avoir rien vu paraître. Mais le projet, patronné par l'Académie Médiévale d'Amérique et assuré de l'appui financier de l'Université de Pennsylvania, avait de trop fortes assises pour tomber victime des circonstances, surtout des deux guerres (guerre mondiale et guerre de Corée), qui ébranlèrent l'entreprise. La vigoureuse impulsion que lui donne depuis 1950 le nouveau directeur, le professeur Kenneth M. Setton (Pennsylvania), a enfin amené celle-ci au stade envié des réalisations.

L'œuvre, en cinq épais volumes, sera de taille. Les trois premiers présenteront l'histoire politique et militaire des expéditions elles-mêmes et des États qui en naquirent, depuis les débuts (fin ^x^e s.) jusqu'aux abords du ^{xv}^e siècle. Le quatrième et le cinquième retraceront l'organisation et la vie des collectivités latines non seulement du Levant proprement dit, mais encore de l'Europe continentale et insulaire (Constantinople, Grèce et Morée); ils diront aussi quelle influence exercèrent les croisades sur la pensée, les arts, l'architecture, l'économie et la vie sociale de l'Occident. Une bibliographie étendue fermera le monument.

C'est le premier fruit, le premier tome, de cette imposante entreprise que nous présentons aujourd'hui. Il couvre les événements des cent premières années, allant de la reconquête de l'Espagne avant 1095 jusqu'à la perte de Jérusalem en 1189. Quinze auteurs y abordent de front et traitent dans l'ensemble avec décision de tout ce qui prépara, accompagna ou suivit les deux premières croisades. L'exposé commence, comme il se doit, par un coup d'œil, à vrai dire trop ramassé, sur l'état de l'Europe occidentale à la veille de la grande épopée. Il se poursuit (chap. II) par une sorte de diptyque où sont confrontées les chances de la croix et du croissant en Méditerranée. Quatre chapitres (III-VI) présentent ensuite les divers peuples affectés par le mouvement des croisades (le califat et les États arabes, les Ismaélites et les Assassins, les Seldjoucides, l'empire byzantin). On est étonné du silence fait sur les Arméniens qui jouèrent cependant un rôle autrement marquant que les héros, plutôt pittoresques et épisodiques, du ch. IV. D'autre part, chacun de ces exposés s'attarde trop, ce me semble, à retracer l'évolution interne des divers groupements ethniques sans marquer assez comment et dans quelle mesure l'assaut répété de l'Occident devait les faire réagir. Ces rappels d'histoire ne sont concevables, dans un tel ouvrage, que dans la mesure où ils sont ordonnés à montrer ce qu'étaient politiquement, économiquement et militairement les pays à soumettre ou à traverser. Les deux cents premières pages débordent ce plan dans tous les sens. Qui pis est : la multiplicité des auteurs a conduit à une sorte de cloisonnement, si bien que l'on a, dans cette partie, le sentiment de vues juxtaposées sans perspective commune.

L'étude sur les travaux des conciles de Plaisance et de Clermont nous introduit enfin dans le vif du sujet : l'histoire même des deux premières expéditions. La première (ch. VIII-IX) nous est contée en trois étapes (de Clermont à Constantinople, de Constantinople à Antioche, d'Antioche à Ascalon). Suit (ch. XI) un intermède, le récit de la croisade de 1101, une croisade trop peu connue qui fut un

échec. Après quoi notre Histoire reprend son propos : la fondation des États latins et leurs développements (ch. xx, xxi) qui accusent leur désunion. Un court chapitre — le xiv^e — consacré à Zengui et à sa conquête d'Edesse montre le danger que devait inévitablement faire courir aux possessions franques le dynamisme d'un émir local. C'est dans une atmosphère de résistance accrue et en voie de cohésion au sein de l'Islam que s'engagea la seconde croisade (1147) dont les suites valurent à l'Orient latin un demi-siècle de paix armée, bien décrite au ch. xvii. Menacée par le fulgurant Nur-ad-Din (ch. xvi) et ruiné par l'invincible Saladin, le royaume de Jérusalem connut, au bout d'un siècle, sa première éclipse. Il était normal d'arrêter en 1189/90 le premier tableau du gigantesque effort fait par la Chrétienté médiévale pour prendre au sud de la Méditerranée des positions qui, tout en renforçant sa sécurité et en stimulant son économie, étaient avant tout ordonnées à un but religieux : la conquête et la garde des Lieux Saints. La valeur de l'exposé est singulièrement rehaussée par un abondant jeu de cartes dont plusieurs sont le fruit de recherches minutieuses faites à même les sources et que rend aisément consultables un long répertoire alphabétique (p. 622-646). On saura surtout gré aux auteurs d'avoir déjà doté ce premier volume d'un copieux index alphabétique auquel le lecteur devra de se mouvoir sans effort à travers un récit d'une densité exemplaire.

Il serait prématuré de porter un jugement sur ce premier tome dont les suivants préciseront sans doute, corrigeront peut-être ce qu'il a d'insuffisant. Ainsi l'empire byzantin que les deux premières croisades traversèrent dans toute sa largeur, du Danube à l'Oronte, y tient naturellement une place considérable. Il est principalement échu à MM. Charanis et Runciman d'en traiter. Or ce dernier y réédite, avec quelque atténuation, sa thèse pro-grecque, celle de son propre ouvrage; en quoi il n'est pas absolument d'accord avec plus d'un collaborateur. Le premier présente de Byzance au xi^e siècle un tableau, exact mais terne, aujourd'hui largement dépassé par tout ce qui s'est écrit à l'occasion du neuvième centenaire du schisme de 1054. D'autre part l'opposition que M. Baldwin (p. 620) marque entre les politiques suivies par les Comnènes et les Anges dans l'affaire de la croisade me paraît exagérée. Manuel I^{er} et Isaac II eurent une même politique de contacts dilatoires avec le Saint-Siège et l'Islam. Comme je l'ai naguère montré, le dernier de ces monarques, tout en se refusant à la croisade, n'en recherchait pas moins l'alliance et l'appui du pape. Cf. *Echos d'Orient*, XXXIX, 1940, p. 35-58. On nous dit aussi (p. 219) qu'à l'origine du mouvement — je ne dis pas de l'idée — de croisade se trouve une démarche d'Alexis I^{er} auprès du pape. Ce point controversé avait besoin de quelque état.

Mais il y aurait quelque ingratitude à trop souligner les premières ombres d'une entreprise qui s'annonce magistrale. Par ses dimensions comme par l'abondance de son information, celle-ci devrait pouvoir combler notre attente en nous donnant la grande Histoire scientifique des Croisades qui manquait encore.

V. LAURENT.

BÖHLIG, Gertrud, *Untersuchungen zum rhetorischen Sprachgebrauch der Byzantiner mit besonderer Berücksichtigung der Schriften des Michael Psellos* (= Berliner Byzantinische Arbeiten, Bd. 2). Berlin 1956. In-8° de xxvi + 278 pages. Prix : 48 DM.

La rhétorique byzantine, qui a marqué ou influencé presque tous les genres littéraires, n'a encore attiré que peu de chercheurs. Nous disposons bien de quelques enquêtes de valeur sur un auteur ou sur une époque, mais aucun ouvrage n'avait encore donné avec quelque détail une première vue d'ensemble sur ce

phénomène qui fit d'une langue de grammairiens la langue des lettrés en tous genres d'expression, depuis l'époque de la seconde sophistique jusque sous les Paléologues. Cet aperçu qui manquait, M^{me} Bohlig s'est proposé de nous le procurer.

Sa conclusion est nettement tranchée : la rhétorique byzantine n'a, dans son ensemble, pas connu d'évolution ; en revanche, une tradition rigide en a comprimé l'élasticité primitive et en a empêché l'épanouissement. Des règles mécaniques, codifiées par les spécialistes, ont été d'âge en âge fidèlement reproduite et suivies. La masse des auteurs de toute époque s'y est conformée scrupuleusement, si bien que l'on peut dire qu'elle n'a que peu ou point péché contre la grammaire. Des écrivains de tempérament ou des esprits supérieurs en ont, il est vrai, quelque peu bousculé les cadres. Dans la recherche d'effets oratoires ou de traits de style, ces maîtres se jouent librement, au gré de la passion ou du souffle qui les emporte, des formes traditionnelles. Mais ces dérogations, trop sporadiques, ne tendirent jamais à une nouvelle technique d'expression. Elles furent toujours tolérées, souvent même applaudies ; c'est que l'éclat du style et la puissance de l'idée rachaient les licences grammaticales.

L'écrivain le plus représentatif de cette dernière catégorie est précisément Michel Psellos. L'étude de son œuvre oratoire, étendue à sa correspondance, aux *encomia*, à ses discours d'apparat ou éloges funèbres prononcés à la cour, permet en effet de montrer à la fois à quel point la tradition régentait les meilleurs esprits et dans quelle mesure occasionnellement ceux-ci s'en évadaient. Mis au centre du tableau, le seul génie littéraire qu'ait eu la Grèce médiévale éclaire la perspective et souligne la rigidité avec laquelle la tradition qu'il n'a pu, ni sans doute voulu assouplir continue après, comme avant lui.

La méthode suivie par M^{me} Bohlig tient peut-être trop de la statistique. Elle s'est visiblement efforcée de dresser d'abord une sorte de bilan où sont minutieusement relevés les cas d'espèce d'une part, les dérogations, innovations, amplifications dont la fréquence, variable suivant les époques et les auteurs, sont soigneusement comptabilisées ; d'autre part les constructions, formes ou cadres immuables imposés par la traditions. Les phénomènes les plus caractéristiques ont été de la sorte enregistrés. Nous connaissons désormais mieux les tendances stylistiques de chaque époque et les particularités qui occasionnellement distinguent un écrit donné ou une œuvre entière.

Les monuments de la rhétorique byzantine, arbitrairement construits, sont pour cela même d'un traitement aussi difficile que délicat. De récentes publications ont montré que l'on ne pouvait impunément les aborder sans une forte préparation. Le livre courageux de M^{me} Bohlig, s'il ne relève pas tous les aspects possibles d'un genre auquel l'élite byzantine a si passionnément sacrifié, en donne du moins une esquisse valable et fournit des bilans partiels et globaux qui soulageront singulièrement la tâche des futurs éditeurs. De pareils ouvrages ne peuvent qu'exciter l'ardeur des philologues que l'étrangeté apparente de nombreux inédits, surtout du XI^e-XV^e siècle, est de nature à rebuter. Et ce ne sera pas le moindre mérite de l'auteur que d'avoir rendu plus facile, sinon plus agréable, la publication de tant de textes encore inaccessibles, sans lesquels l'histoire de la civilisation byzantine ne saurait être écrite.

V. LAURENT.

The Dumbarton Oaks Collection. Harvard University. Washington 1955.
In-8° de 164 pages. Avec 308 fig. hors texte.

L'annexe byzantine de Harvard University, établie à Dumbarton Oaks (Washington), s'est heureusement proposé d'installer, à côté de sa riche biblio-

thèque spécialisée un Musée conçu pour donner une idée concrète de l'art de Constantinople, de son évolution et de ses formules depuis les origines jusqu'au xve siècle. Constituée à partir d'un large fonds réuni par M. et M^{me} Bliss, la Collection, enrichie de dons privés et d'achats successifs, constitue aujourd'hui un ensemble dont seuls peuvent rêver les mécènes fortunés. Toutes les époques y sont, quoique inégalement, représentées; si le stade de l'échantillonnage n'est pas partout dépassé, partout la qualité supplée à l'abondance.

Voici d'abord les sculptures (reliefs divers, statuettes, têtes, animaux, sarcophages, fragments variés en provenance d'Antioche ou de l'Égypte copte). Les quarante pièces de cette série liminaire ou sont antérieures à la série byzantine proprement dite ou lui sont parallèles; elles ne sauraient lui être nécessairement étrangères, car elles permettent d'en mieux saisir la nature ou d'en mieux mesurer le rayonnement. Il en va de même d'autres pièces grecques ou romaines, normandes (de Sicile) ou persanes, syriennes ou mésopotamiennes. L'absence d'œuvres slaves nous avertit seule que la sphère de l'influence de Byzance n'est pas complètement représentée.

Les métaux fournissent la masse la plus copieuse des objets décrits (nn. 58-207 auxquels s'ajoutent maints autres classés en d'autres séries). On y rencontre toute la gamme des articles d'agrément (pectoraux, appliques, ceintures ornementées), d'usage courant (lampes, balances, poids, plats, bols, etc.), de culte (encensoirs, patènes, chandeliers, croix, ampoules, calices, médaillons, etc.).

Suivent (nn. 208-249) une courte série de pierres précieuses avec prédominance d'intailles et de camées, et une autre, mieux fournie, d'ivoires parmi lesquels le diptyque consulaire de Philoxène et plusieurs coffrets tranchent nettement. Viennent ensuite (nn. 244-254) quelques objets en os, stéatite ou bois, une collection (nn. 255-269) d'articles en verre, de la céramique où le byzantin est assez peu représenté. Pour finir, de beaux émaux (nn. 270-282), la plupart cloisonnés, dont plusieurs sont signés et un choix d'objets peints (292-296) ou tissés (297-311).

Chaque section est suivie de reproductions dont la qualité fait déjà de ce simple guide un précieux instrument de travail.

Ce n'est en effet qu'un guide dont l'appareil scientifique est intentionnellement absent. Un catalogue en préparation donnera plus tard satisfaction aux spécialistes. On y trouvera les références bibliographiques qui manquent totalement ici ainsi que la transcription en langue originale des précieuses inscriptions qui donnent une valeur particulière aux pièces les plus insignes. La présente édition marque néanmoins un réel progrès sur la première de 1946. Des erreurs ont été corrigées; des attributions et des dates rectifiées; de nouvelles interprétations avancées. On ne peut que féliciter le directeur, M. Thacher, qui signe la préface, de nous faire connaître, sous cette première forme, les trésors d'un Musée appelé à devenir avec celui de Sainte-Sophie et celui d'Athènes l'un des grands témoins de la culture et de la civilisation byzantine.

Quelques brèves remarques : P. 56, n. 135. — Cette croix n'est pas probablement, elle est sûrement au nom de Romain II. La preuve en est dans la seconde inscription, celle du revers, inexactement transcrite. Je lis : Θεοτό(κε) β(ο)ήθει Βασιλεῖω (et non βασιλ(εῖ) πορ(φυρογεννήτω) δεσ(πότῃ). Comme Basile II, fils de Romain II — il figure ici avec son père exactement comme sur certaines monnaies (droit-revers) — fut couronné en avril 960, c'est donc entre cette date et mars 963 que l'objet fut gravé et signé.

P. 46, n. 114. — Cette « médaille de pèlerin » doit être un sceau, le sceau d'une église dédiée aux saints Pierre et Paul : Sig[illum ecclesiae Petri] et Paul[i].

P. 140, n. 227. — Cette bague doit être rajeunie d'un demi-siècle. Michel Stryphnos, le grand-duc, est bien connu. Je lui ai déjà restitué un sceau (cf. V. LAURENT, *Les légendes métriques dans la Sigillographie byzantine*, Athènes 1932, n. 107) et

en ai découvert plusieurs autres. Comme il ne fut amiralissime qu'à l'extrême fin du ^{xii}^e siècle (à partir de 1192), c'est entre cette date et 1204 qu'il faut placer la date de fabrication de ce petit monument. Notice sur le personnage dans mon catalogue (en préparation) des sceaux vaticans. Voir en attendant les notations de R. Guiland dans BZ, XLIV, 1951, p. 228.

P. 141, n. 282. — Ce magnifique reliquaire, dont la page intérieure de garde donne une belle reproduction en couleur, a été étudiée par A. Grabar et attribué à une époque (^{xiii}^e siècle) que je crois trop tardive. Cf. *Dumbarton Oaks Papers*, VIII, 1954, 305-313. Les légendes, exactement déchiffrées, ont été mal comprises. Pour celle inscrite sur la tranche, voir cette revue (XIII, 1955, p. 271, n. 447). Celle du droit, qui encadre l'effigie de saint Démétrius, peut avoir deux sens entre lesquels il est délicat de choisir. On peut comprendre : *Sergius porte avec foi ce vénérable vase du sang et du myron de saint Démétrius* (1), ou encore : *Sergius apporte (offre) comme gage ou preuve de fidélité ce vénérable vase du sang et du myron de saint Démétrius*. Il aurait en ce cas servi suivant une pratique courante, à sceller une convention entre le donateur et le ou la bénéficiaire du précieux objet. Le métal employé — l'or dont on voudrait connaître le titre — dit assez que l'acte se passa entre personnes de conditions

V. LAURENT.

(1) Sur un coffret d'argent, conservé à Saint-Marc de Venise et contenant un fragment de la Vraie Croix, on dit de même : 'Ως οἷα ποιῆ πίστις ἡ Κωνσταντίνου τοῦ πατρικίου καὶ τριηράρχου Ξένα. Copie du texte dans le cod. Halki Panaghia 162. Cf. Tim. Tzakopoulos, Περιγραφικὸς κατάλογος τῶν χειρογράφων τῆς Βιβλιοθήκης τοῦ οἰκουμενικοῦ πατριαρχείου, I. τμήμα χειρογράφων Παναγίας Καμαριωτίσσης, Istanbul [1955], p. 237.

TABLE DES MATIÈRES

I. ARTICLES

	Pages.
I. A. WENGER, La tradition des œuvres de saint Jean Chrysostome. I. Catéchèses inconnues et homélies peu connues.....	5
II. V. LAURENT, La direction spirituelle à Byzance : La correspondance d'Irène-Eulogie Choumnaina avec son second directeur.....	48
III. J. DARROUZÈS, Un recueil épistolaire byzantin : le manuscrit de Patmos 706.....	87
IV. R. GUILLAND, Études de titulature byzantine : les titres auliques réservés aux eunuques (<i>suite</i>). Le primicier.....	122
V. R. J. LOENERTZ, Une page de Jérôme Zurita relative aux duchés catalans de Grèce.....	158
VI. GRUMEL, L'envoyé de Photius au catholicos Zacharie : Jean de Nikè... ..	169
VII. GRUMEL, Les <i>Invectives</i> contre les Arméniens du « catholicos Isaac »	174
VIII. LINOS POLITIS, Jean-Joseph Cantacuzène fut-il copiste?.....	195
IX. MÉLANGES : 1. V. LAURENT : La date de la mort d'Hélène Cantacuzène, femme de Jean V Paléologue : une précision. 2. V. LAURENT : le vrai surnom du patriarche de Constantinople Grégoire III (1459) : 'H Μαμμή, non δ' Μάμμας. 3. V. LAURENT. L'argument iconographique et les noms des monnaies. A propos du <i>senzaton</i> . 4. V. GRUMEL : L'ère mondiale dans la date du martyre des vingt moines sabbaites. 5. V. GRUMEL : Sur l'ancienneté de la fête de la Transfiguration....	200
X. R. JANIN, Chronique d'archéologie et de topographie.....	211
XI. V. LAURENT, Bulletin critique. Catalogues de manuscrits grecs et histoire des textes.....	217
XII. Bibliographie	240

II. BIBLIOGRAPHIE

<i>Actes du IX^e Congrès International d'Études Byzantines</i>	288
AMAND DE MENDIETA (Emmanuel), <i>La presqu'île des caloyers, le mont Athos</i> . ..	272
AMANTOS (Constantin), Σχέσεις 'Ελληνῶν καὶ Τούρκων, t. I	278
BABINGER (Fr.), <i>Mehmed der Eroberer und seine Zeit</i>	256
— <i>Mahomet le Conquérant et son temps</i>	256
BACHT (H.), voir GRILLMEIER (A.).	
BATAILLE (A.), <i>Les Papyrus</i>	284
— <i>Pour une terminologie en paléographie grecque</i>	226
BÉÈS (N.) Κατάλογος τῶν χειρογράφων καὶ παλαιστύπων τῆς Δωροθέας Σχολῆς τῶν Θεσσαλικῶν Τρικυάλων	217, 224
BÖHLIG (Gertrud), <i>Untersuchungen zum rhetorischen Sprachgebrauch der Byzantiner</i>	297

	Pages.
CANARD (M.), <i>Histoire de la dynastie des Hamdanides de Jazira et de Syrie</i> ...	259
DEROKO (A.), <i>L'architecture monumentale et décorative dans la Serbie du Moyen Age</i> (en serbe).....	276
— <i>Les châteaux forts sur le territoire de la Serbie, du Monténégro et de la Macédoine</i>	277
DILLER (Aubray), <i>The tradition of the Minor greek Geographers</i>	226, 235
GARITTE (Gérard), <i>Documents pour l'étude du livre d'Agathange</i>	248
GRILLMEIER (A.) et BACHT (H.), <i>Das Konzil von Chalkedon. Geschichte und Gegenwart</i>	264
HANDSCHIN (Jacques), <i>Das Zeremonienwerk Kaiser Konstantins</i>	244
HERMERDINGER (B.), <i>Essai sur l'histoire du texte de Thucydide</i>	226, 230
HOERMAN (Stephana) et SEIDL (Erdwin), <i>Tipoukitos</i> , Libr. XXIV-XXXVIII.	251
JALABERT (Louis) et MOUTERDE (René), <i>Inscriptions grecques et latines de la Syrie</i> . Tome III, 2 ^e partie. Tome IV.....	253
LACKO (Michael), <i>Unio Uzhorodiensis Ruthenorum Carpaticorum cum Ecclesia catholica</i>	282
LASCARIS (Michel Th.), <i>Τὸ ἀνατολικὸν ζήτημα</i>	280
LEBEL (Germaine), <i>La France et les Principautés danubiennes (du XVI^e siècle à la chute de Napoléon)</i>	227
LECHNER (Kilian), <i>Hellenen und Barbaren in Weltbild der Byzantiner</i>	271
MARTINEZ (G. A.), <i>Sobre un codice de Jenofonte del siglo X</i>	226, 238
MENDELSON (Isaac), <i>Religions of the ancient Near East Sumero-Akkadian. Religious Texts and Ugaritic Epics</i>	275
MEYER (K. A. de), <i>Bibliotheca Universalis Leidensis, Codices manuscripti, VI. Codices Vossiani graeci et miscellanei</i>	217
MIRANDA (Salvador), <i>El gran Palacio Sagrado de Bizancio</i>	281
MOUTERDE (R.), voir JALABERT.	
NAGAEVSKIJ (Isidore), <i>De doctrina christiana a ss. Cyrillo et Methodio in Rusj-Ucrainam invecia</i>	275
OSTROGORSKY (Georg), <i>Geschichte des byzantinische Staates</i>	283
PALLAS (D. I.), <i>Κατάλογος χειρογράφων τοῦ Βυζαντινοῦ Μουσείου Ἀθηνῶν. Μέρος τρίτον</i>	217, 223
PERICAY (P.), <i>El manuscrito barcelonés de Teocrito</i>	226, 237
RICHARD (M.), <i>Inventaire des manuscrits grecs du British Museum, Fonds Sloane, Additional, Egerton, Cottonian et Stowe</i>	217, 225
RUDBERG (Stig J.), <i>Études sur la tradition manuscrite de saint Basile</i> ..	226, 232
SCHELTEMA (H. J.), <i>Basilicorum libri LX, series B, vol. I. Scholia in Libros I-XI</i>	291
SEID (E.), voir HERMAN.	
SETTON (Kenneth M.), <i>A history of the Crusades, vol. I</i>	297
SEVERYNS [A.], <i>Recherches sur la Chrestomathie de Proclus. III. La Vita Homeri et les Sommaires du Cycle</i>	245
SHERWOOD (Polycarp), <i>St. Maximus the Confessor. The ascetic Life, the four Centuries on Carity</i>	269
— <i>The earlier Ambigua of St. Maximus the Confessor and his refutation of Origenism</i>	269
<i>Simpson's History of Architectural Development, vol. I. Early Christian, Byzantine and Romanesque Architecture</i>	288
SMITH (E. Baldwin), <i>Architectural Symbolism of Imperial Rome and the middle Ages</i>	288
SONEVICKYJ (L.), <i>Episcopatus ucrainus Peremysliensis et Cholmensis saec. XV-XVI</i>	275

TARCHNIŠVILI (M.), <i>Geschichte der kirchlichen georgischen Literatur</i>	Pages. 261
TSAKOPOULOS (Aimilianos), Περιγραφικὸς κατάλογος τῶν χειρογράφων τῆς βιβλιοθήκης τοῦ Οἰκουμενικοῦ Πατριαρχείου. Α' Τμῆμα χειρογράφων Παναγίας Καμαριωτίσσης	217, 221
TURYN (Al.), <i>Studies in the manuscript tradition of the tragedies of Sopho- cles</i>	226, 227
VAN DEN VEN (Paul), <i>La légende de saint Spyridon, évêque de Trimithonte</i> ...	240
VRIES (V. de), <i>Die Kirchenbegriff der von Rom getrennter Syrer</i>	268
SETTON (M.) <i>A history of the Crusades</i>	295
Πρόσφορα εἰς Στίλπωνα Κυριακίδην.....	294
<i>The Dumbarton Oaks Collection</i>	298
Τόμος Κωνσταντίνου Ἀρμενοπούλου	293

ÉDITIONS DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

I. — PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

Bulletin signalétique. — 3^e partie — Philosophie (trimestrielle) :

Abonnement annuel (y compris table générale des auteurs) : France : 2.700 fr.
Étranger : 3.200 fr.

Renseignements et vente au Centre de Documentation du C. N. R. S., 16,
rue Pierre-Curie, Paris (V^e). Tél. DANton 87-20. — C. C. P. Paris 9131-62.

Bulletin d'Information de l'Institut de Recherches et d'Histoire des Textes. Direc-
teur : Jeanne Vieillard.

Paraît une fois par an et est vendu au numéro : n^o 1, 300 fr.; n^o 2, 400 fr.;
n^o 3, 460 fr.

Archives de sociologie des Religions. Cette revue semestrielle, actuellement en
préparation, est placée sous la direction de M. Desroches. — Son premier
numéro paraît le 1^{er} juillet 1956.

Bibliographie annuelle de l'Histoire de France (en préparation).

II. — OUVRAGES

LEFEVRE & TERROINE. — Recueil de documents relatifs aux Séances des
États Généraux de 1789. 2.500 fr.

MANTOUX. — Les Délibérations du Conseil des Quatre (24 mars-28 juin 1919).
Tome I (relié pleine toile bleue, 1.800 fr.; tome II (relié pleine toile bleue) :
1.800 fr. Les deux tomes ensemble : 3.200 fr.

M^{lle} PELLEGRIN, La Bibliothèque des Visconti-Sforza
(relié pleine toile crème) : 2.400 fr.

Collection « *Le Chœur des Muses* » (Directeur : J. Jacquot).

1. Musique et Poésie au xvi^e siècle : 1.600 fr. — 2. La Musique Instrumentale
de la Renaissance : 1.800 fr. — 3. Les Fêtes de la Renaissance (en préparation).

III. — COLLOQUES INTERNATIONAUX

II. — Léonard de Vinci et l'expérience scientifique au xvi^e siècle (ce colloque
est en vente aux Presses Universitaires de France) 1.500 fr.

III. — Les romans du Graal aux xii^e et xiii^e siècles 1.000 fr.

IV. — Nomenclature des écritures livresques du ix^e au xvi^e siècle 660 fr.

Renseignements et vente au Service des Publications du C. N. R.S.

13, Quai Anatole France, Paris (VII^e)

Tél. INValides 45-95

C. C. P. Paris 9061-11

SOMMAIRE

	Pages.
I. A. WENGER, La tradition des œuvres de saint Jean Chrysostome. I. Catéchèses inconnues et homélies peu connues.....	5
II. V. LAURENT, La direction spirituelle à Byzance : La correspondance d'Irène-Eulogie Paléologine avec son second directeur.....	48
III. J. DARROUZÈS, Un recueil épistolaire byzantin : le manuscrit de Pat- mos 706.....	87
IV. R. GUILLAND, Études de titulature byzantine : les titres auliques réservés aux eunuques (<i>suite</i>). Le primicier.....	122
V. R. J. LOENERTZ, Une page de Jérôme Zurita relative aux duchés cata- lans de Grèce.....	158
VI. V. GRUMEL, L'envoyé de Photius au catholicos Zacharie : Jean de Nikè.	169
VII. V. GRUMEL, Les <i>Invectives</i> contre les Arméniens du « catholicos Isaac »	174
VIII. Linos POLITIS, Jean-Joasaph Cantacuzène fut-il copiste?.....	195
IX. Mélanges : 1. V. LAURENT : La date de la mort d'Hélène Cantacuzène, femme de Jean V Paléologue : une précision. 2. V. LAURENT : le vrai surnom du patriarche de Constantinople Grégoire III (1459) : 'H Μαμμή, non ὁ Μάμμης. 3. V. LAURENT : L'argument iconographique et les noms de monnaies. A propos du <i>senzaton</i> . 4. V. GRUMEL : L'ère mondiale dans la date du martyre des vingt moines sabbaites. 5. V. GRUMEL : Sur l'ancienneté de la fête de la Transfiguration....	200
X. R. JANIN, Chronique d'archéologie et de topographie.....	211
XI. V. LAURENT. Bulletin critique. Catalogues de manuscrits grecs et histoire des textes.....	217
XII. Bibliographie	240

ARCHIVES DE L'ORIENT CHRÉTIEN

1. Mémorial Louis Petit. Mélanges d'Histoire et d'Archéologie byzantines. In-8°
raisin de xxviii-428 pages. Prix : 8 dollars.
2. V. LAURENT, Les bulles métriques dans la Sigillographie byzantine. Athènes,
1932. In-8° de 269 pages (épuisé).
3. V. LAURENT, Le patriarche de Constantinople Jean XI Beccos (1275-1282).
L'homme, l'œuvre, la doctrine. En préparation.
4. R. JANIN, Constantinople byzantine. Développement urbain et répertoire
topographique. In-8° de xxviii-483 pages avec 15 cartes et plans inédits.
Prix : 3.500 fr. (Ouvrage honoré du prix Schlumberger.)
5. A. WENGER, L'assomption de la T. S. Vierge dans la tradition byzantine du
vi^e au x^e siècle. Études et documents. In-8° raisin de 426 pages.
Prix 3.500 fr.

LA GÉOGRAPHIE ECCLÉSIASTIQUE DE L'EMPIRE BYZANTIN

PREMIÈRE PARTIE

Le siège de Constantinople et le patriarchat œcuménique

TOME III

LES ÉGLISES ET LES MONASTÈRES

par R. JANIN A.A.

Prix : 4.500 fr.

ŒUVRES COMPLÈTES DE GENNADE SCHOLARIOS

PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE († 1456)

Publiées par L. PETIT, X. A. SIDÉRIDES, M. JUGIE

Huit volumes compacts de texte grec in-8°. Édition parue de 1928 à 1936.

Prix : 100 dollars.

On peut aussi se procurer à notre Secrétariat la collection suivante :

S. EUSTRATIADÈS

BIBLIOTHÈQUE HAGIORITIQUE (en grec)

- I. Catalogue des manuscrits du couvent de Vatopédi (Athos).
Prix : 8 dollars.
- II-III. Catalogue des manuscrits de la Grande-Laure (Athos). Prix :
16 dollars.
- IV. Complément aux catalogues de Vatopédi et de la Grande-Laure.
Prix : 5 dollars.
- V. Catalogue de la skite de Kavsokalivi (Athos). Prix : 5 dollars.
- VI. La Théotokos dans l'hymnographie. Prix : 3,30 dollars.
- VII-VIII. Théotokarion. Prix : 9 dollars.
- IX. Hirmologion. Prix : 7,70 dollars.

Tous ces ouvrages sont en grec, y compris les introductions et les notes.

On peut se procurer séparément tous ces volumes, à l'exception des tomes I et II-III qu'on ne peut fournir qu'en collection complète.

REVUE
DES
ÉTUDES BYZANTINES

TOME XIV
ANNÉE 1956



Publié avec le concours du Centre National
de la Recherche scientifique.

INSTITUT FRANÇAIS
D'ÉTUDES BYZANTINES

P A R I S

1956

La correspondance et tous les envois (revues d'échange, services de presse, etc.), doivent être adressés exclusivement à l'Institut Français d'Études Byzantines, 8, rue François-Ier, Paris-8^e.

Année 1956 : Pour la France, le prix est de 1.750 francs français (port en plus). — Pour l'Étranger : 5 dollars.

REVUE DES ÉTUDES BYZANTINES

Tome I (1943) — XIII (1956) :

Pour la France : chaque tome : 1.750 francs français.

Pour l'Étranger : chaque tome : 5 dollars.

ÉCHOS D'ORIENT

Pour la France : tomes XXXVII (1938), XXXVIII (1939), XXXIX (1940-1942) : 2.000 francs français.

Pour l'Étranger : les mêmes tomes : 6 dollars l'un.

LE PATRIARCAT BYZANTIN

Série I. Les registes des Actes du Patriarcat byzantin : Les Actes des Patriarches, par V. Grumel :

Fasc. I (381-715). Prix : 5 dollars. — Fasc. II (715-1042). Prix : 9 dollars.

Fasc. III (1042-1206). Prix : 9 dollars. — Le fascicule IV (1206-1310) est en préparation.

Série II. Corpus Notitiarum episcopatum Ecclesiæ Orientalis græcæ.

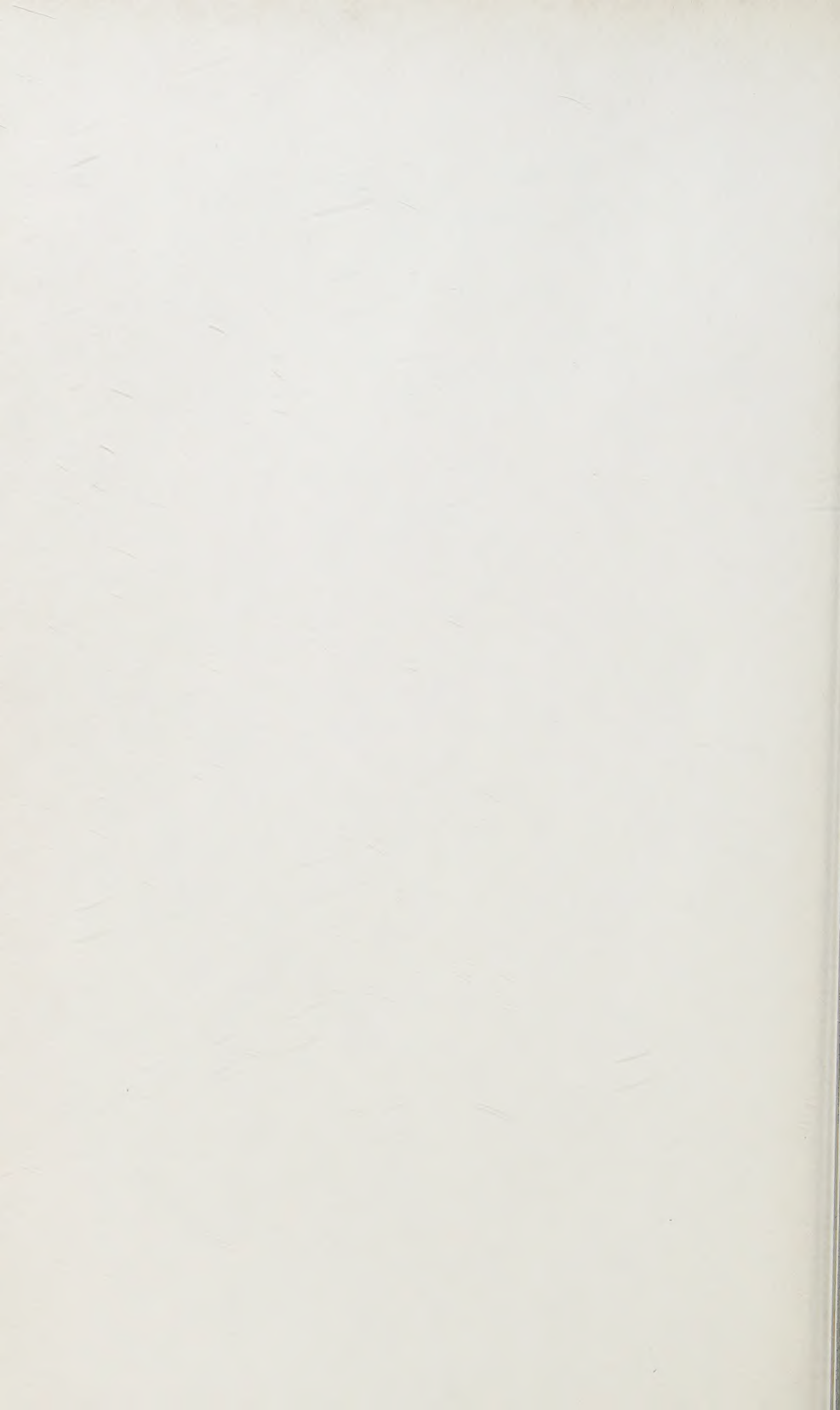
Fasc. I. Introduction, par E. Gerland. Prix : 3 dollars.

Fasc. II. Les listes conciliaires. I. Le synode de Constantinople de 394.

II. Le concile d'Éphèse (431), par E. Gerland et V. Laurent.
Prix : 9 dollars.

Fasc. III. Le Brigandage d'Éphèse (449) et le concile de Chalcédoine (451). Sous presse.

Pour tous les paiements, adresser le montant à Paris, c. c. 927-294 (Association de l'Institut Français d'études byzantines, 8, rue François-Ier, Paris 8^e), en ayant soin d'indiquer l'objet de l'envoi.



DATE DUE

MAY 14 1994	
DEC 12 2000	
DEC 1 2000	
DEC 11 2000	
GAYLORD	PRINTED IN U.S.A.

GTU Library
 2400 Ridge Road
 Berkeley, CA 94709
 For renewals call (510) 649-2500
 All items are subject to recall